

W

ŒUVRES

DE

WALTER SCOTT.

TOME VIII.

OEUVRES

DE

WALTER SCOTT

TRADUITES

PAR A. J. B. DEFAUCONPRET

AVEC LES INTRODUCTIONS ET LES NOTES NOUVELLES

DE LA DERNIÈRE ÉDITION D'ÉDIMBOURG.



TOME HUITIÈME.

IVANHOE.

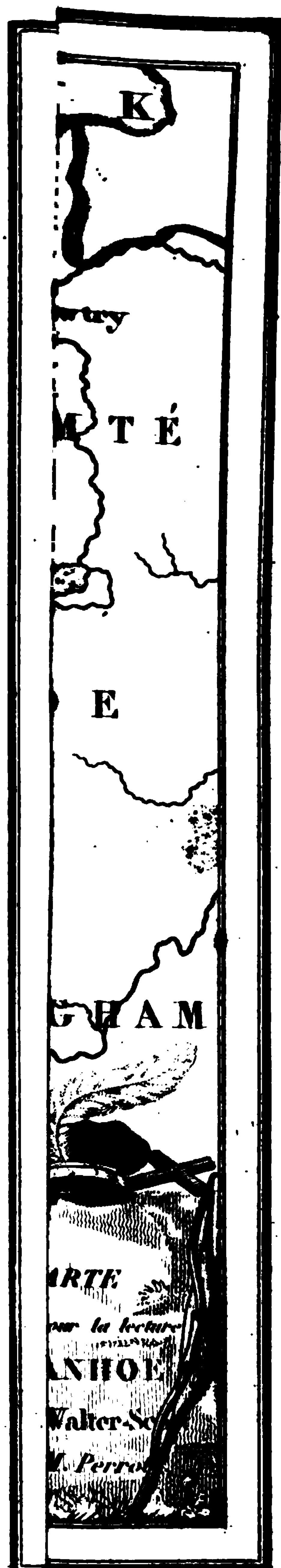
PARIS,

FURNE, CHARLES GOSSELIN, PERROTIN,

ÉDITEURS.

M DCCC XXXV.




K
TÉ
E
HAM
RTE
pour la lecture
ANHOE
Walter-Sc

INTRODUCTION

A

A IVANHOE.

L'AUTEUR DE WAVERLEY voyait s'accroître chaque jour sa popularité; on pouvait l'appeler l'enfant gâté du succès dans le genre de littérature qu'il avait adopté; mais il était à craindre que des publications fréquentes ne fatiguassent le public s'il n'essayait de donner une apparence de nouveauté à ses productions. Les coutumes, le dialecte, les caractères historiques de l'Ecosse, étant ceux qu'il connaissait le plus intimement, il s'y était tenu jusqu'alors pour donner de la couleur à ses narrations. Mais n'était-il pas naturel d'appréhender qu'en employant toujours ces mêmes moyens, il en résultât une sorte de monotonie, et que le lecteur finît par s'écrier comme Edwin dans le conte de Parnell :

Tournez le feuillet, en voilà assez sur ce sujet, la farce a déjà été jouée.

Rien n'est plus dangereux pour un auteur, que de laisser croire, s'il lui est possible de l'empêcher, qu'il ne peut obtenir du succès que dans un genre ou dans un style qui lui est particulier. Le public en général est très prompt à supposer que celui qui lui plaît dans un mode spécial de composition, est, par ce talent même, incapable de s'exercer sur des sujets nouveaux. On peut faire la remarque de ce préjugé de la part du public envers les artisans de ses plaisirs, dans les sarcasmes dont les critiques vulgaires accablent ordinairement les acteurs ou les artistes qui essaient de changer le caractère de leurs efforts afin d'agrandir le cercle de leur art.

Il y a quelque justice dans cette opinion, comme dans toutes

celles qui ont obtenu l'assentiment général. Il arrive souvent sur le théâtre qu'un acteur qui possède à un degré supérieur les qualités nécessaires pour bien jouer la comédie, ne montre aucun talent dans les rôles tragiques. Il arrive aussi quelquefois qu'en peinture ou dans les compositions littéraires, un artiste ou un poète possède exclusivement un mode de pensées et un pouvoir d'expressions qui le relègue dans le même cercle de sujets. Mais plus souvent encore les mêmes facultés qui portent un homme à exceller dans un genre lui obtiendront du succès dans un autre, et ce cas existe plutôt parmi les compositeurs littéraires que parmi les acteurs et les peintres, parce que les efforts des premiers ne sont pas arrêtés par quelque conformation particulière de traits ou de taille propres à certains rôles, ou par quelque habitude mécanique du pinceau limitée à une classe spéciale de sujets.

Que ce raisonnement soit exact ou non, *l'auteur de Waverley* sentit qu'en se restreignant à des sujets purement écossais, non-seulement il courait la chance de fatiguer l'indulgence de ses lecteurs, mais aussi de limiter ses moyens de leur plaire. Lorsque dans une contrée civilisée à un haut degré, où l'on emploie chaque mois des ressources si ingénieuses pour suffire à l'amusement du public, un auteur rencontre la source inconnue du désert,

Il bénit son étoile, et croit cette source inépuisable.

Mais lorsque les hommes, les chevaux, les bestiaux, les chameaux et les dromadaires ont épuisé cette fontaine précieuse jusqu'à la vase, l'eau en devient insipide à ceux qui la buvaient d'abord avec ravissement, et celui qui eut le mérite de la découvrir doit en chercher une autre.

Si l'auteur, qui se sent porté vers une classe particulière de sujets, essaie de soutenir sa réputation en ajoutant une attraction nouvelle aux thêmes qui lui avaient valu ses premiers succès, il existe des raisons évidentes pour croire qu'après un point donné il ne réussira plus. Si la mine ne touche pas à sa fin, les forces du mineur sont nécessairement épuisées. S'il imite de trop près les ouvrages qui ont fait sa réputation, il est condamné « à s'étonner de ce qu'ils ne plaisent plus; » s'il s'efforce de prendre les mêmes sujets sous un autre point de vue, il découvre promptement que ce qui est clair, gracieux et naturel, est épuisé; afin d'obtenir le charme

de la nouveauté, il est obligé de forcer ses tableaux, et pour éviter d'être commun, il devient extravagant.

Il n'était peut-être pas nécessaire d'expliquer aussi longuement pourquoi l'auteur des *Scotish novels*, comme on les appelait alors exclusivement, désirait s'essayer sur un sujet purement anglais. Afin de rendre cette expérience aussi complète que possible, il avait formé le dessein de présenter cet ouvrage au public comme l'offrande d'un nouveau candidat à la gloire, afin qu'aucune partialité, soit en sa faveur, soit contre lui, ne put s'y attacher comme à une nouvelle production de l'*Auteur de Waverley;* mais il abandonna ce dessein par des raisons que nous mentionnerons plus tard.

L'époque choisie fut le règne de Richard Ier, non-seulement parce que ce règne abondait en caractères historiques propres à intéresser généralement, mais parce qu'il présentait un contraste frappant entre les Saxons qui cultivaient le sol, et les Normands qui régnaient encore comme conquérans, répugnant de se mêler avec les vaincus, ou de se reconnaître du même troupeau. L'idée de ce contraste fut suggérée dans la tragédie de *Runnamede*, de l'ingénieux et infortuné Logan, dans laquelle, à peu près à la même époque, les barons normands et les barons saxons sont opposés les uns aux autres, des deux côtés du théâtre, car il ne se rappelle pas qu'il y eût quelque autre contraste, soit dans leur costume, soit dans leurs sentimens, et d'ailleurs il était clair que la vérité historique était violée en présentant les Saxons qui existaient alors comme une race de nobles courageuse et éclairée.

Néanmoins, les Saxons survécurent comme peuple, et quelques-unes des anciennes familles possédaient des richesses et du pouvoir ; mais c'étaient des exceptions rares. L'existence de deux races si différentes dans le même pays ; les vaincus, remarquables par leurs manières simples, brusques, ou même grossières, et l'esprit indépendant qu'ils devaient à leurs anciennes lois et à leurs anciennes institutions ; les vainqueurs, par leurs qualités guerrières, leur gloire, leur esprit aventureux, et tout ce qui pouvait les distinguer comme la fleur de la chevalerie, devaient, avec d'autres caractères appartenant au même pays et à la même époque, intéresser le lecteur par les contrastes, si l'auteur ne manquait pas son but.

Depuis quelque temps l'Ecosse avait si souvent été exploitée comme la scène de ce qu'on est convenu d'appeler roman historique, que la lettre de M. Laurence Templeton devint en quelque

sorte nécessaire. L'auteur y renvoie le lecteur comme à une introduction qui exprime ses projets et ses opinions en entreprenant ce genre de composition, mais il est loin de supposer qu'il ait atteint le but auquel il visait.

Il est presque inutile d'ajouter que l'auteur n'avait aucune idée de faire passer M. Templeton pour un personnage véritable. Mais une espèce de continuation des *Contes de mon hôte* avait été tentée récemment par un étranger, et l'auteur supposait que cette épître dédicatoire passerait pour une imitation du même genre, mettrait les curieux sur une fausse route, et les porterait à croire qu'ils avaient sous les yeux l'ouvrage d'un nouvel auteur.

Lorsqu'une partie considérable de l'ouvrage fut terminée et imprimée, les éditeurs, qui prétendaient y découvrir le germe d'un succès, insistèrent avec force pour ne pas présenter cet ouvrage comme une production anonyme, et pour l'annoncer au contraire comme étant de *l'auteur de Waverley*. Une opposition obstinée eût été hors de saison, car l'auteur commençait à penser comme le docteur Wheeler, dans l'excellent conte de miss Edgeworth, *Manœuvring*, que « malice sur malice » pourrait bien à la fin lasser la patience d'un indulgent public, et qu'on pourrait avec raison l'accuser de jouer avec sa faveur.

Le livre parut donc comme une continuation avouée des romans de *l'auteur de Waverley*, et il serait ingrat de ne pas reconnaître qu'il obtint la même réception favorable que ses prédécesseurs. On a joint les notes qui ont paru utiles pour aider le lecteur à comprendre les caractères du Juif, du Templier, du capitaine des mercenaires ou compagnons libres, comme on les appelait alors, et autres coutumes particulières à cette époque ; mais l'auteur ne les a pas prodiguées, car on trouve des informations suffisantes sur ces sujets dans l'histoire générale.

Un incident de ce roman, qui eut la bonne fortune de plaire à la plupart des lecteurs, a été puisé dans de vieux romans ; je veux parler de la rencontre du roi et du frère Tuck dans la cellule du joyeux ermite. Le ton général de la narration appartient à tous les rangs et à tous les pays qui tâchent de se surpasser les uns les autres en décrivant les courses errantes d'un souverain déguisé qui, voulant s'amuser en même temps qu'il cherche à s'instruire de ce qui se passe dans ses Etats, descend parmi les plus basses classes de la société, rencontre des aventures intéressantes pour le lecteur par le contraste entre l'apparence extérieure du monarque et son

caractère réel. Le conteur oriental a raconté les expéditions d'Haroun al Raschid, avec ses fidèles serviteurs, Mesrour et Giafar, à travers les rues silencieuses de Bagdad. Les traditions écossaises rapportent des exploits semblables attribués à Jacques V, connu pendant ces excursions sous le nom du bonhomme de Ballengeigh, comme le commandeur des croyans, lorsqu'il voyageait incognito, était connu sous le nom d'Il Bondocani. Les ménestrels français ont aussi un thême semblable. Il y a un original normand de la romance écossaise de Rauf Colziar, dans laquelle Charlemagne est introduit comme l'hôte inconnu d'un charbonnier [1]. Ce petit poëme semble avoir servi de modèle à ceux du même genre.

Dans la joyeuse Angleterre il y a d'innombrables ballades populaires sur ce sujet. Le poëme de John le Reeve ou Steward, mentionné par l'évêque Percy dans ses recueils de poésies anglaises, vol. II, page 187, roule sur un semblable incident, et nous avons, outre cela, *le Roi et le Tanneur* de Tamworth, *le Roi et le Meunier* de Mansfield, et d'autres encore. Mais le conte auquel l'auteur d'*Ivanhoe* doit reconnaître avoir une obligation est antérieur de deux siècles à ceux dont nous avons parlé.

Il fut d'abord communiqué au public dans un curieux recueil d'ancienne littérature composé par les efforts réunis de sir Egerton Brydges et M. Hazlewood dans l'ouvrage périodique intitulé *le Bibliographe anglais*. C'est de là que l'a tiré le révérend Charles-Henri Hartshorne, M. A., éditeur d'un volume curieux intitulé : *Anciens contes en vers, et tous tirés de sources originales*, 1829. M. Hartshorne ne cite aucune autre autorité pour le fragment que nous allons reproduire, que l'article du bibliographe intitulé *le Roi et l'Ermite*. Un court extrait de cet article montrera ses rapports avec la rencontre du roi et du berger.

Le roi Edouard (on ne nous apprend pas lequel parmi les monarques de ce nom, mais, par son caractère et ses habitudes, nous pouvons supposer que c'est Edouard IV) partit avec sa cour pour une élégante partie de chasse dans la forêt de Sherwood. Il y trouva, ce qui n'est pas extraordinaire pour les princes dans les romans, un daim d'une prodigieuse grosseur et dont la légèreté était excessive. Il le poursuivit avec ardeur, dépassa sa suite, fati-

1. Ce curieux poëme, long-temps un *desideratum* dans la littérature écossaise, et abandonné comme irrévocablement perdu, et dernièrement rappelé à la lumière par les recherches du D. Irvine, de la bibliothéque des avocats, a été réimprimé par M. David Laing à Edimbourg.

gua ses chiens et son cheval, et se trouva seul sous le sombre couvert d'une immense forêt, sur laquelle la nuit commençait à descendre. Au milieu des craintes que peut causer une semblable situation, le roi se rappela qu'il avait entendu dire que les malheureux en proie aux mêmes inquiétudes adressaient leurs prières à saint Julien, qui, dans le calendrier romain, s'était déclaré le protecteur de tous les voyageurs égarés. Edouard lui adressa donc ses oraisons, et, guidé sans doute par le bon saint, il atteignit un petit sentier qui le conduisit à une chapelle construite dans la forêt. On voyait auprès la cellule d'un ermite. Le roi entendit bientôt ce dernier qui, avec le compagnon de sa solitude, récitait son chapelet dans l'intérieur de l'ermitage. Il lui demanda humblement un asile pour la nuit. « Je ne puis recevoir un seigneur comme vous paraissez être, répondit l'ermite ; je vis, dans cette profonde solitude, de racines et d'écorces d'arbres, et je ne pourrais recevoir dans ma pauvre demeure le plus pauvre des mortels, à moins que ce ne soit pour lui sauver la vie. » Le roi s'informa du chemin de la ville prochaine, et apprenant que la route en était difficile, même en plein jour, il déclara qu'avec ou sans le consentement de l'ermite, il était déterminé à être son hôte pour la nuit. Il fut admis, non sans que le reclus insinuât que s'il n'était pas revêtu de ses habits de moine, il ne craindrait ni les menaces, ni la violence, et qu'il cédait, non par timidité, mais pour éviter le scandale.

Le roi entra dans la cellule, deux bottes de paille furent étendues par terre; il se consola en pensant qu'il avait trouvé un abri, et

Qu'une nuit est bientôt passée.

Mais d'autres besoins se firent bientôt sentir; le nouveau-venu insista pour obtenir à souper, ajoutant

Qu'il n'avait jamais passé une journée si triste,
Et qu'il était juste qu'il eût une joyeuse nuit.

Ce goût que le roi manifestait pour la bonne chère, joint à l'avis qu'il donna qu'il appartenait à la suite du roi, et s'était perdu pendant la chasse, ne purent décider le parcimonieux ermite à lui offrir autre chose que du pain et du fromage, ce qui ne parut pas plaire infiniment à son convive, avec de l'eau claire, ce qui était pire encore. Enfin le roi pressa son hôte sur un point auquel il avait déjà

fait plusieurs fois allusion sans avoir obtenu de réponse satisfaisante.

« Mais, dit le roi, par la grâce de Dieu, vous vous êtes établi dans un lieu avantageux, pour peu que vous aimiez la chasse. Quand les gardes forestiers se retirent dans leur logis, vous pouvez vous approprier les plus beaux daims. Je parierais, sans vouloir vous faire du tort, que vous avez des arcs et des flèches, quoique vous soyez un bon moine. »

L'ermite répondit en exprimant la crainte que son convive ne voulût l'induire à confesser qu'il ne suivait pas bien exactement les lois forestières, offense qui aurait pu lui coûter la vie, si elle eût été rapportée au roi. Edouard répondit à son tour par de nouvelles assurances de discrétion, et le pressa davantage encore de lui procurer de la venaison. L'ermite insista sur les devoirs de sa profession, et continua d'affirmer qu'il ne les avait jamais enfreints.

« J'ai passé, lui dit-il, bien des jours dans cette demeure, et je n'ai jamais mangé de viande à mes repas; je me nourris de laitage. Chauffez-vous et allez vous coucher; je vous envelopperai dans mon manteau, de peur que vous n'ayez froid. »

Il semblerait que le manuscrit n'est pas entier, car nous ne voyons pas les raisons qui déterminèrent le courtois ermite à céder aux désirs du roi. Mais reconnaissant que son hôte était un des « meilleurs enfans » qui se fût jamais assis à sa table, le saint homme à la fin produisit ce que sa cellule renfermait de plus délicat. A la clarté de deux chandelles, il posa sur la table du pain blanc, des pâtés, et un choix de venaison fraîche ou salée, dont ils coupèrent des tranches. « J'aurais mangé mon pain sec, dit le roi, si je ne t'avais pas pressé sur l'art de tirer de l'arc; maintenant j'ai dîné comme un prince. — Si nous avions quelque chose à boire? » L'anachorète hospitalier envoya le compagnon de sa solitude chercher, dans un réduit secret près de son lit, un pot qui contenait quatre gallons, et les trois amis commencèrent à boire. Cet amusement était dirigé par le moine, lequel exigeait que ses convives répétassent, avant de boire, une espèce de galimatias qui régularisait leurs libations, comme les toasts furent portés dans la suite. Un des buveurs disait : *Fusty bandias*, auquel un autre était obligé de répondre : *Strike pantnere*. Le moine riait souvent aux dépens du roi qui manquait de mémoire et oubliait ces mots. La nuit s'écoula au milieu de ce joyeux passe-temps. Le lendemain, avant son

départ, le roi invita son révérend ami à se rendre à la cour, lui promit de reconnaître son hospitalité, et le remercia des momens agréables qu'il lui avait fait passer. Le joyeux ermite se décida à la fin à s'aventurer à la cour, et à s'informer de Jack Fletcher : c'était le nom supposé du roi. Cette promesse faite, et le moine ayant montré au roi son adresse à tirer de l'arc, les deux amis se séparèrent. Le roi rejoignit sa suite. Comme le roman est incomplet, nous ne savons comment l'ermite découvrit sa méprise ; mais il est probable que ce fut de la même manière que dans les autres contes sur le même sujet, lorsqu'un hôte, menacé de la mort pour avoir manqué au respect dû à son souverain, est agréablement surpris de recevoir des honneurs et des récompenses.

Dans la collection de M. Hartshorne, il se trouve un roman sur le même sujet, intitulé : *le Roi Edouard et le Berger*[1], qui, comme peinture des mœurs du temps, est plus curieux que *le Roi et l'Ermite;* mais il est étranger au but de cet ouvrage. Le lecteur connaît maintenant la légende originale d'où l'auteur d'*Ivanhoe* a puisé un des incidens de son roman, et reconnaîtra l'ermite dans le frère Tuck de l'histoire de Robin Hood.

Le nom d'Ivanhoe fut suggéré à l'auteur par d'anciens vers. Tous les romanciers ont eu plus ou moins l'occasion de souhaiter, avec Falstaff, de trouver une source où ils pourraient prendre de bons noms. Dans une occasion semblable, l'auteur se souvint par hasard de vieux vers rappelant les noms de trois manoirs confisqués sur un aïeul du célèbre Hampden, qui avait frappé le prince Noir avec sa raquette dans une querelle au jeu de paume.

Hampden perdit les manoirs de Tring, Wing et Ivanhoe, pour un coup qu'il avait donné, trop heureux d'en être quitte à si bon marché.

Le nom d'Ivanhoe convint à l'auteur sous deux rapports principaux. D'abord il avait un ancien son anglais, et en second lieu, il ne donnait aucunement à deviner la nature du roman. A son avis, cette dernière qualité n'est pas de peu d'importance. Ce qu'on appelle un titre piquant sert autant les intérêts de l'auteur que de

1. Ainsi que l'ermite, le berger se permettait quelque licence avec le gibier du roi ; mais il se servait d'une fronde, et non pas d'un arc. Comme l'ermite aussi, il avait son jargon particulier aux libations ; la demande et la réponse étaient : *Passelodion* et *Berafriand.* On peut à peine concevoir le plaisir que nos ancêtres trouvaient dans ce jargon inintelligible ; mais

Je parie que c'était une excuse pour le verre.

l'éditeur; et ce dernier, grâce à ce moyen, vend quelquefois une édition lorsqu'elle est encore sous presse. Mais si l'auteur attire l'attention sur son ouvrage avant qu'il ait paru, il se place dans la position embarrassante de tout ce qui excite une vive attente; et si cette espérance n'est pas satisfaite, c'est un malheur fatal à sa réputation littéraire. Outre cela, lorsque nous trouvons un titre tel que *la Conspiration des poudres*, ou tel autre lié à l'histoire générale, chaque lecteur, avant d'avoir ouvert le livre, s'est formé une idée particulière de la manière dont l'ouvrage doit être conduit et du plaisir qu'il doit en retirer. Il est en général désappointé, et il rejette sur l'auteur ou sur l'ouvrage la mauvaise humeur que ce désappointement excite en lui. Dans ce cas, l'aventurier littéraire est critiqué, non pour avoir manqué le but qu'il s'était proposé, mais pour ne pas en avoir atteint un auquel il n'avait jamais songé.

L'auteur profitera de cette communication sans réserve qu'il a établie entre lui et le lecteur pour ajouter une légère circon tance, c'est qu'une liste de guerriers normands, dans le manuscrit d'Auchinleck, lui donna le nom formidable de Front-de-Bœuf.

Ivanhoe eût un grand succès à son apparition, et l'on peut dire qu'il procura à son auteur un passeport pour tous les pays, puisqu'il lui été a permis depuis de placer la scène de ses fictions aussi bien en Angleterre qu'en Ecosse.

Le caractère de la belle juive obtint une telle faveur parmi quelques jolies lectrices, que l'on blâma l'auteur de n'avoir point, en arrangeant les destinées de ses personnages, donné la main de Wilfrid à Rebecca plutôt qu'à Rowena, beaucoup moins intéressante. Mais, sans parler des préjugés du temps qui rendaient cette union presque impossible, l'auteur fera observer en passant qu'un caractère d'une haute vertu et d'une forte trempe est dégradé plutôt qu'élevé par les récompenses d'un prospérité temporelle. Ce ne sont point de telles récompenses que la Providence a jugées dignes de la vertu malheureuse, et c'est une doctrine fatale et dangereuse que d'enseigner aux jeunes gens des deux sexes (lecteurs les plus ordinaires de romans) que l'homme ferme dans la vertu et dans les principes voit en général ses passions couronnées et ses désirs satisfaits. En un mot, lorsqu'un caractère vertueux et désintéressé, privé des biens et des grandeurs du monde, est de plus malheureux par une passion aussi imprudemment formée et mal assortie que celle de Rebecca pour Ivanhoe, le lecteur demandera sans doute qu'un tel caractère ait sa récompense. Mais en jetant un

coup d'œil sur le grand tableau de la vie, nous verrons que les devoirs du désintéressement et le sacrifice de la passion aux principes sont rarement ainsi récompensés, et que la conscience intérieure de l'accomplissement de ses devoirs produit chez les gens vertueux une récompense plus douce, en leur communiquant cette paix de l'ame que le monde ne peut ni donner ni ravir.

Abbotsford, 1er septembre 1830.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

AU RÉVÉREND

DOCTEUR DRYASDUST,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES,

RÉSIDANT DANS CASTLE-GATE, A YORK.

MON CHER ET ESTIMABLE MONSIEUR,

IL n'est guère nécessaire de mentionner toutes les diverses raisons qui m'engagent concurremment à placer votre nom en tête de l'ouvrage qu'on va lire. Cependant la principale de toutes pourrait être réfutée par les imperfections de mon travail. Si j'avais espéré le rendre digne de votre patronage, le public aurait vu tout d'abord qu'un ouvrage consacré à faire connaître les antiquités de l'Angleterre sous nos ancêtres saxons, était légitimement dédié au savant auteur des Essais sur la coupe du roi Ulphus et sur les terres concédées par lui au patrimoine de saint Pierre [1]. Je crains malheu-

1. Parmi les curiosités que le sacristain de la cathédrale d'York montre aux étrangers (V. le *Voyage hist. et litt. en Angl. et en Ecosse*, Paris, 1825), on remarque surtout une large corne ou coupe d'ivoire, par laquelle l'église possède plusieurs terres considérables appelées *de terra Ulphi*. Ce don lui fut fait en 1076, avant la réforme. Cette coupe était ornée d'or et attachée à une chaine de même métal, ce qui la fit dérober pendant les guerres civiles; et quand Fairfax la restitua plus tard, ce fut sans ces ornemens. En 1675, le doyen et le chapitre la firent décorer de nouveau, et y firent mettre une inscription latine dont voici le sens : — Cette coupe ou corne fut donnée à Saint-Pierre d'York par Ulphus, prince de Deira, avec toutes ses terres et ses revenus. Henry, lord Fairfax, la rendit après qu'elle eut été volée ou perdue; le doyen et le chapitre l'ont décorée de nouveau, l'an du Seigneur 1675. » Camden mentionne cette coupe comme une forme singulière de dotation jadis en usage; et à l'appui du fait il cite ce passage d'un ancien chroniqueur : « Ulphus, fils de Thoraldes, gouvernait la partie occidentale du Deira. Une discussion s'étant engagée entre son fils aîné et son fils cadet sur la possession future de ses domaines et de son titre (sans doute on ne connaissait pas dans les temps de barbarie le privilége de la loi d'aînesse), il s'avisa d'un étrange moyen de les rendre égaux; il se rendit à York avec la corne qui était sa coupe accoutumée, la remplit de vin, et s'agenouillant devant l'autel, il donna à Dieu et au bienheureux saint Pierre ses domaines, ses tenanciers, etc., etc. »

reusement que la forme frivole, incomplète et commune dont j'ai revêtu le résultat de mes recherches, n'exclue mon livre de cette classe qui prend pour devise superbe *detur digniori*. Au contraire, ne serais-je pas accusé de présomption en plaçant le nom du docteur Jones Dryasdust au frontispice d'une histoire que les graves antiquaires repousseront peut-être parmi les inutiles romans et contes du jour? J'ai à cœur d'aller au-devant de cette censure, et, quoique je puisse me fier à votre amitié, pour mon apologie à vos propres yeux, je ne voudrais pas, aux yeux du public, être convaincu d'un crime aussi grave que celui dont j'ai peur, par anticipation, d'être accusé.

Je dois donc vous rappeler l'entretien que nous eûmes pour la première fois sur cette espèce de productions, dans une desquelles les affaires privées et domestiques de notre savant ami d'Ecosse, M. Oldbuck de Monkbarns [1], ont été si indiscrètement publiées; il s'éleva entre nous une discussion sur la cause du succès populaire obtenu dans ce siècle frivole par des ouvrages qui, quelque mérite d'ailleurs qu'ils possèdent, sont, de l'aveu général, écrits à la hâte, et violent toutes les lois de l'épopée. Il me parut alors que votre opinion vous portait à croire que le charme provenait entièrement de l'art avec lequel l'auteur, comme un autre Macpherson [2], avait mis à profit les trésors épars de l'antiquité, suppléant à sa paresse ou à sa pauvreté d'invention par les évènemens survenus à une époque peu reculée dans l'histoire nationale, et introduisant des personnages réels, sans même prendre la peine de changer les noms. Il n'y a pas soixante-dix ans, m'observâtes-vous, que tout le nord de l'Ecosse était sous un gouvernement presque aussi simple et aussi patriarcal que celui de nos bons alliés les Mohawks et les Iroquois. En admettant que l'auteur ne puisse avoir vécu dans ce temps-là, il a vécu parmi des personnes qui y ont joué un rôle; et même, depuis les trente ans qui viennent de s'écouler, les mœurs écossaises ont subi de tels changemens, que nous trouvons non moins étranges les habitudes sociales de nos pères que les modes du règne de la reine Anne. Avec de si nombreux matériaux à sa disposition, l'auteur n'avait plus que l'embarras du choix. Ayant donc exploité une mine si riche, était-ce merveille, conclûtes-vous, que ses ouvrages lui eussent produit plus de profit et de gloire que n'en méritait la facilité de ses travaux?

1. Le personnage de l'Antiquaire du roman de ce nom.
2. Le prétendu traducteur d'Ossian.

En admettant, comme je le fis alors, la vérité générale de ces remarques, je ne puis m'empêcher de trouver étrange qu'aucune tentative n'ait été faite pour éveiller en faveur des traditions et des mœurs de la vieille Angleterre un intérêt semblable à celui qu'ont obtenu nos voisins, plus pauvres et moins célèbres. Le drap vert de Kendal[1], quoique d'une date plus ancienne, doit bien nous être aussi cher que les tartans bariolés du nord. Le nom de Robin Hood, évoqué par un enchanteur habile, faisait apparaître une ombre illustre aussi bien que celui de Rob-Roy; et les patriotes d'Angleterre méritent autant d'être célébrés que les Bruce et les Wallace de la Calédonie. Si les sites du sud sont moins pittoresques et moins sublimes que ceux des montagnes septentrionales, on doit reconnaître qu'ils les surpassent par des beautés d'un caractère plus doux et plus riche. En un mot, nous avons le droit de nous écrier avec le Syrien ami de son pays: — Pharphar et Abana, fleuves de Damas, ne valent-ils pas mieux que tous les fleuves d'Israël?

Vos objections contre ce projet, mon cher docteur, étaient de deux sortes. Vous insistiez sur les avantages qu'offrait à l'auteur écossais l'époque encore récente de cet état de société qui forme le sujet de ses tableaux. Il est plusieurs personnes vivantes, me fîtes-vous remarquer, qui se souviennent d'avoir entendu dire à leurs pères qu'ils avaient non-seulement vu le célèbre Roy Mac-Gregor, mais encore qu'ils avaient mangé ou combattu avec lui. Tous ces détails minutieux de la vie privée et du caractère domestique, tout ce qui donne de la vraisemblance à un récit et à l'individualité d'un personnage, vit encore dans la mémoire des Ecossais; tandis qu'en Angleterre la civilisation date de si longtemps, que les idées que nous pouvons avoir de nos ancêtres ne sont plus que le fruit de la lecture d'anciennes chroniques, dont les auteurs semblent avoir, comme à dessein, supprimé, dans leurs récits, tous les détails intéressans pour les remplacer par des fleurs d'éloquence monastique ou de triviales réflexions sur les mœurs... Egaler un Ecossais dans la tâche de ressusciter les traditions du temps passé, ce serait pour un Anglais, disiez-vous, une lutte téméraire et inégale.

L'enchanteur calédonien avait, selon vous, comme la sorcière de Lucain, la liberté de parcourir le théâtre d'un combat récent,

1. Ville du Westmoreland, fameuse par ses manufactures de laines et de draps.

et de choisir pour ses miracles de résurrection, un cadavre dont les membres palpitaient un moment auparavant, et dont la bouche venait de rendre son dernier soupir. Tel était le sujet que la toute-puissante Ericlho elle-même était forcée de choisir pour le ranimer par ses sortiléges :

> . . . . Gelidas leeto scrutata medullas,
> Pulmonis rigidi stantes sine vulnere fibras
> Invenit, et vocem defuncto in corpore quærit (1).

L'auteur anglais, disiez-vous d'un autre côté, en le suppposant tout aussi sorcier que l'enchanteur du nord, ne peut choisir ses sujets qu'au milieu de la poussière des anciens âges, où il ne trouve que des ossemens desséchés, vermoulus et désunis comme ceux de la vallée de Josaphat. Vous m'exprimâtes aussi votre crainte, mon cher docteur, que les préjugés anti-nationaux de vos concitoyens ne leur permissent pas de faire un bon accueil à un ouvrage tel que celui dont j'essayais de vous démontrer le succès probable. Et cela, me dîtes-vous, n'est pas entièrement dû aux préventions générales en faveur de ce qui est étranger, mais il faut aussi faire la part des improbabilités qui naissent des circonstances où le lecteur anglais se trouve placé. Si vous lui peignez un tableau de mœurs sauvages et un état de société primitive au milieu des montagnes d'Ecosse, il est tout disposé à croire le peintre fidèle; et en voici la bonne raison : s'il est de la classe ordinaire des lecteurs, ou il n'a jamais vu ces contrées éloignées, ou il en a parcouru les solitudes pendant une excursion d'été, n'y faisant que de mauvais dîners, dormant sur des lits à roulettes, errant de déserts en déserts; il est donc tout prêt à croire les contes les plus étranges qu'on veut lui faire d'un peuple assez sauvage et assez extravagant pour être attaché à un sol aussi extraordinaire. Mais, placé assis dans sa bonne chambre, et entouré de tout ce qui rend les foyers d'un Anglais *confortables*, ce même respectable individu n'est plus si porté à croire que ses ancêtres menaient une vie différente de la sienne; que la tour en ruines qui ne sert plus qu'à orner le paysage qu'on aperçoit de sa fenêtre, fut jadis habitée par un baron qui l'aurait pendu à sa porte sans autre forme de procès; que les paysans par qui sa petite ferme est cultivée auraient été ses esclaves il y a quelques siècles; et qu'enfin l'influence complète de la tyrannie féodale

1. Cherchant, parmi les cadavres glacés par la mort, des poumons dont les fibres fussent saines, pour y trouver encore le dernier souffle de la voix.

s'étendait alors sur le village voisin, où le procureur est aujourd'hui un personnage plus important que le lord du manoir seigneurial.

Sans nier la force de ces objections, je dois avouer en même temps qu'elles ne me paraissent pas tout-à-fait insurmontables. La rareté des matériaux est dans le fait une grande difficulté; mais personne ne sait mieux que le docteur Dryasdust que, pour ceux qui ont des connaissances en antiquités, des aperçus concernant la *vie privée* de nos ancêtres sont disséminés dans les divers historiens: c'est peu de chose en proportion des autres matières qu'ils traitent, mais tous ces aperçus réunis seraient suffisans pour jeter du jour sur les habitudes domestiques de nos pères. Je suis convaincu, si j'échoue moi-même dans l'essai suivant, qu'avec un peu plus de travail et d'art pour les mettre en œuvre, une main plus habile serait aussi plus heureuse dans l'emploi des mêmes moyens, grâce aux éclaircissemens du docteur Henry[1], de feu M. Strutt, et surtout de M. Sharon Turner. Je proteste donc d'avance contre tout argument qui serait fondé sur la non-réussite de ma tentative actuelle.

D'une autre part, je crois avoir déjà dit qu'une peinture fidèle des anciennes mœurs anglaises ne pourrait qu'obtenir un favorable accueil de mes compatriotes. Leur indulgence et leur bon goût en sont les garans.

Ayant ainsi répondu de mon mieux à la première classe de vos objections, ou du moins ayant montré ma résolution de franchir les barrières qu'avait élevées votre prudence, je serai laconique sur ce qui m'est particulier.

Vous parûtes être d'opinion que l'état d'un antiquaire employé dans des recherches graves, et de plus, comme dit le vulgaire, minutieuses et fatigantes, serait regardé comme un motif d'incapacité pour composer heureusement une histoire de ce genre. Mais permettez-moi de vous dire, mon cher docteur, que cette objection est plus spécieuse que solide. Il est vrai que ces compositions frivoles ne conviendraient pas au génie plus sérieux de notre ami M. Oldbuck. Cependant Horace Walpole écrivit un conte de revenant qui a fait frémir plus d'un lecteur[2], et George Ellis[3] sut

1. Henry, auteur d'une histoire d'Angleterre assez estimée; Strutt a publié plusieurs volumes in-4 sur *les antiquités du moyen-âge en Angleterre*; Sharon Turner est auteur d'une excellente histoire des Anglo-Saxons.

2. Le Château d'Otrante. Voyez la *Biographie des romanciers célèbres*.

3. Un des auteurs les plus souvent cités par sir Walter Scott. — Georges Ellis a fait pour les anciens *romans* anglais ce que Tressan a fait pour les nôtres.

transporter tout le charme de son humeur enjouée, aussi aimable que rare, dans son Abrégé des anciens romans poétiques; de sorte que, si je dois avoir sujet quelque jour de regretter mon audace, j'ai du moins en ma faveur ces précédens honorables.

Toutefois l'antiquaire, plus sévère, peut penser qu'en mêlant ainsi la fiction à la vérité, je corromps la source de l'histoire par de modernes inventions, et que je donne à la génération nouvelle de fausses idées sur le siècle que je décris. Je ne puis que confesser en un sens la force de cet argument, que j'espère écarter pourtant par les considérations suivantes.

Il est vrai que je ne puis ni ne veux prétendre à une observation exacte, même dans ce qui regarde le costume extérieur, et beaucoup moins dans les points plus importans du langage et des mœurs; mais le même motif qui m'empêche d'écrire les dialogues de mon drame en anglo-saxon ou en normand-français, le même motif qui m'empêche de publier cet essai avec les caractères d'imprimerie de Caxton ou de Wynken de Worde [1], m'empêche aussi de me restreindre dans les limites de la période où je fixe mon histoire.

Il est nécessaire, pour exciter un intérêt quelconque, que le sujet choisi soit, pour ainsi dire, traduit dans les mœurs aussi bien que dans la langue du siècle où nous vivons. Jamais la littérature orientale n'a produit d'illusion semblable à celle de la première traduction des contes arabes par M. Galland. Conservant la splendeur du costume et la bizarrerie des fictions orientales, M. Galland sut y mêler des expressions et des sentimens si naturels, qu'il les rendit intelligibles et remplies d'intérêt, tout en abrégeant les longs récits, mutilant les réflexions monotones, et rejetant les répétitions sans fin de l'original arabe. Aussi ces contes, quoique moins purement orientaux que dans leur composition primitive, furent bien mieux assortis au goût européen, et obtinrent un degré de faveur populaire qu'ils n'eussent jamais atteint si les mœurs et le style n'avaient en quelque sorte été mis en rapport avec les idées et les habitudes des lecteurs d'occident.

En faveur des nombreux lecteurs qui vont, j'aime à le croire, dévorer ce livre avec avidité, j'ai tellement expliqué les mœurs anciennes dans un langage moderne, j'ai si bien détaillé les caractères et les sentimens de mes héros, que personne ne se trouvera, j'espère, arrêté par la sécheresse repoussante de l'antiquité; et je

1. Anciens typographes anglais.

prétends avec modestie n'avoir point en ceci dépassé la licence accordée à l'auteur d'une compilation romanesque. Feu M. Strutt, dans son roman de Queen-Hoo-Hall [1], a agi d'après un autre principe; et, en voulant distinguer l'ancien du moderne, cet antiquaire ingénieux a oublié, à ce qu'il me paraît, qu'il y a dans les mœurs et les sentimens modernes quelques rapports communs à nos ancêtres, qui nous ont été transmis sans altération; ou qui, prenant leur source dans une même nature, doivent avoir également existé dans tous les états de société. De sorte que cet homme de talent, cet antiquaire des plus érudits, a limité le succès de son ouvrage par l'exclusion qu'il a donnée à tout ce qui n'était pas assez suranné pour être en même temps oublié et inintelligible.

La licence que je voudrais ici justifier est si nécessaire à l'exécution de mon plan, que je sollicite de votre patience de me laisser expliquer encore mieux mon argument.

Celui qui, pour la première fois, ouvre Chaucer ou tout autre poète du moyen-âge, est tellement étourdi de l'orthographe vieillie, des nombreuses consonnances et de la forme antique du langage, qu'il est prêt à jeter le livre de désespoir, comme trop chargé de la rouille des anciens temps pour lui permettre de juger son mérite ou de sentir ses beautés. Mais, si quelque ami plus habile lui découvre que les difficultés qui l'épouvantent sont plus apparentes que réelles; si, en lui lisant à haute voix, ou en réduisant les mots ordinaires à l'orthographe moderne, il lui prouve qu'un dixième seulement des expressions est tombé de fait en désuétude, le novice peut être facilement ramené à la source de *l'anglais vierge encore* [2], avec la certitude qu'un peu de patience le mettra à même de jouir des compositions tour à tour plaisantes et pathétiques avec lesquelles le bon Geoffrey [3] charmait le siècle de Crécy et de Poitiers.

Poursuivons cette comparaison un peu plus loin. Si notre néophyte, transporté de son nouvel amour pour l'antiquité, entreprenait d'imiter ce qu'on lui vient d'apprendre à admirer, il faut convenir qu'il agirait bien à contre-sens, s'il allait choisir dans le glossaire les mots surannés qu'il contient, pour les employer à l'exclusion des autres. Ce fut l'erreur de l'infortuné Chatterton [4].

1. L'auteur a revu cet ouvrage posthume de M. Strutt. Voyez la préface générale de cette édition, vol. Ier.

2. *Well of English undefiled.* — 3. Prénom de Chaucer.

4. Poète qui pourrait être appelé le Gilbert anglais. Après avoir lutté toute sa jeunesse contre la misère, il fut enlevé par une mort aussi précoce que son talent.

Pour donner à son style une couleur d'antiquité, Chatterton répudia toute expression moderne, et produisit un dialecte différent de tous ceux qu'on a jamais parlés dans la Grande-Bretagne.

Celui qui voudra imiter l'ancien langage avec succès s'attachera plutôt à son caractère grammatical, à ses tours d'expression, qu'à un choix laborieux de termes extraordinaires qui, ainsi que je l'ai déjà dit, ne sont, comparativement aux termes encore en usage, que dans la proportion de un à dix, quoique peut-être un peu différens par le sens et l'orthographe.

Ce que j'ai dit du langage peut encore plus justement s'appliquer aux sentimens et aux coutumes. Les passions, source d'où les sentimens et les coutumes dérivent dans toutes leurs modifications, sont généralement les mêmes dans tous les rangs, toutes les conditions, tous les pays et tous les siècles, et il s'ensuit naturellement que les opinions, les habitudes d'idées et les actions, bien qu'influencées par l'état particulier de la société, doivent encore après tout avoir une ressemblance entre elles. Nos ancêtres n'étaient sûrement pas plus différens de nous que les juifs le sont des chrétiens : ils avaient — des yeux, des mains, des organes, des sens, des affections, des passions — comme nous ; ils étaient — nourris par les mêmes alimens, blessés par les mêmes armes, sujets aux mêmes maladies, réchauffés et refroidis par le même été et le même hiver —[1]. Leurs affections et leurs sentimens ont dû, par conséquent, être analogues aux nôtres.

Il s'ensuit donc que, parmi les matériaux qu'on peut employer dans un ouvrage d'imagination, tel que celui que j'ai essayé, l'auteur trouvera qu'une grande partie du langage et des mœurs serait aussi bien applicable au temps présent qu'à celui où il a placé la scène des évènemens qu'il raconte : la liberté du choix est donc plus étendue pour lui, et la difficulté de sa tâche diminue. Pour emprunter une comparaison à un autre art, on peut dire des détails d'antiquités, qu'ils représentent les traits particuliers d'un paysage tracé par le pinceau. La tour féodale doit s'élever majestueusement ; les figures mises en scène doivent avoir le costume et le caractère de leur siècle ; le tableau doit représenter les traits particuliers du site avec ses rochers en amphithéâtre, ou les flots rapides de ses cascades. Le coloris général doit être aussi copié d'après la nature, le ciel être serein ou nébuleux, suivant le climat, et les nuances

1. Citations du *Marchand de Venise* de Shakspeare.

représenter celles qui dominent dans le paysage imité. Voilà les obligations que l'art impose au peintre ; mais il n'est pas nécessaire qu'il copie servilement tous les traits peu importans de la nature, ni qu'il représente avec une exactitude absolue les plantes ; les fleurs et les arbres qui la décorent. Ces derniers objets, aussi bien que les nuances plus minutieuses de la lumière et de l'ombre, sont des attributs propres à toute perspective en général, communs à chaque site, et mis à la disposition de l'artiste, qui ne consultera que son goût ou son caprice.

Il est vrai que cette licence est resserrée, dans l'un et l'autre cas, entre des bornes exactes. Le peintre ne doit introduire aucun ornement étranger au climat, au pays où il place son paysage. Il ne faut pas qu'il plante des cyprès sur l'Inch-Mervin [1], ni des sapins d'Ecosse parmi les ruines de Persépolis. L'auteur est soumis à des lois analogues. Quoiqu'il puisse peindre les passions et les sentimens avec plus de détail qu'on n'en trouve dans les anciennes compositions qu'il imite, il faut qu'il n'introduise rien d'étranger aux mœurs du siècle ; ses chevaliers, ses écuyers, ses varlets, ses hommes d'armes, peuvent être plus largement dessinés que dans les sèches esquisses d'un ancien manuscrit enluminé ; mais les costumes et les caractères doivent rester inviolables. Il faut que les figures soient les mêmes, mais exécutées par un meilleur pinceau, ou, pour parler avec plus de modestie, exécutées dans un siècle où les principes de l'art sont mieux connus.

Le langage ne doit pas être exclusivement suranné et inintelligible ; mais on ne doit admettre, s'il est possible, aucun mot, aucun tour de phrase qui trahissent une origine purement moderne. C'est une chose que de faire usage du langage et des sentimens qui nous sont communs à nous et à nos ancêtres, et c'en est une autre de leur attribuer des sentimens et un dialecte exclusivement propres à leurs descendans.

C'est là, mon cher ami, ce que j'ai trouvé de plus difficile dans ma tâche ; et, à vous parler franchement, je n'espère guère satisfaire votre jugement moins partial et votre science plus étendue, puisque j'ai eu de la peine à me satisfaire moi-même.

Je sens que je serai trouvé encore plus défectueux quant aux mœurs et aux costumes par ceux qui seront disposés à examiner rigoureusement mon histoire sous ce rapport. Il se pourra que j'aie

1. Ile la plus large du Loch-Lomond.

introduit peu de choses qu'on ait raison d'appeler positivement modernes ; mais, d'un autre côté, il est très probable que j'aurai confondu les usages de deux ou trois siècles, et introduit, pendant le règne de Richard II, des circonstances appartenant à une période plus ancienne ou plus rapprochée de nous. Ce qui me console, c'est que des erreurs de ce genre échapperont à la classe la plus nombreuse de mes lecteurs, et que je partagerai la gloire mal méritée de ces architectes qui, dans leurs constructions gothico-modernes, n'hésitent pas d'introduire, sans règle ni méthode, les ornemens de différens styles et de différentes époques. Ceux à qui des recherches étendues ont donné les moyens de juger mes erreurs avec plus de sévérité, seront sans doute plus indulgens, en proportion de la connaissance qu'ils auront de la difficulté de ma tâche. Mon brave ami Ingulphe, trop négligé, m'a fourni plus d'une indication utile ; mais la lumière que nous offrent le Moine de Croydon et Geoffroy de Winsauff [1] est obscurcie par une telle masse de matériaux sans intérêt, que nous cherchons volontiers un asile dans les délicieuses pages du brave Froissard, quoiqu'il ait fleuri à une époque bien plus éloignée de la date de mon histoire. Ainsi donc, mon cher ami, si vous avez assez de générosité pour me pardonner ma présomption d'avoir voulu me faire une couronne de ménestrel, en partie avec les perles de la pure antiquité, et en partie avec les pierres et la colle de Bristol, avec lesquelles on les imite, je suis convaincu que la difficulté de l'entreprise vous en fera excuser l'imperfection.

J'ai peu de chose à dire de mes matériaux : on peut les trouver presque tous dans le singulier manuscrit anglo-normand que sir Arthur Wardour conserve avec un soin si jaloux dans le troisième tiroir de son bureau de chêne, permettant à peine qu'on y touche, et étant lui-même incapable de lire une syllabe de son contenu. Je n'aurais jamais eu son consentement pour consulter ces pages précieuses, dans mon voyage d'Ecosse, si je n'avais promis de le désigner par quelque forme emphatique de caractère, comme, par exemple, le Manuscrit de Wardour, pour lui donner une individualité aussi importante que celle du Manuscrit de Bannatyne, du Manuscrit Auchinleck [2], ou de tout autre monument de la patience des copistes gothiques. Je vous ai envoyé, pour votre étude

1. Historiens ecclésiastiques.
2. C'est-à-dire manuscrits légués à la Bibliothèque d'Edimbourg par Bannatyne et un lord Auchinleck qui était juge de la *cour des sessions*.

particulière, le sommaire des chapitres de cette pièce curieuse, et je le joindrai peut-être, avec votre approbation, au deuxième volume de mon histoire, en cas que le compositeur s'impatiente de ne plus recevoir de copie, quand tout mon manuscrit sera imposé. Adieu, mon cher ami; j'en ai dit assez pour expliquer, sinon pour justifier l'essai que j'ai entrepris, et qu'en dépit de vos doutes et de mon incapacité je persiste à ne pas croire inutile.

J'espère que vous êtes complètement rétabli de votre accès de goutte, et je serais heureux que votre savant médecin vous recommandât un voyage dans notre province. Plusieurs curiosités ont été trouvées dernièrement parmi les fouilles faites dans l'ancien *Habitancum* [1]. A propos d'Habitancum, je suppose que vous avez appris qu'un maudit paysan a détruit l'ancienne statue ou plutôt le bas-relief appelé vulgairement Robin de Redesdale. Il paraît que la renommée de Robin attirait plus de pélerins qu'il n'en fallait pour laisser croître la fougère d'une lande dont l'acre vaut à peine un schelling. Malgré votre titre de Révérend, prenez une fois un peu de rancune, et unissez-vous à moi pour désirer que ce rustre ait un accès de gravelle aussi fort que s'il avait tous les fragmens de la statue du pauvre Robin dans cet organe de l'abdomen où la maladie établit son siége.

Ne parlez pas de cela à Gath, de peur que les Écossais ne se réjouissent d'avoir enfin trouvé chez leurs voisins un exemple de la barbarie qui démolit *le Jour d'Arthur*. Mais il n'y aurait aucun terme à nos lamentations si nous nous arrêtions sur de tels sujets.

Daignez faire agréer mes respectueux complimens à miss Dryasdust; j'ai fait de mon mieux la commission qu'elle m'avait donnée pour ses lunettes, dans mon dernier voyage à Londres; j'espère qu'elle les a reçues en bon état, et qu'elles les a trouvées selon son goût.

Je vous envoie mon paquet par le voiturier aveugle, de sorte que peut-être il restera quelque temps en route [2]. Les dernières

1. Risingham, sur la rivière Reed, près du joli hameau de Woodburn, est une ancienne station romaine appelée *Habitancum*. A un demi-mille de Risingham, sur un large roc, est sculptée une statue grossière que le peuple nomme Robin de Redesdale, espèce de géant chasseur selon la tradition, mais dont les antiquaires, avec leurs yeux romains, ont fait un dieu latin — *Deo Mogonti*.

2. Cette crainte anticipée ne fut que trop réalisée, car mon savant correspondant ne reçut ma lettre qu'au bout d'un an de date. Je fais mention de cette circonstance, afin que la personne attachée à la cause des sciences qui dirige aujourd'hui le principal contrôle de la

nouvelles que je reçois d'Edimbourg, m'apprennent que le savant qui remplit les fonctions de secrétaire dans la Société des Antiquaires [1] est le premier amateur en dessin du royaume, et qu'on attend beaucoup de son zèle et de son talent pour dessiner ces *specimina* d'antiquités nationales qui tombent en ruines, minés lentement par le temps, ou écartés par le goût moderne avec le même balai de destruction dont John Knox se servait pour la réforme.

Encore une fois adieu : *Vale tandem, non immemor mei.*

Croyez-moi toujours, mon révérend et très cher Monsieur, votre très humble serviteur.

Toppingwold, près d'Egremond, dans le Cumberland, 17 novembre 1817.

LAURENCE TEMPLETON.

poste, considère si quelque modification des taxes actuelles ne serait pas possible en faveur des principales sociétés savantes et littéraires.

J'ai su, il est vrai, qu'un expédient fut tenté une fois, mais que la malle ayant été brisée sous le poids des paquets adressés aux membres de la Société des Antiquaires, on l'abandonna comme trop hasardeux. Cependant il serait possible de construire ces voitures plus solidement, en donnant plus d'étendue à l'impériale, et en augmentant le diamètre des roues, pour les rendre susceptibles de transporter la science des antiquaires. Si elles étaient obligées de cheminer plus lentement, elles n'en seraient que plus agréables à de paisibles voyageurs tels que moi. L. T.

1. L'auteur fait allusion ici à M. Skène de Rubislaw, au goût et au talent duquel il doit une série de gravures représentant les différens sites dont il est fait mention dans ces nouvelles.

IVANHOE.

« Il préparait toujours le char et les harnais,
« Disait adieu cent fois et ne partait jamais. »

PRIOR [1].

CHAPITRE PREMIER.

C'est ainsi qu'ils parlaient, tandis qu'en leur logis
Ils forçaient à rentrer leurs pourceaux bien nourris,
Dont l'ingrat grognement et la pesante allure
Témoignaient qu'à regret ils quittaient leur pâture.

ODYSSÉE.

DANS ce beau canton de l'heureuse Angleterre arrosé par le Don, s'étendait jadis une grande forêt qui couvrait la plus grande partie des montagnes et des vallées qu'on trouve entre Sheffield et la charmante ville de Doncaster [2]. Il existe encore des restes de ce bois dans les magnifiques domaines de Wentworth, de Warncliffe-Park et dans les environs de Rotherham. C'est là que la tradition place le théâtre des ravages exercés par le fabuleux dragon de Wantley ; ce fut là que se livrèrent quelques-unes des plus sanglantes batailles qui eurent lieu pendant les guerres civiles de la rose rouge et de la rose blanche ; ce fut encore là que fleurirent ces bandes de braves proscrits [3] dont les anciennes chansons anglaises ont rendu les exploits si populaires. Tel est le lieu principal de la scène de notre histoire, dont la date se reporte à la fin

1. Cette épigraphe fait allusion au retour de l'auteur sur la scène après avoir fréquemment fait ses adieux au public.

2. Division occidentale du comté d'York.

3. *Outlaws*, *proscrits*; littéralement, *hors la loi*. C'est encore un de ces mots qu'on ne peut traduire sans dénaturer leur sens primitif, comme on le verra plus tard. Le peuple des *outlaws* se recrutait de tous ceux qu'un délit contre les lois du royaume ou les persécutions d'un ennemi puissant avaient mis *hors la loi* et *hors la société*. Ce peuple des bois avait son gouvernement et sa morale.

du règne de Richard Ier, époque où le retour du prince était l'objet des désirs plutôt que des espérances de ses sujets désolés, qui souffraient tous les maux que peuvent infliger des tyrans subalternes. Les nobles, dont le pouvoir était devenu exorbitant pendant le règne d'Etienne, et de qui la prudence de Henri II avait à peine pu obtenir une sorte de soumission à la couronne, avaient repris toute leur ancienne licence. Ils méprisaient la faible intervention du conseil d'état d'Angleterre [1], fortifiaient leurs châteaux, augmentaient le nombre de leurs dépendans, réduisaient tout ce qui les environnait à un état de vasselage, et cherchaient, par tous les moyens possibles, à se mettre à la tête de forces suffisantes pour figurer dans les troubles dont le pays était menacé.

La situation de la noblesse inférieure, ou de cette classe qu'on nommait communément les *franklins* [2], et qui, d'après la loi et la constitution de l'Angleterre, avait le droit de se regarder comme indépendante de la tyrannie féodale, devint alors excessivement précaire. Si, comme cela arrivait assez généralement, ils se plaçaient sous la protection de quelqu'un des petits monarques de leur voisinage, s'ils acceptaient quelque charge féodale dans sa maison, ou s'ils s'obligeaient par un traité d'alliance à l'aider dans toutes ses entreprises, ils pouvaient à la vérité acheter une tranquillité temporaire; mais c'était au prix de cette indépendance si chère à tous les cœurs anglais, et au risque de se trouver forcés de prendre parti dans les entreprises les plus téméraires que l'ambition de leur protecteur pouvait lui suggérer. D'une autre part les grands barons possédaient tant de moyens de vexation et d'oppression, qu'ils trouvaient toujours un prétexte, et la volonté leur manquait rarement, pour tourmenter, poursuivre et ruiner ceux de leurs voisins, moins puissans, qui cherchaient à se soustraire à leur autorité, et qui croyaient qu'une conduite paisible et les lois du pays devaient être pour eux une protection suffisante contre les dangers des temps.

Les conséquences de la conquête de l'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie, tendirent encore à augmenter la tyrannie de la haute noblesse et les souffrances des classes inférieures. Quatre

1. *English council of state.*

2. Franklin était le nom que les Normands donnaient aux anciens *thanes*. Dans la hiérarchie saxonne, les *thànes* formaient un corps de nobles, tous propriétaires, qui venaient immédiatement après les *earl* ou *comtes*, et précédaient les *ceorl* ou *cultivateurs* proprement dits. Le titre de *thane* équivalait à celui de baron sous Henry Ier, mais il y avait des *thanes* d'une importance inférieure, qu'on ne peut guère assimiler qu'au *knight*, chevalier.

générations n'avaient pas suffi pour mêler complètement le sang ennemi des Normands avec celui des Anglo-Saxons, ni pour réunir par un même langage et par des intérêts communs deux races rivales, dont l'une avait encore tout l'orgueil du triomphe, tandis que l'autre gémissait sous la honte de toutes les conséquences de la défaite. L'issue de la bataille d'Hastings avait mis toute l'autorité entre les mains de la noblesse normande, qui, comme nos historiens l'assurent, n'en avait pas usé avec modération. Sauf un très petit nombre d'exceptions, toute la race des princes et des nobles saxons avait été anéantie ou dépouillée, et il ne s'en trouvait que très peu qui, dans le pays de leurs pères, possédassent encore des domaines de seconde ou de troisième classe. La politique de Guillaume et de ses successeurs avait été d'affaiblir, par tous les moyens légaux ou illégaux, cette partie de la population, qu'ils regardaient avec raison comme nourrissant une haine implacable contre les vainqueurs. Tous les rois de la race normande avaient montré la prédilection la plus marquée pour leurs sujets normands. Les lois sur la chasse, et beaucoup d'autres inconnues à l'esprit plus doux et plus libéral du code saxon, avaient été introduites en Angleterre, comme pour ajouter un nouveau poids aux chaînes féodales dont étaient chargés les habitans subjugués. A la cour, et dans les châteaux de la haute noblesse où l'on imitait la pompe et la magnificence de la cour, on ne parlait que français: c'était dans cette langue qu'on plaidait devant les tribunaux, et que les jugemens étaient rendus; en un mot, le français était la langue de l'honneur, de la chevalerie et de la justice, tandis que l'anglo-saxon, plus mâle et plus expressif, était abandonné aux campagnards et au bas peuple, qui ne connaissaient pas d'autre idiome. Cependant la nécessité des communications entre les seigneurs du sol et les classes inférieures qui le cultivaient, avait fait naître peu à peu un nouveau dialecte tenant le milieu entre le français et l'anglo-saxon, et qui leur facilitait les moyens de s'entendre: telle fut l'origine de la langue anglaise actuelle; celle des vainqueurs et celle des vaincus s'y fondirent par un heureux mélange, et elle s'enrichit peu à peu des emprunts qu'elle fit aux langues classiques et à celles que parlent les nations du midi de l'Europe.

Tel était l'état des choses à cette époque: j'ai cru devoir le retracer à l'esprit de mes lecteurs, parce qu'ils auraient pu oublier que, quoique l'histoire ne rapporte aucun grand évènement, tel

qu'une guerre ou une insurrection, qui puisse faire attribuer aux Anglo-Saxons le caractère d'une nation séparée, postérieurement au règne de Guillaume II, dit le Roux, cependant les grandes distinctions nationales entre les vaincus et les conquérans, le souvenir de ce que les premiers avaient été, comparé à ce qu'ils étaient alors, se perpétuèrent jusqu'au règne d'Edouard III, tinrent ouvertes les blessures que la conquête avait faites, et continuèrent une ligne de séparation entre les descendans des Normands vainqueurs et ceux des Saxons vaincus.

Les derniers rayons du soleil frappaient sur une belle et verte clairière de la forêt dont nous avons parlé en commençant ce chapitre; des centaines de vieux chênes au tronc peu élevé, mais qui avaient peut-être vu la marche triomphale des armées romaines, étendaient leurs rameaux noueux et touffus sur une pelouse délicieuse; en quelques endroits, ils étaient mêlés de bouleaux, de houx, et de bois taillis de toute espèce, dont les branches étaient entrelacées de manière à intercepter entièrement les rayons du soleil couchant. Ailleurs, ces arbres, s'écartant les uns des autres, formaient de ces longues avenues dans les détours desquelles la vue aime à s'égarer, tandis que l'imagination les considère comme des sentiers conduisant à des sites encore plus sauvages et plus solitaires. Ici les rayons pourprés du soleil jetaient une lumière plus pâle et comme brisée sur les branches et sur les troncs moussus des arbres; là, ils éclairaient d'un vif éclat les différentes clairières sur lesquelles ils pouvaient tomber sans obstacle. Un grand espace ouvert semblait avoir été autrefois consacré aux rites du culte des druides; car, sur le sommet d'une petite colline, si régulière qu'elle paraissait l'ouvrage de la main des hommes, on voyait les restes d'un cercle de pierres énormes, brutes et non taillées. Sept restaient debout; les autres avaient été déplacées probablement par le zèle de quelques-uns des premiers néophytes du christianisme; les unes n'avaient été roulées qu'à la distance de quelques pas, d'autres étaient renversées sur le penchant de la colline; une seule des plus larges, précipitée jusqu'au bas, avait arrêté dans son cours un petit ruisseau: forcée de surmonter cet obstacle, l'onde faisait entendre un doux murmure qui lui manquait auparavant.

Deux figures humaines faisaient partie de ce paysage; leur extérieur et leurs vêtemens avaient ce caractère sauvage et rustique auquel on reconnaissait, dans ces temps reculés, les habitans de

la partie boisée du West-Riding de l'Yorkshire [1]. Le plus âgé avait un aspect dur et grossier; l'habit qui le couvrait était de la forme la plus simple possible : c'était une sorte de jaquette serrée à manches, faite de la peau tannée de quelque animal, à laquelle on avait primitivement laissé le poil; mais ce poil était alors usé en tant d'endroits, qu'il aurait été difficile de juger à quelle créature il avait appartenu. Ce vêtement descendait du cou au genou, et tenait lieu de tous ceux qui sont destinés à couvrir le corps; il n'avait qu'une seule ouverture par le haut, de largeur suffisante pour y passer la tête, de sorte qu'il était évident qu'on le mettait de la même manière qu'on met aujourd'hui une chemise, ou plus anciennement un haubert. Des sandales, attachées avec des courroies de cuir de sanglier, protégeaient ses pieds; deux bandes d'un cuir plus mince s'élevaient en se croisant jusqu'à mi-jambe, et laissaient le genou à nu, comme dans le costume des Montagnards écossais. Cette jaquette était assujettie autour du corps par une ceinture de cuir serrée par le moyen d'une boucle de cuivre. A cette ceinture étaient suspendus, d'un côté, une sorte de petit sac, de l'autre une corne de bélier dont on avait fait un instrument à vent garni d'un bec; on y voyait aussi attaché un de ces longs couteaux de chasse, à lame large, pointue, et à deux tranchans, garni d'une poignée de corne. On fabriquait cette arme dans le voisinage, et on l'appelait dès lors couteau de Sheffield [2]. La tête de l'homme que nous décrivons était nue, et ses cheveux arrangés en tresses très serrées; le soleil les avait rendus d'un roux foncé, couleur de rouille, qui contrastait avec sa barbe d'une nuance jaunâtre comme l'ambre. Je n'ai plus à parler que d'une seule partie de son ajustement, et elle était trop remarquable pour qu'on puisse l'oublier : c'était un collier de cuivre, semblable à celui d'un chien, qu'il portait autour du cou; ce collier, sans ouverture, mais attaché à demeure, était assez lâche pour ne gêner ni sa respiration ni ses mouvemens; il aurait été cependant impossible de l'enlever sans avoir recours à la lime. On y lisait l'inscription suivante, en caractères saxons : — Gurth, fils de Beowulph, est l'esclave-né [3] de Cedric de Rotherwood. —

1. La partie occidentale du comté d'York. L'Yorkshire se divise en quatre *ridings*, West-Riding, le riding occidental; East-Riding, le riding de l'est; et enfin le South-Riding et le North-Riding.

2. Sheffield, ville de ce comté, a encore une grande réputation pour sa fabrique de coutellerie.

3. *Thrall* est un mot dérivé du saxon, et signifie esclave. Dans la société saxonne, les

Près de ce gardien des pourceaux, car telle était l'occupation de Gurth, était assis, sur une des pierres druidiques, un homme qui paraissait plus jeune d'environ dix ans, et dont l'habillement, quoique de même forme que celui de son compagnon, était plus riche et d'une apparence plus fantastique. Sa jaquette était d'un pourpre brillant, et sur le fond on avait essayé de peindre des ornemens grotesques en diverses couleurs. Il portait aussi un manteau court qui ne lui descendait guère qu'à mi-cuisse. Ce manteau était d'étoffe cramoisie, sali par plus d'une tache, et bordé d'une bande d'un jaune vif; il pouvait le porter à volonté sur l'une ou l'autre épaule, ou s'en envelopper tout entier; et la largeur, contrastant avec son peu de longueur, formait une draperie d'un genre bizarre. Ses bras étaient ornés de minces bracelets d'argent, et son cou entouré d'un collier de même métal, sur lequel étaient gravés ces mots : — Wamba, fils de Witless, est l'esclave de Cedric de Rotherwood. — Les sandales de ce personnage étaient semblables à celles de Gurth; mais ses jambes, au lieu d'être couvertes de deux bandes de cuir entrelacées, portaient des espèces de guêtres dont l'une était rouge et l'autre jaune. Il avait sur la tête un bonnet garni de clochettes, pareilles à celles qu'on attache au cou des faucons, et on les entendait sonner à chaque mouvement qu'il faisait, c'est-à-dire presque continuellement, attendu qu'il changeait de posture à chaque minute. Ce bonnet, bordé d'un bandeau de cuir découpé en forme de couronne, se terminait en pointe, et retombait presque sur l'épaule, comme un de nos anciens bonnets de nuit, ou comme le bonnet de police d'un hussard de nos jours : c'était à cette partie de l'ajustement de tête que les clochettes étaient attachées. Cette particularité, la forme du bonnet, et l'expression moitié folle et moitié malicieuse de la physionomie de Wamba, indiquaient suffisamment qu'il appartenait à cette race de *clowns* ou bouffons domestiques [1] que les grands entretenaient pour charmer l'ennui des heures qu'ils étaient obligés de passer dans leurs châteaux. Il avait, comme son compagnon, un sac attaché à sa ceinture, mais on ne lui voyait ni corne ni couteau de chasse, peut-être parce qu'on aurait cru imprudent de confier des armes à cette classe d'hommes. Le couteau était remplacé

deux tiers de la population consistaient en esclaves de différentes classes. Les plus nombreux étaient ceux qui faisaient en quelque sorte partie intégrante du sol, et étaient vendus sans distinction avec les bestiaux d'un domaine. Gurth était de cette classe, *born-thrall*.

1. Le *clown* ou paysan bouffon du théâtre anglais est de cette famille.

par un sabre de bois, semblable à la batte avec laquelle Arlequin opère ses prodiges sur nos théâtres modernes.

L'air et la contenance de ces deux hommes formaient un contraste non moins frappant que leur costume. Le front de Gurth paraissait chargé d'ennuis; il avait la tête baissée, avec une apparence d'abattement qu'on aurait pu prendre pour de l'apathie, si le feu qu'on voyait briller dans ses regards, quand il levait les yeux, n'eût indiqué que, malgré cet air de sombre découragement, son cœur sentait l'oppression à laquelle il était condamné, et nourrissait un penchant à s'y soustraire. La physionomie de Wamba n'annonçait qu'une curiosité vague, une sorte de besoin de changer d'attitude à chaque instant, et la satisfaction que lui inspirait le poste qu'il occupait et le costume dont il était revêtu.

Ils conversaient en anglo-saxon, langage qui, comme je l'ai déjà dit, était universellement celui des classes inférieures, à l'exception des soldats normands et des personnes attachées au service personnel de la noblesse féodale; mais donner leur conversation dans l'original serait apprendre peu de chose au lecteur moderne; dans son intérêt, nous nous bornons à une traduction.

— Que la malédiction de saint Withold[1] tombe sur ce misérable troupeau! dit Gurth après avoir sonné plusieurs fois de sa corne pour rassembler ses pourceaux épars, qui, tout en répondant à ce signal par des sons également mélodieux, ne se pressaient pas de quitter le somptueux banquet de glands et de faînes qui les engraissait, ni les rives bourbeuses d'un ruisseau où plusieurs, à demi plongés dans la fange, restaient étendus à leur aise, sans écouter la voix de leur gardien. — Que la malédiction de saint Withold tombe sur eux et sur moi! Si le loup à deux pieds ne m'en attrape pas quelques-uns ce soir, je ne m'appelle pas Gurth. Ici, Fangs, ici! cria-t-il à un chien d'une grande taille, au poil rude, moitié mâtin, moitié lévrier, qui courait çà et là comme pour aider son maître à rassembler son troupeau récalcitrant, mais qui dans le fait, soit qu'il fût mal dressé, soit qu'il ne comprît pas les signaux de son maître, soit qu'il n'écoutât qu'une ardeur aveugle, chassait les pourceaux devant lui de différens côtés, et augmentait ainsi le désordre au lieu d'y remédier.

— Que le diable lui fasse sauter les dents, continua Gurth! et que le père de tout mal confonde le garde-chasse qui arrache les

1. Saint saxon.

griffes de devant à nos chiens, et les rend par-là incapables de faire leur devoir (a)[1] — Wamba, allons, lève-toi, et, si tu es un homme, donne-moi un peu d'aide. Tourne derrière la montagne pour prendre le vent sur mes bêtes, et alors tu les chasseras devant toi comme d'innocens agneaux.

— Vraiment! répondit Wamba sans changer de posture; j'ai consulté mes jambes sur cette affaire, et elles sont d'avis l'une et l'autre qu'exposer mes brillans habits dans ces trous pleins de fange serait un acte de déloyauté contre ma personne souveraine et ma garde-robe royale. Je te conseille donc, Gurth, de rappeler Fangs, et d'abandonner ton troupeau à sa destinée; et soit qu'ils rencontrent une troupe de soldats, une bande d'outlaws ou une compagnie de pèlerins, les animaux confiés à tes soins ne peuvent guère manquer d'être changés demain matin en Normands, ce qui ne sera pas un petit soulagement pour toi.

— Mes pourceaux changés en Normands! dit Gurth. Explique-moi cela, Wamba; je n'ai le cerveau ni assez subtil ni le cœur assez content pour deviner des énigmes.

— Comment appelles-tu ces animaux à quatre pieds qui courent en grognant?

— Des pourceaux, fou, des pourceaux; il n'y a pas de fou qui ne sache cela.

— Et pourceau est du bon saxon. Mais quand le pourceau est égorgé, écorché, coupé par quartiers et pendu par les talons à un croc comme un traître, comment l'appelles-tu en saxon?

— Du porc, répondit le porcher.

— Je suis charmé, dit Wamba, qu'il n'y ait pas de fou qui ne sache cela; et *porc*, je crois, est du bon franco-normand; ainsi donc, tant que la bête est vivante et confiée à la garde d'un esclave saxon, elle garde son nom saxon; mais elle devient normande et s'appelle porc, quand on la porte à la salle à manger du château, pour y servir aux festins des nobles. — Que penses-tu de cela, mon ami Gurth? Eh!...

— C'est la vérité toute pure, ami Wamba, quoiqu'elle ait passé par ta caboche de fou.

— Eh bien, je n'ai pas tout dit, reprit Wamba sur le même ton; — il y a encore le vieux alderman Le Bœuf, qui garde son nom saxon *Ox*, tant qu'il est conduit au pâturage par des serfs et des

1. Les notes indiquées par des lettres italiques se trouvent à la fin de ce volume.

esclaves comme toi, mais qui devient *Beef*, un vif et brave Français, lorsqu'il se présente devant les honorables mâchoires destinées à le consommer. Le Veau, *Mynheer Calve*, devient de la même façon *Monsieur de Veau* : il est Saxon, tant qu'il a besoin des soins du vacher, et acquiert un nom normand, dès qu'il devient matière à bombance [1].

— Par saint Dunstan ! répondit Gurth, c'est une triste vérité. Il ne nous reste guère que l'air que nous respirons, et je crois que les Normands ne nous l'ont laissé qu'après avoir bien hésité, et uniquement pour nous mettre en état de supporter les fardeaux dont ils chargent nos épaules. Les viandes les plus belles et les plus grasses sont pour leur table, les plus jolies filles pour leur couche, et nos plus braves jeunes gens vont recruter leurs armées en pays étranger pour y laisser leurs os : de sorte qu'il ne reste ici presque personne qui ait le pouvoir ou la volonté de protéger le malheureux Saxon. Que le ciel bénisse notre maître Cedric ! il s'est conduit en homme, en restant sur la brèche. Mais voilà Reginald Front-de-Bœuf qui arrive dans le pays en personne, et bientôt nous verrons que Cedric s'est donné tant de peines bien inutilement. — Ici, ici, s'écria-t-il à son chien. Bien ! Fangs ; bien ! mon garçon, tu as fait ton devoir. Voilà enfin tout le troupeau réuni, et tu les mènes comme il faut, mon garçon !

— Gurth, dit le bouffon, je vois que tu me crois un fou, sans quoi tu ne serais pas assez imprudent pour me mettre ta tête dans la gueule. Si je rapportais à Reginald Front-de-Bœuf ou à Philippe de Malvoisin un seul mot de ce que tu viens de dire, tu aurais parlé en traître contre les Normands ; — tu ne serais plus qu'un porcher réprouvé, — et tu figurerais suspendu à la plus haute branche de quelqu'un de ces chênes, pour inspirer la terreur à quiconque serait tenté de mal parler des gens en dignité.

— Chien que tu es, s'écria Gurth, est-ce que tu serais homme à me trahir, après m'avoir excité à parler ainsi à mon détriment?

— Te trahir ! non ; ce serait le trait d'un homme sensé : un fou ne sait pas se rendre de si bons services. Mais un instant ; quelle est donc la compagnie qui nous arrive ?

1. Ces jeux de mots, comme Wamba l'explique lui-même, sont fondés sur les doubles noms de ces animaux, dont la *chair* prend encore dans la langue anglaise un nom dérivé du français, *pork*, *beef*, *veal*. Dans le langage plaisant de la gastronomie anglaise, les diverses viandes sont souvent personnifiées.

On commençait à distinguer dans le lointain un bruit qui annonçait la marche de plusieurs cavaliers.

— Je ne m'en inquiète guère, dit Gurth qui avait rassemblé son troupeau, et qui, avec l'aide de Fangs, le faisait entrer dans une des longues avenues que nous avons essayé de décrire.

— Je veux voir qui sont ces cavaliers, dit Wamba : ils viennent peut-être du pays des Fées, chargés d'un message du roi Oberon.

— Que la fièvre te serre! s'écria Gurth : peux-tu parler de pareilles choses quand nous sommes menacés d'un orage terrible? N'entends-tu pas comme le tonnerre roule! Il n'est qu'à quelques milles de nous. As-tu aperçu cet éclair? et la pluie qui commence à tomber; je n'en ai jamais vu d'aussi grosses gouttes. Il ne fait pas un souffle d'air, et cependant les branches de ces grands chênes font un bruit qui annonce une tempête terrible. Tu sais faire le raisonnable si tu veux; crois-moi une fois, et dépêchons-nous de rentrer avant le fort de l'orage, car il ne fera pas bon dehors cette nuit.

Wamba sentit la force de ce raisonnement, et accompagna son camarade, qui se mit en route après avoir ramassé un long bâton à deux bouts qu'il trouva sur son chemin; et ce nouvel Eumée marchait à grands pas dans l'avenue, chassant devant lui, à l'aide de Fangs, son troupeau à la voix discordante.

CHAPITRE II.

C'était un moine, et maître en moinerie,
Un cavalier aimant la vénerie,
Maître homme, enfin, digne d'être mitré.
Maint beau cheval au poil fin et lustré,
Dudit prieur garnissait l'écurie.
Quand chevauchait toute la sonnerie
De sa monture au loin carillonnant,
Semblait braver la cloche du couvent [1].
Ce digne moine était au monastère
Des clefs du vin le seul dépositaire.

CHAUCER.

Quoique Gurth fît souvent des reproches à Wamba sur la len-

1. Les clochettes attachées à la bride ou à toute autre partie de l'enharnachement du cheval, étaient un signe de distinction.

teur de sa marche, celui-ci, reconnaissant, au bruit des chevaux, que les cavaliers approchaient, n'en saisissait pas moins toutes les occasions qui se présentaient de s'arrêter sur la route, tantôt pour cueillir dans le taillis quelques noisettes à demi mûres, tantôt pour parler à quelque jeune fille de campagne qu'ils rencontraient.

La cavalcade ne tarda donc pas à le rejoindre. Elle était composée de dix personnes; les deux qui marchaient à leur tête paraissaient des hommes de grande importance, et les autres composaient leur suite.

Il n'était pas difficile de reconnaître l'état et la condition de l'un de ces deux personnages. C'était évidemment un ecclésiastique du haut rang; il portait l'habit de l'ordre de Citeaux, mais d'une étoffe beaucoup plus fine que ne le permettait la règle stricte de l'ordre; son manteau et son capuchon étaient du plus beau drap de Flandre, et formaient autour de lui une draperie aux plis larges et gracieux. Malgré un peu trop d'embonpoint, son extérieur était agréable, et n'annonçait pas plus le jeûne et les mortifications que ses vêtemens n'indiquaient le mépris du luxe et de la magnificence mondaine. Ses traits étaient réguliers; mais, sous ses paupières baissées, on voyait jaillir de temps en temps l'éclat d'un œil épicurien qui proclamait un amateur de la bonne chère et des festins. Cependant sa profession et sonran g lui avaient appris à maîtriser l'expression d'une physionomie naturellement joviale, mais à laquelle il savait donner à volonté un air de gravité solennelle. Malgré les règles de son couvent, les brefs du pape et les canons des conciles, les manches de ce dignitaire de l'Eglise étaient garnies de riches fourrures, son manteau était attaché autour de son cou par une agrafe d'or, et l'habit de son ordre offrait la même recherche qu'on remarque aujourd'hui dans le costume d'une belle et jeune quakeresse qui, sans s'écarter de la mise ordinaire de sa secte, donne à sa simplicité, par le choix des étoffes et par la manière de les employer, une sorte de coquetterie ressemblant beaucoup aux vanités du monde.

Ce digne homme d'église montait une superbe mule dont le pas ordinaire était l'amble; on l'avait magnifiquement harnachée, et sa bride était ornée de petites sonnettes d'argent, suivant la mode du jour. Il se tenait en selle d'un air qui n'avait rien de la gaucherie du cloître, et déployait l'aisance et les grâces d'un cavalier adroit et exercé; il semblait même n'avoir pris que momentanément et pour la route une monture trop vulgaire pour lui, malgré son allure

si douce ; car un frère lai, faisant partie de sa suite, conduisait par la bride un des plus beaux genets que l'Andalousie eût jamais vus naître, et que les marchands faisaient alors venir à grands frais et non sans risques, pour les vendre aux personnes de distinction. La selle et la housse de ce superbe palefroi étaient couvertes d'un drap tombant presque jusqu'à terre, sur lequel on avait brodé des mitres, des crosses et d'autres emblèmes ecclésiastiques. Un autre frère lai conduisait une mule chargée de bagages appartenant sans doute à son supérieur, et deux moines de son ordre étaient à l'arrière-garde, riant et causant ensemble, sans faire grande attention aux autres membres de la cavalcade.

Le compagnon du dignitaire ecclésiastique semblait avoir au moins quarante ans. C'était un homme maigre, grand, vigoureux; ses formes étaient athlétiques; mais les fatigues et les travaux qu'il avait subis et qu'il paraissait prêt à braver encore l'avaient réduit à une maigreur remarquable : ce qui rendait singulièrement saillantes les parties osseuses de son corps. Sa tête était couverte d'une toque écarlate garnie de fourrures, pareille à celle que les Français appellent *mortier*, d'après sa ressemblance avec un mortier renversé. Rien n'empêchait donc de voir son visage, dont l'expression était faite pour imprimer à des étrangers le respect, sinon la crainte. Ses traits, naturellement très prononcés, avaient pris, sous le soleil des tropiques, une couleur basanée et presque aussi noire que le teint d'un nègre ; on eût dit, lorsqu'ils étaient calmes, qu'ils sommeillaient en l'absence de la passion ; mais les veines gonflées de son front, la promptitude avec laquelle sa lèvre supérieure, couverte d'une moustache noire et épaisse, frémissait à la moindre émotion, indiquaient clairement qu'il était facile de réveiller l'orage dans son cœur. A un seul regard de ses yeux noirs et perçans, on devinait combien il avait surmonté d'obstacles et bravé de dangers ; il semblait même demander qu'on opposât quelque obstacle à ses volontés, pour le plaisir de l'écarter par de nouvelles preuves de sa force et de son courage. Une profonde cicatrice au front prêtait à sa physionomie un air dur et farouche, et une expression sinistre à ses yeux vifs et perçans, dont les rayons visuels étaient légèrement obliques.

L'habillement de dessus de ce personnage était de même forme que celui de son compagnon. C'était un long manteau monastique, mais dont la couleur écarlate prouvait que celui qui le portait ne faisait partie d'aucun des quatre ordres réguliers. Sur l'épaule

droite était taillée en drap blanc une croix d'une forme particulière. Ce premier vêtement cachait d'abord, ce qui paraissait peu d'accord avec sa forme, une cotte de mailles avec des manches et des gantelets de même métal, fabriqués avec assez d'art pour être aussi flexibles et se prêter à tous les mouvemens aussi facilement que s'ils eussent été travaillés au métier. Le devant de ses cuisses, quand les plis de son manteau permettaient de les apercevoir, était protégé de la même manière ; et de petites plaques d'acier, s'avançant l'une sur l'autre comme les écailles d'un reptile, couvraient ses genoux et ses jambes jusqu'aux chevilles pour compléter son armure défensive. Il n'avait d'autre arme offensive qu'un long poignard à double tranchant, qu'il portait à sa ceinture.

Il ne montait pas une mule, comme son compagnon, mais une haquenée, afin de ménager son bon cheval de bataille, qu'un écuyer conduisait par la bride, et qui était complètement harnaché comme pour un jour de combat, la tête couverte d'un fronteau d'acier terminé en fer de pique. D'un côté de la selle on voyait une hache de guerre richement damasquinée, et de l'autre un casque orné de plumes, et une longue épée comme les chevaliers en avaient à cette époque. Un second écuyer portait la lance de son maître, à l'extrémité de laquelle était attachée une petite banderole où était peinte une croix semblable à celle qui décorait le manteau. Il portait aussi un petit bouclier de forme triangulaire, assez large du haut pour défendre la poitrine, et diminuant graduellement des deux côtés pour former une pointe par le bas. Ce bouclier était couvert d'un drap écarlate, ce qui empêchait qu'on pût en lire la devise.

Ces deux écuyers étaient suivis de deux autres : à leur peau basanée, à leurs turbans blancs, et à la forme orientale de leurs vêtemens, on devinait qu'ils avaient reçu le jour dans quelque contrée lointaine de l'Asie (*b*). Tout l'extérieur du guerrier et de sa suite avait quelque chose d'étranger et d'extraordinaire. Le costume des écuyers était somptueux, et les deux Orientaux portaient des bracelets, des colliers d'argent et des cercles du même métal autour des jambes, qui étaient nues depuis la cheville jusqu'au mollet, de même que leurs bras l'étaient aussi jusqu'au coude. Leurs habits de soie, couverts de broderies, indiquaient la richesse de leur maître, tout en formant un contraste frappant avec la simplicité de son costume guerrier. Leurs sabres à lame recourbée, dont la poignée était damasquinée en or, pendaient à des baudriers brodés aussi en

or, et garnis de poignards turcs d'un travail encore plus précieux. Chacun d'eux portait à l'arçon de sa selle un faisceau de javelines à pointe acérée, d'environ quatre pieds de longueur, arme qui était fort en usage parmi les Sarrasins, et dont on se sert encore dans l'Orient pour l'exercice martial connu sous le nom d'*El-Jerrid*[1].

Les coursiers de ces deux écuyers paraissaient de race étrangère comme eux. Ils étaient sarrasins de naissance, et par conséquent d'origine arabe. Leurs membres fins et délicats, leurs petits fanons, leur crinière déliée et l'aisance de leurs mouvemens, formaient un contraste marqué avec les chevaux puissans dont on cultivait la race en Flandre et en Normandie, pour le service des hommes d'armes, dans le temps qu'ils étaient couverts de la tête aux pieds d'une pesante armure de fer; à côté les uns des autres, ces coursiers orientaux et les coursiers normands auraient pu être appelés une personnification du corps et de son ombre.

L'apparence singulière de cette cavalcade excita non-seulement la curiosité de Wamba, mais celle même de son compagnon, moins frivole. Il reconnut à l'instant le moine pour le prieur de l'abbaye de Jorvaulx, fameux à plusieurs lieues à la ronde comme aimant la chasse, la table, et, si la renommée n'exagérait point, d'autres plaisirs plus incompatibles encore avec les vœux monastiques.

Cependant les idées qu'on avait sur la conduite du clergé, tant séculier que régulier, étaient si relâchées à cette époque, que le prieur Aymer conservait une réputation intacte dans les environs de son abbaye. Son caractère franc et jovial, l'indulgence qu'il montrait pour tout ce que les grands appelaient des peccadilles, le faisaient accueillir dans tous les châteaux des nobles, à plusieurs desquels il se trouvait allié, étant lui-même d'une famille distinguée, d'origine normande. Les dames surtout n'étaient pas disposées à éplucher trop sévèrement la conduite d'un homme admirateur déclaré du beau sexe, et fécond en ressources pour dissiper l'ennui qui ne réussissait que trop souvent à s'introduire dans les salons et dans les jardins d'un château féodal. Aucun chasseur ne suivait le gibier avec plus d'ardeur que le prieur, et il était connu pour avoir les faucons les mieux dressés et les lévriers les plus agiles de tout le North-Riding; avantage qui contribuait à faire rechercher sa société par la jeune noblesse. Il avait un autre rôle à

1. On en peut voir la description dans le *Voyage de Heude* en Perse et en Turquie, et dans les notes de *la Fiancée d'Abydos*, de lord Byron.

jouer avec les vieillards, et il s'en acquittait avec un décorum parfait quand l'occasion l'exigeait. Quoiqu'il n'eût que des connaissances très superficielles en littérature, il en savait assez pour imprimer à l'ignorance un profond respect pour sa science prétendue, et la gravité de son air et de ses discours, le ton imposant qu'il prenait en parlant de l'autorité de l'Eglise et du sacerdoce, faisaient presque croire à sa sainteté. Même les classes inférieures, qui souvent critiquent le plus sévèrement la conduite de leurs supérieurs, couvraient d'un voile respectueux les faiblesses du prieur Aymer. Il était charitable, et la charité, comme on le sait, rachète une multitude de péchés dans un autre sens que ne le dit l'Ecriture. Les revenus de l'abbaye, dont une grande partie était à sa disposition, en lui donnant les moyens de fournir à ses dépenses personnelles, qui étaient considérables, lui permettaient encore de répandre des largesses parmi les paysans, et de soulager souvent la détresse du pauvre. Si le prieur Aymer restait le dernier à table, et passait plus de temps à la chasse qu'à l'église; si on le voyait rentrer dans l'abbaye à la pointe du jour, par une porte de derrière, après avoir passé la nuit à tout autre chose qu'à chanter les ténèbres, on se contentait de lever les épaules, et l'on s'habituait à ses irrégularités en songeant que la plupart de ses confrères en faisaient tout autant, sans avoir les mêmes droits pour le faire oublier. La personne et le caractère du prieur Aymer étaient donc bien connus de nos deux serfs saxons, qui le saluèrent avec respect, et qui reçurent en retour son — *Benedicite, mes filz.*

L'air étrange de son compagnon et de sa suite excitait surtout l'attention et la surprise de Gurth et de Wamba, et à peine firent-ils attention à ce que disait le prieur de l'abbaye de Jorvaulx quand il demanda s'il y avait dans le voisinage quelque maison où ils pussent s'arrêter, tant ils étaient étonnés de la tournure, moitié militaire, moitié monastique, de l'étranger basané, et de l'accoutrement de ses deux écuyers orientaux, ainsi que des armes qu'ils portaient. Il est probable aussi que la langue dans laquelle cette demande fut faite sonna mal à leurs oreilles saxonnes, quoiqu'elle ne fût pas probablement inintelligible pour eux.

— Je vous demande, mes enfans, dit le prieur en élevant la voix et employant le nouvel idiome, mélange de saxon et de français, dont les Saxons et les Normands faisaient usage pour se faire comprendre; — je vous demande s'il y a dans les environs quelque brave homme qui, par amour pour Dieu et par dévotion pour notre

sainte mère l'Eglise, veuille donner ce soir à deux de leurs plus humbles serviteurs, et à leur suite, l'hospitalité et des rafraîchissemens ?

Il parlait aussi avec un ton d'importance qui ne s'accordait guère avec les expressions modestes dont il avait jugé à propos de se servir.

— Deux de leurs humbles serviteurs ! répéta Wamba en lui-même ; car, tout fou qu'il était, il eut soin de ne pas faire cette réflexion assez haut pour être entendu. Je voudrais bien savoir comment sont faits leurs principaux officiers, leurs sénéchaux, leurs sommeliers !

Après ce commentaire fait intérieurement sur la question du prieur, il leva les yeux vers lui, et répondit : — Si les révérends désirent trouver bonne chère et bon gîte, il y a à quelques milles d'ici le prieuré de Brinxworth, où leur qualité ne peut que leur assurer la plus honorable réception ; s'ils préfèrent consacrer une partie de la soirée à la pénitence, ils peuvent prendre ce sentier qui les conduira à l'ermitage de Copmanhurst, où ils trouveront un pieux anachorète qui leur accordera sans doute un abri dans sa grotte et le secours de ses prières.

— Mon brave ami, dit le prieur en secouant la tête à cette double proposition, si le bruit continuel des clochettes qui garnissent ton bonnet ne t'avait troublé l'esprit, tu saurais que *clericus clericum non decimat*, c'est-à-dire que les gens d'église ne réclament pas l'hospitalité les uns des autres, et préfèrent la demander aux laïques, pour leur fournir l'occasion de faire une œuvre agréable à Dieu, en servant et en honorant ses serviteurs.

— Il est vrai, dit Wamba, que, quoique je ne sois qu'un âne, je n'en ai pas moins l'honneur de porter des clochettes, comme la mule de Votre Révérence. Cependant il me semble que la charité de notre mère la sainte Eglise et de ses serviteurs pourrait fort bien, comme toute autre charité, commencer par s'exercer envers elle-même.

— Trève à ton insolence, drôle ! dit le compagnon du prieur en l'interrompant d'un ton fier ; et dis-nous, si tu le peux, quel chemin nous devons prendre pour aller chez...... Comment appelez-vous votre franklin, prieur Aymer ?

— Cedric, répondit le prieur, Cedric le Saxon. Dis-moi, mon garçon, sommes-nous près de sa demeure ? peux-tu nous en indiquer la route ?

— La route n'en est pas facile à trouver, répondit Gurth rompant le silence pour la première fois; et la famille de Cedric se retire de fort bonne heure.

— Belle raison! dit le second voyageur; elle sera trop honorée de se lever pour pourvoir aux besoins de voyageurs tels que nous, qui ne nous abaissons pas à demander une hospitalité que nous avons droit d'exiger.

— Je ne sais, répondit Gurth d'un ton d'humeur, si je devrais indiquer le chemin du château de mon maître à des gens qui réclament comme un droit l'asile que tant d'autres veulent bien demander comme une faveur.

— Oses-tu disputer avec moi, esclave? s'écria le chevalier; et, donnant à son cheval un coup d'éperon, il lui fit faire une demi-volte, et s'avança vers Gurth en levant la baguette qui lui servait de fouet, pour châtier ce qu'il regardait comme l'insolence du vilain.

Gurth, sans reculer d'un pas, le regarda d'un air fier et farouche, et porta la main sur son couteau de chasse; mais le prieur prévint la querelle en poussant promptement sa mule entre son compagnon et le gardien des pourceaux de Cedric.

— De par sainte Marie! frère Brian, il ne faut pas vous imaginer que vous êtes ici en Palestine, au milieu des Turcs et des Sarrasins, parmi les païens et les infidèles. Nous autres insulaires nous n'aimons pas les coups, si ce ne sont ceux de la sainte Église, qui châtie ceux qu'elle aime. — Allons, mon brave garçon, dit-il en s'adressant à Wamba, et en ajoutant à l'éloquence de ses discours par une pièce d'argent, dis-moi le chemin de la demeure de Cedric le Saxon: tu ne peux l'ignorer, et c'est un devoir de guider le voyageur égaré, quand même il serait d'un rang moins vénérable que le nôtre.

— En vérité, mon révérend père, la tête sarrasine de votre très révérend compagnon a tellement effrayé la mienne, qu'elle a fait sortir ce chemin de ma mémoire Je doute que je puisse moi-même y arriver ce soir.

— Allons, allons, dit le prieur, je sais que tu peux nous le dire si tu veux. Ce vénérable frère a passé toute sa vie à combattre les Sarrasins pour la délivrance de la Terre-Sainte: il est de l'ordre des chevaliers templiers, dont tu peux avoir entendu parler, et moitié moine, moitié soldat.

— S'il n'est qu'à moitié moine, dit le bouffon, il ne devrait pas

être tout-à-fait déraisonnable à l'égard de ceux qui se trouvent sur son chemin, quand même ils ne se presseraient pas de répondre à des questions qui ne les concernent point.

— Je te pardonne ta saillie, répliqua le prieur, mais à condition que tu m'indiqueras le chemin de la maison de Cedric.

— Eh bien donc, répondit Wamba, Vos Révérences doivent suivre cette avenue jusqu'à ce qu'elles arrivent à un endroit qu'on appelle la Croix-Renversée. Vous la verrez par terre, il n'y a plus que le piédestal qui soit debout; alors vous prendrez la route à votre gauche, car il y en a quatre qui se croisent à la Croix-Renversée. Je désire que Vos Révérences puissent y arriver avant l'orage dont nous sommes menacés.

Le prieur les remercia, et les cavaliers, piquant des deux, partirent avec l'empressement de tout voyageur qui désire arriver au gîte avant l'orage.

— Qu'ils suivent le chemin que tu leur as sagement indiqué, dit Gurth à son compagnon dès que le bruit des chevaux cessa de se faire entendre, et les révérends pères auront bien du bonheur s'ils arrivent cette nuit à Rotherwood.

— Il est vrai; mais ils peuvent arriver à Sheffield, et cet endroit en vaut bien un autre. Je suis trop bon chasseur pour montrer au chien le gîte du lièvre quand je ne veux pas qu'il l'attrape.

— Tu as raison. Je serais fâché que ce prieur vît lady Rowena, et il serait fort possible que Cedric se prît de querelle avec ce moine-soldat, ce qui serait pire encore. Mais, en bons serviteurs, nous devons tout voir, tout entendre, et ne rien dire.

Revenons à nos voyageurs, qui étaient déjà loin de deux serfs, et causaient ensemble en français-normand, langue dont se servaient ordinairement les classes supérieures, à l'exception d'un petit nombre d'individus encore fiers de leur origine saxonne.

— Que signifie l'insolence capricieuse de ces drôles? dit le templier; et pourquoi m'avez-vous empêché de la châtier?

— L'un d'eux est un fou, frère Brian, répondit le prieur; comment voulez-vous exiger d'un fou des réponses sensées? Quant à l'autre, il est de cette race fière, sauvage et intraitable de Saxons, pour qui le suprême plaisir est de montrer, par tous les moyens qui sont en leur pouvoir, la haine qu'ils portent à ceux qui les ont vaincus.

— Je lui aurais appris la courtoisie à force de coups, s'écria Brian. Je suis accoutumé à manier de pareils esprits. Nos captifs

turcs sont aussi fiers, aussi indomptables qu'Odin lui-même pourrait l'être, mais deux mois passés dans ma maison, sous la discipline du maître de mes esclaves, les rendent humbles, soumis, dociles et obéissans. Corbleu! sire prieur, c'est là qu'il faut prendre garde au poison et au poignard, car ils savent faire usage de l'un et de l'autre si vous leur en laissez l'occasion.

— Oui, reprit le prieur, mais chaque pays a ses mœurs et ses usages; et battre ce malheureux était un assez mauvais moyen pour le forcer de nous indiquer le chemin de la demeure de son maître; et quand même nous y serions parvenus, c'en eût été assez pour irriter Cedric contre vous. Je vous l'ai dit, ce franklin est fier et superbe, d'un caractère altier et susceptible. Ennemi de la noblesse, il l'est même de ses voisins, Reginald Front-de-Bœuf et Philippe de Malvoisin, qui ne sont pas des adversaires à dédaigner. Il défend avec tant de fermeté les priviléges de sa race; il est si fier de descendre directement d'Hereward, fameux champion de l'Heptarchie, qu'on l'appelle généralement Cedric le Saxon; et il se fait gloire de tirer son origine d'un peuple d'où beaucoup d'autres s'efforcent de cacher qu'ils descendent, de peur d'éprouver les effets du *væ victis!* malheur aux vaincus!

— Cher prieur, dit le templier, j'aime à croire qu'en fait de beauté vous êtes tout aussi connaisseur que le plus galant troubadour; mais j'avoue qu'il faudra que cette célèbre Rowena soit vraiment une beauté incomparable, si vous voulez que je prenne assez d'empire sur moi-même et m'arme d'assez de patience pour obtenir les bonnes grâces de son père, si c'est un rustre séditieux tel que vous me le dépeignez.

— Cedric n'est pas son père, reprit le prieur, les ancêtres de lady Rowena sont plus illustres que ceux mêmes dont il se prétend issu; et si elle lui est unie par les liens du sang, c'est à un degré très éloigné. Il est son tuteur, et c'est lui-même, je crois, qui s'est établi tel; mais sa pupille lui est aussi chère que si elle était sa propre fille. Quant à la beauté de lady Rowena, vous pourrez bientôt l'apprécier vous-même; et si les grâces de sa personne, si l'expression tout à la fois douce et majestueuse de son regard ne vous font pas oublier les jeunes beautés de la Palestine et les houris du paradis de Mahomet, je veux être un infidèle, et non un véritable enfant de l'Eglise.

— Si votre belle si vantée, dit le templier, est au-dessous de ce que vous m'avez promis, vous connaissez notre gageure.

— Mon collier d'or est à vous, je n'en disconviens pas; mais dans le cas contraire je reçois dix bottes de vin de Chio : et je suis aussi sûr de les avoir, que si elles étaient déjà dans les caves du couvent, sous la clef du vieux Denis, le cellerier.

— Et n'oubliez pas que c'est moi-même qui suis constitué juge, et que, pour perdre, il faut que je convienne que depuis la Pentecôte de l'an passé je n'ai pas vu de beauté aussi parfaite. Ce sont là nos conditions, n'est-ce pas? Mon cher prieur, votre collier d'or court de grands dangers, je vous assure, et je le porterai autour du cou dans la lice qui va s'ouvrir à Ashby-de-la-Zouche.

— Nous verrons, nous verrons, reprit le prieur; tout ce que je demande, c'est que votre réponse franche ne soit que l'interprète de vos sentimens; telle en un mot que je dois l'attendre d'un chevalier et d'un fils de l'Eglise. Mais, mon frère, en attendant, permettez-moi de vous donner un avis, et de vous engager à prendre un ton un peu plus courtois que celui auquel vos infidèles vous ont accoutumé lorsque vous les teniez dans l'esclavage. Cedric le Saxon, s'il était offensé, et il s'offense très aisément, malgré votre titre de chevalier, la gravité de mes fonctions et la sainteté de notre ministère, est homme à nous faire quitter sa maison à l'instant même, et à nous envoyer coucher à la belle étoile, quand même il serait minuit. Prenez garde aussi à la manière dont vous regarderez la belle Rowena, qu'il surveille avec le soin le plus jaloux. S'il conçoit la moindre alarme de ce côté, nous sommes perdus. On dit qu'il a banni de chez lui son fils unique pour avoir levé un regard d'affection sur cette beauté, qu'on peut, à ce qu'il paraît, adorer de loin, mais dont il ne faut approcher qu'avec les mêmes sentimens qui nous portent au pied des autels, devant l'image de la sainte Vierge.

— Bien, bien, vous en avez dit assez, répondit le templier; je veux, pendant toute une soirée, me conduire avec autant de réserve et de douceur qu'une jeune fille; mais, quant à la crainte que vous manifestez que Cedric ne nous chasse de chez lui, rassurez-vous : c'est une humiliation que mes écuyers et moi, avec Hamet et Abdalla, nous saurons bien vous épargner. Ne doutez pas que nous ne soyons assez forts pour nous maintenir dans notre logement.

— Faisons preuve surtout de beaucoup de modération et de prudence, dit le prieur; mais voici la Croix-Renversée dont ce fou nous parlait; et la nuit est si obscure que nous pouvons à peine

voir quelle route il nous faut suivre. Il nous a dit, je crois, de tourner à gauche ?

— Non, à droite, dit Brian ; je m'en souviens parfaitement.

— Pardonnez-moi, c'était bien à gauche ; je me rappelle qu'il nous montra la direction de la route avec la pointe de son épée de bois.

— Oui, reprit le templier ; mais il tenait son épée de la main gauche, et il en dirigea la pointe de ce côté, ajouta-t-il en indiquant la droite.

Et l'un et l'autre soutinrent leur opinion avec la même opiniâtreté, comme c'est l'usage en pareil cas. On consulta les personnes de la suite ; mais aucune n'avait été assez près pour entendre Wamba. A la fin, Brian s'écria, étonné de ne l'avoir pas remarqué plus tôt : — Eh mais ! ne vois-je pas quelqu'un endormi ou bien étendu mort au pied de cette croix ? Hugo, remue donc un peu ce cadavre avec le bout de ta lance ?

Hugo ayant obéi, un homme se leva aussitôt, et s'écria en bon français : — Qui que vous soyez, pourquoi venez-vous troubler mes pensées ?

— Nous voulions seulement, répondit le prieur, vous demander la route qui conduit à Rotherwood, où demeure Cedric le Saxon.

— J'y vais moi-même, reprit l'étranger ; et si j'avais un cheval, je vous servirais de guide ; car il faut prendre beaucoup de détours, et l'on court risque de s'égarer si l'on ne connaît pas parfaitement le chemin.

— Vous aurez tout à la fois et nos remercîemens et une bonne récompense, mon ami, dit le prieur, si vous nous conduisez sains et saufs à la résidence de Cedric. Et il ordonna à l'un des gens de sa suite de monter son cheval de main, et de donner le sien à l'étranger qui devait leur servir de guide.

Leur conducteur suivit une route opposée à celle que Wamba leur avait indiquée malicieusement pour les égarer. Le sentier s'enfonça bientôt de plus en plus dans la forêt ; il était traversé par de larges ruisseaux dont l'approche était assez dangereuse à cause des marécages qui les entouraient. Mais l'étranger semblait connaître comme par instinct les passages les plus sûrs et les plus directs ; les voyageurs se trouvèrent bientôt dans une avenue plus grande qu'aucune de celles qu'ils eussent encore vues, et au bout de laquelle s'élevait un bâtiment vaste et régulier ; l'étranger le

montra au prieur, en disant : — Voilà Rotherwood, la demeure de Cedric le Saxon.

Ce fut une nouvelle très agréable pour Aymer qui n'était pas encore très aguerri, et qui, sur la route, au milieu des marais et des ravins, avait éprouvé tant d'alarmes, qu'il n'avait pas encore eu la curiosité de faire à son guide une seule question. Se trouvant alors plus à son aise, et ne voyant plus qu'une belle avenue à franchir, sa curiosité commença à renaître, et il se mit à faire diverses questions à l'étranger. — Qui êtes-vous? lui demanda-t-il d'abord.

— Je suis un pèlerin, et j'arrive de la Terre-Sainte.

— Vous auriez mieux fait d'y rester et d'y combattre pour la délivrance du saint Sépulcre, dit le templier.

— Il est vrai, révérend chevalier, répondit le pèlerin, à qui le templier ne paraissait pas inconnu; mais lorsque ceux qui se sont engagés par serment à délivrer la cité sainte voyagent loin du lieu où les appelle leur devoir, pouvez-vous être surpris qu'un humble paysan, comme moi, ami de la paix et de la tranquillité, suive l'exemple qu'ils lui donnent ?

Le templier irrité allait répondre; mais il fut interrompu par le prieur, qui exprima de nouveau son étonnement que leur guide, après une si longue absence, connût si parfaitement tous les détours de la forêt.

—Je suis né dans ces contrées, répondit celui-ci ; — et comme il disait ces mots, ils arrivèrent devant la demeure de Cedric. C'était un bâtiment irrégulier, contenant plusieurs cours, et occupant une partie considérable de terrain : quoique l'étendue de l'édifice annonçât que celui qui l'habitait était un homme riche, il ne ressemblait en rien à ces châteaux flanqués de tours d'une hauteur prodigieuse, dans lesquels la noblesse normande faisait sa résidence, et qui étaient devenus le style général d'architecture en Angleterre.

Rotherwood n'était cependant pas dénué de toutes fortifications; dans ces temps de trouble et de désordre, aucune maison n'aurait pu l'être sans courir le risque d'être pillée et brûlée dans les vingt-quatre heures. Le bâtiment était entouré d'un fossé profond, qu'une source voisine remplissait d'eau. Une double palissade, composée de pieux pointus que fournissait la forêt, en défendait les bords. Du côté de l'ouest, il y avait une ouverture dans la palissade et un pont-levis sur le fossé; c'était une des entrées. Elle était prolongée

par des angles saillans, d'où, en cas de besoin, des archers et des frondeurs pouvaient défendre le passage.

Le templier s'arrêta devant l'entrée, et sonna fortement du cor; car la pluie, qui menaçait depuis longtemps nos voyageurs, commençait alors à tomber avec beaucoup de violence.

CHAPITRE III.

« On connaît cette côte aride, épouvantable,
« Où se brise du Nord l'océan redoutable :
« C'est de là que sortit le Saxon aux yeux bleus,
« Robuste, au teint vermeil, avec de blonds cheveux. »

THOMSON.

Dans une salle très longue et très large, mais basse en proportion, on avait préparé, pour le repas du soir de Cedric le Saxon, une longue table faite de planches fournies par les chênes de la forêt, et qui avaient à peine reçu un premier poli. Le toit, formé par des poutres et des solives, ne mettait à l'abri des intempéries de l'air que grâce aux lattes et au chaume qui en composaient la couverture. A chaque extrémité de cet appartement était une grande cheminée si grossièrement construite qu'il s'échappait au moins autant de fumée dans la chambre qu'il en sortait par le tuyau. Cette vapeur continuelle avait donné une espèce de vernis à la partie supérieure de la salle, en l'incrustant d'une couche noire de suie. Des instrumens de guerre et de chasse étaient suspendus le long des murs. De grandes portes placées à chaque angle, conduisaient dans les autres pièces de ce vaste bâtiment.

Tout dans cette demeure annonçait l'ère saxonne dans sa simplicité primitive, à laquelle Cedric se piquait de se conformer. Le plancher était un mélange de terre et de chaux, bien battu et endurci, tel qu'est encore assez souvent celui de nos granges modernes. Dans le quart de la longueur de cette salle, ce plancher était plus élevé d'environ six pouces, et cet espace, qu'on appelait le *dais*, était réservé aux principaux membres de la famille et aux hôtes de distinction. A cet effet, une table richement couverte d'un drap écarlate était placée transversalement sur cette estrade ou plate-forme; et du milieu de cette table en partait une plus

longue, plus étroite et moins somptueusement décorée, où se plaçaient, pour prendre leur repas, les inférieurs et les domestiques de la maison. La réunion de ces deux tables présentait la forme d'un T, et l'on en voit encore de semblables dans les anciens colléges d'Oxford et de Cambridge. Des chaises et des fauteuils massifs, en bois de chêne sculpté, étaient placés autour de la table privilégiée, qui était couverte d'un poêle de drap ou dais, pour mettre les dignitaires qui occupaient cette place de distinction à l'abri de la pluie qui perçait quelquefois à travers le toit mal construit.

Les murailles de cette partie de la salle, aussi loin que le dais s'étendait, étaient garnies de tapisseries, et sur le plancher était étendu un tapis sur lequel on remarquait quelques essais de broderie dont le principal mérite était le brillant des couleurs. Les murs de la partie inférieure étaient nus, la table n'était pas couverte, le sol était sans tapis; rien n'empêchait la pluie du ciel de tomber sur la tête des convives; et des bancs lourds et grossiers tenaient lieu de chaises.

Au centre de la table d'honneur étaient placés deux fauteuils plus élevés que les autres, pour le maître et la maîtresse de la maison, qui présidaient au banquet hospitalier, et qui, à ce titre, se nommaient en saxon *les donneurs de pain*.

A chacun de ces fauteuils était attaché un marche-pied artistement sculpté et orné de marqueterie en ivoire. Les autres siéges n'avaient pas cette marque de distinction. Cedric le Saxon occupait déjà sa place ordinaire; et, quoiqu'il n'eût que le rang de *thane* ou de *franklin*, comme l'appelaient les Normands, il était aussi impatient de ne pas voir arriver son souper, que pourrait l'être de nos jours un alderman des temps anciens ou des temps modernes.

Il suffisait de voir la physionomie du maître du château, pour juger qu'il était d'un caractère franc, mais vif et impétueux. Il n'était que de moyenne taille; cependant il avait les épaules larges, les bras longs, les membres robustes, et tout en lui annonçait un homme accoutumé aux fatigues de la guerre ou de la chasse. Il avait la figure large, de grands yeux bleus, de belles dents, une physionomie ouverte, et ses traits annonçaient cette sorte de bonne humeur qui accompagne souvent la vivacité et la brusquerie. Ses yeux exprimaient l'orgueil et la méfiance, car il avait passé sa vie à défendre des droits constamment envahis, et son caractère fier, vif et résolu, avait toujours été sur le qui-vive, par suite des circonstances où il se trouvait. Ses longs cheveux blonds, partagés

sur le milieu de sa tête, descendaient des deux côtés sur ses épaules, et la neige de la vieillesse s'y montrait à peine, quoique Cedric approchât de sa soixantième année.

Il était couvert d'une tunique verte dont le collet et les manches étaient garnis de *menuvair*, espèce de fourrure d'une qualité inférieure à l'hermine, et qui était, à ce que l'on croit, la peau de l'écureuil gris. Ce vêtement couvrait un justaucorps non boutonné de drap écarlate, et il avait un haut-de-chausses de même étoffe, mais qui, ne descendant que jusqu'au bas des cuisses, laissait le genou à découvert. Il portait des sandales semblables à celles des paysans, quoique de matériaux plus précieux, et attachées par-devant avec des agrafes d'or. Des bracelets et un collier de même métal entouraient ses bras et son cou. Un ceinturon orné de pierres précieuses soutenait une courte épée pointue et à deux tranchans, suspendue perpendiculairement à son côté. Sur le dos de son fauteuil était placé un manteau de drap écarlate bordé de fourrure, et une toque semblable, richement brodée, complétait le costume du riche thane quand il voulait sortir. Contre son fauteuil était appuyée une courte javeline garnie d'une pomme d'acier brillant, et qui lui servait d'arme ou de canne, suivant l'occasion.

Plusieurs domestiques, dont les vêtemens tenaient le milieu entre la magnificence de leur maître et la simplicité de Gurth, le gardien de pourceaux, épiaient le moindre regard du dignitaire saxon, et se tenaient prêts à exécuter ses ordres. Deux ou trois d'entre eux, plus élevés en grade que les autres, étaient derrière Cedric, sous le dais; le reste occupait la partie inférieure de la salle. On y voyait aussi d'autres commensaux d'une espèce différente: deux ou trois grands lévriers qu'on employait alors pour chasser le cerf et le loup; autant de chiens d'arrêt, à gros cou, à grosse tête, à longues oreilles, et deux chiens de plus petite espèce, qu'on appelle aujourd'hui bassets. Tous attendaient avec impatience l'arrivée du souper; mais, avec cette sagacité et cette connaissance en physionomie particulière à la race canine, ils se gardaient bien d'interrompre le sombre silence de leur maître, tenus probablement en respect par la vue d'une baguette blanche qui, placée à côté de son assiette, lui servait à repousser les avances de la gent quadrupède de sa maison quand elles devenaient par trop vives. Un vieux chien-loup seulement, prenant les libertés d'un serviteur favori, était couché près du fauteuil de son maître, et appelait de temps en temps son attention, soit en plaçant la tête

sur ses genoux, soit en lui léchant la main. Mais il n'obtenait que ces mots pour réponse : — A bas, Balder, à bas! je ne suis pas en humeur de jouer.

Il était très vrai que Cedric n'était pas dans une situation d'esprit fort tranquille. Lady Rowena, qui était allée entendre l'office du soir dans une église assez éloignée, venait seulement de rentrer, et changeait de vêtemens, ayant été mouillée par l'orage. Gurth et son troupeau, qui auraient dû être de retour depuis long-temps, n'étaient pas encore arrivés, et les propriétés étaient si peu respectées à cette époque, qu'il était possible d'attribuer ce délai aux déprédations des outlaws dont les bois voisins étaient remplis, ou à la violence de quelqu'un des barons des environs, qui, comptant sur leur force, ne respectaient pas davantage le bien d'autrui. C'était une affaire assez importante, car une grande partie de la richesse des propriétaires saxons consistait en troupeaux de pourceaux, surtout dans le voisinage des forêts, où les chênes leur fournissaient une nourriture abondante.

Outre ce sujet d'inquiétude, le thane saxon était impatient de voir son fou Wamba, dont les plaisanteries, quelles qu'elles fussent, étaient une sorte d'assaisonnement pour ses repas avec les traits copieux de vin dont il avait coutume de les arroser. Ajoutez à cela que Cedric n'avait rien mangé depuis midi, et que l'heure ordinaire de son souper était passée depuis long-temps : sujet de mécontentement très ordinaire aux gentilshommes campagnards, autrefois comme de nos jours. Il n'exprimait pourtant son déplaisir que par quelques mots entrecoupés, que tantôt il prononçait à demi-voix, comme se parlant à lui-même, et que tantôt il adressait aux serviteurs qui l'entouraient, particulièrement à son échanson, qui, de temps en temps, lui présentait une coupe pleine de vin, en guise de potion calmante.

— Pourquoi donc lady Rowena ne vient-elle point?

— Elle n'a plus qu'à changer de coiffure, répondit une suivante avec la même assurance qu'une femme de chambre moderne qui parle au maître de la maison. Voudriez-vous qu'elle vînt souper en cornette de nuit? Il n'y a pas une dame dans tout le comté qui soit plus expéditive à s'habiller que ma maîtresse.

A cette raison sans réplique le thane répondit par une interjection approbative en ajoutant :

—J'espère que sa dévotion lui fera choisir un plus beau temps la première fois qu'elle ira à l'église de Saint-Jean. — Se tournant

alors vers son échanson, et levant la voix comme s'il se fût soulagé en trouvant quelqu'un sur qui il pût, sans scrupule, faire tomber son humeur : — Mais de par tous les diables ! s'écria-t-il, quelle raison peut retenir Gurth si tard ? Je crains qu'il n'ait à nous rendre un mauvais compte de son troupeau. C'est pourtant un serviteur soigneux et fidèle, et je le destinais à quelque chose de mieux. J'en aurais peut-être fait un de mes gardes [1].

— Il n'est pas bien tard, répondit modestement Oswald : il n'y a pas encore une heure qu'on a sonné le *couvre-feu* [2].

C'était s'y prendre bien mal pour excuser son camarade, car rien n'était encore plus propre à augmenter le mécontentement de Cedric.

— Au diable soit le *couvre-feu !* s'écria-t-il ; au diable le Bâtard qui l'a inventé, et l'esclave sans cœur dont la langue saxonne fait entendre ce mot aux oreilles d'un Saxon ! Le *couvre-feu !* qui oblige de braves gens à éteindre leur feu et leurs lumières, afin que les voleurs et les brigands puissent travailler plus à leur aise dans les ténèbres ! Reginald Front-de-Bœuf et Philippe de Malvoisin savent profiter du *couvre-feu* aussi bien que Guillaume-le-Bâtard lui-même, aussi bien qu'aucun des aventuriers normands qui combattirent à Hastings. Je m'attends à apprendre que mes troupeaux ont été enlevés pour nourrir quelques bandits normands que leurs maîtres laissent mourir de faim. Ils n'ont d'autres ressources que le vol et le pillage, et ils auront tué mon fidèle serviteur. Et Wamba ? où est Wamba ? quelqu'un ne m'a-t-il pas dit qu'il était parti avec Gurth ?

Oswald répondit affirmativement.

— De mieux en mieux ! on aura emmené le fou saxon afin de lui donner un maître normand. En vérité, nous sommes tous de vrais fous de leur être soumis, et nous méritons plus d'en être méprisés que si la nature ne nous avait donné qu'une demi-dose d'esprit. Mais je me vengerai, ajouta-t-il d'un air de colère, en se levant et en saisissant sa javeline, je porterai ma plainte au grand-conseil.

1. *Warders*. Il y a dans l'original *Cnichts*, mot par lequel les Saxons, à ce qu'il paraît, désignaient une classe de serviteurs militaires, quelquefois libres, quelquefois esclaves, mais toujours au-dessus d'un domestique ordinaire, soit dans la maison royale, soit dans celle des aldermans et des thanes. Mais le mot *cnicht*, écrit aujourd'hui *knight*, étant en anglais l'équivalent du mot normand *chevalier*, j'ai évité de m'en servir dans le sens le plus ancien, pour éviter qu'il ne fût confondu avec *knight*. (*Note de l'auteur.*)

2. Guillaume-le-Conquérant avait ordonné qu'on sonnât tous les soirs à huit heures une cloche pour avertir chacun d'éteindre son feu et ses lumières. De là vint le nom de couvre-feu ou *curfew*.

J'ai des amis, des vassaux; j'appellerai le Normand en défi, corps à corps. Qu'il vienne avec sa cotte de mailles, son casque de fer, et tout ce qui peut donner de la hardiesse à la lâcheté; cette javeline a percé des planches plus épaisses que trois de leurs boucliers. Ils me croient vieux sans doute; mais ils verront que le sang d'Hereward coule encore dans les veines de Cedric. Ah! Wilfred, Wilfred! ajouta-t-il en baissant la voix de manière à ne plus parler que pour lui-même, si tu avais pu vaincre ta passion insensée, ton père n'aurait pas été abandonné, à son âge, comme le chêne solitaire dont les branches sans feuilles sont à la merci des ouragans!

Ces dernières idées semblèrent changer sa colère en tristesse. Il remit sa javeline à sa place, se rassit dans son fauteuil, et parut se livrer à des réflexions mélancoliques.

Le son d'un cor tira tout d'un coup Cedric de cette rêverie. Les aboiemens de tous les chiens y répondirent à l'instant, non-seulement de ceux qui étaient dans la salle, mais de ceux qui étaient dans les autres parties de la demeure saxonne. Il fallut la baguette blanche de Cedric, jointe aux efforts des domestiques, pour faire cesser cette clameur canine.

—Courez à la porte, valets, s'écria le Saxon dès que le tumulte lui permit de faire entendre sa voix, et qu'on sache quelles nouvelles nous arrivent. On vient sans doute m'annoncer quelque pillage, quelque brigandage commis sur mes terres.

Au bout de quelques instans, un de ses gardes vint lui annoncer qu'Aymer, prieur de Jorvaulx, et le chevalier Brian de Bois-Guilbert, commandeur de l'ordre vénérable des templiers, avec une suite peu nombreuse, lui demandaient l'hospitalité pour cette nuit, étant en route pour se rendre au tournoi qui devait avoir lieu le surlendemain à peu de distance d'Ashby-de-la-Zouche.

—Le prieur Aymer! Brian de Bois-Guilbert! murmura Cedric: Normands tous deux! Mais n'importe, Normands ou Saxons, jamais l'hospitalité ne sera refusée au manoir de Rotherwood. Puisqu'ils l'ont choisi pour faire une halte, ils sont les bienvenus. Ils auraient pourtant mieux fait de passer leur chemin. Ce n'est pas que je regrette de les nourrir et de les héberger pour une nuit. D'ailleurs, en se présentant en qualité d'hôtes, des Normands eux-mêmes doivent oublier leur insolence. Hundebert, dit-il à une espèce de majordome qui se tenait derrière lui une baguette blanche à la main, prenez six hommes avec vous, et faites entrer les étrangers dans la partie du château destinée aux hôtes; faites place leurs

chevaux et leurs mules dans mes écuries, et veillez à ce que leur suite ne manque de rien. Offrez-leur des vêtemens, s'ils désirent en changer; allumez bon feu dans leurs appartemens, présentez-leur de l'ale et du vin; dites au cuisinier d'ajouter au souper ce qu'il pourra, et qu'on serve dès que ces étrangers seront prêts à se mettre à table. Vous aurez soin de leur dire que Cedric aurait été les assurer lui-même qu'ils sont les bienvenus dans son château, s'il n'avait pas fait vœu de ne jamais faire plus de trois pas au-delà de son dais pour aller à la rencontre de quiconque n'est pas du sang royal saxon. Allez, n'oubliez rien, et qu'ils ne puissent pas dire dans leur orgueil qu'ils n'ont trouvé chez un Saxon qu'avarice et pauvreté.

Le majordome partit avec quelques autres domestiques pour exécuter les ordres de son maître.

— Le prieur Aymer! répéta Cedric en se tournant vers Oswald; c'est, si je ne me trompe, le frère de Giles de Mauleverer, maintenant lord de Middleham?

Oswald fit un signe affirmatif d'un air de respect.

— Son frère occupe la place et usurpe le patrimoine d'une meilleure race, de celle d'Ulfgar de Middleham. Mais quel est le lord normand qui n'en fait pas autant? Ce prieur est, dit-on, un prêtre jovial, plus ami de la bouteille et du cor de chasse que des cloches et du bréviaire. Allons, qu'il vienne, il sera le bienvenu. Et le templier, comment l'appelez-vous?

— Brian de Bois-Guilbert.

— Bois-Guilbert! dit Cedric toujours à voix basse, et sur le ton d'un homme qui, accoutumé à vivre parmi des inférieurs, semble plus volontiers s'adresser la parole à lui-même. C'est un nom connu au loin sous de bons et de mauvais rapports. Il est, dit-on, aussi vaillant que le plus brave de son ordre; mais il ne lui manque aucun des vices de ses confrères, orgueil, arrogance, cruauté, dérèglement de mœurs; il a le cœur dur, ne craint ni ne respecte rien sur la terre ni dans le ciel; voilà ce que disent le peu de guerriers qui sont revenus de la Palestine. Mais ce n'est que pour une nuit: il sera bien reçu aussi. Oswald, percez un tonneau de vin vieux, préparez le meilleur hydromel, le cidre le plus mousseux, le morat et le pigment[1] les plus parfumés. Placez sur la table les

1. Le morat était une boisson composée de jus de mûres et de miel: le pigment était un autre breuvage dans lequel il entrait du vin, du miel, et différentes épices. Voyez l'*Histoire des Anglo-Saxons*, par Sharon Turner. (*Note de l'auteur.*)

plus grandes coupes : les templiers et les prieurs aiment le bon vin et la bonne mesure. Et vous, Elgitha, allez dire à votre maîtresse qu'elle peut se dispenser de paraître ce soir au banquet, à moins qu'elle ne désire s'y rendre.

— Elle le désirera bien certainement, répondit Elgitha sans hésiter, car elle sera charmée d'apprendre les dernières nouvelles de la Palestine.

Cedric jeta sur la hardie suivante un regard de mécontentement ; mais lady Rowena et tout ce qui lui appartenait jouissait du privilége d'être toujours à l'abri de sa colère. — Silence ! dit-il seulement : apprenez à votre langue à être discrète. Portez mon message à votre maîtresse, et qu'elle fasse ce qui lui plaira. Dans ces murs, au moins, la descendante d'Alfred règne encore en souveraine.

Elgitha se retira sans répliquer.

— La Palestine ! dit à demi-voix le Saxon en répétant les derniers mots d'Elgitha ; combien d'oreilles s'ouvrent pour écouter les contes que nous font sur ce fatal pays des croisés dissolus, ou d'hypocrites pèlerins ! Et moi aussi je pourrais demander..., m'informer...., écouter avec des battemens de cœur les fables que ces rusés vagabonds inventent pour se faire accorder l'hospitalité..... Mais non, le fils qui m'a désobéi n'est plus mon fils ; son destin m'est aussi indifférent que celui du plus méprisable de ces milliers de soldats qui portèrent jamais l'image de la croix sur l'épaule et qui, en répandant le sang et en se livrant à tous les excès, ont prétendu accomplir la volonté de Dieu.

Cedric fronça le sourcil, et baissa les yeux vers la terre ; mais en ce moment une des portes de la salle s'ouvrit, le majordome entra, sa baguette blanche à la main, préeédé de quatre domestiques portant des torches, et les deux étrangers furent introduits.

CHAPITRE IV.

> Le bœuf majestueux, tombant sous le couteau,
> Voit son sang se mêler à celui du chevreau.
> Déjà le feu pétille, et le repas s'apprête :
> La coupe se remplit pour égayer la fête.
> . . . .
> . . . .
> Ulysse dans un coin, comme un hôte inconnu,
> Silencieux, attend que son tour soit venu.
>
> Odyssée, liv. 21.

Le prieur Aymer avait eu le temps de changer sa robe de voyage pour une autre plus riche, sur laquelle il portait une chape élégamment brodée. Outre l'anneau d'or, marque de sa dignité, tous ses doigts étaient chargés de bagues et de pierres précieuses, en dépit des canons contraires ; ses sandales étaient du plus beau cuir qu'on eût jamais importé d'Espagne ; sa barbe était réduite à la plus petite dimension que pût permettre son ordre, et sa tonsure cachée par une toque écarlate richement brodée.

Le chevalier du Temple avait aussi changé de costume, et quoiqu'il fût moins chargé d'ornemens, il portait des vêtemens aussi riches et avait l'air beaucoup plus imposant que son compagnon. A sa cotte de mailles il avait substitué une tunique de soie pourpre, garnie de fourrure, sur laquelle flottait sa longue robe d'un blanc éclatant, élégamment drapée ; par-dessus, sur son manteau de velours noir, du côté de l'épaule, on voyait la croix à huit pointes de son ordre. Il avait quitté la toque qui descendait sur ses sourcils, et sa tête n'était couverte que d'une épaisse chevelure bouclée naturellement et d'un noir de jais ; ce qui était parfaitement assorti avec son teint extraordinairement basané. Rien de plus majestueux que son port et ses manières ; mais on y remarquait cette hauteur que donne l'habitude d'une autorité sans bornes.

Ces deux grands personnages étaient suivis de leur cortége respectif et de l'individu qui leur avait servi de guide. Celui-ci se tenait à une distance plus humble, et n'avait de remarquable que son costume de pèlerin. Le grand manteau de serge noire grossière qui l'enveloppait entièrement, ressemblait par sa forme à celui d'un de nos hussards, avec un collet rabattu pour couvrir les bras, et on

l'appelait un *sclaveyn* ou un *slavonien ;* des sandales attachées par une lanière sur ses pieds nus ; un grand chapeau dont les larges bords étaient couverts de coquilles ; enfin un bourdon, dont le bout inférieur était garni en fer, et dont le haut était orné d'une branche de palmier, complétaient l'équipement du pèlerin. Il marchait modestement à la suite du cortége, qui entrait dans la salle, et, voyant que la table inférieure était à peine assez grande pour les gens de Cedric et l'escorte des voyageurs, il s'assit sur une escabelle, sous une des deux grandes cheminées, et parut s'occuper à sécher ses vêtemens, en attendant que quelqu'un lui fît place, ou que l'hospitalité de l'intendant de Cedric lui présentât quelques alimens.

En voyant arriver ses hôtes, Cedric se leva d'un air de dignité, descendit de son dais, fit trois pas à leur rencontre, et les attendit.

— Je suis fâché, révérend prieur, dit-il à Aymer, que mon vœu m'empêche d'avancer plus loin pour recevoir dans le foyer de mes ancêtres des hôtes tels que vous et ce vaillant chevalier templier. Mon intendant a dû vous expliquer la cause de ce manque apparent de courtoisie. Permettez-moi aussi de vous prier de m'excuser si je vous parle dans ma langue maternelle, et daignez vous en servir vous-même pour me répondre, si vous la connaissez. Néanmoins, dans le cas contraire, je crois entendre assez le normand pour comprendre ce que vous aurez à me dire.

— Digne franklin, répondit le prieur, ou plutôt permettez-moi de dire digne thane, quoique ce titre soit un peu suranné, les vœux doivent être accomplis ; ce sont des nœuds qui nous attachent au ciel, les liens dont la victime est chargée au pied des autels. Oui, comme je le disais, les vœux doivent être accomplis, à moins que notre mère l'Eglise ne juge à propos de nous en dispenser. Quant à la langue dont nous nous servirons, j'emploierai très volontiers celle que parlait ma respectable aïeule, Hilda de Middleham, qui mourut en odeur de sainteté, presque aussi bien que sa glorieuse patrone, la bienheureuse Hilda de Whitby.

Quand le prieur eut terminé ce qu'il regardait comme une harangue conciliatrice, son compagnon dit en peu de mots et avec un ton d'emphase : — Je parle toujours français : c'est la langue du roi Richard et de sa noblesse ; mais j'entends assez l'anglais pour comprendre les naturels du pays.

Cedric jeta sur lui un de ces regards d'impatience et de colère que provoquait toujours en lui toute comparaison entre les deux

nations rivales ; mais, se rappelant les devoirs de l'hospitalité, il supprima toute marque de ressentiment, invita d'un geste ses hôtes à prendre place sur deux siéges placés à sa gauche, mais un peu plus bas que le sien, et donna ordre qu'on servît le souper.

Pendant que les domestiques s'occupaient à obéir à leur maître avec promptitude, celui-ci aperçut à l'autre bout de la salle Gurth et Wamba qui venaient d'arriver.

— Qu'on fasse avancer ces deux fainéans, dit le Saxon d'un air d'impatience. Les deux coupables s'étant approchés du dais : Pourquoi êtes-vous rentrés si tard, vilains que vous êtes ? Qu'est devenu le troupeau qui t'était confié, misérable Gurth ? l'as-tu laissé enlever par des outlaws et des maraudeurs ?

— Sauf votre bon plaisir, répondit Gurth, j'ai ramené le troupeau tout entier.

— Mais ce n'est pas mon bon plaisir d'être deux heures à penser le contraire, et à former des plans de vengeance contre des voisins qui ne m'ont pas offensé. Je t'avertis que la première fois qu'il t'en arrivera autant, tu en seras puni par les fers et la prison.

Gurth, qui connaissait le caractère irritable de son maître, ne chercha point à s'excuser ; mais le fou, qui, par suite des priviléges de son titre, comptait sur l'indulgence de Cedric, se chargea de répondre.

— En vérité, notre oncle, lui dit-il, vous n'êtes ce soir ni sage ni raisonnable.

— Silence, Wamba ! si vous prenez de telles licences, je vous enverrai, tout fou que vous êtes, faire pénitence et recevoir la discipline dans la loge du portier.

— Que votre sagesse daigne me dire d'abord s'il est juste et raisonnable de punir quelqu'un pour la faute d'un autre ?

— Certainement non.

— Pourquoi donc punir Gurth de la faute de son chien Fangs ? Nous ne nous sommes pas amusés un seul instant en chemin ; mais Fangs n'a pu réunir le troupeau que lorsque le dernier coup des complies était déjà sonné.

— Si c'est la faute de Fangs, dit Cedric en s'adressant à Gurth, il faut le pendre, et avoir un autre chien.

— Sauf votre respect, mon oncle, dit le fou, ce n'est point encore là justice complète. Ce n'est pas la faute de Fangs s'il est estropié et incapable de rassembler le troupeau ; c'est la faute de celui

qui lui a arraché les griffes de devant, opération à laquelle il n'aurait jamais consenti si on l'avait consulté.

— Estropié le chien de mon esclave! s'écria le Saxon transporté de fureur : qui a osé me faire un tel outrage?

— Le vieux Hubert, le garde-chasse de sir Philippe de Malvoisin. Il a attrapé Fangs dans la forêt; il a prétendu qu'il chassait le daim, en contravention aux droits de son maître, et......

— Au diable soient Malvoisin et son garde! s'écria Cedric; je leur apprendrai à tous deux qu'aux termes de la grande charte des bois [1], cette forêt n'est pas une forêt privilégiée. Mais c'en est assez, allez à vos places. Et toi, Gurth, prends un autre chien; et si le garde ose y toucher, je veux que toutes les malédictions qu'on donne à un lâche tombent sur ma tête si je ne lui coupe pas l'index de la main droite, pour le mettre hors d'état de jamais lancer une flèche. Je vous demande pardon, mes dignes hôtes, mais je suis entouré ici de voisins, sire chevalier, qui ne valent pas mieux que les infidèles contre qui vous avez combattu dans la Terre-Sainte. Le souper est servi, prenez-en votre part, et que le bon accueil fasse passer la mauvaise chère.

Le repas, tel qu'il était, n'exigeait pourtant pas d'excuses. Le bas bout de la table était couvert de porc bouilli, rôti et grillé; et l'on voyait sur la table d'honneur des volailles, du chevreau et du gibier de toute espèce, plusieurs sortes de poissons, des gâteaux et des tourtes au fruit et au miel. Les oiseaux connus sous le nom de petits-pieds n'étaient pas servis sur des assiettes : les pages les présentaient, enfilés dans des broches, successivement à chaque convive, qui en prenait ce que bon lui semblait. Un gobelet d'argent était placé devant chaque personnage de distinction; les autres buvaient dans de larges cornes.

Comme on allait commencer le repas, le majordome, levant tout à coup sa baguette, s'écria à haute voix : — Place à lady Rowena! Une porte latérale du côté du dais s'ouvrit en même temps, et lady Rowena entra accompagnée de quatre suivantes. Cedric, quoique surpris, et comme il est probable peu agréablement, de la voir paraître en une telle occasion, se hâta d'aller au-

1. *Forest-Charter.* Guillaume-le-Conquérant avait multiplié les prohibitions de la chasse dans la *charte des forêts*, qui, dans le code saxon, était conçue dans des termes très libéraux. Les peines les plus sévères étaient prononcées contre tous ceux qui enfreignaient la nouvelle loi normande; tous les chiens trouvés à dix milles d'une forêt royale étaient *expeditati*, c'est-à-dire soumis à l'opération qu'avait subie le pauvre Fangs. — Traître au roi était le propriétaire qui entretenait un chien non mutilé.

devant d'elle, et la conduisit d'un air de respect jusqu'au fauteuil placé à sa droite et destiné à la maîtresse de la maison. Chacun se leva pour la recevoir, et répondit par un salut silencieux à la révérence pleine de grâce qu'elle fit en arrivant. Elle prit sa place ordinaire à table; mais, avant qu'elle fût assise, le templier dit tout bas au prieur : — Je ne porterai pas votre collier d'or au tournoi, et mon vin de Chio est à vous.

— Ne vous l'avais-je pas dit? répondit Aymer : mais modérez vos transports, le franklin vous observe.

Sans faire attention à cet avis, Bois-Guilbert, habitué à ne connaître d'autres lois que sa volonté, eut constamment les yeux fixés sur la belle Saxonne, dont son imagination était peut-être d'autant plus frappée qu'il remarquait en elle un genre de charmes tout différent de ceux que l'Orient avait offerts à son admiration.

Douée des plus belles proportions de son sexe, lady Rowena était d'une taille avantageuse, mais non d'une stature à exciter la surprise. Son teint était d'une blancheur éblouissante, mais la noblesse de tous ses traits préservait sa physionomie de la fadeur qui résulte fréquemment de cet avantage. Ses beaux yeux bleus, surmontés de sourcils châtains, bien arqués, semblaient formés pour enflammer comme pour attendrir, pour ordonner comme pour supplier. Si la douceur était l'expression naturelle de sa physionomie, on voyait aussi que l'habitude de commander et de recevoir des hommages lui avait donné une fierté qui modifiait son caractère naturel. Ses longs cheveux, de même couleur que ses sourcils, formaient de nombreuses boucles auxquelles l'art avait sans doute travaillé. Ces boucles étaient ornées de pierres précieuses, et sa chevelure, portée dans toute sa longueur, annonçait la condition libre et la naissance distinguée de la noble Saxonne. Son cou était entouré d'une chaîne d'or, à laquelle était suspendu un petit reliquaire de même métal. Ses bras étaient nus et ornés de bracelets. Sa parure consistait en une robe de dessous et un jupon de soie d'un vert pâle, sur laquelle était une autre robe flottante à larges manches qui ne descendaient que jusqu'au coude. Cette seconde robe était cramoisie, et d'une laine des plus fines. Un tissu d'or et de soie qui lui servait de voile, était attaché de manière à pouvoir lui couvrir le visage et le sein, à la manière espagnole, ou à former sur ses épaules une sorte de draperie.

Lorsqu'elle vit les yeux du templier fixés sur elle avec une ardeur qui les faisait ressembler à deux charbons enflammés dans

une noire fournaise, elle tira son voile sur son visage d'un air de dignité, comme pour lui faire sentir que la liberté de ses regards lui était désagréable. Cedric vit ce mouvement, et en comprit la cause. — Sire templier, dit-il, les joues de nos jeunes filles saxonnes sont trop peu habituées au soleil pour supporter le regard fixe d'un croisé.

— Si j'ai commis une faute, répondit Brian, je vous demande pardon, c'est-à-dire je demande pardon à lady Rowena, car mon humilité ne peut aller plus loin.

— Lady Rowena, dit le prieur, nous a punis tous en châtiant la témérité de mon ami. J'espère qu'elle sera moins cruelle au splendide tournoi où je me flatte que nous la verrons.

— Il est encore incertain que nous y allions, dit Cedric; je n'aime pas ces vanités, qui étaient inconnues à mes pères quand l'Angleterre était libre.

— Permettez-nous d'espérer, reprit le prieur, que nous pourrons vous décider à y aller en notre compagnie. Les routes ne sont pas sûres, et l'escorte d'un chevalier tel que sir Brian de Bois-Guilbert n'est pas à dédaigner.

— Sire prieur, répondit le Saxon, toutes les fois que j'ai voyagé jusqu'à présent dans ce pays, je n'ai eu besoin d'autre aide que de celle de mes fidèles domestiques et de mon épée. Si nous allons à Ashby-de-la-Zouche, ce sera avec notre noble voisin, notre compatriote Athelstane de Coningsburgh, et avec une suite suffisante pour braver également les outlaws et les barons ennemis... Je bois à votre santé, sire prieur, et je vous remercie de votre courtoisie. Goûtez ce vin, j'espère qu'il ne vous déplaira point... Si pourtant vous étiez assez rigide observateur des règles monastiques pour préférer votre préparation de lait acide, je ne prétends pas vous obliger à pousser la courtoisie jusqu'à me faire raison.

— Oh! dit le prieur en souriant, ce n'est que dans les murs du prieuré que nous nous bornons au *lac dulce et acidum*. Quand nous nous trouvons dans le monde, nous nous conformons à ses usages. Je répondrai donc à votre santé avec la même liqueur; quant à l'autre breuvage dont vous me parlez, je le laisse pour mes frères lais.

— Et moi, dit le templier en emplissant sa coupe, je porte la santé de la belle Rowena. Depuis que ce nom est connu en Angleterre, jamais il n'a mieux mérité pareil tribut. Sur ma foi, je pourrais pardonner au malheureux Vortigern d'avoir perdu son

honneur et son royaume, si l'ancienne Rowena avait eu la moitié des attraits de la moderne.

— Je vous dispense de tant de courtoisie, sire chevalier, dit lady Rowena sans lever son voile; ou, pour mieux dire, je vais vous prier de nous en donner une preuve, en nous apprenant quelles sont les dernières nouvelles de la Palestine. Ce sujet est plus intéressant pour des oreilles anglaises que ne le sont tous les complimens que votre éducation française vous apprend à faire.

— Elles consistent en bien peu de chose, répondit Bois-Guilbert, si ce n'est que le bruit d'une trève avec Saladin paraît se confirmer.

Il fut interrompu par Wamba, qui avait pris sa place ordinaire sur une chaise dont le dossier était décoré de deux oreilles d'âne; elle était derrière celle de son maître, qui de temps en temps, lui donnait quelque morceau qu'il prenait sur son assiette, faveur que le bouffon partageait avec quelques chiens favoris admis dans la salle. Wamba, ayant une petite table devant lui, les talons appuyés sur le bâton de sa chaise, les joues creuses, ressemblant à un casse-noisette, et les yeux à demi fermés, semblait tout occupé des mets délicats dont Cedric lui faisait part, et cependant il ne perdait pas une occasion d'exercer les fonctions de sa charge.

— Ces trèves avec les infidèles me vieillissent bien! s'écria-t-il sans s'inquiéter s'il interrompait le fier templier.

— Que veux-tu dire, fou? lui demanda son maître d'un air qui annonçait qu'il était disposé à prendre en bonne part ses plaisanteries.

— C'est que j'en ai vu conclure trois, répondit Wamba, dont chacune devait durer cinquante ans. Par conséquent, et en calculant bien, je dois en avoir à présent cent cinquante.

— Quoi qu'il en soit, dit le templier qui reconnut son ami de la forêt, je me charge de vous empêcher de mourir de vieillesse, si jamais vous cherchez à tromper des voyageurs égarés, comme vous l'avez fait ce soir à l'égard du prieur et de moi.

— Comment, misérable, s'écria Cedric, tromper des voyageurs! vous méritez les verges, car c'est un trait de malignité plutôt que de folie.

— Je vous en prie, notre oncle, permettez que la folie serve de protection à la malice. Je n'ai commis qu'une légère méprise en prenant ma main droite pour ma gauche; et celui qui prend un fou

pour guide et pour conseiller peut bien me la pardonner, car il en commet une beaucoup plus grande.

La conversation fut interrompue par l'arrivée du domestique de la porte, qui annonça qu'un étranger sollicitait l'hospitalité.

—Qu'on le fasse entrer, répondit Cedric, n'importe qui il soit. Par une nuit comme celle-ci, au milieu d'un orage, les animaux eux-mêmes cherchent la protection de l'homme, leur ennemi mortel, plutôt que de braver la fureur des élémens. Voyez-y, Oswald, et veillez à ce que cet étranger ne manque de rien.

Oswald sortit aussitôt pour exécuter les ordres de son maître.

CHAPITRE V.

> Un juif n'a-t-il pas des yeux, n'a-t-il pas des mains, des organes, des sens, des affections, des passions? Quelle différence y a-t-il entre lui et un chrétien? ne se nourrit-il pas des mêmes alimens? n'est-il pas blessé par les mêmes armes, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes remèdes, échauffé et refroidi par le même été et le même hiver!
>
> SHAKSPEARE. *Le Marchand de Venise.*

OSWALD ne tarda pas à entrer, et s'approchant de son maître, il lui dit à l'oreille : — C'est un juif qui se nomme Isaac d'York. Convient-il que je l'introduise dans la salle?

— Charge Gurth de remplir tes fonctions, Oswald, dit Wamba avec sa liberté ordinaire. Un gardien de pourceaux est un introducteur convenable pour un juif.

—Sainte Marie! dit le prieur en faisant un signe de croix, un juif infidèle qu'on admettrait en notre présence!

— Un chien de juif, dit le templier, approcherait d'un défenseur du saint Sépulcre!

—Par ma foi, dit Wamba, il me semble que les templiers aiment mieux l'héritage des juifs que leur compagnie.

— Paix, mes dignes hôtes, dit Cedric; mon hospitalité ne doit pas être bornée par vos antipathies. Si le ciel a supporté la présence de toute une nation de mécréans entêtés, pendant plus d'années qu'un laïque ne pourrait en compter, ne pourrions-nous souffrir la présence d'un juif pendant quelques heures? Personne ne

sera obligé de lui parler ni de manger avec lui; on pourra lui donner une table à part, ajouta-t-il en souriant, à moins que ces étrangers à turbans ne consentent à le recevoir dans leur société.

— Sire franklin, dit le templier, mes esclaves sarrasins sont de bons musulmans, et ils ont pour les juifs autant de mépris qu'aucun chrétien.

— Oh! ma foi, dit Wamba, je ne vois pas que les sectateurs de Mahomet et de Termagant aient tant d'avantage sur ce peuple autrefois choisi de Dieu.

— Il se placera à ta table, Wamba, dit Cedric; un fou et un juif sont faits l'un pour l'autre.

— Mais le fou, répondit Wamba, saura élever un boulevard qui empêchera le juif d'approcher; et en même temps il s'empara d'un reste de jambon qui était sur la table.

— Paix, dit Cedric, le voici.

Introduit avec peu de cérémonie, s'avançant d'un air de crainte et d'hésitation, et saluant à plusieurs reprises avec une humilité profonde, un vieillard maigre et de grande taille, mais à qui l'habitude de se courber avait fait perdre quelque chose de sa stature, s'approcha du bout inférieur de la table; ses traits vifs et réguliers, son nez aquilin, ses yeux noirs et perçans, son front élevé et sillonné de rides, sa longue barbe, ses cheveux gris, lui auraient donné un air respectable, si toute sa physionomie n'eût annoncé évidemment qu'il appartenait à une race qui, pendant ce siècle d'ignorance, était détestée par le peuple crédule et rempli de préjugés, persécutée par la noblesse avide et rapace, et qui, peut-être par suite de cette haine et de cette persécution, avait adopté un caractère national dont les principaux traits, pour ne rien dire de pire, étaient la bassesse et l'avarice.

Les vêtemens du juif, qui paraissaient avoir beaucoup souffert de l'orage, consistaient en un grand manteau brun sur une tunique d'un pourpre foncé; il avait de grandes bottes garnies de fourrure; sa ceinture soutenait un très petit couteau de chasse et une écritoire; il portait un bonnet jaune carré, d'une forme particulière, qu'on ordonnait aux juifs de porter pour les distinguer des chrétiens, et qu'il ôta respectueusement en entrant.

L'accueil que reçut ce juif dans le château de Cedric fut tel, qu'il aurait pu satisfaire l'ennemi le plus acharné des tribus d'Israël. Cedric lui-même, qu'il salua plusieurs fois de la manière la plus humble, ne lui répondit que par un geste, pour lui indiquer

qu'il pouvait s'asseoir à la table inférieure, où cependant personne ne voulut lui faire place; au contraire, partout où il se présentait, en faisant le tour de la table d'un air suppliant, chacun étendait les coudes, se serrait contre son voisin, et les domestiques saxons, continuant à dévorer leur souper de bon appétit, ne s'inquiétaient nullement des besoins du nouvel arrivé. Les frères lais qui avaient accompagné l'abbé faisaient de grands signes de croix en regardant l'intrus avec une pieuse horreur; et les Sarrasins, quand il arriva près d'eux, retroussèrent leurs moustaches avec indignation, et mirent la main sur leur poignard, comme dernier moyen d'éviter la souillure résultant du voisinage d'un juif.

Il est probable que les mêmes motifs qui avaient déterminé Cedric à faire ouvrir sa porte à ce fils d'un peuple rejeté, l'auraient porté à donner ordre à ses gens de le recevoir avec plus de politesse; mais il était occupé en ce moment d'une discussion que le prieur venait d'entamer sur les différentes races des chiens et sur les moyens de les croiser avec avantage, et ce sujet ne pouvait être interrompu pour s'informer si un juif irait se coucher sans souper.

Tandis qu'Isaac était ainsi traité en proscrit dans cette maison, comme son peuple l'était parmi les peuples de la terre, le pèlerin, assis sous la cheminée, et qui avait soupé sur une petite table qu'on avait approchée de lui, prit compassion du malheureux rebuté partout. Se levant tout à coup: — Vieillard, lui dit-il, prends cette place, mes vêtemens sont secs, et les tiens sont mouillés; mon appétit est apaisé, et tu dois avoir faim. En même temps il rapprocha les tisons épars dans l'immense cheminée, plaça lui-même sur la petite table ce qui pouvait être nécessaire pour le souper du juif, et, sans attendre ses remerciemens, s'avança vers le bout de la salle, soit qu'il eût quelque motif pour s'en approcher, soit qu'il voulût éviter d'avoir plus de rapprochement avec l'objet de sa bienveillance.

S'il avait existé dans ce siècle un artiste capable de bien peindre un pareil sujet, le juif, courbé devant le feu, étendant ses mains ridées et tremblantes, aurait été un excellent modèle pour personnifier l'hiver. Dès qu'il fut un peu réchauffé, il s'assit devant sa petite table, et soupa avec une apparence d'appétit et de plaisir qui annonçait que ce repas lui était nécessaire.

Cependant le prieur et Cedric continuaient leur dissertation sur les chiens; lady Rowena conversait avec une de ses suivantes; et

le hautain templier, portant alternativement ses regards sur le juif et sur la belle Saxonne, semblait méditer quelque projet qui l'intéressait vivement.

— Je suis surpris, digne Cedric, dit le prieur, que, malgré votre prédilection pour votre langue énergique, vous n'ayez pas reçu dans vos bonnes grâces le français-normand, au moins en ce qui concerne les termes de la chasse. Il n'existe aucune langue qui puisse fournir des expressions aussi variées dans cet art joyeux.

— Bon père Aymer, répondit Cedric, sachez que je ne me soucie nullement de ces termes recherchés qui viennent d'outre-mer, et dont je n'ai pas besoin pour goûter les plaisirs de la chasse dans nos bois. Je n'ai que faire, pour sonner du cor, d'appeler mes fanfares une *réveillée* ou une *mort*. Je sais fort bien exciter mes chiens et mettre une pièce en quartiers, quand elle est prise, sans avoir recours au jargon de *curée*[1], de *nombles*[2], d'*arbor*, etc., et de tout le bavardage du fabuleux sir Tristrem[3].

— Le français, dit le templier en élevant la voix d'un ton de présomption et d'autorité qui lui était habituel, n'est pas seulement le langage naturel de la chasse; c'est encore celui de l'amour et de la guerre, celui qui doit gagner le cœur des dames, et semer la terreur parmi les ennemis.

— Sire templier, dit Cedric, remplissez votre gobelet et celui du prieur, tandis que je vais remonter à une trentaine d'années. Tel qu'était Cedric à cette époque, son franc saxon n'avait pas besoin d'ornemens français pour se faire entendre à l'oreille d'une dame; et les champs de North-Allerton[4] pourraient dire si, à la journée du Saint-Etendard, le *cri de guerre saxon* ne fut pas entendu aussi loin dans les rangs de l'armée écossaise, que celui du plus hardi

1. *Curée*, la partie de la bête prise qu'on donne aux chiens.

2. Les *nombles* sont les parties élevées entre les cuisses du cerf, etc. *Faire l'arbor*, c'était vider la bête.

3. Les termes de chasse formaient, chez les Normands, un langage à part, séparé de celui de la vie ordinaire; les objets de leur poursuite, soit oiseaux ou quadrupèdes, changeaient de nom chaque année. Il y avait une centaine de mots de convention qu'on ne pouvait ignorer sans manquer d'une des marques distinctives d'un gentleman. Le lecteur peut consulter sur ce sujet l'ouvrage de dame Juliana Berners. L'origine de cette science est attribuée au célèbre sir Tristan, fameux par sa liaison tragique avec la belle Iseult. Comme les Normands se réservaient exclusivement le plaisir de la chasse, les termes de ce jargon spécial étaient tous pris dans la langue française.

4. North-Allerton ou Allerton-North est un bourg populeux du North-Riding d'York, près duquel fut livrée, en 1138, la fameuse bataille entre les Anglais et les Ecossais, connue sous le nom de *bataille de l'Etendard*. Le lieu de la bataille s'appelle encore Standard-Hill. Pour exciter le courage des Anglais, l'archevêque d'York leur avait confié une bannière consacrée qui venait du couvent de Beverley. Mais ce qui contribua surtout à la déroute des Ecossais fut le bruit de la mort de leur roi (David), qui courut dans leurs rangs.

baron normand. — A la mémoire des intrépides braves qui combattirent dans cette journée ! Faites-moi raison, mes chers hôtes ; — et, ayant vidé sa coupe d'un trait, il continua avec une chaleur toujours croissante : — Oui, ce fut une mémorable levée de boucliers. Cent bannières flottaient sur la tête des braves ; des ruisseaux de sang coulaient de toutes parts, et la mort paraissait préférable à la fuite. Un barde saxon aurait appelé cette journée — la fête des épées, — le rassemblement des aigles fondant sur leur proie, — le choc des lances contre les casques et les boucliers, — un bruit de guerre plus flatteur à l'oreille que les chants joyeux d'un festin de noces ! — Mais nos bardes n'existent plus ; nos exploits se perdent dans ceux d'une autre race ; notre langue, notre nom même, sont sur le point de s'éteindre, et il ne reste qu'un vieillard isolé pour donner des larmes à cette perte. Echanson, remplis les coupes. Allons, sire templier, aux forts en armes ! aux vaillans champions, quelles que soient leur nation et leur langue, qui combattent aujourd'hui le plus courageusement parmi les défenseurs de la croix !

— Il ne convient peut-être pas à celui qui porte ce symbole sacré de répondre, dit Bois-Guilbert en montrant la croix brodée sur son manteau ; mais à qui pourrait-on accorder la palme parmi les défenseurs de la croix, si ce n'est aux champions mêmes du saint Sépulcre, aux braves chevaliers du Temple ?

— Aux chevaliers hospitaliers, dit le prieur : j'ai un frère dans cet ordre.

— Je n'attaque point leur réputation, dit le templier, mais je crois.....

— Je crois, notre oncle, dit Wamba en l'interrompant, que si Richard Cœur-de-Lion avait été assez sage pour suivre les avis d'un fou, il serait resté chez lui avec ses braves Anglais, et aurait laissé l'honneur de délivrer Jérusalem à ces vaillans chevaliers qui y étaient le plus intéressés.

— N'y avait-il donc dans l'armée anglaise en Palestine, demanda lady Rowena, aucun guerrier dont le nom mérite d'être cité à côté des chevaliers du Temple et de ceux de Saint-Jean ?

— Pardonnez-moi, belle dame, répondit le templier ; le monarque anglais avait amené avec lui une foule de braves champions, qui ne le cédaient qu'à ceux qui ont été le boulevard perpétuel de la Terre-Sainte.

— Qui ne le cédaient A PERSONNE ! s'écria le pèlerin, qui, s'étant

approché pour entendre, avait écouté cette conversation avec une impatience marquée. Tous les yeux se tournèrent à l'instant vers celui qui venait de faire entendre cette réplique; mais on ne pouvait distinguer ses traits cachés sous les larges bords de son chapeau et sous le manteau dont il s'enveloppait avec soin.

— Je soutiens, répéta le pèlerin d'une voix ferme et forte; que les chevaliers anglais de l'armée de Richard ne le cédaient à aucun de ceux qui tirèrent l'épée pour la défense de la Terre-Sainte. Je dis, en outre, car je l'ai vu, qu'après la prise de Saint-Jean-d'Acre, le roi Richard tint un tournoi avec cinq de ses chevaliers contre tous venans; que chacun d'eux fournit trois courses dans cette journée, et fit mordre la poussière à ses trois antagonistes; enfin, que parmi les assaillans il se trouvait sept chevaliers du Temple. Sir Brian de Bois-Guilbert sait mieux que personne que ce que je dis est la vérité.

Il est impossible de trouver des expressions pour peindre la rage qui rembrunit encore la physionomie sombre du templier quand il entendit ces paroles. Dans sa fureur et sa confusion, sa main tremblante se porta involontairement sur la garde de son épée, et s'il ne la tira point, c'est qu'il sentit qu'il ne pouvait se permettre un acte de violence en ce lieu avec impunité. Cedric, dont le caractère était plein de droiture et de franchise, et qui suivait rarement plus d'une idée à la fois, était si triomphant de ce qu'il entendait à la louange de ses concitoyens, qu'il ne remarqua point la confusion et la colère de son hôte.

— Pèlerin, s'écria-t-il, je te donne ce bracelet d'or, si tu peux me dire le nom des braves chevaliers qui soutinrent si dignement la gloire de l'Angleterre.

— Je vous les nommerai très volontiers, reprit le pèlerin, et cela sans guerdon; car j'ai fait vœu de ne point toucher d'or d'ici à un certain temps.

— Je porterai le bracelet pour vous, si vous le voulez, dit Wamba.

— Le premier en honneur, en rang, en courage, était le brave Richard, roi d'Angleterre.

— Je lui pardonne, dit Cedric, je lui pardonne d'être descendu du tyran duc Guillaume.

— Le second était le comte de Leicester; le troisième sir Thomas Multon de Gilsland[1].

1. Le même qui jouera un rôle si intéressant auprès de Richard dans le *Talisman*.

— Au moins celui-ci est de famille saxonne, dit Cedric d'un air de triomphe.

— Le quatrième, sir Foulk Doilly.

— Encore de race saxonne, du moins du côté de sa mère, interrompit Cedric qui écoutait avec la plus vive attention, et à qui le triomphe de Richard et de ses insulaires faisait oublier en partie sa haine contre les Normands. — Et le cinquième?

— Le cinquième, sir Edwin Turneham.

— Véritable Saxon, par l'ame d'Hengist! s'écria Cedric transporté de joie. Et le sixième? quel était le nom du sixième?

— Le sixième, répondit le pèlerin après une pause pendant laquelle il sembla réfléchir; le sixième était un jeune chevalier moins renommé, qui fut admis dans cette honorable compagnie, plutôt pour en compléter le nombre que pour aider à l'entreprise.

— Sire pèlerin, dit sir Brian de Bois-Guilbert, après vous être ressouvenu de tant de choses, ce manque de mémoire vient un peu tard pour vous être utile. Mais je dirai moi-même le nom du chevalier devant lequel la fortune de ma lance et la faute de mon cheval me firent succomber. Ce fut le chevalier d'Ivanhoe, et il n'y en avait pas un parmi les cinq autres qui eût acquis plus de renom pour son âge. Néanmoins je dirai et je proclamerai à haute voix, que, s'il était ici aujourd'hui, et qu'il voulût joûter contre moi au tournoi qui va s'ouvrir, monté et armé comme je le suis actuellement, je lui donnerais tout avantage d'armes, sans craindre le résultat du combat.

— S'il était près de vous, répondit le pèlerin, il n'hésiterait pas à accepter votre défi; mais, dans l'état actuel des choses, il est inutile de troubler la paix de ce château par des bravades sur le résultat d'un combat qui, comme vous le savez fort bien, ne peut avoir lieu. Si jamais Ivanhoe revient de la Palestine, je suis sa caution qu'il se mesurera avec vous.

— Bonne caution! s'écria le templier. Quel gage en donnez-vous?

— Ce reliquaire, dit le pèlerin en présentant une petite boîte d'ivoire d'un travail précieux; ce reliquaire, qui contient un morceau du bois de la vraie croix, que j'ai rapporté du monastère du Mont-Carmel.

Le prieur de Jorvaulx fit un signe de croix, ce qui fut imité par toute la compagnie, à l'exception du juif, des mahométans et du templier. Celui-ci, sans donner aucun signe de respect pour la sainteté de cette relique, détacha de son cou une chaîne d'or, qu'il

jeta sur la table, en disant : — Que le prieur Aymer conserve mon gage avec celui de ce vagabond inconnu, pour attester que, lorsque le chevalier Ivanhoe arrivera en Angleterre, il aura à répondre au défi de Brian de Bois-Guilbert ; et, s'il ne l'accepte pas, j'inscrirai son nom comme celui d'un lâche sur les murs de toutes les commanderies du Temple en Europe.

— Vous n'aurez pas cet embarras, répondit lady Rowena : si nulle voix ne s'élève en cette salle en faveur d'Ivanhoe absent, la mienne se fera entendre. J'affirme qu'il ne refusera jamais aucun cartel honorable ; et, si ma faible garantie pouvait ajouter quelque chose au gage inappréciable de ce saint pèlerin, je répondrais sur mon nom et sur mon honneur qu'Ivanhoe mesurera ses armes avec ce fier chevalier, comme il le désire.

Mille émotions contraires, qui se combattaient dans le cœur de Cedric, l'avaient réduit au silence pendant cette discussion. L'orgueil satisfait, le ressentiment, l'embarras, se peignaient tour à tour sur son front, et se succédaient comme les nuages chassés par un vent impétueux, tandis que tous ses serviteurs, sur qui le nom du sixième chevalier semblait avoir produit un effet électrique, restaient dans l'attente, les yeux fixés sur leur maître. Mais ce ne fut que lorsque lady Rowena parla, que le son de sa voix parut lui rappeler tout à coup qu'il devait rompre le silence.

— Lady Rowena, dit-il, ce langage n'est pas convenable. S'il fallait un autre gage, moi-même, tout offensé, tout justement offensé que je suis, je garantirais sur mon honneur l'honneur d'Ivanhoe ; mais il ne manque rien aux gages du combat, même d'après les règles bizarres de la chevalerie normande...... N'est-il pas vrai, prieur Aymer ?

— Oui, oui, répondit celui-ci ; la sainte relique et la riche chaîne seront déposées en sûreté dans le trésor de notre couvent, jusqu'à l'évènement de ce défi.

A ces mots, faisant encore un signe de croix, il remit le précieux reliquaire au frère Ambroise, un des moines de sa suite, et mit la chaîne d'or, avec moins de cérémonie, mais peut-être avec plus de satisfaction intérieure, dans une poche doublée de peau parfumée, qui s'ouvrait sous son bras gauche. — Noble Cedric, dit-il alors, votre vin est si bon, qu'il semble faire entendre à mes oreilles le carillon de toutes les cloches du couvent. Permettez-nous de porter la santé de lady Rowena, et de nous retirer ensuite pour goûter quelque repos.

— Par la croix de Bromholme, sire prieur, répondit le Saxon, vous démentez votre réputation. J'avais entendu dire que vous étiez homme à entendre sonner matines avant de quitter la bouteille, et je vois que, malgré mon âge, vous avez peine à me tenir tête. Sur ma foi, un enfant saxon de douze ans, de mon temps, n'aurait pas quitté la table si promptement.

Le prieur avait ses raisons pour persister dans le système de tempérance qu'il avait adopté. Non-seulement il se regardait comme obligé, en vertu de sa profession, à maintenir la paix; mais il était, par caractère, ennemi de toute querelle. Etait-ce par charité pour son prochain, ou par amour pour lui-même? Sa prudence venait peut-être de ces deux causes réunies. En cette occasion, il craignait que le naturel impétueux du Saxon et le caractère présomptueux et irritable du templier qui en avait déjà donné des preuves, ne finissent par produire quelque explosion désagréable. Il insinua donc adroitement que, dans une joyeuse lutte de table, personne ne pouvait prudemment risquer sa tête contre celle d'un Saxon; il glissa légèrement quelques mots sur ce qu'il devait au caractère dont il était revêtu, et finit par insister pour qu'on allât goûter le repos.

On servit donc à la ronde le coup de grâce; et les étrangers, ayant salué profondément Cedric et lady Rowena qui se retirèrent par une porte du fond de l'appartement, se préparèrent à suivre les domestiques qui devaient les conduire dans les chambres qui leur étaient destinées.

— Chien de mécréant, dit le templier au juif en passant près de lui, vas-tu au tournoi?

— C'est mon dessein, n'en déplaise à votre vénérable valeur, répondit Isaac en le saluant en toute humilité.

— Sans doute pour dévorer, par ton usure, les entrailles des nobles, et ruiner les femmes en leur vendant des colifichets à la mode. Je parie que tu as sous ce grand manteau un sac bien rempli de shekels [1].

— Pas un seul, s'écria le juif en joignant les mains et en s'inclinant; pas même une pièce d'argent! j'en prends à témoin le dieu d'Abraham. Je vais à Ashby implorer le secours de quelques frères de ma tribu pour m'aider à payer la taxe qu'exige de moi l'échiquier des juifs [2]. Que Jacob me soit en aide! Je suis un homme

1. Monnaie d'or en usage alors parmi les juifs.
2. Commission chargée d'imposer arbitrairement les juifs. (*Note de l'auteur.*)

ruiné! j'ai emprunté de Reuben de Tadcaster jusqu'au manteau que je porte.

Le templier sourit amèrement. — Que le ciel te maudisse, impudent menteur, lui dit-il; et il s'éloigna, comme s'il eût dédaigné de lui parler plus long-temps. Ayant rejoint ses esclaves sarrasins, il leur donna alors quelques ordres dans une langue étrangère, que ceux qui en étaient voisins ne comprenaient pas. Le juif était si interdit de ce que lui avait dit le templier, qu'il était encore courbé dans la posture la plus humble quand Bois-Guilbert était déjà sorti de la salle; et lorsqu'il se releva, il avait l'air d'un homme aux pieds duquel la foudre vient de tomber, et encore étourdi du bruit qui assourdit ses oreilles.

Le prieur et le chevalier furent conduits dans leurs appartemens respectifs, par l'intendant et l'échanson, précédés de deux domestiques portant des torches, et suivis de deux autres chargés de rafraîchissemens. Des domestiques d'un rang inférieur indiquèrent à leur suite et aux autres hôtes les chambres où ils devaient passer la nuit.

CHAPITRE VI.

Il m'a sauvé peut-être et la bourse et la vie.
Oui, payons ses bienfaits par cette courtoisie :
S'il accepte.... eh bien, soit! S'il refuse, tant mieux.

SHAKSPEARE. *Le Marchand de Venise.*

Le pèlerin, éclairé par un domestique portant une torche, traversait les corridors de ce manoir vaste et irrégulier, quand l'échanson survint derrière lui, et lui dit que si un coup d'excellent hydromel ne lui faisait pas peur, il n'avait qu'à le suivre dans son appartement, où il trouverait réunis la plupart des gens de Cedric, qui seraient charmés d'entendre la relation de ses aventures dans la Terre-Sainte, et surtout d'avoir des nouvelles particulières du chevalier d'Ivanhoe. Wamba, qui arriva en ce moment, appuya cette proposition, et dit qu'un coup d'hydromel après minuit en valait trois après le couvre-feu.

Sans révoquer en doute la vérité d'une maxime prononcée par une autorité si grave, le pèlerin les remercia de leur politesse,

et leur dit qu'il avait fait vœu de ne jamais parler dans la cuisine des choses dont les maîtres ne voulaient pas qu'il fût question dans le salon.

— Un pareil vœu, dit Wamba à l'échanson, ne conviendrait guère à un serf.

Oswald leva les épaules d'un air de mécontentement. — J'avais envie de le loger dans la chambre du grenier, dit-il à demi-voix à Wamba; mais, puisqu'il a si peu de complaisance pour les chrétiens, je lui donnerai un galetas près de celui d'Isaac le juif. Anwold, dit-il au domestique qui portait la torche, conduisez le pèlerin dans le cabinet du sud. — Je vous souhaite une bonne nuit, ajouta-t-il, sire pèlerin, et je vous remercie, comme vous le méritez, de votre courtoisie parcimonieuse.

— Bonne nuit, et que la sainte Vierge vous bénisse, dit le pèlerin d'un air calme; et il suivit son guide après cette courte salutation.

Comme il traversait une antichambre dans laquelle s'ouvraient plusieurs portes, et qui était éclairée par une petite lampe de fer, la première suivante de lady Rowena se présenta devant lui, et lui dit d'un ton d'autorité que sa maîtresse désirait lui parler. Elle prit la torche des mains d'Anwold, lui dit d'attendre en cet endroit, et fit signe au pèlerin de la suivre. Il ne jugea probablement pas à propos de refuser cette invitation comme celle d'Oswald; car, quoique son premier mouvement eût annoncé l'étonnement, il obéit sans se permettre aucune observation.

Après avoir passé par un petit corridor et avoir monté sept marches, dont chacune était formée par une poutre de bois de chêne, il se trouva dans l'appartement de lady Rowena, dont la magnificence répondait au respect que lui témoignait le maître du château; les murs en étaient couverts de tapisseries brodées en or et en soie, et représentant des sujets de chasse aussi bien exécutés que l'état des arts le permettait à cette époque; le lit était orné d'une tapisserie semblable, et garni de rideaux teints en pourpre; les siéges étaient couverts de riches coussins, et devant un fauteuil plus élevé que les autres était un marchepied en ivoire, d'un travail curieux.

Cet appartement était éclairé par quatre grandes bougies placées dans des candélabres d'argent. Cependant, que nos beautés modernes ne portent pas envie à la magnificence d'une princesse saxonne! les murs de cette chambre étaient si pleins de crevasses

et si mal crépis qu'on voyait les tapisseries remuer au moindre vent, et que la flamme des torches, au lieu de monter perpendiculairement, se portait de côté, comme le pannonceau déployé d'un corps militaire. Tout y était magnifique et même recherché; mais ce qu'on appelle le confortable y manquait presque entièrement, et ce genre d'agrément étant inconnu, on n'en regrettait pas l'absence.

Lady Rowena avait derrière elle trois suivantes, dont l'une arrangeait ses cheveux pour la nuit. Elle était assise sur l'espèce de trône dont j'ai déjà parlé, et semblait une reine qui va recevoir les hommages de ses sujets. Le pèlerin lui rendit les siens en fléchissant le genou devant elle.

— Levez-vous, pèlerin, lui dit-elle avec grâce; celui qui prend la défense de l'absent a droit de recevoir un accueil favorable de quiconque aime la vérité et honore le courage. Retirez-vous, exceptez la seule Elgitha, dit-elle à ses suivantes; je désire entretenir ce pèlerin.

Sans quitter l'appartement, celles-ci se retirèrent à l'extrémité opposée, s'assirent sur un banc placé contre le mur, et restèrent muettes comme des statues, quoiqu'elles fussent à une telle distance de leur maîtresse, qu'elles auraient pu s'entretenir à demi-voix sans l'interrompre.

— Pèlerin, dit lady Rowena après un instant de silence pendant lequel elle semblait réfléchir à la manière dont elle devait entamer la conversation, vous avez ce soir prononcé un nom.... c'est le nom d'Ivanhoe que je veux dire, ajouta-t-elle avec une sorte d'effort.... dans un château où, d'après les lois de la nature, il devrait toujours être entendu avec plaisir, et dans lequel, par un concours de circonstances pénibles, il ne peut être proféré sans exciter dans plus d'un cœur des sensations douloureuses et de nature bien différente. Je n'ose vous faire qu'une question : où était-il, quel était son destin, quand vous avez quitté la Terre-Sainte? Nous avons su qu'étant resté en Palestine à cause de sa mauvaise santé, après le départ de l'armée anglaise, il avait été persécuté par la faction française, à laquelle les templiers sont connus pour être attachés.

— Je connais fort peu le chevalier d'Ivanhoe, répondit le pèlerin d'une voix tremblante; je voudrais le connaître davantage, noble dame, puisque vous vous intéressez à son destin; je sais pourtant qu'il avait échappé aux persécutions de ses ennemis, et qu'il était sur

le point de revenir en Angleterre, où vous devez savoir mieux que moi s'il a quelque espoir d'être heureux.

Lady Rowena poussa un profond soupir, et lui demanda à quelle époque on pourrait revoir Ivanhoe dans sa patrie, et s'il ne serait pas exposé à de grands dangers sur la route. Le pèlerin dit qu'il ne pouvait répondre à la première question, et que, quant à la seconde, on pouvait venir de la Terre-Sainte sans danger par Venise, par Gênes, et ensuite par la France. — Ivanhoe, ajouta-t-il, connaît si bien la langue et les manières françaises, qu'il ne peut courir aucun risque en traversant ce royaume.

— Plût à Dieu, dit lady Rowena, qu'il fût déjà arrivé, et en état de porter les armes dans le tournoi qui va avoir lieu, et dans lequel tous les chevaliers de ce pays vont déployer leur adresse et leur valeur. Si Athelstane de Coningsburgh y remportait le prix, Ivanhoe apprendrait probablement de fâcheuses nouvelles à son arrivée en Angleterre. Comment se trouvait-il la dernière fois que vous le vîtes? la maladie avait-elle abattu ses forces? était-il bien changé?

— On dit qu'il était plus maigre et plus basané que lorsqu'il arriva de Chypre à la suite de Richard-Cœur-de-Lion, et que les soucis semblaient gravés sur son front; mais je n'en parle que par ouï-dire: je ne le connais pas.

— Je crains bien qu'il ne trouve dans son pays que peu de motifs pour bannir ces soucis. Je vous remercie, bon pêlerin, des renseignemens que vous m'avez donnés sur le compagnon de mon enfance. Approchez, dit-elle à ses suivantes, offrez à ce saint homme la coupe du repos; je ne veux pas le retenir davantage.

Elgitha présenta à sa maîtresse une coupe d'argent remplie de vin assaisonné de miel et d'épices; elle y trempa ses lèvres, après quoi on l'offrit au pèlerin, qui en but quelques gouttes.

— Acceptez cette aumône, lui dit-elle en lui présentant une pièce d'or, comme une marque de mon respect pour les lieux saints que vous avez visités.

Le pèlerin reçut ce don en la saluant avec une humilité profonde, et se retira précédé par Elgitha, qui l'accompagna jusque dans l'antichambre.

Il y retrouva Anwold, qui, prenant la torche des mains de la suivante, le conduisit avec plus de hâte que de cérémonie dans une partie du bâtiment presque en ruines, où de petites pièces, des es-

pèces de cellules, servaient au logement de domestiques du dernier ordre et aux étrangers d'une condition inférieure.

— Dans laquelle de ces chambres couche le juif? demanda le pèlerin.

— Le chien de mécréant, répondit Anwold, est niché dans celle qui est à main gauche de la vôtre. Par saint Dunstan! comme il faudra la gratter et la nettoyer avant d'y pouvoir loger un seul chrétien!

— Et où est la chambre de Gurth le porcher?

— Gurth dort à main droite; vous servez de séparation entre le circoncis et ce qui est l'abomination des douze tribus. Vous auriez pu être logé plus honorablement, si vous aviez accepté l'invitation d'Oswald.

— Je me trouve fort bien : le voisinage d'un juif ne peut souiller à travers une cloison de chêne.

A ces mots il entra dans la cellule qui lui était destinée, prit la torche des mains du domestique, le remercia et lui souhaita une bonne nuit. Ayant poussé la porte, qui, comme toutes les autres, ne fermait que par un loquet, il plaça la torche dans un candélabre de bois, et jeta les yeux sur l'ameublement de la chambre à coucher. Il était le plus simple possible : il ne consistait qu'en une escabelle, et en un lit formé de planches mal jointes, rempli de paille fraîche, sur lequel étaient étendues quelques peaux de mouton en guise de couvertures.

Le pèlerin, ayant éteint la torche, se jeta sur ce misérable grabat sans ôter aucun de ses vêtemens, et dormit, ou du moins resta couché, jusqu'à ce que les premiers rayons de l'aurore eussent commencé à s'introduire dans sa chambre par la petite croisée grillée qui servait à y admettre en même temps l'air et la lumière. Il se leva alors, et, après avoir dit sa prière du matin, il sortit de cette cellule, et entra sans faire de bruit dans celle du juif, dont il leva le loquet avec précaution.

L'habitant de cette chambre était livré à un sommeil troublé, sur un grabat exactement semblable à celui qu'avait eu le pèlerin. La portion des vêtemens qu'il avait ôtés était placée sous sa tête, moins pour lui servir d'oreiller que de crainte qu'on ne les lui dérobât pendant son sommeil. Son front annonçait l'inquiétude, et il agitait les bras et les mains comme s'il eût lutté contre le cauchemar. Il faisait des exclamations, tantôt en hébreu, tantôt dans la langue nouvelle, mélange d'anglais et de normand; le pèlerin dis-

tingua ces mots : — Au nom du Dieu d'Abraham, épargnez un malheureux vieillard! Je n'ai pas un shekel au monde! vous me mettriez en pièces, que je ne pourrais vous satisfaire.

Le pèlerin, sans attendre la fin de la vision du juif, le poussa avec son bourdon pour l'éveiller. Ce brusque réveil et la vue d'un homme près de son lit parut sans doute à Isaac la continuation de son rêve. Il se mit sur son séant, ses cheveux gris hérissés sur sa tête, se saisit de ses vêtemens, les serra entre ses bras comme un faucon tient sa proie dans ses serres, et fixa ses yeux ardens sur le pèlerin avec une expression de surprise et de terreur.

— Ne craignez rien, Isaac, lui dit celui-ci : je viens ici en ami.

— Que le Dieu d'Israël vous récompense! dit le juif commençant à respirer. Je rêvais...; mais, béni soit Abraham! ce n'est qu'un rêve. Et quelle affaire pouvez-vous avoir de si bon matin avec un pauvre juif?

— J'ai à vous dire que si vous ne partez à l'instant, et si vous ne faites diligence, votre voyage ne sera pas sans danger.

— Dieu de Moïse! et qui peut avoir intérêt à mettre en danger un pauvre malheureux comme moi?

— Vous devez savoir mieux que moi si quelqu'un peut y trouver son intérêt; mais ce dont je puis vous assurer, c'est qu'hier soir le templier, en traversant la salle où nous étions, parla à ses esclaves musulmans en langue sarrasine, que je comprends parfaitement, et leur donna ordre d'épier votre départ du château, de vous suivre, de s'emparer de vous, et de vous conduire prisonnier dans le château de sir Philippe de Malvoisin, ou dans celui de sir Reginald Front-de-Bœuf.

Il est impossible de décrire la terreur dont le juif fut saisi en apprenant cette terrible nouvelle. Il en sembla terrassé. Une sueur froide couvrit son front, ses bras tombèrent sans mouvement, sa tête se pencha sur sa poitrine. Au bout de quelques instans cependant il retrouva assez de force pour quitter son lit; mais cet effort l'épuisa : ses genoux tremblèrent sous lui, ses nerfs et ses muscles semblaient avoir perdu leur ressort et leur élasticité, et il tomba aux pieds du pèlerin, non comme un homme qui se prosterne par respect ou par reconnaissance, mais comme renversé par une force invisible qui ne lui laisse aucun moyen de résistance.

— Puissant Dieu d'Abraham! furent les premiers mots qu'il prononça en levant vers le ciel ses mains décharnées, tandis que sa tête touchait encore la terre. O saint Moïse! ô bienheureux

Aaron ! dit-il ensuite, mon rêve n'est pas un songe inutile, ma vision n'a pas eu lieu en vain ! Je sens leurs instrumens de torture déchirer mes nerfs. — Je les sens passer sur mon corps comme les faux, les herses et les haches de fer sur les hommes de Rabbah et les cités des enfans d'Ammon.

— Levez-vous, Isaac, et écoutez-moi, dit le pèlerin qui le regardait avec un mélange de compassion et de mépris. — Votre terreur n'est pas mal fondée, en songeant à la manière dont les nobles et les princes ont traité vos frères pour en extorquer leurs trésors ; mais levez-vous, encore une fois, et je vous indiquerai le moyen de vous sauver. Quittez à l'instant ce château, pendant que tout y est encore plongé dans le sommeil. Je vous conduirai dans la forêt par de secrets sentiers que je connais aussi bien que le garde des bois lui-même, et je ne vous laisserai que quand vous aurez obtenu le sauf-conduit de quelque chef ou de quelque baron se rendant au tournoi, et dont vous avez sans doute les moyens de vous assurer la protection.

Pendant que le pèlerin indiquait ainsi à Isaac les moyens de s'échapper, le juif commençait à se lever peu à peu, et en quelque sorte pouce à pouce, jusqu'à ce qu'il se trouva sur ses genoux. Il rejeta en arrière ses longs cheveux gris en fixant sur le pèlerin ses yeux noirs, qui exprimaient en même temps la crainte et l'espérance, non sans quelque mélange de soupçon. Mais quand il entendit ses dernières paroles, sa première épouvante revint dans toute sa force, et il retomba la face contre terre.

— Moi, posséder les moyens de m'assurer la protection de quelqu'un ! s'écria-t-il. Hélas ! il n'est pour un juif qu'un chemin d'arriver aux bonnes grâces d'un chrétien ; et comment le trouver, moi, pauvre malheureux que les extorsions ont déjà réduit à la misère de Lazare ?

Alors, comme si la méfiance l'eût emporté sur tout autre sentiment : — Pour l'amour de Dieu, jeune homme, s'écria-t-il tout à coup, pour l'amour du Père tout-puissant de tous les hommes, des juifs et des chrétiens, des enfans d'Israël et de ceux d'Ismaël, ne me trahissez point ! Je n'ai pas le moyen d'acheter la protection du plus pauvre des mendians chrétiens, voulût-il me l'accorder pour un sou. A ces mots il se souleva une seconde fois, et saisit le manteau du pèlerin, en le regardant d'un air humble et suppliant. Celui-ci recula de quelques pas, comme s'il eût craint d'être souillé par cet attouchement.

— Quand tu serais porteur de toutes les richesses de ta tribu, lui dit le pèlerin d'un air méprisant, quel intérêt aurais-je à te nuire? l'habit que tu me vois ne dit-il pas que j'ai fait vœu de pauvreté? quand je te quitterai, il ne me faudra qu'un cheval et une cotte de mailles. Ne crois pas au surplus que je désire ta compagnie, ou que j'aie le projet d'en retirer quelque avantage. Reste ici, si tel est ton bon plaisir. Cedric le Saxon peut t'accorder sa protection.

— Hélas! dit le juif, il ne me permettra pas de voyager à sa suite. Le Saxon et le Normand dédaignent également le pauvre Israélite. Et traverser seul les domaines de Malvoisin et de Reginald Front-de-Bœuf, après ce que vous venez de me dire!... Bon jeune homme, je vous accompagnerai : hâtons-nous, ceignons nos reins, fuyons. Voilà votre bourdon; pourquoi hésitez-vous.

— Je n'hésite point, répondit le pèlerin cédant à l'empressement de son futur compagnon; mais je songe à nous assurer les moyens de sortir du château. Suivez-moi.

Il le conduisit dans la chambre de Gurth, qu'il s'était fait indiquer la veille, avons-nous dit, et y étant entré : — Gurth, s'écria-t-il, lève-toi, ouvre la poterne du château, fais-moi sortir avec le juif.

Gurth, dont les fonctions, quoique si méprisées aujourd'hui, lui donnaient, dans l'Angleterre saxonne, autant d'importance qu'Eumée pouvait en avoir jadis à Ithaque, fut offensé du ton impérieux et familier que le pèlerin prenait.

— Quoi! dit-il en se soulevant sur le coude sans quitter son grabat, le juif veut partir de si bon matin de Rotherwood, et en compagnie d'un pèlerin!

— Je l'aurais aussi aisément soupçonné, dit Wamba qui entrait au même instant, de partir en nous emportant la moitié d'un jambon.

— Quoi qu'il en soit, dit Gurth en replaçant sa tête sur la pièce de bois qui lui servait d'oreiller, le juif et le chrétien auront la bonté d'attendre qu'on ouvre la grande porte. Nous ne souffrons pas que nos hôtes partent du château furtivement et de si bonne heure.

— Quoi qu'il en soit, répéta le pèlerin d'un ton fermé, je vous dis que vous ne me refuserez pas ce que je vous demande.

En même temps, se penchant sur le lit du gardien des pourceaux, il lui dit à l'oreille quelques mots en saxon. Gurth tressaillit

comme électrisé; et le pèlerin, portant un doigt sur ses lèvres :
— Gurth, lui dit-il, prends garde! tu as coutume d'être discret. Ouvre-nous la poterne, et tu en sauras davantage.

Gurth obéit d'un air joyeux et empressé au pèlerin. Le juif et Wamba les suivaient, tous deux surpris du changement subit qui s'était opéré dans les dispositions du gardien des pourceaux.

— Ma mule! ma mule! s'écria le juif en arrivant à la poterne. Je ne puis partir sans ma mule!

— Va lui chercher sa mule, dit le pèlerin à Gurth, et amène-s-en une pour moi, afin que je puisse le suivre jusqu'à ce qu'il ait quitté ces environs. J'aurai soin de la remettre à Ashby entre les mains de quelque homme de la suite de Cedric..... Et toi, écoute..... Il prononça le reste si bas, que Gurth fut le seul qui put l'entendre.

— Très volontiers! répondit celui-ci, je n'y manquerai point. Et il partit en même temps pour aller chercher les mules.

— Je voudrais bien, dit Wamba dès que son camarade eut le dos tourné, qu'on m'eût appris tout ce que vous autres pèlerins apprenez dans la Terre-Sainte.

— On nous y apprend à réciter nos prières, à nous repentir de nos péchés, à jeûner et à nous mortifier.

— Il faut que vous y appreniez encore autre chose..... Sont-ce vos prières et votre repentir qui ont déterminé Gurth à vous ouvrir la poterne? Est-ce par des jeûnes et des mortifications que vous l'avez décidé à vous prêter une mule de son maître? Si vous n'aviez pas eu d'autres moyens à employer, vous auriez tout aussi bien fait de vous adresser à son pourceau favori.

— Allons, dit le pèlerin, tu n'es qu'un fou saxon.

— Tu dis bien, reprit le bouffon; si j'étais Normand, comme je crois que tu l'es toi-même, j'aurais eu la fortune pour moi, et me trouverais porte à porte avec un sage.

Gurth parut en ce moment de l'autre côté du fossé avec les deux mules. Les voyageurs passèrent sur une espèce de pont-levis de la largeur de deux planches; c'était exactement celle de la poterne et d'un guichet pratiqué dans la palissade extérieure, qui conduisait dans le bois. Dès que le juif fut près de sa mule, il se hâta de placer sur la selle un sac de bougran bleu, qu'il avait soigneusement caché sous son manteau : — C'est de quoi changer de vêtemens, dit-il, pas autre chose. Il se mit en selle avec plus de vigueur et de légèreté qu'on n'aurait pu l'attendre de son âge, et ne perdit

pas un instant pour arranger son manteau de manière à cacher à tous les yeux le fardeau qu'il portait en croupe.

Le pèlerin monta sur sa mule avec moins de vivacité; et à l'instant de partir il présenta sa main à Gurth, qui la baisa d'un air de respect. Gurth suivit des yeux les deux voyageurs jusqu'à ce que les arbres de la forêt les eussent dérobés à sa vue, et même alors il semblait encore chercher à les apercevoir, quand il fut distrait de sa rêverie par la voix de Wamba.

— Sais-tu bien, mon ami Gurth, que tu as fait preuve ce matin d'une courtoisie bien étrange? Je voudrais presque marcher nu-pieds, comme ce pèlerin, pour être servi avec le même zèle. Certes, je ne me contenterais pas de te donner ma main à baiser.

— Tu n'es pas trop fou, Wamba, quoique tu ne raisonnes que d'après les apparences; au surplus, c'est tout ce que peut faire le plus sage de nous. Mais il est temps que je songe à mon troupeau.

A ces mots, il rentra dans le château, et son compagnon le suivit.

Cependant les deux voyageurs s'éloignaient avec une rapidité qui prouvait de quelles craintes le juif était tourmenté; car il est peu ordinaire que les hommes de son âge aiment à voyager rapidement. Le pèlerin, qui semblait connaître tous les détours de ces bois, le conduisait par les sentiers les moins fréquentés, et plus d'une fois Isaac trembla de nouveau que son projet ne fût de le livrer à ses ennemis.

Ses soupçons, après tout, étaient pardonnables. Excepté le poisson volant qui trouve des ennemis dans deux élémens, il n'existait point d'êtres dans la nature qui fussent comme les juifs d'alors l'objet d'une persécution si générale, si constante et si cruelle. Sous les prétextes les plus légers et les plus déraisonnables, et d'après les accusations les plus injustes et les plus absurdes, leurs personnes et leurs fortunes étaient exposées à la fureur populaire. Normands et Saxons, Danois et Bretons, tous, quoique ennemis les uns des autres, se disputaient à qui serait le plus acharné contre un peuple qu'on se faisait un devoir de religion de haïr, d'insulter, de mépriser, de piller et de tourmenter. Les rois de race normande et les nobles indépendans, qui suivaient leur exemple en se permettant des actes arbitraires, exerçaient en outre, contre cette malheureuse nation, un système de persécution plus régulier, et fondé sur les calculs d'une cupidité insatiable. On connaît le trait du roi Jean, qui, ayant fait enfermer dans un de ses châteaux un juif opulent, lui fit arracher tous les jours une dent, jusqu'à ce que l'Israélite,

voyant la moitié de sa mâchoire dégarnie, eût consenti à payer une somme considérable que le tyran voulait en extorquer. Le peu d'argent comptant qui se trouvait dans le pays était entre les mains de ce peuple persécuté, et la noblesse n'hésitait pas à suivre l'exemple du monarque, et à mettre les juifs à contribution en employant contre eux toute espèce d'oppression, et quelquefois même en les condamnant aux tortures. Cependant la soif du gain inspirait un courage passif aux enfans d'Israël, et les portait à braver tous les dangers et tous les maux pour obtenir les profits immenses qu'ils pouvaient faire dans un pays naturellement riche comme l'Angleterre. En dépit de toutes les persécutions, et même de l'établissement d'une cour spéciale, qu'on avait nommée l'*échiquier des juifs*, et qui était chargée de prononcer contre eux des taxes arbitraires pour les dépouiller de leurs richesses, leur nombre se multipliait, et ils réalisaient de grandes fortunes, se transmettant de l'un à l'autre des sommes considérables par le moyen de lettres de change: car c'est à eux, dit-on, que le commerce doit cette invention, qui leur facilitait le moyen de faire passer leur fortune d'un pays dans un autre; de sorte que, lorsqu'ils étaient menacés d'une trop violente oppression dans un pays, ils mettaient en sûreté leurs trésors dans une autre contrée.

L'obstination et la cupidité des juifs étant ainsi, en quelque sorte, aux prises avec le fanatisme et la tyrannie des grands du pays, semblaient croître en proportion des persécutions. Si les richesses immenses qu'ils acquéraient dans le commerce les exposaient quelquefois à bien des dangers, quelquefois aussi elles leur donnaient une sorte d'influence, et leur assuraient un certain degré de protection. Telle était leur existence générale, qui leur donnait un caractère timide, inquiet, soupçonneux, mais opiniâtre, inflexible, et fertile en ressources pour échapper aux périls dont ils étaient entourés.

Quand nos deux voyageurs eurent traversé rapidement plusieurs sentiers solitaires, le pèlerin rompit enfin le silence: — Tu vois, dit-il, ce grand chêne à demi mort de vieillesse; là se terminent les domaines de Front-de-Bœuf. Depuis long-temps nous ne sommes plus sur ceux de Malvoisin; tu n'es plus en danger d'être poursuivi par tes ennemis.

— Puissent, dit le juif, puissent les roues de leurs chariots être brisées comme celles de l'armée de Pharaon, afin qu'il leur soit impossible de m'atteindre! — Mais, bon pèlerin, ne m'abandonnez pas!

Pensez à ce fier et sauvage templier et à ses esclaves sarrasins: — peu importe sur quel domaine ils me rencontreraient, ils ne respectent ni seigneur, ni manoir, ni territoire.

— C'est ici que nous devons nous séparer. Il ne convient pas aux gens de ma sorte de demeurer dans la compagnie d'un juif plus long-temps que la nécessité ne l'exige ; d'ailleurs, comment un pèlerin paisible pourrait-il te défendre contre deux païens armés?

— Oh! brave jeune homme, je sais que vous pouvez me défendre, et je suis sûr que vous le feriez. Tout pauvre que je suis, je puis vous récompenser: non pas avec de l'argent, je n'en ai point, j'en prends à témoin mon père Abraham, mais...

— Je t'ai déjà dit que je ne veux de toi ni argent ni récompense; mais soit, je t'accompagnerai, je te défendrai même, si cela est nécessaire; car je ne vois pas qu'on puisse faire un reproche à un chrétien de défendre même un juif contre des Sarrasins. Nous ne sommes pas loin de Sheffield: je te conduirai jusqu'à cette ville; tu y trouveras sans doute quelqu'un de tes frères qui te donnera un asile.

— Que la bénédiction de Jacob se répande sur vous, brave jeune homme! je trouverai à Sheffield mon parent Zareth! et il me procurera les moyens de continuer ma route sans danger.

— Je vais donc t'y conduire; là nous nous séparerons: il ne nous reste guère qu'une demi-heure de chemin pour apercevoir cette ville.

Cette demi-heure se passa dans un silence complet. Le pèlerin dédaignait de parler au juif sans nécessité, et le juif n'osait adresser la parole à un homme sur qui un pèlerinage dans les lieux saints répandait une sorte de sainteté. Ils s'arrêtèrent sur le haut d'une petite colline. — Voilà Sheffield, dit le pèlerin à Isaac en lui montrant les murs de cette ville, et ici nous nous séparons.

— Pas avant que vous ayez accepté les remerciemens du pauvre juif; car je n'ose vous prier de m'accompagner chez mon parent Zareth, qui pourrait me fournir les moyens de vous récompenser du service que vous m'avez rendu.

— Je t'ai déjà dit que je ne veux pas de récompense. Si parmi la longue liste de tes débiteurs tu veux épargner les fers et la prison, pour l'amour de moi, à quelque malheureux chrétien, je me trouverai bien récompensé du service que je t'ai rendu ce matin.

— Attendez, attendez, s'écria le juif en saisissant son manteau, je voudrais faire quelque chose de plus, quelque chose qui vous obligeât personnellement. Dieu sait qu'Isaac est pauvre, qu'il n'est

qu'un mendiant dans sa tribu, et cependant... Me pardonnerez-vous si je devine ce que vous désirez le plus en ce moment?

— Quand tu le devinerais, c'est ce que tu ne pourrais me donner, quand tu serais aussi riche que tu prétends être pauvre.

— Que je le prétends? répéta le juif; hélas! c'est bien là vérité; je suis un homme pillé, ruiné, endetté, le dernier des misérables; des mains cruelles m'ont dépouillé de mes marchandises, de mon argent, de mes vaisseaux, de tout ce que je possédais, et cependant je puis vous dire ce que vous désirez, peut-être vous le procurer: c'est un cheval de bataille et une armure.

Le pèlerin tressaillit, et se tourna vivement vers le juif. — Quel démon peut t'inspirer cette conjecture? lui demanda-t-il.

— Qu'importe? dit le juif en souriant; me direz-vous qu'elle n'est pas juste?... Or, si j'ai deviné quels sont vos désirs, j'ai les moyens de les satisfaire.

— Comment peux-tu penser qu'avec l'habit que je porte?...

— Je connais les chrétiens; je sais que le plus noble d'entre eux, par un esprit de religion superstitieuse, prend le bourdon et les sandales, et va nu-pieds visiter le tombeau de celui...

— Juif! s'écria le pèlerin d'un ton sévère, ne blasphème point!

— Pardon, j'ai parlé inconsidérément. Mais vous avez laissé échapper, hier soir et ce matin, quelques paroles qui ont été pour moi ce qu'est l'étincelle qui, en jaillissant du caillou, prouve le métal qu'il recèle. Je sais en outre que cette robe de pèlerin cache une chaîne d'or telle qu'en portent les chevaliers. Je l'ai vue briller, il y a quelques heures, tandis que vous étiez penché sur mon lit.

Le pèlerin ne put s'empêcher de sourire. — Si un œil aussi curieux perçait sous tes vêtemens, lui dit-il, peut-être y ferait-il aussi bien des découvertes!

— Ne parlez pas ainsi, dit le juif en changeant de couleur; et prenant son écritoire, comme pour couper court à la conversation, il en tira une plume et une feuille de papier roulée, l'appuya sur sa toque jaune, et se mit à écrire sans descendre de sa mule. Quand il eut fini, il remit ce billet, écrit en hébreu, au pèlerin, et lui dit: — Toute la ville de Leicester connaît le riche juif Kirgath Jairam, de Lombardie. Remettez-lui ce billet. Il a en vente six armures de Milan, dont la moindre conviendrait à une tête couronnée; dix coursiers de guerre, dont le moins beau serait digne d'un roi allant livrer bataille pour la possession de son trône. Vous

pourrez choisir l'armure et le cheval qui vous plairont davantage, et lui demander tout ce qui pourra vous être nécessaire pour le tournoi; il vous le donnera. Après le tournoi, vous lui rendrez le tout fidèlement, à moins que vous ne soyez alors en état d'en payer le prix.

— Mais, Isaac, dit le pèlerin, ne sais-tu pas que dans un tournoi les armes et le cheval du vaincu appartiennent au vainqueur? C'est la loi de ces sortes de combats. Or je puis être malheureux, et perdre ce que je ne pourrais ni rendre ni payer.

Le juif pâlit, et parut comme étourdi par la possibilité d'une telle chance; mais, rappelant tout son courage: — Non, non, non! s'écria-t-il vivement; cela est impossible.... je ne veux pas y penser..... La bénédiction de notre père céleste sera sur vous..... Votre lance sera aussi forte que la verge de Moïse.

A ces mots, il tournait la tête de sa mule du côté de Sheffield; mais le pèlerin saisit à son tour son manteau: — Isaac, lui dit-il, tu ne connais pas encore tous les risques que tu cours. L'armure peut être endommagée, le cheval peut être blessé ou tué; car si je vais au tournoi, je n'épargnerai ni mes armes ni mon coursier. D'ailleurs les gens de ta tribu ne donnent rien pour rien, et je devrais payer quelque chose pour m'en être servi.

Le juif fit des contorsions sur sa selle, comme un homme tourmenté d'un accès de colique; mais les sentimens qui l'animaient en ce moment l'emportèrent sur ceux qui lui étaient habituels. — Peu importe, lui dit-il, peu importe..... Laissez-moi partir. S'il y a quelque dommage, il ne vous en coûtera rien, et Kirgath Jairam vous prêtera sans intérêt tout ce qui vous sera nécessaire, pour l'amour de son concitoyen Isaac. Adieu! Ecoutez, ajouta-t-il en se retournant: ayez soin de ne pas trop vous exposer dans ces folles batailles. Ayez soin de ménager, je ne dis pas votre armure et votre cheval, mais votre vie, brave jeune homme..... Adieu.

— Grand merci de ton avis, dit le pèlerin; je profiterai de ta courtoisie, et j'aurai du malheur si je ne puis la récompenser.

Ils se séparèrent alors, et entrèrent dans Sheffield par deux routes différentes.

CHAPITRE VII.

. . . . On voit maints chevaliers.
Marcher accompagnés de nombreux écuyers.
L'un porte le haubert, un autre tient la lance ;
Chargé du bouclier un troisième s'avance.
La trompette guerrière a donné le signal !
Aux armes, chevaliers ! voici l'instant fatal.
L'impatient coursier, du pied frappant la terre,
Montre en rongeant son frein son noble caractère.

DRYDEN. *Palémon et Arcite.*

La situation de la nation anglaise était, à cette époque, assez malheureuse. Le roi Richard était absent, détenu prisonnier par le perfide et cruel duc d'Autriche ; on ignorait jusqu'au lieu de sa captivité, et son destin n'était même qu'imparfaitement connu de la très grande majorité de ses sujets, opprimés par toutes sortes de tyrannies subalternes.

Le prince Jean, ligué avec Philippe de France, ennemi mortel de Richard, employait toute son influence sur le duc d'Autriche pour prolonger la captivité de son frère, dont il avait reçu tant de faveurs. Pendant ce temps, il fortifiait sa faction dans le royaume, dont il se proposait, en cas de mort du roi, de disputer le trône à l'héritier légitime, Arthur, duc de Bretagne, fils de Geoffroy Plantagenet, frère aîné de Jean. Cette usurpation, comme on sait, il l'exécuta par la suite. D'un caractère léger, licencieux et perfide, Jean s'attacha facilement, non-seulement ceux qui avaient à craindre que leur conduite pendant l'absence de Richard n'attirât sur eux son ressentiment, mais encore cette classe nombreuse de gens déterminés et ne reconnaissant aucune loi, qui, de retour des croisades, avaient rapporté dans leur patrie tous les vices de l'Orient, un cœur endurci, le besoin de réparer les brèches que leur fortune avait souffertes, et qui plaçaient toutes leurs espérances dans une commotion intérieure.

A ces causes de malheurs publics et d'inquiétudes il faut encore ajouter la multitude de proscrits ou d'outlaws, qui, poussés au désespoir par les actes d'oppression des seigneurs féodaux, et par la sévérité avec laquelle on faisait exécuter la charte des forêts, s'étaient réunis en bandes, vivaient dans les bois, et bra-

vaient l'autorité des magistrats du pays. D'un autre côté, les nobles eux-mêmes, fortifiés dans leurs châteaux, et jouant les petits souverains dans leurs domaines, avaient à leur solde des bandes qui n'étaient pas moins à craindre, et ne reconnaissaient pas plus l'empire des lois que les déprédateurs avoués. Pour entretenir ces troupes qui faisaient leur force, pour soutenir leur luxe et fournir aux extravagances dans lesquelles leur orgueil les entraînait, ils empruntaient aux juifs de l'argent à un intérêt usuraire : c'était la plaie qui dévorait leurs biens, et ils n'y connaissaient d'autre remède que les actes de violence qu'ils se permettaient contre leurs créanciers toutes les fois qu'ils en trouvaient l'occasion.

Le peuple anglais souffrait considérablement d'un pareil état de choses, et l'avenir ne lui offrait qu'une perspective de maux encore plus grands. Pour comble de malheur, une maladie contagieuse, de dangereuse nature, régnait dans le pays, et sa malignité était encore aggravée par la malpropreté des classes inférieures, leur logement malsain et leur mauvaise nourriture. Un grand nombre périssaient, et ceux qui leur survivaient étaient tentés de leur envier un destin qui les arrachait aux maux dont ils étaient menacés dans l'avenir.

Cependant, au milieu de toutes ces causes de détresse, le peuple, comme la noblesse, prenait au tournoi qui allait s'ouvrir, et qui formait le grand spectacle de ce siècle, le même intérêt que prend à un combat de taureaux le bourgeois indigent de Madrid, qui ne sait pas s'il aura de quoi apaiser la faim de sa famille. Ni les devoirs à remplir, ni la faiblesse et les infirmités, ne pouvaient empêcher les jeunes gens et les vieillards de venir de bien loin pour assister à de pareilles fêtes. A la passe-d'armes, comme on l'appelait, qui allait avoir lieu à Ashby, dans le comté de Leicester, les tenans devaient être des champions de la plus grande célébrité, et le prince Jean lui-même devait l'honorer de sa présence. Une semblable fête avait donc fixé l'attention générale : un concours immense de personnes de tout âge et de tout rang s'étaient rendus, dans la matinée du jour indiqué, au lieu désigné pour le tournoi.

Ce lieu était particulièrement pittoresque. Sur la lisière d'un bois situé à un mille de la ville d'Ashby, était une grande prairie couverte de la plus belle verdure, bornée d'un côté par une forêt, et de l'autre par des chênes épars, parvenus à une taille extraordinaire. Le terrain semblait avoir été disposé exprès par

la nature pour le spectacle martial dont il devait être le théâtre : car de tous côtés il s'élevait en pente douce pour former une sorte d'amphithéâtre ; et un vaste espace situé au milieu, uni et de niveau, avait été entouré de fortes palissades. La forme en était carrée, mais les angles en avaient été arrondis pour donner aux spectateurs plus de facilité pour bien voir. Au nord et au sud, on avait laissé dans les palissades, pour les combattans, deux entrées fermées par des portes de bois, assez larges pour le passage de deux cavaliers de front. A chacune de ces portes étaient deux hérauts accompagnés de six trompettes, d'un nombre égal de poursuivans d'armes, et d'un fort détachement de troupes pour maintenir le bon ordre et recevoir les chevaliers à leur arrivée.

Sur une plate-forme, élevée derrière la porte du sud, étaient placés cinq pavillons magnifiques, ornés de pannonceaux bruns et noirs, couleurs choisies par les cinq chevaliers tenans du tournoi. Devant chaque pavillon était suspendu le bouclier du chevalier qui l'occupait, et à côté était son écuyer, déguisé en sauvage, en homme des bois, ou revêtu de tout autre costume bizarre et étranger, suivant le goût de son maître, ou le rôle qu'il lui plaisait de se donner pendant toute la durée de la passe-d'armes [1]. La tente du centre, comme place d'honneur, avait été assignée à sir Brian de Bois-Guilbert, que sa renommée dans tous les combats chevaleresques et sa liaison avec les chevaliers qui avaient conçu le projet de cette joûte avaient fait recevoir avec empressement dans la compagnie des tenans, dont il avait même été proclamé chef. A gauche de sa tente étaient celles de sir Reginald Front-de-Bœuf et de sir Philippe de Malvoisin; de l'autre côté on voyait le pavillon de Hugues de Grantmesnil, noble baron du voisinage, dont un des ancêtres avait été lord grand-maître de la maison du roi [2], sous les règnes du Conquérant et de son fils Guillaume-le-Roux; et le pavillon de Ralph de Vipont, chevalier de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, qui possédait d'anciens domaines à Heather, près d'Ashby-de-la-Zouche. Un passage de trente pieds de largeur conduisait, par une pente douce, de la porte de l'arène à la plate-forme sur laquelle étaient dressées les tentes. Une palissade le fermait des deux côtés, et une autre entourait pareillement l'esplanade située en face des tentes.

1. On suppose que ces espèces de mascarades ont donné naissance à l'introduction des supports dans l'art héraldique.
2. Lord High-Steward.

Un passage semblable, de trente pieds de largeur, conduisait à la porte du côté du nord, et aboutissait, de l'autre côté, à un grand terrain, enclos de la même manière, et destiné aux chevaliers qui voudraient figurer comme assaillans. Derrière étaient des tentes, dans quelques-unes desquelles on avait préparé des rafraîchissemens de toute espèce. Les autres étaient destinées aux armuriers, aux maréchaux-ferrans et aux autres artisans dont le secours pouvait devenir nécessaire.

Tout autour de l'arène on avait élevé des galeries, ornées de tapis et garnies de siéges couverts de coussins, pour la noblesse des deux sexes qui voudrait assister au tournoi. Un espace était destiné pour les yeomen [1] et les spectateurs un peu au-dessus du vulgaire, et pouvait se comparer au parterre de nos spectacles. La populace garnissait le haut des tertres voisins, d'où, grâce à l'élévation naturelle du terrain, on pouvait voir les lices par-dessus les galeries. Un grand nombre de curieux étaient perchés en outre sur les branches des arbres qui entouraient la prairie, et l'on voyait des spectateurs jusque sur un clocher situé à quelque distance.

Pour compléter la description générale, il nous reste à parler d'une galerie, placée au centre, du côté de l'orient; elle était plus élevée que les autres, plus richement ornée, et l'on y voyait une espèce de trône surmonté d'un dais sur lequel étaient brodées les armoiries d'Angleterre. Des écuyers, des varlets, des gardes, revêtus de costumes brillans, se tenaient autour de cette place d'honneur, préparée pour le prince Jean et pour sa suite. En face, du côté de l'occident, était une autre galerie de même hauteur, décorée peut-être avec moins de magnificence, mais avec plus d'élégance et de recherche que la première, destinée au prince. Des pages et des jeunes filles, les plus jolies qu'on eût pu réunir, revêtues de costumes de fantaisie, roses et verts, entouraient un trône couvert des mêmes couleurs. Sur le dais qui le couvrait flottaient une multitude de pannonceaux et de banderolles sur lesquelles on avait peint des cœurs blessés, des cœurs enflammés, des flèches, des arcs, des carquois, et tous ces lieux communs emblématiques par lesquels on représente les triomphes de Cupidon. Une inscription blasonnée annonçait que ce trône était réservé

1. Ce mot, qui avec le temps a reçu plusieurs significations, désigne ici les anciens cultivateurs propriétaires venant immédiatement après ceux qui avaient le titre alors moins banal d'*esquire* et de *gentleman*. Ailleurs il désigne la milice ou un corps d'hommes d'armes.

pour LA REINE DE LA BEAUTÉ ET DES AMOURS. Mais qui devait être cette reine? c'est ce que personne ne savait encore.

Cependant les spectateurs de tous rangs s'empressaient de prendre les places respectives qui leur étaient destinées; ce qui n'eut pas lieu sans bien des querelles pour fixer celle à laquelle chacun avait droit. La plupart furent jugées sans cérémonie par les hommes d'armes, qui employaient sans façon le manche de leurs hallebardes pour mettre à la raison les réfractaires qui voulaient en appeler de leur décision. Quand il s'agissait de personnes qui méritaient plus de considération, les hérauts d'armes intervenaient, et quelquefois même les deux maréchaux du tournoi; c'étaient William de Wyvil et Etienne de Martival, qui, armés de pied en cap, se promenaient à cheval dans l'intérieur de l'enceinte, pour maintenir le bon ordre parmi les spectateurs.

Peu à peu les galeries se remplirent de nobles et de chevaliers, dont le costume riche, mais presque uniforme, formait un piquant contraste avec la parure élégante et variée des dames qui y accoururent même en plus grand nombre que les hommes, quoiqu'on eût pu croire que la crainte de voir couler le sang les empêchât de trouver du plaisir à ce spectacle. L'espace intérieur se remplit également des plus riches d'entre les yeomen, de bourgeois, et même de nobles d'un rang inférieur, que la modestie, l'indigence ou un titre douteux, empêchaient de prétendre à une place plus distinguée. Ce fut pourtant parmi eux qu'il s'éleva le plus de querelles sur la préséance.

—Chien de mécréant, dit un vieillard dont la tunique râpée prouvait la pauvreté, comme son épée et sa chaîne d'or annonçaient ses prétentions à la noblesse; enfant d'une louve, oses-tu bien toucher un chrétien, un gentilhomme normand du sang de Montdidier?

Celui à qui s'adressait cette apostrophe brutale n'était autre que notre connaissance Isaac d'York. Vêtu avec richesse et même avec magnificence, il s'efforçait d'obtenir deux places sur le devant des galeries, pour lui et pour sa fille, la belle Rebecca, qui, l'ayant rejoint à Ashby, lui tenait le bras, et n'était pas peu effrayée du mécontentement général qu'excitait la présomption de son père. Mais si nous avons vu Isaac soumis et timide dans une autre occasion, il savait qu'en celle-ci il n'avait rien à craindre. Ce n'était pas dans un endroit public, en face de tous les ordres de la nation rassemblés, qu'un noble avide ou méchant pouvait lui faire courir

quelque danger. En de telles circonstances, les juifs étaient sous la sauvegarde de la loi générale; et si ce n'était qu'une faible protection, il arrivait presque toujours que, dans de pareils rassemblemens, il se trouvait quelques barons qui, par des motifs d'intérêt, étaient disposés à prendre leur défense. Isaac avait d'ailleurs en ce moment un autre motif de tranquillité. Il savait que le prince Jean devait assister au tournoi, et il en était connu personnellement. Ce prince négociait alors avec les juifs d'York un emprunt considérable qui devait être assuré sur certaines terres, et garanti par un dépôt de joyaux; Isaac devait fournir la plus forte partie de cet emprunt, et il était convaincu que le désir qu'avait le prince de conclure cette affaire suffisait pour lui procurer sa protection s'il en avait besoin.

Enhardi par ces considérations, le juif persista, et coudoya le chrétien normand, sans respect pour son origine, son rang et sa religion. Les plaintes du vieux gentilhomme excitèrent l'indignation de ses voisins. Parmi ceux-ci, un yeoman robuste et bien vêtu en drap vert de Lincoln, portant douze flèches à sa ceinture, un baudrier garni d'une plaque en argent, et tenant en main un arc de six pieds de hauteur, se tourna tout à coup vers le juif; et son visage, bruni par le soleil, rougissant de colère : — N'oublie pas, lui dit-il, que toutes les richesses que tu as amassées en suçant le sang de tes malheureuses victimes n'ont fait que t'enfler comme une araignée qu'on oublie tant qu'elle se tient dans l'obscurité, mais qu'on écrase dès qu'elle se montre au grand jour.

Cette menace, prononcée d'une voix ferme et menaçante, en anglo-saxon, ébranla la confiance du juif, et il se serait sans doute éloigné d'un voisinage si dangereux si l'attention générale ne s'était portée en ce moment sur le prince Jean, qui entrait dans l'arène avec une escorte nombreuse composée de chevaliers, de seigneurs de sa cour, et de quelques ecclésiastiques mis avec autant de recherche que des courtisans. On distinguait parmi eux le prieur de Jorvaulx, aussi élégamment vêtu que le permettait l'ordre auquel il appartenait; l'or et les plus riches fourrures brillaient sur lui, et les pointes de ses bottes, outrant la mode ridicule adoptée à cette époque, remontaient si haut qu'il lui était impossible d'appuyer les pieds sur ses étriers. Cet inconvénient n'en était pas un pour le galant prieur, qui peut-être même n'était pas fâché de trouver l'occasion de donner, devant une brillante assemblée, et surtout devant les dames qui en faisaient partie, une preuve de sa

dextérité dans l'art de l'équitation. Le reste de la suite du prince Jean se composait des principaux chefs de ses bandes soudoyées, de plusieurs barons pillards et débauchés, qui faisaient sa société ordinaire; et de quelques chevaliers templiers et hospitaliers.

On peut remarquer ici que ces chevaliers passaient pour être ennemis du roi Richard, ces deux ordres ayant pris le parti de Philippe de France dans les longues querelles qui avaient eu lieu en Palestine entre ce monarque et le roi d'Angleterre. On sait que ce fut par suite de cette discorde que les victoires réitérées de Richard restèrent sans fruit, qu'il échoua dans ses tentatives pour se rendre maître de Jérusalem, et que toute la gloire dont il s'était couvert n'aboutit qu'à conclure une trève douteuse avec le sultan Saladin. Se conduisant d'après les mêmes principes politiques qui avaient dicté la conduite de leurs confrères dans la Terre-Sainte, les templiers et les hospitaliers d'Angleterre et de Normandie s'étaient attachés à la faction du prince Jean, n'ayant guère de motifs pour désirer le retour de Richard, ou l'avénement d'Arthur, son héritier présomptif. Par une raison contraire, le prince Jean haïssait et méprisait le peu de familles saxonnes distinguées qui subsistaient encore en Angleterre, et il ne manquait aucune occasion de les insulter et de les humilier, sachant bien qu'elles n'aimaient pas sa personne, et qu'elles ne favoriseraient jamais ses prétentions. Il en était de même des hommes des communes, qui craignaient qu'un souverain comme le prince Jean, avec un penchant décidé à la licence et à la tyrannie, n'usurpât encore davantage sur leurs droits et leurs priviléges.

Suivi de ce brillant cortége, vêtu d'un habit de soie cramoisi brodé en or, portant un faucon sur le poing, la tête couverte d'un riche bonnet en fourrure orné d'un diadème de pierres précieuses, d'où s'échappaient de longs cheveux bouclés qui flottaient sur ses épaules, le prince Jean faisait caracoler son beau palefroi gris dans les lices, à la tête de son joyeux cortége, riant à haute voix, et examinant avec toute la hardiesse d'un roi les beautés qui ornaient les galeries supérieures.

Ceux mêmes qui remarquaient dans l'air de ce prince une audace dissolue jointe à une hauteur excessive et à une indifférence complète sur l'opinion des autres, ne pouvaient lui refuser cette sorte de beauté résultant d'une physionomie ouverte. Ses traits naturellement réguliers prenaient, à force d'art, une expression de courtoisie, mais laissaient percer encore la contrainte imposée

aux sentimens cachés de l'ame. Cette apparence trompeuse passe souvent pour une mâle franchise, tandis que dans le fond elle n'annonce que l'indifférence d'un effronté qui compte sur la supériorité que lui donnent sa naissance, sa fortune, et tous ses avantages extérieurs, sans se mettre en peine d'y ajouter aucun autre genre de mérite. Quant à ceux qui n'examinaient pas les choses de si près, et le nombre en est ordinairement de cent contre un, la riche palatine en fourrure du manteau dont le prince Jean était paré, ses bottes de maroquin, ses éperons d'or, la grâce avec laquelle il se tenait à cheval, suffisaient pour leur faire pousser des acclamations tumultueuses.

Dès son entrée dans l'enceinte, le prince avait remarqué l'altercation à laquelle avait donné lieu la prétention ambitieuse d'Isaac. Son œil perçant reconnut sur-le-champ le juif, mais s'arrêta avec beaucoup plus de plaisir sur la jolie fille de Sion, qui, effrayée du tumulte, se pressait contre son père, et était presque suspendue à son bras.

Même aux yeux d'un connaisseur aussi habile que le prince Jean, Rebecca pouvait disputer de charmes avec les plus fières beautés de l'Angleterre. Sa taille, douée des plus belles proportions, se montrait avec un double avantage, grâce à une espèce de costume oriental qu'elle portait, suivant l'usage des femmes de sa nation. Un turban de soie jaune allait bien à son teint un peu brun; ses yeux étaient vifs et brillans, ses sourcils parfaitement arqués, son nez aquilin et parfait, ses dents blanches comme des perles, et les boucles nombreuses de ses cheveux noirs tombaient en longs anneaux sur tout ce qu'une simarre de soie de Perse, fond pourpre brodé de fleurs, laissait à découvert de son cou et de son sein charmant; tout, en un mot, offrait en elle une réunion d'attraits qui ne le cédaient en rien à ceux des plus belles dames assises autour d'elle. Il est vrai que la grande chaleur avait favorisé les regards avides des amateurs de la beauté, en obligeant Rebecca à laisser ouvertes les trois premières agrafes de sa tunique, qui étaient d'or et enrichies de perles. On en apercevait mieux un collier et des boucles d'oreilles de diamant d'un prix considérable. Une plume d'autruche flottait sur son turban, auquel elle était fixée par une agrafe en brillans. Les belles orgueilleuses placées dans la galerie au-dessus d'elle lançaient des sarcasmes contre l'aimable juive, ce qui n'empêchait pas qu'elles ne portassent secrètement envie à ses charmes et à sa parure.

— Par la tête chauve d'Abraham, dit le prince Jean, cette juive doit être le portrait vivant de cette beauté qui rendit fou le plus sage des rois..... Qu'en dites-vous, prieur Aymer?..... Par le temple que mon prudent frère Richard n'a pas été en état de reconquérir, c'est la Fiancée du Cantique des cantiques.

— La rose de Sharon, le lis de la vallée, répondit le prieur d'un ton goguenard; mais Votre Grâce doit songer que ce n'est qu'une juive.

— Oui, reprit le prince, et voilà mon Mammon d'iniquité, le marquis des marcs d'argent, le baron des besans, qui dispute une place à des chiens sans un sou, qui n'ont pas, dans leur poche usée, une pièce marquée à la croix pour empêcher le diable d'y danser....... [1]. Par le corps de saint Marc! mon prince des subsides et son aimable juive auront place dans la galerie..... Quelle est cette belle, Isaac? lui demanda-t-il en avançant vers lui. Est-ce ta fille, ta femme? Quelle est cette houri orientale à qui tu donnes le bras?

— C'est ma fille Rebecca, prince, répondit le juif sans le moindre embarras et sans paraître interdit d'un discours où il entrait autant d'ironie que de courtoisie.

— Tu n'en es que plus sage, dit Jean en faisant un éclat de rire que ses courtisans ne manquèrent pas de répéter; mais, fille ou femme, il faut qu'elle ait une place digne de sa beauté. Qui est dans cette galerie? dit-il en levant les yeux sur celle qui était au-dessus. Des rustres saxons. Fort bien. Qu'ils se serrent, et qu'ils fassent place au prince des usuriers et à son aimable fille. Il faut que ces vilains apprennent à partager les premières places de la synagogue avec ceux à qui la synagogue appartient naturellement.

Ceux qui occupaient cette galerie, et à qui s'adressait ce discours injurieux, étaient Cedric le Saxon avec sa famille, et son ami, son allié, son voisin Athelstane de Coningsburgh, personnage qui, descendu du dernier roi saxon d'Angleterre, était regardé avec le plus profond respect par tous les Saxons du nord de ce royaume. Avec le sang de cette ancienne race royale, Athelstane avait reçu plusieurs de ses défauts. Il était d'une figure agréable, fortement constitué, à la fleur de l'âge; mais ses traits étaient inanimés, ses yeux sans expression, sa démarche lente et

1. Allusion à un proverbe populaire :

— Logeant le diable dans sa bourse,
C'est-à-dire n'y logeant rien.

pesante, et il était si long à se déterminer à la moindre chose, qu'on lui avait appliqué le sobriquet donné à un de ses ancêtres, et qu'on l'appelait Athelstane l'Indolent[1]. Ses amis, et il en avait beaucoup, qui, de même que Cedric, lui étaient entièrement dévoués, soutenaient que cette paresse naturelle ne venait ni de faiblesse d'esprit ni de manque de courage, mais que c'était la suite d'un caractère indécis. D'autres prétendaient que le vice héréditaire de son ivrognerie avait absorbé toutes les facultés d'un esprit qui n'avait jamais été très vif, et que le courage passif ainsi que la bonhomie qui lui restaient n'étaient plus que les qualités les moins estimables d'un caractère naturellement généreux, dont on aurait pu tirer parti s'il ne s'était dégradé dans une longue suite de débauches.

Ce fut à ce personnage si respecté de tous les Saxons que le prince, d'un ton impérieux, commanda de faire place à Isaac et à Rebecca. Athelstane, confondu par un ordre que les mœurs et les opinions de ce temps rendaient souverainement injurieux, ne se souciant pas d'obéir, et ne sachant comment résister, n'opposa qu'une *force d'inertie* à la volonté de Jean, et, sans faire un seul mouvement, ouvrit ses grands yeux gris, et regarda fixement le prince avec un air d'étonnement qui avait quelque chose de très risible; mais l'impétueux Jean ne songea nullement à en rire.

— Ce porcher saxon dort ou ne veut pas m'entendre; pousse-le avec ta lance, de Bracy, dit-il à un chevalier qui était près de lui, et qui était chef d'une compagnie franche, espèce de troupe de condottieri, c'est-à-dire de mercenaires, qui s'attachaient au service du premier prince qui voulait les payer.

Cet ordre occasiona quelques murmures, même parmi la suite du prince; mais de Bracy, que sa profession mettait au-dessus de tous scrupules, leva sa lance, la dirigea au-dessus de l'espace qui séparait l'arène de la galerie, et il aurait exécuté l'ordre de Jean avant qu'Athelstane l'Indolent eût retrouvé assez de sa présence d'esprit pour reculer et se mettre à l'abri, si Cedric, aussi prompt à agir que son ami était lent, n'eût tiré, avec la rapidité de l'éclair, sa courte épée du fourreau, et d'un coup vigoureusement appliqué n'eût coupé le bois de la lance, dont le fer tomba à terre.

Le sang monta au visage du prince. Il jura d'une manière effrayante, et il aurait donné de nouveaux ordres plus rigoureux

1. *Unready*, indolent, lambin, qui n'est jamais prêt.

encore que le premier, s'il n'en eût été détourné et par les prières des gens de sa suite, qui le conjurèrent de patienter, et par une acclamation générale du peuple, qui applaudissait à la généreuse action de Cedric. Il promena ses yeux autour de lui d'un air d'indignation, comme s'il eût cherché quelque victime qu'il pût sacrifier plus facilement à sa colère, et ils s'arrêtèrent par hasard sur l'archer dont nous avons déjà parlé, et qui, sans s'inquiéter des regards menaçans que le prince jetait sur lui, continuait à applaudir à haute voix.

— Pourquoi pousses-tu ces acclamations ? lui demanda Jean.

— J'applaudis toujours, répondit le yeoman, quand je vois un coup adroit, ou un trait bien visé.

— Oui-dà ! Et sans doute ta flèche irait droit dans le blanc.

— Je l'espère, à distance convenable.

— Il toucherait le but de Wat-Tyrrel [1] à cent pas, dit une autre voix derrière lui. Mais il fut impossible de savoir qui avait prononcé ces paroles.

Cette allusion au destin de Guillaume-le-Roux, son aïeul, porta au plus haut degré la colère du prince ; mais elle l'effraya en même temps, et il se contenta d'ordonner à quatre hommes d'armes de ne pas perdre de vue ce fanfaron.

— Par saint Grizzel, je veux voir ce qu'il sait faire, lui qui est si disposé à applaudir à ce que font les autres.

— Je ne crains pas l'épreuve, répondit le yeoman avec un calme qui ne se démentit pas un instant.

— Quant à vous, rustres saxons, dit le prince, levez-vous ; car, puisque je l'ai prononcé, par le soleil qui nous éclaire, le juif aura place parmi vous.

— Non, prince, non, s'il plaît à Votre Grâce, dit Isaac. Il ne nous convient pas de nous asseoir auprès des puissans de la terre.

L'ambition d'Isaac l'avait bien porté à désirer une place près du descendant ruiné de la famille de Montdidier ; mais elle n'allait pas jusqu'à vouloir se faire une querelle avec de riches Saxons.

— Chien d'infidèle, s'écria Jean, obéis à mes ordres, ou je te fais écorcher, et ta peau tannée fera une selle pour mon cheval.

Forcé dans ses retranchemens, le juif monta à pas lents, suivi de sa fille tremblante, les degrés qui conduisaient à la galerie.

— Voyons qui osera l'arrêter, dit le prince les yeux fixés sur

1. Walter Tyrrel était un des courtisans de Guillaume-le-Roux. Il tua ce prince à la chasse, mais par mégarde selon quelques historiens.

Cedric, dont l'attitude semblait annoncer qu'il se disposait à le précipiter du haut de la galerie.

Cette catastrophe fut prévenue par le fou Wamba, qui, s'élançant entre son maître et le juif, s'écria, en réponse à l'exclamation menaçante du prince : — Par Dieu ! ce sera moi ; — et en même temps, tirant de sa poche une grande tranche de jambon dont il s'était sans doute muni de crainte que le tournoi ne durât plus longtemps que son envie de faire abstinence, il la mit sous la barbe du juif, faisant en même temps brandir sur sa tête son sabre de bois. Isaac, se voyant menacé d'être souillé par ce que sa nation a le plus en horreur, recula de quelques pas ; le pied lui manqua, et il roula de degrés en degrés jusqu'à terre, aux grands éclats de rire de tous les spectateurs ; et le prince Jean, oubliant sa colère, ne fut pas celui qui rit le moins.

— Cousin prince, dit Wamba, accordez-moi le prix du tournoi. J'ai vaincu mon antagoniste avec l'épée et le bouclier. Et en même temps il montrait d'une main la tranche de jambon, et de l'autre son sabre de bois.

— Qui es-tu, noble champion ? demanda le prince à Wamba en riant encore.

— Fou par droit de naissance, répondit celui-ci ; je me nomme Wamba, fils de Witless, fils de Weatherbrain [1], qui était fils d'un alderman.

— Allons, qu'on fasse place au juif dans la galerie d'en bas, dit le prince Jean, qui ne fut peut-être pas fâché de sai ir un prétexte pour révoquer ses premiers ordres ; il ne serait pas juste de placer le vaincu au rang du vainqueur.

— Il serait encore moins juste de mettre un juif à côté d'un jambon, dit Wamba.

— Grand merci, brave garçon, s'écria le prince, tu m'as fait rire ; il faut que je te récompense. Isaac, prête-moi une poignée de besans.

Le juif, étourdi de cette demande, n'osant s'y refuser et ne pouvant se résoudre à y satisfaire, prit en soupirant un sac de fourrure qui était suspendu à sa ceinture, et il calculait peut-être combien de pièces pourraient passer pour une poignée, quand le prince, impatient de ce délai, lui arracha le sac des mains, jeta quelques pièces d'or à Wamba, et continua sa ronde en emportant

1. *Witless*, sans esprit. *Weatherbrain*, cervelle éventée.

le surplus, laissant le juif exposé à la dérision de ceux qui l'entouraient, et qui applaudirent le prince comme s'il eût fait quelque exploit honorable.

CHAPITRE VIII.

Mais la lice est ouverte, et les nobles rivaux
Attendent le signal pour combattre en champ clos.
Il est enfin donné: l'on ouvre la barrière;
On entend retentir la trompette guerrière;
Et, la lance en avant, deux vaillans chevaliers
S'élancent en pressant les flancs de leurs coursiers.

DRYDEN. *Palémon et Arcite.*

Le prince Jean était encore au milieu de sa cavalcade, quand, s'arrêtant tout à coup :

— Par la sainte Vierge, sire prieur, dit-il à Aymer, nous avons oublié la principale affaire du jour. Nous n'avons pas nommé la reine de la beauté et des amours, dont la belle main doit présenter le prix au vainqueur. Quant à moi, je suis libéral dans mes idées, et je ne me ferais aucun scrupule de voter pour les yeux noirs de Rebecca.

— Sainte Vierge! s'écria le prieur d'un air de consternation. Une juive! Nous mériterions d'être lapidés dans cette enceinte, et je ne suis pas encore assez vieux pour vouloir être martyr. D'ailleurs, je jure par mon saint patron qu'elle est bien moins jolie que cette aimable Saxonne, lady Rowena.

— Juif ou Saxon, chien ou porc, qu'importe? dit le prince : je veux nommer Rebecca, ne fût-ce que pour mortifier ces rustres de Saxons.

Un murmure presque général s'éleva parmi ceux qui formaient son cortége.

— Ceci passe la plaisanterie, prince, dit de Bracy; si vous faites un pareil choix, pas un chevalier ne voudra lever la lance.

— C'est insulter vos chevaliers de propos délibéré, dit Waldemar de Fitzurse, un des plus vieux courtisans du prince Jean; et, si Votre Grâce persiste dans ce projet, c'est vouloir la ruine de vos nobles desseins.

— Baron, répondit le prince avec hauteur, je vous ai pris pour me suivre, et non pour me conseiller.

— Mais ceux qui vous suivent dans le chemin où vous marchez, lui dit Waldemar à voix basse, ont acquis le droit de vous donner conseil, car il y va pour eux, autant que pour vous, de l'honneur et de la vie.

D'après le ton qu'avait pris Fitzurse, Jean sentit qu'il ne serait pas prudent d'insister.

— Je ne voulais que faire une plaisanterie, dit-il, et voilà que vous vous redressez tous contre moi comme autant de serpens. Nommez qui vous voudrez, de par le diable! et je confirme d'avance votre choix.

— Faites mieux, dit de Bracy; laissez vacant le trône de notre belle souveraine, jusqu'à ce que le vainqueur soit proclamé; et que lui-même alors choisisse la belle qui devra l'occuper. Ce sera accorder un nouvel honneur à son triomphe, et apprendre aux dames à chérir la valeur qui donne le droit de les élever à une telle distinction.

— Si Brian de Bois-Guilbert gagne le prix, dit le prieur, je gage mon rosaire que je nomme la reine d'amour et de beauté.

— Bois-Guilbert est bonne lance, dit de Bracy, mais il y a ici plus d'un chevalier qui ne craindrait pas de le rencontrer.

— Silence! dit Waldemar, il est temps que le prince prenne sa place : les chevaliers et les spectateurs s'impatientent, le temps s'écoule, et il convient que le tournoi commence.

Quoique le prince Jean ne régnât pas encore, il trouvait dans Waldemar Fitzurse tous les inconvéniens d'un ministre favori, qui veut servir son maître, mais toujours de la manière qui lui convient. Il céda donc à sa remontrance, quoiqu'il fût un de ces caractères qui montrent d'autant plus d'obstination qu'il s'agit de plus frivoles bagatelles. Il se plaça sur son trône, entouré de son cortége, et ordonna aux hérauts d'armes de proclamer les réglemens du tournoi, qui consistaient en ce qui suit :

1° Les cinq chevaliers tenans devaient accepter le combat de tous venans.

2° Tout chevalier se proposant de combattre pouvait choisir son antagoniste parmi les tenans, en touchant son bouclier. S'il le touchait avec le bois de sa lance, le combat devait avoir lieu avec ce qu'on appelait les armes courtoises, c'est-à-dire avec des lances dont la pointe était garnie d'un morceau de bois aplati, de sorte

IVANHOE

CH X

Publié par Furne et Cie.

qu'on ne courait d'autres dangers que ceux qui pouvaient résulter d'une chute ou du choc des chevaux; mais, si l'assaillant touchait le bouclier avec le fer de sa lance, le combat devait être à outrance, c'est-à-dire à fer affilé, comme dans une bataille véritable.

3° Quand les tenans auraient accompli leur vœu en rompant chacun cinq lances, le prince devait proclamer le vainqueur du premier jour du tournoi, et celui-ci devait recevoir pour prix un cheval de bataille de la plus grande beauté. Indépendamment de cette récompense de sa valeur, on annonça aussi qu'il aurait le droit de nommer la reine de la beauté et des amours qui décernerait le prix du jour suivant.

4° Le second jour, il devait y avoir un combat général auquel pourraient prendre part tous les chevaliers qui le désireraient, et qui, se divisant en deux troupes de nombre égal, combattraient jusqu'à ce que le prince Jean ordonnât la fin du combat, en jetant dans l'arène son bâton de commandement. La reine de la beauté et des amours devait alors placer sur la tête du chevalier que le prince proclamerait vainqueur du second jour, une couronne d'or en forme de feuilles de laurier. Cette journée terminait les jeux chevaleresques.

Mais le troisième jour devait être consacré à une joûte à l'arc, à un combat de taureaux, et à d'autres amusemens destinés principalement au peuple. Le prince Jean cherchait par de tels moyens à s'assurer une popularité qu'il diminuait au contraire tous les jours par les actes les plus arbitraires d'oppression.

La lice présentait alors le plus magnifique spectacle. Les galeries supérieures étaient remplies de tout ce que le nord et le centre de l'Angleterre offraient de plus remarquable en noblesse, en grandeurs, en richesse et en beauté; le contraste des vêtemens de cette première classe de spectateurs en rendait la vue aussi agréable qu'elle était imposante. Les galeries d'en bas, contenant la bourgeoisie et les yeomen de la vieille Angleterre, parés avec moins d'éclat, formaient comme une bordure simple et unie autour de ce cercle de broderies brillantes, pour en relever encore la splendeur.

Les hérauts d'armes ayant terminé leur proclamation par le cri d'usage : *Largesse, largesse, vaillans chevaliers!* une pluie de pièces d'or et d'argent tomba sur eux du haut des galeries, la chevalerie se piquant de montrer sa libéralité en faveur de ceux qu'on

regardait comme les secrétaires et les historiens de l'honneur. Après avoir reçu cette marque de générosité, les hérauts firent entendre les acclamations ordinaires : AMOUR AUX DAMES ! — MORT DES CHAMPIONS ! — HONNEUR AUX GÉNÉREUX ! — GLOIRE AUX BRAVES ! Le peuple faisait retentir l'air des mêmes cris, et de nombreuses trompettes y joignaient leurs sons guerriers. Les hérauts d'armes sortirent alors de la lice, où il ne resta que les deux maréchaux du tournoi, à cheval, et armés de pied en cap, immobiles comme des statues, chacun à un bout de la lice. Cependant l'espace destiné aux assaillans était rempli d'une foule de chevaliers qui désiraient se mesurer contre les tenans. Du haut des galeries, c'était l'image d'une mer agitée, sur laquelle on voyait flotter des panaches de plumes, des casques brillans et des fers de lance auxquels étaient souvent attachés des pannonceaux qui, agités par le vent, de même que les plumes, donnaient à cette scène un mouvement varié.

Les barrières s'ouvrirent enfin, et cinq chevaliers choisis par le sort s'avancèrent à pas lents dans l'arène. L'un d'eux marchait en tête; les quatre autres le suivaient deux à deux. Tous étaient splendidement armés, et le manuscrit saxon de Wardour, d'où je tire ces détails, fait une description exacte et circonstanciée de leurs couleurs, de leurs devises et de leurs armes. Mais il est inutile de nous appesantir sur ce sujet; car, pour emprunter quelques vers d'un poète, notre contemporain, qui en a écrit trop peu,

Ces chevaliers ne sont plus que poussière,
Déjà la rouille a rongé leur rapière ;
Leur ame, je l'espère, est avec tous les saints [1].

Le temps a fait tomber leurs écus des murs de leurs châteaux, où ils étaient suspendus ; leurs châteaux mêmes se sont écroulés ; à peine en peut-on montrer la place, et mainte autre race a disparu à son tour des lieux où ils exerçaient despotiquement l'autorité de seigneurs féodaux. Quel besoin a donc le lecteur de connaître leurs noms et les symboles éclipsés de leurs rangs glorieux ?

En ce moment pourtant, ne prévoyant pas l'oubli qui devait couvrir un jour leurs noms et leurs exploits, les cinq champions s'avançaient dans l'arène, retenant leurs coursiers fougueux, et les

1. Ces vers font partie d'un poëme non publié de Coleridge, dont la muse nous soumet si souvent au supplice de Tantale, par des fragmens qui attestent sa puissance, tandis que la manière dont elle les rejette trahit son humeur fantasque. Cependant ces essais imparfaits décèlent plus de talent que les chefs-d'œuvre les mieux travaillés de beaucoup d'autres.

forçant d'aller au pas, pour montrer à la fois la grâce de leur allure et la dextérité des cavaliers. Tandis qu'ils entraient dans la lice, les sons d'une musique orientale partirent de derrière les tentes où se trouvaient les tenans du tournoi ; ils étaient produits par des cymbales et d'autres instrumens encore inconnus en Europe, et que des chevaliers avaient rapportés de la Terre-Sainte. Leur harmonie barbare semblait en même temps défier les assaillans et les féliciter de leur arrivée. Tous les yeux étaient fixés sur les cinq champions, qui, montant sur la plate-forme sur laquelle s'élevaient les tentes, et se séparant, frappèrent légèrement du bois de leur lance le bouclier de l'antagoniste avec lequel chacun d'eux voulait se mesurer. La plus grande partie du peuple, plusieurs spectateurs des classes supérieures, et l'on dit même quelques dames, virent avec regret qu'ils avaient choisi les armes courtoises ; car la même classe de personnes qui applaudit aujourd'hui les tragédies les plus noires prenait alors intérêt à un tournoi en proportion du danger que couraient ceux qui y figuraient comme acteurs.

Les assaillans, ayant fait connaître leurs intentions plus pacifiques, se retirèrent à l'autre extrémité de la lice, où ils restèrent rangés en ligne, tandis que les tenans, sortant chacun de sa tente, montaient à cheval, et, ayant à leur tête Brian de Bois-Guilbert, descendaient de la plate-forme pour combattre les chevaliers qui avaient touché leurs boucliers.

Au son des clairons et des trompettes, ils s'élancèrent les uns contre les autres au grand galop : et telle fut la supériorité de l'adresse des tenans, ou leur bonne fortune, que les antagonistes de Bois-Guilbert, de Malvoisin et de Front-de-Bœuf vidèrent les arçons. Celui de Grantmesnil, au lieu de diriger sa lance contre le casque et le bouclier de son ennemi, s'écarta tellement de la ligne droite, qu'il la lui brisa sur le corps, circonstance qui passait pour plus honteuse que d'être démonté, parce que cette dernière disgrâce pouvait être occasionée par un accident, au lieu que la première ne pouvait avoir pour cause que la maladresse et le défaut d'expérience dans le maniement des armes. Le cinquième assaillant fut le seul qui maintint l'honneur de son parti : le chevalier de Saint-Jean et lui rompirent tous deux leur lance, et se séparèrent sans qu'aucun eût l'avantage.

Les cris du peuple, les acclamations des hérauts et le son des trompettes annoncèrent le triomphe des vainqueurs et la défaite des vaincus. Les premiers se retirèrent sous leurs tentes, et les

autres, confus et humiliés, sortirent de la lice pour traiter avec leurs antagonistes du rachat de leurs armes et de leurs chevaux, qui, d'après les réglemens du tournoi, appartenaient aux vainqueurs. Le cinquième seul resta quelques instans dans l'amphithéâtre, et obtint les applaudissemens des spectateurs, ce qui ajouta encore à la mortification de ses compagnons humiliés.

Une seconde et une troisième troupe d'assaillans entrèrent successivement en lice; quelques-uns d'entre eux eurent l'avantage; mais en général la victoire favorisa les tenans, dont pas un ne perdit selle; ce qui arriva dans chaque rencontre à quelques-uns de leurs adversaires. Un succès si constant refroidit considérablement l'ardeur des chevaliers qui se proposaient de combattre; et, lors de la quatrième entrée, trois d'entre eux seulement parurent dans la lice, évitèrent de toucher les boucliers des deux tenans qui paraissaient les plus redoutables, c'est-à-dire de Bois-Guilbert et de Front-de-Bœuf, et se bornèrent à défier les trois autres. Cette manœuvre politique ne leur réussit pourtant pas : deux furent désarçonnés, et le troisième manqua la passe [1], c'est-à-dire que sa lance, s'écartant de la ligne droite, ne toucha pas son antagoniste.

Après cette rencontre, il y eut une longue pause; aucun chevalier ne semblait disposé à entrer dans la lice, et un murmure sourd annonçait le mécontentement de la majeure partie des spectateurs; car les tenans n'avaient pas pour eux la faveur publique. Bois-Guilbert et Front-de-Bœuf s'étaient rendus odieux par leur caractère altier et tyrannique; et l'on ne prenait aucun intérêt aux autres, parce qu'ils étaient étrangers, à l'exception de Grantmesnil.

Ce sentiment était donc presque général; mais personne ne l'éprouvait plus vivement que Cedric le Saxon, qui dans chaque avantage remporté par les Normands tenans du tournoi voyait une honte pour l'Angleterre. Avec les mêmes armes qu'avaient portées ses ancêtres, il avait, en bien des occasions, montré la bravoure d'un guerrier, mais il ne connaissait nullement la science des joûtes chevaleresques, et il jetait de temps en temps un coup d'œil inquiet sur Athelstane, qui s'était quelquefois distingué dans cette carrière, comme s'il eût désiré qu'il fît un effort pour arracher la victoire au templier et à ses compagnons.

Mais, quoique le descendant des rois saxons ne manquât ni de

1. L'original se sert du mot propre *attaint*. Ce terme de chevalerie, transféré à la législation, a donné la phrase *atteint de trahison*.

CHATEAU D'ASHBY

courage ni de vigueur, il était trop indolent et avait trop peu d'ambition pour se déterminer si promptement au trait de bravoure que Cedric semblait attendre de lui.

— Mon noble voisin, lui dit Cedric, la fortune ne favorise pas l'Angleterre en ce moment. Ne comptez-vous pas lever la lance aujourd'hui?

— Je crois que j'attendrai demain, répondit Athelstane; je combattrai dans *la mêlée*. Ce n'est pas la peine de prendre mes armes aujourd'hui.

Deux choses déplurent souverainement à Cedric dans ce discours : le mot normand *mêlée*, qu'Athelstane avait employé pour dire l'action générale, et l'indifférence qu'il témoignait pour l'honneur de son pays; mais il avait trop de vénération pour le sang d'où sortait Athelstane, pour lui témoigner son déplaisir. D'ailleurs, il n'aurait pas eu le temps de faire aucune observation, car à peine Athelstane avait-il fini de parler, que Wamba plaça son mot en disant :

— Sans doute! il est bien plus glorieux d'être le premier sur cent que le premier sur deux.

Athelstane prit cette observation pour un compliment sérieux; mais Cedric, comprenant mieux l'intention du fou, lui lança un regard sévère, et il est probable que le temps et le lieu le mirent seuls, malgré les priviléges de sa place, à l'abri d'éprouver des marques plus sensibles du ressentiment de son maître.

Pendant ce temps, les hérauts d'armes criaient :

— Amour aux dames! Lances, brisez-vous! Allons, vaillans chevaliers, entrez en lice, songez que de beaux yeux vous regardent!

La musique des tenans faisait entendre de temps en temps des airs de triomphe. La plupart des spectateurs regrettaient de voir se passer presque dans l'inaction un jour qui devait être consacré à de nobles faits d'armes, et les vieillards, parlant du temps passé, déploraient à demi-voix la décadence de l'esprit martial, mais convenaient aussi qu'on ne voyait plus alors, pour animer les combattans, de dames d'une beauté aussi parfaite que celles qui faisaient l'ornement des tournois dans leur jeunesse. Le prince Jean donnait déjà ordre à sa suite d'aller préparer le banquet, et annonçait à ses courtisans qu'il allait adjuger le prix à sir Brian de Bois-Guilbert, qui, sans briser une seule lance, avait démonté deux de ses adversaires et surpassé le troisième en adresse.

En ce moment, et comme la musique orientale des tenans venait d'exécuter une de ces fanfares qui célébraient leur triomphe, une seule trompette fit entendre des sons de défi à la porte située du côté du nord. Tous les yeux se tournèrent de ce côté pour voir le nouveau champion qui allait se présenter, et dès que la barrière fut ouverte on le vit entrer dans la lice. Ce chevalier était de moyenne taille, et, autant qu'on pouvait juger d'un homme revêtu d'une armure, il paraissait avoir un corps plus élancé que robuste. Sa cuirasse était d'acier richement damasquiné en or, il n'avait d'autres armoiries sur son bouclier qu'un jeune chêne déraciné, et sa devise était le mot espagnol *Desdichado*, c'est-à-dire Déshérité. Il montait un superbe cheval noir, et, en traversant l'arène, il salua le prince et les dames d'un air plein de grâce, en baissant le fer de sa lance. L'adresse avec laquelle il conduisait son cheval, quelque chose d'aimable et de courtois dans toutes ses manières, lui valurent la faveur générale, et quelques personnes des classes inférieures lui témoignèrent l'intérêt qu'elles lui portaient, en lui criant : — Touchez le bouclier de Ralph de Vipont, du chevalier hospitalier ! C'est celui qui est le moins ferme en selle, celui dont vous aurez le meilleur marché !

Au milieu de ces acclamations, le nouveau champion monta sur la plate-forme, et, au grand étonnement de tous les spectateurs, alla droit au pavillon du centre, et frappa fortement du fer de sa lance le bouclier de Brian de Bois-Guilbert ; ce qui annonçait qu'il demandait le combat à outrance. Chacun fut surpris de sa présomption, mais personne ne le fut davantage que l'orgueilleux templier, qui sortit aussitôt de sa tente.

— Es-tu en état de grâce ? lui demanda-t-il avec un sourire amer. As-tu entendu la messe ce matin, toi qui viens mettre ainsi ta vie en péril ?

— Je suis mieux préparé que toi à la mort, répondit le chevalier Déshérité, car c'était sous ce nom qu'il s'était fait inscrire au nombre des assaillans.

— Va donc prendre place dans la lice, et regarde le soleil pour la dernière fois, car tu dormiras ce soir dans le paradis.

— Grand merci de ta courtoisie. Pour t'en récompenser, je te conseille de prendre un cheval frais et une lance neuve, car, sur mon honneur, tu auras besoin de l'un et de l'autre.

Après avoir parlé avec tant de confiance, il fit descendre son cheval à reculons de la plate-forme, et le força à parcourir ainsi

toute l'arène jusqu'à la porte du nord, où il resta stationnaire en attendant que son antagoniste parût. Cette preuve d'adresse dans l'art de l'équitation lui attira de nouveaux applaudissemens.

Quoique courroucé de la hardiesse avec laquelle son adversaire lui avait conseillé de prendre des précautions, Bois-Guilbert ne les négligea point. Son honneur était trop intéressé à remporter la victoire, pour oublier aucun des moyens qui pouvaient la lui procurer. Il choisit un nouveau cheval, plein de feu et d'ardeur, et s'arma d'une nouvelle lance, de peur que le bois de la première ne se fût affaibli par les coups qu'il avait portés dans ses trois rencontres précédentes. Il changea aussi de bouclier, celui dont il s'était servi jusqu'alors ayant été un peu endommagé, et il en prit un autre des mains de ses écuyers. Le premier n'avait, pour toutes armoiries, que celles de son ordre : c'étaient deux chevaliers montés sur le même cheval, emblème de l'humilité et de la pauvreté primitive des templiers, vertus depuis remplacées par l'arrogance et la richesse, qui finirent par amener leur suppression. Le nouvel écu du templier représentait un corbeau volant à tire d'ailes, tenant un crâne dans ses serres, et la devise écrite au bas était : *Gare le corbeau!*

L'impatience des spectateurs était portée au plus haut point, lorsqu'ils virent les deux champions placés en face l'un de l'autre à chaque extrémité de la lice. Presque tous les vœux étaient pour le chevalier Déshérité, mais presque personne n'espérait que le combat pût se terminer à son avantage.

Dès que les trompettes eurent donné le signal, les deux combattans s'élancèrent l'un contre l'autre avec la rapidité de l'éclair, et ils se rencontrèrent au milieu de l'arène avec un bruit semblable à celui du tonnerre. Leurs lances furent brisées en éclats, et on les crut un instant renversés tous deux, car la violence du choc avait fait plier leurs chevaux sur leurs jarrets de derrière, et leur chute ne fut prévenue que par l'adresse avec laquelle les deux cavaliers surent se servir de la bride et de l'éperon. Les deux rivaux de gloire se regardèrent un instant avec des yeux qui semblaient lancer le feu à travers leurs visières, et, se retirant aux deux extrémités de l'enceinte, ils reçurent une nouvelle lance des mains de leurs écuyers.

Des acclamations unanimes annoncèrent l'intérêt que les spectateurs avaient pris à cette rencontre, la plus égale et la plus sa-

vante qui eût eu lieu de toute la journée. Les dames faisaient flotter leurs écharpes et leurs mouchoirs pour témoigner leur satisfaction. Mais, dès que les chevaliers eurent regagné chacun leur poste, un silence si profond succéda à ces clameurs, qu'on eût cru que cette immense multitude n'osait plus même respirer.

On accorda aux combattans une pause de quelques minutes, afin qu'ils pussent reprendre haleine, ainsi que leurs chevaux. Alors le prince Jean ayant donné un signal, les trompettes sonnèrent la charge, et les deux champions partirent une seconde fois avec la même impétuosité, et se heurtèrent avec la même adresse et la même vigueur, mais non pas avec la même fortune.

Dans cette seconde rencontre, le templier dirigea sa lance vers le centre du bouclier de son adversaire, et le frappa si juste et avec tant de force, que le chevalier Déshérité plia en arrière sur la croupe de son cheval, mais sans perdre selle. De son côté, le champion inconnu avait, dès le commencement de sa course, menacé de sa lance le bouclier de son antagoniste, mais, changeant de but au moment même du choc, il la dirigea contre son casque, but plus difficile à atteindre, mais qui, lorsqu'on l'atteignait, rendait le choc irrésistible. Malgré ce désavantage, le templier soutint sa haute réputation, et si la sangle de son coursier ne se fût rompue, il n'aurait peut-être pas été désarçonné. Mais le cheval et le cavalier furent renversés et roulèrent dans la poussière.

Se dégager des étriers fut pour Bois-Guilbert l'affaire d'un instant. Outré de fureur de sa disgrâce et des applaudissemens universels qu'on prodiguait au vainqueur, il tira son épée et fit signe au chevalier Déshérité de se mettre en défense. Celui-ci sauta légèrement à bas de son cheval et tira pareillement son épée ; mais les maréchaux du tournoi, arrivant à toute bride, les séparèrent, et leur dirent que ce genre de combat ne pouvait leur être permis en cette occasion.

— Nous nous reverrons, j'espère, dit le templier à son vainqueur en fixant sur lui des yeux où la rage était peinte, et dans un endroit où il ne se trouvera personne pour nous séparer.

— Si cela n'arrive point, ce ne sera pas ma faute, répondit le chevalier Déshérité ; à pied ou à cheval, à l'épée ou à la lance, je serai toujours prêt à me mesurer contre toi.

La querelle ne se serait pas bornée à ce peu de mots, si les maréchaux, croisant leurs lances entre eux, ne les avaient forcés à se

séparer. Le chevalier Déshérité retourna à la porte du côté du nord, et Bois-Guilbert rentra dans sa tente, où il passa le reste de la journée en proie à la rage et au désespoir.

Sans descendre de cheval, le vainqueur demanda du vin, et, ouvrant la partie inférieure de son casque, il annonça qu'il buvait à tous les cœurs véritablement anglais, et à la confusion de tout tyran étranger. Il ordonna alors à son trompette de sonner un défi aux tenans, et chargea un héraut d'armes de leur déclarer que son intention était de les combattre successivement, dans tel ordre qu'ils voudraient se présenter.

Fier de sa force et de sa taille gigantesque, Front-de-Bœuf descendit le premier dans l'arène. Son écu portait, sur un fond d'argent, une tête de taureau noir à demi effacée par les coups nombreux que ce bouclier avait déjà reçus. Sa devise était deux mots latins pleins d'arrogance : Cave, adsum, c'est-à-dire, prends garde, me voici. Le chevalier Déshérité n'obtint sur lui qu'un avantage léger, mais décisif. Les deux champions rompirent également leurs lances; mais Front-de-Bœuf ayant perdu les étriers dans le choc, fut déclaré vaincu par les maréchaux.

L'inconnu n'obtint pas moins de succès en combattant contre sir Philippe de Malvoisin. Il fut encore déclaré vainqueur, parce qu'il frappa si fortement de sa lance le casque de son adversaire, que les courroies qui l'attachaient se rompirent, de sorte que sa tête resta à découvert.

Dans sa rencontre avec sir Hugues de Grantmesnil, le chevalier Déshérité montra autant de courtoisie qu'il avait fait preuve d'adresse et de vigueur dans les précédentes. Le cheval de Grantmesnil, étant jeune et fougueux, caracola et se cabra tellement dans sa course, qu'il fut impossible à son cavalier de faire usage de sa lance. L'inconnu, bien loin de tirer avantage de cet accident, leva sa lance en arrivant près de lui et la fit passer au-dessus de son casque, comme pour montrer seulement qu'il aurait pu le toucher s'il en avait eu l'intention. Faisant alors tourner son cheval, il alla reprendre son poste près de la porte du côté du nord, et chargea un héraut d'armes d'aller demander à Grantmesnil s'il voulait commencer une seconde course; mais celui-ci répondit qu'il se reconnaissait vaincu autant par la courtoisie que par l'adresse de son antagoniste.

Ralph de Vipont compléta le triomphe de l'inconnu. Il fut renversé de son cheval avec une telle force, que le sang lui sortit par

la bouche et par le nez; ses écuyers l'emportèrent, privé de tout sentiment.

Mille acclamations long-temps prolongées accueillirent la déclaration unanime du prince et des maréchaux, que le chevalier Déshérité avait remporté l'honneur de cette journée.

CHAPITRE IX.

> Parmi tant de beautés qu'on voyait en ces lieux,
> On en remarquait une au port majestueux :
> Sa taille, ses attraits l'en proclamaient la reine.
>
> Dryden. *La Fleur et la Feuille.*

William de Wyvil et Étienne de Martival, maréchaux du tournoi, furent les premiers à offrir leurs félicitations au vainqueur. Ils le prièrent en même temps de permettre qu'on détachât son casque, ou du moins de lever sa visière, pour venir recevoir le prix du tournoi des mains du prince Jean. Le chevalier Déshérité se refusa à leur demande avec une courtoisie chevaleresque, attendu qu'il ne pouvait se faire connaître en ce moment, pour des raisons qu'il avait expliquées aux hérauts d'armes avant d'entrer dans la lice. Les maréchaux n'insistèrent pas, car, parmi les vœux singuliers que faisaient souvent les chevaliers dans ce siècle, il n'en était point de plus communs que celui de rester inconnu jusqu'à ce qu'ils eussent fait tel exploit ou mis à fin telle aventure. Les maréchaux ne cherchèrent donc pas à pénétrer les secrets du chevalier vainqueur, et, en annonçant au prince le désir qu'il avait de ne pas se faire connaître, ils lui demandèrent la permission de le lui présenter pour qu'il pût recevoir la récompense de sa valeur.

La curiosité de Jean fut excitée par le mystère dont l'étranger voulait se couvrir, et, déjà mécontent de la fin du tournoi, dans lequel les tenans qu'il favorisait avaient été successivement vaincus par un seul chevalier, il répondit aux maréchaux d'un air de hauteur :

— Par les yeux de Notre-Dame, ce chevalier a été déshérité de sa courtoisie comme de ses biens, puisqu'il désire paraître devant nous le visage couvert. Chevaliers, ajouta-t-il en se tournant vers

ses courtisans, quelqu'un de vous pourrait-il deviner quel est cet inconnu qui se conduit d'une manière si étrange?

— Ce ne sera pas moi, dit Bracy, et je ne croyais pas que dans toute l'Angleterre il se trouvât un champion en état de vaincre dans une même joûte ces cinq chevaliers. Sur ma foi, je n'oublierai de ma vie la vigueur du coup qui a renversé De Vipont. Le pauvre hospitalier a été précipité de sa selle comme une pierre lancée par une fronde.

— Ne vous en vantez pas, répondit un chevalier de Saint-Jean qui était présent; votre ami le templier n'a pas pas eu meilleure chance. J'ai vu Bois-Guilbert rouler trois fois sur lui-même dans l'arène en contractant chaque fois ses mains pleines de sable.

De Bracy, étant attaché aux templiers, ouvrait la bouche pour répliquer, quand le prince Jean s'écria : — Silence, chevaliers! que signifient de pareils débats?

— Le vainqueur, dit De Wyvil, attend le bon plaisir de Votre Grâce.

— Mon bon plaisir, répondit Jean, est qu'il attende jusqu'à ce que nous sachions si personne au moins ne peut faire quelques conjectures sur son nom et sa qualité. Quand il attendrait jusqu'à la nuit, il a fait assez de besogne pour ne pas avoir froid.

— Votre Grâce n'aura pas pour le vainqueur les égards qu'il mérite, dit Waldemar Fitzurse, si elle le fait attendre jusqu'à ce que nous disions ce que nous ne pouvons savoir. Quant à moi, du moins, je ne me charge pas de le deviner, à moins que ce ne soit quelqu'une des bonnes lances qui ont suivi le roi Richard en Palestine, et qui en reviennent aujourd'hui en vrais chevaliers errans.

— Ne serait-ce pas le comte de Salisbury? dit De Bracy. Il est précisément de la même taille.

— Ce serait plutôt sir Thomas Multon, chevalier de Gilsland, reprit Fitzurse : Salisbury a beaucoup plus d'embonpoint.

— Il peut l'avoir laissé dans la Terre-Sainte, dit De Bracy.

— Et si c'était le roi lui-même? s'écria une voix sans qu'on pût distinguer qui avait prononcé ces paroles.

— Richard Cœur-de-Lion? répétèrent tous les autres à demi-voix et d'un ton craintif.

— A Dieu ne plaise! dit le prince Jean se retournant involontairement, devenant pâle comme la mort, et tremblant comme si la foudre était tombée à ses pieds. Waldemar, De Bracy, braves che-

valiers, souvenez-vous de vos promesses, et tenez-vous fidèlement à mes côtés.

— Il n'y a pas le moindre danger, dit Fitzurse; avez-vous oublié la taille gigantesque de votre frère? l'avez-vous reconnue sous cette armure? De Wyvil, Martival, hâtez-vous d'amener le vainqueur au pied du trône, afin de dissiper une erreur qui a effacé toutes les couleurs des joues du prince. — Regardez-le avec plus d'attention, continua-t-il, vous verrez qu'il s'en faut au moins de trois pouces qu'il ait la taille de Richard. Le roi a les épaules plus carrées du double. Le cheval qu'il monte n'aurait pu fournir une course sous Richard.

A peine finissait-il de parler, que les maréchaux amenèrent le chevalier Déshérité au pied des marches par lesquelles on montait de la lice au trône. Encore frappé de l'idée que ce pouvait être son frère, ce frère qu'il avait si grièvement offensé, qu'il voulait dépouiller de ses Etats, et dont il n'avait jamais reçu que des marques de confiance et d'affection, Jean ne sentit pas dissiper ses craintes par les remarques de Fitzurse; et tandis qu'en adressant à l'inconnu, avec embarras, quelques mots d'éloge sur sa valeur, il donnait ordre qu'on lui présentât le beau coursier qui était le prix du combat, il tremblait de reconnaître dans la réponse du vainqueur la voix mâle et ferme de Richard Cœur-de-Lion.

Mais le chevalier Déshérité ne répondit pas un mot au compliment du prince, et se contenta de le saluer profondément.

Deux écuyers amenèrent dans l'arène le cheval richement harnaché, ce qui ajoutait peu de chose à sa valeur, aux yeux de ceux qui étaient en état de l'apprécier. Appuyant une main sur le pommeau de la selle, l'inconnu sauta sur le coursier sans se servir de l'étrier, et brandissant sa lance, il fit deux fois le tour de l'enceinte, en lui faisant faire toutes les évolutions connues dans l'art de l'équitation, avec l'adresse d'un parfait écuyer.

On aurait pu attribuer cette manœuvre à la vanité et à l'envie de briller davantage en donnant une nouvelle preuve de son savoir-faire; mais on supposa qu'il avait voulu faire voir aux spectateurs tout le prix du présent qu'il tenait de la munificence du prince, et il fut couvert encore une fois des applaudissemens unanimes des spectateurs.

Cependant le prieur de Jorvaulx, toujours empressé, dit quelques mots à l'oreille du prince, pour lui rappeler que le vainqueur, après avoir donné des preuves de courage, devait en donner une

de jugement, en choisissant parmi les dames qui se trouvaient dans les galeries, celle qui devait s'asseoir sur le trône de la reine de la beauté et des amours, et couronner le vainqueur le lendemain. Jean fit un signe au chevalier comme il passait devant lui pour la seconde fois, et celui-ci faisant tourner brusquement son cheval, et s'arrêtant au même instant, demeura immobile devant le prince, la pointe de sa lance baissée vers la terre. La dextérité qu'il montra à exécuter ce mouvement, et la promptitude avec laquelle il passa d'un état de vive agitation à l'immobilité d'une statue équestre, donnèrent lieu à de nouvelles acclamations.

— Sire chevalier Déshérité, dit le prince, puisque ce nom est le seul sous lequel vous vouliez vous faire connaître, une des prérogatives de votre triomphe est de choisir la belle dame qui, comme reine de la beauté et des amours, doit présider demain à la fête. Si vous êtes étranger dans ce pays, et que vous désiriez être aidé dans ce choix, je me bornerai à vous dire qu'Alicie, fille de notre brave chevalier Waldemar Fitzurse, passe à ma cour pour être la dame la plus distinguée par ses charmes comme par son rang; et il lui désigna en même temps la place qu'elle occupait dans une galerie voisine. Au surplus, ajouta-t-il, vous êtes le maître de remettre à telle dame que bon vous semblera cette couronne qui doit être demain le prix du vainqueur; celle qui la recevra de votre main sera reconnue comme reine de la beauté et des amours. Levez votre lance.

Le chevalier obéit, et le prince plaça sur le fer de sa lance une couronne de satin bordée d'un cercle d'or, imitant des feuilles de laurier, et autour de laquelle s'élevaient alternativement des cœurs et des pointes de flèches, de la même manière que les boules et les feuilles de fraisier qui ornent une couronne ducale.

Jean avait eu plus d'un motif pour parler ainsi de la fille de Waldemar, et chacun d'eux prenait sa source dans un cœur qui offrait un mélange étrange d'insouciance et de présomption, d'astuce et de bassesse. D'abord il désirait faire oublier à ses chevaliers la proposition indécente qu'il avait faite d'élire une juive pour reine du tournoi, et qu'il avait cherché à faire passer pour une plaisanterie; ensuite il voulait se concilier les bonnes grâces de Waldemar Fitzurse, dont il avait une certaine crainte, et qui, plusieurs fois dans cette journée, avait montré du mécontentement; enfin il espérait pouvoir s'en faire un mérite auprès de cette jeune dame elle-même, car les plaisirs licencieux avaient autant d'empire

sur lui qu'une aveugle ambition née de l'ingratitude et de la perfidie. Mais, indépendamment de toutes ces raisons, il voulait exciter la haine de Waldemar contre le chevalier Déshérité, que le triomphe qu'il avait remporté sur ses favoris lui avait rendu odieux ; car, si le vainqueur faisait un autre choix, comme on pouvait s'y attendre, il était probable que Fitzurse regarderait cette préférence comme une insulte faite à sa fille.

En effet le chevalier Déshérité, monté sur son beau coursier, fit à pas lents le tour des galeries, semblant exercer le droit qu'il avait d'examiner toutes les beautés qui en faisaient l'ornement, avant de fixer son choix sur l'une d'elles. Il passa sous la galerie où Alicie étalait tout l'orgueil de la beauté et de la magnificence, et ne s'arrêta pas un seul instant.

C'était un spectacle assez curieux que de voir les manœuvres différentes des belles qui subissaient cet examen. L'une rougissait, l'autre se donnait un air de hauteur et de dignité ; celle-ci jetait les yeux d'un autre côté, et cherchait à faire croire qu'elle ne prenait aucun intérêt à ce qui se passait ; celle-là s'efforçait de ne pas sourire, et d'autres souriaient dans l'espoir de se parer d'un nouvel attrait. Quelques-unes couvrirent leurs charmes de leur voile ; mais, comme le Manuscrit de Wardour dit que c'étaient des dames qu'on admirait depuis plus de dix ans, on peut supposer qu'ayant eu leur bonne part des vanités de ce monde, elles se retiraient volontairement des rangs pour laisser aux beautés naissantes du siècle plus d'espoir de triompher.

Enfin le vainqueur s'arrêta sous la galerie dans laquelle était assise lady Rowena, et tous les yeux furent à l'instant fixés sur elle.

Il faut convenir que si le vainqueur avait pu connaître les vœux qu'on avait formés en sa faveur, et que cette circonstance eût pu influer sur sa détermination, la partie des galeries devant laquelle il se trouvait aurait mérité sa prédilection. Cedric le Saxon avait vu avec des transports de joie la chute du templier, et avec encore plus de plaisir la défaite de ses méchans voisins Front-de-Bœuf et Malvoisin. Avançant la moitié du corps hors de la galerie, il avait sans cesse suivi le vainqueur dans toutes ses courses, non-seulement des yeux, mais du cœur et de l'ame. Lady Rowena avait vu avec le même intérêt les évènemens de la journée, quoique sans paraître y donner une aussi vive attention. L'indolent Athelstane lui-même était sorti un instant de son apathie habituelle pour vider une grande coupe de vin au succès du chevalier Déshérité.

Un autre groupe, placé sous la même galerie, n'avait pas pris moins de part au sort des combats.

— Père Abraham! s'écria Isaac d'York en voyant le chevalier Déshérité entrer dans la lice : c'est lui, c'est lui-même! Voyez, ma fille, voyez quel port noble et fier a ce gentil! Et lorsqu'il s'élança à toute bride contre le templier : — Ce bon cheval de Barbarie, ajouta-t-il, qu'on a amené de si loin, il ne le ménage pas plus que si c'était une rosse normande! et cette belle armure qui a valu tant de sequins à Joseph Pareira, armurier à Milan, et qui devait rapporter soixante-dix pour cent de profit, il n'y pense pas plus que s'il l'avait trouvée sur la grande route.

— Voudriez-vous donc, mon père, dit Rebecca, qu'il prît plus de soin de son cheval et de son armure que de sa propre personne, qu'il expose à de si grands dangers?

— Mon enfant, dit Isaac avec quelque chaleur, vous ne savez pas de quoi vous parlez. Son cou et ses membres sont à lui, mais son cheval et son armure appartiennent à.... Bienheureux Jacob! qu'allais-je dire? N'importe, c'est un brave jeune homme. Voyez, Rebecca, voyez, il va frapper le Philistin. Priez, mon enfant, priez pour qu'il n'arrive point malheur au brave jeune homme, ni à son bon cheval, ni à sa riche armure. Dieu de mes pères! il est vainqueur! le Philistin incirconcis a succombé sous sa lance, comme Og, roi de Basan, et Sihon, roi des Ammonites, succombèrent sous le glaive de nos pères. Le brave jeune homme a gagné les beaux coursiers et l'armure d'acier des vaincus. J'espère qu'il prendra l'or de leur rançon, leurs coursiers, leurs armures d'airain et d'acier, comme des dépouilles bien acquises.

Le digne juif montra le même intérêt pour le brave jeune homme, et les mêmes inquiétudes pour son cheval et son armure, pendant les quatre autres courses, n'oubliant pas de calculer à la hâte quelle pouvait être la valeur du cheval et de l'armure de chaque combattant vaincu. On avait donc pris le plus vif intérêt aux succès du chevalier Déshérité, dans cette partie de l'amphithéâtre devant laquelle il s'arrêta.

Soit par indécision, soit par quelque autre motif, le chevalier Déshérité resta quelques instans stationnaire devant la galerie, tandis que tous les spectateurs, les yeux fixés sur lui, attendaient ce qu'il allait faire. Enfin, baissant peu à peu et avec grâce le fer de sa lance, il déposa la couronne aux pieds de la belle Rowena. Toutes les trompettes sonnèrent à l'instant, et les hérauts d'armes

proclamèrent lady Rowena reine de la beauté et des amours pour le lendemain, menaçant de châtiment exemplaire quiconque ne reconnaîtrait pas son autorité. Ils répétèrent alors leur cri de : *Largesse! braves chevaliers! largesse!* Cedric, au comble de la joie, y répondit en jetant dans l'arène tout l'argent qu'il avait en poche, et Athelstane, quoique avec plus de lenteur, ne montra pas moins de générosité.

On entendit quelques murmures parmi les demoiselles d'origine normande, qui étaient aussi peu habituées à se voir préférer des beautés saxonnes, que leurs pères, leurs frères, leurs époux, leurs amans, l'étaient à se voir vaincre par des gens chez qui ils avaient eux-mêmes introduit les jeux chevaleresques; mais ces signes de mécontentement partiel furent étouffés par le cri général : — Vive lady Rowena! vive la reine de la beauté et des amours! Quelques-uns ajoutaient même : — Vive la princesse saxonne! vive la race de l'immortel Alfred!

Quelque peu agréables que fussent pour Jean et pour ceux qui l'entouraient le choix du vainqueur et l'enthousiasme qu'il faisait naître, il se vit pourtant obligé de le confirmer; et, demandant son cheval, il descendit de son trône et rentra dans la lice, suivi de son cortége. Il s'arrêta un instant sous la galerie où était Alicie, pour lui faire quelques complimens, et se tournant alors vers sa suite, il dit d'un ton assez haut pour être entendu : — Sur mon honneur, si les faits d'armes du chevalier Déshérité ont prouvé qu'il a pour lui la force et le courage, le choix qu'il a fait prouve que ses yeux ne sont pas doués du meilleur discernement.

Le malheur de Jean, en cette occasion comme dans tout le cours de sa vie, fut de ne pas connaître le caractère de ceux dont il voulait s'assurer l'appui. Loin de savoir gré au prince de l'espèce d'hommage qu'il venait de rendre publiquement aux charmes de sa fille, Fitzurse fut mécontent qu'il eût donné à entendre par cette observation que l'étranger avait manqué aux égards qu'elle avait droit d'attendre.

— La chevalerie, dit-il avec fierté, n'a pas de prérogative plus précieuse, plus inaliénable, que celle qui permet à tout chevalier d'élire sa dame. Ma fille ne brigue les hommages de qui que ce soit, et elle ne manquera jamais d'en obtenir dans la sphère qui lui convient.

Le prince ne répondit rien; mais, comme pour se livrer à son dépit, il pressa les flancs de son cheval, et courut au grand galop

vers la partie de la galerie où était lady Rowena, qui n'avait pas encore touché à la couronne déposée à ses pieds.

— Prenez, belle dame, lui dit-il, les marques de votre souveraineté; personne n'y rend hommage avec plus de plaisir que nous. S'il vous plaît, ainsi qu'à vos nobles amis, d'embellir aujourd'hui de votre présence notre banquet au château d'Ashby, nous serons charmés de faire plus ample connaissance avec la reine à qui la journée de demain doit être consacrée.

Lady Rowena garda le silence, et Cedric répondit au prince en saxon :

— Lady Rowena ne connaît pas la langue qui lui serait nécessaire pour répondre à Votre Grâce et pour figurer convenablement à votre banquet : moi-même, et le noble Athelstane de Coningsburgh, nous ne connaissons que le langage et les manières de nos ancêtres. Nous vous prions donc de nous excuser si nous n'acceptons pas votre invitation. Demain lady Rowena remplira les fonctions qui lui ont été déférées par le choix libre du chevalier vainqueur, et confirmées par les acclamations du peuple.

A ces mots il prit la couronne et la plaça sur la tête de lady Rowena, pour indiquer qu'elle acceptait l'autorité temporaire qui lui était confiée.

— Que dit-il? demanda le prince Jean, affectant de ne pas entendre le saxon, quoiqu'il le comprît parfaitement. Un chevalier de sa suite lui en donna l'explication en français. — Fort bien! dit-il. Demain nous placerons sur son trône cette souveraine muette.... Mais vous, au moins, sire chevalier, dit-il au vainqueur, qui était resté près de la galerie, vous prendrez part à notre festin?

Le chevalier, parlant pour la première fois, et d'une voix à peine intelligible, fit valoir, pour s'en dispenser, le besoin qu'il avait de repos, et la nécessité de se préparer au combat qui devait avoir lieu le lendemain.

— Rien de mieux, dit Jean d'un air de hauteur; nous sommes peu habitués à de pareils refus; mais nous tâcherons de rendre notre festin le moins triste qu'il sera possible, quoique le vainqueur et sa reine ne veuillent pas l'honorer de leur présence.

A ces mots, il sortit de l'enceinte, suivi de son cortége brillant, et son départ fut le signal de la dispersion des spectateurs.

L'orgueil offensé a besoin de vengeance, et l'orgueil de la médiocrité surtout oublie difficilement les affronts. Avant de quitter l'arène, les regards du prince tombèrent sur le yeoman qui lui avait

déplu à son arrivée. — Qu'on veille sur ce drôle, dit-il à quelques hommes d'armes : vous m'en répondrez sur votre tête.

Le yeoman soutint le coup d'œil courroucé du prince avec le même sang-froid qu'il avait déjà montré, et répondit : — Je n'ai dessein de quitter Ashby qu'après-demain soir. Je suis curieux de voir comment les archers des comtés de Stafford et de Leicester savent se servir de leurs armes. Les forêts de Needwood et de Charnwood doivent être pour eux une bonne école.

— Et moi, dit le prince Jean à sa suite sans daigner lui répondre directement, je veux voir si ce drôle sait se servir des siennes, et malheur à lui si son adresse ne peut servir d'excuse à son insolence !

— Il est grandement temps, dit De Bracy, que *l'outrecuidance* de ces vilains soit réprimée par quelque exemple frappant.

Waldemar, qui pensait probablement que son prince ne prenait pas le chemin le plus sûr pour arriver à la popularité, garda le silence, et se contenta de lever les épaules. Le prince reprit la route du château d'Ashby, et en moins d'un quart d'heure l'enceinte fut entièrement évacuée.

On voyait les spectateurs se retirer de divers côtés, par groupes de différent nombre. La plus grande partie d'entre eux se rendaient à Ashby. Les personnages les plus distingués y avaient un logement au château, et les autres s'étaient assuré un appartement dans la ville. Parmi ces derniers étaient la plupart des chevaliers qui avaient figuré comme assaillans dans le tournoi, ou qui se proposaient de prendre part au combat général du lendemain. Tandis qu'ils cheminaient, en s'entretenant des évènemens du jour, ils étaient accompagnés des acclamations de la populace, qui faisait le même accueil au prince Jean, mais plutôt à cause de la splendeur de son cortége que par suite de l'affection qu'elle lui portait.

Des applaudissemens plus sincères, plus unanimes et mieux mérités, se faisaient entendre autour du vainqueur ; mais, désirant se soustraire aux regards de la foule, qui se pressait pour le voir, il accepta l'offre que lui firent les maréchaux du tournoi d'une des tentes placées à l'extrémité septentrionale de la lice. Dès qu'il y fut entré, on vit se disperser ceux qui étaient restés pour le considérer et former quelques conjectures sur son nom et sa qualité.

Le tumulte qui résulte toujours d'un nombreux rassemblement d'hommes réunis dans un même lieu, pour y être témoins de quelque évènement qui les agite, fit place alors à ce bruit confus

de gens qui parlent en s'éloignant; mais ce murmure, de plus en plus lointain, diminua par degrés jusqu'à ce qu'on cessât de l'entendre. On ne voyait plus dans l'enceinte que ceux qui étaient chargés d'enlever les coussins et les tapisseries, afin de les mettre en sûreté pour la nuit, et qui se disputaient les restes de vin et d'autres rafraîchissemens qu'on avait offerts aux spectateurs par ordre du prince.

A peu de distance, on éleva plusieurs forges qui furent en activité toute la nuit pour réparer les armes et les armures qui devaient servir le lendemain.

Une forte garde d'hommes d'armes, qu'on relevait de deux en deux heures, fut placée autour de la lice, et y resta jusqu'après le lever du soleil.

CHAPITRE X.

> Interrompant des nuits le solennel silence,
> Tel on voit le hibou, par son cri plein d'horreur,
> Sur le lit du mourant répandre la terreur:
> Tel, contre les chrétiens, qu'il craint et qu'il pressure,
> Le pauvre Barabas vomissait mainte injure.
>
> *Le Juif de Malte.*

Le chevalier Déshérité ne fut pas plus tôt entré dans sa tente, que des pages et des écuyers se présentèrent pour le désarmer, et pour lui offrir de nouveaux vêtemens et le rafraîchissement du bain. La curiosité ajoutait à leur zèle et à leur empressement, car chacun désirait savoir quel était ce chevalier qui, après avoir cueilli tant de lauriers, cachait si soigneusement son nom et son visage. Ils n'y réussirent pourtant pas: le vainqueur les remercia de leurs offres de service, et les renvoya en leur disant qu'il n'avait besoin que de son écuyer. C'était une espèce de yeoman, — d'une tournure assez campagnarde, qui, couvert d'un surtout de feutre d'un brun foncé, et ayant sur la tête une toque normande de fourrure noire, enfoncée jusque sur les yeux, semblait aussi jaloux que son maître de garder l'incognito. Resté seul dans la tente avec le chevalier, il détacha son armure, et plaça devant lui du vin et des alimens dont les fatigues de la journée commençaient à lui faire sentir le besoin.

A peine finissait-il son repas frugal, que son écuyer lui annonça que cinq hommes, montés sur des chevaux barbes, demandaient à lui parler. Le chevalier Déshérité, en quittant son armure, avait pris la longue robe que portaient alors les personnes de sa condition, et qui, étant garnie d'un grand capuchon qui se rabattait sur la tête à volonté, pouvait cacher ses traits aussi bien que la visière d'un casque; d'ailleurs la nuit, qui commençait à tomber, faisait que tout déguisement lui était inutile, à moins que le hasard ne présentât devant lui quelqu'un à qui son visage aurait déjà été parfaitement connu.

Il avança donc hardiment jusqu'à l'entrée de sa tente, et y trouva les écuyers des cinq tenans qui conduisaient en lesse les chevaux de leurs maîtres, chargés de leurs armures.

— Conformément aux lois de la chevalerie, dit le premier d'entre eux, moi, Baudouin d'Oyley, écuyer du redoutable chevalier Brian de Bois-Guilbert, je viens vous faire offre, à vous, vous disant le chevalier Déshérité, du cheval et de l'armure dont s'est servi ledit Brian de Bois-Guilbert dans la passe-d'armes qui vient d'avoir lieu, laissant à votre générosité de les garder ou d'en fixer la rançon, car telle est la loi des armes.

Les autres écuyers prononcèrent tour à tour la même formule au nom de chacun de leurs maîtres, et attendirent la décision du vainqueur.

—Je n'ai qu'une même réponse à vous faire, ainsi qu'à vos maîtres, dit le chevalier Déshérité en s'adressant seulement aux quatre derniers écuyers. Portez mes complimens à ces honorables chevaliers, et dites-leur que je ne me pardonnerais pas de les priver de leur cheval et de leur armure, qui ne peuvent appartenir à de plus braves champions. Je voudrais pouvoir borner là mon message; mais étant de fait, comme de nom, chevalier Déshérité, je suis obligé de prier vos maîtres de vouloir bien racheter ces dépouilles, car à peine puis-je dire que l'armure que je porte soit à moi.

— Nous sommes chargés, dit l'écuyer de Front-de-Bœuf, d'offrir une rançon de cent sequins chacun pour les chevaux et les armes de nos maîtres.

— Cela suffira, répondit le chevalier : les circonstances où je me trouve m'obligent à accepter la moitié de cette somme : quant au surplus, sires écuyers, vous en garderez une partie pour vous, et vous distribuerez l'autre aux hérauts, aux poursuivans d'armes et aux ménestrels.

Les écuyers le remercièrent, la tête découverte, d'une générosité dont ils n'étaient pas accoutumés à recevoir des preuves si grandes; après quoi le chevalier, se retournant vers l'écuyer du templier :

— Quant à vous, lui dit-il, apprenez à votre maître que je ne veux de lui ni cheval, ni armure, ni rançon. Notre querelle n'est pas vidée. Elle ne le sera que lorsque nous aurons combattu à la lance et à l'épée, à cheval et à pied. Il m'a lui-même défié au combat à mort, et je ne l'oublierai pas. Dites-lui bien que je ne le regarde pas comme ses quatre compagnons, avec lesquels je ferai toujours avec plaisir un échange de courtoisie, mais comme un homme que je ne puis traiter qu'en ennemi mortel.

— Mon maître, répondit Baudouin, sait rendre mépris pour mépris, coup pour coup, courtoisie pour courtoisie. Puisque vous refusez de recevoir de lui la même rançon que viennent de vous payer mes compagnons, je vais laisser ici son cheval et son armure, étant bien certain qu'il ne voudra jamais ni monter l'un ni porter l'autre.

— Vous parlez bien, brave écuyer, dit le chevalier, et avec la hardiesse qui convient à celui qui porte la parole pour un maître absent. Cependant ne laissez ni le cheval ni les armes, remenez-les à votre maître, et s'il refuse de les reprendre, gardez-les pour vous : en tant que je suis le maître, je vous en fais présent.

Baudouin le salua profondément, et se retira avec ses compagnons.

— Eh bien, Gurth, dit le chevalier Déshérité à son écuyer, tu vois que je n'ai point terni la gloire des chevaliers anglais.

— Et moi, répondit Gurth, pour un porcher saxon, n'ai-je pas bien joué le rôle d'écuyer normand ?

— Fort bien; mais j'étais toujours dans la crainte que ton air gauche ne te fît reconnaître.

— Bah ! bah ! je ne crains d'être reconnu par personne, si ce n'est par mon camarade Wamba, dont je ne saurais dire s'il est plus fou que malin. Cependant je n'ai pu m'empêcher de rire en voyant passer près de moi mon vieux maître, qui croit bien fermement que Gurth est occupé du soin de ses pourceaux dans les bois et les fondrières de Rotherwood. Si je suis découvert......

— Tu sais ce que je t'ai promis, Gurth.

— Que m'importe, après tout ? je ne manquerai jamais à un ami

pour ma peau ; j'ai le cuir aussi dur qu'aucun verrat de mon troupeau, et les verges ne me font pas peur.

— Crois-moi, Gurth, je te récompenserai du risque que tu cours pour l'amour de moi. En attendant, prends ces dix pièces d'or.

— Grand merci, répondit Gurth en les mettant dans sa poche, me voilà plus riche que ne le fut jamais un gardien de pourceaux ou un serf.

— Maintenant prends ce sac d'or, va à Ashby, informe-toi où loge Isaac d'York, remène-lui le cheval qu'il m'a fait prêter, dis-lui de se payer de la valeur de l'armure qui m'a été fournie sur son crédit.

— Non, par saint Dunstan ! je n'en ferai rien.

— Comment, Gurth, refuseras-tu d'obéir à mes ordres ?

— Non certainement, quand ils seront justes, raisonnables, et tels qu'un chrétien puisse les exécuter. Mais celui que vous me donnez n'est rien de tout cela. Souffrir qu'un juif se payât lui-même, cela ne serait pas juste, car ce serait tromper mon maître, et cela ne serait ni raisonnable ni chrétien, puisque ce serait dépouiller un fidèle pour enrichir un mécréant.

— Songe pourtant que je veux qu'il soit content.

— Fiez-vous à moi, répondit Gurth en mettant le sac sous son manteau et en sortant de la tente. Ce sera bien le diable, ajouta-t-il ensuite, si je ne le contente pas en lui donnant le quart de ce qu'il me demandera. Et il prit la route d'Ashby en toute diligence, laissant le chevalier Déshérité se livrer à des réflexions pénibles et désagréables, mais dont ce n'est pas encore le moment de rendre compte avec plus de détail.

Il faut maintenant que le lieu de la scène soit transporté dans la ville d'Ashby, ou plutôt dans une maison de campagne du voisinage, et qui appartenait à un riche juif : Isaac, Rebecca et leur suite y avaient établi leurs quartiers ; car on sait que les juifs exerçaient entre eux l'hospitalité avec autant de générosité qu'on les accusait de montrer d'avarice et de cupidité à l'égard des chrétiens.

Dans un appartement peu spacieux, mais richement meublé, et décoré dans le goût oriental, Rebecca était assise sur une pile de coussins brodés, qui, placés sur une plate-forme peu élevée régnant autour de la salle, tenaient lieu de chaises et de fauteuils comme l'estrade des Espagnols. Elle suivait tous les mouvemens de son père avec des yeux où la tendresse filiale était peinte, tandis qu'il

se promenait à grands pas dans la chambre, d'un air abattu et consterné, tantôt joignant les mains, tantôt les levant vers le ciel, comme un homme dont l'esprit lutte contre une pesante affliction.

— Bienheureux Jacob! s'écriait-il, ô vous les douze saints patriarches, pères de notre nation! quelle malheureuse aventure pour un homme qui a toujours accompli la loi de Moïse jusque dans le moindre point! Cinquante sequins arrachés tout d'un coup, et par les griffes d'un tyran!

— Mais, mon père, dit Rebecca, il m'a semblé que vous donniez cet argent au prince volontairement.

— Volontairement! Que toutes les plaies d'Egypte fondent sur lui! Volontairement! Oui, aussi volontairement que dans le golfe de Lyon je jetai à la mer mes marchandises pour alléger le navire sur lequel nous étions, et qui menaçait de couler à fond. Mes soies les plus précieuses en couvrirent les vagues; la myrrhe et l'aloès en embaumèrent l'écume; mes vases d'or et d'argent en enrichirent les cavernes! N'était-ce pas un moment d'angoisse inexprimable, quoique mes propres mains fissent ce sacrifice?

— Mais il s'agissait de sauver notre vie, mon père! et, depuis ce temps, le Dieu d'Israël a béni vos entreprises et vous a comblé de richesses.

— Fort bien; mais si le tyran y met la main comme il l'a fait ce matin; si, tout en me dépouillant, il me force à lui sourire?... O ma fille! nous sommes une race errante et déshéritée; mais le plus grand de nos malheurs c'est que lorsqu'on nous injurie, lorsqu'on nous pille, le monde ne fait qu'en rire, et que nous sommes forcés de n'avoir recours qu'à la patience et à l'humilité, quand nous devrions ne penser qu'à nous venger courageusement.

— Ne pensez pas ainsi, mon père; nous avons aussi nos avantages: ces gentils, si cruels et si implacables, se trouvent en quelque sorte sous la dépendance des enfans dispersés de Sion, qu'ils méprisent et qu'ils persécutent. Sans le secours de nos richesses, ils ne pourraient ni fournir aux frais de leurs guerres, ni décorer les triomphes de la paix; l'argent que nous leur prêtons revient avec intérêt dans nos coffres. Nous sommes comme le gazon qui n'en fleurit que mieux quand il est foulé aux pieds. Même la fête d'aujourd'hui n'aurait pu avoir lieu sans l'aide de ces juifs méprisés, qui ont fourni de quoi en faire les frais.

— Ma fille, tu viens de toucher une autre corde qui rend des sons pénibles à mon oreille. Ce beau coursier, cette riche armure,

qui font ma part des profits dans l'affaire que j'ai faite de moitié avec Kirgath Jairam, de Leicester, et qui constituent la totalité de mes bénéfices d'une semaine, oui, de tout l'intervalle qui sépare un sabbat de l'autre, — eh bien, qui sait s'il n'en sera pas encore comme de nos marchandises jetées à la mer? perte sur perte, ruine sur ruine! Et cependant l'affaire peut finir différemment, car ce jeune homme est un brave jeune homme!

— Assurément, mon père, vous ne regretterez pas d'avoir reconnu le service que vous a rendu ce chevalier étranger?

— Je le crois ma fille, et je crois aussi à la reconstruction de Jérusalem, mais je puis, avec autant de raison, espérer voir de mes propres yeux les murailles et les fortifications du nouveau temple, que de voir un chrétien...... le meilleur de tous les chrétiens...... payer une dette à un juif, sans avoir d'abord devant les yeux la crainte de la prison et des verroux.

Il continuait à marcher d'un pas irrégulier dans l'appartement; et Rebecca, voyant que ses efforts pour le consoler ne réussissaient qu'à lui fournir de nouveaux sujets de plainte, s'abstint par prudence d'en faire davantage: conduite fort sage; et nous conseillons à tous ceux qui aiment à jouer le rôle de consolateurs et de donneurs d'avis de l'imiter en pareille occasion.

La nuit venait de tomber, quand un domestique juif entra dans la chambre, et plaça sur la table deux lampes d'argent remplies d'huile parfumée, tandis que deux autres apportaient une table d'ébène incrustée d'ornemens en argent, et couverte des rafraîchissemens les plus délicats et des vins les plus exquis; car les juifs riches n'étaient nullement, chez eux, ennemis des recherches du luxe. L'un de ces domestiques annonça en même temps à Isaac qu'un nazaréen (car c'était par ce nom que les juifs désignaient entre eux les chrétiens) demandait à lui parler. Le temps de celui qui vit du commerce doit être à la disposition du public: Isaac remit sur la table, sans y avoir touché, la coupe pleine de vin grec qu'il tenait en main; et, ayant dit à sa fille de se voiler, il ordonna qu'on fît entrer l'étranger.

A peine Rebecca avait-elle eu le temps de cacher ses traits charmans sous un voile de gaze d'argent qui tombait jusque sur ses pieds, que la porte s'ouvrit, et Gurth se présenta enveloppé dans son ample manteau normand. Les apparences n'étaient pas en sa faveur; on pouvait même lui trouver un air suspect, car, au lieu d'ôter sa toque en entrant, il l'enfonça davantage sur sa tête.

— Etes-vous le juif Isaac d'York ? demanda Gurth en saxon.

— Oui, répondit Isaac dans la même langue, car son commerce l'avait mis dans la nécessité de savoir toutes celles qui se parlaient en Angleterre. Et vous, quel est votre nom ?

— Mon nom ne vous regarde pas.

— Il faut pourtant que je le sache, comme vous désirez savoir le mien ; sans cela, comment puis-je traiter d'affaires avec vous ?

— Je ne viens pas ici pour traiter d'affaires, je viens payer une dette, et il faut bien que je sache que je remets l'argent à celui qui a droit de le toucher. Quant à vous qui le recevrez, peu vous importe de savoir quel est celui qui vous l'apporte.

— Vous venez me payer une dette ? oh ! oh ! cela change l'affaire. Bienheureux Abraham ! et de la part de qui venez-vous faire ce paiement ?

— De la part du chevalier Déshérité, du vainqueur dans le tournoi qui vient d'avoir lieu. J'apporte le prix de l'armure qui lui a été fournie sur votre recommandation par Kirgath Jairam, de Leicester. Quant au cheval, je viens de le remettre dans les écuries de cette maison. Quelle somme dois-je vous payer pour le reste ?

— Je le disais bien que c'était un brave jeune homme, s'écria le juif transporté de joie. Un coup de vin ne vous fera pas de mal, ajouta-t-il en offrant au gardien des pourceaux de Cedric un gobelet d'argent richement ciselé, plein d'une liqueur telle qu'il n'en avait jamais goûté. Et combien d'argent avez-vous apporté ?

— Sainte Vierge ! s'écria Gurth après avoir bu, quel nectar boivent ces chiens d'infidèles, tandis que de bons chrétiens comme moi n'ont souvent qu'une bière aussi trouble et aussi épaisse que la lavure que nous donnons aux pourceaux. Combien d'argent j'ai apporté ? pas grand'chose. Cependant je ne suis pas venu les mains vides. Mais enfin, Isaac, vous devez avoir une conscience, tout juif que vous êtes.

— Votre maître, dit Isaac, a fait de bonnes affaires aujourd'hui. Il a gagné cinq beaux chevaux, cinq belles armures, à la pointe de sa lance et par la force de son bras. Dites-lui de m'envoyer tout cela, je le prendrai en paiement, et je rembourserai ce qu'il y aura de surplus.

— Mon maître en a déjà disposé, répondit Gurth.

— Il a eu tort, grand tort. C'est agir en jeune insensé. Il n'y a pas un chrétien ici en état d'acheter tant de chevaux et d'armures, et il ne peut avoir obtenu d'aucun juif la moitié de ce que je lui en

aurais donné. Mais, voyons, il y a bien cent sequins dans ce sac, dit-il en entr'ouvrant le manteau de Gurth : il a l'air pesant.

— Il y a au fond des fers pour armer des flèches, répondit Gurth sans hésiter.

— Eh bien, si je me contente de quatre-vingts sequins pour cette riche armure, ce qui ne me donne pas une pièce d'or de profit, avez-vous de quoi me payer?

— Tout juste, et cela laissera mon maître sans un sou. Mais ce n'est pas votre dernier mot.

— Buvez encore un gobelet de ce bon vin. Ah! quatre-vingts sequins ne sont pas assez. J'ai parlé sans réfléchir; je ne puis laisser cette belle armure sans le moindre bénéfice. D'ailleurs, ce bon cheval peut être devenu poussif, fourbu. Quelles courses! quels combats! les hommes et les coursiers s'élançaient les uns contre les autres avec la fureur des taureaux sauvages de Basan. Le coursier ne peut qu'avoir beaucoup souffert.

— Je vous dis qu'il est sain et sauf dans l'écurie, où vous pouvez l'aller voir. Et je vous dis de plus que soixante-dix sequins sont bien assez pour le prix de l'armure; la parole d'un chrétien vaut bien celle d'un juif, je crois. Si vous n'acceptez pas cette somme, je reporterai ce sac à mon maître. Et en même temps il fit sonner les pièces d'or qu'il contenait.

— Allons, allons, déposez les talens et les shekels, et comptez-moi les quatre-vingts sequins. C'est le moins que je puisse consentir à recevoir, et vous verrez que j'agirai libéralement envers vous.

Gurth, se rappelant que son maître lui avait dit qu'il voulait que le juif fût content, n'insista pas davantage, et ayant compté quatre-vingts sequins sur la table, le juif lui donna une quittance du prix de l'armure. Isaac ensuite compta l'argent une seconde fois, et sa main tremblait de joie quand il mit en poche les soixante-dix premières pièces. Il fut beaucoup plus long-temps à compter les dix dernières. En prenant chaque pièce sur la table, il s'arrêtait, et faisait une réflexion avant de la mettre en bourse. Il semblait que son avarice luttait avec quelque autre sentiment, et le forçait à empocher les sequins l'un après l'autre, en dépit de la générosité qui voulait l'engager à faire remise d'une partie du prix à son bienfaiteur. Tout son discours était à peu près ainsi conçu :

— Soixante-onze, soixante-douze... Votre maître est un brave jeune homme.... Soixante-treize.... Un excellent jeune homme...

Soixante-quatorze.... Cette pièce est un peu rognée...; mais n'importe... Soixante-quinze... Et celle-ci me semble légère de poids... Soixante-seize. Quand votre maître aura besoin d'argent, qu'il vienne trouver Isaac d'York.... Soixante-dix-sept....; c'est-à-dire avec les sûretés convenables.... Soixante-dix-huit.... Vous êtes un brave garçon.... Soixante-dix-neuf.... Et vous méritez une récompense.

Le juif tenait en main la dernière pièce d'or, et il fit une pause beaucoup plus longue. Son intention était probablement d'en faire présent à Gurth, et, si le sequin eût été rogné ou léger de poids, il est à croire que la générosité eût obtenu la victoire. Malheureusement pour Gurth, c'était une pièce nouvellement frappée. Isaac la regarda dans tous les sens, et n'y put trouver aucun défaut. Il la mit au bout de son doigt, elle pesait un grain au-delà du poids légal: il ne put donc se résoudre à s'en séparer. — Quatre-vingts, dit-il enfin en l'envoyant rejoindre les autres. C'est bien le compte, et j'espère que votre maître vous récompensera généreusement. Il vous reste encore quelques pièces dans ce sac?

Gurth fit une grimace, ce qui lui arrivait toutes les fois qu'il croyait sourire. — A peu près autant que vous venez d'en compter si soigneusement, lui dit-il. Recevant alors la quittance : Juif, ajouta-t-il, si elle n'est pas en bonne forme, c'est au péril de votre barbe. Il prit ensuite le flacon de vin, remplit une troisième fois son gobelet sans attendre qu'on l'y invitât, et, l'ayant vidé tout d'un trait, il partit sans cérémonie.

— Rebecca, dit Isaac, cet ismaélite me paraît un peu effronté; mais n'importe, son maître est un brave jeune homme, et je suis bien aise qu'il ait gagné des shekels d'or à ce tournoi, grâce à son cheval, à son armure, et par la force de son bras, capable de lutter avec celui de Goliath. Voyant que Rebecca ne lui répondait point, il se retourna, mais elle avait disparu pendant qu'il causait avec Gurth.

Cependant Gurth avait descendu l'escalier; et, étant arrivé dans une antichambre qui n'était pas éclairée, il cherchait à en trouver la porte, quand il vit une femme couverte de vêtemens blancs, qui, tenant à la main une petite lampe d'argent, lui faisait signe de la suivre dans un appartement dont elle venait d'entr'ouvrir la porte. Gurth avait quelque répugnance à lui obéir. Hardi et impétueux comme un sanglier quand il connaissait le danger auquel il s'exposait, il nourrissait toutes les craintes superstitieuses des Saxons

relativement aux spectres, aux fantômes et aux apparitions, et cette femme blanche l'inquiétait, surtout dans la maison d'un juif, peuple qu'un préjugé général accusait, entre autres choses, de s'adonner à la science de la cabale et de la nécromancie. Cependant, après avoir hésité un moment, il suivit sa conductrice dans une chambre où il trouva Rebecca.

— Mon père n'a fait que plaisanter avec toi, mon ami, lui dit-elle; il doit à ton maître dix fois plus que son armure ne vaut. Quelle somme viens-tu de lui payer?

—Quatre-vingts sequins, répondit Gurth surpris de cette question.

— Tu en trouveras cent dans cette bourse, reprit Rebecca: rends à ton maître ce qui lui est dû, et garde le surplus pour toi. Hâte-toi; pars; ne perds pas le temps à me remercier, et prends garde à toi en traversant la ville, de peur de perdre ton argent et peut-être ta vie. Reuben, s'écria-t-elle en frappant des mains, éclairez cet étranger, et ayez soin de bien fermer la porte quand il sera sorti.

Reuben, Israélite à barbe et sourcils noirs, obéit à sa maîtresse. Une torche à la main, il conduisit Gurth jusqu'à la porte de la maison, et la ferma ensuite avec des chaînes et des verroux qui auraient pu servir pour la porte d'une prison.

— Par saint Dunstan, dit Gurth en sortant, cette jeune fille n'est pas une juive, c'est un ange descendu du ciel! Dix sequins de mon brave jeune maître, vingt de cette perle de Sion; heureuse journée! encore une semblable, Gurth, et tu seras en état de te racheter de servage, et tu deviendras aussi libre de tes actions que qui que ce soit. Alors, bonsoir aux pourceaux! je jette mon cornet et mon bâton de porcher, je prends l'épée et le bouclier, et je suis mon jeune maître jusqu'à la mort, sans cacher ni mon nom ni ma figure.

CHAPITRE XI.

PREMIER VOLEUR.
Halte-là! jetez-nous votre bourse, si vous ne voulez pas que nous vous la prenions de force.

SPEED.
Nous sommes perdus! ce sont les scélérats que tous les voyageurs craignent tant.

VALENTIN.
Mes amis....

PREMIER VOLEUR.
Nous ne sommes pas vos amis, mais vos ennemis.

DEUXIÈME VOLEUR.
Paix! il faut l'écouter!

TROISIÈME VOLEUR.
Oui, par ma barbe, il faut l'écouter! C'est un homme comme il faut.

SHAKSPEARE. *Les deux Gentilshommes de Vérone.*

Les aventures nocturnes de Gurth n'étaient pas encore terminées. Lui-même commença à en avoir quelque appréhension quand, après avoir traversé toute la ville d'Ashby et passé près de quelques maisons éparses qui en formaient le faubourg, il se trouva dans un chemin creux entre deux hauteurs couvertes de noisetiers et de buis, mêlés de quelques chênes qui étendaient leurs branches sur le sentier qu'il suivait. La route était d'ailleurs très raboteuse et remplie d'ornières profondes creusées par des voitures de toute espèce qui avaient récemment transporté tous les matériaux nécessaires pour la construction des galeries élevées autour de la lice du tournoi; enfin, il faisait une obscurité profonde, car les arbres interceptaient le peu de clarté que la lune aurait pu donner.

On entendait de loin le bruit des divertissemens de la ville, des chants joyeux, des éclats de rire, le son des instrumens; et tout cela, en rappelant au souvenir de Gurth la foule de militaires et de gens de toute condition qui se trouvaient à Ashby, ne le laissait pas sans inquiétude. — La juive avait raison, par le ciel et par saint Dunstan! je voudrais être en sûreté, moi et mon trésor, sous la tente de mon maître. Il y a ici tant, je ne dirai pas de voleurs, mais de chevaliers errans, d'écuyers errans, de ménestrels, de jongleurs, d'archers et de vauriens errans, qu'un homme ayant un marc d'argent en poche ne devrait pas être tranquille; à plus forte

raison celui qui, comme moi, a une telle charge de sequins. Je voudrais bien être au bout de ce chemin infernal, afin de pouvoir apercevoir les clercs de saint Nicolas avant qu'ils ne me tombent sur les épaules.

Gurth doubla donc le pas, pour gagner plus vite la plaine à laquelle ce chemin creux conduisait; mais il ne fut pas assez heureux pour y réussir. Dans l'endroit où le bois qui garnissait les deux collines était le plus épais, quatre hommes se précipitèrent sur lui, deux de chaque côté de la route, et ils le tinrent si bien serré, que toute résistance eût été inutile quand même elle eût été possible.

— Ta bourse! lui dit l'un d'eux: nous sommes des gens serviables, et nous débarrassons les voyageurs des fardeaux qui peuvent les gêner dans leur marche.

— Vous ne me débarrasseriez pas si aisément du mien, si vous me laissiez la faculté de me défendre, répondit Gurth, dont la probité bourrue ne pouvait être réduite au silence par le danger présent.

— C'est ce que nous verrons tout à l'heure, répliqua le voleur. Si tu veux avoir les os brisés et la bourse coupée, rien n'est plus facile. On peut t'ouvrir deux veines en même temps. Qu'on l'emmène dans le bois, dit-il à ses compagnons.

Conformément à cet ordre, on força Gurth à gravir la hauteur du côté gauche du chemin, et il se trouva dans un petit bois qui s'étendait jusqu'à la plaine. On le fit marcher, bon gré mal gré, jusque dans le plus épais du taillis; là se trouvait une espèce de clairière à demi éclairée par la lune, où ils s'arrêtèrent. Les quatre bandits y furent joints par deux autres, et Gurth remarqua que tous six portaient des masques, ce qui ne lui aurait laissé aucun doute sur leur profession, s'il avait pu en conserver d'après la manière dont il avait été arrêté.

— Combien as-tu d'argent? lui demanda un des nouveaux venus.

— Trente sequins m'appartiennent, répondit Gurth d'un ton déterminé.

— Mensonge! mensonge! s'écrièrent tous les brigands. Un Saxon aurait trente sequins et partirait de la ville sans être ivre! Impossible! Confiscation irrévocable de tout ce qu'il porte!

— Je les conservais pour acheter ma liberté, dit Gurth.

— Tu n'es qu'un âne, reprit l'un des voleurs; trois pintes de double bière t'auraient rendu aussi libre et plus libre que ton maître, quand même il serait Saxon comme toi.

— C'est une triste vérité, dit Gurth : mais si trente sequins peuvent vous contenter, lâchez-moi le bras, et je vais vous les remettre.

— Un instant, dit un des nouveaux-venus qui semblait avoir quelque autorité sur les autres ; le sac que tu portes sous ton manteau contient plus d'argent que tu n'en annonces.

— Il appartient au brave chevalier mon maître, répondit Gurth, et bien certainement je ne vous en aurais point parlé si vous aviez voulu vous contenter de ce qui m'appartient.

— Tu es un brave garçon, par ma foi ! et, tout dévoués à saint Nicolas que nous sommes, tu peux encore sauver tes trente sequins, si tu veux être franc et sincère avec nous. Mais, en attendant, débarrasse-toi du poids qui te gêne. En même temps, il lui prit un sac de cuir, dans lequel étaient la bourse de Rebecca et le reste des sequins qu'il avait apportés. Continuant alors son interrogatoire : Quel est ton maître ? lui demanda-t-il.

— Le chevalier Déshérité.

— Dont la bonne lance a gagné le prix aujourd'hui ? Quel est son nom et son lignage ?

— Son bon plaisir est qu'on ne le sache point, et ce n'est pas de moi que vous l'apprendrez.

— Et toi-même, comment te nommes-tu ?

— Vous dire mon nom, ce serait vous nommer mon maître.

— Tu es un fidèle serviteur. Mais comment cet or appartient-il à ton maître ? Est-ce par héritage ou à quelque autre titre ?

— C'est par le droit de sa bonne lance. Ce sac contient la rançon de quatre beaux chevaux et d'autant de belles armures.

— Combien s'y trouve-t-il ?

— Deux cent trente sequins, dont trente sont à moi, et deux cents à mon maître.

— Pas davantage ? Ton maître s'est montré généreux envers les vaincus ; ils en ont été quittes à bon marché. Nomme-moi ceux qui ont payé cette rançon. Gurth obéit.

— Mais tu ne me parles pas du templier, reprit le chef : tu vois que tu ne peux me tromper. Quelle rançon a payée sir Brian de Bois-Guilbert ?

— Mon maître n'en a voulu recevoir aucune de lui. Il ne veut que son sang. Il existe entre eux une haine à mort, et ils ne peuvent avoir ensemble aucune relation de courtoisie.

— Oui-dà ! dit le chef. Et après un moment de réflexion : Par

quel hasard, ajouta-t-il, te trouvais-tu à Ashby avec une telle somme ?

— J'allais payer au juif Isaac d'York le prix d'une armure qu'il avait prêtée à mon maître pour le tournoi.

— Et combien as-tu payé à Isaac ? A en juger par le poids, ce sac contient encore la somme tout entière.

— J'ai payé quatre-vingts sequins à Isaac, et il m'en a fait rendre cent en place.

— Impossible! impossible! s'écrièrent à la fois tous les brigands. Comment oses-tu chercher à nous en imposer par des mensonges si peu vraisemblables ?

— Ce que je vous dis, répondit Gurth, est aussi vrai qu'il est vrai que vous pouvez voir la lune. Vous trouverez les cent sequins dans une bourse de soie, à part du reste de l'argent.

Songe donc, dit le chef, que tu parles d'un juif, — d'un Israélite, — d'un homme aussi incapable de lâcher l'or qu'il a une fois touché, que les sables du désert le sont de rendre la coupe d'eau que le voyageur y a répandue.

— Un juif, dit un autre, ne connaît pas plus la pitié qu'un officier du shériff à qui l'on n'a pas donné un pour-boire.

— Ce que je vous dis est pourtant vrai, répondit Gurth.

— Qu'on allume une torche, dit le chef, il faut que j'examine cette bourse. Si ce drôle ne nous en impose pas, la générosité de ce juif est un aussi grand miracle que celui qui fit jaillir une source du sein d'un rocher pour ses ancêtres.

On alluma une torche, et le chef examina ce que contenait la bourse. Pendant qu'il la dénouait, les autres se pressèrent autour de lui, et ceux qui tenaient Gurth par le bras, éprouvant leur part de la curiosité générale, alongèrent le cou pour voir l'or qui tentait leur cupidité. L'écuyer saxon, se sentant moins serré, profita de leur négligence pour se mettre en liberté par un mouvement subit, et il aurait pu s'échapper s'il avait voulu renoncer à l'argent de son maître; mais ce n'était nullement son intention. Arrachant à l'un des bandits un bâton noueux, il en déchargea un coup sur le chef qui ne s'attendait point à cette attaque; la bourse lui tomba des mains, et Gurth allait la ramasser, quand les voleurs plus agiles s'en emparèrent, et le tinrent plus resserré que jamais.

— Drôle, lui dit le chef, avec tout autre que moi ton insolence serait déjà punie. Mais tu connaîtras ton sort dans un moment. Il faut d'abord nous occuper de ton maître. Les affaires du chevalier

doivent passer avant celles de l'écuyer, suivant toutes les règles de la chevalerie. En attendant, reste en repos, car si tu fais un mouvement, on te mettra hors d'état de te remuer d'ici long-temps. Camarades, dit-il alors aux autres, cette bourse est brodée en caractères hébreux; il s'y trouve cent pièces, et tout annonce que ce drôle ne nous a pas trompés. Nous ne devons pas exiger de droit de péage du chevalier son maître. Il nous ressemble trop pour le mettre à contribution. Les chiens n'attaquent pas les chiens tant qu'il y a des loups et des renards dans les bois.

— Il nous ressemble! dit un des bandits, je voudrais bien savoir en quoi.

— En quoi? répéta le capitaine; n'est-il pas pauvre et déshérité comme nous? Ne gagne-t-il pas sa vie, comme nous, à la pointe de l'épée? n'a-t-il pas battu Front-de-Bœuf et Malvoisin, comme nous le ferions si nous en trouvions l'occasion? n'est-il pas ennemi, à la vie et à la mort, de Brian de Bois-Guilbert, qui est aussi le nôtre? et, sans toutes ces raisons, voudrais-tu que nous eusssions moins de conscience qu'un mécréant, un chien de juif?

— Non, non, répondit le même brigand, ce serait une honte. Cependant, quand je servais dans la troupe du vieux Gandelyn, nous n'avions pas de pareils scrupules. Et cet insolent paysan, je présume qu'il s'en ira aussi sans être égratigné?

— Cela dépendra de toi, répliqua le chef. Voyons, drôle, dit-il à Gurth, approche; sais-tu manier le bâton?

— Je crois, répondit Gurth, que vous en avez eu une bonne preuve.

— J'en conviens, le coup était bien appliqué. Eh bien, donne-s-en autant à ce brave garçon, et tu passeras franc d'impôt; quoique, sur mon honneur, tu sois si fidèle à ton maître, que je crois que dans tous les cas ce sera moi qui paierai ta rançon. Allons, Miller [1], prends ton bâton, et songe à te défendre comme à attaquer. Et vous, lâchez ce garçon, et donnez-lui un bâton. Il fait assez clair pour un pareil combat.

Les deux champions, armés chacun d'un bâton de même taille et de même grosseur, s'avancèrent au milieu de la clairière pour être plus libres de leurs mouvemens et avoir l'avantage du clair de la lune. Les brigands les entouraient en riant, et criaient à leur ca-

1. *Meunier.* Le nom de sa profession était devenu son nom de guerre.

marade :— Attention, Meunier, attention ; prends garde de payer toi-même le droit de passe.

Meunier, tenant son bâton par le milieu, le faisait voltiger sur sa tête en faisant ce que les Français appellent le *moulinet;* et, voulant railler Gurth : — Avance, paysan, lui dit-il, avance donc, tu sentiras ce que pèse mon poing.

— Si tu es meunier de profession, répondit Gurth, tu es donc doublement voleur ; mais tu vas voir que je ne te crains pas. Et en même temps il se mit à jouer du bâton à deux bouts avec autant de dextérité que son antagoniste.

Les deux champions s'attaquèrent alors, et firent voir pendant quelques minutes une parfaite égalité de courage, de force et d'adresse, portant et parant les coups avec autant de promptitude que de dextérité. Le bruit que faisaient leurs bâtons, frappant à coups redoublés l'un sur l'autre, était tel, qu'à quelque distance on aurait cru qu'il y avait au moins six combattans de chaque côté. Des combats moins disputés et moins dangereux ont été chantés en bons vers héroïques ; mais celui de Gurth et de Meunier n'aura pas le même honneur, faute d'un poète inspiré. Cependant, quoique le combat au bâton à deux bouts ne soit plus à la mode, nous ferons ce que nous pourrons pour rendre justice en humble prose à ces deux vaillans adversaires.

Ils combattirent assez long-temps, sans qu'aucun eût l'avantage, et Meunier commença à s'irriter de trouver un antagoniste si habile, et d'entendre ses compagnons rire de l'inutilité de ses efforts, comme c'est l'usage en pareil cas. Ce mouvement d'impatience n'était pas favorable à ce genre de combat, qui exige beaucoup de sang-froid et de présence d'esprit, et il donna à Gurth, qui était d'un caractère ferme et déterminé, des moyens de victoire dont il sut habilement profiter.

Meunier attaquait avec une impétuosité furieuse ; les deux bouts de son bâton frappaient alternativement sans discontinuer, et il serrait de près son ennemi. Gurth, faisant le moulinet avec rapidité, se couvrait la tête et le corps, parait tous les coups, et se tenait sur la défensive, faisant même quelquefois un pas en arrière. Cependant ses yeux étaient toujours fixés sur son antagoniste ; le voyant épuisé de fatigue, il dirigea un coup de la main gauche vers sa tête, et tandis que Meunier songeait à le parer, saisissant son bâton de l'autre main avec la rapidité de l'éclair, il lui en porta du côté droit un coup si furieux, qu'il l'étendit par terre.

— Victoire ! victoire ! crièrent les brigands ! bien combattu ! vive la vieille Angleterre ! le Saxon a sauvé sa bourse et sa peau ! Meunier a trouvé son maître.

— Tu peux partir, mon brave, dit le capitaine, joignant son suffrage aux acclamations des cinq autres, et je te ferai conduire par deux de mes camarades jusqu'en vue de la tente de ton maître, de peur que tu ne rencontres quelques autres promeneurs de nuit, dont la conscience ne serait pas aussi timorée que la nôtre : car, par une nuit telle que celle-ci, il y en a plus d'un aux aguets. Cependant, ajouta-t-il en fronçant le sourcil, souviens-toi que tu as refusé de nous dire ton nom, et garde-toi bien de chercher à connaître les nôtres et à découvrir qui nous sommes. Songe bien à l'avis que je te donne, si tu veux qu'il ne t'arrive malheur.

Gurth, ayant reçu des mains du capitaine son précieux fardeau, le remercia, et l'assura qu'il n'oublierait point ses avis. Deux des brigands, s'armant de leurs bâtons, lui dirent alors de les suivre, et lui firent traverser le bois par un petit sentier souvent embarrassé de broussailles, et qui faisait plusieurs détours. Comme ils étaient sur le point d'en sortir, deux hommes se présentèrent devant eux; mais les conducteurs de Gurth leur ayant dit quelques mots à voix basse, ils se retirèrent à l'instant. Le fidèle écuyer vit bien que la précaution du chef n'avait pas été prise sans raison, et il conclut de cette circonstance que la bande était nombreuse, et qu'on montait régulièrement la garde autour du lieu de leur rendez-vous.

Ils arrivèrent en rase campagne; mais Gurth aurait eu de la peine à y retrouver son chemin, parce que ce n'était pas celui par où il était venu. Ses deux guides l'accompagnèrent donc jusqu'à une petite éminence, du haut de laquelle on pouvait distinguer, à la faveur du clair de lune, le lieu où s'était donné le tournoi, les tentes dressées à chaque bout, avec les pannonceaux qui les ornaient et que le vent faisait mouvoir; on entendait même le chant dont les sentinelles cherchaient à égayer leur faction nocturne.

Là les deux voleurs s'arrêtèrent.

— Nous n'irons pas plus loin, lui dirent-ils : il ne serait pas prudent à nous d'aller plus avant. N'oubliez pas l'avis que vous avez reçu; gardez le secret sur ce qui vous est arrivé cette nuit, et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. Mais si malheureusement vous parlez, songez que la Tour de Londres ne vous mettrait pas à l'abri de notre vengeance.

— Grand merci, grand merci, braves gens, dit Gurth : je sais ce que c'est que la discrétion ; mais je me flatte que, sans vous offenser, je puis me permettre de vous souhaiter un métier moins dangereux et plus honnête.

Ils se séparèrent à ces mots. Les outlaws reprirent le chemin par où ils étaient venus ; et Gurth se rendit à la tente de son maître, à qui, malgré l'injonction qui lui avait été faite, il conta toutes ses aventures de la nuit.

Le chevalier Déshérité ne fut guère moins surpris de la générosité de Rebecca, dont cependant il résolut ne pas profiter, que de celle des voleurs, à la profession desquels un pareil sentiment paraît si étranger. Ses réflexions sur ces évènemens singuliers furent pourtant interrompues par la nécessité de prendre du repos ; les fatigues de la journée lui en faisaient sentir le besoin, et celles auxquelles il fallait qu'il se préparât pour le lendemain le lui rendaient encore plus indispensable.

Le chevalier s'étendit donc sur une riche couche que les maréchaux du tournoi lui avaient fait préparer ; et le fidèle Gurth, s'étendant sur une peau d'ours placée par terre, se mit en travers à l'entrée de la tente, de sorte que personne n'aurait pu y entrer sans l'éveiller.

CHAPITRE XII.

Les hérauts ont assez parcouru cet espace,
Les chevaliers bientôt vont paraître à leur place !
On entend résonner trompettes et clairons,
Les coursiers dans leurs flancs sentent les éperons ;
Sur les écus les traits frappent et retentissent ;
Des reflets lumineux des armures jaillissent,
Et les lances enfin ont quitté leur repos,
Le sang va par torrens couler dans le champ clos.

CHAUCER.

Le jour se leva sans nuage, et l'on apercevait déjà dans la plaine les spectateurs les plus empressés, qui accouraient de toutes parts afin de choisir les places les plus favorables pour voir les joûtes.

Les maréchaux du tournoi arrivèrent bientôt, accompagnés des

hérauts d'armes, afin de recevoir les noms des chevaliers qui se présenteraient pour entrer dans la lice, et de leur demander sous quelle bannière ils désiraient se ranger. Cette précaution était nécessaire, afin d'établir quelque égalité entre les deux corps qui devaient être opposés l'un à l'antre.

L'usage voulait que le vainqueur du dernier tournoi fût le chef d'une des deux troupes. Le chevalier Déshérité fut donc choisi pour commander un corps, tandis que l'autre devait être sous les ordres de Brian de Bois-Guilbert, qui, après ce chevalier, avait obtenu le plus de gloire le jour précédent. Ceux qui avaient tenu la veille avec sir Brian se rangèrent naturellement de son côté, à l'exception cependant de Ralph de Vipont que sa chute avait mis hors d'état d'endosser de si tôt son armure. Il ne manqua pas de nobles candidats qui vinrent pour combattre sous les bannières soit de l'un, soit de l'autre chef.

Cet empressement était ordinaire dans ces occasions, et quoiqu'un tournoi général, dans lequel les chevaliers combattaient à la fois, offrît beaucoup plus de dangers que des combats singuliers, on le préférait généralement alors. Beaucoup de chevaliers, qui n'avaient pas assez de confiance dans leur propre habileté pour défier un seul adversaire d'une grande réputation, brûlaient néanmoins de déployer leur valeur dans un combat général, où ils espéraient trouver des champions moins redoutables.

Cinquante chevaliers environ s'étaient déjà fait inscrire pour entrer dans l'arène, lorsque les maréchaux déclarèrent qu'il n'en serait pas admis davantage, au grand regret de plusieurs, qui arrivèrent trop tard.

Vers dix heures, toute la plaine était couverte de spectateurs et de spectatrices à cheval ou à pied ; et bientôt après des fanfares éclatantes annoncèrent l'arrivée du prince Jean et de sa suite. Le prince était entouré de la plupart des chevaliers qui se préparaient à entrer dans l'arène, aussi bien que de ceux dont l'intention n'était pas d'y figurer.

Dans le même moment Cedric le Saxon arriva avec lady Rowena. Athelstane n'était pas avec lui : ce baron avait revêtu une armure, afin de prendre place parmi les combattans, et, à la grande surprise de Cedric, il se rangea du côté du chevalier du temple. Le Saxon fit à son ami de vives remontrances sur le choix indigne qu'il avait fait, mais elles furent inutiles, et il reçut une réponse évasive, telle qu'en donnent ordinairement ceux qui s'obs-

tinent à faire ce qu'ils ont une fois résolu, quoiqu'ils ne puissent alléguer aucune raison pour justifier leur conduite.

Athelstane en avait une cependant pour se ranger sous la bannière de Brian de Bois-Guilbert; mais il eut la prudence de ne la communiquer à personne. Quoique son caractère naturellement apathique l'empêchât de faire aucune démarche pour obtenir les bonnes grâces de lady Rowena, il s'en fallait cependant qu'il fût insensible à ses charmes; et il regardait son union avec elle comme une chose irrévocablement fixée, puisqu'il avait le consentement de Cedric et des autres amis que lady Rowena eût pu consulter. Aussi avait-il eu peine à ne pas laisser éclater son mécontentement lorsque, la veille, il avait vu le vainqueur, usant du privilége que l'usage lui accordait, proclamer lady Rowena reine de la beauté et des amours. Pour le punir d'avoir distingué celle dont il ambitionnait la main, Athelstane, qui, à en croire du moins ses flatteurs, devait plus que personne espérer de remporter le prix du tournoi, se fiant sur sa force, avait résolu, non-seulement de priver le chevalier Déshérité du secours de son bras, mais même, si l'occasion s'en présentait, de lui faire sentir le poids de sa hache d'armes.

Bracy et d'autres chevaliers attachés à la suite du prince Jean s'étaient rangés parmi les tenans, d'après l'ordre de leur maître, qui ne voulait rien épargner pour assurer, autant que possible, la victoire au parti commandé par Brian de Bois-Guilbert. D'un autre côté, beaucoup d'autres chevaliers, tant normands qu'anglais, s'étaient déclarés contre eux avec d'autant plus d'empressement, qu'ils étaient fiers d'avoir pour chef un guerrier aussi vaillant que le chevalier Déshérité.

Dès que le prince Jean vit que celle qui devait être la reine du jour était arrivée, il alla à sa rencontre avec cet air de courtoisie qu'il savait si bien prendre lorsqu'il le voulait; et, ôtant la riche toque qui lui couvrait la tête, il mit pied à terre, et offrit la main à lady Rowena pour l'aider à descendre de son palefroi, tandis que l'un des premiers seigneurs de sa suite tenait la bride et que les autres chevaliers s'approchaient la tête découverte comme le prince.

— Soyons les premiers, dit Jean, à donner l'exemple du respect que chacun doit à la reine de la beauté et des amours, empressons-nous de l'escorter jusqu'au trône qu'elle doit occuper aujourd'hui. Mesdames, ajouta-t-il, accompagnez votre reine, et

rendez-lui les honneurs que sans doute on vous rendra aussi quelque jour.

En disant ces mots, le prince conduisit lady Rowena à la place d'honneur qui lui avait été réservée en face de son trône, tandis que les dames les plus célèbres par leur beauté et leur naissance se pressaient pour obtenir les places les plus proches de leur reine d'un jour.

A peine lady Rowena fut-elle assise, que l'air retentit du son des fanfares et des acclamations de la multitude. Le soleil brillait alors de tout son éclat, et ses rayons venaient se réfléchir sur les armes des chevaliers qui, placés aux deux extrémités de l'arène, entouraient leurs chefs et se concertaient sur la manière dont ils disposeraient leur ligne de bataille et soutiendraient l'assaut.

Les hérauts d'armes imposèrent alors silence jusqu'à ce qu'on eût achevé la lecture des règles du tournoi. Elles étaient conçues de manière à diminuer jusqu'à un certain point les dangers du combat; précaution d'autant plus nécessaire, qu'on devait faire usage d'épées et de lances affilées.

Un chevalier pouvait se servir, s'il le voulait, d'une masse ou d'une hache d'armes; mais le poignard était une arme formellement interdite. Tout chevalier désarçonné pouvait renouveler le combat à pied avec un autre qui se trouvait dans le même cas; mais alors aucun guerrier à cheval ne pouvait l'attaquer. Lorsqu'un chevalier parvenait à repousser son antagoniste jusqu'à l'extrémité de l'arène, de manière à lui faire toucher la palissade, il était défendu de diriger la pointe de l'épée contre le sein d'un adversaire; on ne devait le frapper qu'avec le plat de la lame. Celui-ci était obligé de s'avouer vaincu; il ne pouvait plus prendre part au combat, et son armure ainsi que son cheval étaient à la disposition du vainqueur. Si un chevalier était renversé, et qu'il fût hors d'état de se relever, il était permis à son écuyer ou à son page d'entrer dans l'arène et d'emporter son maître hors de l'enceinte; mais, dans ce cas, ce chevalier était déclaré vaincu, et il perdait son cheval et ses armes. Le combat devait cesser dès que le prince Jean jetterait dans l'arène son bâton de commandement; précaution qu'on avait coutume de prendre pour empêcher l'effusion du sang lorsque le combat se prolongeait trop long-temps.

Tout chevalier violant les règles du tournoi, ou manquant en aucune manière aux lois de la chevalerie, pouvait être dépouillé de ses armes, et contraint à s'asseoir sur les barreaux de la palis-

sade, exposé aux risées du public, en punition de sa conduite déloyale. Après avoir proclamé ces dispositions, les hérauts d'armes finirent par exhorter tous les bons chevaliers à faire leur devoir, et à mériter la faveur de la reine de la beauté et des amours.

Cette proclamation terminée, les hérauts se retirèrent, et prirent les places qui leur étaient assignées. Les chevaliers s'avancèrent lentement des deux bouts de l'arène, et se placèrent sur une double file, exactement en face les uns des autres. Le chef de chaque troupe devait être au milieu du premier rang; mais il ne s'y plaça qu'après avoir passé son corps en revue, et avoir assigné à chacun le poste qu'il devait occuper.

C'était un spectacle tout à la fois imposant et terrible que de voir tant de braves guerriers revêtus de riches armures, montant de superbes coursiers, se préparer à une lutte souvent meurtrière, assis sur leurs selles de guerre comme autant de piliers d'airain, et attendant le signal du combat avec la même ardeur que leurs généreux coursiers, qui témoignaient leur impatience en hennissant et en frappant du pied la terre.

Les chevaliers tenaient leurs lances droites; le soleil en faisait briller les pointes acérées; et les banderoles dont elles étaient ornées flottaient au-dessus des panaches qui ombrageaient les casques. Ils restèrent dans cette position jusqu'à ce que les maréchaux du tournoi eussent parcouru les rangs avec la plus grande attention, de peur que l'une des deux troupes ne se trouvât plus ou moins nombreuse que l'autre. Après avoir reconnu que le nombre des combattans était égal de chaque côté, ils se retirèrent de l'arène, et William de Wyvil s'écria d'une voix de tonnerre : *Laissez aller!* C'était le signal : les trompettes sonnèrent au même instant; les chevaliers baissèrent leurs lances, les placèrent dans les arrêts et enfoncèrent l'éperon dans les flancs de leurs coursiers : des deux côtés les premiers rangs se précipitèrent l'un sur l'autre au grand galop; et lorsqu'ils se rencontrèrent au milieu de l'arène, le choc fut si terrible, qu'on l'entendit à plus d'un mille de distance.

Pendant un moment les spectateurs inquiets ne purent distinguer quel avait été le résultat de ce premier engagement. Des nuages de poussière s'étaient élevés sous les pas des chevaux; l'air en était obscurci, et ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'ils se dissipèrent. Lorsqu'on put apercevoir les combattans, on vit que de chaque côté la moitié des cavaliers avaient été désar-

çonnés, les uns vaincus par l'habileté et par l'adresse, les autres par la force. Quelques-uns étaient étendus sur la terre, dans un état si pitoyable qu'il paraissait douteux qu'ils pussent jamais se relever; d'autres étaient déjà sur pied, et serraient de près ceux de leurs adversaires qui se trouvaient dans la même position, tandis que deux ou trois autres, qui avaient reçu de profondes blessures, se servaient de leurs écharpes pour arrêter le sang; et s'éloignaient avec effort du lieu du combat. Ceux des chevaliers qui avaient soutenu le choc sans être désarçonnés, mais dont les lances avaient presque toutes été rompues, avaient mis l'épée à la main; et poussant leurs cris de guerre, ils s'attaquaient et se pressaient avec le même acharnement que si leur honneur et leur vie eussent dépendu de l'issue du combat.

Le tumulte augmenta bientôt lorsque, de chaque côté, le second rang, qui servait de réserve, se précipita dans la mêlée à son tour. La troupe de Brian de Bois-Guilbert criait : *Ah! Beauséant! Beauséant*[1]! *Pour le Temple! pour le Temple!* Et les champions opposés répondaient par les cris de *Desdichado! Desdichado!* cri de guerre qu'ils avaient pris de la devise gravée sur le bouclier de leur chef.

Les deux partis étaient animés du même enthousiasme, et cet enthousiasme tenait de la fureur. La victoire flottait incertaine, et il était encore impossible de décider qui serait victorieux. Le cliquetis des armes et les cris des champions, se mêlant au son des trompettes, étouffaient les gémissemens de ceux qui succombaient, et qui roulaient sans connaissance sous les pieds des chevaux. Les armures étincelantes étaient alors couvertes de sang et de poussière, et se brisaient en éclats sous les coups réitérés de la hache d'armes. Les plumes blanches qui ornaient les casques voltigeaient de toutes parts comme des flocons de neige. Tout ce qu'il y avait de brillant et de gracieux dans le costume militaire avait disparu, et ce qu'on voyait alors n'était propre qu'a inspirer la terreur ou la pitié.

Cependant telle est la force de l'habitude, que non-seulement le peuple, qui aime naturellement les scènes d'horreur, mais que même les dames qui remplissaient les galeries, voyaient le combat, non sans éprouver une vive émotion, mais du moins sans penser à

1. *Beauséant* était le nom de la bannière des templiers, qui était moitié noire et moitié blanche, pour signifier, dit-on, qu'ils étaient *noirs*, c'est-à-dire terribles, contre les infidèles, mais qu'ils étaient doux et bienveillans à l'égard des chrétiens. (*Note de l'auteur.*)

détourner les yeux d'un spectacle aussi terrible. On voyait parfois, il est vrai, les joues de la beauté pâlir; on entendait même s'échapper un faible cri, si un amant, un frère ou un époux recevait une blessure ou roulait dans la poussière. Mais, en général, les dames encourageaient les combattans, non-seulement en frappant des mains, mais même en s'écriant : — Brave lance, bonne épée! lorsqu'elles voyaient quelque chevalier se signaler par un trait d'audace ou de bravoure.

Si le beau sexe prenait tant d'intérêt à ces jeux sanguinaires, on peut se faire une idée de celui qu'ils inspiraient aux hommes. Cet intérêt se manifestait par les acclamations les plus bruyantes, toutes les fois que la fortune semblait favoriser un parti; et tous les yeux étaient fixés si attentivement sur l'arène, qu'on eût dit que les spectateurs donnaient et recevaient les coups qu'ils ne faisaient que contempler. Entre chaque pause on entendait la voix des hérauts qui s'écriaient :—Courage, braves chevaliers! l'homme meurt, mais la gloire vit! courage! la mort est préférable à la défaite! courage, braves chevaliers! vous combattez sous les yeux de la beauté!

Au milieu des hasards du combat, tous les regards cherchaient à découvrir les deux chefs de chaque troupe, qui, se précipitant au plus fort de la mêlée, encourageaient leurs compagnons tant de la voix que par leur exemple. Tous deux déployaient le plus grand courage, et il n'y avait pas dans les rangs opposés un seul combattant qui pût se dire leur égal. Excités par une animosité mutuelle, et sachant que la défaite de l'un des deux chefs eût infailliblement décidé la victoire, ils s'étaient efforcés plusieurs fois de se joindre et de commencer un combat singulier. Mais telle était la foule et la confusion, que pendant long-temps leurs efforts furent inutiles; et ils étaient toujours séparés par les autres chevaliers, qui tous brûlaient de se signaler en mesurant leurs forces contre le chef du parti opposé.

Mais lorsque le nombre fut considérablement diminué, que les uns, après s'être avoués vaincus, se furent vus forcés de se retirer à l'extrémité de l'arène, et que les blessures des autres les mirent hors d'état de continuer, le templier et le chevalier Déshérité se joignirent à la fin, et ils fondirent l'un sur l'autre avec toute la fureur qu'une animosité mortelle, jointe à la soif de la gloire, pouvait inspirer. Ils déployèrent tant d'adresse dans l'attaque et dans la défense, que les spectateurs firent retentir l'air d'acclamations

unanimes et involontaires, pour témoigner leur ravissement et leur admiration.

Mais dans ce moment le corps du chevalier Déshérité eut le dessous; le bras gigantesque de Front-de-Bœuf d'un côté, et la force prodigieuse d'Athelstane de l'autre, avaient terrassé tous ceux qui s'étaient offerts à leurs coups. Se voyant délivrés de leurs adversaires immédiats, ces deux chevaliers eurent au même instant la même idée, c'était d'assurer le triomphe de leur parti en se réunissant au templier contre son rival. Ils piquèrent donc des deux, et se dirigèrent en même temps vers celui-ci pour l'attaquer, le Normand d'un côté et le Saxon de l'autre. Il eût été entièrement impossible que le chevalier Déshérité soutînt un seul instant cette lutte inégale et inattendue, si les spectateurs, qui ne pouvaient s'empêcher de prendre intérêt à un guerrier attaqué à l'improviste par trois chevaliers à la fois, ne l'eussent averti à temps de l'arrivée de ses adversaires.

—Garde à vous! chevalier Déshérité, cria-t-on de toutes parts: il vit aussitôt le danger qu'il courait, et après avoir déchargé un coup terrible sur l'armure du templier, il fit reculer son coursier au même instant, de manière à éviter le double assaut d'Athelstane et de Front-de-Bœuf, qui s'étaient élancés avec une telle impétuosité, qu'ils passèrent entre le chevalier du temple et son adversaire sans pouvoir arrêter leurs chevaux. A la fin ils parvinrent à s'en rendre maîtres, et ils se réunirent alors tous les trois pour faire mordre la poussière au chevalier Déshérité.

Sans la force, sans l'agilité de son noble coursier, prix de sa victoire de la veille, il eût succombé bientôt. Mais le cheval de Bois-Guilbert était blessé, ceux de Front-de-Bœuf et d'Athelstane commençaient à fléchir sous le poids de leurs maîtres et des lourdes armures dont ils étaient revêtus; le chevalier Déshérité sut profiter de ces avantages; il fit manœuvrer son cheval avec tant d'art, que pendant quelques minutes il parvint à tenir ses trois adversaires en respect, les séparant autant que possible, et se précipitant tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, leur déchargeant de grands coups d'épée, et se retirant avant que ses rivaux eussent le temps de se reconnaître.

Mais, quoique l'arène retentît des applaudissemens que les spectateurs prodiguaient à son habileté et à son courage, il fallait évidemment qu'il finît par succomber; et les seigneurs qui entouraient le prince Jean le conjurèrent d'une voix unanime de jeter dans

l'enceinte son bâton de commandement, et d'épargner à un si brave chevalier la disgrâce d'être vaincu par le désavantage du nombre.

— Non, par la lumière du ciel! répondit le prince Jean; ce même chevalier qui s'obstine à cacher son nom, et qui dédaigne l'hospitalité que nous lui offrons, a déjà obtenu un prix, qu'il permette maintenant que d'autres aient leur tour. Comme il disait ces mots, un incident imprévu vint tout à coup changer la face du combat.

Il se trouvait dans la petite troupe du chevalier Déshérité un guerrier revêtu d'une armure noire, et montant un cheval de même couleur. Il était grand, et paraissait robuste. Ce chevalier, qui ne portait aucune espèce de devise sur son bouclier, avait paru jusqu'alors prendre très peu d'intérêt au combat, repoussant aisément les chevaliers qui l'attaquaient, mais ne cherchant ni à poursuivre ni à provoquer personne; en un mot, il jouait plutôt le rôle de spectateur que celui de chevalier intéressé dans le tournoi; aussi avait-il acquis déjà parmi les spectateurs le surnom de *Noir-Faineant*.

Ce chevalier sembla sortir tout à coup de son apathie, lorsqu'il vit le chef de sa troupe dans une position si critique; et, piquant des deux, il accourut à son secours, en s'écriant d'une voix de tonnerre : *Desdichado, à la rescousse!* Il était temps, car, tandis que le chevalier Déshérité serrait de près le templier, Front-de-Bœuf s'était approché de lui, et il levait son épée pour le frapper, lorsque le chevalier Noir arrive, l'attaque, et, en un moment, Front-de-Bœuf roule avec son cheval sur la poussière. Le *Noir-Fainéant* se retourne alors sur Athelstane de Coningsburgh; et comme son épée s'était brisée sur l'armure de Front-de-Bœuf, il arrache des mains du Saxon interdit la hache d'armes dont celui-ci se disposait à le frapper, et lui en assène un coup si vigoureux sur la tête, qu'Athelstane tombe auprès de son compagnon.

Après ces deux actes de prouesse qui lui attirèrent d'autant plus d'applaudissemens qu'ils étaient entièrement inattendus, le chevalier parut reprendre son indolence naturelle; et retournant tranquillement à l'extrémité de l'arène, il laissa son chef se mesurer avec Brian de Bois-Guilbert. Cette lutte ne fut ni longue ni opiniâtre. Le cheval du templier était grièvement blessé, et il succomba au premier choc. Brian de Bois-Guilbert roula sur la poussière, le pied embarrassé dans l'étrier, d'où il ne put le dégager.

Son adversaire sauta sur-le-champ à terre et lui cria de se rendre ; mais le prince Jean, plus touché de la position dangereuse du templier qu'il ne l'avait été de celle où s'était trouvé son rival, lui épargna la mortification de s'avouer vaincu, en jetant dans l'arène son bâton de commandement, et en mettant ainsi fin au combat.

Déjà le combat était près de finir sans ce signal ; car du petit nombre de chevaliers qui restaient encore dans les lices, la plupart, par un accord tacite, avaient laissé leurs chefs décider eux mêmes la victoire.

Les écuyers, qui avaient jugé dangereux et difficile d'approcher de leurs maîtres pendant l'action, accoururent alors dans l'enceinte pour offrir leurs soins aux blessés, qu'ils transportèrent dans les tentes voisines ou aux quartiers préparés pour eux dans le village.

Ainsi se termina la mémorable passe-d'armes d'Ashby-de-la-Zouche, un des plus brillans tournois de ce siècle ; car si quatre chevaliers seulement périrent sur la place, dont l'un fut suffoqué par la chaleur de son armure, plus de trente reçurent des blessures graves, et quatre ou cinq en moururent quelques jours après. Aussi l'appelle-t-on toujours, dans les anciennes chroniques, la belle et noble passe-d'armes d'Ashby.

Il fallait alors que le prince Jean nommât le chevalier qui s'était signalé par les plus grands exploits ; et il décida que l'honneur de la journée appartenait à celui que la voix publique avait surnommé le *Noir-Fainéant*. On eut beau représenter au prince que par le fait c'était le chevalier Déshérité qui avait remporté la victoire, puisque, dans le cours de la journée, il avait terrassé six chevaliers de sa propre main, et qu'il avait fini par désarçonner le chef du parti contraire : le prince Jean persista dans son jugement, en disant que le chevalier Déshérité et ses compagnons auraient été vaincus sans le puissant secours du chevalier aux armes noires, auquel il croyait donc devoir décerner le prix.

On appela aussitôt le vainqueur ; mais, à la grande surprise de tous les spectateurs, il ne se présenta pas. Il avait quitté l'arène aussitôt après la fin du combat, et quelques personnes l'avaient vu descendre vers la forêt avec cette même lenteur, ce même air d'indifférence qui lui avait fait donner le surnom de *Noir-Fainéant*. Les trompettes l'appelèrent deux fois ; deux fois les hérauts d'armes firent la proclamation d'usage ; et, en son absence, il fallut bien nommer un autre chevalier pour recevoir les honneurs du tournoi.

Le prince Jean n'eut plus d'excuse pour refuser de reconnaître les droits que le chevalier Déshérité pouvait faire valoir à cette disdinction flatteuse, et il le proclama vainqueur.

A travers une arène rendue glissante par le sang qui l'avait arrosée, couverte de débris d'armures et de chevaux morts ou blessés, les maréchaux du tournoi conduisirent de nouveau le vainqueur au pied du trône du prince Jean, qui lui adressa ces mots:

— Chevalier Déshérité, puisque c'est le seul titre sous lequel vous consentiez à vous faire connaître, nous vous décernons pour la seconde fois les honneurs de ce tournoi, et nous proclamons que vous avez droit de réclamer et de recevoir des mains de la reine de la beauté et des amours la couronne d'honneur que votre valeur a méritée. Le chevalier s'inclina profondément, mais ne répondit rien.

Pendant que les hérauts criaient dans toute l'enceinte : *Honneur aux braves! gloire aux vainqueurs!* que les dames agitaient leurs mouchoirs de soie et leurs voiles brodés, que le peuple faisait retentir l'air des plus vives acclamations, les maréchaux conduisirent, au milieu des fanfares, le chevalier Déshérité au pied du trône d'honneur occupé par lady Rowena.

On fit mettre le chevalier à genoux sur la dernière marche du trône; car, dans toutes ses actions, dans tous ses mouvemens, depuis la fin du combat, il semblait n'agir que d'après l'impulsion de ceux qui l'entouraient, et on remarqua qu'il chancelait en traversant une seconde fois l'arène. Lady Rowena, descendant de son trône avec autant de grâce que de dignité, se préparait à placer la couronne qu'elle tenait à la main sur le casque du vainqueur, lorsque les maréchaux s'écrièrent d'une voix unanime : — Non, non, il faut que sa tête soit découverte. Le chevalier murmura faiblement quelques mots, qu'on entendit à peine, mais qui semblaient exprimer le désir que son casque restât baissé. Soit pour ne pas violer les lois du cérémonial d'usage, soit par curiosité, les maréchaux du tournoi ne firent aucune attention à sa prière; le casque fut ôté, et l'on vit les traits d'un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une physionomie agréable, mais brunie par le soleil. Il était pâle comme la mort, et il y avait des traces de sang sur sa figure.

A peine lady Rowena l'eut-elle aperçu, qu'elle poussa un faible cri; mais, rappelant aussitôt toute l'énergie de son caractère, quoique tout son corps tremblât de la violence de son émotion subite, elle posa la couronne sur la tête du vainqueur, et prononça ces mots

d'une voix claire et distincte : — Je te donne cette couronne, sire chevalier : c'est la récompense de la valeur que tu as déployée aujourd'hui. Rowena s'arrêta un moment, et ajouta ensuite d'un ton ferme : Jamais couronne de chevalerie ne fut placée sur un front plus digne de la porter.

Le chevalier inclina la tête, et baisa la main de la jeune reine ; puis, se baissant encore davantage, il tomba à ses pieds, évanoui.

La consternation fut générale ; Cedric, qui avait été frappé d'une sorte de stupeur muette à la vue du fils qu'il avait banni de ses yeux, se précipita alors en avant comme pour le séparer de lady Rowena ; mais les maréchaux du tournoi l'avaient déjà prévenu : devinant la cause de l'évanouissement d'Ivanhoe, ils s'étaient empressés de lui ôter son armure ; et en effet la pointe d'une lance avait pénétré à travers sa cuirasse, et lui avait fait une blessure dans le côté.

CHAPITRE XIII.

> Maintenant, que celui dont la main, le regard,
> Sait mieux d'un trait léger diriger la vitesse,
> Vienne aux combats de l'arc signaler son adresse.
>
> DELILLE.

Le nom d'Ivanhoe ne fut pas plus tôt prononcé, qu'il vola de bouche en bouche, et parvint jusqu'aux oreilles du prince, dont le front se rembrunit en l'entendant proférer. Il s'efforça néanmoins de cacher son trouble, et promenant autour de lui un regard de dédain : — Milords, dit-il, et vous surtout, sire prieur, que pensez-vous de la doctrine que les anciens nous ont transmise sur les attractions et les antipathies innées ? Il me semble, aux sentimens que j'éprouvais, que je devinais le favori de mon frère.

— Front-de-Bœuf n'a qu'à se préparer à rendre son fief d'Ivanhoe, dit Bracy, qui, après avoir figuré avec honneur dans le tournoi, avait déposé son casque et son bouclier, et était venu rejoindre les seigneurs qui entouraient le prince.

— Oui, ajouta Waldemar Fitzurse, il est probable que ce jeune vainqueur va réclamer le château et le manoir que Richard lui

avait assignés, et que Votre Altesse, dans sa générosité, a donnés depuis à Front-de-Bœuf.

— Front-de-Bœuf, dit le prince, est un homme qui prendrait trois fiefs comme celui d'Ivanhoe, plutôt que d'en rendre un. Du reste, Messieurs, j'espère qu'il n'est personne ici qui me conteste le droit de conférer les fiefs de la couronne aux fidèles serviteurs prêts à remplacer ceux qui, abandonnant leur patrie, sont allés combattre sous un ciel étranger, et ne peuvent offrir ici leurs bras et leurs services lorsque les circonstances le demandent.

Les assistans étaient trop intéressés dans la question pour ne pas déclarer que le droit que s'arrogeait le prince était naturel et de toute justice; et tous les seigneurs de sa suite répétèrent à l'envi ces mots: — Le généreux prince, le noble seigneur, qui s'impose à lui-même l'obligation de récompenser ses serviteurs fidèles! Car tous avaient obtenu déjà ou espéraient obtenir, comme Front-de-Bœuf, des fiefs et des domaines considérables. Le prieur Aymer fit chorus avec eux; seulement il fit observer que Jérusalem ne pouvait pas chrétiennement être appelée un pays étranger. Elle était *communis mater*, la mère de tous les chrétiens. Mais il ne voyait pas, ajouta-t-il, que le chevalier d'Ivanhoe pût faire valoir cette excuse, puisque lui, prieur, il savait, de source certaine, que les croisés commandés par Richard n'avaient jamais été beaucoup plus loin qu'Ascalon; et qu'Ascalon, comme tout le monde le savait, était une ville des Philistins, qui ne méritait aucun des priviléges attachés à la cité sainte.

Waldemar, que la curiosité avait attiré près du lieu où Ivanhoe était tombé évanoui, revint alors auprès du prince. — Le jeune héros, dit-il, ne donnera sans doute pas beaucoup d'inquiétude à Votre Altesse, et ne cherchera pas à disputer à Front-de-Bœuf la possession du fief d'Ivanhoe: il est grièvement blessé.

— Quel qu'il soit, reprit Jean, il est le vainqueur du tournoi: et fût-il dix fois notre ennemi, ou l'ami dévoué de notre frère, ce qui revient peut-être au même, il faut lui prodiguer tous les secours que réclame sa position. Nous allons donner ordre à notre propre médecin de se rendre auprès de lui.

Un sourire amer se dessinait sur les traits du prince pendant qu'il prononçait ces paroles. Waldemar Fitzurse s'empressa de répondre que les amis d'Ivanhoe l'avaient déjà fait transporter hors de l'arène, et il ajouta: — J'avoue que je n'ai pu me défendre d'une certaine émotion en voyant la douleur de la reine de la beauté et

des amours, dont cet évènement a terminé bien tristement le règne éphémère. Je ne suis pas homme à me laisser attendrir par les larmes d'une femme; mais lady Rowena a su réprimer sa douleur avec tant de dignité, que je n'ai pu m'empêcher d'admirer sa fermeté et son courage, lorsque, les mains jointes, elle fixait un œil sec sur le corps inanimé étendu devant elle!

— Quelle est donc, dit le prince, cette lady Rowena dont nous entendons parler continuellement?

— C'est une héritière saxonne qui possède des biens considérables, dit le prieur Aymer, une rose de beauté, un joyau de richesses, la plus belle entre mille, un vase de myrrhe et d'aromates.

— Eh bien, nous prendrons soin de la consoler, et nous l'anoblirons en la mariant à un Normand. Elle est mineure sans doute, et par conséquent c'est à nous de pourvoir à son établissement. Qu'en dites-vous, De Bracy? ne seriez-vous pas tenté d'imiter l'exemple des amis du Conquérant, et d'épouser une Saxonne pour acquérir un beau domaine?

— Si le domaine est de mon goût, Milord, répondit De Bracy, il sera difficile que l'épouse ne me plaise pas; et je serais bien reconnaissant si par cet acte généreux Votre Altesse voulait tenir toutes les promesses qu'elle a faites à son fidèle serviteur et vassal.

— Nous y penserons, dit le prince; et même, pour que nous puissions mettre de suite la main à l'œuvre, dites à notre sénéchal d'aller inviter lady Rowena et sa compagnie, c'est-à-dire le rustre son tuteur, et cet autre Saxon, cette espèce de bœuf que le chevalier Noir a terrassé dans le tournoi, à honorer ce soir notre banquet de leur présence. — De Bigot, ajouta-t-il en s'adressant à son sénéchal, ayez soin de leur porter notre invitation avec tant d'égards et de politesse que l'orgueil de ces fiers Saxons ait lieu d'être satisfait, et qu'il leur soit impossible de nous refuser de nouveau; quoique, par les reliques de saint Becket, faire des politesses à ces gens-là, ce soit jeter des perles devant les pourceaux!

Le prince Jean avait à peine dit ces paroles, qu'au moment où il se préparait à donner le signal du départ, un homme de sa suite vint lui apporter un billet.

— De quelle part? demanda-t-il à celui qui le lui remettait.

— Je l'ignore, mon prince, reprit celui-ci; mais il paraît qu'il vient de quelque pays étranger. C'est un Français qui l'a apporté, et il a voyagé nuit et jour pour le remettre entre les mains de Votre Altesse.

Le prince examina soigneusement l'adresse, puis le cachet, qui portait l'empreinte de trois fleurs de lis. Il ouvrit ensuite la lettre avec une agitation qui augmenta visiblement lorsqu'il y eut jeté les yeux ; elle contenait ces mots :

« *Prenez garde à vous, car le diable est déchaîné.* »

Le prince devint pâle comme la mort ; il regarda d'abord la terre, puis il éleva ses regards vers le ciel, comme un homme qui vient d'entendre sa dernière sentence. Revenant cependant des premiers effets de sa surprise, il prit à part Waldemar Fitzurse et De Bracy, pour leur faire lire successivement le billet.

— Peut-être, dit le dernier, est-ce une fausse alarme ? ou peut-être même la lettre est-elle fabriquée ?

— Non, reprit le prince, c'est bien la main et le sceau du roi de France.

— Alors, dit Fitzurse, il est temps de rassembler nos partisans, soit à York, soit dans quelque autre ville du centre. Le moindre retard pourrait être funeste : cessons donc ces jeux puérils, et pensons aux affaires plus sérieuses qui vont nous occuper.

— Il faut prendre garde cependant, dit De Bracy, de mécontenter les yeomen et les communes, en les privant du plaisir qu'ils se promettaient.

— Il me semble, dit Waldemar, qu'il est facile de tout accorder. La journée n'est pas encore très avancée : que la lutte entre les archers ait lieu sur-le-champ, et que le prix soit adjugé ensuite. Par ce moyen, Votre Altesse fera ce qu'elle a promis, et ôtera à ce troupeau de serfs saxons tout sujet de mécontentement.

— Excellente idée, Waldemar ! dit le prince, et d'ailleurs nous n'oublions pas que nous avons une dette à acquitter envers ce paysan insolent qui nous a insulté hier. Notre banquet, pour lequel j'ai fait des invitations, aura lieu ce soir. Quand ce serait la dernière heure de ma puissance, je veux qu'elle soit consacrée à la vengeance et au plaisir. — Au jour de demain nos nouveaux soucis !

Le son des trompettes ramena bientôt les spectateurs, qui commençaient déjà à s'éloigner ; et les hérauts d'armes proclamèrent que le prince Jean, rappelé tout à coup par des motifs de la plus haute importance, ne pourrait assister aux fêtes projetées pour le lendemain ; que cependant, ne voulant pas que tant de braves yeomen se séparassent sans avoir fait preuve sous ses yeux de leur adresse, il avait décidé que les jeux indiqués pour le jour suivant se célébreraient à l'instant même. Le prix destiné au vain-

queur était un cor de chasse monté en argent, un superbe baudrier en soie, et un médaillon de saint Hubert, patron des jeux champêtres.

Plus de trente yeomen se présentèrent d'abord pour disputer le prix; la plupart étaient des gardes forestiers et des sous-gardes forestiers des chasses royales de Nedwood et de Charnwood. Mais, lorsqu'ils se furent reconnus mutuellement, et qu'ils virent quels étaient leurs adversaires, plus de vingt se retirèrent volontairement, ne voulant pas s'exposer à la honte d'une défaite presque certaine; car alors l'adresse de chaque bon tireur était aussi connue à plusieurs milles à la ronde, que les qualités d'un cheval dressé à New-Market le sont aujourd'hui à ceux qui fréquentent cet endroit célèbre.

Le nombre des compétiteurs se trouva définitivement de huit. Le prince Jean descendit de son trône pour examiner de plus près ces archers d'élite, dont plusieurs portaient la livrée royale. Après avoir satisfait ainsi sa curiosité, il promena ses regards autour de l'enceinte pour chercher l'objet de son ressentiment, et il le vit debout à la même place que la veille, et avec le même air de calme et de sang-froid.

— Je me doutais bien que ton adresse ne répondait pas à ton insolence, et que tu n'étais pas un véritable partisan de l'arbalète, lui dit le prince; tu n'oses pas à présent te mesurer avec de pareils concurrens.

— Sous votre bon plaisir, dit le yeoman, j'ai une autre raison que la crainte d'être vaincu, pour me tenir à l'écart.

— Et quelle est cette autre raison? demanda le prince, qui, par quelque motif que peut-être il n'aurait pu lui-même expliquer, éprouvait une sorte de curiosité pénible à l'égard de celui qu'il interrogeait.

— C'est que, répondit-il, ces archers et moi nous ne sommes peut-être pas accoutumés à tirer au même but; et puis je craindrais que Votre Grâce n'aimât pas à voir remporter un troisième prix par quelqu'un qui, sans le vouloir, a eu le malheur d'encourir son déplaisir.

— Yeoman, quel est ton nom? demanda le prince en rougissant.

— Locksley, répondit-il.

— Eh bien, Locksley, tu viseras à ton tour, lorsque ces archers auront déployé leur adresse. Si tu remportes le prix, j'y joindrai

vingt nobles[1]; mais si tu le perds, je te ferai dépouiller de ton habit vert, et te ferai chasser de l'enceinte à coups de cordes d'arc, pour te punir de tes fanfaronnades et de ton insolence.

— Et si je refuse d'accepter le défi à de pareilles conditions? reprit le yeoman. Votre Grâce, soutenue, comme elle l'est, par tant d'hommes d'armes, peut me battre, me dépouiller de mes vêtemens; mais toute sa puissance ne saurait m'obliger à tendre mon arc, si ce n'est pas mon bon plaisir.

— Si tu refuses l'offre que je te fais, dit le prince, le prevôt brisera ton arc et tes flèches, et te chassera de l'arène comme un lâche.

— Ce n'est pas m'offrir une chance égale, grand prince, que de m'obliger à me mesurer contre les meilleurs archers des comtés de Stafford et de Leicester, au risque d'éprouver les traitemens les plus indignes si je suis vaincu. Néanmoins, j'obéirai à Votre Grâce.

—Gardes, ayez l'œil sur lui, dit le prince; je vois que le cœur lui manque; mais je ne veux pas qu'il puisse éviter l'épreuve à laquelle je désire mettre son adresse. Et vous, mes amis, du courage, soutenez votre réputation. J'ai donné ordre qu'une botte de vin et un chevreuil fussent servis pour vous dans la tente voisine, aussitôt que le prix sera remporté.

Un bouclier fut placé au bout de l'avenue qui, du côté du midi, conduisait au lieu du tournoi. On laissa une distance considérable entre ce but et l'endroit d'où les archers devaient viser. Les rangs furent tirés au sort. Chacun devait tirer trois flèches. L'ordre des jeux fut réglé par un officier d'un ordre inférieur, nommé le prevôt des jeux; car les maréchaux du tournoi auraient cru déroger à leur dignité s'ils avaient présidé aux jeux de la yeomaurie.

Les archers, s'avançant l'un après l'autre, lancèrent leurs flèches avec autant de vigueur que d'adresse. Sur les vingt-quatre flèches qui furent tirées successivement, dix frappèrent le but, et les autres en passèrent si près, que, vu la grande distance, tous les tireurs avaient droit à des éloges. Mais celui qui s'était distingué le plus, c'était Hubert, garde-chasse au service de Malvoisin : deux de ses flèches avaient été s'enfoncer dans le cercle tracé au milieu du bouclier, et il fut proclamé vainqueur.

—Eh bien, Locksley, dit le prince à l'archer qu'il voulait humi-

1. Ancienne monnaie d'or qui valait environ 8 fr.

lier, es-tu tenté à présent de te mesurer avec Hubert, ou bien t'avoueras-tu vaincu, en remettant ton arc, tes flèches et ton baudrier au prevôt des jeux ?

— Puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, répondit Locksley, je consens à tenter la fortune, à condition que, lorsque j'aurai tiré deux flèches au but que m'indiquera Hubert, il en tirera une à son tour à celui que je lui proposerai.

— Rien de plus juste, dit le prince, et je t'accorde ta demande. Hubert, si tu l'emportes sur ce fanfaron, je remplirai de sous d'argent le cor de chasse qui est destiné au vainqueur.

—Tout homme ne peut que faire de son mieux, répondit Hubert ; mais mon bisaïeul portait un fameux arc à la bataille d'Hastings, et j'espère ne pas me montrer indigne de lui.

On changea le bouclier qui servait de but; on en mit un autre de la même grandeur, et Hubert, qui, comme vainqueur dans la première épreuve, avait le droit de tirer le premier, fixa longtemps le but, et mesura de l'œil la distance, tandis qu'il tenait à la main l'arc recourbé et la flèche déjà posée sur la corde. A la fin, il fait un pas en avant, élève l'arc jusqu'à ce que le milieu soit presque au niveau de son front, et retire alors avec force la corde vers son oreille. Le trait part en sifflant, et s'enfonce dans le cercle intérieur tracé au milieu du bouclier, mais non pas exactement au milieu.

— Vous n'avez pas fait attention au vent, Hubert, lui dit son antagoniste en tendant son arc; autrement vous auriez mieux réussi.

En disant ces mots, et sans même se donner la peine de viser un instant, Locksley se plaça à l'endroit indiqué, et tira sa flèche avec si peu d'attention en apparence, qu'on eût pu croire qu'il n'avait pas même regardé le but. Il parlait encore à l'instant où la flèche partit; cependant elle frappa de deux pouces plus près du centre que celle d'Hubert.

— Par la lumière du ciel! s'écria le prince Jean en regardant Hubert, si tu as le malheur de te laisser vaincre par ce misérable, tu mérites les galères.

Hubert avait une phrase de prédilection qu'il appliquait à tout.

— Quand même Votre Altesse devrait me faire pendre, répondit-il, un homme ne peut que faire de son mieux. Cependant mon bisaïeul portait un arc....

— Malédiction sur ton bisaïeul et sur toute sa génération! s'écria

le prince en l'interrompant : bande ton arc, malheureux, et vise de ton mieux, ou malheur à toi !

Cédant à des exhortations aussi pressantes, Hubert reprit sa place ; et, n'oubliant pas l'avis que lui avait donné son adversaire, il calcula l'effet que pouvait produire sur sa flèche le léger souffle d'air qui venait de s'élever, et il la lança avec tant d'adresse, qu'elle alla frapper juste au milieu du but.

— Vive Hubert ! vive Hubert ! s'écria le peuple, prenant plus d'intérêt à un archer du pays qu'à un inconnu ; vive à jamais Hubert !

— Tu ne saurais frapper plus juste, Locksley, dit le prince avec un sourire insultant.

— Je ferai pour lui une entaille à sa flèche, reprit Locksley ; et, visant avec un peu plus d'attention que la première fois, il laissa partir sa flèche, qui frappa droit sur celle de son adversaire, et la fendit en morceaux. Tel fut l'effet que cette adresse merveilleuse produisit sur les spectateurs, qu'ils ne purent témoigner leur étonnement par leurs acclamations ordinaires. — Ce n'est pas un homme, se disaient entre eux les archers, c'est un diable ; ce qu'il fait tient du prodige : jamais on n'a vu pareille adresse depuis qu'un arc fut tendu pour la première fois en Angleterre.

— Maintenant, dit Locksley, je demande à Votre Grâce la permission de planter un but tel que ceux dont on se sert dans le nord ; et honneur au brave yeoman qui viendra me disputer le prix pour obtenir un sourire de la jeune fille qu'il aime le mieux.

Il fit alors quelques pas pour s'éloigner :

— Faites-moi suivre de vos gardes, si vous le désirez, dit-il au prince ; je vais seulement couper une baguette au premier saule.

Le prince Jean fit signe à quelques hommes d'armes de l'accompagner, de peur qu'il ne cherchât à s'évader ; mais le peuple en témoigna, par ses cris, tant d'indignation, qu'il révoqua son ordre.

Locksley revint presque au même instant, tenant à la main une baguette de saule d'environ six pieds de long, parfaitement droite, et ayant un peu plus d'un pouce d'épaisseur. Il se mit à l'écorcer avec beaucoup de sang-froid, disant en même temps que proposer pour but à un bon tireur un bouclier aussi large que celui dont on s'était servi jusqu'alors, c'était faire injure à son adresse. Dans le pays où il était né, on aimerait tout autant prendre pour but la table ronde du roi Arthur, autour de laquelle tenaient soixante chevaliers. Un pareil but était bon pour des enfans de sept ans. —

Mais, ajouta-t-il en marchant d'un air délibéré vers l'extrémité de l'avenue, et en enfonçant en terre la baguette de saule, — celui qui atteint ce but à trente pas, je le proclame bon archer, digne de porter arc et carquois devant un roi, fût-ce devant le grand Richard lui-même.

— Mon bisaïeul, dit Hubert, tira à la bataille d'Hastings certaine flèche qui lui fit bien de l'honneur; mais il ne s'est jamais avisé de prendre un pareil but, ni moi non plus. Si cet archer touche la baguette, je me rends; car il faudra que le diable soit dans sa peau. Après tout, un homme ne peut que faire de son mieux, et je ne tirerai pas, lorsque je sais sûr de manquer mon coup. J'aimerais autant viser le bord du couteau de notre pasteur, ou une paille de blé, ou un rayon du soleil, que cette ligne blanche et tremblante que je puis à peine voir.

— Chien de poltron! s'écria le prince. — Et toi, Locksley, lance ta flèche : si elle touche la baguette, je conviendrai que tu es le premier archer que j'aie jamais vu; mais, avant de te donner ce titre, je veux des preuves irrécusables de ton adresse.

— Je ferai de mon mieux, comme dit Hubert, répondit Locksley; personne ne peut faire plus.

En disant ces mots, il banda de nouveau son arc, mais, pour cette fois, il l'examina avec beaucoup de soin, et il changea la corde, qui, ayant déjà servi plusieurs fois, n'était plus parfaitement ronde. Il visa alors le but, et mesura de l'œil la distance, tandis que les spectateurs, respirant à peine, suivaient ses moindres mouvemens. L'archer justifia la haute opinion qu'ils avaient conçue de son adresse. Le trait fendit la baguette de saule [1] contre laquelle il avait été lancé. L'air retentit d'acclamations, et le prince Jean lui-même parut revenir de ses injustes préventions pour admirer l'adresse de Locksley. — Ces vingt nobles ainsi que le cor de chasse t'appartiennent, lui dit-il, tu les as mérités. Cinquante te seront même comptés à l'instant, si tu veux entrer à notre ser-

1. La lutte dans laquelle le yeoman Locksley l'emporte sur tous les rivaux que lui oppose le prince Jean trouve un objet de comparaison, et nous pourrions, en vérité, dire une base, dans la ballade « d'Adam Bell, Clym du Cleuch et William de Cloudeslea. » La ballade raconte que ces trois redoutables bandits commirent de grandes dévastations parmi les forestiers de la seigneurie et les bourgeois ligs de Carlisle, tandis qu'ils sollicitaient de leur souverain une charte de paix, afin d'obtenir la délivrance d'un de leurs compagnons prisonnier dans la Tour de Londres. Leur demande est accordée, à l'intercession de la reine; mais à peine la parole royale a-t-elle scellé leur pardon, qu'il arrive des messagers du nord apportant la nouvelle du cruel désastre. Le roi, qui était alors occupé à dîner fort paisiblement, est frappé comme d'un coup de foudre à cette annonce, si bien qu'il dit aussitôt : « Enlevez la

vice en qualité d'archer de notre garde; car jamais bras plus robuste ne courba un arc, et jamais coup d'œil plus juste ne dirigea une flèche.

— Excusez-moi, grand prince, dit Locksley; mais j'ai juré que, si je prenais jamais du service, ce serait auprès de votre frère, du roi Richard. Ces vingt nobles, je les remets à Hubert, qui ne s'est pas moins distingué aujourd'hui que son bisaïeul ne s'était signalé à la bataille d'Hastings. Si sa modestie ne lui avait pas fait refuser le défi, je suis sûr qu'il eût touché le but aussi bien que moi.

Hubert ne reçut qu'avec une sorte de répugnance le présent de l'étranger; et Locksley, voulant éviter de fixer plus long-temps l'attention, se mêla dans la foule, et ne reparut plus.

Peut-être n'eût-il pas échappé aussi aisément aux regards du prince, si celui-ci n'avait eu alors de sérieuses réflexions à faire et des sujets de la plus haute importance à méditer. Jean appela son chambellan, qui donnait aux spectateurs le signal du départ; il lui ordonna de partir sur-le-champ pour Ashby, et de chercher partout le juif Isaac.

—Recommande à ce chien de juif, dit-il, de m'envoyer deux mille écus avant le coucher du soleil. Il sait quelles sûretés je lui offre; mais d'ailleurs tu peux lui donner cette bague en nantissement. Il faut que le reste de la somme qu'il s'est engagé à me prêter me soit remis avant six jours à York. Si le mécréant y manque, je lui fais couper la tête. Tu le rencontreras peut-être sur la route; car cet esclave circoncis assistait au tournoi, et il est probable qu'il n'est pas encore très éloigné.

Ayant ainsi parlé, Jean remonta à cheval, et, suivi d'un grand

table, car je ne puis manger davantage. » Il déclare sur-le-champ aux trois criminels que s'ils ne réussissent pas à vaincre chacun de ses propres archers, ils seront exécutés.

« Tous aussitôt bandent leurs bons arcs d'if, regardent si la corde est bien arrondie, puis deux ou trois fois lancent leurs traits qui frappent droit au but.

« Alors William de Cloudeslea élève la voix en disant : Par le nom de celui qui est mort pour moi, je ne tiens pas pour bon archer celui qui vise un but si large.

« Indique-moi, dit alors le roi, le but qu'il te plaît de choisir.—Un semblable, Sire, à ceux en usage dans nos contrées.

« Alors William et ses deux frères s'avancent dans la prairie, et placent deux baguettes de coudrier à vingt pas l'une de l'autre. »

Le lecteur se rappellera que Locksley reproche à son adversaire, après un coup peu heureux, de n'avoir pas fait attention à l'influence du vent. Cloudeslea prend une précaution non moins minutieuse.

« Il prie tous les assistans de vouloir bien rester immobiles, car pour gagner un tel prix il avait besoin d'une main ferme. »

Et ayant choisi un terrain plat, il fendit la baguette. — Chambers.

nombre de chevaliers, il prit lui-même la route d'Ashby. Tout le peuple se dispersa quand le prince fut parti.

CHAPITRE XIV.

Lorsque jadis, noble chevalerie,
Tu déployais la pompe de tes jeux,
Du fier clairon la sauvage harmonie,
Pour le festin réunissait les preux
Et les beautés qui charmaient tous les yeux
Par leurs atours et leur douce magie.

WARTON.

Ce fut dans le château d'Ashby que le prince Jean donna la fête annoncée. Mais ce château ne ressemblait en rien à celui dont les ruines imposantes intéressent encore le voyageur, et qui fut bâti postérieurement par lord Hastings, grand-chambellan d'Angleterre, l'une des premières victimes de la tyrannie de Richard III, et cependant plus connu comme un des héros de Shakspeare que par sa renommée historique. La ville et le château d'Ashby appartenaient alors à Roger de Quincy, comte de Winchester, qui était alors dans la Terre-Sainte. En attendant, le prince Jean habitait son château, et disposait de ses domaines sans le moindre scrupule. Voulant dans cette occasion éblouir ses hôtes en étalant le plus grand luxe, il avait donné ordre de ne rien négliger afin que le banquet fût aussi splendide que possible.

Les pourvoyeurs du prince, qui, dans ces circonstances, exerçaient tout le pouvoir de la royauté, avaient fait main-basse dans les environs sur tout ce qui pouvait figurer avec honneur sur la table de leur maître. Un nombre considérable d'invitations avaient été envoyées; et dans la nécessité où Jean se trouvait alors de se concilier la faveur générale, il en avait adressé non-seulement aux familles normandes qui demeuraient près d'Ashby, mais même à plusieurs familles saxonnes et danoises qui jouissaient d'une grande considération. Quelque mépris qu'on eût pour eux dans les occasions ordinaires, les Anglo-Saxons étaient trop nombreux pour ne pas être formidables s'ils prenaient parti dans les commotions civiles qui semblaient à la veille d'éclater, et il était d'une saine politique de chercher à s'attacher leurs chefs.

Aussi Jean forma-t-il la résolution de traiter ces hôtes, qu'il ne ne voyait pas souvent à sa table, avec une politesse et une affabilité à laquelle il ne les avait pas accoutumés jusqu'alors. Mais, quoique personne ne se fît moins de scrupule de sacrifier son opinion à son intérêt, et de feindre des sentimens qu'il n'avait pas, il fallait toujours, malheureusement pour le prince, que sa légèreté et sa pétulance finissent par éclater, et lui fissent perdre en un instant le fruit de sa dissimulation.

Il donna une preuve nouvelle de sa légèreté et de son étourderie, lorsqu'il fut envoyé en Irlande par Henri II, son père, pour se concilier l'affection des habitans de ce royaume, qui venait d'être réuni à l'Angleterre. Dans cette circonstance, les chefs irlandais s'empressèrent de venir présenter leurs hommages au jeune prince, et de lui offrir le baiser de paix ; mais, au lieu de les recevoir avec bienveillance, Jean et ses courtisans, tout aussi fous que lui, ne purent résister à la tentation de tirer ces chefs par leurs longues barbes, conduite qui, comme on se le figure aisément, fut hautement ressentie par ces dignitaires insultés et produisit de fatales conséquences pour la domination anglaise en Irlande. Nous avons cité cet exemple afin que le lecteur, jugeant par lui-même du caractère de Jean et de ses inconséquences continuelles, ne soit pas surpris de sa conduite durant la soirée que nous allons décrire.

Par suite de la résolution qu'il avait formée dans un moment de réflexion et de prudence, le prince Jean reçut Cedric et Athelstane avec égard et courtoisie. Ce fut sans prendre un air de ressentiment qu'il leur exprima ses regrets, lorsque le premier lui dit que l'indisposition de lady Rowena ne lui avait pas permis de se rendre à son invitation. Cedric et Athelstane étaient tous les deux revêtus de l'ancien costume saxon, qui, sans être ridicule par lui-même, différait cependant tellement de celui des autres convives, que le prince Jean se fit beaucoup de mérite auprès de Waldemar Fitzurse d'avoir su se contenir assez pour ne pas rire à la vue d'un costume que la mode du jour faisait paraître si bizarre.

Cependant, à des yeux non prévenus, la tunique courte et étroite et le long manteau des Saxons eussent paru des vêtemens plus gracieux et surtout plus commodes que ceux des Normands, qui portaient un long pourpoint, si large qu'il ressemblait à une blaude de charretier, et, par-dessus, un petit manteau très court qui ne pouvait les préserver ni du froid ni de la pluie, et qui semblait n'a-

voir d'autre avantage que d'étaler autant de fourrures et de broderies que l'art du tailleur pouvait parvenir à en mettre. L'empereur Charlemagne paraît avoir très bien senti tous les inconvéniens de cette mode. — Au nom du ciel! à quoi servent, disait-il, ces manteaux si courts? Au lit, ils ne sauraient nous couvrir; à cheval, ils ne nous protégent ni contre la pluie ni contre le vent; sommes-nous assis, ils ne préservent nos jambes ni du froid ni de l'humidité.

Cependant, en dépit de cette censure impériale, les manteaux courts continuèrent d'être à la mode jusqu'à l'époque dont nous parlons, surtout parmi les princes de la maison d'Anjou. Tous les courtisans du prince Jean en portaient, et ne manquaient pas de tourner en ridicule les longs manteaux saxons.

Les convives prirent place autour d'une table qui était près de fléchir sous le poids de la bonne chère. Les nombreux cuisiniers qui suivaient le prince dans ses voyages avaient déployé tant d'art et de talent pour varier la forme des différens plats, qu'ils avaient réussi, presque aussi bien que les professeurs modernes de l'art culinaire, à enlever aux plus simples mets leur apparence naturelle. Des gâteaux, des pâtisseries de toute espèce, friandises qu'on ne voyait alors que sur les tables de la plus haute noblesse, diversifiaient agréablement le coup d'œil, et les vins les plus délicats, placés de distance en distance, couronnaient le luxe du festin.

Les Normands, en général, ne se faisaient pas remarquer par leur intempérance. Plus difficiles que gloutons, ils recherchaient la délicatesse dans les mets, mais ils évitaient avec soin toute espèce d'excès, et l'on ne pouvait en dire autant des Saxons. Le prince Jean et ceux qui, pour lui faire leur cour, imitaient ses défauts, aimaient, il est vrai, un peu trop les plaisirs de la table, et l'on n'ignore pas qu'il mourut d'une indigestion de pêches et d'ale nouvelle; mais il faisait lui-même une exception aux habitudes de ses compatriotes.

Ce fut avec une gravité maligne, qui n'était interrompue que par quelques gestes significatifs, que les chevaliers normands examinèrent, en observateurs critiques, les fautes contre les règles arbitraires de la société que commettaient involontairement Athelstane et Cedric dans un banquet dont l'ordonnance et le cérémonial leur étaient à peu près inconnus. On sait très bien qu'on pardonnerait plutôt à un homme de manquer aux bienséances, et

d'offenser les bonnes mœurs, que de paraître ignorer les points les plus minutieux de l'étiquette. Cédric, par exemple, qui essuyait ses mains à une serviette, au lieu d'attendre qu'elles séchassent en les agitant gracieusement en l'air, paraissait beaucoup plus ridicule que son compagnon Athelstane, qui s'était adjugé à lui seul un vaste pâté rempli de tout ce qu'il y avait de plus fin et de plus délicat, et qu'on appelait dans ce temps-là un karum-pie. Néanmoins, lorsque après un mûr examen on découvrit que le thane de Coningsburgh (ou franklin, comme l'appelaient les Normands) ne savait pas même quel était le mets qu'il venait de dévorer si avidement, et qu'il avait pris les becfigues et les rossignols du karum-pie pour des pigeons et des alouettes, son ignorance l'exposa à des risées que sa gloutonnerie méritait à plus juste titre.

Lorsque le repas fut terminé, et tandis que la bouteille circulait librement, les convives se mirent à parler du tournoi et des exploits par lesquels chaque chevalier avait signalé son bras; du vainqueur inconnu qui avait remporté le prix du combat de l'arc; du chevalier Noir qui s'était soustrait aux honneurs qu'il avait mérités; enfin du brave Ivanhoe, qui avait acheté si cher la gloire d'être proclamé vainqueur. Il régnait dans les discours une franchise vraiment militaire, et c'était un feu roulant de bons mots et de plaisanteries. Le prince Jean était le seul qui parût ne point partager la gaieté générale. Des réflexions pénibles semblaient l'agiter, et ce n'était que lorsque l'un de ses courtisans le rappelait à lui-même, qu'il semblait prendre quelque intérêt à ce qui se passait autour de lui. Alors il se levait précipitamment, remplissait sa coupe, la vidait d'un trait, comme pour ranimer ses esprits abattus, et ensuite il se mêlait à la conversation par quelque remarque faite brusquement ou au hasard.

— Nous vidons cette coupe, s'écria-t-il, à la santé de Wilfrid d'Ivanhoe, vainqueur du tournoi, et nous regrettons que sa blessure ne lui ait pas permis d'honorer ce banquet de sa présence. Que tout le monde porte sa santé, ainsi que nous, et surtout Cedric de Rotherham, digne père d'un fils qui donne de si belles espérances.

— Non, prince, répondit Cedric en se levant et en replaçant la coupe sur la table sans y porter ses lèvres; je ne donne pas le nom de fils à celui qui méprise mes ordres, et qui renonce aux mœurs et aux usages de ses pères.

— Il n'est pas possible, s'écria le prince en jouant la surprise,

qu'un aussi brave chevalier soit un fils indocile et rebelle.

—Cependant tel est Wilfrid, reprit Cedric. Il quitta ma demeure pour aller partager les plaisirs de la cour de votre frère, où il apprit ces tours d'agilité que vous appelez des prouesses, et que vous admirez tant. Il la quitta contre ma volonté et malgré mes ordres; et, du temps d'Alfred, une pareille conduite eût été appelée désobéissance, crime qu'on punissait avec la plus grande rigueur.

—Hélas! dit le prince en poussant, par affectation, un profond soupir, puisque votre fils a été à la cour de mon malheureux frère, il est inutile de demander où et de qui il apprit à désobéir à son père.

Ainsi parla le prince Jean, oubliant sans doute que si Henri II avait eu à se plaindre plus ou moins de tous ses enfans, c'était cependant lui qui s'était le plus distingué par sa rébellion et son ingratitude.

—Je crois, ajouta-t-il après un moment de silence, que mon frère se proposait de donner à son favori le riche manoir d'Ivanhoe.

—Il le lui a donné effectivement, répondit Cedric, et ce n'est pas le moindre grief que j'aie à reprocher à mon fils, que de s'être abaissé à recevoir, en qualité de vassal, ces mêmes domaines qui appartenaient de droit à ses ancêtres, et qu'ils avaient toujours possédés sans dépendre de qui que ce fût.

—Vous ne vous opposerez pas alors, brave Cedric, dit le prince, à ce que nous donnions ce fief à une personne qui ne croira pas s'avilir en tenant un superbe domaine de la couronne d'Angleterre. — Sire Reginald Front-de-Bœuf, ajouta-t-il en se tournant vers ce baron, j'espère que vous saurez conserver cette belle baronnie d'Ivanhoe, de manière à ce que Wilfrid n'encoure pas le déplaisir de son père en y rentrant jamais.

— Par saint Antoine, s'écria le géant en fronçant son noir sourcil, je consens à passer pour Saxon, si jamais Cedric, ou Wilfrid, ou quelqu'un de leur race, m'arrache le présent que Votre Altesse veut bien me faire.

— Quiconque t'appellera Saxon, sire baron, reprit Cedric offensé d'une expression que les Normands employaient souvent pour témoigner leur mépris pour les Anglais, te fera un honneur aussi grand qu'il est peu mérité.

Front-de-Bœuf allait répondre; mais la pétulance et la légèreté du prince prirent les devans.

— D'honneur, Milords, le noble Cedric dit vrai, et lui et sa race peuvent réclamer le pas sur nous, tant pour la longueur de leur généalogie que pour celle de leurs manteaux.

— Oui, dit Malvoisin, ils nous précèdent dans le combat, comme le daim précède les chiens qui le poursuivent.

— Que de motifs n'ont-ils pas pour réclamer la préséance, dit le prieur Aymer, quand ce ne serait que pour leurs manières nobles et gracieuses !

— Pour leur tempérance tout-à-fait remarquable, ajouta De Bracy, oubliant que, d'après le plan du prince, il devait épouser une Saxonne.

— Sans parler de leur courage, ajouta Brian de Bois-Guilbert, de ce courage qu'ils déployèrent à Hastings et ailleurs.

Tandis que les courtisans, le sourire sur les lèvres, suivaient ainsi l'exemple de leur prince, et que tour à tour ils cherchaient à décocher à Cedric quelque trait de ridicule, le Saxon était rouge de colère, et il promenait sur eux tous un regard terrible, comme si la rapidité avec laquelle il se voyait accablé d'injures l'avait empêché de leur répondre à mesure ; ou comme un taureau fougueux qui, entouré de chiens qu'on a lâchés contre lui, ne sait sur lequel il doit faire tomber d'abord sa vengeance. A la fin il parla d'une voix entrecoupée, et il s'adressa au prince Jean, comme au principal auteur de l'insulte qui lui avait été faite.

— Quels qu'aient pu être les défauts et les vices de notre race, un Saxon aurait été regardé comme *Nidering* [1] (le terme de mépris le plus emphatique) si, dans son propre château, à sa propre table, il eût traité un hôte qui ne l'avait point offensé, comme Votre Altesse m'a vu traiter aujourd'hui ; et quelques revers qu'aient éprouvés nos ancêtres dans la plaine d'Hastings, ceux-là du moins, ajouta-t-il en regardant Front-de-Bœuf et le templier, devraient garder le silence, qui, il y a quelques heures, ont perdu selle et étriers devant la lance d'un Saxon.

— Par ma foi, voilà une raillerie piquante, dit le prince. Qu'en dites-vous, Messieurs ? Nos sujets saxons grandissent en courage et en esprit. — Ils sont aussi plaisans que hardis dans ces temps de troubles. Quant à moi, je crois que nous n'avons rien de mieux à

1. C'était le comble de l'ignominie, chez les Saxons, que de mériter cette épithète. Guillaume-le-Conquérant lui-même, tout haï qu'il était par eux, attira sous ses étendards une armée considérable d'Anglo-Saxons, en menaçant de signaler ceux qui resteraient en arrière comme *Niderings*. Un auteur cite une phrase semblable qui avait la même influence sur les Danois.

faire que de remonter sur nos vaisseaux, et de retourner tout de suite en Normandie.

—Par crainte des Saxons ? dit De Bracy en riant : il ne nous faudrait pas d'autres armes que nos épieux de chasse pour réduire ces sangliers aux abois.

—Trève à vos railleries, sires chevaliers, dit Fitzurse, et il serait bon, ajouta-t-il en s'adressant au prince, que Votre Altesse assurât le bon Cedric que tous ces propos, qui doivent paraître un peu durs à l'oreille d'un étranger, ne sont qu'un badinage, et qu'aucun de nous n'a eu l'intention de l'insulter.

—De l'insulter ? répondit le prince en reprenant ses manières gracieuses et polies; c'est ce que je ne permettrais jamais qu'on fît en ma présence. Ecoutez, Milords, je bois à la santé de Cedric lui-même, puisqu'il refuse de boire à celle de son fils.

La coupe passa de main en main au milieu des applaudissemens perfides des courtisans; mais le Saxon ne fut pas la dupe de ces fausses démonstrations. Il avait peu de finesse et de pénétration d'esprit; mais c'était le croire par trop simple que de présumer que ce compliment flatteur lui ferait oublier l'insulte qui lui avait été faite. Il garda cependant le silence, et le prince proposa ensuite la santé de sir Athelstane de Coningsburgh.

Le chevalier inclina la tête, et il répondit à l'honneur qu'on lui faisait en vidant d'un trait la vaste coupe qu'il tenait à la main.

—Maintenant, Messieurs, que nous avons fait raison à nos hôtes, dit le prince dont la tête commençait à s'échauffer un peu sous l'influence des vapeurs du vin, il est juste qu'ils répondent à leur tour à notre courtoisie. Noble thane, ajouta-t-il en s'adressant à Cedric, permettez-nous de vous prier de nommer quelque Normand, celui dont le nom souillera le moins votre bouche, et de noyer dans cette coupe toute l'amertume que ce nom pourrait laisser derrière lui ?

Fitzurse se leva pendant que le prince Jean parlait, et, se glissant derrière le Saxon, il lui insinua de ne pas laisser échapper cette occasion de mettre fin à toute espèce d'animosité entre les deux races, en nommant le prince Jean. Le Saxon ne répondit rien à cette insinuation politique; mais, se levant et remplissant sa coupe jusqu'aux bords, il adressa ces mots au prince : — Votre Altesse demande que je nomme un Normand dont je ne rougisse pas de porter la santé. C'est exiger un effort pénible, sans doute, puisque c'est commander à l'esclave de chanter les louanges du

maître; au vaincu, accablé de tous les maux qui marchent à la suite de la conquête, de chanter les louanges du conquérant. Cependant j'y consens : oui, j'en nommerai un, le premier par le rang comme par le courage, le meilleur et le plus noble de sa race ; et quiconque refusera de répéter son nom, je dis que c'est un lâche, dénué de tous les sentimens d'honneur ; je le dis et le soutiendrai au péril de ma vie. Chevaliers, à la santé de Richard Cœur-de-Lion !

Le prince Jean, qui s'était attendu que son nom terminerait la harangue du Saxon, tressaillit en entendant prononcer si inopinément celui de son frère. Il porta machinalement la coupe à ses lèvres, puis la remit aussitôt sur la table pour examiner l'effet que cette proposition inattendue produisait sur les convives. Plusieurs anciens courtisans remplis d'expérience imitèrent fidèlement l'exemple que le prince avait donné lui-même, portant la coupe à leurs lèvres, puis la remettant au même instant devant eux. D'autres, entraînés par un sentiment plus généreux, s'écrièrent avec enthousiasme : Vive le roi Richard ! et puisse-t-il nous être bientôt rendu ! Quelques-uns (Front-de-Bœuf et le templier étaient de ce petit nombre) ne portèrent pas même la main à leurs coupes, et restèrent immobiles, tandis qu'un froid dédain se peignait dans tous leurs traits. Mais personne n'osa s'opposer ouvertement à ce qu'on portât la santé du monarque régnant.

Après avoir joui de son triomphe pendant près d'une minute, Cedric dit à son compagnon : — Levons-nous, noble Athelstane ! nous sommes restés ici assez long-temps, puisque nous avons répondu à la courtoisie du prince Jean, qui a rempli si dignement à notre égard les devoirs de l'hospitalité. Ceux qui voudraient connaître plus à fond les manières rudes et grossières des Saxons peuvent venir nous voir dans les demeures de nos ancêtres ; nous ne les quitterons plus ; nous savons à présent ce que c'est qu'un banquet royal, et ce que c'est que la politesse normande.

A ces mots il se leva, et sortit suivi d'Athelstane et de plusieurs autres convives qui, Saxons comme eux, se tenaient offensés par les sarcasmes du prince Jean et de ses courtisans.

— Par les os de saint Thomas ! dit le prince lorsqu'ils furent partis, ces rustres de Saxons ont eu tous les honneurs de la journée, et ils se sont retirés en triomphe.

— *Conclamatum et poculatum est*, dit le prieur Aymer, nous avons bu et nous avons crié : il serait temps de laisser là les flacons.

—Le moine, dit De Bracy, a-t-il donc quelque pénitente à confesser ce soir, qu'il soit si pressé de partir?

—Non, sire chevalier, reprit l'abbé, mais j'ai plusieurs milles à faire ce soir pour regagner mon humble demeure.

—Ils nous quittent, dit le prince à l'oreille de Fitzurse; la crainte les poursuit déjà, et ce prieur poltron est le premier à m'abandonner.

—Ne craignez rien, prince, lui dit Waldemar; je saurai bien l'engager à se trouver à York lorsque nous nous y réunirons comme nous en sommes convenus. Sire prieur, ajouta-t-il, je désirerais, avant votre départ, vous dire deux mots en particulier.

Tous les convives s'étaient alors dispersés, à l'exception de ceux qui étaient de la suite du prince Jean, ou qui s'étaient déclarés ouvertement pour lui.

— Voilà donc le résultat de vos avis! dit le prince en jetant un regard irrité sur Fitzurse. Je suis bravé à ma propre table par un Saxon ivre; et, au seul nom de mon frère, tout le monde me fuit comme si j'avais la lèpre.

—Ce n'est pas moi, prince, c'est votre légèreté et votre imprudence qu'il faut en accuser. Mais ce n'est pas le moment de se livrer à des reproches inutiles; De Bracy et moi nous irons trouver ces lâches, et nous leur ferons sentir qu'ils se sont trop avancés pour reculer.

— Ce sera en vain, dit le prince Jean en parcourant la salle à grands pas, et avec une agitation à laquelle le vin avait contribué en partie; ce sera en vain. Ils ont vu comme Balthazar l'écriture sur le mur; ils ont aperçu les traces du lion sur le sable; ils ont entendu les rugissemens qui ébranlaient au loin la forêt; rien ne ranimera leur courage.

—Plût à Dieu que quelque chose pût ranimer le sien! dit Fitzurse à De Bracy. Le nom seul de son frère lui donne la fièvre. Qu'ils sont à plaindre les conseillers d'un prince qui manque de courage et de résolution pour le bien comme pour le mal!

CHAPITRE XV.

> Il me croit son jouet, sa dupe, son esclave ;
> Il verra qu'au milieu de la confusion
> Qui va naître bientôt de sa rébellion
> Je saurai me frayer un chemin convenable.
> Qui dira que j'ai tort?
>
> JOANNA BAILLIE. *Basile*, tragédie.

JAMAIS araignée ne prit plus de peine pour réparer sa toile endommagée que n'en prit Waldemar Fitzurse pour réunir les membres épars du parti de Jean. Quelques-uns de ses adhérens s'étaient attachés à sa fortune par inclination, mais aucun par estime personnelle. Il fallait donc que Fitzurse leur rappelât les avantages qu'ils avaient trouvés jusqu'alors dans la protection du prince, et leur montrât dans l'avenir une perspective encore plus brillante. Aux jeunes nobles, esclaves de leurs plaisirs, il offrait l'appât d'une licence effrénée ; il séduisait les ambitieux par l'espoir des honneurs, et flattait les ames intéressées par la promesse de leur accorder de nouveaux domaines et de les combler de richesses. Il accordait des gratifications aux chefs des bandes mercenaires, argument qui était le plus puissant sur leur esprit, et sans lequel tous les autres eussent été inutiles. Cet agent actif distribuait encore plus de promesses que d'argent comptant. Enfin il n'oubliait rien de ce qui pouvait décider celui qui hésitait encore, et ranimer celui qui perdait courage. Il parlait du retour du roi Richard comme d'un évènement hors de toute probabilité. Cependant, quand il eut remarqué, d'après l'air de doute de ceux à qui il tenait ce langage, et d'après leurs réponses ambiguës, que c'était cette crainte qui agissait assez fortement sur leurs esprits, il dit hardiment que le retour du roi, quand même il aurait lieu, ne devrait rien changer à leurs calculs politiques.

— Si Richard revient, disait Fitzurse, ce sera pour enrichir ses croisés, apauvris et mourans de faim, aux dépens de ceux qui ne l'ont pas suivi à la Terre-Sainte ; ce sera pour exiger un compte terrible de tous ceux qui, pendant son absence, auront commis quelque prétendue infraction contre les lois du pays ou les priviléges de la couronne ; ce sera pour punir les templiers et les hos-

pitaliers de la préférence qu'ils ont donnée à Philippe de France pendant les guerres en Palestine, enfin pour traiter en rebelles tous les amis du prince Jean. Craignez-vous sa puissance ? dit encore l'artificieux confident du prince. Je conviens que c'est un chevalier aussi vigoureux que vaillant ; mais nous ne sommes plus dans le siècle du roi Arthur, où un seul champion bravait toute une armée. Si Richard revient, il sera seul, sans suite, sans amis : les ossemens de ses braves soldats blanchissent les plaines de la Palestine. Le peu de croisés qui ont échappé au trépas sont revenus ici en vrais mendians, comme ce Wilfrid d'Ivanhoe, et ne sont nullement à craindre. Qu'importe le droit de primogéniture ? ajoutait-il à ceux qui conservaient quelques scrupules sur ce point : donne-t-il à Richard un titre plus sacré à la couronne d'Angleterre, que le même droit n'en donna au duc Robert de Normandie, fils aîné du Conquérant ? Guillaume-le-Roux et Henry, ses frères cadets, lui furent cependant successivement préférés par la voix de la nation. Robert avait toutes les qualités qu'on peut faire valoir en faveur de Richard. Il était vaillant chevalier, chef plein de talens, généreux envers ses amis et envers l'Eglise ; il s'était croisé comme Richard et avait conquis le Saint-Sépulcre. Il n'en mourut pas moins aveugle et prisonnier dans le château de Cardiff, parce qu'il ne voulut pas se soumettre à la volonté du peuple, qui refusa de le reconnaître pour maître. Nous avons droit de choisir dans la famille royale le prince le plus en état de nous gouverner, c'est-à-dire celui qui sait le mieux soutenir les intérêts de la noblesse. Il est possible que, quant aux qualités personnelles, le prince Jean soit un peu au-dessous de Richard ; mais si l'on réfléchit que celui-ci revient tenant en main le glaive de la vengeance, tandis que le premier nous offre priviléges, honneurs, richesses, comment pourrions-nous hésiter dans le choix que nous avons à faire entre eux ?

Ces raisonnemens et beaucoup d'autres, que le rusé conseiller du prince Jean savait adapter au caractère de ceux à qui il parlait, et aux circonstances particulières de chacun, produisirent l'effet qu'il en attendait sur les barons du parti du prince Jean. La plupart consentirent à se rendre à l'assemblée qu'on se proposait de tenir à York afin de prendre des arrangemens définitifs pour mettre la couronne sur la tête du frère du roi légitime.

La nuit commençait à tomber quand Fitzurse, fatigué, épuisé des efforts qu'il avait faits, mais content de leur résultat, en rentrant au château d'Ashby, rencontra De Bracy, qui avait changé les

riches vêtemens sous lesquels il avait paru au banquet, pour une casaque et un haut-de-chausses de drap vert, un couvre-chef de cuir et un couteau de chasse; un cor était suspendu à son épaule; il tenait un arc en main, et un paquet de flèches était attaché à sa ceinture. Si Fitzurse avait rencontré un tel personnage hors du château, il aurait passé près de lui sans y faire attention; mais le trouvant dans le vestibule, il le regarda de plus près, et reconnut le chevalier normand sous le costume d'un archer anglais.

— Que signifie cette mascarade? lui demanda Fitzurse avec un peu d'humeur. Est-ce le moment de songer à quelques nouvelles folies, quand le destin de notre maître, du prince Jean, est à la veille d'être décidé? N'auriez-vous pas mieux fait de chercher, comme moi, à raffermir les dispositions chancelantes de ces poltrons, à qui le nom du roi Richard fait peur, comme on dit qu'il effraie les enfans sarrasins?

— J'ai pensé à mes affaires, Fitzurse, répondit Bracy avec un grand sans-froid, — comme vous avez songé aux vôtres.

— Comme j'ai songé aux miennes! Je ne me suis occupé que de celles du prince Jean, notre patron commun.

— Fort bien, Waldemar; mais quel est votre motif pour agir ainsi? votre intérêt personnel: vous n'en avez pas d'autre..... Allons, Fitzurse, nous nous connaissons tous deux. L'ambition dirige toutes vos actions; le plaisir est le mobile des miennes: c'est le résultat de la différence de nos âges. Quant au prince Jean, vous en avez la même opinion que moi. Nous savons tous deux qu'il est trop faible pour être un roi ferme, trop despote pour être un bon roi, trop insolent et trop présomptueux pour être un roi chéri de ses sujets; enfin trop inconstant et trop timide pour conserver long-temps sa couronne. Pourquoi donc avons-nous embrassé son parti? Parce que c'est sous un tel roi que Fitzurse et De Bracy peuvent espérer de parvenir. Voilà pourquoi nous l'aidons, vous de votre politique, et moi des lances de ma compagnie franche.

— J'ai un auxiliaire qui donne de belles espérances! dit Fitzurse d'un ton d'impatience: un homme qui s'occupe de folies dans le moment le plus critique..... Et quel est donc, au nom du ciel, le motif d'un pareil déguisement, dans une crise si sérieuse?

— Je veux, dit Bracy avec le plus grand sang-froid, me procurer une femme à la manière de la tribu de Benjamin.

— De la tribu de Benjamin? je ne vous comprends pas.

— N'étiez-vous donc pas présent hier, quand, après la chanson

chantée par le ménestrel, le prieur Aymer nous conta qu'autrefois, en Palestine, il s'éleva une querelle mortelle entre le clan de Benjamin et le reste de la nation d'Israël; que celle-ci, ayant pris les armes, tailla en pièces toute la chevalerie de ce clan, et jura par la sainte Vierge de ne pas permettre à ceux qui avaient échappé au carnage de prendre des épouses de leur lignage; que ces derniers envoyèrent consulter le saint père le pape, pour savoir ce qu'ils devaient faire; que, d'après l'avis de Sa Sainteté, les jeunes chevaliers de la tribu de Benjamin donnèrent un superbe tournoi; qu'ils enlevèrent toutes les dames qui y vinrent, et que, par ce moyen, ils se procurèrent des épouses sans avoir de consentement à demander à personne.

— Je crois me rappeler cette histoire, quoiqu'il me semble que vous ou le prieur y avez fait de grands changemens, mais je ne vois pas..... [1].

— Je vous dis que je veux me procurer une femme à la manière de la tribu de Benjamin; c'est-à-dire que cette nuit, sous ce déguisement, je tombe sur ce troupeau de porcs saxons qui viennent de partir du château, et j'enlève la belle lady Rowena.

— Etes-vous fou, De Bracy? songez donc que, quoique ce soient des Saxons, ils sont riches, puissans, et d'autant plus respectés par leurs concitoyens que la richesse et la puissance ne sont aujourd'hui le partage que d'un bien petit nombre de Saxons.

— Et ne devraient être celui d'aucun d'eux, pour achever le grand œuvre de la conquête.

— Au moins ce n'est pas le moment d'y songer. La crise qui s'approche rend indispensable au prince Jean la faveur du peuple, et il ne pourrait refuser justice à ceux que le peuple voit avec intérêt.

— Qu'il l'accorde s'il l'ose, et il verra bientôt la différence d'une troupe de bonnes lances comme les miennes à un rassemblement de misérables Saxons sans ordre ni discipline. Au surplus, vous ne savez pas quel est mon plan. Tout le blâme de cette entreprise retombera sur les outlaws qui infestent les forêts du comté d'York. Sous ces vêtemens, n'ai-je pas l'air du plus hardi d'entre eux? J'ai fait épier les mouvemens de nos Saxons. Cette nuit, ils doivent coucher au couvent de Saint-Wittol... Withold... je ne sais

1. De Bracy pouvait bien, dans la conversation, se permettre sciemment, ou par ignorance, ces variations de la Bible; car dans ce siècle les ménestrels, et souvent les chroniqueurs cloîtrés eux-mêmes, introduisaient dans leurs histoires des anachronismes encore plus plaisans.

quel rustre de saint saxon, près de Burton-on-Trent[1]. Le lendemain nous tombons sur eux, comme des faucons sur leur proie. Alors je parais sous ma forme naturelle; je joue le rôle de chevalier courtois; je délivre la belle infortunée des mains de ses ravisseurs; je la conduis au château de Front-de-Bœuf, ou en Normandie, et je ne la rends à sa famille que lorsqu'elle sera la dame et l'épouse de Maurice De Bracy.

— C'est un plan admirable, et sagement conçu; je doute qu'il soit entièrement de votre invention... Soyez franc, De Bracy : qui vous a aidé à tracer un tel projet, et qui vous aidera à le mettre à exécution? car ce ne peut être votre compagnie : elle est à York.

— Vous voulez absolument le savoir? Eh bien, c'est le templier Brian de Bois-Guilbert qui a fait le plan du projet que l'aventure des Benjamites m'a suggéré. Il doit m'aider dans l'attaque; lui et ses gens joueront le rôle des outlaws aux mains de qui mon bras valeureux arrachera la dame, quand j'aurai changé d'habit.

—Par Notre Dame! c'est un plan digne de votre sagesse réunie à la sienne! J'admire surtout la prudence que vous montrez, De Bracy, en laissant la jeune dame entre les mains de votre digne confédéré. Je crois bien que vous pourrez réussir à l'enlever à ses amis saxons; mais la retirer ensuite des griffes de Bois-Guilbert, c'est une affaire beaucoup plus douteuse. C'est un faucon habitué à saisir sa proie, mais qui ne la lâche pas si facilement.

— Il est templier; par conséquent, je ne puis l'avoir pour rival dans le projet d'épouser lady Rowena. Aurait-il des vues illégitimes sur celle à qui je me propose de faire porter mon nom? de par le ciel! quand il serait à lui seul tout un chapitre de son ordre, il n'oserait me faire une telle insulte!

—Puisque rien de ce que je vous dis, De Bracy, ne peut chasser cette folie de votre imagination, puisque telle est votre opiniâtreté, faites ce qu'il vous plaira; mais, du moins, qu'elle ne soit pas aussi longue que le moment en est mal choisi, et perdez le moins de temps qu'il vous sera possible.

— Je vous dis, Fitzurse, que c'est l'affaire de quelques heures, et qu'après-demain vous me verrez à York à la tête de ma brave compagnie, prêt à exécuter tous les plans que votre politique aura tracés. Mais mes camarades m'attendent, adieu; je vais, en vrai chevalier, conquérir les sourires de la beauté.

1. Ville à dix-neuf milles d'Ashby, et située sur la rivière appelée le Trent.

— En vrai chevalier ! répéta Waldemar en le regardant s'éloigner : dis en vrai fou, en enfant qui oublie les affaires les plus sérieuses pour courir après un papillon[1]... Et voilà les instrumens qu'il faut que j'emploie ! Et pour qui ? pour un prince aussi imprudent que présomptueux, qui sera probablement un maître aussi ingrat qu'il s'est montré fils rebelle et frère dénaturé... Mais lui-même n'est aussi qu'un des ressorts que je fais jouer, et c'est un secret que je me réserve de lui apprendre s'il ose jamais séparer ses intérêts des miens.

Les réflexions de l'homme d'état furent interrompues ici par la voix du prince, qui d'un appartement intérieur s'écria : — Waldemar ! Waldemar Fitzurse ! Et, ôtant sa toque en signe de respect, le futur chancelier d'Angleterre, car c'était à ce grade élevé qu'aspirait l'ambition du courtisan normand, se hâta d'aller recevoir les ordres du futur monarque.

CHAPITRE XVI.

Un vénérable ermite habitait ce désert.
La mousse était son lit, des fruits sa nourriture,
Un antre son palais, sa boisson de l'eau pure ;
La prière en ce lieu l'occupait nuit et jour,
Et Dieu, Dieu seul était l'objet de son amour.

PARNELL.

Le lecteur ne peut avoir oublié que, dans la seconde journée du tournoi, la victoire fut décidée par la valeur d'un chevalier inconnu que les spectateurs avaient surnommé *le Noir-Fainéant*, en remarquant l'air passif et indolent qu'il avait montré pendant la première partie du combat. Ce chevalier avait quitté la lice au moment du triomphe, et lorsqu'on le chercha pour lui accorder la récompense due à sa valeur, il fut impossible de le trouver. Pendant que les hérauts d'armes l'appelaient à haute voix et avec des fanfares, il marchait vers le nord, évitant les chemins les plus fréquentés, et prenant la route la plus courte à travers les bois. Il passa la nuit dans une petite auberge isolée, où il rencontra

1. Le texte dit : Pour chasser le duvet de chardon qui passe sur son épaule.

pourtant un ménestrel qui lui apprit que le prix du tournoi avait été décerné, attendu son absence, au chevalier Déshérité.

Il partit le lendemain dès le point du jour, dans le dessein d'avancer le plus qu'il lui serait possible vers le terme de son voyage; et il avait eu soin la veille de ménager son cheval de manière à ce qu'il fût en état de faire une longue traite sans avoir besoin de beaucoup de repos. Il ne fit pourtant pas autant de chemin qu'il espérait; car les sentiers qu'il suivait dans les bois étaient si tortueux, que, lorsque la nuit tomba, il n'était encore que sur la lisière du West-Riding de l'Yorkshire. Il était temps qu'il songeât à trouver quelque nourriture, tant pour lui que pour son coursier, et un gîte où il pût passer la nuit. L'endroit où se trouvait le voyageur ne paraissait propre à lui fournir ni l'un ni l'autre, et il semblait devoir être réduit à l'expédient ordinaire des chevaliers errans, qui, en pareils cas, laissaient paître leurs chevaux en liberté, s'étendant eux-mêmes par terre sous un chêne pour rêver à la dame de leurs pensées. Mais, soit que le chevalier Noir n'eût pas de maîtresse, soit qu'il fût aussi nonchalant en amour qu'il avait paru l'être dans le tournoi, les méditations sur les attraits et les rigueurs d'une belle n'étaient pas en état de lui faire oublier la fatigue et la faim, et de lui tenir lieu de lit et de souper. Il ne fut donc pas très satisfait quand, jetant les yeux autour de lui, il ne se vit environné que de bois. A la vérité, dans ces bois il y avait plusieurs clairières et des sentiers, mais de ces sentiers que tracent les bêtes fauves ou les chasseurs qui les poursuivent.

Le soleil, d'après lequel le chevalier avait jusqu'alors dirigé sa course, venait de se cacher, sur sa gauche, derrière les montagnes du comté de Derby; et plus il marchait, moins il pouvait savoir s'il avançait vers le but de son voyage, ou s'il s'écartait de sa route. Parmi les différens sentiers qui se croisaient dans le bois, il s'efforça de reconnaître lequel était le plus battu, dans l'espoir qu'il le conduirait à la chaumière de quelque forestier; mais aucun ne paraissait plus fréquenté que l'autre; et, ne sachant lequel choisir, il résolut de s'en rapporter à la sagacité de son cheval, l'expérience lui ayant appris que l'instinct de ces animaux est quelquefois plus sûr que toute l'expérience de leur maître.

Le généreux coursier, quoique fatigué d'une longue journée sous un cavalier de haute taille, fortement constitué et couvert d'une armure pesante, ne sentit pas plus tôt les rênes flotter sur son cou, que, reconnaissant qu'il était abandonné à lui-même, il

sembla reprendre un nouveau courage et une nouvelle vigueur. A peine auparavant répondait-il à l'éperon, et alors, comme fier de la confiance qu'on lui accordait, il releva la tête, et prit de lui-même un trot plus vif. Le sentier qu'il choisit ne conduisait pas dans la même direction que le chevalier avait suivie toute la journée; et cependant celui-ci résolut de s'en rapporter aveuglément à son choix.

L'évènement le justifia; le sentier s'élargit peu à peu, et le son d'une petite cloche annonça bientôt au chevalier qu'il n'était pas loin de quelque chapelle ou de quelque ermitage.

Il ne tarda pas à se trouver dans une clairière, sur un des côtés de laquelle s'élevait presque perpendiculairement un rocher tapissé de lierre. On y voyait aussi des touffes de houx et quelques chênes nourrissant leurs racines dans des crevasses remplies de terre, et qui laissaient flotter leurs rameaux verts sur un précipice, semblables au panache d'un guerrier, donnant de la grâce à un casque fait pour inspirer la seule terreur. Contre la base du rocher était appuyée une chaumière dont les murs étaient formés de troncs d'arbres joints ensemble par un mélange de terre et de mousse. Le tronc d'un jeune sapin, auquel on avait attaché transversalement vers le haut une grosse branche, offrait aux yeux un emblème grossier de la sainte croix. A quelque distance, une source d'eau pure sortait du rocher, et tombait dans une pierre creuse dont le travail des mains avait fait une espèce de bassin rustique. S'échappant ensuite, elle descendait en murmurant dans un lit creusé par le temps; et, après avoir fait quelques détours dans la petite plaine que formait la clairière, disparaissait dans le bois voisin.

A côté de cette fontaine on voyait les ruines d'une petite chapelle dont le toit était tombé en partie. Ce petit édifice, même quand il était entier, n'avait jamais eu plus de seize pieds de longueur sur douze de largeur; et le toit, d'une élévation proportionnée à ses autres dimensions, se composait de quatre arcades soutenues par des piliers massifs, et dont deux s'étaient écroulés. Le portail offrait comme décoration des ornemens en zigzag, en forme de dents de requin et semblables à ceux qu'on voit encore dans les anciennes églises saxonnes; sur le porche s'élevait un beffroi auquel était suspendue la petite cloche dont le son avait été entendu, quelques instans auparavant, par le chevalier Noir.

Cette scène simple et tranquille brillait, aux yeux du voyageur, des reflets du crépuscule, et il ne douta pas que l'anachorète qui

y habitait ne lui permît d'y passer la nuit : car les ermites qui logeaient dans les bois se faisaient un devoir de donner l'hospitalité aux voyageurs égarés ou surpris par les ténèbres. Il sauta donc à bas de son cheval sans se donner le temps d'examiner les lieux avec autant de détail que nous ; mais, remerciant saint Julien, patron des voyageurs, qui lui avait procuré un bon gîte, il frappa à la porte avec le bout de sa lance, dans l'espoir qu'elle s'ouvrirait pour lui.

Ce ne fut qu'après avoir frappé deux fois qu'il obtint une réponse qui n'était pas conçue en termes favorables.

— Passe ton chemin, qui que tu sois, répondit une voix forte et brusque ; ne trouble pas dans ses dévotions du soir le serviteur de Dieu et de saint Dunstan.

— Révérend père, répondit le chevalier, je suis un pauvre voyageur égaré dans ces bois ; en m'accordant l'hospitalité pour cette nuit, vous ferez un acte de charité chrétienne.

— Mon frère, loin de pouvoir faire la charité, il a plu à la sainte Vierge et à saint Dunstan que je la reçusse des autres. Je n'ai ici aucune provision qu'un chien voulût partager avec moi, et un cheval un peu délicat ne voudrait pas de ma couche pour litière. Passe donc ton chemin, et que le ciel t'assiste !

— Mais comment trouverai-je mon chemin dans ce bois, au milieu des ténèbres ? Je vous en supplie, révérend père, ouvrez au moins votre porte, et venez m'indiquer ma route.

— Je vous en supplie, bon frère en Dieu, reprit l'anachorète, ne m'importunez pas davantage ; vous avez déjà interrompu un *pater*, deux *ave* et un *credo*, que mon vœu de misérable pécheur m'oblige à dire avant le lever de la lune.

— La route ! la route ! s'écria le chevalier ; la route ! si je ne dois pas attendre davantage de toi.

— La route est facile, répliqua l'ermite. Le sentier en face de ma cellule conduit à un marécage bordé par un ruisseau qui doit être guéable, attendu qu'il n'y a pas eu de fortes pluies depuis quelque temps. Mais lorsque vous aurez traversé le gué, vous ferez attention à la rive gauche parce qu'elle est un peu escarpée, et le sentier qui est au-dessus a dernièrement, comme je l'ai entendu dire (car j'abandonne rarement les devoirs de mon ermitage), été rompu en plusieurs endroits. Ensuite tu suivras juste devant toi.....

— Un marécage, un gué, des précipices, un chemin rompu !

s'écria le chevalier : messire ermite, quand vous seriez le plus saint de tous ceux qui aient jamais porté la barbe ou dit le chapelet, vous ne réussiriez pas à me persuader de faire une telle route pendant les ténèbres. Puisque vous vivez de la charité des autres sans la mériter, comme je m'en doute, vous n'avez pas le droit de la refuser. Ouvrez-moi donc à l'instant la porte de votre ermitage, ou, de par le ciel, vous m'obligerez à l'enfoncer.

— Ami voyageur, répliqua l'ermite, ne me force pas à faire usage des armes charnelles que le ciel m'a accordées pour ma défense; tu n'y gagnerais rien.

Des aboiemens qui se firent entendre en ce moment apprirent au chevalier que l'ermite venait d'appeler pour auxiliaires des chiens qu'il avait sans doute dans une autre partie de son logis; et, irrité des préparatifs que faisait le cénobite pour persister dans son refus d'hospitalité, il frappa si violemment la porte avec le pied, que le poteau qui la soutenait en parut ébranlé.

— Patience, patience, bon voyageur, dit l'anachorète qui ne se souciait vraisemblablement pas d'exposer sa porte à un second choc; ménage tes forces, et je vais t'ouvrir; quoique peut-être tu puisses ne pas avoir raison de t'en féliciter.

A ces mots, la porte s'ouvrit et l'ermite, homme vigoureux, couvert de son froc et de son capuchon, et ayant pour ceinture une corde de joncs, parut devant le chevalier. Il tenait d'une main une torche allumée, et de l'autre un gros bâton de pommier sauvage, si épais et si lourd qu'il aurait pu passer pour une massue. Deux chiens, moitié levriers, moitié mâtins, étaient à ses côtés, et semblaient n'attendre qu'un signal de leur maître pour s'élancer contre l'étranger. Mais quand, à la lueur de sa torche, l'ermite vit un chevalier armé de toutes pièces, il changea tout à coup d'intention, et, congédiant ses deux alliés, il prit un ton de politesse brusque, et l'invita à entrer dans sa cellule, cherchant à s'excuser en même temps sur ce qu'il n'ouvrait jamais sa porte après le coucher du soleil, de crainte des voleurs et des outlaws qui infestaient les bois, et qui ne respectaient ni la sainte Vierge, ni saint Dunstan, ni ceux qui se dévouaient à leur service.

— La pauvreté de votre cellule, mon père, dit le chevalier en jetant les yeux autour de lui après être entré, et en ne voyant qu'un lit de feuilles, un crucifix grossièrement sculpté en chêne, un missel, une table faite de planches brutes, deux escabelles et quelques mauvais ustensiles de ménage; la pauvreté de votre cellule

semble devoir vous mettre à l'abri de toute crainte des brigands, sans parler de vos deux fidèles auxiliaires, qui sont de taille à terrasser un cerf, et auquel peu d'hommes, je crois, pourraient résister.

— Le garde forestier, dit l'ermite, m'a permis de les conserver pour me protéger dans ma solitude, jusqu'à ce qu'il règne plus de sûreté dans le pays.

En parlant ainsi, il plaça sa torche dans une branche de fer enfoncée dans un des arbres qui formaient le mur; et, ranimant le feu en y ajoutant du bois sec, il s'assit sur une escabelle à côté de la table, et fit signe au chevalier d'en faire autant.

Etant assis tous les deux, ils se regardèrent l'un l'autre quelques instans d'un air grave, chacun d'eux pensant probablement que jamais il ne s'était trouvé en face d'un homme qui eût l'air plus vigoureux et plus déterminé.

— Révérend ermite, dit enfin le chevalier, si je ne craignais d'interrompre vos pieuses méditations, je demanderais trois choses à Votre Révérence : d'abord, où je dois placer mon cheval, ensuite si vous pouvez me donner à souper, enfin où je dois passer la nuit.

— Ma règle me fait un devoir, répondit l'ermite, de ne rompre le silence qu'en cas d'absolue nécessité : je vous répondrai donc par gestes, autant qu'il me sera possible. Lui désignant alors successivement deux coins de sa cellule : — Voilà l'écurie, lui dit-il, voilà votre lit. Prenant ensuite sur une planche une assiette contenant deux poignées de pois secs, et la plaçant sur la table devant son hôte : — Et voici votre souper, ajouta-t-il.

Le chevalier leva les épaules, et, sortant de la chaumière, il y fit entrer son cheval, qu'il avait attaché à un arbre. Il le desharnacha avec soin, et, ôtant son propre manteau, il le lui étendit sur le dos.

L'ermite fut touché probablement des soins que le chevalier prenait de son coursier, et de son adresse; il fit semblant de se rappeler que le garde forestier, lors de la dernière visite qu'il lui avait faite, avait laissé quelques restes de fourrage; et sortant par une porte située au fond de l'appartement, il rapporta une botte d'excellent foin et une mesure raisonnable d'avoine, qu'il mit devant le cheval de l'étranger. Etant sorti une seconde fois, il revint avec un sac de fougère sèche, qu'il étendit dans le coin qu'il avait désigné comme devant être la chambre à coucher du chevalier. Celui-ci le remercia de ses soins obligeans : après quoi chacun d'eux se plaça

sur son escabelle à côté de la table où était toujours l'assiette de pois secs. L'ermite, après avoir prononcé un long *Benedicite*, qui avait été jadis en latin, sans doute, mais où il était difficile de reconnaître cette langue, à l'exception çà et là de quelque longue terminaison de mots ou de phrases, crut devoir montrer l'exemple à son hôte, en mettant trois ou quatre pois dans une grande bouche armée d'excellentes dents, aussi aiguës et aussi blanches que celles d'un sanglier; misérable mouture sans doute pour un si puissant et si large moulin.

Le chevalier, voulant l'imiter, ôta son casque, son corselet et la plus grande partie de son armure, et fit voir à l'ermite une tête couverte de cheveux blonds et bouclés naturellement, des traits prononcés, des yeux vifs et pénétrans, des moustaches d'une couleur un peu plus foncée que ses cheveux, enfin un homme ayant l'air aussi hardi et aussi entreprenant que semblait l'annoncer sa haute stature.

L'ermite, comme s'il eût voulu répondre à la confiance de son hôte, rejeta son capuchon en arrière, et découvrit une tête ronde, qui ne pouvait guère appartenir qu'à un homme dans le printemps de la vie. Sa large tonsure, entourée d'un cercle de cheveux noirs et crépus, avait en quelque sorte l'apparence d'un clos communal entouré d'une haie élevée. Ses traits n'exprimaient rien de l'austérité monacale ou des privations ascétiques; au contraire, ils avaient une expression hardie; ses sourcils étaient larges et noirs; son front bien développé et ses joues du bas desquelles descendait une barbe longue, noire et bouclée, étaient aussi rondes et aussi vermeilles que celles d'un trompette. Un tel visage, joint à l'apparence charnue du saint homme, indiquait une nourriture composée plutôt de bons morceaux de bœuf et de mouton que de chétifs pois secs et de légumes. Cette remarque n'échappa point au chevalier, qui ayant broyé, non sans peine, une demi-douzaine de pois, demanda à son hôte quelque liquide pour l'aider à les avaler.

L'ermite satisfit à sa demande en plaçant devant lui une cruche pleine d'une eau pure et limpide. — Elle vient de la fontaine de saint Dunstan, dit-il; cette fontaine dans laquelle il baptisa, entre deux soleils, cinq cents Danois païens. Que son nom soit béni! Et, approchant la cruche de ses lèvres, il se contenta, malgré cet éloge, d'en prendre une gorgée.

— Révérend père, dit le chevalier, il me semble que ces pois

secs, dont vous mangez si peu, et cette eau sainte dont vous ne buvez guère, ont sur vous une vertu miraculeuse. Vous m'avez l'air d'un homme plus propre à forcer le cerf à la course et à combattre bravement un ennemi corps à corps, ou à remporter le prix de l'anneau dans le jeu du bâton au moulinet, ou encore le bouclier au jeu de l'épée, qu'à passer vos jours dans un désert à lire votre breviaire et à chanter des psaumes.

— Vos pensées, sire chevalier, sont selon la chair, comme celles des ignorans laïques. Il a plu à la sainte Vierge et à saint Dunstan de bénir la nourriture à laquelle je me réduis, comme le ciel bénit jadis celle dont se contentèrent les saints enfans Sidrach, Misach et Abdenago, plutôt que de se souiller en touchant au vin et aux viandes que leur fit servir le roi des Sarrasins.

— Saint père, sur la figure duquel il a plu au ciel d'opérer un semblable miracle, permettrez-vous à un humble pécheur de vous demander votre nom?

— Oui-da; on me nomme dans ce canton l'ermite de Copmanhurst. On y ajoute, il est vrai, l'épithète de saint, mais je n'y tiens pas, me trouvant indigne d'une telle addition à mon nom. Et vous, vaillant chevalier, m'apprendrez-vous comment se nomme mon hôte ?

— Oui-da, ermite de Copmanhurst. On me nomme dans ce canton le chevalier Noir. On y ajoute, il est vrai, l'épithète de fainéant; mais je n'y tiens pas, me trouvant indigne d'une telle addition à mon nom.

L'ermite ne pût s'empêcher de sourire de la réponse de son hôte.

— Sire chevalier Fainéant, lui dit-il, je vois que vous êtes un homme de sens et de bon conseil. Vous avez été habitué à la licence des cours et des camps, au luxe des grandes villes, et je pense que la simplicité du régime monastique ne vous convient point. Je crois me rappeler, sire Fainéant, que la dernière fois que le charitable garde forestier vint me voir, outre ces restes de fourrage, il a laissé quelques vivres, auxquels je n'ai pas touché, par égard pour ma règle; et, absorbé, comme je le suis toujours, dans de profondes méditations, je ne songeais pas à vous les offrir.

— J'aurais juré qu'il en avait laissé, saint ermite, s'écria le chevalier. Dès l'instant que vous vous êtes découvert la tête, j'ai été convaincu qu'il devait se trouver dans votre ermitage quelque nourriture plus substantielle. Votre garde forestier est un brave homme. Et comment un homme qui voit des dents comme les vôtres moudre

ces misérables pois, ce large gosier s'abreuver d'une si triste boisson, ne chercherait-il pas à vous procurer des alimens plus convenables? Tout cela, ajouta-t-il en montrant les provisions frugales qui étaient sur la table, n'est bon que pour mon cheval. Voyons donc, sans autre délai, en quoi consiste la munificence du digne garde forestier.

L'ermite jeta un regard pénétrant sur son hôte. Sa physionomie annonçait une incertitude comique. Il semblait qu'il hésitait encore à se fier à l'étranger. Mais la figure de celui-ci avait une expression si franche, elle respirait tellement la bonne foi et la loyauté, son sourire avait quelque chose de si comique et de si naïf en même temps, que l'ermite sentit ses soupçons s'évanouir. Il alla au fond de sa cellule, et y ouvrit une armoire dont la porte était cachée avec autant d'adresse que de soin, et en tirant un énorme pâté, il le plaça sur la table. Le chevalier en fit l'ouverture avec le poignard qu'il portait à sa ceinture, et ne perdit pas de temps pour faire plus intime connaissance avec le contenu.

— Y a-t-il long-temps, révérend père, que cet honnête garde forestier vous a fait visite? demanda le chevalier en mangeant avec appétit ce supplément ajouté au souper de l'ermite.

— Environ deux mois, répondit l'ermite sans y réfléchir.

— De par le ciel! tout est miraculeux dans votre ermitage. J'aurais juré que le gibier dont on a fait ce pâté savoureux courait encore dans ces bois il y a huit jours.

Cette observation décontenança l'ermite, qui d'ailleurs faisait une triste figure en voyant son hôte diriger contre le pâté une attaque vigoureuse, à laquelle il n'osait se joindre, attendu les protestations d'abstinence qu'il avait faites auparavant.

— A propos, sire ermite, dit le chevalier en cessant tout à coup de manger, je suis allé en Palestine, et je me rappelle qu'en ce pays il est d'usage que quiconque reçoit à table un convive goûte lui-même de tous les mets qu'il lui présente, afin de lui prouver qu'ils ne contiennent rien de malfaisant. A Dieu ne plaise que je vous soupçonne de mauvaises intentions! cependant je serais charmé de vous voir vous conformer à cette coutume.

— Par complaisance pour vos scrupules inutiles, sire chevalier, répondit l'ermite, je me départirai donc pour une fois de ma règle d'abstinence. Et comme il n'existait pas de fourchettes à cette époque, ses doigts se plongèrent au même instant dans les entrailles du pâté.

La glace étant ainsi rompue, l'hôte et le convive semblèrent faire assaut d'appétit; mais, quoique ce dernier eût probablement jeûné plus long-temps, l'ermite le laissa bien loin derrière lui.

— Ermite de Copmanhurst, dit le chevalier, je gagerais mon cheval contre un sequin, que le brave garde forestier à qui nous avons l'obligation de cet excellent pâté de venaison a laissé aussi quelques bouteilles de bon vin, comme auxiliaires de cette venaison. C'est une circonstance qui n'était pas digne de rester dans le souvenir d'un anachorète si rigide; mais je suis convaincu que si vous vouliez chercher encore dans le fond de votre cellule, vous trouveriez que je ne me trompe pas dans mes conjectures.

L'ermite se leva moitié souriant, moitié grimaçant; il ouvrit une seconde fois l'armoire où il avait pris le pâté, et en tira une grande bouteille de cuir qui pouvait en contenir huit de taille ordinaire. Il la mit sur la table avec deux coupes de corne cerclées en argent, et ayant fait cette addition au souper, il pensa qu'il pouvait laisser de côté toute contrainte. Remplissant donc les deux coupes, il en prit une, et disant en saxon : — Waës haël. A votre santé, sire chevalier Fainéant! il la vida sans scrupule.

— Drink haël. A la vôtre, brave ermite! dit le chevalier en l'imitant. Mais dites-moi comment il se fait qu'un homme ayant des membres comme les vôtres, doué d'ailleurs de tous les talens d'un excellent convive, se soit décidé à habiter seul dans ce désert. A mon avis, il vous conviendrait mieux de défendre un château ou un fort et de manger gras et de boire sec, que de vivre ici de pois et d'eau, ou même de dépendre de la charité du garde forestier. Si j'étais placé comme vous l'êtes, je voudrais du moins m'amuser à chasser les daims du roi. Il y en a en abondance dans cette forêt, et jamais on ne regretterait un daim tué pour le service du chapelain de saint Dunstan.

— Sire Fainéant, répondit l'ermite, de tels propos sont dangereux, et je vous invite à ne pas les répéter. Je suis un ermite fidèle au roi et aux lois. Si je me permettais de chasser le gibier de mon souverain, ne savez-vous pas que je m'exposerais à la prison, même à la potence, et que mon froc aurait peine à m'en sauver?

— Cependant, si j'habitais cet ermitage, je me promènerais quelquefois au clair de lune, pendant que les gardes sont dans leur lit; et tout en récitant mes matines, quand je rencontrerais un troupeau de daims, je leur décocherais quelques flèches. Dites-moi, en conscience, ne prenez-vous jamais ce passe-temps?

— Ami Fainéant, vous avez vu tout ce qui pouvait vous intéresser dans mon ermitage; vous en avez même vu plus que ne le méritait un homme qui s'y est établi presque de vive force. Croyez-moi, jouissez du bien que le ciel vous envoie, sans vous inquiéter de la manière dont il arrive. Remplissez votre coupe, buvez, mangez, vous êtes le bienvenu; mais ne me forcez point, par de nouvelles questions indiscrètes, à vous prouver que, si j'avais voulu sérieusement m'y opposer, vous ne seriez pas ici.

— Sur ma foi, vous piquez ma curiosité plus que jamais. Vous êtes l'ermite le plus mystérieux qu'on puisse voir, et il faut que je vous connaisse mieux avant de vous quitter.... Quant à vos menaces, saint anachorète, apprenez que vous parlez à un homme dont la profession est de faire face à tous les dangers qui peuvent le menacer.

— A votre santé, sire chevalier Fainéant; je respecte votre valeur, mais je n'ai pas grande opinion de votre discrétion. Si vous voulez me combattre à armes égales, je vous infligerai une telle pénitence que, d'ici à un an, vous ne pècherez plus par curiosité.

— Et quelles sont vos armes, vaillant ermite de Copmanhurst?

— Depuis les ciseaux de Dalila et le clou de Jaël, jusqu'au cimeterre de Goliath, il n'en est aucune avec laquelle je ne sois en état de vous tenir tête; mais si vous m'en laissez le choix, voyez, mon digne ami, que dites-vous de ces deux joujoux?

En parlant ainsi, il ouvrit, dans un autre coin de la cellule, une seconde armoire, et en tira deux épées bien affilées, et deux boucliers tels qu'on les portait alors. Le chevalier, qui suivait des yeux tous ses mouvemens, vit que cette armoire contenait aussi plusieurs arcs, une arquebuse, des traits et des flèches, une harpe, et d'autres objets qui ne paraissaient guère à l'usage d'un cénobite.

— Frère ermite, dit le chevalier, je ne vous ferai plus de questions indiscrètes: ce que j'ai vu dans cette armoire répond à toutes celles que j'aurais pu vouloir vous faire; mais j'y vois une arme, ajouta-t-il en prenant la harpe, dont je me servirais plus volontiers que de toute autre pour joûter contre vous.

— J'espère, sire chevalier, que vous n'avez pas donné de justes raisons pour vous faire appliquer le surnom de *fainéant;* cependant je ne sais trop qu'en penser. Au surplus, vous êtes mon hôte, et je ne veux mettre votre courage à l'épreuve que de votre plein gré. Si vous savez quelque bon virelai, vous serez toujours le bienvenu à Copmanhurst, tant que je desservirai la chapelle de saint

Dunstan, et ce sera, j'espère, jusqu'à ce que j'échange mon toit de chaume pour un toit de gazon. Asseyons-nous, buvons, chantons, remplissons nos coupes, car il faudra quelque temps pour mettre la harpe d'accord. Le vin rend la voix plus claire et l'oreille meilleure : quant à moi, il faut que le jus de la grappe m'arrive au bout des doigts avant que je puisse tirer quelques sons de mon instrument[1].

CHAPITRE XVII.

A la clarté de ma lampe mourante,
J'aime à chanter des cantiques pieux.
. . . .
. . . .
. . . .
Qui ne voudrait, dans mon simple ermitage,
Ne plus songer à tous les vains plaisirs?
Qui ne voudrait consacrer ses loisirs
A la prière, aux doux rêves du sage?

WARTON.

Le chevalier fit usage de la recette de l'ermite, et cependant ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à accorder la harpe.

— Il manque une corde à cet instrument, dit-il, et les autres ne sont pas en très bon état.

— Ah! vous en apercevez-vous? vous êtes donc un maître dans l'art de la musique? C'est la faute du vin, ajouta-t-il gravement en levant les yeux au ciel, la faute du vin et de l'intempérance. J'avais dit à Allan-a-Dale, le ménestrel du Nord, de ne pas y toucher après la septième coupe; mais Allan-a-Dale ne veut pas qu'on le contrôle. — Ami, je bois à votre science musicale!

En parlant ainsi, il vida sa coupe d'un air grave, en secouant la tête pour blâmer l'intempérance du ménestrel du Nord.

Cependant la harpe était accordée autant qu'elle était susceptible de l'être; et le chevalier, après avoir préludé un instant, demanda à l'ermite s'il voulait une *sirvente* en langue d'*oc*, ou un *lai* en langue d'*oui*, ou un *virelai*, ou une ballade en anglais vulgaire (*c*).

1. *Le joyeux ermite.* Tous les lecteurs, quelque légère que soit leur connaissance de la littérature gothique (black letter), reconnaîtront dans le moine de Copmanhurst, frère Tuck, le gai confesseur de la bande de Robin Hood, le frère Courtois de Fountain's Abbey.

— Une ballade, une ballade ! répondit l'ermite : cela vaut cent fois mieux que tous les *oc* et les *oui* de France. Je suis un franc Anglais, sire chevalier, comme l'était mon bienheureux patron saint Dunstan, et je me moque des *oc* et des *oui*, comme il se serait moqué des griffes du diable. On ne doit chanter que de l'anglais dans cette cellule.

— Je vais donc vous chanter une ballade composée par un ménestrel que j'ai connu dans la Terre-Sainte.

Il était aisé de voir que si le chevalier n'était pas maître accompli dans la science des ménestrels, au moins il l'avait cultivée sous les plus habiles. L'art lui avait appris à tirer parti d'une voix qui avait naturellement peu d'étendue, et qui était plus dure que moelleuse. Il aurait donc mérité les applaudissemens de juges plus éclairés que l'ermite, d'autant plus que chantant avec ame, et, au besoin, avec l'accent d'un enthousiasme plaintif, il ajoutait une véritable énergie aux vers de la ballade.

LE RETOUR DU CROISÉ.

I.

Le chevalier que sa prouesse
Naguère a conduit aux saints lieux,
Sous le balcon de sa maîtresse
Arrive pauvre et glorieux.
De ses combats il a pour gage
Les coups empreints sur son écu,
Et célèbre ainsi son servage
Sitôt que le soir est venu : —

II.

— « Noble dame, honneur à tes charmes,
Ton chevalier est de retour.
Il ne lui reste que ses armes,
Son bon coursier et son amour :
Devant sa lance et son épée
Souvent le Sarrasin trembla !
Mais il n'a que ce seul trophée
— Et le sourire de Tekla.

III.

— « Honneur éternel à la belle
Qui sut inspirer la valeur
Du chevalier tendre et fidèle....
A son nom éternel honneur.
Héraut, ménestrel, et trouvère
Diront, pour honorer son nom :
« — Ce preux, dans l'espoir de lui plaire
Conquit la palme d'Ascalon.

IV.

Son sourire, digne d'un trône,

Fut fatal à plus d'un guerrier !
Pour elle le soudan d'Icone
Fut vaincu par le chevalier.
De sa chevelure flottante
Le voile d'or pare son sein,
Et pour chaque boucle charmante
Il est mort un chef sarrasin.

V.

— « Noble dame, gloire à tes charmes,
Mon nom doit rester inconnu ;
De chaque exploit fait par mes armes,
L'honneur entier te sera dû !
— Il est nuit ; daigne ouvrir ta porte,
Si mon amour l'a mérité :
Rends heureux celui qui t'apporte
Gloire, honneur, immortalité [1]. »

Pendant que le chevalier chantait ainsi, l'ermite se démenait comme un critique de profession assistant à la première représentation d'un opéra : la tête à demi penchée sur sa poitrine, les yeux presque fermés, tantôt les mains jointes et faisant alternativement passer ses pouces l'un sur l'autre, tantôt battant la mesure du pied et du bras en même temps. Quand la voix du chanteur ne pouvait s'élever aussi haut que l'harmonie l'exigeait suivant le goût de l'ermite, il y joignait la sienne, comme pour l'aider à remplir sa tâche ; et lorsque la romance fut finie, l'anachorète proclama emphatiquement qu'elle était bonne et bien chantée !

— Cependant, ajouta-t-il, je crois que le brave chevalier saxon avait vécu assez long-temps avec les Normands pour être tombé dans le genre langoureux ! Qu'allait faire ce brave chevalier dans les pays d'outre-mer ? Ne devait-il pas s'attendre, à son retour, à trouver sa maîtresse agréablement consolée par un rival plus assidu auprès d'elle ? Ne devait-il pas craindre qu'elle n'écoutât pas plus sa *sérénade*, comme on l'appelle, que le chat miaulant sur les gouttières ? Au surplus, sire chevalier, je bois à vous, et aux succès des vrais amans. Je crois que vous n'êtes pas du nombre, quant à vous, dit-il en voyant que le chevalier, qui craignait que de si fréquentes et de si copieuses libations ne lui échauffassent le cerveau, prenait la cruche pour ajouter de l'eau à son vin.

— Ne m'avez-vous pas dit que c'était de l'eau de la fontaine de votre bienheureux patron, de saint Dunstan ?

— Sans doute, et il y a baptisé des païens par centaines ; mais

1. Quoique la première version de cette romance ait reçu une espèce de consécration, ayant été mise en musique, nous avons cru pouvoir en substituer une autre, moins dans l'espoir de mieux faire que pour nous rapprocher davantage du sens du texte. (*Le Trad.*)

je n'ai lu nulle part qu'il en ait jamais bu. Chaque chose dans ce monde doit être employée à l'usage qui lui convient. Saint Dunstan connaissait tout aussi bien qu'un autre les prérogatives d'un joyeux frère.

A ces mots, il prit la harpe, et s'en accompagna pour faire entendre à son hôte les couplets suivans sur un ancien air anglais, espèce de canon fait pour être chanté en chœur [1].

LE JOYEUX FRÈRE.

Prenez un an, prenez-en deux,
Courez la France et l'Angleterre,
Quel homme y trouvez-vous heureux?
Le joyeux Frère.

Un guerrier meurt au champ d'honneur,
Sa veuve, hélas! se désespère:
Quel sera son consolateur?
Le joyeux Frère.

Que désire pour son guerdon
Le prince à son heure dernière?
C'est le froc et le capuchon
Du joyeux Frère.

Riche et pauvre, brave et poltron,
Chacun le fête et le révère.
Chaque maison est la maison
Du joyeux Frère.

Le mari lui donne en tous lieux
A table la place première:
Et la femme traite encor mieux
Le joyeux Frère.

Du diable pour braver le choc,
Pour semer de fleurs sa carrière,
Vivent la sandale et le froc
Du joyeux Frère [2].

— Fort bien chanté, sur mon honneur, s'écria le chevalier, et à l'éloge de votre robe! Mais, à propos du diable, saint ermite de Copmanhurst, ne craignez-vous pas quelquefois qu'il ne vienne vous rendre visite au milieu de vos passe-temps peu canoniques?

— Moi peu canonique!..... répliqua l'ermite. Mais je méprise

1. Ce canon remonte par son ancienneté, non-seulement jusqu'aux temps de l'heptarchie, mais jusqu'à ceux des druides, et l'on prétend que c'était l'air sur lequel les chœurs de ces vénérables pontifes chantaient leurs hymnes pendant la cérémonie du *guy*.

2. Le traducteur n'a point reproduit ici *littéralement* le *bare-footed-friar* (le moine déchaussé), ni les paroles, ni le rhythme; mais il serait difficile de traduire avec plus de bonheur ce joyeux canon, et nous serions surpris qu'on pût faire mieux. On pourrait être plus *exact*, mais non plus fidèle. (*L'Edit.*)

cette accusation, je la mets sous mes pieds. Je m'acquitte de tous les devoirs de mon ordre, matines, primes, tierces, sextes, vêpres et complies : je récite jour et nuit des *pater*, des *ave*, des *credo*.....

— Excepté pendant les clairs de lune, dans la saison du gibier.

— *Exceptis excipiendis* [1] : c'est la réponse que notre vieux abbé m'a dit qu'il fallait faire quand quelque impertinent laïque me demanderait si j'accomplissais exactement toutes les minuties de ma règle.

— Fort bien, révérend père, mais le diable a l'œil sur ces exceptions; vous savez qu'il tourne autour de nous comme un lion rugissant.

— Qu'il tourne et qu'il rugisse tant qu'il voudra. Une touche de la corde qui me sert de ceinture le ferait beugler comme il beugla autrefois quand saint Dunstan lui serra le nez avec des pincettes. Je n'ai jamais craint homme qui vive, et je ne crains pas davantage le diable et toutes ses diableries. Saint Dunstan, saint Dubric, saint Winibald, saint Winifred, saint Swibert, saint Willick, sans oublier saint Thomas de Kent, et le petit nombre de mes propres mérites, me mettent en état de le défier, lui, sa queue et ses cornes. Mais, pour vous dire un secret, mon digne ami, je ne parle jamais de tels sujets qu'après matines.

Il changea alors de conversation, et ils avaient passé deux ou trois heures à boire et à rire, à causer et à chanter, quand on frappa à coups redoublés à la porte de l'ermitage.

Quelle était la cause de cette interruption? C'est ce que nous ne pouvons expliquer qu'en allant rejoindre une autre compagnie : car, de même que l'Arioste, nous ne nous piquons pas d'accompagner fidèlement aucun des personnages de notre histoire.

1. Excepté les cas à excepter.

CHAPITRE XVIII.

> Nous allons parcourir les vallons, les forêts,
> Où le faon bondissant accompagne sa mère;
> Où le chêne au long bras, arrêtant la lumière,
> Fait, en dépit du jour, naître l'obscurité.
> Levons-nous et partons. Cet endroit écarté
> Est craint du voyageur, quand la pâle Cynthie
> Répand comme à regret sa lueur réfléchie.
>
> *La forêt d'Ettrick.*

Lorsque Cedric le Saxon vit son fils tomber dans l'arène à Ashby, son premier mouvement le porta à donner ordre aux gens de sa suite d'aller lui prodiguer tous leurs soins; mais cet ordre expira sur ses lèvres. Il ne put se décider à reconnaître ainsi publiquement un fils banni de sa maison, et contre lequel il avait prononcé une sentence d'exhérédation. Cependant il commanda à Oswald de prendre avec lui deux de ses serfs, de ne pas perdre Ivanhoe de vue, et de le transporter à Ashby aussitôt que la foule serait dissipée. Oswald fut prévenu dans cette bonne œuvre. La foule se dispersa en effet bientôt; mais d'autres mains avaient déjà transporté ailleurs le chevalier blessé: Oswald le chercha vainement dans sa tente; il y vit les traces de son sang, mais il ne put apprendre ce qu'il était devenu: il semblait que des fées s'étaient chargées de l'enlever.

Oswald, superstitieux comme l'étaient tous les Saxons, aurait peut-être expliqué de cette manière la disparition d'Ivanhoe, si ses réflexions n'avaient pris un autre cours en apercevant un homme vêtu en espèce d'écuyer, et dans lequel il reconnut les traits de son camarade Gurth. Celui-ci, inquiet du sort de son maître, désespéré de ne pouvoir le retrouver, le cherchait de tous côtés, sans penser aux précautions qu'exigeait le soin de sa propre sûreté. Oswald crut de son devoir de l'arrêter comme un serf fugitif sur le sort duquel Cedric devait prononcer.

Ayant pourtant cherché à obtenir de nouvelles informations sur ce qu'était devenu le fils de son maître, la seule chose qu'il put apprendre fut que le chevalier avait été placé, par des valets bien vêtus, dans la litière d'une dame qui se trouvait au nombre des spectateurs, et avait été ensuite emmené hors de la lice. Mais de

quel côté l'avait-on conduit? c'est ce que personne ne put lui dire. Il porta donc ces nouvelles à son maître, et se fit suivre de Gurth, qu'il regardait comme une espèce de déserteur.

Le thane saxon avait été dans les plus vives inquiétudes sur son fils jusqu'au retour de son échanson, car la nature avait fait entendre sa voix en dépit du stoïcisme patriotique qui voulait l'étouffer; mais dès qu'il eut appris que d'autres mains, probablement celles de quelques amis, s'étaient emparées d'Ivanhoe, et lui prodiguaient sans doute tous les soins que sa situation exigeait, l'amour paternel céda la place à l'orgueil et au ressentiment qu'avait fait naître en lui ce qu'il appelait la désobéissance de son fils.

— Qu'il aille où il voudra, dit-il; que ceux pour l'amour desquels il a reçu ces blessures prennent soin de leur guérison. Il est plus fait pour se distinguer dans les tours de jongleurs de la chevalerie normande, que pour soutenir l'honneur et la gloire de ses ancêtres saxons avec le glaive et la hache, anciennes armes de son pays.

— Si pour soutenir l'honneur de ses ancêtres, dit lady Rowena, il suffit d'entreprendre avec prudence, d'exécuter avec courage, d'être le plus brave des braves, et de se distinguer autant par la douceur que par la soumission, je ne connais que la voix de son père qui puisse.....

— Silence, lady Rowena! ce sujet est le seul sur lequel je ne puisse vous entendre. Préparez-vous à vous rendre au banquet du prince. Nous y avons été invités avec la courtoisie la plus honorable, avec des égards tels que ces fiers Normands n'en ont que bien rarement montré à un Saxon depuis la fatale journée d'Hastings. Je m'y trouverai, ne fût-ce que pour prouver à ces orgueilleux Normands combien peu le destin d'un fils qui a vaincu leurs plus vaillans champions peut affecter un Saxon.

— Je n'irai point, répondit lady Rowena; et prenez garde que ce que vous regardez comme courage et fermeté ne passe pour dureté de cœur.

— Restez donc, ingrate dame, dit Cedric; c'est vous dont le cœur est dur et insensible, puisque vous sacrifiez les intérêts d'un peuple opprimé à une passion aveugle et inutile. Je vais chercher le noble Athelstane, et j'irai avec lui au festin de Jean d'Anjou.

Il se rendit effectivement au banquet dont on a déjà vu les principaux évènemens. Dès qu'ils furent sortis du château, les deux Saxons, avec leur suite, montèrent à cheval, et se disposèrent à

quitter Ashby. Ce fut pendant le tumulte de ce départ précipité que Cedric aperçut, pour la première fois, le déserteur Gurth. Le noble Saxon, comme on l'a vu, n'était pas revenu du banquet de très bonne humeur : il avait besoin d'un prétexte pour se livrer à sa colère, et le pauvre Gurth en fut la victime.

— Qu'on le garotte ! s'écria-t-il, qu'on le garotte ! Oswald ! Hundibert ! misérables ! comment osez-vous laisser ce drôle en liberté ?

Sans oser hasarder une remontrance en faveur de Gurth, ses compagnons lui lièrent les mains derrière le dos avec une courroie, et il se soumit à ce traitement sans faire entendre une seule plainte ; seulement il jeta sur son maître un regard de reproche, et lui dit :

— Cela vient de ce que j'aime votre sang plus que le mien propre.

— A cheval, et en avant ! s'écria Cedric.

— Il en est grandement temps, dit Athelstane : car si nous ne marchons pas bon train, l'arrière-souper[1] que le digne abbé Waltheof nous a fait préparer ne vaudra plus rien.

Nos voyageurs firent pourtant assez de diligence pour prévenir ce malheur. L'abbé de Saint-Withold, issu lui-même d'une ancienne famille saxonne, et parent éloigné de Cedric, reçut les nobles Saxons avec toute l'hospitalité dont cette nation se piquait ; et le souper du couvent fut aussi splendide que l'avait été le dîner du prince. On resta à table fort avant dans la nuit, et l'on ne quitta l'abbé, le lendemain, qu'après avoir partagé avec lui un somptueux déjeuner.

Comme la cavalcade sortait de la cour du monastère, il arriva un incident un peu alarmant pour des Saxons, qui, de tous les peuples de l'Europe, étaient les plus superstitieux, relativement aux présages ; et c'est à eux qu'il faut faire remonter plusieurs usages singuliers mentionnés dans nos antiquités nationales. Les Normands, étant une race mêlée, et plus avancée de quelques pas vers la civilisation, avaient perdu la plupart des préjugés que leurs ancêtres avaient apportés de Scandinavie, et se piquaient de penser librement sur ce sujet.

Dans le cas dont nous parlons, la crainte de quelque malheur inconnu fut inspirée par un prophète bien respectable sans doute : un gros chien noir et maigre, assis sur ses pattes de derrière à la porte du monastère, se mit à hurler d'une manière lamentable

1. *Rere-supper*. C'était un repas de nuit. Ce mot signifiait généralement une collation servie tard, et après le souper proprement dit.

quand les premiers cavaliers en sortirent, et il suivit ensuite la cavalcade en aboyant, en courant de droite et de gauche.

— Je n'aime pas cette musique, mon père, dit Athelstane à Cedric; car il lui donnait souvent ce titre, par respect pour son âge.

— Je ne l'aime pas davantage, notre oncle, lui dit Wamba. Je crains que nous n'ayons les musiciens à payer.

— A mon avis, dit Athelstane, sur la mémoire de qui la bonne ale de l'abbé avait fait une impression favorable, car la ville de Burton était déjà célèbre par cette généreuse boisson; à mon avis, nous ferions mieux de rentrer dans l'abbaye, et de ne partir qu'après avoir dîné. C'est toujours un mauvais présage que de trouver le matin, sur son chemin, un moine, un lièvre, ou un chien qui aboie.

— Fi donc! s'écria Cedric d'un ton d'impatience; la journée sera à peine assez longue pour notre voyage. D'ailleurs, je connais ce chien, il appartient à Gurth, et c'est un déserteur inutile comme son maître.

Irrité de ce que l'animal ne cessait d'aboyer, il se leva sur ses étriers, et saisissant une javeline, il la lança contre le pauvre Fangs: car c'était Fangs qui, ayant suivi les traces de son maître, et joyeux de l'avoir retrouvé, lui témoignait à sa manière le plaisir que lui faisait cette réunion. Peu s'en fallut que le fidèle animal ne fût cloué sur la terre; mais heureusement l'instrument de mort ne fit que lui effleurer l'épaule; et, poussant des cris de douleur, le chien blessé s'enfuit loin de la présence du thane courroucé.

Il fut plus difficile à Gurth de pardonner le meurtre projeté de son fidèle compagnon que les liens dont il était chargé. Ayant fait un mouvement irréfléchi et inutile pour porter la main à ses yeux, il appela Wamba, qui, ayant vu son maître de mauvaise humeur, s'en était prudemment écarté. — Wamba, lui dit-il, rends-moi le service de m'essuyer les yeux avec un pan de ton manteau: la poussière me fait pleurer, et les liens dont je suis chargé ne me permettent pas de me servir moi-même.

Wamba fit ce qu'il désirait, et ils marchèrent quelque temps côte à côte en silence. Enfin Gurth, ne pouvant résister plus longtemps à son émotion: — Ami Wamba, dit-il, de tous ceux qui sont assez fous pour servir Cedric, toi seul tu as eu assez d'adresse pour lui rendre ta folie agréable. Va donc le trouver, et dis-lui que, ni par amour ni par crainte, Gurth ne le servira davantage. Il peut me charger de fers, me faire battre de verges, me mettre à mort;

mais il ne me forcera jamais à l'aimer ni à lui obéir. Va donc lui dire que Gurth, fils de Beowulph, renonce à son service.

— Tout fou que je suis, répondit Wamba, je ne ferai point cette commission de fou. Cedric a encore une javeline à la main, et tu sais qu'il manque rarement son but.

— Que je lui en serve bientôt moi-même, dit Gurth, peu m'importe. Ce que tu ne veux pas lui dire, je le lui dirai moi-même. Hier il a laissé son fils, mon jeune maître Wilfrid, baigné dans son sang; aujourd'hui il a voulu donner la mort sous mes yeux à la seule autre créature vivante qui m'ait montré de l'amitié. Par saint Edmond, saint Dunstan, saint Withold, saint Edouard-le-Confesseur, et tous les saints saxons du calendrier (car Cedric ne jurait jamais par aucun saint qui ne fût de race saxonne, et tous ses gens imitaient son exemple), jamais je ne lui pardonnerai.

— Mais, à ce que je pense, dit Wamba qui jouait souvent le rôle de pacificateur, notre maître voulait seulement effrayer Fangs, et non le blesser. Il s'est levé sur ses étriers, afin de faire plus sûrement passer sa javeline au-dessus de sa tête, et il y aurait réussi sans un malheureux bond que Fangs a fait en ce moment. D'ailleurs sa blessure n'est qu'une égratignure, et je la guérirai avec un emplâtre de poix d'un penny.

— Si je le croyais, s'écria Gurth, si je pouvais le croire! Mais non, j'ai vu partir la javeline; le coup était bien dirigé. J'ai entendu le trait siffler dans l'air avec toute la méchanceté de celui qui l'avait lancé; je l'ai vu trembler après s'être fixé en terre, comme de regret d'avoir manqué son but. Non, de par le pourceau de saint Antoine, je renonce à le servir.

Ces mots furent les derniers qu'il prononça, et les efforts réitérés de Wamba ne purent réussir à lui faire rompre le silence.

Pendant ce temps, Cedric et Athelstane, qui marchaient à la tête de la troupe, causaient de la situation intérieure du pays, des dissensions qui régnaient dans la famille royale, des querelles féodales qui divisaient la noblesse normande, des occasions que les Saxons opprimés pouvaient trouver de secouer le joug des Normands, ou du moins de s'en faire craindre et respecter pendant les convulsions intestines qui paraissaient devoir avoir lieu. Sur ce sujet, Cedric était tout enthousiasme. Le rétablissement de l'indépendance de sa race était le rêve chéri de son cœur, et il y avait volontairement sacrifié son bonheur domestique et les intérêts de son fils. Pour opérer cette grande révolution en faveur des anciens

habitans du pays, il fallait qu'il régnât un parfait accord entre eux, et qu'ils agissent sous un chef reconnu. La nécessité de choisir ce chef parmi des descendans du sang royal était évidente, et ceux à qui Cedric avait confié ses projets secrets, ses plus chères espérances, en avaient fait d'ailleurs la condition expresse de leur coopération. Athelstane avait au moins cette qualité; il était le dernier rejeton mâle des rois saxons. Quoiqu'il n'eût pas les talens nécessaires à un chef de parti, il avait un extérieur imposant, il ne manquait pas de bravoure, il avait l'habitude des exercices militaires, et il paraissait disposé à suivre les avis de conseillers plus sages que lui; par-dessus tout, on le savait libéral et hospitalier, et il passait pour être doué d'un bon caractère. Mais, quels que fussent ses droits, bien des gens penchaient pour donner la préférence à ceux de lady Rowena, descendante en ligne directe du grand Alfred; son père avait été un chef renommé par son courage, par sa sagesse, par sa générosité, et il vivait encore honorablement dans le souvenir de ses concitoyens.

Il n'aurait pas été difficile à Cedric, s'il en avait eu la volonté, de se mettre lui-même à la tête d'un troisième parti, qui aurait été au moins aussi formidable qu'aucun des deux autres. S'il n'était pas du sang royal, il avait du courage, de l'activité, de l'énergie, et, par-dessus tout, cet entier dévouement à la cause patriotique qui l'avait fait surnommer LE SAXON. Sa naissance ne le cédait d'ailleurs qu'à celle d'Athelstane et de sa pupille. Mais à toutes les qualités dont il était doué il joignait le plus grand désintéressement; et, au lieu de chercher à diviser encore sa nation affaiblie en y formant un parti en sa faveur, son plan favori était de réunir les deux autres en donnant lady Rowena pour épouse à Athelstane. L'attachement réciproque qui s'était formé entre sa pupille et son fils y mettait obstacle, et tel était le motif qui l'avait déterminé à bannir Ivanhoe de la maison paternelle.

Cedric avait adopté cette mesure rigoureuse, dans l'espoir que l'absence de Wilfrid guérirait lady Rowena de son attachement pour lui. Mais il se trompa dans ce calcul, ce qu'il aurait pu attribuer en partie à la manière dont il l'avait élevée. Le Saxon, pour qui le nom d'Alfred était comme celui d'une divinité, avait traité l'unique descendante de ce monarque avec un degré de respect qu'on accordait à peine dans ce temps à une princesse reconnue. La volonté de lady Rowena avait toujours été une loi pour lui; et, comme s'il eût voulu mieux établir dans toute sa maison l'espèce

de souveraineté qu'il lui accordait, il se faisait gloire d'agir comme le premier de ses sujets. Habituée ainsi, je ne dirai pas à faire toutes ses volontés, mais à exercer une autorité despotique, lady Rowena ne pouvait être disposée à céder aux tentatives qu'on pourrait faire pour contraindre les mouvemens de son cœur et lui donner un époux dont ce cœur n'avait pas fait choix; elle était au contraire très portée à faire valoir son indépendance en un point sur lequel les femmes les plus accoutumées à l'obéissance et à la soumission opposent quelquefois de la résistance à l'autorité de leurs parens ou de leurs tuteurs. Tout ce qu'elle sentait vivement, elle l'exprimait sans détour; et Cedric, qui ne pouvait secouer tout-à-fait la déférence habituelle qu'il avait pour sa pupille, ne savait trop comment s'y prendre pour lui faire adopter son choix.

Ce fut en vain qu'il essaya de l'éblouir en faisant briller à ses yeux l'éclat d'une couronne imaginaire. Lady Rowena était douée d'un excellent jugement, et elle ne croyait le succès des plans de Cedric ni possible ni désirable : au moins, en ce qui la concernait personnellement, elle était bien loin de le souhaiter. Sans chercher à cacher la préférence qu'elle accordait à Wilfrid d'Ivanhoe, elle déclara que, quand même Wilfrid n'existerait pas, elle se réfugierait dans un couvent plutôt que de partager un trône avec Athelstane, qu'elle avait toujours méprisé, et qu'elle commençait à détester depuis les persécutions qu'elle éprouvait à cause de lui.

Cedric, qui ne croyait pas beaucoup à la constance des femmes, n'en persistait pas moins dans ses efforts pour faire réussir un mariage qu'il regardait comme important à la cause des Saxons. L'apparition inattendue de son fils au tournoi d'Ashby lui avait paru avec raison porter un coup mortel à ses espérances. L'amour paternel avait, il est vrai, remporté un instant la victoire sur son orgueil et son patriotisme; mais ce dernier sentiment avait bientôt repris toute sa force, et il était déterminé à faire une dernière tentative pour unir sa pupille à Athelstane, et à prendre ensuite les mesures nécessaires pour rétablir l'indépendance des Saxons.

C'était principalement sur ce dernier objet que roulait en ce moment sa conversation avec Athelstane, non sans regretter, de temps en temps, comme Hotspur, de ne trouver que mollesse et apathie là où il aurait voulu rencontrer une ame pleine d'énergie et de feu [1]. Il est vrai qu'Athelstane ne manquait pas de vanité, qu'il

1. Le texte dit: Non sans regretter de temps en temps d'avoir voulu remuer un tel plat de lait écrémé pour une si honorable action.

aimait à entendre parler de ses illustres ancêtres et des droits chimériques de sa naissance ; mais son amour-propre était satisfait des hommages respectueux qu'il recevait de ses vassaux et des Saxons libres. Il ne craignait pas le danger en lui-même, mais il redoutait l'embarras d'aller le chercher. Il admettait avec Cedric, en principe général, que les Saxons avaient le droit de reconquérir leur indépendance ; il s'était laissé convaincre plus facilement encore de la validité de ses titres pour les gouverner dès qu'ils auraient acquis cette indépendance ; mais, quand il s'agissait de prendre des mesures pour faire valoir ces titres, il redevenait Athelstane l'Indolent, il faisait naître des délais, opposait des objections, et ne pouvait se résoudre à rien entreprendre. Enfin la chaleur et l'enthousiasme de Cedric ne faisaient pas plus d'effet sur son ame impassible, que la légère fumée ou le frémissement momentané produits sur l'eau par un boulet rouge.

Cedric se trouvait dans la même position qu'un homme qui battrait un fer à froid, ou qui voudrait faire prendre le galop à un cheval sans courage et sans vigueur. S'il renonçait à cette tâche pour essayer son influence sur lady Rowena, il n'obtenait pas plus de succès avec elle, et il était encore moins satisfait de son entretien. Lady Rowena causait avec Elgitha, sa suivante favorite, de la valeur qu'Ivanhoe avait déployée dans le tournoi ; et cette conversation étant interrompue par la présence de Cedric, Elgitha, pour venger sa maîtresse, ne manquait pas de trouver quelque moyen pour faire allusion à la manière dont Athelstane avait été désarçonné dans la lice, sujet le plus désagréable pour les oreilles du Saxon. Tout contribua donc, pendant ce voyage, à redoubler son humeur et son mécontentement ; et, plus d'une fois, il maudit intérieurement le tournoi, ceux qui l'avaient imaginé ou ordonné, et sa propre folie qui l'y avait conduit.

Vers midi, sur la motion d'Athelstane, la cavalcade fit halte près d'une fontaine située sur la lisière d'un bois, pour donner un peu de repos aux chevaux, et faire un repas champêtre avec les provisions dont l'abbé de Saint-Withold avait chargé une mule. Cette halte, grâce à l'appétit d'Athelstane, fut plus longue que Cedric ne l'aurait désiré ; et l'on reconnut, en partant, qu'on ne pourrait arriver à Rotherwood que bien avant dans la nuit, ce qui détermina nos voyageurs à accélérer le pas de leurs chevaux.

CHAPITRE XIX.

Ces cavaliers armés escortent quelque dame;
Et, d'après leurs discours, que j'ai bien entendus
(Car je m'étais glissé derrière eux), je conclus
Que le château voisin est le but de leur course.

JOANNA BAILLIE. *Orra*, tragédie.

Nos voyageurs venaient de traverser une grande plaine, mais ils allaient entrer dans des bois regardés alors comme dangereux, par le grand nombre d'outlaws dont ils étaient le repaire. C'étaient des hommes poussés au désespoir par l'oppression ou la misère, et qui se réunissaient en bandes assez nombreuses pour braver la faible police de l'époque. Quoiqu'ils dussent voyager une partie de la nuit, Cedric et Athelstane crurent pourtant n'avoir rien à craindre de ces maraudeurs, attendu qu'ils étaient accompagnés de dix hommes d'armes, sans compter Gurth et Wamba, qui ne paraissaient pouvoir être d'aucune utilité en cas d'attaque; le premier, parce qu'il avait les bras liés; le second, parce que sa profession ne devait pas lui avoir donné des inclinations martiales. On peut ajouter encore qu'en traversant ces bois redoutés, Cedric et Athelstane comptaient sur les égards qu'on avait pour eux dans tous les environs, autant que sur leur courage. La plupart des outlaws, que les persécutions, et surtout la rigueur des lois sur les chasses, avaient décidés à habiter les forêts, pour s'y livrer au brigandage, étaient des paysans et des yeomen d'origine saxonne, et l'on supposait généralement qu'ils respectaient les personnes et les propriétés de leurs compatriotes.

Tout à coup ils furent alarmés par des plaintes et des gémissemens qu'ils entendirent à peu de distance. Ils se rendirent à l'endroit d'où ces cris partaient; ils virent une litière fermée dont on avait dételé et emmené les chevaux; une jeune fille, richement vêtue à la mode juive, pleurait à côté, et un vieillard, que sa toque jaune faisait reconnaître aussi pour juif, allait et venait d'un air de désespoir, et se tordait les mains comme s'il lui était arrivé les plus grands malheurs.

Athelstane et Cedric demandèrent au vieillard comment il se trouvait en ces lieux avec une jeune fille et une litière, sans chevaux

et sans escorte ; mais, pendant quelques instans, ils n'obtinrent pour toute réponse que des invocations à tous les patriarches de l'Ancien Testament. Enfin Isaac d'York, car c'était notre ancien ami, reprenant peu à peu l'usage de ses sens, expliqua aux deux Saxons qu'il avait loué à Ashby une escorte de six hommes d'armes, qui devaient les conduire jusqu'à Doncaster, et leur fournir des chevaux pour eux-mêmes et des mules pour porter la litière ; mais que les misérables les avaient abandonnés en cet endroit, lui et sa fille, emmenant les chevaux qui portaient la litière, soit par crainte des outlaws, dont un bûcheron leur avait dit qu'il avait rencontré une bande considérable à peu de distance, soit par quelque autre motif qu'Isaac ne parut pas se soucier d'expliquer. — S'il plaisait à vos vaillantes Seigneuries, ajouta le juif du ton de la plus profonde humilité, de nous laisser faire route sous votre sauvegarde, je jure, par les tables de notre loi, que, depuis le temps de la captivité d'Israël, jamais bienfait n'aura été reçu avec plus de reconnaissance.

— Chien de juif, dit Athelstane dont la mémoire conservait avec une rare fidélité le souvenir des évènemens les plus minutieux, surtout celui des plus petites offenses qu'il avait reçues, as-tu oublié la manière dont tu t'es conduit dans la galerie le premier jour du tournoi ? Prends la fuite, combats les outlaws, ou compose avec eux, mais n'attends de nous ni secours ni protection. Si les outlaws ne faisaient que voler des gens comme toi, qui volent tout le monde, je les regarderais comme de très honnêtes gens.

Cette réponse sévère n'obtint pas l'assentiment de Cedric. — Nous ferons mieux, dit-il, de leur donner quelques-uns de nos chevaux pour les mettre en état de continuer leur route, et de les faire escorter par deux hommes de notre suite jusqu'au premier village. Cela diminuera un peu nos forces, mais quand nous serions attaqués, votre épée et la mienne, noble Athelstane, et les huit hommes qui nous resteront, suffiraient pour venir à bout d'une vingtaine de ces vagabonds.

Lady Rowena, qui avait conçu quelques alarmes en entendant parler d'une troupe d'outlaws, appuya fortement la proposition de son tuteur. Mais Rebecca, se levant tout à coup, et accourant vers elle, plia un genou en terre, prit le bord de sa robe, et le baisa respectueusement, à la manière des Orientaux quand ils s'adressent à leurs supérieurs. Se relevant alors, et rejetant son voile en arrière, elle la supplia au nom du Dieu tout-puissant, qu'elles

adoraient toutes deux, au nom des commandemens que ce Dieu avait donnés sur le mont Sinaï, et qu'elles respectaient l'une et l'autre, d'avoir pitié de leur détresse, et de leur permettre de voyager sous leur sauvegarde. — Ce n'est pas pour moi que je vous demande cette grâce, lui dit-elle; ce n'est pas même pour ce pauvre vieillard, mon père : je sais que le nom de notre nation suffit pour nous exposer à l'abandon, au mépris, aux insultes, et qu'importe que ce soit dans une grande ville ou dans un bois? Mais cette litière renferme un blessé, un chrétien; souffrez que nous puissions le transporter sans danger sous votre protection, et songez bien que si, par suite de votre refus, il lui arrivait quelque accident, d'amers regrets troubleraient les derniers instans de votre vie.

L'air noble et solennel avec lequel Rebecca lui adressait cette prière émut vivement la belle Saxonne.

— Ce vieillard est sans défense, dit-elle à son tuteur, cette jeune fille est aussi intéressante que belle, un homme souffrant est dans cette litière : quoiqu'ils soient juifs, nous ne serions pas chrétiens si nous les abandonnions dans cette extrémité. Nous pouvons leur donner deux mules pour porter la litière, et deux chevaux pour eux-mêmes; pourquoi ne leur permettrions-nous pas de nous accompagner?

Cedric y consentit sans difficulté, et Athelstane n'y ajouta qu'une condition, c'était que les juifs se tiendraient à l'arrière-garde.

— Ils y trouveront Wamba, ajouta-t-il, et je présume qu'il a toujours son bouclier de jambon pour se garantir de leurs attaques.

— J'ai laissé mon bouclier sur le champ de bataille, dit Wamba. C'est un destin qui m'est commun avec d'autres.

Athelstane rougit sans oser répliquer, car c'était ce qui lui était arrivé le dernier jour du tournoi; et lady Rowena, qui n'était pas fâchée de voir son humiliation, chercha à faire oublier à Rebecca la plaisanterie déplacée de son adorateur brutal, en l'invitant à faire route à son côté.

— Cela ne serait pas convenable, répondit Rebecca avec une humilité qui n'était pas sans quelque mélange de fierté, puisque ma compagnie pourrait être regardée comme un déshonneur pour ma protectrice.

Pendant ce temps on déchargeait deux des mules qui portaient le bagage, qui fut réparti proportionnellement sur les autres. Cette opération se fit très promptement, car le mot d'outlaws avait donné

à chacun une nouvelle activité, et l'approche de la nuit ajoutait encore à la terreur qu'il inspirait.

Pendant ce moment de confusion, Gurth se plaignit que les cordes qui liaient ses mains étaient si serrées qu'elles le blessaient. Wamba se chargea de les relâcher; mais soit par hasard, soit à dessein, il les rattacha avec tant de négligence, que Gurth trouva bientôt moyen de s'en délivrer, et avant qu'on fût remonté à cheval, il s'était enfoncé dans l'épaisseur du bois.

Le cheval que Gurth avait monté jusqu'alors avait été donné au juif, et comme il devait faire le reste du voyage en croupe derrière un de ses compagnons, chacun crut qu'il était avec un autre, et l'on ne s'aperçut pas de son absence. Un autre objet d'ailleurs occupait tous les esprits, car à chaque instant on s'attendait à voir paraître les outlaws.

Le sentier que nos voyageurs suivaient alors devint si étroit, qu'il était impossible à plus de deux cavaliers d'y passer de front. Le terrain allait en pente, c'était une espèce de marécage traversé par un ruisseau dont les bords étaient couverts de vieux saules. Cedric et Athelstane, qui marchaient à la tête de leurs gens, virent de suite que cet endroit serait favorable aux outlaws pour une attaque; mais ils n'avaient d'autre moyen pour prévenir ce danger que de doubler de vitesse, ce qui n'était pas facile sur un terrain où les chevaux enfonçaient à chaque pas. Ils traversèrent à gué le petit ruisseau; mais à peine avaient-ils gagné l'autre bord, qu'ils se trouvèrent enveloppés et attaqués de toutes parts par une troupe nombreuse d'hommes armés, avec une impétuosité qui ne leur permettait guère d'opposer une défense efficace. Les assaillans criaient à haute voix : — Dragon blanc! saint Georges et l'Angleterre! afin de mieux jouer le rôle d'outlaws saxons. Et de nouveaux ennemis venaient se joindre à eux avec une activité qui semblait encore multiplier leur nombre.

Les deux chefs saxons furent faits prisonniers au même instant, et chacun avec des circonstances convenables à son caractère. Cedric lança contre le premier ennemi qu'il vit paraître la javeline qui lui restait, et le coup fut mieux adressé que celui qu'il avait dirigé sur le pauvre Fangs, car l'homme fut cloué à un chêne devant lequel il se trouvait. Il s'élança contre un second l'épée à la main, et lui porta un coup avec une impétuosité si aveugle, qu'il brisa son arme contre une grosse branche. Deux ou trois hommes se précipitèrent aussitôt sur lui, le renversèrent de cheval, et le

firent prisonnier. Quant à Athelstane, tandis qu'il réfléchissait s'il devait attaquer les ennemis qui se présentaient en face ou ceux qui attaquaient sur les flancs, on saisit la bride de son cheval, et il partagea la captivité de Cedric sans avoir eu le temps de se mettre seulement en défense.

Les hommes de leur suite, embarrassés au milieu des mules qui portaient le bagage, surpris et épouvantés du destin de leurs maîtres, furent aisément désarmés par les assaillans; ceux-ci s'emparèrent aussi de lady Rowena, qui était au centre de la cavalcade, ainsi que d'Isaac et de sa fille, placés à l'arrière-garde.

Personne n'échappa à la captivité, à l'exception de Wamba, qui montra en cette occasion plus de courage que ceux qui prétendaient avoir tout leur bon sens. S'étant emparé de l'épée d'un des domestiques qui ne paraissait pas songer à s'en servir, il s'en escrima si bien, qu'il tint en respect plusieurs des assaillans. Il fit même une tentative pour délivrer son maître; mais, voyant qu'il avait affaire à trop forte partie, et que la plupart de ses camarades étaient déjà garottés, il se laissa glisser à bas de son cheval, et, à la faveur des ténèbres et de la confusion qui régnaient, il s'enfonça dans les bois, sans qu'on songeât à l'arrêter.

Néanmoins le vaillant fou ne se vit pas plus tôt hors de toute atteinte, qu'il balança s'il ne retournerait pas partager la captivité d'un maître auquel il était sincèrement attaché.

— J'ai quelquefois entendu parler du bonheur d'être libre, pensait-il, mais je voudrais que quelque homme sage vînt apprendre à un fou comme moi ce qu'il peut faire de la liberté qu'il vient d'acquérir.

— Wamba! s'écria en ce moment à voix basse et avec précaution quelqu'un qui était à quelques pas de lui; en même temps un chien accourut en sautant pour le caresser, et il reconnut Fangs.

— Gurth, s'écria Wamba d'un ton aussi bas : est-ce toi?

— Oui, répondit Gurth en s'approchant de lui : mais qu'y a-t-il donc? que signifie ce bruit d'armes?

— Une aventure comme il en arrive tous les jours : ils sont tous prisonniers.

— Prisonniers! qui?

— Notre maître, lady Rowena, Athelstane, Hundibert, Oswald et tous les autres.

— Et, au nom du ciel! qui les a faits prisonniers? comment cela est-il arrivé?

— Notre maître a mis trop de précipitation à combattre ; Athelstane n'en a pas mis assez, et les autres n'en ont pas mis du tout. Ceux qui les ont faits prisonniers sont vêtus de casaques vertes, et ont le visage couvert d'un masque. Tous nos gens sont étendus sur le gazon, comme les pommes que tu jettes à tes pourceaux. J'en rirais, si je pouvais m'empêcher d'en pleurer ; et il répandit des larmes sincères.

La physionomie de Gurth s'enflamma : — Wamba, s'écria-t-il, tu as une arme, et ton cœur vaut mieux que ta tête. Nous ne sommes que deux ; mais une attaque soudaine contre des gens qui ne s'y attendent pas peut nous réussir. Suis-moi, il faut que nous délivrions Cedric.

— Mais, Gurth, as-tu donc oublié qu'il y a une heure tu jurais que tu ne lui pardonnerais jamais ?

— C'était quand il n'avait pas besoin de mon secours. Allons, suis-moi.

Ils se préparaient à partir, quand un tiers parut tout à coup au milieu d'eux, et leur ordonna de rester. D'après son costume et ses armes, Wamba l'aurait pris pour un des outlaws qui venaient d'arrêter son maître ; car ils ne différaient de lui que par leur masque, mais, au riche baudrier qu'il portait, au cor qui y était suspendu, ainsi qu'à son ton calme et imposant, il reconnut, malgré l'obscurité, Locksley, le yeoman qui avait gagné glorieusement le prix de l'arc.

— Que signifie tout cela ? leur demanda-t-il : qui s'avise de faire des prisonniers dans cette forêt ?

— Vous n'avez qu'à regarder leurs casaques, et voir si ce sont vos enfans ou non, répondit Wamba, car un pois vert ne ressemble pas plus à un autre.

— Je le saurai dans un instant, dit Locksley ; mais attendez-moi en ce lieu ; je vous défends, sur votre vie, d'en bouger avant que je sois revenu. Obéissez-moi, vous vous en trouverez bien, de même que vos maîtres. Cependant il faut prendre quelques précautions.

Il ôta son baudrier, détacha une plume qui flottait sur son bonnet, et chargea Wamba de les lui garder : tirant alors un masque de sa poche, il s'en couvrit le visage, et quitta Gurth et le fou pour aller faire sa reconnaissance, en leur enjoignant de nouveau de l'attendre.

— L'attendrons-nous, Gurth, dit Wamba, ou lui ferons-nous

voir que nous avons des jambes ? Si j'en crois ma faible intelligence, il a trouvé trop vite sous sa main le costume d'un voleur, pour être un honnête homme.

— Quand ce serait le diable, répondit Gurth, que risquons-nous à l'attendre? S'il est de cette bande, il a peut-être déjà donné l'alarme aux siens, et nous ne pourrions leur échapper. D'ailleurs j'ai eu la preuve, il n'y a pas long-temps, que même parmi les voleurs on peut trouver des honnêtes gens.

Locksley revint au bout de quelques minutes.

— Ami Gurth, dit-il, je les ai vus, je leur ai parlé. Je sais qui ils sont et où ils vont. Mais ils sont en grand nombre, et ce serait le comble de la folie à trois hommes de vouloir les attaquer, car ce sont de braves champions et ils ont placé des sentinelles pour les prévenir si quelqu'un approche. Il faut donc réunir une force plus considérable, et je sais où la trouver. Vous êtes tous deux, je crois, de fidèles serviteurs de Cedric le Saxon; suivez-moi donc: il ne sera pas dit que l'ami de l'Angleterre et des Anglais manquera de bras pour le secourir au moment du danger; mais il faut nous presser, car ils vont se mettre en marche.

A ces mots, leur faisant signe de le suivre, il entra dans l'épaisseur du bois, accompagné de Gurth et de Wamba.

Celui-ci n'était pas d'humeur à marcher long-temps en silence. — Gurth, dit-il à demi-voix en regardant le cor et le baudrier qu'il portait encore, je crois que j'ai vu gagner ce prix il n'y a pas long-temps.

— Et moi, dit Gurth en parlant encore plus bas, je gagerais tous les pourceaux de notre maître que j'ai entendu la voix du brave yeoman qui a gagné ce prix et qui nous conduit, il n'y a pas encore trois jours, ou, pour mieux dire, trois nuits.

— Mes braves amis, dit Locksley, qui malgré leurs précautions les avait entendus, peu importe en ce moment qui je suis et ce que je suis. Si je parviens à délivrer votre maître, vous aurez lieu de me regarder comme le meilleur de vos amis. Que je porte tel ou tel nom, que je tire de l'arc bien ou mal, que j'aime à me promener à la lumière du jour ou au clair de lune, ce sont des choses qui ne vous regardent pas et dont vous feriez mieux de ne pas vous occuper.

— Nous avons mis la tête dans la gueule du lion, dit Wamba à l'oreille de Gurth. Dieu sait si nous pourrons l'en retirer.

— Silence, répondit Gurth; ne va pas l'offenser par quelque

folie; quant à moi, j'ai de bonnes raisons pour espérer que tout ceci finira bien.

CHAPITRE XX.

Lorsque l'automne avait jauni les bois,
Qu'il était doux dans ce lieu solitaire
D'entendre tout à coup la voix
D'un ermite adressant au Très-Haut sa prière.
De la musique empruntant les concerts,
La Piété lui prêtait ses deux ailes;
Les deux sœurs traversant les airs,
S'élèvent en chantant aux sphères immortelles

L'Ermite de la fontaine de Saint-Clément.

Ce ne fut qu'après trois heures d'une marche rapide que Wamba, Gurth, et leur guide mystérieux, arrivèrent à une clairière au centre de laquelle s'élevait un chêne énorme, dont les branches touffues s'étendaient de tous côtés. Cinq ou six yeomen dormaient sous cet arbre, tandis qu'un autre, placé en sentinelle, se promenait au clair de lune.

En entendant le bruit des pas, la sentinelle donna l'alarme. Ses camarades furent debout à l'instant, saisirent leurs arcs, et se tinrent prêts à lancer leurs flèches. Leur chef s'étant fait reconnaître, des marques de respect et de soumission succédèrent à cette attitude menaçante. Dès-lors la crainte d'un mauvais accueil disparut.

— Où est Meunier? demanda Locksley.

— Sur la route de Rotherham.

— Avec combien d'hommes?

— Avec six, et bonne espérance de butin, s'il plaît à saint Nicolas.

— C'est parler religieusement. Où est Allan-a-Dale?

— Du côté de Watling, guettant le prieur de Jorvaulx, avec quatre hommes.

— C'est bien pensé. Et où est le frère?

— Dans sa cellule.

— Je vais aller le chercher. Vous autres, dispersez-vous pour réunir tous vos compagnons. Rassemblez-en le plus grand nombre possible; car le gibier que nous avons à chasser ne prendra pas la

fuite, mais se retournera contre nous. Que tous se trouvent ici une heure avant la pointe du jour. — Un instant, ajouta-t-il comme ils se disposaient à exécuter ses ordres, j'oubliais ce qui est le plus essentiel. Que deux de vous prennent en toute diligence la route de Torquilstone, du château de Front-de-Bœuf. Une bande de braves gens qui se sont déguisés sous notre costume y emmènent des prisonniers. C'est une insulte pour nous, et notre honneur en exige la punition. Surveillez-les donc avec soin; quand même ils arriveraient au château avant que nous ayons réuni nos forces, il faudra nous venger et délivrer leurs prisonniers. Suivez-les de près, et que le meilleur marcheur de vous m'en apporte des nouvelles.

Ils partirent sur-le-champ dans diverses directions, et leur chef, suivi de Gurth et de Wamba, qui le regardaient avec une sorte de crainte respectueuse, prit le chemin de la chapelle de Copmanhurst.

Quand ils furent arrivés à la petite clairière que blanchissaient les pâles rayons de la lune et où l'on voyait l'ermitage, si bien situé pour un anachorète ascétique, et la vénérable chapelle à demi ruinée, Wamba dit tout bas à Gurth : — Si c'est ici la demeure d'un voleur, c'est une preuve de la vérité du vieux proverbe, qui dit que plus on est près de l'église, plus on est loin de Dieu : par mes sonnettes, je crois que c'est cela même : écoute seulement le psaume que l'on chante dans l'ermitage.

Dans le fait, l'anachorète et son hôte chantaient avec toute la force de leurs poumons une vieille chanson à boire dont voici le refrain :

> **Allons, passe-moi la bouteille,**
> **Brave garçon, brave garçon;**
> **Allons, passe-moi la bouteille!**
> **Oh, Jenkin, je suis un luron**
> **Quand j'ai bu le jus de la treille.**
> **Allons, passe-moi la bouteille,**
> **Jenkin, oh! mon joyeux garçon,**
> **Allons, passe-moi la bouteille.**

— Pas trop mal chanté, dit Wamba qui avait joint sa voix à celle des deux chanteurs; mais, au nom de tous les saints, qui se serait attendu à entendre chanter de pareilles matines dans la cellule d'un ermite?

— Ce n'est pas moi qui en suis surpris, dit Gurth; on assure que l'ermite de Copmanhurst est un bon vivant, qui ne se gêne pas pour tuer un daim. On dit même que le garde forestier a fait

ses plaintes à l'official, et qu'il lui sera défendu de porter le froc et le capuchon.

Tandis qu'ils parlaient ainsi, Locksley, en frappant à la porte à coups redoublés, avait troublé l'anachorète et son hôte.

— Par mon chapelet! dit l'ermite en s'arrêtant au milieu d'une cadence, je crois que voilà encore des voyageurs égarés. Je ne voudrais pas, pour l'honneur de mon capuchon, qu'ils nous surprissent dans nos pieux exercices. Chacun a ses ennemis, bon chevalier Fainéant, et il y a des gens assez méchans pour regarder la manière hospitalière dont je vous ai accueilli, pendant trois petites heures, vous, voyageur fatigué, comme une partie de débauche et d'ivrognerie, vices qui, grâce à saint Dunstan, sont aussi opposés à mon caractère qu'à ma profession.

— Les vils calomniateurs! dit le chevalier; je voudrais être chargé de les châtier. Mais vous avez raison, saint ermite: chacun a ses ennemis, et il y a en ce royaume telles personnes à qui j'aimerais mieux parler à travers la visière de mon casque que tête nue.

— Mettez donc votre pot en tête, sire Fainéant, dit l'ermite, aussi vite que votre naturel vous le permet, tandis que je vais remettre dans l'armoire secrète la bouteille, les gobelets et le reste du pâté, et, pour qu'on n'entende rien du dehors, faites chorus avec moi dans ce que je vais chanter. Songez seulement à l'air, sans vous inquiéter des paroles: c'est tout au plus si je les sais moi-même.

A ces mots, et tout en faisant disparaître les restes du souper, il entonna un *De profundis clamavi* d'une voix sonore, tandis que le chevalier, remettant son armure à la hâte, et riant de tout son cœur, lui prêtait le secours de sa voix.

— Quelles matines du diable chantez-vous donc à une pareille heure? s'écria Locksley en frappant une seconde fois.

Le bruit que faisait l'ermite en chantant, et peut-être ses copieuses libations, l'empêchèrent de reconnaître la voix qui lui parlait.

— Passez votre chemin, répondit-il, au nom de saint Dunstan! et ne nous troublez pas dans nos dévotions, mon saint frère et moi.

— Prêtre fou, cria-t-on du dehors, ouvre à Locksley!

— Tout va bien, dit l'ermite au chevalier, il n'y a plus à craindre.

— Mais qui est cet étranger? il m'importe de le savoir.

— Qui il est? je vous dis que c'est un ami.

— Mais quel est cet ami? il peut être le vôtre, et ne pas être le mien.

— Quel est cet ami? il est plus facile de faire cette question que d'y répondre. Ah! maintenant que j'y pense, c'est l'honnête garde forestier dont je vous ai parlé.

— Aussi honnête garde que vous êtes pieux ermite, dit le chevalier; ouvrez-lui donc, si vous ne voulez pas qu'il enfonce la porte.

Les chiens s'étaient d'abord mis à aboyer; mais leur instinct leur faisant reconnaître celui qui arrivait, ils étaient alors à gratter à la porte en murmurant, comme s'ils eussent demandé qu'on la lui ouvrît.

La porte s'ouvrit enfin, et Locksley entra suivi de ses deux compagnons.

— Ermite, dit Locksley en apercevant le chevalier, où as-tu donc trouvé ce nouveau compagnon?

— C'est un frère de notre ordre, répondit l'ermite en souriant, nous avons passé la nuit en oraison.

— Je crois qu'il est membre de l'église militante, dit Locksley, et l'on en voit assez courir les champs depuis quelques jours. Mais ce n'est pas ce dont il s'agit. Il nous faut aujourd'hui jusqu'au dernier de nos hommes, clerc ou laïc; ainsi tu vas laisser le froc et le rosaire pour prendre l'arc et la javeline. Mais es-tu fou? ajouta-t-il en le tirant un peu à l'écart : pourquoi as-tu laissé entrer chez toi un chevalier que tu ne connais pas? as-tu oublié nos réglemens?

— Que je ne connais pas! je le connais aussi bien que le mendiant connaît son écuelle.

— Quel est son nom?

— Son nom? comme si j'étais homme à boire avec quelqu'un sans savoir son nom! il se nomme sir Anthony de Scrablestone.

— Tu as bu plus que de raison, et je crains que tu n'aies jasé de même.

— Brave archer, dit le chevalier, ne faites pas de reproches à mon joyeux hôte. Il n'a pu me refuser l'hospitalité, car je l'aurais forcé à me l'accorder.

— Forcé! répéta l'ermite : attendez que j'aie changé ce froc pour une casaque verte; et si je ne fais pas tourner douze fois

un bâton à deux bouts sur votre tête, je consens à n'être ni bon moine, ni bon habitant des bois.

En parlant ainsi, il se dépouillait de sa robe; et il parut en justaucorps et en caleçon de bougran noir. Il eut bientôt mis par-dessus une casaque et un haut-de-chausses vert. — Aide-moi à nouer mes *pointes*, dit-il à Wamba, et je te promets un coup de bon vin.

— Croyez-vous, dit Wamba, que je puisse en conscience aider un saint ermite à se métamorphoser en braconnier pécheur?

— Ne crains rien, répondit l'ermite : je confesserai à mon capuchon les péchés de mon habit vert, et tout ira bien.

— *Amen!* reprit le fou, un pénitent vêtu de drap fin doit avoir un confesseur portant la haire; et, par-dessus le marché, votre froc peut donner l'absolution à mon habit bariolé.

Ce disant, il aida le moine à attacher ses *pointes* nombreuses, comme on appelait alors les lacets qui fixaient le haut-de-chausses au pourpoint.

Pendant cette opération, Locksley entraîna le chevalier un peu à l'écart, et lui dit :

— Vous ne pouvez le nier, sire chevalier, c'est vous dont la valeur a décidé la victoire le second jour du tournoi.

— Et quand cela serait, bon yeoman, qu'en résulterait-il?

— Que je vous regarderais comme un homme disposé à prendre le parti du faible.

— C'est le devoir d'un vrai chevalier, et je serais fâché qu'on pût me soupçonner de ne pas le remplir.

— Ce que je désire, c'est que vous soyez aussi bon Anglais que brave chevalier : car l'entreprise dont j'ai à vous parler est en elle-même un devoir pour tout homme honnête, mais surtout pour un véritable Anglais.

— Vous ne pouvez donc mieux vous adresser. Les intérêts de l'Angleterre et du dernier des Anglais ne peuvent être plus chers à personne qu'à moi.

— Je le désire de bon cœur, car jamais l'Angleterre n'eut tant besoin de ceux qui l'aiment. Ecoutez-moi donc, et je vous ferai part d'un projet auquel, si vous êtes réellement ce que vous paraissez, vous pouvez coopérer honorablement. Une bande de coquins, ayant pris le costume d'hommes qui valent mieux qu'eux, viennent de s'emparer d'un noble Anglais, nommé Cedric le

Saxon, de sa pupille, de son ami Athelstane de Coningsburgh, et de toute leur suite. Ils les emmènent au château de Torquilstone. Je vous demande si, comme brave chevalier, comme véritable Anglais, vous voulez nous aider à les délivrer.

— J'y suis tenu par mes vœux; mais je voudrais savoir qui vous êtes, vous qui parlez en leur faveur?

— Je suis.... un homme sans nom, mais l'ami de mon pays et des amis de mon pays. Il faut vous contenter de me connaître ainsi quant à présent, et vous le pouvez d'autant mieux que vous devez vous-même rester inconnu. Croyez cependant que, quand j'ai donné une parole, elle est aussi inviolable que si je portais des éperons d'or.

— Je le crois volontiers. Je suis habitué à lire dans la physionomie, et je lis sur la vôtre la franchise et le courage. Je ne vous ferai donc plus de questions, et je me borne à vous dire que je concourrai de bien bon cœur à faire remettre en liberté ces captifs opprimés; après quoi j'espère que nous nous connaîtrons mieux et que nous serons contens l'un de l'autre.

— Ainsi donc, dit Wamba à l'oreille de Gurth, — après avoir équipé complètement l'ermite, il s'était rapproché peu à peu des interlocuteurs, et avait entendu la fin de cette conversation; — ainsi donc nous avons un nouvel allié. J'espère que la valeur du chevalier sera de meilleur aloi que la religion de l'ermite et que l'honnêteté du yeoman; car ce Locksley m'a l'air d'un vrai braconnier, et le révérend frère d'un franc hypocrite.

— Paix! Wamba, paix! répondit Gurth. Tout cela peut être vrai, mais toute vérité n'est pas bonne à dire, et si le diable avec ses cornes venait m'offrir son aide pour secourir mon maître et lady Rowena, je doute que j'eusse assez de religion pour refuser ses offres.

L'ermite était devenu, par son nouveau costume, un véritable archer avec l'épée et le bouclier, l'arc et le carquois, et une pertuisane sur l'épaule. Il sortit le premier de l'ermitage, et en ferma ensuite avec soin la porte, sous le seuil de laquelle il en déposa la clé.

— Mais es-tu en état de nous être utile? lui demanda Locksley. Les fumées du vin ne t'obscurcissent-elles pas le cerveau?

— Je conviens, répondit-il, qu'il me semble voir danser tous les arbres, et que mes jambes ne me permettraient pas de danser avec eux; mais la puissance de saint Dunstan est

grande, et vous allez voir que dans un instant il n'y paraîtra plus.

En même temps il s'avança vers le bassin de pierre dont nous avons déjà parlé, dans lequel tombait d'abord l'eau de la source, qui formait ensuite un petit ruisseau, et qu'on nommait la fontaine de Saint-Dunstan ; s'étant étendu le ventre contre terre, il en but comme s'il avait voulu l'épuiser.

— Saint ermite de Copmanhurst, dit le chevalier Noir, combien y a-t-il de temps que vous n'avez bu si copieusement de cette eau ?

— Depuis qu'un baril de vin des Canaries, ayant laissé échapper son contenu par une fente non canonique, ne me laissa pour boisson que celle qui est due à la libéralité de mon saint patron.

Plongeant alors ses mains et sa tête dans la fontaine, il se releva, et fit tourner sa pertuisane au-dessus de sa tête avec trois doigts de la main, comme s'il eût balancé un roseau.

— Où sont, s'écria-t-il, ces ravisseurs qui enlèvent des jeunes filles contre leur gré ? Je veux que le diable m'emporte si je ne suis pas en état d'en battre une douzaine.

— Ne jurez pas, saint ermite, dit le chevalier Noir.

— Il n'y a plus d'ermite. Par saint Georges et le dragon ! quand j'ai quitté le froc, je ne suis plus un frocard. Quand j'ai sur le dos ma casaque verte, je suis en état de boire, de jurer et de chiffonner un cotillon, aussi bien qu'aucun joyeux forestier du West-Riding.

— Allons, joyeux prêtre, dit Locksley, silence ! Tu parles autant que tout un couvent la veille d'une fête, quand l'abbé est allé se coucher. Il ne faut pas s'amuser à jaser ; il s'agit de réunir toutes nos forces : nous en aurons besoin, s'il faut donner un assaut au château de Reginald Front-de-Bœuf.

— Quoi ! s'écria le chevalier Noir, est-ce Front-de-Bœuf qui arrête les sujets du roi sur le grand chemin ? Est-il devenu oppresseur et brigand ?

— Pour oppresseur, il l'a toujours été, dit Locksley.

— Et pour brigand, dit l'ermite, je suis certain qu'il l'est dix fois plus que bien des brigands de ma connaissance.

— En avant, chapelain, en avant ! dit Locksley, et tais-toi. Il s'agit de gagner promptement le lieu du rendez-vous, et non pas de dire ce qui, par décence ou par prudence, doit être couvert du mystère.

CHAPITRE XXI.

> Combien s'est-il passé d'heures, de mois, d'années,
> Depuis que l'on n'a vu dans ce vaste salon
> S'assembler les plaisirs, la beauté, le renom ?
> On entend murmurer sous ces voûtes antiques,
> Sous ce toit soutenu par ces arches gothiques,
> La voix du temps passé rappelant aux vivans
> Ceux qui dans leurs tombeaux dorment depuis long-temps.
>
> JOANNA BAILLIE. *Orra*, tragédie.

TANDIS qu'on prenait, en faveur de Cedric et de ses compagnons, les mesures dont nous venons de parler, les hommes armés qui s'en étaient emparés les conduisaient vers la place de sûreté où l'on comptait les tenir captifs. Mais la nuit était obscure, et les maraudeurs ne connaissaient les sentiers du bois que très imparfaitement. Ils furent forcés de faire plusieurs haltes, et même, une ou deux fois, de revenir sur leurs pas, pour s'assurer du chemin qu'ils devaient suivre. Ils eurent besoin du retour de l'aurore pour se convaincre qu'ils étaient sur la bonne route; ils reprirent confiance, et marchèrent d'un pas plus rapide.

Ce fut alors que les deux chefs des prétendus bandits eurent entre eux la conversation suivante.

— De Bracy, dit le templier, il est temps que vous nous quittiez pour jouer le second acte de notre pièce, et vous préparer à remplir le rôle de chevalier libérateur.

— J'ai fait de nouvelles réflexions, dit De Bracy, et je ne quitterai ma prise qu'après l'avoir déposée en sûreté dans le château de Front-de-Bœuf. Alors je me montrerai à lady Rowena dans mon costume ordinaire, et j'espère qu'elle attribuera à l'impétuosité de la passion la violence dont je me reconnaîtrai coupable.

— Et quelle raison vous a fait changer de projet ?

— Cela ne regarde que moi, je pense.

— J'espère pourtant, sire chevalier, que ce changement n'a pas pris sa source dans les soupçons injurieux que Fitzurse a cherché à vous faire concevoir sur mon honneur ?

— Je ne prends d'avis que de moi-même. Le diable rit, dit-on, quand un voleur en vole un autre, et nous savons que quand Satan

lui soufflerait flamme et bitume, au lieu de rire, il n'empêcherait pas un templier de se livrer à son désir.

— Ni le chef d'une compagnie franche de craindre d'être traité par un ami et un camarade comme il traite lui-même les autres.

— Cette récrimination ne signifie rien. Je connais la morale de l'ordre du Temple, et je ne vous fournirai pas l'occasion de me dérober le trésor pour lequel j'ai couru de tels risques.

— Mais que craignez-vous donc, De Bracy? Ne savez-vous pas quels sont les vœux de notre ordre?

— Oui, et je sais aussi comment on les respecte. Les lois de la galanterie, sire templier, reçoivent une interprétation libérale en Palestine, et, dans le cas dont il s'agit, je ne veux rien confier à votre conscience.

— Hé bien, De Bracy, sachez donc la vérité. Je ne me soucie nullement de votre belle aux yeux bleus. J'ai vu parmi nos captives de beaux yeux noirs qui ont fait ma conquête.

— Quoi! vous vous abaisseriez à la suivante?

— Non, sur mon honneur! Je ne porte jamais les yeux si bas, et je trouve pourtant parmi nos captives une prise qui vaut bien la vôtre.

— Par la sainte messe, s'écria De Bracy, c'est la belle juive!

— Eh bien, qui a le droit d'y trouver à redire?

— Personne que je sache, si ce n'est votre vœu de célibat; et puis votre conscience ne vous reprochera-t-elle pas une intrigue avec une juive?

— Quant à mon vœu, dit le templier, notre grand-maître m'accordera une dispense; et la conscience d'un homme qui a tué trois cents Sarrasins n'a pas besoin de s'alarmer pour la moindre peccadille, comme celle d'une jeune villageoise qui va à confesse le vendredi-saint.

— C'est à vous de connaître les priviléges de votre ordre: mais j'aurais juré que vous étiez plus amoureux de l'argent du vieil usurier que des beaux yeux de sa fille.

— L'argent d'Isaac a bien son mérite. Mais le vieux juif ne m'offre qu'un demi-butin; croyez-vous que Front-de-Bœuf nous prête son château sans avoir part aux dépouilles? Je les partage avec lui; et, comme il me faut aussi quelque chose que je puisse m'approprier exclusivement, j'ai fixé mon choix sur l'aimable juive. A présent que vous connaissez mes projets, revenez-vous à

votre premier plan? vous voyez que vous n'avez rien à craindre de moi.

— Non, j'y ai renoncé définitivement; je ne veux pas perdre ma belle de vue. Tout ce que vous venez de me dire peut être très vrai; mais je n'aime pas les prérogatives de l'ordre du Temple, et je ne me fie pas à la conscience d'un homme qui, ayant tué trois cents Sarrasins, a acquis un si grand fonds d'indulgences qu'il ne s'inquiéterait pas d'une peccadille de plus.

Pendant cet entretien, Cedric faisait d'inutiles efforts pour apprendre de ceux qui le gardaient qui ils étaient, et quels étaient leurs projets.

— Vous devez être Anglais, leur disait-il, et cependant, de par le ciel, vous agissez avec nous comme si vous étiez Normands. Vous êtes sans doute mes voisins, et par conséquent vous devriez être mes amis; car quel est l'Anglais dans mon voisinage qui ne doive l'être? Même parmi vous, proscrits, mis hors la loi, il s'en trouve plus d'un qui a eu recours à ma protection, et qui l'a obtenue, car j'avais pitié de vos malheurs et de vos souffrances, et je maudissais la tyrannie des nobles. Que voulez-vous donc faire de moi? A quoi cet acte de violence vous conduira-t-il? Vous ne me répondez point? Vous êtes pires que des brutes dans votre conduite; êtes-vous muets comme elles?

C'était en vain que Cedric cherchait ainsi à faire parler ses gardes. Ils avaient de trop bonnes raisons pour garder le silence, et ni ses plaintes ni ses reproches ne purent les engager à le rompre. Ils continuèrent à marcher d'un pas rapide jusqu'à ce qu'au bout d'une longue avenue on aperçût Torquilstone, ancien château qui appartenait alors à sir Reginald Front-de-Bœuf. C'était une petite forteresse, consistant en un donjon ou vaste tour carrée d'une hauteur considérable, entourée de bâtimens moins élevés, bordés d'une cour circulaire. Autour du mur de clôture régnait un fossé auquel un ruisseau voisin fournissait de l'eau. Front-de-Bœuf, à qui son caractère attirait souvent des ennemis, avait ajouté à son château de nouvelles fortifications, en faisant construire une tour à chaque angle. Comme dans tous les châteaux de ce temps, on passait pour y pénétrer sous les voûtes d'une barbacane, ou fortification extérieure qui se terminait et était défendue par deux petites tours latérales.

Cedric ne vit pas plus tôt le château de Front-de-Bœuf élever vers le ciel ses créneaux chargés de mousse et de lierre, sur les-

quels frappaient les premiers rayons du soleil levant, qu'il ne lui resta plus de doute sur la cause de sa captivité.

— Je faisais injure, dit-il à ses gardes, aux voleurs et aux outlaws qui infestent ces bois, quand je supposais que ceux qui nous ont arrêtés faisaient partie de leurs bandes. J'aurais pu confondre avec autant de raison les renards de ce canton avec les loups dévorans des forêts de France. Dites-moi, misérables, votre maître en veut-il à ma vie, ou prétend-il s'emparer de mes biens? Ne peut-on souffrir qu'il reste en Angleterre deux Saxons, le noble Athelstane et moi, qui soient encore en possession de leur patrimoine? Qu'on nous mette donc à mort, et qu'on achève l'œuvre de la tyrannie en nous privant du jour et de nos domaines, comme on nous a déjà privés de la liberté. Si Cedric le Saxon ne peut sauver l'Angleterre, il consent à mourir pour elle. Dites au tyran votre maître que je le prie seulement de remettre honorablement en liberté lady Rowena. Il ne doit rien craindre d'une femme, et tous ceux qui pourraient oser embrasser sa cause périssent avec nous.

Ce discours n'obtint pas plus de réponse que le premier. On arriva enfin à la porte du château; De Bracy sonna du cor trois fois, des hommes d'armes vinrent reconnaître la troupe qui arrivait, on baissa le pont-levis, et la cavalcade entra dans la cour. On fit descendre de cheval les prisonniers, et on les conduisit dans une salle où on leur offrit des rafraîchissemens auxquels Athelstane fut le seul qui voulut toucher. Le descendant du saint roi confesseur n'eut pas même le temps de faire justice complète au repas qu'on avait servi, car on vint lui annoncer que Cedric et lui devaient être placés dans une autre chambre que lady Rowena. La résistance était inutile; ils furent donc obligés de suivre leurs guides dans un grand appartement soutenu par deux rangs de piliers massifs, tels qu'on en voit encore dans les réfectoires et dans les salles de chapitre des anciens monastères.

Lady Rowena, séparée de toute sa suite, fut conduite, avec courtoisie à la vérité, mais sans qu'on eût consulté son inclination, dans une autre aile du château. Cette distinction un peu alarmante fut accordée aussi à Rebecca. Son père épuisa en vain les prières, alla même, dans cette extrémité, jusqu'à offrir de l'argent pour qu'on ne la séparât point de lui. — Lâche juif, lui dit un de ses gardes, quand tu auras vu la tanière qui t'est préparée, tu ne regretteras pas que ta fille ne la partage point. Et, sans plus de

discussion, on entraîna le père d'un côté, et la fille de l'autre. Les gens qui composaient la suite de Cedric et d'Athelstane furent désarmés, fouillés avec soin, et enfermés dans la prison du château. Enfin l'on refusa même à lady Rowena la consolation d'avoir près d'elle sa suivante Elgitha.

L'appartement dans lequel étaient renfermés nos chefs saxons, car c'est d'eux que nous allons nous occuper d'abord, quoique transformé alors en prison, avait été autrefois le grand salon du château. Mais il ne servait plus à cet usage, parce que, parmi les additions que le seigneur actuel avait faites à son habitation, tant pour la fortifier que pour la rendre plus agréable, il se trouvait une grande salle dont la voûte était soutenue par des piliers plus légers et plus élégans, et qui était décorée des ornemens que les Normands avaient déjà commencé à introduire dans l'architecture.

Cedric se promenait à grands pas en se livrant aux réflexions que lui suggérait son indignation sur le présent et le passé, tandis que l'apathie de son compagnon lui tenait lieu de philosophie et de patience pour l'aider à tout supporter, excepté les inconvéniens du moment. Il y était même si peu sensible, que les exclamations animées de Cedric pouvaient à peine lui arracher de temps en temps un signe d'approbation.

—Oui, dit Cedric, moitié se parlant à lui-même, moitié s'adressant à Athelstane, c'est ici, c'est dans cette même salle que mon père dîna avec Torquil-Wolfganger, quand ce noble Saxon reçut le vaillant et infortuné Harold, marchant contre les Norwégiens réunis au rebelle Tosti. Ce fut dans cette salle qu'Harold fit une réponse si fière à l'envoyé de son frère révolté. Que de fois mon père m'a-t-il conté cette histoire avec enthousiasme! Lorsque l'envoyé de Tosti fut admis dans cette salle, à peine, quelque grande qu'elle soit, pouvait-elle contenir la foule des nobles chefs saxons qui s'empressaient autour de leur roi et partageaient son banquet.

Ces derniers mots éveillèrent l'attention d'Athelstane. —J'espère, dit-il, qu'on n'oubliera pas de nous envoyer à dîner à midi. A peine nous a-t-on laissé le temps de déjeuner. D'ailleurs je n'aime pas à manger en descendant de cheval, quoique les médecins en donnent le conseil : mon appétit alors n'est jamais bien franc.

Cedric continua son histoire, sans faire attention à l'interruption de son ami.

—L'envoyé de Tosti s'avança dans cette salle sans être intimidé

par les regards menaçans de tous ceux qui s'y trouvaient, et s'étant placé devant le trône du roi, il le salua avec respect.

— Sire roi, lui dit-il, quelles conditions peut espérer de vous votre frère Tosti, s'il met bas les armes, et s'il vous demande la paix ?

— La tendresse d'un frère, répondit le généreux Harold, et le beau duché de Northumberland.

— Et si Tosti accepte ces conditions, reprit l'envoyé, quelles terres accorderez-vous à son fidèle allié, Hardrada, roi de Norwége ?

— Sept pieds de terrain, répondit fièrement Harold, ou, comme on dit qu'Hardrada est un géant, peut-être lui donnerons-nous quelques pouces de plus. — La salle retentit d'applaudissemens; chaque chef prit sa coupe, et l'on but au jour qui mettrait Hardrada en possession de son domaine en Angleterre.

— Je ferais comme eux de bien bon cœur, dit Athelstane : car la soif colle ma langue à mon palais.

— L'envoyé, continua Cedric avec feu, malgré le peu d'intérêt que son auditeur prenait à cette histoire, retourna porter cette prophétique réponse à Tosti et à son allié. Ce fut alors que les tours éloignées d'York et les flots sanglans du Derwent (*d*), virent ce terrible combat dans lequel, après avoir fait des prodiges de valeur, le roi de Norwége et Tosti mordirent la poussière avec dix mille de leurs soldats. Qui aurait cru que le jour témoin d'un pareil triomphe voyait aussi voguer les navires normands qui abordèrent sur les côtes du comté de Sussex? qui aurait cru que, peu de jours après, le malheureux Harold ne posséderait plus dans son royaume que les sept pieds de terrain qu'il avait accordés au roi de Norwége? qui aurait cru que vous, noble Athelstane, vous issu du sang d'Harold; que moi, dont le père ne fut pas un des moindres défenseurs du trône de nos rois saxons, nous serions prisonniers d'un méprisable Normand, dans une salle célèbre par de si glorieux souvenirs?

— Cela est assez fâcheux, répondit Athelstane; mais je me flatte que nous en serons quittes pour une rançon raisonnable. Cependant ils ne peuvent dans aucun cas avoir l'intention de nous affamer; et, quoique le jour s'avance, je ne vois aucun préparatif pour le dîner. Regardez par cette fenêtre, noble Cedric, et jugez par la hauteur du soleil s'il n'est pas près de midi.

— Cela peut être, répondit Cedric; mais je ne puis regarder cette fenêtre sans que cette vue fasse naître en moi d'autres ré-

flexions non moins pénibles, quoiqu'elles n'aient pas rapport à notre situation actuelle. — Quand on construisit cette fenêtre, mon noble ami, nos ancêtres ne connaissaient pas l'art de faire le verre, et encore moins celui de le peindre. L'orgueil de votre aïeul, du père de Wolfganger, fit venir de Normandie un artiste pour orner son château des décorations de ce nouveau luxe, qui donne à la pure lumière du ciel tant de couleurs bizarres. Cet étranger arriva ici pauvre, mendiant, bas et servile, prêt à ôter son bonnet au dernier des domestiques de la maison; il s'en retourna fier, chargé d'or, et alla conter à ses concitoyens des merveilles de l'opulence et de la simplicité des nobles saxons. Cette folie avait été prévue et prédite par les descendans d'Hengist et de ses tribus grossières; et c'est pour cette raison qu'ils conservaient religieusement les mœurs de leurs pères. Nous appelâmes ces étrangers, nous en fîmes nos serviteurs de confiance, nos amis; nous empruntâmes leurs arts et leurs artistes; nous méprisâmes les mœurs simples de nos ancêtres, et nous étions énervés par le luxe des Normands avant d'être vaincus par leurs armes; notre nourriture sans apprêt, prise en paix et en liberté, était préférable à tous les mets délicats dont le désir nous a livrés, pieds et poings liés, aux conquérans étrangers.

—En ce moment, dit Athelstane, je regarderais la nourriture la plus simple comme un mets exquis, et je suis étonné, noble Cedric, que vous puissiez conserver si fidèlement le souvenir des évènemens passés, quand vous oubliez jusqu'à l'heure du dîner.

— C'est perdre son temps, se dit à lui-même Cedric impatienté, que de lui parler de toute autre chose que de son appétit. L'ame d'Hardicanut a pris possession de son corps, et il ne connaît de plaisir qu'à table et le verre à la main. Hélas! ajouta-t-il en le regardant d'un air de compassion, faut-il qu'un extérieur si noble et si imposant couvre un esprit si lourd et si grossier! faut-il qu'une entreprise aussi importante que la régénération de l'Angleterre roule sur un pivot si imparfait! Lady Rowena, une fois son épouse, pourrait, grâce à son ame plus noble et plus généreuse, réveiller en lui des sentimens de patriotisme qui, j'espère, ne sont qu'engourdis. Mais comment y penser, tandis que lady Rowena, Athelstane et moi, sommes prisonniers d'un maraudeur brutal, et que nous ne le sommes peut-être que parce qu'on craint que notre liberté ne devienne dangereuse à nos cruels oppresseurs?

Tandis qu'il était plongé dans ces réflexions douloureuses, la

porte du salon s'ouvrit, et l'on y vit entrer un écuyer tranchant, tenant en main la baguette blanche, marque de sa dignité. Ce personnage important entra d'un pas grave, suivi de quatre domestiques portant une table couverte de mets dont la vue et l'odeur semblèrent faire oublier toute autre chose à Athelstane. Les domestiques étaient masqués, de même que l'écuyer tranchant.

— Que signifient ces masques? dit Cedric. Votre maître croit-il que nous ignorons où nous sommes et qui nous retient prisonniers? Dites-lui, continua-t-il, voulant profiter de cette occasion pour ouvrir une négociation afin d'obtenir sa liberté, dites à Reginald Front-de-Bœuf qu'il ne peut avoir d'autre motif pour nous traiter ainsi qu'une cupidité insatiable. Hé bien! nous cédons à sa rapacité, comme nous céderions à celle d'un brigand dans les mêmes circonstances. Qu'il fixe la rançon qu'il exige, et nous la lui paierons, si elle est proportionnée à nos moyens.

L'écuyer tranchant ne fit d'autre réponse qu'une inclination respectueuse.

— Et dites-lui aussi, ajouta Athelstane, que je le défie au combat à outrance, à pied ou à cheval, dans tel lieu de sûreté qu'il voudra choisir, dans les huit jours qui suivront notre mise en liberté. S'il a de l'honneur, s'il est chevalier, il ne refusera pas ce cartel.

— Je ferai part de votre défi à mon maître, dit l'écuyer en se retirant.

Ce défi ne fut pas débité de très bonne grâce: Athelstane avait en ce moment la bouche pleine; sa mâchoire était fort occupée, et cette circonstance, jointe à l'hésitation qui lui était naturelle, dépouilla en grande partie son cartel de l'air menaçant qu'il voulait lui donner. Cedric crut pourtant y voir la preuve que son compagnon commençait à ressentir convenablement l'insulte qui lui avait été faite; car, malgré son respect pour la haute naissance d'Athelstane, l'insouciance que celui-ci avait montrée jusqu'alors commençait à épuiser sa patience. Il lui saisit la main, et la serra vivement, pour lui marquer combien il approuvait les sentimens qu'il venait de montrer; mais ce mouvement d'enthousiasme se refroidit un peu quand il entendit Athelstane s'écrier qu'il combattrait douze hommes comme Front-de-Bœuf, pour sortir plus promptement d'un château où l'on mettait de l'ail dans tous les ragoûts. Malgré cette rechute de son ami dans l'apathie de sa sensualité, Cedric se mit à table en face de lui, et fit bientôt voir que si les malheurs de son pays l'empêchaient de songer à l'heure du dîner,

il n'en avait pas moins conservé le bon appétit de ses ancêtres avec leurs autres bonnes qualités, et qu'il pouvait en donner des preuves quand une fois la table était servie.

Les prisonniers n'avaient pas encore fini leur repas quand ils furent troublés dans cette occupation très importante, au moins pour Athelstane, par le son d'un cor qui se fit entendre à la porte, et qui fut successivement répété trois fois avec autant de violence que si celui qui en donnait eût été le chevalier errant devant lequel les murailles, les salles, les tours, les barbacanes du château d'un enchanteur, devaient s'évanouir comme une vapeur du matin. Les deux Saxons se levèrent de table, et coururent à la fenêtre; mais ils ne purent satisfaire leur curiosité, car toutes les croisées donnaient sur la cour. Ce bruit semblait pourtant annoncer quelque évènement important, à en juger par le tumulte qui régna dans le château quelques instans après.

CHAPITRE XXII.

Ma fille! — Mes ducats! — Mes ducats! ô ma fille!
Oh! mes ducats chrétiens!
Justice. — Rendez-moi mes ducats et ma fille.
SHAKSPEARE. *Le Marchand de Venise.*

Dès que les deux chefs saxons virent qu'ils ne pouvaient satisfaire leur curiosité, ils se remirent à table pour tâcher au moins de satisfaire leur appétit. Nous allons les laisser dans cette occupation, pour rendre visite à Isaac d'York, dont la captivité était beaucoup plus rigoureuse.

Le pauvre juif avait été jeté dans un cachot souterrain, humide et malsain, le sol en étant plus bas que le fond du fossé qui entourait le château. La lumière n'y pénétrait que par un soupirail trop élevé pour que le prisonnier pût y atteindre avec la main. Même en plein midi, il n'y régnait qu'une sorte de crépuscule qui se changeait en obscurité profonde long-temps avant que le reste du château fût privé de la présence du jour. Des chaînes, des fers couverts de rouille, solidement attachés aux murailles, paraissaient avoir servi à des prisonniers dont on avait eu probablement à

craindre la vigueur ou le courage, et quelques ossemens humains annonçaient qu'au moins un captif avait autrefois péri dans cet affreux séjour, et y était resté sans sépulture.

A l'un des bouts de cet horrible cachot était un immense fourneau en fer, rempli de charbon, sur le haut duquel étaient placées transversalement quelques barres de fer à demi-rongées par la rouille.

Un pareil spectacle aurait pu intimider une ame plus forte que celle d'Isaac, et cependant il était plus calme dans le moment d'un danger véritable que lorsqu'il avait à craindre des périls vagues et incertains. Les chasseurs prétendent que le lièvre éprouve une angoisse plus terrible quand il est poursuivi par le lévrier que lorsqu'il se débat sous sa dent [1]. De même il est probable que les juifs, vivant dans des craintes perpétuelles, avaient l'esprit préparé à tout ce que la tyrannie pouvait inventer contre eux, et que lorsqu'ils étaient l'objet de quelque violence, elle ne leur causait pas cette surprise qui énerve l'ame encore plus que la terreur. D'ailleurs ce n'était pas la première fois qu'Isaac se trouvait placé dans des circonstances dangereuses. Il avait donc l'expérience pour guide; il pouvait se flatter d'échapper à ses persécuteurs, comme cela lui était déjà arrivé, et il avait pour lui cette opiniâtreté inflexible, cette indomptable résolution, qui décidaient souvent les juifs à souffrir tous les tourmens que pouvaient imaginer leurs oppresseurs, plutôt que de céder à leurs injustes demandes.

Ayant donc conçu le projet d'une résistance passive, et relevé ses vêtemens autour de lui pour les préserver de l'humidité du sol, Isaac s'assit sur une grosse pierre, seul siége qui existât dans son cachot. Ses mains croisées sur sa poitrine, ses cheveux en désordre, sa longue barbe, son manteau bordé de fourrure, et sa grande toque jaune, vus à la lueur incertaine d'un rayon du jour partant du soupirail, auraient offert à Rembrandt un sujet d'étude digne de lui, si ce peintre célèbre eût existé à cette époque. Isaac avait passé trois heures dans cette position sans en changer, lorsque le bruit de quelques pas se fit entendre sur l'escalier, les verroux de la prison s'ouvrirent à grand bruit, la porte cria sur ses gonds, et Reginald, suivi des deux esclaves sarrasins du templier, entra dans le cachot.

Front-de-Bœuf, homme d'une taille athlétique et d'une vigueur à

1. *Nota bene.* Nous ne garantissons pas ce trait d'histoire naturelle, nous le donnons tel que nous le trouvons dans le manuscrit *Wardour* qui nous sert de guide.

toute épreuve, avait passé toute sa vie à faire la guerre, ou à préparer des agressions contre quelqu'un de ses voisins. Jamais il n'avait hésité sur le choix des moyens à employer pour augmenter ses richesses et sa puissance. Ses traits, répondant à son caractère, étaient durs, sauvages et féroces. Les cicatrices dont son visage était couvert auraient attiré à tout autre le respect dû aux marques d'une valeur honorable, mais elles ne servaient qu'à redoubler l'horreur et l'effroi que sa présence inspirait. Ce redoutable baron était vêtu d'un étroit pourpoint en peau, et usé en plusieurs endroits par l'armure dont il le couvrait souvent. Il n'avait pour arme qu'un poignard à sa ceinture, formant une espèce de contre-poids à un trousseau de clés rouillées, suspendu du côté droit.

Les esclaves noirs qui le suivaient n'avaient plus leur brillant costume oriental. Ils portaient des pantalons et des gilets de grosse toile, et leurs manches étaient retroussées jusqu'au coude, comme celles d'un boucher qui va exercer ses fonctions dans la tuerie. Chacun d'eux portait un panier couvert, et quand ils furent entrés ils s'arrêtèrent à la porte, que Front-de-Bœuf ferma soigneusement. Après avoir pris cette précaution, il s'avança lentement vers le juif, sur qui il fixait les yeux comme s'il eût voulu exercer sur lui l'influence qu'on suppose à certains serpens pour fasciner leur proie. On aurait vraiment cru que l'œil farouche et féroce du baron avait le même pouvoir sur son malheureux prisonnier : la bouche ouverte, et les yeux attachés sur Front-de-Bœuf, le pauvre Isaac, oubliant le courage dont il avait cru s'être armé, fut saisi d'une telle terreur, qu'il se sentit privé de tout mouvement, et ne put ni se lever pour témoigner son respect, ni même porter la main jusqu'à sa toque, tant il était agité par la crainte de la mort et des tortures. Ses membres semblaient se retirer sur eux-mêmes, et sa taille se rapetisser de manière à occuper le moins d'espace possible.

Le chevalier normand, au contraire, relevait la tête, et semblait grandir encore comme l'aigle qui hérisse ses plumes au moment de fondre sur sa proie sans défense. Il s'arrêta à trois pas de la pierre sur laquelle était placé le malheureux juif, et fit signe à un des esclaves d'approcher. Le satellite noir avança, tira de son panier une paire de grandes balances et des poids, les déposa aux pieds de Réginald, et alla rejoindre son camarade près de la porte.

Tous les mouvemens de ces deux hommes étaient lents et solen-

nels, comme si leur esprit eût été occupé de quelque scène d'horreur à laquelle ils étaient préparés.

Front-de-Bœuf rompit enfin le silence par l'apostrophe suivante :

— Chien maudit, issu d'une race maudite, dit-il au juif d'une voix forte que les échos de la voûte rendaient encore plus sinistre, vois-tu ces balances ?

Le malheureux juif n'eut la force de répondre que par un signe de tête affirmatif.

— Hé bien ! il faut que tu m'y pèses mille livres d'argent, au poids et au titre de la Tour de Londres.

— Bienheureux Abraham ! s'écria Isaac recouvrant la voix dans cette extrémité, qui a jamais pensé à exiger une pareille somme? qui, même dans un conte de ménestrel, a entendu parler de mille livres d'argent ? quels sont les yeux qui ont jamais vu un tel trésor? Vous fouilleriez toutes les maisons des juifs d'York, que vous ne pourriez l'y trouver.

— Je ne suis pas déraisonnable, et si l'argent est si rare, je ne refuse pas de recevoir de l'or, à raison d'un marc d'or pour six livres d'argent. C'est le seul moyen d'éviter à ta misérable carcasse des tourmens que tu n'as jamais pu même concevoir.

— Ayez pitié de moi, noble chevalier ! je suis vieux, faible, pauvre, indigne de votre colère. Quelle gloire trouverez-vous à écraser un vermisseau ?

— Il se peut que tu sois vieux : c'est une honte pour ceux qui t'ont laissé vieillir dans ton métier d'usurier. Tu peux être faible, car quel juif eut jamais un cœur, un bras ? mais pauvre ! tout le monde sait que tu es riche.

— Je vous jure, noble chevalier, par tout ce que je crois, par tout ce que nous croyons l'un et l'autre.....

— Ne te parjure point, et que ton obstination ne mette pas le sceau à ta destinée, avant d'avoir bien vu et bien considéré le sort qui t'est réservé. Ne crois pas que je te parle ainsi pour t'effrayer, pour profiter de la lâcheté commune à toute ta race : je te jure, par ce que tu ne crois pas, par l'Evangile que notre Eglise enseigne, par le pouvoir qu'elle a reçu de lier et de délier, par les clés du ciel qui lui ont été confiées, que ma résolution est arrêtée, inébranlable, et qu'elle sera exécutée. Ce cachot n'est pas un lieu propre à la plaisanterie. Des prisonniers dix mille fois plus nobles que toi sont morts dans ces murs, sans que jamais on ait connu leur destin. Mais leur mort fut une partie de plaisir en comparai-

son de celle qui t'attend : elle viendra te trouver à pas lents, et sera accompagnée des plus cruelles souffrances.

Il fit signe aux esclaves d'approcher, et leur parla dans leur langue, qu'il avait apprise en Palestine, où peut-être il avait pris aussi des leçons de cruauté. Les Sarrasins ouvrirent leurs paniers, et en tirèrent du charbon de bois, un soufflet et un flacon d'huile. Tandis que l'un frappait le briquet pour se procurer de la lumière, l'autre disposait le charbon dans le fourneau de fer dont nous avons parlé, de manière à allumer le feu; et à l'aide du soufflet, le brasier se trouva enflammé en peu d'instans.

— Isaac, dit alors Front-de-Bœuf, vois-tu cette rangée de barres de fer au-dessus de cette fournaise ardente (*e*) ? c'est sur ce lit de duvet qu'on va te placer, dépouillé de tes vêtemens. Un de ces esclaves entretiendra le feu sous toi, tandis que l'autre frottera tes membres d'huile pour empêcher que le rôti ne brûle. Choisis donc entre cette couche brûlante ou le paiement de mille livres d'argent; car, par la tête de mon père, tu n'as point d'autre alternative.

— Il est impossible, dit le juif en tremblant, que vous ayez réellement conçu un tel projet; le dieu bienfaisant de la nature n'a jamais fait un cœur capable d'exercer une telle cruauté.

— Ne te fie pas à cela, Isaac; cette erreur te serait funeste. Crois-tu que les prières, les cris et les gémissemens d'un misérable juif pourront me détourner de ma résolution, moi qui ai vu le sac d'une ville où des milliers de chrétiens périrent par le fer et le feu ? Espères-tu trouver quelque pitié dans ces esclaves noirs qui ne connaissent ni lois, ni patrie, ni conscience, que la volonté de leur maître; qui, au moindre signe de sa part, emploient indistinctement le fer et le poison, le pieu et la corde; qui n'entendent pas même la langue dans laquelle tu implorerais leur compassion ? Sois prudent, vieillard; débarrasse-toi d'une partie du superflu de tes richesses; verse entre les mains d'un chrétien une portion de ce que tu as gagné sur d'autres chrétiens à force d'usures, tu trouveras bientôt le moyen de faire enfler de nouveau ta bourse; mais si tu te laisses étendre sur ces barres ardentes, rien ne pourra guérir ton cuir et ta chair brûlée. Compte ta rançon, te dis-je, et réjouis-toi de sortir à si bon marché d'un cachot que bien des gens auraient voulu pouvoir quitter à pareil prix. Je n'ai pas de temps à perdre : prononce, choisis entre ta peau ou ton argent.

— Qu'Abraham et tous les saints patriarches me soient en aide !

s'écria le juif : le choix m'est impossible, puisque je n'ai pas le moyen de satisfaire à votre demande exorbitante.

— Qu'on le saisisse et qu'on le dépouille, dit Front-de-Bœuf en sarrasin aux esclaves, et que ses patriarches viennent à son aide s'ils le peuvent.

Les deux esclaves s'avancèrent, saisirent Isaac, l'arrachèrent de la pierre sur laquelle il était toujours assis, et le tenant debout entre eux, la main placée sur son manteau, ils avaient les yeux fixés sur Reginald, n'attendant qu'un signe pour commencer leur opération. Le malheureux juif regardait tour à tour Front-de-Bœuf et les ministres de sa cruauté, dans l'espoir de trouver en eux quelque signe de compassion ; mais le baron avait toujours l'aspect sombre et farouche, et un sourire ironique annonçait que tout accès dans son cœur était fermé à la pitié ; les yeux sauvages des Sarrasins, roulant dans leurs orbites avec une expression sinistre, semblaient prouver qu'ils attendaient avec une impatience féroce le moment d'un supplice dont ils se promettaient un plaisir barbare. Jetant alors les yeux sur le brasier dévorant sur lequel on se préparait à l'étendre, et perdant tout espoir, Isaac sentit sa résolution l'abandonner.

— Je paierai les mille livres d'argent, dit-il en soupirant ; c'est-à-dire, ajouta-t-il après un instant de réflexion, je les paierai avec l'aide de mes frères, car il faut que je mendie à la porte de notre synagogue pour pouvoir me procurer une somme si énorme, si inouïe. Quand et où devrai-je vous la compter ?

— Ici. C'est sous la voûte de ce caveau qu'elle doit être comptée et pesée. Crois-tu que je te rendrai la liberté avant d'avoir touché ta rançon ?

— Et quelle garantie aurai-je que je serai libre après ce paiement ?

— La parole d'un noble Normand, vil usurier ; la foi d'un noble Normand, cent fois plus pure que tout l'or et l'argent de ta tribu.

— Je vous demande mille fois pardon, noble chevalier, dit Isaac avec timidité, mais pourquoi me fierais-je entièrement à la parole d'un homme qui refuse de croire à la mienne ?

— Parce que tu ne peux faire autrement. Si tu étais maintenant dans ta maison d'York, assis près de ton coffre-fort, et que je vinsse te supplier de me prêter quelques-uns de tes shekels, tu ferais tes conditions, tu exigerais des sûretés, tu me prescrirais le temps du paiement, tu fixerais l'intérêt. C'est ici la chambre de mes

trésors, j'ai tout avantage sur toi : je ne daignerai même pas répéter les conditions auxquelles je t'accorde la liberté.

Le juif poussa un profond gémissement. — J'espère au moins, dit-il, qu'au moyen d'une telle rançon mes compagnons de voyage seront aussi mis en liberté. Ils me méprisaient parce que j'étais juif, cependant ils ont eu pitié de ma détresse. C'est parce qu'ils m'ont permis de voyager à leur suite qu'ils sont tombés dans l'embuscade que vous aviez préparée contre moi. D'ailleurs, ils pourront peut-être m'aider à payer une partie de la rançon.

— Si par tes compagnons de voyage tu entends ces deux porchers saxons, leurs affaires n'ont rien de commun avec les tiennes. Mêle-toi de tes affaires, juif, et ne t'inquiète pas de celles des autres.

— Mais au moins vous rendrez la liberté au jeune homme blessé que j'emmenais à York avec moi?

— Faut-il que je le répète encore? songe à tes affaires, et ne te mêle pas de celles des autres. Pense à toi, pense à payer ta rançon, et cela dans le plus court délai.

— Ecoutez-moi pourtant, dit le juif, pour l'amour de cet argent même que vous voulez obtenir aux dépens de votre... Il s'arrêta, craignant d'irriter l'impétueux Normand. Mais Front-de-Bœuf ne fit qu'en rire, et achevant la phrase interrompue : — Aux dépens de ma conscience, veux-tu dire? s'écria-t-il. Parle sans crainte, Isaac, je t'ai déjà dit que je ne suis pas déraisonnable. Je sais que celui qui perd la partie ne peut rire, et je puis supporter les reproches, même d'un juif. Tu n'eus pas assez de patience quand tu attaquas en justice Jacques Fitz-Dotterel pour t'avoir appelé une sangsue, un infame usurier, après que tes exactions eurent dévoré son patrimoine.

— Je jure par le Talmud qu'on en a imposé à votre vaillante Seigneurie sur ce point. Fitz-Dotterel avait tiré le poignard contre moi dans ma propre maison, parce que je lui demandais ce qui m'était dû. Le paiement devait s'en faire à la pâque.

— Tout cela m'est fort égal, répondit Front-de-Bœuf d'un air insouciant : la question est de savoir quand je pourrai toucher ce que tu me dois. Quand me compteras-tu les shekels, Isaac?

— Il n'y a qu'à envoyer ma fille Rebecca à York avec votre sauf-conduit, noble chevalier, et après l'intervalle nécessaire pour le voyage et le retour, l'argent;... il s'interrompit pour pousser un profond soupir; l'argent vous sera compté ici même.

— Ta fille? s'écria Front-de-Bœuf d'un air de surprise. De par le ciel, Isaac, j'aurais voulu savoir cela plus tôt. Je croyais que cette fille aux yeux noirs n'était que ta concubine, et je l'ai donnée pour femme de chambre au vénérable templier sir Brian de Bois-Guilbert, suivant l'exemple que tes patriarches nous ont laissé.

Le juif poussa un tel cri en apprenant cette nouvelle, que les voûtes du caveau en retentirent, et les Sarrasins en furent si étourdis, que leurs mains laissèrent échapper son manteau, qu'ils avaient toujours tenu jusqu'alors. Il profita de cette espèce de liberté pour se prosterner aux pieds de Front-de-Bœuf, et embrasser ses genoux.

— Prenez tout ce que vous m'avez demandé, noble chevalier, lui dit-il, exigez-en dix fois plus, et demandez-moi tout ce que je possède, réduisez-moi à la mendicité, percez-moi de votre poignard, ou étendez-moi sur ce brasier, si c'est votre volonté; mais sauvez ma fille, délivrez Rebecca; si vous avez puisé le jour dans le sein d'une femme, épargnez l'honneur d'une fille sans défense. Elle est l'image de ma pauvre Rachel, le dernier des six gages que j'ai obtenus de sa tendresse. Voulez-vous priver un vieillard de la seule consolation qui lui reste? voulez-vous réduire un père à regretter que sa fille n'ait pas encore été placée dans le tombeau de ses ancêtres, à côté de la mère qui lui a donné le jour?

— Je voudrais avoir su cela plus tôt, dit le Normand d'un ton un peu moins dur : je croyais que votre race n'aimait que son argent.

— Ne pensez pas si mal de notre nation, dit Isaac, espérant, d'après l'air moins farouche du chevalier, qu'il pourrait parvenir à l'émouvoir : le renard et le chat sauvage, poursuivis par les chasseurs, n'oublient pas leurs petits, et la race persécutée d'Abraham aime ses enfans.

— Soit! répondit Front-de-Bœuf : je le croirai à l'avenir, par égard pour toi, Isaac; mais cela ne nous sert à rien en ce moment. Ce qui est fait est fait. J'ai donné ma parole à mon compagnon d'armes, et je n'y manquerais pas pour dix juifs et dix juives de plus. D'ailleurs quel grand malheur pour ta fille d'être captive de Bois-Guilbert? quel mal peut-il en résulter pour elle?

— Quel mal? s'écria le juif en se tordant les mains; quel mal? quel est le templier qui ait jamais respecté la vie d'un homme et l'honneur d'une femme?

— Chien d'infidèle! s'écria Front-de-Bœuf les yeux étincelans

de colère, et charmé peut-être de saisir un prétexte pour s'y livrer; ne blasphème pas le saint ordre du Temple de Sion, et ne songe qu'aux moyens de me payer la rançon que tu m'as promise, ou malheur à toi!

— Brigand! assassin! s'écria le juif hors de lui et ne pouvant résister à l'indignation qui le transportait, je ne te paierai rien! tu ne toucheras pas de moi une demi-once d'argent, à moins que ma fille ne me soit rendue.

— As-tu perdu le sens, Israélite? As-tu quelque charme pour garantir ton sang et ta chair de l'action du feu et de l'huile bouillante?

— Peu m'importe, répondit Isaac poussé au désespoir par la tendresse paternelle; fais de moi ce que tu voudras; déchire mes membres; fais rôtir ma chair, et dévore-la à mes yeux. Ma fille est aussi ma chair, et une chair qui m'est plus précieuse mille fois que celle que tu menaces. Tu n'auras point d'argent de moi, à moins que je ne puisse le fondre et te le verser dans le gosier. Non, je ne te donnerai pas un sou d'argent, fût-ce pour te sauver de la damnation que toute ta vie a si bien méritée. Invente de nouveaux tourmens pour me faire périr; tu pourras dire que le juif, au milieu des tortures, a su braver le chrétien.

— C'est ce que nous verrons, dit Front-de-Bœuf; car, par la bienheureuse croix que ta nation a en horreur! tu vas périr par le feu et le fer... Qu'on le saisisse; dit-il aux esclaves, qu'on le dépouille, et qu'on l'enchaîne sur ces barres.

Isaac fit quelques efforts pour résister à ses bourreaux, mais la lutte était trop inégale; et les Sarrasins, après lui avoir arraché son manteau, allaient lui ôter ses autres vêtemens, quand le son d'un cor se fit entendre trois fois; et presque au même instant plusieurs voix appelèrent Front-de-Bœuf à grands cris. Le sauvage baron, ne voulant pas être surpris occupé à cet acte de barbarie infernale, fit signe aux esclaves de le suivre, sortit précipitamment du caveau, et laissa le juif remerciant le ciel du répit qu'il lui accordait et implorant successivement sa protection pour lui et pour sa fille.

CHAPITRE XXIII.

Si mes soins assidus, mon respect, mon ardeur,
Ne peuvent en ce jour vaincre votre froideur,
Je vous ferai, ma foi, la cour en militaire.

SHAKESPEARE. *Les deux gentilshommes de Vérone.*

L'APPARTEMENT où lady Rowena avait été conduite était meublé avec cette magnificence sans goût qui constituait le luxe à cette époque. En la plaçant dans cette partie du château, on donnait à la pupille de Cedric une marque d'égards et de respect que les autres prisonniers n'avaient pas obtenue; mais l'épouse de Front-de-Bœuf, qui avait occupé autrefois cet appartement, était morte depuis bien des années; il n'avait pas été habité depuis son décès, de sorte que le temps et la négligence en avaient considérablement détérioré les ornemens et le mobilier. La tapisserie était détachée des murailles en plusieurs endroits; dans d'autres, le soleil en avait flétri les couleurs, et partout elle annonçait le ravage des années. Cet appartement, tel qu'il était, avait été jugé le plus digne de recevoir l'héritière saxonne, et on l'y laissa méditer sur son destin, jusqu'à ce que les acteurs de ce drame criminel eussent choisi les différens rôles que chacun d'eux devait y jouer. Cela fut réglé dans une conférence tenue entre Front-de-Bœuf, De Bracy et le templier; et, chacun ayant débattu les avantages qu'il devait retirer de cette entreprise audacieuse, on convint enfin de la manière dont les malheureux prisonniers seraient répartis.

Il était donc environ midi quand De Bracy, qui avait le premier, et pour son avantage particulier, conçu cette expédition, se présenta pour accomplir ses desseins sur la main et la fortune de la belle lady Rowena.

Tout cet intervalle n'avait pas été employé par la conférence dont nous venons de parler. Il en avait passé une partie à se parer avec toute la recherche d'un petit-maître de cette époque. Il avait quitté sa casaque verte et son masque; ses longs cheveux bouclés flottaient sur un riche manteau garni en fourrure; il s'était rasé avec soin; son pourpoint lui descendait jusqu'à mi-jambe; des broderies d'or décoraient la ceinture qui l'assujettissait et qui soutenait

en même temps sa pesante épée. Nous avons déjà parlé de la mode extravagante qui régnait alors pour les pointes de souliers ; celles de De Bracy en offraient le *nec plus ultrà*, et elles étaient relevées de manière à pouvoir passer pour des cornes de bélier. Tel était alors le costume d'un petit-maître, et De Bracy le faisait valoir par un extérieur agréable et par des manières qui annonçaient la grâce d'un courtisan et la franchise d'un guerrier.

Il salua lady Rowena en ôtant sa toque de velours, garnie d'un ornement en or représentant saint Michel triomphant de l'ennemi du genre humain. Il fit un geste pour inviter la belle Saxonne à s'asseoir ; et, comme elle continuait à rester debout, il lui offrit la main pour la conduire à un siége ; mais elle refusa de l'accepter, et lui dit avec fierté : — Si je suis en présence de mon geôlier, sire chevalier, et les circonstances m'obligent à le croire, il convient à sa prisonnière de rester debout jusqu'à ce qu'elle apprenne quel doit être son destin.

— Hélas ! belle lady Rowena, répondit De Bracy, vous êtes en présence de votre captif, et non de votre geôlier ; et, bien loin d'avoir à prononcer sur votre destin, c'est de votre charmante bouche que j'attends l'arrêt qui doit décider du mien.

— Je ne vous connais pas, sire chevalier, dit lady Rowena en levant la tête avec l'air d'indignation que lui inspirait l'outrage fait à sa naissance et à sa beauté ; je ne vous connais pas, et l'insolente familiarité avec laquelle vous m'adressez le jargon d'un troubadour ne peut servir d'excuse à la violence d'un voleur.

— C'est à vous, répliqua De Bracy sur le même ton, c'est à vos charmes qu'il faut attribuer ce que j'ai pu faire de contraire au respect dû à celle que j'ai choisie pour la souveraine de mon cœur et l'astre de mes yeux.

— Je vous répète, sire chevalier, que je ne vous connais pas, et qu'un homme portant une chaîne et des éperons d'or ne doit pas se présenter ainsi devant une femme sans protection.

— Ne pas vous être connu est un malheur pour moi ; mais permettez-moi d'espérer que le nom de De Bracy n'est pas tout-à-fait étranger pour vous, puisque les hérauts d'armes l'ont fait retentir plus d'une fois dans les tournois et sur les champs de bataille, et que les ménestrels l'ont pris pour objet de leurs chants.

— Laissez donc aux hérauts d'armes et aux ménestrels le soin de chanter vos louanges ; elles seront mieux placées dans leur bouche que dans la vôtre ; et dites-moi dans quelles archives ils

consigneront la victoire mémorable que vous avez remportée cette nuit sur un vieillard suivi de quelques serfs timides, et le noble exploit par lequel vous avez enlevé une fille sans défense pour la transporter contre son gré dans le château d'un brigand?

— Vous êtes injuste, lady Rowena, dit De Bracy en se mordant les lèvres d'un air de confusion, et en prenant un ton qui lui était plus naturel que celui d'une galanterie affectée qu'il avait d'abord adopté : c'est parce que vous n'éprouvez pas vous-même l'influence d'une grande passion, que vous ne voulez admettre aucune excuse pour un trait de démence dont vos charmes ont été la seule cause.

— Je vous prie, sire chevalier, de cesser de me parler le langage des ménestrels vagabonds; il est devenu si commun, qu'il ne doit pas sortir de la bouche d'un noble chevalier. Certes, vous me contraignez maintenant à m'asseoir, pour vous montrer combien je méprise ces lieux communs de galanterie, dont le dernier baladin a une provision qui pourrait lui durer d'ici jusqu'à Noël.

— Orgueilleuse dame, dit De Bracy, piqué de voir que son style galant ne lui valait que le mépris, votre fierté s'adresse à une ame qui n'est pas moins fière que la vôtre. Sachez donc que j'ai fait valoir mes prétentions à votre main de la manière qui convenait le mieux à mon caractère, et je vois, d'après le vôtre, que vous êtes de ces belles dont il faut chercher à gagner le cœur avec la lance et l'épée, plutôt qu'avec les discours de la courtoisie.

— Quand la courtoisie des discours, dit lady Rowena, ne sert qu'à voiler la bassesse des actions, c'est comme si la ceinture d'un noble chevalier entourait le corps d'un vil paysan. Je ne suis pas surprise que cette contrainte paraisse vous gêner; il aurait été plus honorable pour vous de conserver le costume et le langage d'un bandit, que de chercher à voiler sous des expressions courtoises et apprêtées des actions qui ne conviennent qu'à lui.

— Votre conseil est excellent, lady Rowena; et je dirai, avec une hardiesse de discours digne de celle de mes actions, que vous ne sortirez de ce château qu'en qualité d'épouse de Maurice De Bracy. Je ne suis pas accoutumé à échouer dans mes entreprises, et un noble Normand n'a pas besoin de justifier scrupuleusement sa conduite envers une Saxonne qu'il honore en lui offrant sa main. Vous êtes fière, lady Rowena, vous n'en êtes que plus digne de m'appartenir. Par quel autre moyen pouviez-vous être élevée au rang et aux honneurs qui vous sont dus, si ce n'est en m'épousant?

Par quel autre moyen auriez-vous pu sortir de la grange où les Saxons logent avec les pourceaux qui font leur richesse, pour siéger à la place qui vous est due, au milieu de tout ce que l'Angleterre a de plus distingué par la beauté, de plus respectable par la puissance?

— Ce qu'il vous plaît de nommer une grange, sire chevalier, a été ma demeure depuis mon enfance; et, croyez-moi, quand je la quitterai, si jamais je la quitte, ce sera pour quelqu'un qui ne méprisera ni l'habitation ni les mœurs dans lesquelles j'ai été élevée.

— Je vous entends, belle dame, quoique vous puissiez croire que vous vous exprimez en termes trop obscurs pour que je les comprenne. Mais ne vous flattez pas que Richard remonte jamais sur le trône, et bien moins encore que ce Wilfrid d'Ivanhoe, son favori, vous conduise jamais à ses pieds pour être saluée comme son épouse. Tout autre, en touchant cette corde, pourrait éprouver quelque jalousie; mais ma ferme résolution ne peut être ébranlée par une passion sans espoir que je ne regarde que comme un enfantillage. Apprenez, au surplus, que ce rival est en ma puissance; qu'il est prisonnier dans ce château; Front-de-Bœuf l'ignore, et je n'ai qu'un mot à dire pour éveiller dans son cœur une jalousie qui serait plus funeste à Ivanhoe que la mienne.

— Wilfrid ici! dit lady Rowena: cela est aussi vrai qu'il l'est que Front-de-Bœuf est son rival.

De Bracy fixa les yeux sur elle un instant.

— L'ignoriez-vous réellement? lui dit-il, ne saviez-vous pas qu'il voyageait dans la litière du juif? voiture bien convenable sans doute pour un croisé dont le bras devait conquérir le Saint-Sépulcre! Et il se mit à rire d'un air de mépris.

— S'il est vrai qu'il soit ici, dit lady Rowena faisant un effort sur elle-même pour prendre un ton d'indifférence, mais sans pouvoir s'empêcher de trembler, en quoi est-il rival de Front-de-Bœuf? et qu'a-t-il à craindre de lui, si ce n'est un emprisonnement de peu de durée et le paiement d'une rançon raisonnable, suivant les usages de la chevalerie?

— Êtes-vous donc abusée par l'erreur commune à tout votre sexe, qui pense qu'il ne peut exister d'autre rivalité que celle qui a ses charmes pour objet? Ne savez-vous donc pas qu'il existe une jalousie d'ambition, d'honneurs, de puissance et de richesses, comme d'amour? Croyez-vous que Front-de-Bœuf ne cherche pas à écarter de son chemin quiconque peut mettre obstacle à ses pré-

tentions sur la belle baronnie d'Ivanhoe, et cela avec autant d'ardeur, avec aussi peu de scrupule que s'il s'agissait du cœur de la plus belle dame d'Angleterre? Mais accordez-moi votre sourire, et le chevalier blessé n'aura rien à craindre de Front-de-Bœuf, sans quoi vous pouvez le pleurer dès à présent, comme étant entre les mains d'un homme dont le cœur est inaccessible à la compassion.

— Sauvez-le! sauvez-le pour l'amour du ciel! s'écria lady Rowena dont la fermeté cédait aux craintes qu'elle concevait pour les jours de son amant.

— Je le puis, je le veux; c'est mon intention. Une fois lady Rowena l'épouse de De Bracy, qui oserait porter la main sur son parent, sur le fils de son tuteur, sur le compagnon de son enfance? Mais le don de votre main doit acheter ma protection. Je ne suis pas assez fou, je n'ai pas le caractère assez romanesque, pour servir dans les dangers un homme qui est le plus puissant obstacle que mes désirs puissent rencontrer. Employez en sa faveur l'influence que vous avez sur moi, et il n'a rien à craindre; refusez d'accepter mon hommage, et Ivanhoe périt, sans que vous vous en trouviez plus libre.

— Ce ton d'indifférence et de dureté, dit lady Rowena en le regardant fixement, paraît en vous contraint et forcé. Ou vous n'êtes pas si méchant que vous voulez le paraître, ou vous n'avez pas le pouvoir que vous vous attribuez.

— Ne vous laissez pas séduire par cette idée, répondit De Bracy; le temps vous en démontrerait la fausseté. Songez que votre amant, votre amant préféré, est en ce ch teau, blessé, sans défense; il est l'obstacle placé entre Front-de-Bœuf et ce qu'il estime plus que toutes les beautés de l'univers. Croyez-vous qu'il lui en coûtera beaucoup pour se débarrasser de cet obstacle par un coup de poignard? Vous supposerez peut-être qu'il n'osera se porter à cet acte de violence ouverte? Soit! mais un prétendu médecin peut administrer par son ordre au blessé un cordial qui le guérira de tous ses maux. Celui ou celle qui veille près de lui peut, en retirant l'oreiller de dessous sa tête, faciliter son passage dans l'autre monde [1]; et, dans l'un comme dans l'autre cas, Ivanhoe périt sans que Front-de-Bœuf puisse être soupçonné d'être l'auteur de sa mort. Cedric lui-même.....

1. Allusion à une ancienne coutume barbare. Lorsque quelqu'un était à l'agonie, pour abréger ses souffrances, on retirait l'oreiller de dessous lui, on laissait pencher sa tête en bas, et l'on accélérait sa mort en le privant de respiration.

— Cedric ! s'écria lady Rowena : mon noble, mon généreux tuteur ! Ah ! je mérite les malheurs qui m'arrivent, puisque je puis l'oublier pour m'occuper du destin de son fils.

— Oui, le destin de Cedric dépend aussi de votre détermination, dit De Bracy, et je vous laisse le soin d'y réfléchir.

Lady Rowena avait soutenu jusque-là cette scène déchirante avec un courage admirable, mais c'était parce qu'elle n'avait regardé le danger ni comme sérieux ni comme imminent. Son caractère naturel était celui que les physionomistes attribuent généralement aux teints blancs, doux, timide et sensible ; mais l'éducation lui avait en quelque sorte donné une trempe plus forte. Accoutumée à voir céder à ses moindres désirs toutes les volontés, même celle de Cedric, quoique assez impérieux à l'égard de tout autre, elle avait acquis cette sorte de courage et de confiance en elle-même qui naît de la déférence constante de tous ceux qui composent le cercle dans lequel nous vivons. Elle concevait à peine la possibilité d'une opposition à ses desseins, et bien moins encore l'idée d'être traitée sans le moindre égard.

Son caractère impérieux et fier n'était donc qu'un caractère fictif, qui l'abandonna dès que ses yeux furent ouverts sur le danger que son amant et son tuteur couraient avec elle, lorsqu'elle vit qu'elle avait affaire à un homme robuste et résolu, qui avait sur elle tous les avantages, et qui se disposait à en user.

Après avoir jeté les yeux autour d'elle, comme si elle eût cherché des secours inespérés, et après avoir poussé quelques exclamations qui n'offraient aucun sens, elle leva les bras au ciel, fondit en larmes, et se livra au plus violent désespoir. Il était impossible de la voir en cet état sans être touché de compassion, et De Bracy se sentit ému malgré lui, quoiqu'il éprouvât encore plus d'embarras que d'émotion. Il trouvait qu'il était trop avancé pour pouvoir reculer ; et cependant, dans la situation où il voyait lady Rowena, ni les raisonnemens ni les menaces ne pouvaient faire impression sur elle. Il se promenait en long et en large dans l'appartement, tantôt engageant la belle Saxonne à se calmer, tantôt réfléchissant sur ce qu'il devait faire.

— Si je me laisse attendrir par les pleurs et le chagrin de cette belle inconsolable, pensait-il, quel fruit recueillerai-je de mon entreprise, si ce n'est la perte des belles espérances que j'avais conçues, pour lesquelles j'ai couru tant de risques et enduré les railleries du prince Jean et de mes compagnons ? Et cependant je ne

me sens pas fait pour le rôle que j'ai voulu jouer. Je ne puis voir de sangfroid de si beaux yeux noyés de larmes, des traits si charmans défigurés par l'agonie du désespoir. Plût au ciel qu'elle eût conservé son premier caractère de hauteur et de fierté, ou que j'eusse, comme Front-de-Bœuf, le cœur entouré d'un triple airain.

Agité par ces réflexions, il ne put qu'engager de nouveau lady Rowena à se calmer; l'assurer qu'elle avait tort de se livrer à un tel désespoir, que jamais il n'avait eu l'intention de lui causer un si violent chagrin; enfin que c'était l'excès de sa passion qui l'avait excité, malgré lui, à faire des menaces qu'il rougirait d'exécuter. Mais, au milieu des consolations qu'il tâchait de lui donner, il fut interrompu par le son trois fois répété du cor qui avait alarmé au même instant les autres habitans du château, et qui les avait arrêtés dans l'exécution de leurs plans. Des trois confédérés, De Bracy fut probablement celui qui regretta le moins cette interruption, car sa conférence avec lady Rowena était arrivée à un point où il lui semblait aussi difficile de la continuer que de la rompre.

Ici nous ne pouvons nous empêcher de croire qu'il est nécessaire que nous donnions à nos lecteurs quelques preuves meilleures que les incidens de notre histoire, pour les convaincre de la vérité du triste tableau des mœurs de cette époque que nous venons de lui tracer. Il est fâcheux de penser que ces vaillans barons, qui par leur noble résistance aux prétentions exagérées de la couronne assurèrent la liberté de l'Angleterre et les priviléges du peuple anglais, aient été eux-mêmes de farouches oppresseurs, et se soient rendus coupables d'excès contraires non-seulement aux lois de leur patrie, mais à celles de l'humanité. Mais, hélas! nous n'avons qu'à puiser dans le judicieux Henry un de ces nombreux passages qu'il a recueillis dans les auteurs contemporains, pour prouver que la fiction même peut à peine atteindre la sombre horreur de ces temps désastreux.

La description faite par l'auteur de la Chronique saxonne des cruautés exercées, sous le règne du roi Etienne, par les grands barons et les seigneurs de châteaux, qui étaient tous Normands, fournit une preuve irrécusable des excès dont ils étaient capables dans la violence de leurs passions.

Ils opprimaient le peuple, dit-il, en le forçant à leur construire des châteaux; et, quand ils étaient construits, ils les remplissaient de scélérats, ou pour mieux dire de diables incarnés, par qui ils faisaient saisir les hommes et les femmes à qui ils soupçonnaient

des richesses; ils les jetaient dans des prisons, et leur faisaient subir des tortures plus cruelles que jamais martyr n'en endura. Ils étouffaient les uns dans la boue, suspendaient les autres par les pieds, par la tête ou par les pouces, et allumaient sous eux un grand brasier. Quelquefois ils leur entouraient la tête de cordes à nœuds, qu'ils serraient jusqu'à ce qu'elles pénétrassent dans leur cerveau, ou ils les jetaient dans des souterrains remplis de vipères, de serpens et de crapauds.

Il serait trop cruel de condamner le lecteur à lire le reste de cette affreuse description [1].

Une autre preuve, et peut-être la plus forte que nous puissions donner de ces fruits amers de la conquête, c'est que l'impératrice Mathilde, quoique fille du roi d'Ecosse, ensuite reine d'Angleterre et impératrice d'Allemagne, fille, femme et mère de monarques, fut obligée, pendant le séjour qu'elle fit en Angleterre dans sa jeunesse et pour son éducation, de prendre le voile, comme unique moyen d'échapper aux poursuites licencieuses des nobles normands. Elle allégua ce motif devant le grand conseil du clergé d'Angleterre, comme la seule raison de sa profession religieuse, et le clergé assemblé admit la validité de ce moyen, et reconnut comme notoires les circonstances qui l'avaient déterminée à prononcer des vœux dont il reconnut la nullité. C'était rendre un éclatant témoignage de cette licence honteuse qui fit l'opprobre de ce siècle. Il était généralement reconnu, dit-on, qu'après la conquête de l'Angleterre par Guillaume, les Normands venus à sa suite, fiers d'une si grande victoire, n'obéirent à d'autres lois qu'à leurs passions. Non-seulement ils dépouillaient de leurs biens et de leurs terres les Saxons qu'ils avaient vaincus, mais ils attaquaient même ouvertement, et de la manière la plus brutale, l'honneur de leurs femmes et de leurs filles. De là il arrivait très souvent que les veuves et les filles de l'ancienne noblesse du pays se retiraient dans un couvent, et y prenaient le voile, non par suite d'une vocation pour la vie du cloître, mais parce que c'était leur seule ressource pour conserver leur honneur pur et sans tache.

Telle était la licence des temps, et elle est attestée par la déclaration publique de l'assemblée du clergé, qui nous a été transmise par Eadmer. Nous croyons donc n'avoir pas besoin de chercher d'autres preuves pour démontrer que les scènes que nous venons

1. *Histoire d'Henry*, édit. de 1806, t. VII, pag. 346.

de tracer, et celles que nous avons encore à rapporter, d'après l'autorité du manuscrit moins authentique de *Wardour*, n'offrent rien qui ne soit vraisemblable.

CHAPITRE XXIV.

Comme un lion courtise sa lionne.
J. Home. *Douglas*.

Tandis que les scènes que nous venons de décrire se passaient dans différentes parties du château, la juive Rebecca attendait son destin dans la tour la plus solitaire et la plus sombre. Elle y avait été conduite par deux de ses ravisseurs déguisés, qui la firent entrer dans une petite chambre où elle se trouva en présence d'une vieille sibylle occupée à filer, et qui chantait en grommelant une vieille ballade saxonne, comme pour accompagner le mouvement de son fuseau. Elle leva la tête en voyant Rebecca entrer, et jeta sur la belle juive ce regard d'envie et de malignité, accueil ordinaire que font à la jeunesse et à la beauté la vieillesse et la laideur quand elles sont jointes à des dispositions malfaisantes.

— Allons, vieux grillon, lève-toi et pars, dit un des conducteurs de Rebecca ; notre noble maître l'ordonne : il faut que tu fasses place à une hôtesse plus belle que toi.

— Oui, dit la vieille d'un ton grondeur, c'est ainsi qu'on reconnaît les services. Il fut un temps où un seul mot prononcé par moi aurait fait chasser le meilleur homme d'armes du château, et aujourd'hui il faut que je sois aux ordres du dernier des palefreniers.

— Dame Urfried, dit son compagnon, il ne s'agit pas de raisonner, mais d'obéir, et sur-le-champ. Il faut avoir l'oreille alerte pour entendre les ordres d'un maître. Tu as eu ton temps comme une autre; ton soleil a eu son midi ; mais à présent il se couche. Tu ressembles au vieux cheval de bataille qu'on finit par mettre à la réforme ; tu as couru le galop, et maintenant tu es à peine en état de trotter. Allons, dépêche-toi, et trotte hors d'ici.

— Vous êtes deux chiens de mauvais augure, dit la vieille, et puisse un chenil vous servir de tombeau ! Je veux que Zernebock, le démon des anciens Saxons, m'arrache d'ici membre à membre

si je sors de ma cellule avant d'avoir fini de filer le lin qui reste à ma quenouille !

— Tu en répondras à notre maître, dit l'un d'eux. Et se retirant tous deux, ils la laissèrent avec Rebecca, qu'ils avaient fait entrer malgré la vieille.

— De quel côté souffle donc le vent aujourd'hui, et quelle affaire diabolique ont-ils en tête ? murmura la vieille dès qu'ils furent partis. Et jetant sur Rebecca un regard de côté plein de malignité : —Cela n'est pas difficile à deviner, ajouta-t-elle ; des yeux brillans, des cheveux noirs, et une peau blanche comme le papier avant que le prêtre y étende sa drogue noire.... Oui, oui, il est aisé de voir pourquoi on l'a envoyée dans une tour qui n'est habitée que par moi seule, d'où un cri ne serait pas plus entendu que s'il partait de cinq cents toises sous terre. Tu auras des hibous pour voisins, ma belle, tu entendras leurs cris, mais les tiens ne seront entendus de personne.... Elle est étrangère, dit-elle en examinant le turban et les vêtemens de Rebecca. De quel pays viens-tu ? es-tu Sarrasine ou Egyptienne ? Pourquoi ne réponds-tu pas ? ne sais-tu que pleurer ? ne peux-tu point parler ?

— Ne vous fâchez pas, bonne mère, répondit Rebecca.

— Tu m'en as dit assez, reprit Urfried : on reconnaît un renard à la queue, et une juive à la langue.

— Pour l'amour du ciel, apprenez-moi ce que j'ai à craindre, et comment se terminera la violence qu'on m'a faite en m'amenant ici. En veut-on à ma vie à cause de ma religion ? j'en ferai le sacrifice à Dieu sans murmurer.

— A ta vie, ma mignonne ! Quel bien, quel plaisir ta mort leur procurerait-elle ? Non, non, ta vie ne court aucun risque. Ton sort sera semblable au mien. Et pourquoi une juive serait-elle mieux traitée qu'une noble fille saxonne ? Une juive aurait-elle le droit de s'en plaindre ? Regarde-moi ; j'étais jeune comme toi, j'étais encore plus belle que toi, quand Front-de-Bœuf, père de ce Reginald, s'empara de vive force de ce château. Mon père et mes sept frères défendirent leur château d'étage en étage, de chambre en chambre. Leur sang coula dans toutes les salles, sur tous les escaliers. L'enfant au berceau fut massacré sans pitié. Ils périrent, tous périrent ; et le froid de la mort n'avait pas encore glacé leurs restes inanimés, leur sang coulait encore, que j'étais déjà la proie du vainqueur.

— N'existe-t-il donc aucun moyen de fuir, de leur échapper ?

dit Rebecca. Je récompenserais richement le secours que vous me donneriez !

— Fuir ! échapper ? répéta Urfried. N'y pense pas : il n'y a qu'une porte pour sortir d'ici, c'est celle de la mort, et elle ne s'ouvre que bien tard, ajouta-t-elle en branlant la tête. Mais c'est une consolation de songer que nous laissons derrière nous, sur la terre, des êtres qui ne seront pas moins misérables. Adieu, juive... Juive ou chrétienne, ton sort serait toujours le même, car tu as affaire à des gens qui ne connaissent ni le scrupule ni la pitié. Adieu, te dis-je, ma quenouille est finie, et ta tâche n'est pas encore commencée.

— Restez ! restez ! s'écria Rebecca ; quand ce serait pour m'injurier et me maudire. Votre présence sera pour moi une sorte de protection.

— La présence de la mère de Dieu ne pourrait vous protéger. Voyez, dit la vieille en lui montrant une image de la sainte Vierge grossièrement sculptée dans le mur, la voilà ; voyez si elle pourra détourner le sort qui vous attend.

Sortant, à ces mots, avec un sourire moqueur qui rendit ses traits ridés doublement hideux, elle ferma la porte sur elle, et Rebecca l'entendit descendre lentement l'escalier, en maudissant à chaque pas les marches, qu'elle trouvait trop raides.

Rebecca courait de bien plus grands dangers que lady Rowena. On pouvait conserver quelque ombre de respect pour une noble héritière saxonne ; mais à quels égards pouvait s'attendre la fille d'une race proscrite et persécutée ? La juive avait pourtant un avantage. L'habitude de réfléchir, une force d'esprit naturelle et bien au-dessus de ses années, et la connaissance des périls dont sa nation était toujours entourée, lui donnaient plus de moyens pour résister aux outrages dont elle était menacée. Douée d'un caractère ferme et observateur, même dès sa plus tendre jeunesse, la pompe et l'opulence que son père déployait dans l'intérieur de sa maison, ou qu'elle voyait chez les autres riches Hébreux, n'avaient pu l'aveugler au point de l'empêcher de comprendre combien cet état était précaire. De même que Damoclès dans son célèbre repas, Rebecca voyait toujours au milieu du luxe qui l'entourait l'épée suspendue par un seul cheveu sur la tête de tout son peuple. Ces idées avaient mûri son jugement, et rendu plus souple et plus réfléchi un naturel qui, dans d'autres circonstances, aurait pu devenir hautain, fier et opiniâtre.

D'après l'exemple et les injonctions de son père, Rebecca avait appris à se conduire avec civilité à l'égard de tous ceux qui approchaient d'elle. Elle n'avait pu imiter son humilité servile, parce qu'elle avait l'ame noble et élevée, et qu'un acte de bassesse qu'elle se serait permis aurait suffi pour la rendre méprisable à ses propres yeux; mais sa fierté était modeste, et elle se soumettait avec résignation à la situation où le ciel l'avait placée comme fille d'une race proscrite, tandis qu'elle sentait en elle-même une conviction intime qu'elle avait droit à un plus haut rang dans l'estime publique, que celui auquel le despotisme arbitraire des préjugés religieux lui permettait d'aspirer.

Préparée ainsi à attendre l'adversité, elle avait acquis la fermeté nécessaire pour la supporter. Sa position actuelle exigeait toute sa présence d'esprit, et elle l'appela à son secours.

Son premier soin fut d'examiner la chambre, mais elle ne lui offrait que peu de ressources pour fuir ou se défendre. Il ne s'y trouvait ni barres ni verroux pour la fermer intérieurement, et l'examen le plus attentif ne lui fit découvrir ni trappe ni passage secret. Un mur épais régnait tout à l'entour, et il n'y avait d'autre porte que celle par laquelle on l'avait introduite, et qui communiquait seule avec le reste du château. L'unique fenêtre qui éclairait l'appartement lui donna d'abord quelque espoir, car elle donnait sur une petite terrasse extérieure d'environ trois pieds de largeur, pratiquée pour placer quelques archers en cas d'attaque de ce côté. Mais elle reconnut que cette plate-forme était isolée, et sans aucune communication avec le reste du bâtiment.

Il ne lui restait donc pour toute ressource qu'un courage passif, et cette confiance dans le ciel naturelle aux ames nobles et généreuses. Quoiqu'un des points de croyance de Rebecca fût une fausse interprétation des saintes Ecritures dans les promesses qu'elles font au peuple choisi de Dieu, elle avait aussi été accoutumée à regarder la situation actuelle de ce peuple comme un état d'épreuves, et à espérer qu'un jour viendrait où les enfans de Sion seraient appelés à partager tous les droits des gentils. En attendant cet heureux moment, tout, autour d'elle, lui annonçait que sa nation souffrait une de ces persécutions prédites par les prophètes, et qu'il était de son devoir de s'y soumettre sans murmurer. Se considérant donc comme une des victimes de l'infortune générale, elle avait depuis long-temps appris à envisager avec sang-froid tous les malheurs qui pouvaient lui arriver.

Cependant elle trembla et changea de couleur quand elle entendit quelqu'un monter l'escalier qui conduisait à sa chambre, et surtout quand, la porte en ayant été ouverte, elle vit entrer un homme de grande taille, vêtu comme un de ces brigands auxquels elle attribuait encore sa captivité. Sa toque, enfoncée sur ses sourcils, cachait le haut de sa figure, et il tenait son manteau croisé de manière à en couvrir la partie inférieure. Sous ce déguisement, comme s'il se fût préparé à quelque action dont il rougissait lui-même, il ferma la porte avec soin, et se présenta devant sa prisonnière effrayée. Quoique plus audacieux que ceux dont il avait emprunté le costume, il parut cependant embarrassé pour expliquer le motif de sa visite, et Rebecca, le jugeant d'après ses vêtemens, et croyant qu'en satisfaisant sa cupidité elle pourrait obtenir quelques droits à sa protection, eut le temps de détacher un superbe collier et deux riches bracelets qu'elle portait, et de les lui présenter.

— Prenez ceci, mon ami, lui dit-elle; pour l'amour du ciel, ayez pitié de mon vieux père et de moi. Ces bijoux sont précieux; mais ce n'est qu'une bagatelle auprès de ce que nous donnerions pour obtenir de sortir de ce château sans qu'il nous soit fait aucune injure.

— Belle fleur de la Palestine, répondit le prétendu outlaw en refusant les joyaux qu'elle lui offrait, ces perles sont orientales, mais elles cèdent en blancheur à vos dents : ces diamans sont brillans, mais ils n'ont pas l'éclat de vos yeux; et depuis que j'ai embrassé ma profession j'ai fait vœu de préférer toujours la beauté aux richesses.

— Ne vous faites pas tort à vous-même, répliqua Rebecca : acceptez une rançon, et ayez pitié de nous. Avec de l'or, rien ne vous manquera; et si vous nous maltraitez, vous n'obtiendrez que des remords. Mon père satisfera volontiers à tous vos désirs; et si vous êtes sage, l'or que vous obtiendrez de lui pourra faciliter votre rentrée dans la société, vous valoir le pardon de vos erreurs passées, et vous mettre à l'abri de la nécessité d'en commettre de nouvelles.

— C'est fort bien parler, dit Bois-Guilbert en français, trouvant peut-être quelque difficulté à continuer en saxon la conversation que Rebecca avait commencée en cette langue; mais apprenez, lis charmant de la vallée de Bacca, que votre père est déjà entre les mains d'un savant alchimiste qui trouverait le moyen de con-

vertir en or et en argent, même les barreaux rouillés d'une prison. Le vénérable Isaac subit une opération qui le fera renoncer à ce qu'il a de plus cher au monde, sans que j'aie besoin d'y employer mes efforts ou mes prières. L'amour et la beauté doivent payer votre rançon, et je ne l'accepterai qu'en cette monnaie.

— Tu n'es point un outlaw, dit Rebecca en se servant de la même langue qu'il venait d'employer. Jamais outlaw ne refusa de pareilles offres, et aucun d'eux en ce pays ne connaît le dialecte dans lequel tu viens de me parler. Tu es un Normand, peut-être un noble normand; sois-le dans tes actions, et laisse là ce masque hideux d'outrage et de violence.

— Et vous qui devinez si juste, dit Bois-Guilbert en baissant le manteau blanc qui lui couvrait une partie de la figure, vous n'êtes pas une fille d'Israël; vous êtes la sorcière d'Endor, si ce n'est que vous êtes jeune et belle. Vous l'avez dit, belle rose de Sharon, je ne suis pas un outlaw; je suis un chevalier, un chevalier normand de haut lignage, et qui aura plus de plaisir à vous parer de perles et de diamans qu'à vous dépouiller de ceux que vous avez déjà.

— Et qu'attendez-vous donc de moi, lui demanda Rebecca, si ce ne sont des richesses? Que peut-il y avoir de commun entre vous et moi? Vous êtes chrétien, je suis juive; notre union est défendue par les lois de l'Eglise comme par celles de la synagogue.

— Oui sans doute! s'écria le templier en riant: épouser une juive! Non, de par Dieu! fussiez-vous la reine de Saba! Sachez d'ailleurs, charmante fille de Sion, que, si le roi très chrétien m'offrait sa fille très chrétienne en mariage, avec le Languedoc pour dot, je ne pourrais l'accepter. Mon vœu me défend d'aimer autrement que par amour, comme je veux vous aimer. Je suis templier, voyez la croix de mon ordre.

— Oserez-vous bien en appeler à un tel signe dans un pareil moment? dit Rebecca.

— Que vous importe? vous ne croyez pas à ce signe bienheureux de notre salut.

— Je crois ce que mes pères ont cru; et, si je me trompe dans ma croyance, puisse Dieu me le pardonner!... Mais vous, sire chevalier, quelle est la vôtre, quand vous en appelez sans scrupule à un symbole que votre religion regarde comme sacré, à l'instant même où vous parlez de violer le vœu solennel que vous avez fait comme chevalier et religieux?

— Vous prêchez à ravir, fille de Sirach; mais, aimable Ecclé-

siastica, les préjugés étroits de votre nation ne vous permettent pas de connaître nos priviléges. Le mariage serait un crime au premier chef pour un templier; mais les autres folies qu'il peut se permettre ne sont que des fautes vénielles. J'irai chercher l'absolution au couvent le plus voisin. Le plus sage de vos monarques et son père, dont vous conviendrez que l'exemple doit avoir quelque poids, ne jouissaient pas de prérogatives plus étendues que celles dont nous jouissons, nous autres pauvres soldats du Temple de Sion, pour en avoir embrassé la défense. Les protecteurs du temple de Salomon ont acquis le droit d'imiter ce grand roi dans sa conduite.

— Si vous n'avez lu les saintes Ecritures que pour y chercher les moyens de justifier votre vie licencieuse, vous ressemblez à celui qui travaille à extraire un poison des herbes les plus utiles et les plus salutaires.

Les yeux du templier étincelèrent du feu de la colère à ce reproche mérité. — Rebecca, lui dit-il, écoute-moi. Je t'ai parlé jusqu'à présent avec douceur, mais je vais te parler en maître : tu es ma captive, je t'ai conquise avec la lance et l'épée ; et tu es soumise à mes volontés par toutes les lois des nations. Je ne rabattrai rien de mes droits, et j'obtiendrai par la violence ce que tu refuses aux prières et à la nécessité.

— Arrête, dit Rebecca, arrête ; écoute-moi, avant de te souiller d'un crime abominable. Ta force peut l'emporter sur la mienne; car Dieu a fait la femme faible, et a confié sa défense à la générosité de l'homme : mais, templier, je proclamerai ta scélératesse d'un bout de l'Europe à l'autre ; je devrai à la superstition de tes confrères ce que leur compassion me refuserait peut-être. Toutes les commanderies, tous les chapitres de ton ordre apprendront qu'un templier a manqué à ses vœux pour une juive ; et ceux même que ton crime en lui-même ne ferait pas frémir, te maudiront pour avoir déshonoré la croix que tu portes, pour l'amour d'une fille de mon peuple.

— Tu as l'esprit subtil, ma petite juive, dit le templier qui savait que toute intrigue criminelle avec une juive était rigoureusement punie par les statuts de son ordre, et qui avait même vu prononcer la dégradation de quelques chevaliers pour ce crime; — tu as l'esprit subtil; mais il faudra que tu aies la voix forte, si tu peux la faire entendre au-delà des murs de ce donjon, que ne peuvent percer ni les murmures, ni les plaintes, ni les gémisse-

mens, ni les cris. Or tu n'en sortiras de ta vie qu'à une seule condition : soumets-toi à ton destin, et embrasse notre sainte religion. Alors je t'en fais sortir, et je te fais briller d'une telle magnificence, que les plus fières dames normandes cèderont en éclat comme en beauté à la favorite de la meilleure lance des défenseurs du Temple.

— Me soumettre à mon destin! s'écria Rebecca. Quel destin, juste ciel!... embrasser ta religion! Et quelle peut être cette religion qu'un monstre comme toi professe?... *Toi*, la meilleure lance des templiers! — lâche chevalier! — prêtre parjure! — je te méprise, et je défie ta malice : le Dieu d'Abraham a ouvert une voie à sa fille pour se retirer de cet abîme d'infamie.

A ces mots, elle ouvrit la fenêtre, et se plaça sur le bord de l'étroite plate-forme sous laquelle il n'y avait plus qu'un effrayant précipice. Ne s'attendant pas à cet acte de désespoir, car jusqu'alors Rebecca était restée immobile, Bois-Guilbert ne put ni la retenir ni lui couper le chemin. Il fit pourtant un mouvement pour courir à elle.

— Reste où tu es, fier templier, s'écria-t-elle, ou, si tu fais un pas de plus vers moi, je me jette à l'instant dans le précipice que tu vois sous mes pieds. Mon corps sera écrasé et méconnaissable avant d'être la victime de ta brutalité.

En finissant ces mots, elle joignit les mains et les éleva vers le ciel, comme pour implorer sa miséricorde pour son ame avant de s'élancer dans l'abîme.

Le templier hésita un instant, mais son audace, qui n'avait jamais cédé ni à la pitié ni aux prières, céda à l'admiration que lui inspira le courage héroïque d'une jeune fille. — Jeune imprudente, lui dit-il, quitte cet endroit dangereux; rentre dans la chambre; je te jure par le ciel et la terre que je ne chercherai pas à t'offenser.

— Je ne me fierai pas à toi, templier : tu m'as appris à connaître les vertus de ton ordre. Manquer à ce nouveau serment ne serait encore pour toi qu'une faute vénielle. Pourrais-tu te croire obligé à garder le serment qui n'intéresse que l'honneur ou le déshonneur d'une pauvre juive?

— Vous ne me rendez pas justice, dit le templier; je vous jure par le nom que je porte, par la croix qui est sur mon épaule, par l'épée suspendue à mon côté, par les armoiries de mes ancêtres, que vous n'avez rien à craindre de moi. Si vous oubliez le soin de

votre sûreté, songez à celle de votre père; il est en danger; il a besoin d'un ami puissant, et je lui en servirai.

— Hélas! dit Rebecca, je ne sais que trop quels risques il court dans ce château! mais puis-je me fier à vous?

— Je consens qu'on brise mes armes et que mon nom soit déshonoré, si vous avez le moindre motif pour vous plaindre de moi. J'ai méprisé bien des lois, bien des réglemens, mais jamais je n'ai manqué à ma parole.

— Voici jusqu'où peut aller ma confiance en vous, dit Rebecca en quittant les créneaux et en se serrant contre une des embrasures ou des machicoulis, comme on les appelait alors. Je n'irai pas plus loin, et, si vous cherchez à diminuer d'un seul pas la distance qui nous sépare, vous verrez qu'une juive aime mieux confier son ame à Dieu que son honneur à un templier.

Pendant que Rebecca parlait ainsi, sa noble et ferme résolution, qui correspondait si bien à la beauté expressive de ses traits, donnait à ses regards, à son accent et à son maintien, une dignité supérieure à celle d'une mortelle. La crainte d'une mort si prochaine et si horrible ne fit ni trembler ses lèvres ni pâlir ses joues: au contraire, la pensée qu'elle était maîtresse de son destin, et que la mort pouvait la sauver de l'infamie, animait son teint et ajoutait un nouvel éclat à ses yeux.

— Que la paix soit conclue entre nous, Rebecca, dit le templier.

— La paix, si tu veux, répondit-elle, la paix, mais à cette distance.

— Vous ne devez cependant plus me craindre.

— Je ne vous crains pas, grâce à celui qui a construit cette tour si élevée, qu'il est impossible qu'un être animé en tombe sans perdre la vie. Grâce à lui et au Dieu d'Israël, je ne vous crains pas.

— Vous ne me rendez pas justice, s'écria le templier; de par le ciel et la terre, vous ne me la rendez pas. Je ne suis pas naturellement ce que vous me croyez, ce que vous m'avez vu, dur, égoïste, inflexible. Une femme a fait naître en mon cœur la cruauté, et j'ai été sans pitié pour les femmes, mais non pour celles qui vous ressemblent. Ecoutez-moi, Rebecca; jamais chevalier n'a pris la lance avec un cœur plus dévoué à la dame de ses pensées que Brian de Bois-Guilbert. Fille d'un petit baron qui n'avait pour tous domaines qu'une tour tombant en ruines, un mauvais vignoble, et quelques lieues de terrain dans les landes stériles de la Gascogne, son nom était connu partout où il se passait de hauts faits d'armes, plus connu que celui de mainte dame qui avait un comté pour dot,

Oui, continua-t-il d'un ton animé, en marchant à grands pas et se rappelant à peine la présence de la belle juive; oui, mes exploits, mes dangers, mon sang répandu plus d'une fois, firent connaître le nom d'Adélaïde de Montemart depuis la cour de Castille jusqu'à celle de Bysance. Et comment en fus-je payé? quand je revins chargé de lauriers si chèrement achetés, au prix de mille fatigues, au prix de mon sang, je la trouvai mariée à un simple écuyer gascon dont le nom n'avait jamais été prononcé hors de l'enceinte de son petit domaine! C'était bien véritablement que je l'aimais; je jurai de me venger, et ma vengeance fut terrible, mais elle retomba sur ma tête. Je rompis violemment tous les liens qui attachent à la vie. — Mon âge mûr ne connaîtra pas de toit domestique. — Je ne serai point consolé par une épouse affectueuse. — Ma vieillesse n'aura point de foyer ami. — Mon tombeau sera solitaire. — Aucun fils ne doit me survivre pour porter l'ancien nom de Bois-Guilbert. — J'ai déposé aux pieds de mon supérieur ma volonté et le privilége de mon indépendance. Le templier, véritable serf, auquel il n'en manque que le nom, ne peut posséder ni biens ni terres; il ne vit, n'agit, ne respire, que par la volonté et sous le bon plaisir de son grand-maître.

— Hélas! dit Rebecca, quels avantages peuvent indemniser de si grands sacrifices?

— L'espoir de la vengeance, Rebecca, et les projets de l'ambition.

— Pauvre récompense pour l'abandon de tout ce que les hommes ont de plus cher! dit la juive.

— Ne parlez pas ainsi, jeune fille; la vengeance est le plaisir des dieux; et, s'ils se la réservent, comme nos prêtres nous le disent, c'est parce qu'ils la regardent comme une jouissance trop précieuse pour l'accorder à de simples mortels. Et l'ambition! c'est une tentation capable de troubler le bonheur du ciel même. Rebecca, ajouta-t-il après un moment de silence, celle qui peut préférer la mort au déshonneur doit avoir une âme forte et fière.. Il faut que tu sois à moi!... Ne vous effrayez pas, dit-il en la voyant tressaillir et se tourner vers la plate-forme, il faut que ce soit de votre plein gré, et que vous-même en prescriviez les conditions. Il faut que vous consentiez à partager avec moi des espérances plus étendues que celles qu'on peut attendre du trône d'un monarque. Ecoutez-moi avant de me répondre, et réfléchissez avant de me refuser. Le templier, comme vous l'avez dit, perd ses droits sociaux et sa liberté, mais il devient membre d'un corps puissant,

devant lequel les trônes tremblent déjà. Une goutte d'eau, tombant dans la mer, devient partie de cet océan irrésistible qui mine les rochers, et qui engloutit des flottes entières ; il en est de même de chaque chevalier dans notre ordre. Ne croyez pas que j'en sois un des moindres membres. La valeur dont j'ai fait preuve m'a fait promettre la première commanderie vacante, et l'on me regarde comme devant obtenir un jour le bâton de grand-maître. Si j'y parviens jamais, les pauvres soldats du Temple ne se borneront pas à placer le pied sur le cou des rois : un moine à sandales de cordes peut en faire autant. Notre gantelet arrachera le sceptre de leurs mains ; notre cotte de mailles s'assiéra sur leur trône. La venue du Messie, que votre nation attend en vain, ne lui procurerait pas un pouvoir égal à celui auquel je puis aspirer. Je ne chercherais qu'une ame aussi ardente que la mienne pour le partager avec elle, et je l'ai trouvée en vous.

— Est-ce à une fille d'Israël que vous parlez ainsi ? dit Rebecca : songez donc....

— Ne cherchez pas à me répondre en alléguant la différence de nos croyances. Dans nos assemblées secrètes, nous ne faisons que rire des contes dont nos nourrices nous ont bercés. Ne croyez pas que nous n'ayons pas ouvert les yeux sur la folie de nos fondateurs, qui renoncèrent à toutes les délices de la vie pour le plaisir de gagner ce qu'ils appelaient la couronne du martyre, en mourant de faim et de soif, victimes de la peste ou du cimeterre des barbares, contre lesquels ils s'efforcèrent en vain de défendre un désert aride, qui n'a de prix qu'aux yeux de la superstition. Notre ordre conçut bientôt de plus grandes vues, des projets plus hardis, et trouva une indemnité plus proportionnée à nos sacrifices. Nos immenses possessions dans tous les royaumes de l'Europe, notre renommée militaire, qui amène à nous la fleur de la chevalerie de tous les pays de la chrétienté, tout tend à un but auquel ne songeaient guère nos pieux fondateurs ; les esprits faibles qui embrassent notre ordre, par suite des mêmes préjugés, l'ignorent, et leur superstition les rend nos instrumens passifs. Mais je ne puis en ce moment soulever davantage le voile qui couvre nos grands desseins. Le son du cor que vous venez d'entendre annonce quelque évènement qui peut rendre ma présence nécessaire. Réfléchissez sur tout ce que je viens de vous dire. Je ne vous demande pas de m'accorder le pardon de la menace dont je vous ai effrayée. Sans elle, je n'aurais pas connu la noblesse, la fierté de votre caractère,

et, par conséquent, nous y avons gagné tous deux. La pierre de touche peut seule faire connaître le bon or. Adieu ; nous nous reverrons, et nous aurons une autre conférence.

Il sortit de la chambre, et descendit l'escalier, laissant Rebecca peut-être moins épouvantée de l'idée de mort à laquelle elle s'était courageusement vouée, que de l'ambition effrénée et de l'impiété sacrilége du brigand audacieux sous le pouvoir duquel elle se trouvait malheureusement placée. Dès qu'il fut parti, son premier soin fut de rendre grâce au Dieu de Jacob de la protection qu'il lui avait accordée, et de le supplier de continuer à la répandre sur elle et sur son père. Un autre nom se glissa dans sa prière fervente, ce fut celui du jeune chrétien blessé que son mauvais destin avait jeté entre les mains d'hommes altérés de sang, ses ennemis déclarés. Son cœur lui reprocha pourtant de conserver, même en s'adressant à Dieu, le souvenir d'un homme dont le destin ne pouvait avoir aucune liaison avec le sien, d'un Nazaréen, d'un ennemi de sa foi. Mais ses vœux étaient déjà adressés au ciel, et tous les préjugés de sa secte ne purent avoir assez de pouvoir sur elle pour l'en faire repentir.

CHAPITRE XXV.

Quel griffonnage diabolique ! jamais je n'en ai vu un semblable !

GOLDSMITH. *Elle s'abaisse, mais c'est pour vaincre.*

De Bracy était déjà dans la grande salle du château quand le templier y entra. — Je présume, lui dit-il, que le son importun du cor a troublé votre entretien amoureux comme le mien. Mais vous paraissez l'avoir quitté à regret, puisque vous arrivez plus tard, et j'en conclus que votre entrevue s'est passée plus agréablement que la mienne.

—Vous n'avez donc pas été favorablement accueilli par l'héritière saxonne ?

— Par les reliques de saint Thomas Becket, il faut que lady Rowena ait entendu dire que je ne puis soutenir la vue d'une femme en pleurs.

— Fi donc! le chef d'une compagnie franche s'inquiéter des pleurs d'une femme! Quelques gouttes d'eau tombées sur la torche de l'Amour ne font qu'en rendre la flamme plus vive.

— Passe pour quelques gouttes, mais cette demoiselle en a versé de quoi éteindre un brasier. Jamais on n'a vu tant se tordre les bras et répandre un tel déluge de larmes depuis celles de sainte Niobé, dont le prieur Aymer nous parlait il y a quelque temps [1]. La belle Saxonne est possédée d'un démon aquatique.

— Et la juive était possédée d'une légion de diables : car un seul diable, fût-ce Apollyon lui-même, ne pourrait lui avoir inspiré une fierté si indomptable, une résolution si opiniâtre. Mais où est Front-de-Bœuf? Voilà le cor qui sonne de plus en plus fort.

— Il est sans doute à négocier avec le juif, je suppose, répondit De Bracy froidement; et les hauts cris d'Isaac auront étouffé le bruit du cor. Vous pouvez savoir, par expérience, qu'un juif à qui l'on demande une rançon telle qu'en exigera sans doute notre ami Front-de-Bœuf, pousse des hurlemens grâce auxquels vingt cors et autant de trompettes ne pourraient se faire entendre. Mais nous allons le faire appeler par un vassal.

Ils furent bientôt joints par Front-de-Bœuf, qui avait été troublé dans la scène de sa cruauté tyrannique, comme les lecteurs l'ont déjà vu, et qui s'était arrêté quelques instans pour donner plusieurs ordres.

— Voyons quelle est la cause de cette maudite interruption, dit-il avec humeur. Voici une lettre qu'un messager vient d'apporter; et, si je ne me trompe, elle est écrite en saxon.

Il la regardait en la tournant dans tous les sens, comme s'il eût espéré pouvoir en deviner le contenu en changeant la position du papier. Enfin il la remit à De Bracy.

— C'est du grimoire pour moi, dit De Bracy, qui possédait sa bonne part de l'ignorance presque générale de tous les nobles de ce siècle. Le chapelain de mon père avait voulu m'apprendre à écrire; mais, voyant qu'au lieu de former des lettres je crayonnais des fers de lance et des lames d'épée, le vieux tonsuré y renonça.

— Donnez-moi cette lettre, dit Bois-Guilbert : nous autres

1. Le prieur aurait bien dû leur dire aussi dans quel temps Niobé fut canonisée. Ce fut sans doute à l'époque où

Moïse à Pan emprunta ses pipeaux.

templiers, nous sommes un peu clercs, et nous joignons quelques connaissances à la valeur.

— Faites-nous donc profiter du savoir de Votre Révérence, dit De Bracy.... Eh bien! que chante ce papier?

— C'est un défi formel, un cartel véritable, répondit le templier; mais, par Notre-Dame de Bethléem, c'est le cartel le plus extraordinaire qui ait jamais passé sur le pont-levis du château d'un baron, à moins que ce ne soit une folle plaisanterie.

— Une plaisanterie! s'écria Front-de-Bœuf. Je voudrais bien savoir qui oserait se hasarder à plaisanter avec moi en pareille matière!.... Lisez, sire templier.

Bois-Guilbert lut ce qui suit:

« Moi, Wamba, fils de Witless, fou de noble et libre homme Cedric de Rotherwood, dit le Saxon, et moi, Gurth, fils de Beowulph, gardien des pourceaux.... »

— Etes-vous fou? s'écria Front-de-Bœuf interrompant le lecteur.

— Par saint Luc, je lis ce qui est écrit, répondit le templier; et il reprit sa lecture ainsi qu'il suit:

« Et moi, Gurth, fils de Beowulph, gardien des pourceaux dudit Cedric, avec l'aide de nos alliés et confédérés, qui font cause commune avec nous dans cette querelle, et notamment du brave chevalier nommé, quant à présent, le *Noir-Fainéant*, faisons savoir à vous, Reginald Front-de-Bœuf, et à vos alliés et complices, quels qu'ils puissent être, qu'attendu que, sans aucune déclaration d'hostilités, et sans en avoir fait connaître la cause, vous vous êtes, illégalement et par force, emparés de la personne de notre seigneur et maître ledit Cedric, comme aussi de la personne de noble et libre damoiselle lady Rowena d'Hargottstand-Stede, et de celle de noble et libre homme Athelstane de Coningsburgh; et enfin des personnes de certains hommes libres, leurs *cnichts* [1], comme aussi de certains serfs, leurs esclaves-nés; et de plus d'un certain juif, nommé Isaac d'York, de sa fille, et d'un inconnu blessé, transporté dans une litière, et de chevaux, mules et bagages leur appartenant; lesquels nobles et libres hommes, noble dame, *cnichts*, serfs, juif et juive et inconnu susdits, étaient en paix avec Sa Majesté, et voyageaient sur le grand chemin du roi; nous demandons et requérons que lesdites nobles personnes,

1. Gardes. Voy. la note sur ce mot.

c'est-à-dire Cedric de Rotherwood, Rowena d'Hargottstand-Stede, et Athelstane de Couingsburgh, leurs *cnichts* et serfs, lesdits juif, juive et inconnu, avec les mules, chevaux, bagages et litière, appartenant à chacun des dénommés ci-dessus, nous soient remis dans l'heure qui suivra la réception des présentes, ou à ceux que nous chargerons de les recevoir, sans qu'il leur ait été fait tort ni injure dans leurs personnes ou leurs biens. Faute de quoi, nous déclarons que nous vous tenons pour traîtres et brigands, et que nous travaillerons de cœur et de corps, par combat, siége ou autrement, à votre destruction. Sur quoi nous prions Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

« Signé par nous, la veille de la fête de saint Withold, sous le grand chêne d'Hart-Hill-Walk, les présentes étant écrites par le révérend frère en Dieu, serviteur de Notre-Dame et de saint Dunstan, l'ermite de Copmanhurst. »

Au bas de cette pièce on voyait une tête de coq et sa crête grossièrement dessinées, avec une note indiquant que cette espèce d'hiéroglyphe était le seing de Wamba, fils de Witless. Sous cet emblème respectable était une croix, désignée comme la signature de Gurth, fils de Beowulph. On lisait ensuite, en caractères hardis, quoique assez mal tracés, ces mots : *le Noir-Fainéant*. Enfin, une flèche assez bien dessinée était le sceau de Locksley.

Les deux chevaliers entendirent d'un bout à l'autre la lecture de cette pièce extraordinaire, et se regardèrent d'un air d'étonnement, comme ne pouvant deviner ce qu'elle signifiait. De Bracy fut le premier qui rompit le silence par un grand éclat de rire, et le templier l'imita, quoique avec plus de modération. Front-de-Bœuf seul conserva son sérieux, et il parut même impatient de l'accès de gaieté déplacé de ses amis.

— Je vous dirai franchement, chevaliers, leur dit-il, que vous feriez mieux de songer à ce qu'il y a à faire en pareille circonstance, que de rire si mal à propos.

— Front-de-Bœuf est encore étourdi de sa chute à Ashby, dit gaiement De Bracy : un cartel le rend sérieux, même quand celui qui l'envoie n'est qu'un gardien de pourceaux.

— Par saint Michel, De Bracy, répondit Front-de-Bœuf, je voudrais que cette aventure ne concernât que vous. Ces drôles n'auraient pas agi avec une impudence si inconcevable, s'ils ne se sentaient soutenus par quelques forces. Il ne manque pas d'outlaws dans nos bois, et je sais qu'ils ne désirent rien tant que de pou-

voir se venger de la protection que j'accorde au gibier. J'avais seulement fait attacher un de ces coquins, pris en flagrant délit, aux cornes d'un serf sauvage, qui le mit à mort en cinq minutes, et l'on m'a pour cela lancé plus de flèches qu'on n'en a décoché contre le bouclier qui servait de but aux archers à Ashby. — Eh bien ! dit-il à un écuyer qui entrait en ce moment, avez-vous envoyé quelqu'un pour voir quels sont ceux qui soutiendront ce curieux cartel?

— Autant qu'on peut en juger, répondit l'écuyer, ils sont au moins deux cents hommes rassemblés dans le bois en face du château.

— Fort bien ! dit Front-de-Bœuf : voilà, chevaliers, à quoi m'a exposé la complaisance avec laquelle j'ai consenti à vous prêter mon château. Vous avez conduit vos affaires si prudemment, que vous avez rassemblé autour de mes oreilles ce nid de frelons.

— Dites plutôt tous les bourdons, dit De Bracy : une bande de lâches et de paresseux qui, au lieu de gagner leur vie par un travail quelconque, vivent dans les bois aux dépens des daims qu'ils tuent et des passans qu'ils détroussent ! Ce sont de vrais bourdons, vous dis-je : ils n'ont pas d'aiguillons.

— Pas d'aiguillons ! reprit Front-de-Bœuf : et comment appelez-vous donc ces flèches fourchues, de trois pieds de longueur, qui sont toujours sûres d'atteindre le but, ne fût-il que d'une demi-couronne ?

— Fi donc, sire chevalier ! dit le templier : rassemblons tous nos gens, et faisons une sortie. Un chevalier, un seul homme d'armes est suffisant pour mettre en fuite une vingtaine de ces paysans.

— Plus que suffisant, ajouta De Bracy : seulement je serai honteux de lever la lance contre une telle canaille.

— Vous auriez raison s'il s'agissait de Turcs ou de Maures, sire templier, ou de paysans français, vaillant De Bracy. Mais ces gens sont des yeomen anglais, et nous n'aurons sur eux d'autre avantage que celui que nous donnent nos armes et nos chevaux ; ce qui ne nous sera pas d'une grande utilité, s'ils se tiennent dans les bois. Vous parlez de faire une sortie ! à peine avons-nous le nombre d'hommes nécessaire pour la défense du château. Mes meilleurs hommes d'armes sont à York, ainsi que votre compagnie, De Bracy ; il ne m'en reste qu'une vingtaine, à qui il faut ajouter ceux qui vous accompagnaient dans cette folle affaire.

— J'espère, dit le templier, que vous ne craignez pas qu'ils se

réunissent en nombre suffisant pour prendre le château de vive force ?

— Non, sans doute. Je sais que ces outlaws ont un chef entreprenant ; mais, comme ils n'ont ni machines de guerre, ni échelles pour monter à l'assaut, ni expérience dans l'art militaire, mon château peut braver tous leurs efforts.

— Envoyez un messager à vos voisins, et faites-leur dire d'armer leurs gens pour venir au secours de trois chevaliers, assiégés dans le château baronial de sir Reginald Front-de-Bœuf par un fou et un gardien de pourceaux.

— La plaisanterie n'est pas de saison, sire templier. A qui voulez-vous que je m'adresse ? Malvoisin est à York avec tous ses vassaux ; il en est de même de mes autres alliés, et j'y serais aussi sans votre infernale entreprise.

— Eh bien ! dit De Bracy, il faut envoyer à York, et en faire revenir nos gens. S'ils attendent que mon étendard soit déployé, ou l'approche de ma compagnie franche, je les tiens pour les plus hardis outlaws qui aient jamais tiré de l'arc dans les bois.

— Et qui sera le porteur de ce message ? demanda Front-de-Bœuf. Il sera intercepté, car ces coquins vont s'emparer de tous les sentiers. J'imagine un moyen, ajouta-t-il après un instant de réflexion. Sire templier, vous savez sans doute écrire aussi bien que lire ; et si nous pouvons trouver l'écritoire de mon chapelain, qui est mort au milieu de ses libations, les dernières fêtes de Noël...

— Je crois, dit l'écuyer, qui était resté au bout de la salle, que la vieille Barbara l'a conservé comme souvenir du saint homme. Je lui ai entendu dire qu'il était le dernier qui lui eût adressé une de ces choses que les hommes doivent, par courtoisie, adresser aux matrones comme aux filles.

— Cours donc le chercher, lui dit son maître ; et alors, sire templier, vous ferez une réponse à ce cartel audacieux.

— J'y répondrais plus volontiers avec la pointe d'une lance qu'avec celle d'une plume ; mais je ferai ce qu'il vous plaira.

Dès qu'on eut tout ce qu'il fallait pour écrire, Bois-Guilbert s'assit devant une table, et Front-de-Bœuf lui dicta en français ce qui suit :

« Sir Reginald Front-de-Bœuf et les nobles chevaliers ses alliés confédérés ne reçoivent point de défi de la part d'esclaves, de serfs et de proscrits. Si l'homme qui prend le nom de *Noir-Fainéant* a véritablement droit aux honneurs de la chevalerie, il doit savoir qu'il

se dégrade par la compagnie dans laquelle il se trouve, et qu'il n'a aucun compte à demander à des chevaliers de noble race. Quant aux prisonniers que nous avons faits, nous vous invitons, par charité chrétienne, à leur envoyer un prêtre, si vous pouvez en trouver un, afin de recevoir leur confession et de les réconcilier avec Dieu, notre intention bien déterminée étant de les faire décapiter aujourd'hui même ; et leurs têtes, placées sur nos murailles, prouveront combien nous faisons peu de cas de ceux qui ont embrassé leur défense. Le seul service que vous puissiez leur rendre est, comme nous venons de le dire, de leur envoyer un prêtre pour les assister dans leurs derniers momens. »

Cette lettre, après avoir été pliée, fut donnée à l'écuyer pour la transmettre au messager qui avait apporté le cartel, et qui attendait une réponse.

Ayant ainsi accompli sa mission, ce messager retourna au quartier-général des troupes alliées, qui était établi sous un chêne vénérable, à la distance d'environ trois portées de flèche du château. Là Wamba et Gurth, avec leurs alliés le chevalier Noir, Locksley et le joyeux ermite, attendaient avec impatience une réponse à leur sommation. Autour d'eux, à quelque distance, on voyait un grand nombre d'yeomen, dont le costume et l'air audacieux annonçaient la profession habituelle : plus de deux cents étaient déjà réunis, et il en arrivait d'autres. Ceux qu'ils reconnaissaient pour chefs n'étaient distingués du reste de la troupe que par une plume attachée à leur bonnet ; mais leurs vêtemens, leurs armes, etc., étaient absolument semblables.

Une autre troupe, mais moins bien armée et moins disciplinée, se rassemblait aussi dans le même lieu. La nouvelle de l'emprisonnement de Cedric s'était déjà répandue, et ses serviteurs et ses serfs, accompagnés d'un grand nombre de paysans des villages voisins, étaient accourus pour coopérer à sa délivrance. La plupart n'avaient d'autres armes que des faux, des fléaux et des fers de charrue, et autres instrumens de labourage ; car les Normands avaient adopté la politique jalouse des conquérans, et ne permettaient guère aux Saxons de conserver ou de porter des armes. Cette dernière troupe n'était donc pas très redoutable en elle-même pour les assiégés, mais elle augmentait la force apparente des assiégeans en ajoutant à leur nombre, et leur inspirait le zèle dont elle était animée pour une cause si juste.

Ce fut au chef de cette armée mélangée que la lettre du templier

fut remise, et on la présenta d'abord à l'ermite, pour qu'il en fît la lecture.

— Par la houlette de saint Dunstan, dit le digne anachorète, par cette houlette qui a ramené dans le bercail plus de brebis égarées qu'aucun autre saint n'en a jamais fait entrer dans le paradis, je ne comprends rien à ce grimoire; et je ne puis même vous dire si c'est du français ou de l'arabe.

Il rendit la lettre à Gurth, qui secoua la tête et la passa à Wamba. Celui-ci la parcourut des yeux en faisant des grimaces, comme un singe qui imite ce qu'il a vu faire, et en feignant de comprendre ce qu'il avait sous les yeux. Faisant ensuite une pirouette, il donna le papier à Locksley.

— Si les grandes lettres étaient des arcs, et les petites des flèches, dit le brave archer, j'en pourrais faire quelque chose; mais il m'est aussi impossible de comprendre cet écrit que de percer le daim qui est à douze milles d'ici.

— C'est donc moi qui vous servirai de clerc, dit le chevalier Noir; et, prenant la lettre des mains de Locksley, il la lut d'abord, et leur en expliqua ensuite le contenu en saxon.

— Décapiter le noble Cedric! s'écria Wamba. Par la sainte croix, sire chevalier, êtes-vous bien sûr que vous ne vous trompez pas?

— Non, mon digne ami, répondit le chevalier, je vous ai traduit fidèlement ce que contient cette lettre.

— Par saint Thomas de Cantorbéry, s'écria Gurth, il faut donc nous emparer du château, dussions-nous en arracher chaque pierre avec les mains.

— Je crains, dit Wamba, que les miennes ne soient pas très propres à ce travail; à peine si je pourrais délayer du mortier pour construire une muraille avec les pierres que vous arracherez.

— Ce n'est qu'un stratagème pour gagner du temps, dit Locksley; ils n'oseraient commettre un crime dont je tirerais une vengeance terrible.

— Je voudrais, dit le chevalier Noir, que quelqu'un de nous pût s'introduire dans le château pour reconnaître le nombre et les dispositions des assiégés. Il me semble que, puisqu'ils demandent qu'on leur envoie un prêtre, ce serait pour ce saint ermite une occasion d'exercer son pieux ministère et d'obtenir les renseignemens dont nous avons besoin.

— Que la peste t'étouffe, toi et ton avis! s'écria le bon ermite.

Je vous dis, sire chevalier Fainéant, que lorsque je quitte mon froc d'ermite, je laisse avec lui mon latin et ma sainteté; et que, quand j'ai endossé ma casaque verte, j'aimerais mieux tuer dix daims que de confesser un chrétien.

— Je crains bien, dit le chevalier Noir, qu'il n'y ait parmi nous personne qui soit en état de se charger du rôle de prêtre.

Tous se regardèrent en silence.

— Je vois, dit Wamba, que le fou doit toujours être fou, et qu'il faut qu'il risque son cou dans une aventure qui fait peur aux sages. Sachez donc, mes chers cousins, que j'ai porté la robe noire avant le bonnet à sonnettes, et que j'aurais été moine si je ne m'étais trouvé assez d'esprit pour être fou. J'espère donc qu'à l'aide du froc et du capuchon du digne ermite, et par la vertu de la science et de la sainteté qui doivent y être attachées, je me trouverai en état de porter des consolations spirituelles et terrestres à notre digne maître Cedric, et à ses compagnons d'infortune.

— Crois-tu qu'il ait assez de bon sens pour bien jouer ce rôle? demanda le chevalier Noir à Gurth.

— Je n'en sais rien, répondit Gurth; mais s'il ne réussit pas, ce sera la première fois qu'il n'aura pas tiré bon parti de sa folie.

— Endosse donc le froc, mon brave garçon, dit le chevalier Noir, et que ton maître nous rende compte de la situation du château. Ses défenseurs doivent être en petit nombre, et il y a cinq à parier contre un, qu'une attaque brusque et vigoureuse nous en rendrait maîtres. Mais le temps presse, pars.

— Et en attendant, dit Locksley, nous serrerons la place de si près, que pas une mouche n'en sortira pour porter des nouvelles. Ainsi, mon cher ami, tu peux assurer ces tyrans qu'ils paieront bien cher la moindre violence exercée contre leurs prisonniers.

— *Pax vobiscum*, dit Wamba qui s'était déjà revêtu de son déguisement religieux.

A ces mots, il prit la démarche imposante et solennelle d'un prieur de couvent, et partit pour exécuter sa mission.

CHAPITRE XXVI.

Quelquefois il faut exciter
    Fringant coursier d'élite,
Quelquefois il faut arrêter
    Rosse qui va trop vite;
Le fou de même aussi parfois,
    Changeant de caractère,
Emprunte du moine la voix,
    L'habit et le rosaire.

Ancienne ballade.

Lorsque Wamba, couvert du froc et du capuchon de l'ermite, et ayant une corde pour ceinture, se présenta devant la porte du château de Front-de-Bœuf, la sentinelle lui demanda quel était son nom, et ce qu'il désirait.

— *Pax vobiscum*, répondit le fou. Je suis un pauvre frère de l'ordre de Saint-François, et je viens ici pour remplir les devoirs de mon ministère à l'égard de certains pauvres prisonniers détenus dans ce château.

— Tu es un frère bien hardi, lui dit la sentinelle, de te présenter dans un lieu où pas un coq de ton plumage n'a chanté depuis vingt ans, à l'exception de notre ivrogne de chapelain qui est mort il y a déjà quelques mois.

— Va pourtant dire à ton maître que je suis arrivé, répondit le moine prétendu; je te garantis qu'il donnera ordre qu'on me reçoive, et le coq chantera de manière à se faire entendre de tout le château.

— Fort bien; mais si mon maître me reproche d'avoir quitté mon poste pour m'acquitter de ton message, je te promets que je verrai si le froc d'un moine est à l'épreuve d'une bonne flèche.

Après lui avoir fait cette menace, le soldat courut annoncer à Front-de-Bœuf la nouvelle extraordinaire qu'un moine était devant la porte du château, et demandait à y entrer. A son grand étonnement, il reçut ordre de l'y introduire sur-le-champ; et s'étant fait accompagner de quelques gardes, de crainte de surprise, il se hâta d'obéir.

Presque tout le courage qui avait déterminé Wamba à ce coup de tête s'évanouit lorsqu'il se trouva en présence d'un homme aussi

redoutable et aussi redouté que Reginald Front-de-Bœuf, et il prononça son *pax vobiscum*, sur lequel il comptait beaucoup pour jouer convenablement son rôle, d'un ton beaucoup moins assuré qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Mais Front-de-Bœuf était accoutumé à voir trembler devant lui les hommes de tous les rangs, de sorte que la timidité de Wamba ne lui fit concevoir aucun soupçon.

— Qui es-tu, et d'où viens-tu, père? lui demanda-t-il.

— *Pax vobiscum*, répéta Wamba : je suis un pauvre serviteur de saint François, et en traversant ces bois je suis tombé entre les mains des brigands, *quidam viator incidit in latrones*, dit l'Ecriture, lesquels brigands m'ont ordonné de me rendre en ce château, et d'y remplir les devoirs de mon ministère auprès de deux personnes condamnées par votre honorable justice.

— Fort bien, et peux-tu me dire quel est le nombre de ces bandits?

— Vaillant chevalier, *nomen illis legio*, leur nom est légion.

— Prêtre, dis-moi clairement quel est le nombre de ces bandits, ou ton froc et ton cordon ne te sauveront pas de ma colère.

— Hélas! *eructavit cor meum*, c'est-à-dire que mon cœur était gonflé de crainte en me trouvant au milieu d'eux; mais je crois que, tant yeomen que paysans, ils peuvent bien être cinq cents.

— Quoi! s'écria le templier, qui entrait en ce moment, les guêpes se rassemblent-elles ici en si grand nombre? Il est temps d'exterminer cette race malfaisante.

Prenant alors Front-de-Bœuf à part : — Connaissez-vous ce moine? lui demanda-t-il.

— Non, répondit Front-de-Bœuf : il est d'un couvent éloigné. Je ne l'ai jamais vu.

— En ce cas, il ne faut pas lui confier notre message de vive voix. Qu'il porte à la compagnie franche de De Bracy un ordre par écrit, de venir sur-le-champ au secours de son commandant. En attendant, et pour que ce tondu ne soupçonne rien, qu'il fasse son métier, et qu'il aille préparer à la mort ces pourceaux saxons.

Front-de-Bœuf appela un domestique, et le chargea de conduire Wamba dans l'appartement où Cedric et Athelstane étaient enfermés.

La détention de Cedric n'avait fait qu'irriter son impatience. Il marchait à grands pas, d'un bout de la chambre à l'autre, comme s'il se fût agi de charger l'ennemi ou de monter à l'assaut sur la brèche, tantôt se parlant à lui-même, tantôt adressant la parole à

Athelstane, qui attendait avec une gravité stoïque l'issue de cette aventure, digérant tranquillement le dîner qu'il avait fait à midi, et ne s'inquiétant pas beaucoup de la durée de sa captivité, qui, pensait-il, finirait, comme tous les maux de ce monde, quand il plairait au ciel.

— *Pax vobiscum,* dit Wamba en entrant et en déguisant sa voix; que la bénédiction de saint Dunstan, de saint Denis, de saint Duthoc, et de tous les saints du paradis, descende sur vos têtes!

— *Salvete et vos,* répondit Cedric. Dans quel dessein venez-vous ici, mon père?

— Pour vous exhorter à vous préparer à la mort, dit Wamba.

— A la mort! s'écria Cedric: cela est impossible. Quelque audacieux, quelque scélérats qu'ils soient, ils n'oseraient commettre une barbarie si notoire et si gratuite.

— Hélas! dit Wamba, compter sur leur humanité, c'est vouloir brider un cheval fougueux avec un fil de soie. Songez donc, noble Cedric, et vous aussi, valeureux Athelstane, aux péchés que vous avez commis; car aujourd'hui même, vous allez comparaître devant le tribunal du Très-Haut.

— L'entendez-vous, Athelstane? dit Cedric: élevons nos cœurs vers le ciel, et préparons-nous au dernier acte de notre vie. Il vaut mieux mourir en hommes que vivre en esclaves.

— Je suis prêt, répondit Athelstane, à subir tout ce qu'il plaira à leur scélératesse d'ordonner. Je marcherai à la mort avec le même calme que s'il s'agissait d'aller dîner.

— Eh bien, saint prêtre, dit Cedric, préparez-nous à ce passage d'une vie à l'autre.

— Un moment, un moment, notre oncle, dit le bouffon en reprenant son ton de voix naturel. On peut y regarder à deux fois avant de faire le saut périlleux.

— Sur mon ame, dit Cedric, je connais cette voix.

— C'est celle de votre fidèle esclave, de votre fou, dit Wamba en relevant son capuchon; si vous aviez suivi le conseil d'un fou, vous ne vous trouveriez pas dans cet embarras; mais si vous voulez le suivre à présent, vous n'y resterez pas long-temps.

— Que veux-tu dire? demanda Cedric.

— Qu'en prenant cette corde, ce froc et ce capuchon, qui sont tout ce que j'ai des ordres saints, vous sortirez aisément du château, en me laissant votre ceinture et votre manteau pour faire le grand voyage à votre place.

— Te laisser en ma place ! s'écria Cedric étonné de cette proposition : mais ils te feraient pendre, mon pauvre fou !

— Qu'ils fassent ce qu'ils pourront ! j'espère que ce ne sera pas un déshonneur pour vous. Je me flatte que le fils de Witless peut se laisser pendre au bout d'une chaîne avec autant de gravité qu'en avait son bisaïeul l'alderman en attachant la sienne [1] à son cou.

— Eh bien, Wamba, j'accepte ta proposition à une condition, c'est que tu feras cet échange de vêtemens avec le noble Athelstane, et non avec moi.

— Non, de par saint Dunstan, il n'y aurait pas de raison à cela. Il est juste que le fils de Witless se sacrifie pour sauver le fils d'Hereward, mais il n'est pas encore assez fou pour vouloir mourir pour un homme dont les ancêtres n'étaient rien pour les siens.

— Malheureux ! s'écria Cedric : les ancêtres d'Athelstane étaient monarques d'Angleterre.

— Cela est possible, mais ma tête est trop droite sur mes épaules pour que je veuille risquer de la faire mettre de travers pour l'amour d'eux. Ainsi, mon bon maître, acceptez ma proposition pour vous-même, ou trouvez bon que je sorte de cette prison aussi librement que j'y suis entré.

— Laisse périr le vieil arbre, dit Cedric, et sauve le jeune chêne qui fait l'espoir de la forêt. Sauve le noble Athelstane, mon digne Wamba ! c'est le devoir de quiconque a du sang saxon dans les veines. Toi et moi nous assouvirons la rage de nos infames oppresseurs, tandis que, libre et en sûreté, il appellera à la vengeance nos concitoyens indignés.

— Non, mon bon père ; non, s'écria Athelstane en lui prenant la main ; car lorsque quelque circonstance le faisait sortir de son apathie habituelle, il avait des sentimens dignes de sa haute naissance ; non, j'aimerais mieux rester détenu une semaine entière dans cette chambre, sans autre nourriture que le pain noir et l'eau des prisonniers, que d'acquérir ma liberté aux dépens d'un serf fidèle qui ne veut se sacrifier que pour son maître.

— Ecoutez-moi, notre oncle, et vous, notre cousin Athelstane. On dit que vous êtes des hommes sages, et que je ne suis qu'un fou, mais c'est le fou qui décidera de cette affaire, et qui vous épargnera la peine de vous faire des politesses l'un à l'autre. Je suis comme la jument de John Duck, qui ne se laisse monter que par

1. C'est-à-dire la chaîne officielle, emblème de sa dignité.

John Duck. Je suis venu pour sauver mon maître ; s'il ne veut pas y consentir, soit : je m'en irai comme je suis venu. Un service qu'on veut rendre ne se renvoie pas de l'un à l'autre comme un volant ou comme un ballon. Je ne veux être pendu pour homme qui vive, si ce n'est pour celui qui est né mon maître.

— Consentez-y, noble Cedric, dit Athelstane : ne perdez pas cette occasion. Votre présence encouragera nos amis à tout tenter pour nous sauver, au lieu que si vous demeurez ici il ne nous reste aucune ressource.

— Et y a-t-il au dehors quelque apparence de secours prochain? dit Cedric en regardant Wamba.

— Apparence! répéta celui-ci : sachez qu'en vous faisant endosser ce froc, je vous donne un habit de général. Cinq cents hommes sont à deux pas, et j'étais ce matin un de leurs principaux chefs. Mon bonnet de fou était un casque, et ma marotte un bâton de commandement. Nous verrons s'ils gagneront au change en ayant un homme sage au lieu d'un fou. A dire vrai, je crains qu'ils ne perdent en valeur ce qu'ils gagneront en prudence. Adieu, mon maître, soyez indulgent pour le pauvre Gurth et pour son chien Fangs, et faites suspendre mon bonnet de fou dans la grande salle de Rotherwood, en mémoire de ce que je donne ma vie pour mon maître, en fou fidèle.

Il prononça ces derniers mots d'un ton moitié badin, moitié sérieux, qui tira des larmes des yeux de Cedric.

— Ta mémoire sera conservée, dit-il, tant que l'affection et la fidélité seront honorées sur la terre ; mais j'espère que je trouverai le moyen de sauver le noble Athelstane, ma chère Rowena, et toi aussi, mon pauvre Wamba, car ne crois pas que ton maître puisse t'oublier.

Cedric avait pendant ce temps-là changé de vêtemens, lorsqu'une pensée lui vint tout à coup.

— Je ne connais d'autre langue que la mienne, dit-il, sauf quelques mots de leur maudit normand. Comment pourrai-je me faire passer pour un frère?

— Rien n'est plus facile, répondit Wamba. *Pax vobiscum* est un talisman qui vient à bout de tout. Allez ou venez, buvez ou mangez, bénissez ou excommuniez, ces mots servent en toute occasion. Ils sont aussi utiles à un moine qu'une baguette à un magicien, et qu'un manche à balai à une sorcière. Prononcez-les seulement d'un ton grave et solennel, *pax vobiscum!* chevaliers, écuyers,

cavaliers, fantassins, tous éprouveront l'effet d'un charme. Je crois que si l'on me conduit demain à la potence, comme cela est possible, j'essaierai son efficacité sur celui qui sera chargé d'accomplir la sentence.

— Si cela est ainsi, dit Cedric, j'aurai bientôt pris mes ordres religieux. *Pax vobiscum*. Je ne l'oublierai point. Adieu, Athelstane, adieu, mon pauvre fou, dont le cœur vaut mieux que la tête; je vous sauverai, ou je reviendrai mourir avec vous. Le sang de nos rois saxons ne sera pas répandu, tant qu'une goutte du mien coulera dans mes veines; et pas un cheveu ne tombera de la tête de ce fidèle serf, qui a tout risqué pour son maître, tant que Cedric pourra l'empêcher, n'importe au prix de quel péril! — Adieu.

— Adieu, noble Cedric, dit Athelstane : songez que, pour bien jouer le rôle d'un religieux, il faut accepter les rafraîchissemens qu'on pourra vous offrir.

— Adieu, notre oncle, ajouta Wamba, songez à ne pas oublier *Pax vobiscum*.

Armé de ce double avis, Cedric quitta ses deux compagnons, et il ne fut pas long-temps sans avoir besoin d'éprouver la vertu du talisman que son fou lui avait recommandé comme tout puissant. Dans un passage bas, étroit et ténébreux, qui lui paraissait devoir conduire à la grande salle, il rencontra une jeune femme.

— *Pax vobiscum*, lui dit-il en se rangeant du côté de la muraille, pour la laisser passer.

La jeune femme s'arrêta, et lui répondit d'une voix douce : — *Et vobis quæso, domine reverendissime, pro misericordiâ vestrâ.*

— Je suis un peu sourd, répliqua Cedric en bon saxon : et se rappelant aussitôt qu'il venait de parler un idiome suspect : — Au diable le fou et son talisman, dit-il en lui-même; j'ai brisé ma lance à la première passe.

Il n'était pas très extraordinaire, à cette époque, qu'un prêtre fût « sourd de son oreille latine, » et c'est ce que savait fort bien la personne qui parlait à Cedric.

— Par charité, révérend père, lui dit-elle en saxon, daignez venir donner quelques consolations spirituelles à un prisonnier blessé qui est dans ce château. Accordez-lui cette compassion, que réclame de vous votre saint ministère: jamais bonne action n'aura été plus utile à votre couvent.

— Ma fille, répondit Cedric fort embarrassé, le temps qu'il m'était permis de passer dans ce château est déjà expiré. Il faut que

j'en sorte sur-le-champ, que j'en sorte pour une affaire où il s'agit de la vie et de la mort.

— Ne me refusez pas, mon père ; je vous conjure, au nom des vœux que vous avez faits, de ne pas laisser mourir sans secours spirituels un homme opprimé, un homme en danger.

— Que le démon m'emporte et me laisse dans Ifrin avec les ames d'Odin et de Thor! s'écria Cedric ; et il allait continuer à exhaler sa colère en termes peu convenables à l'habit dont il était revêtu, quand la conversation fut interrompue par la voix aiguë d'Urfried, la vieille habitante de la tour.

— Comment, mignonne, disait-elle, est-ce ainsi que vous êtes reconnaissante de la bonté que j'ai eue de vous tirer de la prison où vous étiez? Vous forcez le respectable père à se mettre en colère pour se débarrasser des importunités d'une juive.

— Une juive! s'écria Cedric, voulant profiter de cette circonstance pour se tirer d'affaire : laissez-moi passer, femme, ne me touchez point; votre présence suffit pour me souiller.

— Venez par ici, mon père, dit la vieille; vous ne connaissez pas le château, je vous servirai de guide. Venez par ici, car j'ai à vous parler. Quant à vous, fille d'une race maudite, retournez dans la chambre du blessé, restez-y jusqu'à ce que j'y revienne, et malheur à vous si vous la quittez encore sans ma permission.

Rebecca se retira. Ses importunités avaient obtenu d'Urfried la permission de sortir de la tour, et Urfried lui avait confié le soin d'Ivanhoe blessé, emploi qu'elle accepta volontiers. Prompte à saisir la moindre chance de salut qui se présentait, Rebecca avait espéré quelque chose du saint religieux dont Urfried lui avait appris l'arrivée dans ce château infernal. Elle avait donc épié l'instant de son retour, dans l'intention de l'intéresser en faveur des prisonniers. On vient de voir comment elle échoua dans ce projet.

CHAPITRE XXVII.

Malheureuse, et que peux-tu dire
Qui n'atteste ton crime affreux ?
Ton destin t'est connu, dis-moi donc quel délire
Te force à de nouveaux aveux....
. . . .
. . . .
Une douleur bien plus amère,
Des tourmens encor plus cruels
Ont déchiré mon cœur de mère :
Je n'attends plus rien des mortels !
Mais pour adoucir ma souffrance,
Ah ! daignez avec patience
Écouter mon fatal récit.
. . . .

Crabbe, *Le Palais de justice.*

Lorsque Urfried, à force de clameurs et de menaces, eut renvoyé Rebecca dans l'appartement qu'elle avait quitté, elle conduisit Cedric, qui la suivait à contre-cœur, dans une petite chambre dont elle ferma ensuite soigneusement la porte. Plaçant alors sur une table du vin et deux verres, elle le fit asseoir, et lui dit d'un ton qui semblait affirmer et non faire une question : — Tu es Saxon, mon père ? Ne le nie pas, continua-t-elle en voyant que le prétendu moine hésitait à répondre ; les sons de ma langue maternelle sont doux à mon oreille, quoique je les entende bien rarement, si ce n'est quand ils sortent de la bouche de quelques malheureux serfs dégradés, sur qui ces fiers Normands rejettent les travaux les plus vils de ce château. Oui, tu es Saxon, père, et tu es un homme libre, si ce n'est en ce qui regarde le service de Dieu ; tes accens sont doux à mon oreille.

— Il ne vient donc jamais de prêtres saxons dans ce château ? dit Cedric : il me semble que leur devoir serait de consoler les enfans opprimés de leur pays.

— Il n'en vient point, ou, s'il en vient, ils aiment mieux prendre leur part des festins de nos conquérans que d'écouter les gémissemens de leurs compatriotes. C'est du moins ce qu'on en dit, car pour moi j'en sais bien peu de chose. Depuis plus de dix ans, je n'ai vu d'autre prêtre en ce château que l'indigne chapelain normand qui partageait les orgies nocturnes de Front-de-Bœuf, et qui est allé rendre compte de ses œuvres au tribunal d'en haut. Mais

tu es un Saxon, un prêtre saxon; et j'ai une demande à te faire.

— Je suis Saxon, j'en conviens, mais je suis indigne du nom de prêtre. Laissez-moi partir, je vous jure que je reviendrai, ou que je vous enverrai un de nos pères plus en état que moi d'entendre votre confession.

— Non, attends encore quelques instans ; le froid de la mort aura peut-être glacé la langue qui te parle en ce moment; et je ne voudrais pas descendre au tombeau comme j'ai vécu, en véritable brute. — Il faut que le vin me donne la force de commencer cet horrible récit.

A ces mots elle but du vin avec une effrayante avidité, semblant craindre de laisser une goutte au fond de la coupe.

— Cette liqueur engourdit, dit-elle, mais ne réjouit pas le cœur; et elle remplit un autre gobelet qu'elle présenta à Cedric. Il faut que tu en fasses autant, mon père, ajouta-t-elle, si tu veux avoir assez de force pour entendre mes aveux.

Cedric aurait voulu se dispenser de lui faire raison, mais elle fit un signe d'impatience et de désespoir qui le détermina à céder; et, les deux coupes étant vides, Urfried parut satisfaite de sa complaisance, et continua en ces termes :

— Je ne suis pas née dans l'état misérable où tu me vois aujourd'hui. J'étais libre, de haute naissance, riche, heureuse, chérie, honorée ; maintenant je suis esclave, avilie et dégradée. J'ai été le jouet des passions de mes maîtres tant que j'ai eu de la beauté; quand elle s'est flétrie, je suis devenue l'objet de leur mépris, de leur dérision et de leur haine. Tu peux être surpris, mon père, que je haïsse le genre humain, et surtout la race qui a causé tous mes malheurs. La vieille décrépite et ridée dont la rage s'exhale devant toi en malédictions impuissantes peut-elle oublier qu'elle est fille du noble thane de Torquilstone, qui, en fronçant le sourcil, faisait trembler mille vassaux !

— Toi, la fille de Torquil Wolfganger? s'écria Cedric en se levant d'un air de surprise; toi, la fille de ce noble Saxon, de l'ami, du compagnon d'armes de mon père ?

— De ton père ! répéta Urfried : c'est donc Cedric le Saxon qui est devant mes yeux ? car le noble Hereward de Rotherwood n'avait qu'un fils, dont le nom est bien connu parmi ses concitoyens ; mais si tu es Cedric de Rotherwood, pourquoi cet habit religieux ? as-tu aussi désespéré de sauver ta patrie? as-tu cherché dans l'ombre d'un cloître un abri contre la cruauté de nos oppresseurs ?

— N'importe qui je suis, répondit Cedric ; continue, malheureuse femme, ton récit plein d'horreurs et sans doute de crimes : car c'en est déjà un que de vivre pour le répéter.

— Oui, j'ai à te raconter des crimes, des crimes affreux, pour lesquels il n'est point de pardon à espérer, qui sont un poids insupportable sur ma conscience, et que tous les feux du purgatoire ne pourront expier. Oui, dans ce château, teint du sang noble et pur de mon père et de mes frères, avoir vécu pour assouvir et partager les plaisirs de leur meurtrier, être en même temps son esclave et la complice de ses désordres, c'était respirer le crime et la malédiction avec l'air pur du ciel.

— Malheureuse ! s'écria Cedric, tandis que les amis de ton père, que tous les vrais Saxons versaient des larmes de sang sur sa mort déplorable, sur celle de tes frères, même sur la tienne, car on croyait qu'Ulrique avait partagé le sort de toute sa famille, tu vivais pour mériter notre haine et notre exécration ; tu vivais près du lâche tyran qui avait massacré tout ce que tu devais avoir de plus cher, qui avait trempé ses mains dans le sang de l'enfance, de peur qu'il ne restât un seul rejeton mâle de l'illustre maison de Torquil Wolfganger ! tu étais unie à lui par les liens d'un amour illégitime.

— Par des liens illégitimes sans doute, mais non par ceux de l'amour, dit la vieille. L'amour se trouverait plus aisément dans les régions infernales que sous ces voûtes sacriléges ; non, je n'ai pas du moins ce reproche à me faire. La haine contre Front-de-Bœuf et contre toute sa race était le seul sentiment qui m'animât, même dans les instans où mes sens paraissaient plongés dans l'ivresse d'une coupable volupté.

— Vous le haïssiez, dit Cedric, et il vivait près de vous ! Ne se trouvait-il donc dans le château ni poignard, ni couteau, ni poinçon ? étiez-vous assez attachée à l'existence pour préférer cette vie infame au risque de la perdre ? en ce cas, vous êtes bien heureuse que le château d'un Normand garde ses secrets comme la tombe. Si j'avais pu seulement soupçonner que la fille de Torquil vécût ainsi avec le lâche assassin de toute sa famille, mon épée, l'épée d'un vrai Saxon, l'aurait trouvée et percée jusque dans les bras de son corrupteur.

— Aurais-tu rendu cette justice au nom de Torquil ? dit Ulrique, car nous ne l'appellerons plus Urfried, nom supposé qu'on lui donnait au château. Alors tu es bien le Saxon dont la renommée vante

le saint patriotisme. Dans l'enceinte de ces murs maudits, où, comme tu viens de le dire, le crime se couvre d'un mystère impénétrable, quand j'entendais prononcer le nóm de Cedric, toute coupable, toute dégradée que j'étais, je me réjouissais en pensant qu'il existait encore un homme qui pouvait devenir le vengeur de notre nation. Mais moi-même j'ai goûté quelques instans de vengeance. Plus d'une fois j'ai semé la discorde parmi nos ennemis; plus d'une fois j'ai fait circuler la coupe traîtresse pour changer la salle des festins en une arène sanglante; mes yeux se sont repus de leurs blessures, mes oreilles ont joui de leurs gémissemens. Regarde-moi, Cedric, ne trouves-tu pas encore sur ce visage défiguré par le crime et les années quelques traits qui te rappellent le souvenir de Torquil?

— Ne me fais pas une pareille demande, Ulrique, répondit Cedric d'un ton mêlé de chagrin et d'horreur : telle est la ressemblance qu'on trouve entre celui qui n'est plus, et son cadavre qu'un démon a ranimé et tiré de son linceul.

— Soit, mais ces traits d'un esprit infernal étaient couverts d'un masque représentant ceux d'un ange de lumière, quand ils parvinrent à semer la haine entre Front-de-Bœuf et son fils Reginald. Les ténèbres de l'enfer devraient cacher ce qui s'ensuivit; mais la vengeance déchire le voile qui couvre un forfait capable de faire sortir les morts du tombeau. Depuis long-temps la discorde agitait ses torches sur la tête d'un père tyran, et sur celle d'un fils non moins barbare; depuis long-temps je nourrissais en secret une haine contre nature; elle éclata enfin au milieu d'un repas nocturne, et à sa propre table mon oppresseur succomba sous les coups de son fils. Tels sont les secrets cachés sous ces voûtes. Ecroulez-vous, murs qui nous entourez, s'écria-t-elle en roulant de tous côtés des yeux égarés, et ensevelissez sous vos ruines tous ceux qui furent initiés dans cet affreux mystère.

— Et quel fut ton sort, fille du crime et du désespoir, après la mort de ton ravisseur?

— Devine-le, mais ne me le demande pas. Je continuai à vivre ici dans l'opprobre, jusqu'à ce que la vieillesse, une vieillesse prématurée, eût imprimé sur mon visage les traits hideux de mon ame. Alors je me vis méprisée et insultée dans le même lieu où je commandais autrefois, forcée de borner ma vengeance à d'impuissantes malédictions, et condamnée à entendre, de la tour qui me fut assignée pour demeure, les clameurs des orgies auxquelles je

prenais part jadis, et les gémissemens des nouvelles victimes de l'oppression.

— Ulrique, avec un cœur qui, je le crains bien, regrette encore la carrière de crimes que tu as parcourue, comment oses-tu adresser la parole à un homme qui porte cet habit ? Que pourrait faire pour toi notre saint Edouard lui-même, s'il se trouvait en ta présence ? Le roi confesseur fut doué par le ciel du pouvoir de guérir la lèpre du corps, mais Dieu seul peut opérer la guérison de celle de l'ame.

— Ne te détourne donc pourtant pas de moi, prophète cruel qui m'annonces la colère céleste; mais dis-moi, si tu le peux, comment se termineront ces sentimens nouveaux et terribles qui troublent ma solitude? Pourquoi des crimes commis depuis si long-temps viennent-ils se présenter à moi dans toute leur horreur ? Quel destin attend au-delà du tombeau celle dont le sort sur la terre n'a été qu'un tissu de malheurs ! J'aimerais mieux retourner à Woden Herthe et Zernebock, à Mista, à Skrogula et à tous les dieux de nos ancêtres païens, que d'avoir à endurer par anticipation les terreurs dont je suis assaillie jusque pendant mon sommeil.

— Je ne suis point prêtre, dit Cedric en se détournant avec dégoût de cette image vivante du crime, de la misère et du désespoir ; je ne suis point prêtre, quoique j'en porte les vêtemens.

— Prêtre ou laïque, tu es le seul homme craignant Dieu et respectant les hommes que j'aie aperçu depuis vingt ans. M'ordonnes-tu donc de me livrer au désespoir ?

— Je t'exhorte au repentir. Prie, fais pénitence, et puisses-tu trouver grâce aux yeux de la miséricorde céleste ! Mais je ne puis rester plus long-temps avec toi.

— Un instant, ne me quitte pas encore, fils de l'ami de mon père, de peur que le démon qui m'a séduite toute ma vie ne me suggère la tentation de me venger de ton mépris et de ta dureté. Crois-tu que si Front-de-Bœuf trouvait Cedric dans son château sous ce déguisement, ta vie serait de longue durée ? Déjà ses yeux se sont fixés sur toi, comme ceux d'un faucon sur sa proie.

— Eh bien, dit Cedric, que je sois la victime de sa rage; ma bouche ne proférera pas un mot qui ne soit avoué par mon cœur. Je mourrai en Saxon, fidèle à ma parole et à ma franchise. Retire-toi, ne me touche pas ! la vue de Front-de-Bœuf lui-même me serait moins odieuse que la présence d'une créature aussi avilie et aussi dégénérée que toi.

— Je ne te retiens plus; pars, et oublie, dans l'orgueil de ta vertu, que la misérable qui est devant toi doit le jour à l'ami de ton père. Pars; si mes souffrances m'ont séparée du genre humain, de ceux dont j'avais droit d'attendre des secours, seule je me chargerai de ma vengeance : personne ne m'aidera, mais chacun entendra parler de ce que j'oserai faire. Adieu. Ton mépris a rompu le dernier fil qui m'attachait à la race des hommes, la pensée que mes souffrances pourraient m'attirer la compassion du peuple dont je fis partie.

— Ulrique, dit Cedric ému de ces dernières paroles, n'as-tu donc conservé la vie au milieu de tant de crimes et de misères, que pour céder au désespoir, maintenant que tes yeux sont ouverts sur tes fautes, et que le repentir devrait trouver accès dans ton cœur?

— Tu connais peu le cœur humain, Cedric. Pour agir comme j'ai agi, pour penser comme j'ai pensé, il faut joindre à l'amour effréné du plaisir la soif insatiable de la vengeance et l'orgueilleuse satisfaction du commandement. Ce sont là des jouissances trop enivrantes pour que l'ame, en s'y livrant, puisse conserver la faculté du repentir. J'ai survécu à l'âge des passions; la vieillesse ne connaît pas de plaisir, les rides n'ont d'influence sur personne, et la vengeance même expire au milieu d'impuissantes malédictions. Vient alors le regret tardif et le remords avec tous ses serpens; l'avenir n'offre plus que désespoir, comme ceux des démons, mais les remords et les regrets ne sont pas le repentir. Au surplus, tu as fait naître en moi une nouvelle ame. Tu as raison, rien n'est impossible à celui qui ne craint pas de mourir. Tu m'as fait apercevoir de nouveaux moyens de vengeance, et sois sûr que je les saisirai. Ce sentiment n'avait eu sur moi jusqu'ici qu'un empire partagé avec d'autres passions; je vais désormais m'y livrer tout entière, et tu diras que, quelle qu'ait été la vie d'Ulrique, sa mort fut digne de la fille du noble Torquil. Des forces ennemies sont rassemblées autour des murs de ce détestable château; va te mettre à leur tête, et quand tu verras un drapeau rouge flotter sur la tour de l'est de ce donjon, ordonne l'assaut, presse vivement les Normands; ils auront assez d'ouvrage dans l'intérieur, et en dépit de leurs arcs et de leurs arquebuses, tes soldats escaladeront facilement les murailles. Adieu, pars, suis ton destin, et abandonne-moi au mien.

Cedric allait lui demander quelques renseignemens sur un projet

si imparfaitement annoncé, quand la voix de stentor de Front-de-Bœuf se fit entendre.

— A quoi s'amuse donc ce fainéant de prêtre? s'écria-t-il : de par Notre-Dame de Compostelle, j'en ferai un martyr, s'il s'arrête ici pour semer la trahison parmi mes gens!

— Une mauvaise conscience, dit Ulrique, est un véritable prophète; mais ne vous inquiétez point : partez, poussez le cri de guerre des Saxons; et si les Normands y répondent par le chant guerrier de Rollo, la vengeance se chargera du refrain.

A ces mots elle disparut par une porte dérobée, et Reginald entra dans l'appartement. Ce ne fut pas sans se faire violence que Cedric salua avec une feinte humilité le baron orgueilleux, qui lui rendit son salut par une légère inclination de tête.

— Vos pénitens, mon père, ont fait une longue confession. Je les en félicite : c'est leur dernière. Les avez-vous préparés à la mort?

— Ils s'attendaient à tout, répondit Cedric en aussi bon français qu'il le put, du moment qu'ils ont su au pouvoir de qui ils se trouvaient.

— Comment donc, messire frère, répondit Front-de-Bœuf, vous avez un accent qui sent le saxon!

— J'ai été élevé au couvent de Saint-Withold de Burton, répondit Cedric.

— Il aurait mieux valu pour toi que tu fusses né Normand, et cela m'aurait mieux convenu aussi; mais, dans le besoin, on ne peut choisir ses messagers. Ce couvent de Saint-Withold est un nid de hiboux qui vaut la peine d'être déniché; le moment viendra bientôt où le froc, de même que la cotte de mailles, cessera de protéger le Saxon.

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse, dit Cedric d'une voix tremblante de colère, ce que Front-de-Bœuf attribua à la crainte.

— Tu crois déjà apercevoir nos hommes d'armes dans ton réfectoire et dans tes celliers; mais rends-moi un service, et, quoi qu'il puisse arriver à tes confrères, tu pourras dormir dans ta cellule aussi tranquillement qu'un limaçon dans sa coquille.

— Faites-moi connaître vos ordres, dit Cedric avec une émotion qu'il cherchait à déguiser.

— Suis-moi par ce passage, et je te ferai sortir par la poterne.

Et, en montrant le chemin au prétendu frère, il lui donna ses instructions sur ce qu'il désirait de lui.

— Tu vois, sire moine, ce troupeau de pourceaux saxons qui ont osé environner mon château. Dis-leur tout ce qui te passera par la tête sur la faiblesse de cette forteresse, de manière à les retenir ici deux fois vingt-quatre heures, et porte sur-le-champ cet écrit..... Mais, un instant, sais-tu lire, messire prêtre ?

— Je ne sais lire que mon bréviaire, répondit Cedric, et j'en connais les caractères imprimés, parce que je sais la sainte messe par cœur, grâce à Notre-Dame et à saint Withold.

— C'est le messager qu'il me fallait, dit Front-de-Bœuf entre ses dents. Prends donc cette lettre, et porte-la au château de Philippe de Malvoisin. Tu diras que c'est moi qui t'envoie, qu'elle est écrite par le templier Brian de Bois-Guilbert, et que je le prie de la faire passer à York, avec toute la diligence que peut faire un cavalier bien monté. Dis-lui aussi qu'il ne soit pas inquiet : il nous trouvera frais et dispos derrière nos fortifications. Il serait honteux pour nous d'éprouver quelque crainte à la vue d'une troupe de misérables, habitués à fuir dès qu'ils voient flotter nos étendards et qu'ils entendent le bruit de nos chevaux. Je te le répète, prêtre, cherche dans ton cerveau quelques moyens pour engager ces drôles à conserver leur position jusqu'à l'arrivée de nos amis. Ma vengeance est éveillée ; c'est un faucon qui ne dort plus qu'il n'ait saisi sa proie.

— Par mon saint patron, dit Cedric avec plus d'énergie que son rôle n'exigeait, et par tous les saints qui ont vécu et qui sont morts en Angleterre, j'exécuterai vos ordres, et pas un Saxon ne s'éloignera de ces murs, si j'ai sur eux assez d'influence pour les retenir.

— Ah ! ah ! dit Front-de-Bœuf, tu parles avec bien de l'ardeur ! on dirait que tu prendrais plaisir à voir massacrer des Saxons ; et cependant tu es un marcassin de la même lignée !

Cedric était un mauvais adepte dans l'art de la dissimulation ; il aurait eu besoin d'avoir à ses côtés en ce moment son pauvre fou, dont l'esprit plus fertile lui aurait suggéré quelque réponse. Mais nécessité est mère d'invention, dit un ancien proverbe ; et il murmura, sous son capuchon, quelques mots qui firent croire à Front-de-Bœuf qu'il regardait comme des rebelles et des excommuniés les gens qui formaient ce rassemblement.

— De par Dieu ! s'écria Front-de-Bœuf, tu as dit la vérité : j'oubliais que les coquins peuvent détrousser un gros abbé saxon tout aussi bien que s'il était né de l'autre côté de la Manche. N'est-ce pas

le prieur Saint-Yves qu'ils ont lié à un chêne, et qu'ils ont forcé à chanter des psaumes, tandis qu'ils visitaient ses malles et ses valises ? Non, de par Notre-Dame ! c'est à Gauthier de Midleton, un de nos compagnons d'armes, qu'ils ont joué ce tour. Mais c'étaient des Saxons qui ont volé, dans la chapelle de Saint-Bees, chandeliers, calices et ciboirés, n'est-il pas vrai?

— C'étaient des hommes sans crainte de Dieu, dit Cedric.

— Sans doute, et qui ont bu tout le bon vin qui était en réserve pour faire ripaille en secret; car vous autres moines vous aimez mieux une table bien servie que le chœur de votre couvent. Prêtre, tu dois avoir fait vœu de tirer vengeance d'un tel sacrilége ?

— Oui, j'ai fait vœu de vengeance, répondit Cedric; saint Withold en est témoin.

Ils arrivèrent en ce moment à la poterne; et, ayant traversé le fossé sur une planche, ils gagnèrent une petite redoute servant de défense extérieure, qui communiquait à la campagne par une porte de sortie bien défendue.

—Pars donc, dit Front-de-Bœuf; et si tu exécutes fidèlement mon message, et que tu reviennes ici ensuite, tu y trouveras de la chair de Saxon à meilleur marché qu'on n'a jamais vendu celle de porc sur le marché de Sheffield. Ecoute, tu me parais un bon vivant; viens me revoir après l'affaire, et je te ferai boire de malvoisie ce qu'il faudrait pour enivrer tout ton couvent.

— J'espère bien que nous nous reverrons, dit Cedric.

— En attendant, prends ceci, dit le Normand. Et il lui mit dans la main, presque malgré lui, un besant d'or, en ajoutant : — Mais songe bien que si tu manques à ta parole, je t'arracherai ton froc et la peau qu'il couvre.

— Je te le permets, répondit Cedric en s'éloignant à grands pas, si tu ne trouves pas, quand nous nous reverrons, que je mérite un autre traitement. Se voyant alors assez éloigné du château, il se retourna vers Front-de-Bœuf, et, jetant le besant d'or de son côté: — Maudit Normand, s'écria-t-il, puisses-tu périr ainsi que ton argent!

Front-de-Bœuf n'entendit ces paroles que très imparfaitement, mais il vit son action, qui lui parut très suspecte. — Archers, cria-t-il aux sentinelles qui garnissaient les murailles, envoyez-moi une flèche dans le froc de ce moine. Mais non, ajouta-t-il quand il vit ses gens bander leurs arcs, ce serait inutile. Il faut nous fier encore à lui, à défaut de meilleur expédient. J'imagine qu'il n'o-

serait pas me trahir; au pis-aller je puis traiter avec ces chiens de Saxons que je tiens ici prisonniers. Holà! Giles, qu'on m'amène Cedric de Rotherwood et cet autre drôle qui est son compagnon, Athelstane de Coningsburgh, je crois. Ces misérables mots saxons sont si durs pour la langue d'un Normand! il en reste un goût de lard dans la bouche. Préparez-moi un flacon de vin, pour que je me la rince, comme dit le prince Jean: — qu'on le porte dans la salle d'armes, et conduisez-y les prisonniers.

On exécuta ses ordres. En entrant dans la salle gothique, ornée des trophées d'armes, fruits de sa valeur et de celle de son père, il trouva sur une table massive de bois de chêne un flacon de vin, et debout, en face, les deux captifs saxons, gardés par quatre soldats. Front-de-Bœuf commença par boire, et jeta ensuite les yeux sur ses prisonniers. Il n'avait vu Cedric que très rarement, car il évitait toute communication avec ses voisins saxons, et sortait rarement de ses domaines. Cette circonstance, jointe à l'obscurité qui régnait dans la salle, et à la manière dont Wamba cherchait à se couvrir de son manteau et de sa toque, fit qu'il ne s'aperçut pas que celui de ses prisonniers auquel il attachait le plus d'importance lui avait échappé.

— Mes braves Saxons, dit le Normand, comment vous trouvez-vous à Torquilstone? Sentez-vous ce que méritent votre *outrecuidance* et votre présomption, pour la manière dont vous avez osé vous conduire lors de la fête donnée par un prince de la maison d'Anjou? Avez-vous oublié comment vous avez répondu à l'hospitalité du prince royal Jean, hospitalité dont vous étiez si peu dignes? De par Dieu et saint Denis, si vous ne me payez une riche rançon, je vous ferai pendre par les pieds aux barres de fer de ces fenêtres, jusqu'à ce que les corbeaux et les vautours aient fait de vos corps deux squelettes. Eh bien! parlerez-vous, chiens de Saxons? Quelle somme m'offrez-vous pour racheter votre misérable vie? Vous, sire de Rotherwood, que me donnerez-vous?

— Pas un zeste, répondit Wamba. Depuis que je suis au monde j'ai toujours marché la tête en haut, et l'on dit pourtant que j'ai le cerveau tourné; si vous la placez en bas, cela me remettra peut-être dans mon bon sens: c'est une épreuve à faire.

— Sainte Geneviève! s'écria Front-de-Bœuf, qui diable peut parler ainsi?

D'un revers de main, il fit tomber la toque de Cedric que por-

tait le bouffon, et écartant son manteau, il vit les marques certaines de sa servitude, le collier de cuivre autour du cou.

— Giles, Clément, chiens de vassaux, s'écria le Normand furieux, qui donc m'avez-vous amené ici ?

— Je crois que je puis vous l'apprendre, dit De Bracy, qui entrait en ce moment : c'est le fou de Cedric, celui qui escarmoucha si noblement avec Isaac d'York, pour une dispute de préséance.

— Je réglerai cette affaire entre eux, dit Front-de-Bœuf, en les faisant pendre au même gibet, à moins que son maître et ce verrat de Coningsburgh ne mettent à leurs jours un bien haut prix. Il faut que Cedric abandonne tous ses biens, qu'il fasse retirer cet essaim de bandits qui entourent mon château, qu'il renonce à ses prétendues prérogatives, qu'il se reconnaisse serf et vassal : trop heureux si, dans le monde nouveau qui va commencer, je veux bien lui laisser le droit de respirer. Allez, dit-il à deux de ses gardes, allez me chercher le véritable Cedric ; je vous pardonne d'autant plus volontiers votre méprise, que vous n'avez fait que prendre un fou pour un franklin saxon.

— Oui, dit Wamba, mais Votre Excellence chevaleresque trouvera ici plus de fous que de franklins.

— Que veut dire cet esclave ? demanda Front-de-Bœuf aux gardes qui l'avaient amené. Et ceux-ci, en hésitant, dirent que si cet individu n'était pas Cedric, ils ne pouvaient concevoir ce qu'il était devenu.

— De par tous les saints du paradis, dit De Bracy, il faut qu'il se soit échappé sous les habits du moine !

— De par tous les diables de l'enfer, s'écria Front-de-Bœuf, c'est donc le verrat de Rotherwood que j'ai conduit à la poterne, et à qui j'ai moi-même ouvert la porte ! Quant à toi, dit-il à Wamba, toi dont la folie a mis en défaut la sagesse d'idiots plus imbéciles encore que toi, je te donnerai les saints ordres ; je ferai faire ta tonsure. Qu'on lui arrache la peau de la tête, et qu'on le précipite du haut des murailles ! Eh bien ! ton métier est de plaisanter, plaisante donc maintenant !

— Vous me traitez beaucoup mieux que vous ne me l'aviez promis, noble chevalier, répondit Wamba, que les approches de la mort ne pouvaient faire renoncer à ses habitudes de bouffonnerie : je suis arrivé dans votre château simple moine, et, grâce à la calotte rouge dont vous me parlez, j'en sortirai cardinal.

— Le pauvre diable, dit De Bracy en riant, veut mourir fidèle à sa vocation. Je vous demande sa grâce, Front-de-Bœuf ; faites-moi

présent de ce serf, il divertira ma compagnie franche. Qu'en dis-tu, bouffon? acceptes-tu ma proposition, et veux-tu me suivre à la guerre?

— Sans doute, répondit Wamba; avec la permission de mon maître, bien entendu : car vous voyez cela, ajouta-t-il en touchant son collier, je ne puis le quitter autrement que de son consentement.

— Je te réponds, dit De Bracy, qu'une bonne lime normande t'aura bientôt débarrassé de ce collier saxon.

— Oui, noble sire, repartit Wamba, et de là vient le proverbe: — Scie normande sur le chêne saxon; — joug normand sur cou saxon; — cuiller normande dans le plat saxon; — l'Angleterre gouvernée selon le caprice des Normands. Allons, tant que cela durera, adieu le bonheur de l'Angleterre.

— A quoi pensez-vous, De Bracy, dit Front-de-Bœuf, d'écouter les sornettes d'un fou, quand le château est menacé de destruction? Ne voyez-vous pas que notre dépêche est interceptée, qu'elle n'arrivera pas à sa destination, que nous n'avons pas de secours à attendre : tout cela, grâce aux manœuvres d'un vil bouffon dont vous vous déclarez le protecteur? Ne devons-nous pas à chaque instant nous attendre à un assaut?

— Aux murailles donc! aux murailles! s'écria De Bracy; dans le moment du danger, m'avez-vous jamais vu plus triste? Qu'on appelle le templier! qu'il défende sa vie avec la moitié seulement du courage qu'il a montré en défendant son ordre. Venez vous-même vous poster sur les murailles avec votre taille de géant; je ne me ménagerai pas de mon côté; et, croyez-moi, il serait aussi facile à ces outlaws saxons d'escalader le ciel que de prendre d'assaut le château de Torquilstone. Au surplus, si vous voulez traiter avec eux, que n'employez-vous la médiation de ce digne franklin, dont les regards sont, depuis long-temps, amoureusement fixés sur ce flacon de vin? Tenez, Saxon, dit-il à Athelstane en lui présentant une coupe pleine, rincez-vous le gosier avec cette noble liqueur, et prenez des forces pour nous dire ce que vous nous offrez pour votre rançon.

— Mille marcs d'argent, répondit Athelstane, si vous me rendez la liberté ainsi qu'à mes compagnons.

— Et nous garantis-tu, lui demanda Front-de-Bœuf, la retraite de ces brigands, l'écume du genre humain, qui entourent ce château, et qui violent la paix de Dieu et du roi?

— Je ferai mes efforts pour les y déterminer, et je suis sûr que le noble Cedric me secondera de tout son pouvoir.

— Nous voilà donc d'accord, dit Front-de-Bœuf: toi et les tiens, vous serez remis en liberté, et la paix est rétablie entre nous, moyennant le paiement de mille marcs d'argent. Cette rançon est bien faible, Saxon, et tu dois être reconnaissant de notre modération. Mais fais bien attention que le traité ne comprend pas le juif Isaac.

— Ni sa fille Rebecca, dit le templier qui venait d'arriver.

— Ni la suite du Saxon Cedric, ajouta Front-de-Bœuf.

— Ni lady Rowena, s'écria De Bracy. Il ne sera pas dit qu'on m'enlèvera une telle prise sans me la disputer la lance à la main.

— Ni ce misérable bouffon, dit encore Front-de-Bœuf. Je prétends en faire un exemple qui frappe de terreur tous les gens de sa sorte qui voudraient faire servir leur folie à un complot.

— Je suis chrétien, dit Athelstane d'un ton ferme et assuré, et je n'ai pas stipulé pour les infidèles : faites-en tout ce qu'il vous plaira. Mais, en vous offrant mille marcs d'argent pour ma rançon et celle de mes compagnons, j'ai entendu comprendre sous ce nom toute la suite de Cedric. Lady Rowena est ma fiancée, et vous me ferez tirer par quatre chevaux indomptés avant que je consente à renoncer à elle. Quant au serf Wamba, il a sauvé aujourd'hui la vie de Cedric, et je perdrai la mienne plutôt que de souffrir qu'on fasse tomber un cheveu de sa tête.

—Ta fiancée! s'écria De Bracy : lady Rowena la fiancée d'un vassal comme toi! Tu rêves, Saxon; tu penses que tes sept royaumes subsistent encore. Apprends que les princes de la maison d'Anjou n'accordent point leurs pupilles à des hommes d'un lignage tel que le tien.

— Mon lignage, orgueilleux Normand, répondit Athelstane, sort d'une source plus pure et plus ancienne que celle d'un mendiant français qui gagne sa vie en vendant le sang d'une troupe de brigands rassemblés sous son misérable étendard. Mes ancêtres étaient souverains en ce pays. Braves à la guerre, sages pendant la paix, ils nourrissaient dans leur palais plus de centaines de sujets loyaux, que tu ne comptes d'individus dans ta bande. Leur gloire a été célébrée par les ménestrels, et leurs lois conservées dans le Wittenagemotes; leurs dépouilles mortelles ont reçu les honneurs de la sépulture au milieu des prières des saints, et de magnifiques églises se sont élevées sur leurs tombeaux.

— Qu'as-tu à répondre, De Bracy? dit Front-de-Bœuf dont la malignité naturelle trouvait du plaisir à voir humilier son compagnon : le Saxon a frappé juste.

— Aussi juste, répliqua De Bracy d'un air d'insouciance, que peut frapper un captif dont les mains sont liées, et à qui l'on veut bien laisser l'usage de la langue. Mais tes belles paroles, camarade, dit-il à Athelstane, ne rendront pas la liberté à lady Rowena.

Athelstane, qui faisait rarement de si longs discours, même sur le sujet qui l'intéressait le plus, ne répondit rien, et la conversation fut interrompue par l'arrivée d'un garde qui annonça qu'un moine venait de se présenter à la poterne, et demandait à entrer.

— Au nom de saint Bennet, prince de tous ces mendians désœuvrés, dit Front-de-Bœuf, est-ce un véritable moine pour cette fois? — ou est-ce encore un imposteur? Fouillez-le : qu'on le questionne avant de le laisser entrer, car, si vous vous laissez tromper une seconde fois, je vous ferai arracher les yeux, et à la place on mettra des charbons ardens.

— Je consens à être exposé à tout votre courroux, seigneur, dit Giles, si ce n'est pas un véritable moine. Votre écuyer Jocelyn le connaît parfaitement. C'est le frère Ambroise, il vient de la part du prieur de Jorvaulx.

— Faites-le entrer, répondit Front-de-Bœuf : il nous apporte sans doute des nouvelles de son maître jovial. Il faut que le diable soit en vacances, et que les prêtres n'aient rien à faire, puisqu'ils courent les champs de cette manière. Gardes, faites retirer les prisonniers; et toi, Saxon, songe à tout ce que tu viens d'entendre.

— Je demande à être honorablement traité, dit Athelstane, à être logé et nourri comme l'exige mon rang, et comme doit l'être un homme qui est en traité pour sa rançon. En outre, je somme celui qui se regarde comme le plus brave de vous, de me rendre raison, corps à corps, de l'attentat commis contre ma liberté. Ce défi a dû t'être transmis par ton écuyer tranchant; tu n'en as fait nul compte, et tu dois y répondre. Voici mon gant.

— Je ne reçois pas le défi de mon prisonnier, et aucun de mes amis n'y répondra. Giles, ramasse le gant de ce franklin, suspends-le à un de ces bois de cerf, et qu'il y reste jusqu'à ce que son maître soit en liberté. Alors, s'il ose le redemander, ou affirmer qu'il a été fait mon prisonnier illégalement, il parlera à un homme

qui n'a jamais refusé de rencontrer son ennemi, à pied ou à cheval, seul à seul ou à la tête de ses vassaux.

Les prisonniers se retirèrent, et l'on fit entrer le frère Ambroise, qui paraissait troublé et consterné.

— Voilà un vrai *pax vobiscum*, dit Wamba en passant près de lui : les autres n'étaient que de la fausse monnaie.

— Sainte Vierge ! dit le moine en jetant les yeux sur les trois chevaliers, je suis enfin en sûreté, et parmi des chrétiens !

— Oui, oui, tu es en sûreté, dit De Bracy ; et, quant aux chrétiens, tu vois ici le brave baron Reginald Front-de-Bœuf qui a les juifs en horreur, et le vaillant chevalier templier Brian de Bois-Guilbert, dont le métier est de tuer des Sarrasins. Si tu ne reconnais pas de bons chrétiens à ces marques, je ne sais ce que tu peux désirer de plus.

— Vous êtes amis et alliés de notre révérend père en Dieu Aymer, prieur de Jorvaulx, dit le moine sans faire attention au ton de plaisanterie de De Bracy : comme chevaliers et comme chrétiens, vous lui devez secours et protection, car le bienheureux saint Augustin l'a dit dans son traité *de Civitate Dei*.....

— Que dit le diable ? interrompit Front-de-Bœuf ; ou plutôt, que dis-tu, messire prêtre ? nous n'avons pas le temps en ce moment d'écouter des citations des saints pères.

— *Sancta Maria !* s'écria le frère : comme ces laïcs sont prompts à s'emporter ! Apprenez donc, braves chevaliers, que des brigands sacriléges, n'ayant ni crainte de Dieu ni respect pour son Eglise, et sans égards pour la bulle du Saint-Siége, *Si quis, suadente diabolo*....

— Frère prêtre, dit le templier, nous savons, ou du moins nous devinons ce que tu viens nous annoncer. Mais, dis-nous le clairement, le prieur est-il fait prisonnier, et par qui ?

— Hélas ! répondit le frère Ambroise, il est entre les mains des enfans de Bélial, qui infestent ces bois et qui méprisent le saint texte : — Ne touchez pas mes oints et ne faites point de mal à mes prophètes.

— Voilà une nouvelle besogne pour nos lances, Messieurs, dit Front-de-Bœuf à ses compagnons : et ainsi, au lieu de nous donner des secours, c'est à nous que le prieur de Jorvaulx en demande. On tire beaucoup d'aide au besoin de tous ces fainéans hommes d'église ! Mais voyons, prêtre, explique-toi : qu'est-ce que ton maître attend de nous ?

— Violence a été faite à mon révérend supérieur, dit Ambroise, au mépris du texte que je vous ai déjà cité; les fils de Bélial ont pillé ses malles et ses valises, lui ont pris deux cents marcs d'argent fin, et en exigent une somme encore plus considérable avant de le laisser sortir de leurs mains; il vous prie donc, comme ses dignes amis, de le sauver, soit en payant sa rançon, soit par la force de vos armes, comme vous le jugerez plus convenable.

— Au diable soit le prieur! s'écria Front-de-Bœuf: il faut qu'il ait bien arrosé son déjeuner ce matin! Où ton maître a-t-il jamais vu un baron normand ouvrir sa bourse pour venir au secours d'un ecclésiastique dont les sacs sont dix fois plus enflés que les nôtres? et comment pourrions-nous le délivrer par la force des armes, quand le parti qui s'est emparé de sa personne est dix fois plus nombreux que le nôtre, et quand nous nous attendons à chaque instant à soutenir un assaut?

— Et c'est ce que j'allais vous dire, répondit le moine, si votre promptitude ne m'eût interrompu. Mais, Dieu me fasse grâce! je ne suis plus jeune, et la vue seule de ces bandits suffit bien pour troubler le cerveau d'un vieillard. C'est pourtant la vérité qu'il se forme un camp à deux pas, et qu'on prépare une attaque contre les murs de ce château.

— Aux murailles! aux murailles! s'écria De Bracy: voyons quels sont les projets de ces drôles. En parlant ainsi, il ouvrit une fenêtre qui conduisait à une sorte de plate-forme ou de balcon, d'où, ayant regardé, il dit à ses compagnons:

— De par saint Denis! le vieux moine a raison: ils placent des mantelets et des pavois[1] en face du château, et une foule d'archers sur la lisière du bois semble un nuage noir, précurseur de la grêle.

Front-de-Bœuf s'approcha; et, ayant vu les dispositions de l'ennemi, il donna du cor, rassembla ses gens, et leur ordonna de se rendre à leur poste sur les murailles.

— De Bracy, s'écria-t-il, charge-toi de la défense du château du côté de l'est, où les murs ont le moins d'élévation; noble Bois-Guilbert, ta profession t'a appris l'art de la défense comme celui de l'attaque, veille sur le côté de l'occident; moi je me tiendrai à la haute tour. Cependant, mes amis, ne vous bornez pas à dé-

1. Les mantelets étaient des défenses mobiles et temporaires formées de planches sous le couverts desquelles les assaillans allaient à l'assaut des places fortifiées. Les pavois étaient une espèce de large bouclier couvrant la personne entière dans les mêmes occasions.

fendre un seul point ; il faut aujourd'hui que nous soyons partout en même temps ; que nous nous multipliions, en quelque sorte, de manière à porter du secours et à inspirer la confiance partout où l'attaque sera la plus chaude. Nous sommes en petit nombre ; mais le courage et l'activité peuvent y suppléer, puisque nous n'avons affaire qu'à de misérables paysans.

— Mais, nobles chevaliers, dit le frère Ambroise conservant son sang-froid au milieu de ces préparatifs de défense, personne de vous ne voudra-t-il entendre le message du révérend père en Dieu Aymer, prieur de Jorvaulx ? Je vous supplie de m'écouter, noble sire Reginald !

—Adresse tes prières au ciel, répondit celui-ci, car nous n'avons pas le temps de les écouter sur la terre. Holà ! Anselme, faites bouillir de l'huile et de la poix, pour en arroser la tête de ces révoltés audacieux. Faites préparer les arcs et les arbalètes [1]. Qu'on arbore ma bannière à tête de taureau ! Les traîtres verront bientôt à qui ils ont affaire aujourd'hui.

— Mais, noble Reginald, dit le moine persistant dans ses efforts pour attirer son attention, songez à mon vœu d'obéissance, et permettez-moi de m'acquitter du message de mon supérieur.

— Qu'on me débarrasse de ce radoteur, dit Front-de-Bœuf ; qu'on l'enferme dans la chapelle, et qu'il y dise son chapelet jusqu'à la fin de tout ceci. Ce sera une chose nouvelle pour les saints de Torquilstone d'entendre des *Pater* et des *Ave*. Je ne crois pas que cela leur soit arrivé depuis qu'ils sont sortis de la carrière.

— Ne blasphémez pas les saints, sire Reginald, dit De Bracy : nous aurons besoin aujourd'hui de leur aide pour venir à bout de cette canaille.

— Je n'en attends pas grand secours, à moins que nous ne les jetions du haut des murs sur la tête de ces coquins. Il y a un saint Christophe qui écraserait à lui seul toute une compagnie.

Pendant cette conversation, le templier examinait les travaux des assiégeans avec plus d'attention que le brutal Front-de-Bœuf ou son étourdi compagnon.

—Sur la foi de mon ordre, dit-il, ces gaillards poussent les approches avec plus d'ordre et de jugement que je ne m'y serais

1. Le javelot (*bolt*) était la flèche particulière à l'arc, comme celle de l'arbalète était appelée (*a shaft*) flèche, dard, d'où vient le proverbe anglais : *J'en ferai, soit un javelot, soit une flèche* ; c'est à-dire je ferai de telle chose l'usage qui me conviendra.

attendu. Voyez comme ils savent avec adresse se faire un rempart de chaque arbre et du moindre buisson! Comme ils profitent du mantelet qu'ils avancent, pour se mettre à l'abri des traits et des flèches. Je ne vois parmi eux ni bannière ni étendard, mais je gagerais ma chaîne d'or qu'ils sont guidés par quelque chevalier, par quelque homme instruit dans la pratique des armes.

— Il n'y a nul doute, dit De Bracy : je vois briller le casque et l'armure d'un chevalier. Ne voyez-vous pas là-bas un homme de grande taille, couvert d'armes noires, qui fait ranger une troupe d'archers? De par saint Denis! je crois que c'est celui que nous avions nommé le *Noir-Fainéant*, qui vous fit vider les arçons, Front-de-Bœuf, dans le tournoi d'Ashby.

— J'en suis ravi, dit Front-de-Bœuf : il vient sans doute pour me donner ma revanche. Il faut que ce soit quelque vilain, puisqu'il n'a pas osé se montrer après le tournoi, pour réclamer le prix que le hasard lui avait fait adjuger. Je l'aurais inutilement cherché dans les rangs où les nobles et les chevaliers cherchent leurs ennemis, et je suis charmé de le rencontrer au milieu de cette canaille.

L'ennemi paraissant faire très sérieusement des dispositions pour attaquer, on suspendit la conversation. Les chevaliers se rendirent chacun à son poste, à la tête du petit nombre d'hommes qu'il avait à sa suite; ils n'étaient pas en nombre suffisant pour garnir la totalité des murailles, mais ils attendirent avec calme et courage l'assaut dont ils étaient menacés.

CHAPITRE XXVIII.

Ces êtres séparés du reste des humains
Ont contre tous les maux des secrets souverains.
Au milieu des déserts et des bois qu'ils fréquentent
Des herbes et des fleurs sous leurs pas se présentent,
Que les autres mortels verraient avec mépris,
Et que leur main habile orne d'un nouveau prix.

Le Juif de Malte.

Il faut que notre histoire rétrograde de quelques pages, pour informer le lecteur de plusieurs circonstances qu'il lui importe de connaître pour comprendre le reste de notre récit. Sa propre intelligence doit déjà lui avoir fait supposer que lorsque Ivanhoe

tomba de faiblesse, et parut abandonné du monde entier, Rebecca obtint de son père, à force d'importunités, de faire transporter ce jeune guerrier dans la maison que ce juif habitait alors dans un faubourg d'Ashby.

En toute autre circonstance, il n'aurait pas été difficile d'y faire consentir Isaac, car il était naturellement humain et reconnaissant; mais il avait aussi les préjugés et les scrupules de sa nation persécutée, et c'était ce qu'il s'agissait de vaincre.

— Bienheureux Abraham! s'écria-t-il, c'est un brave jeune homme, et mon cœur saigne de voir son sang couler sur un hoqueton si bien brodé, et sur un corselet d'étoffe si précieuse. Mais le transporter dans notre maison! y avez-vous bien réfléchi, ma fille? il est chrétien, et, d'après notre loi, nous ne devons avoir de rapports avec l'étranger et le gentil que pour les affaires de notre commerce.

— Ne parlez pas ainsi, mon père, répondit Rebecca : il est bien vrai que nous ne devons pas nous joindre à eux dans les plaisirs des festins; mais quand il est blessé et malheureux, le gentil devient le frère du juif.

— Je voudrais bien savoir ce que le rabbin Jacob Ben Tudela en penserait. Cependant il ne faut pas que le brave jeune homme périsse, faute de secours. Seth et Reuben n'ont qu'à le porter à Ashby.

— Qu'ils le placent dans ma litière, mon père; je monterai un des palefrois.

— Ce serait vous exposer aux regards profanes des enfans d'Israël et d'Edom, dit Isaac à voix basse en regardant d'un air d'inquiétude les chevaliers et les écuyers qu'on voyait encore de tous côtés. — Mais Rebecca faisait déjà exécuter son projet charitable, sans écouter ce que disait son père, quand celui-ci, la tirant doucement par la manche de sa robe : — Par la barbe d'Aaron! s'écria-t-il d'une voix troublée, et si ce brave jeune homme venait à mourir dans notre logis, ne nous rendrait-on pas responsables de son sang? ne serions-nous pas mis en pièces par le peuple?

— Il ne mourra pas, mon père! dit Rebecca en repoussant Isaac avec douceur; il ne mourra pas, à moins que nous ne l'abandonnions, et en ce cas nous serions véritablement responsables de sa mort devant Dieu et devant les hommes.

— Oui, j'en conviens, chaque goutte de son sang que je vois couler me fait autant de peine que si c'était un besant d'or sortant

de ma bourse. Je sais que les leçons de Miriam, fille du rabbin Manassès de Bysance, dont l'ame est dans le paradis, vous ont rendue savante dans l'art de guérir, et que vous connaissez la vertu des plantes et la force des élixirs. Faites donc ce que vous voudrez : vous êtes une excellente fille, une bénédiction, une couronne de gloire, un cantique d'allégresse pour moi, pour ma maison et pour le peuple de mes pères.

Les appréhensions d'Isaac n'étaient pourtant pas mal fondées, et la généreuse bienfaisance de sa fille reconnaissante l'exposa, en retournant à Ashby, aux regards licencieux de Brian de Bois-Guilbert. Le templier, l'ayant aperçue sur la route, passa et repassa deux fois devant elle pour mieux la voir, en jetant sur la belle Juive des regards enflammés et audacieux. Nous avons déjà vu quelles furent les suites de l'admiration qu'elle lui avait inspirée, lorsqu'elle fut en la puissance de ce chevalier sans principes.

Rebecca ne perdit pas un instant pour faire transporter le blessé dans la demeure de son père. Là elle examina ses blessures, et les pansa de ses propres mains. Mes jeunes lecteurs qui ont lu des romans de chevalerie doivent se rappeler que les femmes, dans ces siècles d'ignorance, comme on les appelle, étaient souvent initiées dans les mystères de la chirurgie, et que le valeureux chevalier devait fréquemment sa guérison aux mains de la belle dont les yeux avaient fait une blessure encore plus profonde à son cœur.

Mais à cette époque les juifs des deux sexes possédaient et exerçaient l'art de la médecine dans toutes ses branches; et les plus puissans barons, les monarques mêmes, quand ils étaient malades ou blessés, se confiaient souvent aux soins de quelque personne habile de cette race proscrite. Les chrétiens croyaient assez généralement que les rabbins juifs étaient profondément versés dans les sciences occultes, et surtout dans l'art cabalistique, qui tirait son nom et son origine des études des sages d'Israël; néanmoins on n'en montrait pas moins d'empressement pour obtenir leurs secours. Les rabbins eux-mêmes ne désavouaient pas les connaissances surnaturelles qu'on leur supposait, parce que cette idée n'ajoutait rien à la haine sans bornes qu'on leur avait vouée, et qu'elle diminuait le mépris dont cette haine était mêlée. Un magicien juif pouvait inspirer la même horreur qu'un juif usurier, mais il ne pouvait être aussi méprisé. Il est d'ailleurs probable, si l'on fait attention aux cures merveilleuses qui leur furent attri-

buées, que les juifs possédaient quelques secrets particuliers en médecine qu'ils avaient grand soin de cacher aux chrétiens parmi lesquels ils demeuraient.

La belle Rebecca, instruite dans toutes les connaissances particulières à sa nation, en avait profité au-delà de ce qu'on aurait pu attendre de son âge, de son sexe, et même du temps où elle vivait. Elle avait reçu des leçons de l'art de guérir de Miriam, vieille juive, fille d'un de leurs plus célèbres docteurs, qui aimait Rebecca comme sa fille, et qui, disait-on, lui avait communiqué tous les secrets qu'elle tenait elle-même de son père. Le destin de Miriam avait été d'être sacrifiée au fanatisme du siècle; mais ses secrets lui avaient survécu dans son élève intelligente.

Aussi distinguée par ses connaissances que par ses charmes, Rebecca était universellement révérée et admirée par sa nation, qui la regardait presque comme une de ces femmes favorisées de Dieu dont parle l'histoire sainte. Son père lui-même, par respect pour ses talens, autant que par un effet de la tendresse sans bornes qu'il avait pour elle, lui accordait plus de liberté que n'en donnaient aux personnes de son sexe les usages de ce peuple; et, comme nous venons de le voir, il se laissait souvent guider par son opinion, jusqu'à lui sacrifier la sienne.

Quand Ivanhoe arriva chez Isaac, il avait perdu connaissance, ce qui était la suite de sa blessure. Rebecca, après lui avoir appliqué les vulnéraires qu'elle jugea propres à le guérir, dit à son père que, si la fièvre ne survenait pas, ce qu'on pouvait espérer d'après la quantité de sang qu'il avait perdue, et que si le baume de Miriam n'avait pas perdu sa vertu, il n'y avait rien à craindre pour la vie du blessé, et qu'on pourrait le transporter à York le jour suivant. Ces paroles firent pâlir Isaac. Sa charité se serait volontiers bornée à laisser le blessé dans la maison où il se trouvait à Ashby, en disant au juif à qui elle appartenait qu'il se chargerait de lui rembourser tous les frais; mais Rebecca s'y opposa, pour plusieurs raisons dont nous ne citerons que deux, parce qu'elles parurent de poids à son père. L'une était qu'elle ne confierait à personne, pas même à un médecin de sa propre tribu, la fiole du baume nécessaire pour achever la guérison du blessé, de crainte qu'on ne parvînt à en découvrir la composition; l'autre, que ce chevalier, Wilfrid d'Ivanhoe, était le favori de Richard Cœur-de-Lion; et que, si ce monarque revenait en Angleterre, Isaac, qui avait fourni au prince Jean des sommes considérables pour servir

ses projets de rébellion, aurait grand besoin d'un protecteur puissant qui voulût intercéder en sa faveur auprès du roi.

— Tout cela est vrai et raisonnable, Rebecca, lui dit son père cédant à la force de ces argumens. Ce serait offenser Dieu que de risquer de trahir les secrets de la bienheureuse Miriam, car les biens qu'accorde le ciel ne doivent pas être inconsidérément jetés à la tête des autres, n'importe que ce soient des marcs d'or et d'argent, ou des connaissances secrètes et mystérieuses; il faut en laisser dépositaires ceux qui ont reçu cette faveur de la Providence. Quant à celui que les Nazaréens d'Angleterre appellent *Cœur-de-Lion*, assurément il vaudrait mieux pour moi tomber dans les griffes d'un lion d'Idumée que dans ses mains, s'il vient à apprendre les affaires que j'ai faites avec son frère. J'ouvre donc l'oreille à vos avis; ce brave jeune homme viendra avec nous à York: notre maison sera la sienne jusqu'à ce qu'il soit guéri de ses blessures; et si le Cœur-de-Lion revient dans ce pays, comme le bruit s'en répand, ce chevalier sera pour moi comme un mur de défense contre la colère du roi. S'il ne revient pas, Wilfrid pourra me rembourser mes frais, quand il aura gagné quelques bonnes dépouilles à la pointe de sa lance, comme il l'a fait hier et aujourd'hui: car c'est un brave jeune homme, fidèle à ses engagemens, exact au jour et à l'heure; il rend ce qu'il a emprunté, il paie ce qu'il doit, il secourt l'Israélite, et même le fils de la maison de mon père, quand il se trouve entouré de voleurs et d'enfans de Bélial.

Ce ne fut que vers le soir qu'Ivanhoe recouvra l'usage de ses sens. Il sortit comme d'un profond sommeil, son esprit étant encore plongé dans un état de stupeur et de confusion. Il fut pendant quelque temps incapable de se rappeler exactement les circonstances qui avaient précédé sa chute dans la lice, et de suivre la chaîne des évènemens auxquels il avait pris tant de part depuis la veille. Aux souffrances que lui causaient ses blessures, à son état de faiblesse et d'épuisement, se mêlait un souvenir vague de combats, de coups portés et reçus; il voyait les coursiers s'élancer l'un contre l'autre, se choquer, se renverser; il entendait le cliquetis des armes, les cris des combattans, et tout le tumulte d'une bataille. Il fit un effort douloureux pour écarter le rideau du lit où on l'avait placé, et il y réussit, quoique non sans quelque difficulté.

A sa grande surprise, il se trouva dans un appartement magnifiquement meublé à la manière des Orientaux, de sorte qu'il crut un moment qu'on l'avait de nouveau transporté en Palestine pen-

dant qu'il avait perdu tout sentiment. On pense bien que cette illusion ne fut pas détruite quand il vit entrer avec précaution dans la chambre une femme richement vêtue, mais dont la parure annonçait le goût asiatique plutôt que celui de l'Europe, et qui était suivie d'une servante au teint cuivré.

C'était une sorte d'apparition pour le chevalier blessé; il allait lui adresser la parole, quand, mettant un doigt sur sa bouche, elle lui fit signe de garder le silence. La suivante découvrit le côté d'Ivanhoe, et la belle juive vit avec plaisir, par l'état de la blessure, que ses soins ne seraient pas sans succès. Elle remplit cette fonction avec une modestie et une simplicité pleine de grâce et de dignité, qui même dans un siècle plus civilisé auraient écarté d'elle tout ce qui dans ces soins pouvait répugner à la délicatesse d'une femme. Ce n'était plus une jeune beauté courbée sur le lit d'un blessé, et mettant un appareil sur ses blessures; cette idée s'évanouissait pour faire place à celle d'un esprit bienfaisant cherchant à soulager la douleur et à détourner le coup de la mort. Rebecca donna quelques courtes instructions, en hébreu, à sa vieille domestique, et celle-ci, habituée à servir d'aide à sa maîtresse en pareilles occasions, exécuta ses ordres à l'instant.

Les accens d'une langue étrangère paraissent ordinairement durs à l'oreille de celui qui ne la comprend pas; mais, sortant de la bouche de la belle Rebecca, ils produisirent cet effet romanesque que l'imagination attribue aux charmes d'une fée bienfaisante. Ils étaient inintelligibles pour Ivanhoe; mais la voix si douce qui les prononçait, le regard plein de bonté qui les accompagnait, les rendaient touchans, et les faisaient arriver jusqu'au cœur. Sans se permettre une seule question, Ivanhoe laissa panser sa blessure, et ce ne fut que lorsqu'il vit celle qui lui avait prodigué ses soins près de se retirer, qu'il se détermina à lui adresser la parole.

— Jeune et charmante fille, lui dit-il en arabe, car il avait appris cette langue dans ses voyages en Orient, et le costume de Rebecca portait à croire qu'elle devait lui être familière : — Je demande à votre courtoisie....

La belle juive l'interrompit : — Sire chevalier, lui dit-elle, je parle anglais, et je suis née en Angleterre, quoique mon costume et ma famille appartiennent à un autre pays. Et en prononçant ces paroles, un léger sourire anima un instant sa physionomie, dont l'expression habituelle était celle d'une mélancolie rêveuse.

— Noble demoiselle, reprit Ivanhoe; mais Rebecca se hâta de l'interrompre une seconde fois.

— Ne me donnez pas l'épithète de noble, sire chevalier. Il est bon que vous sachiez dès à présent que celle qui vous donne des soins n'est qu'une pauvre juive, la fille d'Isaac d'York, à qui vous avez récemment rendu un si grand service. Il est bien juste que lui et toute sa famille vous donnent en ce moment tous les secours qu'exige votre situation.

Je ne sais trop si la belle Rowena aurait été très satisfaite de l'espèce d'émotion avec laquelle le chevalier, qui lui était tout dévoué, avait jusqu'alors fixé ses regards enchantés sur les traits charmans et les beaux yeux de l'aimable Rebecca, ces yeux dont l'éclat était adouci en partie par les longs cils qui semblaient leur servir de voile, et qu'un ménestrel aurait comparés à l'étoile du soir dardant ses rayons à travers un berceau de jasmin. Mais Ivanhoe était trop bon catholique pour conserver un instant ces sentimens favorables à une juive. Rebecca l'avait prévu, et c'était pour cela même qu'elle s'était empressée de lui faire connaître le nom et la condition de son père. Cependant (car la belle et sage fille d'Isaac n'était pas exempte de toutes les faiblesses humaines) elle ne put retenir un soupir quand elle vit le regard d'admiration respectueuse, et même de tendresse, qu'Ivanhoe avait jeté sur sa bienfaitrice inconnue, se changer tout à coup en un air froid et glacial qui n'annonçait qu'une reconnaissance forcée et pénible, parce qu'elle était due à un individu d'une race proscrite, dont on ne recevait un service qu'à regret. Ce n'était pas que les yeux d'Ivanhoe eussent exprimé d'abord un sentiment plus vif que cet hommage que la jeunesse rend toujours à la beauté; mais il n'en était pas moins mortifiant qu'un seul mot eût suffi pour priver la pauvre Rebecca d'un tribut auquel on ne peut supposer qu'elle ignorât qu'elle aurait eu des droits si elle ne fût née dans une caste à laquelle on ne pouvait l'offrir honorablement.

Elle avait trop de justice et de bonté pour faire un crime à Ivanhoe de partager les préjugés universels de son siècle et de sa religion; au contraire, quoique bien convaincue que son malade ne la regardait plus que comme appartenant à une race frappée de réprobation, et avec laquelle on ne devait avoir que les relations que la nécessité rendait indispensables, elle ne cessa de lui prodiguer les soins les plus attentifs. Elle lui fit part de l'obligation où

se trouvait son père de partir pour York, et du dessein qu'il avait formé de le faire transporter chez lui, et de l'y garder jusqu'à ce que ses blessures fussent parfaitement guéries. Ivanhoe montra une grande répugnance pour ce projet, et il la motiva sur le désir qu'il avait de ne pas causer plus long-temps tant d'embarras à ses bienfaiteurs.

— Ne peut-on trouver dans les environs d'Ashby, demanda-t-il, quelque franklin saxon, ou même quelque riche paysan qui consente à recevoir chez lui un compatriote blessé, jusqu'à ce qu'il soit en état de reprendre son armure? n'y a-t-il pas quelque couvent où l'on puisse me recevoir? enfin ne pourrait-on me transporter jusqu'à Burton, où je suis sûr d'être bien accueilli par mon parent Waltheof, abbé de Saint-Withold?

— La plus humble des chaumières, dit Rebecca avec un sourire mélancolique, vous paraîtrait sans doute un séjour préférable à la demeure d'un juif méprisé. Cependant, sire chevalier, vous ne pouvez changer de logement sans congédier votre médecin, et songez que quoique notre nation ne pratique pas l'art des combats, elle connaît celui de guérir les blessures qui en sont le fruit. Notre famille en particulier possède des secrets qu'on y conserve depuis le temps de Salomon, et vous en avez déjà éprouvé l'efficacité. Il n'est pas un chirurgien nazaréen..... un chirurgien chrétien, dis-je, dans toute la Grande-Bretagne, qui soit capable de vous mettre en état de porter votre cuirasse d'ici à quatre mois.

— Et combien de temps vous faudra-t-il pour cette cure? demanda Ivanhoe avec empressement.

— Huit jours si vous vous abandonnez entièrement à mes soins.

— Par la sainte Vierge! si ce n'est pas pécher que de prononcer son nom en ce lieu, nous vivons dans un temps où tout bon chevalier doit désirer de monter à cheval. Si vous exécutez cette promesse, jeune fille, je vous donnerai plein mon casque de besans, dès que j'en aurai à ma disposition.

— Je l'exécuterai, et vous pourrez reprendre vos armes d'aujourd'hui en huit jours, si vous m'octroyez un autre don que ce que vous me promettez.

— Quel est ce don? S'il est tel qu'un chevalier chrétien puisse l'octroyer à une personne de votre nation, je le ferai avec plaisir et reconnaissance.

— C'est de croire à l'avenir qu'un juif peut rendre service à un

chrétien sans attendre d'autre récompense que la bénédiction du père commun de tous les hommes, juifs et gentils.

— Ce serait un crime d'en douter, jeune fille; je compte entièrement sur votre savoir, et je ne doute pas que vous ne me mettiez en état d'endosser ma cuirasse dans huit jours. Mais permettez-moi de vous demander quelques nouvelles : que sont devenus le noble Saxon Cedric, les hommes de sa suite et l'aimable dame..... il s'arrêta un instant, comme s'il eût craint de profaner le nom de lady Rowena en le prononçant dans la maison d'un juif... : celle qui fut nommée reine du tournoi?

— Et que vous choisîtes pour remplir cette dignité, sire chevalier, avec un discernement qu'on n'admira pas moins que votre valeur.

Le sang qu'avait perdu Ivanhoe n'empêcha pas une légère rougeur de teindre ses joues, quand il vit qu'il avait laissé apercevoir le tendre intérêt qu'il prenait à lady Rowena, par les efforts mêmes qu'il avait faits pour le cacher.

— C'était moins d'elle que je voulais parler, que du prince Jean, reprit-il : et je voudrais aussi avoir quelques nouvelles de mon fidèle écuyer. Pourquoi n'est-il pas près de moi?

— Permettez-moi, dit Rebecca, de faire valoir l'autorité d'un médecin, pour vous enjoindre de garder le silence et d'éviter toutes les réflexions qui pourraient vous agiter, tandis que je vous rendrai compte de ce que vous désirez savoir. Le prince Jean a mis fin tout à coup au tournoi, et il est parti en toute hâte pour York, avec les nobles, les chevaliers et gens d'église de son parti, après avoir extorqué autant d'argent qu'il l'a pu, de gré ou de force, de ceux qu'on regarde comme les riches de la terre. On dit qu'il a dessein de s'emparer de la couronne de son frère.

— De Richard! s'écria Ivanhoe en faisant un effort pour se soulever. Ce ne sera pas sans qu'on rompe une lance pour sa défense, quand il ne resterait en Angleterre qu'un sujet fidèle. Je défierai le plus brave des champions de Jean; j'en combattrai deux en champ clos, si on le veut.

— Mais pour cela, dit Rebecca en lui touchant légèrement l'épaule, il faut vous livrer à mes soins, il faut éviter toute agitation d'esprit.

— Vous avez raison, jeune fille; je serai aussi tranquille que le permet le temps où nous vivons. Et que m'apprendrez-vous de Cedric et de sa suite?

— Son intendant est venu il y a quelques instans demander en toute hâte à mon père le prix des toisons des troupeaux de son maître. J'ai appris de lui que Cedric et Athelstane de Coningsburgh avaient quitté le palais du prince, fort mécontens, et qu'ils sont sur le point de retourner chez eux.

— Quelque dame les avait-elle accompagnés au banquet!

— Lady Rowena n'a point assisté au festin, dit la belle juive, répondant à cette question avec plus de précision qu'on ne lui en avait demandé; d'après ce que j'ai appris de l'intendant, elle retourne à Rotherwood avec son tuteur Cedric. Quant à votre fidèle écuyer Gurth.....

— Ah! s'écria Ivanhoe, vous savez son nom. Mais en effet je me rappelle que c'est de votre main, de votre généreuse main, qu'il reçut hier cent sequins.

— Ne parlez pas de cela, dit Rebecca; je vois combien il est facile à la langue de trahir ce que le cœur voudrait cacher.

— Mais mon honneur exige que je rende cet argent à votre père, dit gravement Ivanhoe.

— Dans huit jours, vous ferez tout ce qu'il vous plaira, mais d'ici là ne parlez de rien, ne pensez à rien qui puisse retarder votre guérison.

— Noble étrangère, je serais un ingrat si je refusais de suivre vos avis. Mais un mot du pauvre Gurth, et je ne vous fais plus de questions.

— Je suis fâchée d'avoir à vous apprendre qu'il est dans les fers par ordre de Cedric; mais, ajouta-t-elle en voyant le chagrin que cette nouvelle causait à Ivanhoe, l'intendant Oswald m'a dit que, comme Gurth était un serf fidèle, qui jouissait des bonnes grâces de son maître, et qui ne s'était rendu coupable que par son attachement au fils de son maître, il était sûr que Cedric lui pardonnerait, si nulle circonstance nouvelle ne venait ajouter à son mécontentement. Il m'a dit en outre que les compagnons de Gurth, et surtout le fou Wamba, avaient résolu de lui faciliter les moyens de s'échapper pendant la route, si la colère de Cedric ne s'apaisait pas.

— Fasse le ciel qu'ils y réussissent! dit Ivanhoe. Il semble que je sois destiné à porter malheur à tous ceux qui me témoignent de l'intérêt et de l'affection. Mon roi m'a honoré et distingué, et voilà son frère prêt à s'armer pour lui disputer sa couronne. Mes égards ont été funestes à la plus belle des femmes, et aujourd'hui mon

père, dans un accès de colère, peut faire périr le serviteur fidèle qui ne l'a offensé que par zèle et par attachement pour moi. Vous voyez, jeune fille, quel infortuné vous secourez ; hâtez-vous donc de l'abandonner à son sort, de peur d'être enveloppée par les malheurs qui le poursuivent avec tant d'acharnement.

—Votre état de faiblesse et votre chagrin, dit Rebecca, vous font mal interpréter les desseins du ciel. Vous avez été rendu à votre pays à l'instant où il avait besoin d'un cœur loyal et d'un bras vaillant; vous avez humilié l'orgueil de vos ennemis et de ceux de votre roi, au moment où cet orgueil ne connaissait plus de bornes ; enfin vous voyez que le Très-Haut vous a trouvé, parmi les rangs de ceux même que vous méprisez le plus, une main capable de guérir vos blessures. Prenez donc courage, et croyez que le ciel vous a conservé pour opérer par votre bras quelque grand œuvre aux yeux de ce peuple. Adieu. Quand vous aurez pris le breuvage que je vais vous envoyer par Reuben, tâchez de goûter quelque repos, afin d'être en état de supporter demain la fatigue du voyage.

Ivanhoe se laissa convaincre par ces raisonnemens. Le breuvage que Reuben lui donna était une potion calmante et narcotique, qui lui procura un sommeil tranquille ; et le lendemain matin la généreuse juive le trouva sans aucun symptôme de fièvre, et en état d'être transporté sans danger.

On le plaça dans la même litière qui l'avait ramené du tournoi, et l'on prit toutes les précautions possibles pour qu'il voyageât commodément. Il n'y eut qu'un seul point sur lequel Rebecca ne put obtenir qu'on eût suffisamment égard à la situation du blessé. Isaac, comme le voyageur enrichi de la dixième satire de Juvénal, avait toujours devant les yeux la crainte des voleurs ; il savait qu'outlaw saxon, ou noble pillard normand, personne ne se ferait scrupule de le dépouiller ; il voyageait donc à grandes journées, ne s'arrêtant que rarement et laissant à peine à ses gens quelques instans pour prendre leurs repas. Il devança par ce moyen Cedric et Athelstane, qui étaient partis avant lui, mais qui avaient fait une longue halte au couvent de Saint-Withold. Cependant telle était la vertu du baume de Miriam, ou la force de la constitution d'Ivanhoe, qu'il ne résulta de cette marche aucun des inconvéniens que la belle juive en avait appréhendés.

Il est probable que le désir qui possédait Isaac de marcher à grandes journées avait encore un autre motif secret ; ce qui ne

tarda pas à faire naître des querelles entre lui et les gens qu'il avait loués pour porter ses bagages et lui servir d'escorte. C'étaient des Saxons aimant la table et leurs aises comme tous leurs compatriotes, ce qui faisait que les Normands leur reprochaient d'être gourmands et paresseux. Faisant la contre-partie de Shylock, qui vivait aux dépens des chrétiens [1], c'était dans l'espoir de vivre aux dépens du juif qu'ils avaient accepté ses offres; et ils virent que, grâce à la rapidité avec laquelle ils voyageaient, ils seraient trompés dans leur calcul. Ils firent des représentations sur le tort que cette marche forcée pouvait faire à leurs chevaux; mais Isaac n'y eut aucun égard. Il s'éleva en outre une querelle très vive sur la quantité de bière et de vin qui devait leur être allouée à chaque repas. Enfin il en résulta qu'à l'approche du danger qu'Isaac redoutait, il se trouva abandonné par les mercenaires mécontens, sur la protection desquels il avait compté sans prendre les moyens nécessaires pour s'assurer de leur bonne volonté.

Ce fut dans cette situation que le juif, sa fille et le blessé, furent rencontrés par Cédric et Athelstane, comme on l'a déjà dit, et tombèrent avec eux entre les mains de De Bracy et de ses confédérés. On ne fit pas d'abord grande attention à la litière, et l'on n'aurait probablement pas songé à l'emmener, sans la curiosité de De Bracy, qui crut qu'elle pouvait contenir l'objet pour lequel lui et les siens avaient concerté cette entreprise hasardeuse; car lady Rowena était couverte d'un voile, et il ne l'avait pas encore reconnue. Il ouvrit donc la litière, et ne fut pas peu surpris en y trouvant un chevalier blessé qui, se croyant tombé entre les mains d'outlaws saxons, et pensant que son nom pouvait être auprès d'eux une protection, lui dit franchement qu'il était Wilfrid d'Ivanhoe.

Malgré sa légèreté, et au milieu d'une vie déréglée, De Bracy avait toujours conservé quelques principes d'honneur chevaleresque. Loin de se porter à aucune voie de fait contre celui qu'il soupçonnait être son rival, et qui était hors d'état de se défendre, il se garda bien de le faire connaître à Front-de-Bœuf; car celui-ci ne se serait pas fait scrupule de donner la mort sur-le-champ à l'homme qui pouvait lui contester la possession du fief d'Ivanhoe. Mais, d'une autre part, rendre la liberté à un rival préféré par lady Rowena, comme les évènemens du tournoi l'avaient assez prouvé, et comme il devait le savoir d'ailleurs, puisqu'il était de

1. Shakspeare, *le Marchand de Venise.*

notoriété publique que telle était la cause qui l'avait fait bannir de la maison paternelle, c'était un effort au-dessus de sa générosité. Un terme moyen entre le bien et le mal fut tout ce dont il se sentit capable. Il plaça deux de ses écuyers de chaque côté de la litière, et leur ordonna de n'en laisser approcher personne. Si on les questionnait, ils devaient répondre que c'était la litière de lady Rowena, et qu'ils y avaient placé un de leurs camarades blessé dans le combat. En arrivant à Torquilstone, tandis que le maître du château et le templier n'étaient occupés que de leurs projets contre le juif et contre sa fille, les écuyers de De Bracy transportèrent Ivanhoe dans un appartement écarté, et continuèrent à le faire passer pour un de leurs compagnons. Ils donnèrent cette excuse à Front-de-Bœuf lorsque, faisant sa ronde et les trouvant dans cette chambre, il leur reprocha de ne pas s'être rendus sur les murailles quand ils avaient entendu sonner l'alarme.

— Un compagnon blessé! s'écria-t-il d'un air mêlé de colère et de surprise; il n'est pas étonnant que des paysans et des yeomen osent assiéger des châteaux, ni que des bouffons et des porchers envoient des défis aux nobles, quand on voit des hommes d'armes devenir garde-malades. Aux murailles, misérables! aux murailles! ou je vous briserai les os avec ce bâton [1].

Ils lui répondirent avec fermeté qu'ils ne demandaient pas mieux que de courir à la défense du château, pourvu qu'il prît sur lui de les excuser auprès de leur maître, qui leur avait ordonné de veiller sur le moribond. — Le moribond! s'écria le baron : je vous garantis que nous le serons tous incessamment, si nous ne montrons pas plus de vigueur. Mais soyez tranquilles, je vais vous relever de garde. — Holà! Urfried, s'écria-t-il d'une voix de stentor, chienne de vieille, sorcière de Saxonne, ne m'entends-tu pas? Viens vite ici! prends soin de ce blessé, puisqu'il faut qu'on en ait soin. Et vous, faites usage de vos armes : voilà deux arbalètes, des tourniquets et des carreaux [2], courez à une barbacane, et que chaque trait que vous décocherez perce le cœur d'un Saxon.

Les deux écuyers, qui, comme la plupart de leurs camarades, détestaient l'inaction autant qu'ils aimaient le combat, se rendirent avec joie au poste qui leur était assigné; et ce fut ainsi

1. *Truncheon*, bâton de commandement.

2. *The arblast* était une arbalète; *the windlace* (tourniquet), la machine destinée à bander cette espèce d'arc; et *the quarrell* (carreau), ainsi nommé à cause de sa tête carrée ou en forme de diamant, était le trait adapté à l'arbalète.

qu'Ivanhoe se trouva confié aux soins d'Urfried ou Ulrique; et cette femme, dont l'esprit n'était rempli que d'idées de ressentiment et de vengeance, se hâta de substituer Rebecca en sa place auprès du blessé.

CHAPITRE XXIX.

Au haut de cette tour montez, vaillant soldat,
Voyez, et dites-nous comment va le combat.

SCHILLER. *La Pucelle d'Orléans.*

Le moment du péril est souvent aussi le moment où le cœur se livre à un penchant affectueux. Une agitation générale nous fait trahir, sans le vouloir, des sentimens que, dans un temps plus tranquille, nous aurions cachés si nous avions pu nous en défendre. En se retrouvant près d'Ivanhoe, Rebecca fut surprise de la sensation de plaisir qu'elle éprouvait, quand tout était autour d'elle danger et presque désespoir. En lui tâtant le pouls, et en lui demandant des nouvelles de sa santé, ses accens étaient si touchans, qu'ils annonçaient qu'elle prenait plus d'intérêt au blessé qu'elle ne voulait se l'avouer à elle-même. Sa main tremblait, la parole expirait sur ses lèvres; et ce ne fut que la froide question d'Ivanhoe, — Est-ce vous, jeune fille? — qui la rappela à elle-même, en la forçant à se souvenir que le sentiment qu'elle éprouvait n'était pas et ne pouvait pas être partagé. Un soupir lui échappa, mais à peine put-on l'entendre; et les questions qu'elle adressa au chevalier sur l'état de sa santé lui furent faites du ton calme de l'amitié. Ivanhoe lui répondit qu'il se trouvait mieux qu'il n'aurait osé l'espérer : — Grâce à vos soins, chère Rebecca, ajouta-t-il.

— Il m'appelle chère Rebecca, se dit la jeune juive, mais c'est d'un ton froid et insouciant, qui s'accorde mal avec ses paroles. Son cheval de bataille, son chien de chasse lui sont plus chers que la juive méprisée.

— Les souffrances de mon corps, continua Ivanhoe, sont moins insupportables que les inquiétudes de mon esprit. D'après l'entretien de deux hommes d'armes qui sont restés près de moi jusqu'ici,

j'avais appris que j'étais prisonnier ; et dans le chevalier qui vient de les rappeler j'ai reconnu le farouche Front-de-Bœuf, d'où je conclus que je suis dans son château. Si cela est, comment secourir lady Rowena et mon père?

— Il ne parle ni du juif ni de sa fille, pensa Rebecca; nous n'occupons pas la moindre place dans ses pensées. Le ciel me punit avec justice d'avoir si long-temps fixé les miennes sur lui.

Après s'être ainsi accusée elle-même, Rebecca lui communiqua tout ce qu'elle savait, c'est-à-dire que le templier Bois-Guilbert et Front-de-Bœuf commandaient dans le château ; qu'il était entouré d'ennemis, mais qu'elle ignorait qui étaient les assiégeans. Elle ajouta qu'un prêtre chrétien venait d'arriver au château, et que sans doute il était mieux instruit.

— Un prêtre chrétien! s'écria Ivanhoe; il faut que je le voie. Faites l'impossible pour le trouver et pour me l'amener, Rebecca. Dites-lui qu'un homme dangereusement blessé réclame ses secours spirituels ; dites-lui tout ce que vous voudrez, mais faites en sorte que je le voie. Il faut que je fasse ou que j'essaie de faire quelque chose; mais comment puis-je prendre un parti sans savoir ce qui se passe au dehors?

Rebecca, par complaisance pour les désirs d'Ivanhoe, fit la tentative que l'arrivée d'Ulrique empêcha de réussir, comme on l'a déjà vu; car toutes deux étaient aux aguets pour s'emparer du prétendu moine à son passage ; et elle revint annoncer au jeune chevalier qu'elle avait échoué dans son projet.

Ivanhoe n'eut pas le loisir de se livrer long-temps à ses regrets. Le bruit qui régnait depuis quelque temps dans le château, et qui était occasioné par les préparatifs de défense, devint tout à coup plus considérable, et se changea en tumulte et en clameurs. Les pas précipités des hommes d'armes qui se rendaient sur les murailles, retentissaient dans les passages étroits et sur les escaliers qui conduisaient aux barbacanes et aux autres points de défense. On entendait les chevaliers animer leurs soldats, et leur indiquer ce qu'ils devaient faire; leur voix était souvent couverte par le cliquetis des armes et par les cris de ceux à qui ils s'adressaient. Quelque terrible que fût cette scène, qui le devenait encore davantage par l'idée de celle dont elle paraissait devoir être suivie, il s'y mêlait un sentiment sublime auquel l'ame exaltée de Rebecca pouvait s'ouvrir même en ce moment de terreur. Ses yeux étincelaient, quoique ses joues eussent perdu leurs couleurs, et il y avait

dans sa voix un mélange de crainte et d'enthousiasme, tandis qu'elle répétait le texte sacré : — On voit briller la javeline et le bouclier ; on entend le sifflement des flèches, les ordres des capitaines et les cris des soldats. —

Mais Ivanhoe était comme le cheval belliqueux de ce passage sublime. Il frémissait de se voir réduit à l'inactivité ; il brûlait de prendre part au combat que ce bruit confus annonçait.

— Si je pouvais me traîner jusqu'à cette fenêtre, dit-il, pour voir du moins les nobles faits d'armes qui vont se passer !... Si je pouvais décocher une flèche, lever une hache d'armes, ne fût-ce que pour en frapper un seul coup pour notre délivrance !... Vœux superflus ! je suis sans force et sans armes !

— Ne vous agitez pas ainsi, noble chevalier, lui dit Rebecca. Le bruit a cessé tout à coup, et peut-être n'y aura-t-il pas de combat.

— Vous n'y connaissez rien, répondit Ivanhoe d'un ton d'impatience. Cet instant de silence prouve seulement que les hommes d'armes sont à leur poste sur les murailles, et attendent le moment de l'attaque. Ce que nous venons d'entendre n'était que le bruit précurseur de l'orage encore éloigné ; mais il va éclater dans toute sa fureur... Oui, il faut que j'essaie de gagner cette fenêtre.

— Vous n'y réussirez pas, lui dit Rebecca, et vous retarderez votre guérison. Mais, voyant son inquiétude extrême : — Je vais m'y placer moi-même, ajouta-t-elle avec fermeté, et je vous rendrai compte de tout ce qui se passera au dehors.

— Vous n'en ferez rien : je vous défends de le faire, s'écria vivement Ivanhoe ; chaque fenêtre, chaque ouverture va servir de point de mire aux archers, et un trait lancé au hasard...

— Il sera bien venu, dit Rebecca à voix basse en montant quelques marches qui conduisaient à la fenêtre.

— Rebecca, chère Rebecca, continua Ivanhoe, il ne s'agit point ici de jeux de jeunes filles. Ne vous exposez pas à recevoir quelque blessure, le coup de la mort peut-être. Voudriez-vous que je me reprochasse à jamais d'en avoir été cause ; que ce souvenir empoisonnât le reste de ma vie?..... Du moins couvrez-vous de cet ancien bouclier, et montrez-vous le moins possible.

Rebecca suivit avec promptitude ce dernier conseil, et, saisissant le bouclier, elle se plaça à la fenêtre, de manière que, sans courir un bien grand danger, elle pouvait voir tout ce qui se passait ; et instruire Ivanhoe des préparatifs d'attaque que faisaient

les assiégeans. La position de la chambre était particulièrement favorable à cet effet, parce que, placée à un angle du bâtiment principal, elle laissait voir tout ce qui se passait au dehors du château, et dominait même sur les fortifications extérieures, contre lesquelles les premiers efforts des assiégeans semblaient vouloir se diriger. C'était une redoute, qui n'était ni très élevée, ni très étendue, servant de défense à la poterne par où Front-de-Bœuf avait fait sortir Cedric. Un fossé séparait cette redoute du château; de sorte qu'en supposant que l'ennemi s'en emparât, il était facile de couper toute communication, en retirant quelques planches qui formaient une espèce de pont. Il y avait dans la redoute une porte de sortie correspondante à celle de la poterne, et le tout était entouré de fortes palissades. Rebecca remarqua, d'après le nombre d'hommes chargés de défendre ce point, que les assiégés craignaient d'être attaqués de ce côté; les principales forces des assiégeans se portant en face de cette redoute, il n'était pas moins évident qu'ils avaient le projet de l'emporter, et qu'ils regardaient ce point d'attaque comme celui qui leur promettait le plus de succès.

Elle fit part de ses observations à Ivanhoe, et ajouta: — Une troupe considérable d'archers est sur la lisière du bois, mais on ne peut juger de leur nombre, parce que la plupart sont cachés par les arbres.

— Sous quelle bannière marchent-ils? demanda Ivanhoe.

— Je n'aperçois ni bannières ni enseignes, répondit Rebecca.

— C'est une nouveauté bien singulière! Vit-on jamais marcher des guerriers contre un château-fort sans bannières déployées? Et pouvez-vous voir quels sont leurs chefs?

— Un chevalier couvert d'une armure noire est le plus remarquable : il est le seul qui soit armé de pied en cap, et tout ce qui l'entoure semble recevoir des ordres de lui.

— Quelles armes porte-t-il sur son bouclier?

— Quelque chose qui ressemble à une barre de fer et à un cadenas, le tout peint en bleu sur un fond noir (*f*).

— Des chaînes et un cadenas! Je ne sais qui peut porter ces armes; mais il me semble qu'elles pourraient être les miennes en ce moment. Pouvez-vous lire la devise?

— A peine voit-on les armes à cette distance; on ne les distingue même que lorsqu'un rayon de soleil frappe sur le bouclier.

— Et vous ne voyez point d'autres chefs?

— Aucun que je puisse apercevoir de cet endroit, l'autre côté du château est probablement attaqué aussi. Mais les voilà qui s'avancent. — Dieu de Sion, protégez-nous! Quel spectacle effrayant! Ceux qui marchent les premiers sont couverts d'énormes boucliers, et poussent en avant une espèce de mur de planches. Les autres les suivent en bandant leurs arcs; ils y ajustent leurs flèches. Dieu de Moïse, pardonne aux créatures qui sont l'ouvrage de tes mains!

Elle fut interrompue en ce moment par le signal de l'attaque, donné par le son aigu des cors saxons, auxquels les trompettes et les timbales normandes répondirent du haut des murs, pour prouver aux ennemis qu'on ne les redoutait point. Les cris des deux partis augmentaient le tumulte : *Saint Georges pour l'Angleterre*, du côté des assaillans; — *en avant De Bracy!* — *Beauséant! Beauséant!* — *Front-de-Bœuf à la rescousse!* du côté des assiégés, — suivant le cri de guerre de leurs divers chefs.

Ce n'était pourtant point par des cris que la querelle devait se vider; et aux efforts désespérés des assaillans les assiégés opposèrent une résistance non moins vigoureuse. Les archers, habitués à faire usage de l'arc dans les bois, avaient le coup d'œil si juste, et tiraient avec tant de précision, que chaque ouverture dans les murailles où paraissait un de leurs défenseurs devenait le but d'une volée de flèches, dont plusieurs ne manquaient pas d'y pénétrer. Ils ne tiraient point au hasard, chaque flèche avait sa destination, et ils les dirigeaient vers les meurtrières et les embrasures où ils voyaient un ennemi et où ils pouvaient supposer qu'il devait y en avoir. Cette décharge bien soutenue tua deux ou trois hommes de la garnison, et en blessa plusieurs autres. Cependant, pleins de confiance dans leur armure à l'épreuve, et dans l'abri que leur situation leur procurait, les hommes d'armes de Front-de-Bœuf et de ses alliés montraient une obstination à se défendre égale à l'acharnement de ceux qui les attaquaient, et faisaient pleuvoir sur eux une grêle continuelle de pierres, de flèches et de traits de toute espèce, qui causèrent aux assiégeans plus de mal qu'ils n'en pouvaient faire, parce qu'ils étaient moins bien armés et moins à l'abri. Le bruit du sifflement des flèches n'était interrompu que par les cris qui s'élevaient quand l'un ou l'autre parti essuyait une perte notable.

— Et il faut que je reste ici comme un moine fainéant dans son lit! s'écria Ivanhoe, tandis que d'autres jouent la partie qui doit

me procurer la liberté ou la mort ! Regardez encore une fois à la fenêtre, ma bonne Rebecca ; mais ayez bien soin d'éviter d'être aperçue des archers. Regardez, et dites-moi si les assiégeans continuent à avancer.

Avec un courage fortifié par une prière qu'elle avait adressée mentalement au ciel pendant ce court intervalle, Rebecca se mit encore à la fenêtre, en prenant les précautions nécessaires pour ne pouvoir être aperçue du dehors.

— Hé bien, Rebecca, que voyez-vous ?

— Je ne vois qu'une nuée de flèches ; mes yeux en sont éblouis, et ne peuvent distinguer ceux qui les tirent.

— Ils ne réussiront pas s'ils ne cherchent à emporter le château de vive force. Que peuvent faire des flèches contre des murs et des boulevards de pierre ? Mais cherchez le chevalier au cadenas, belle Rebecca, voyez comment il se conduit, car tel chef, tels soldats.

— Je ne l'aperçois pas.

— Le lâche quitte-t-il le gouvernail dans le moment de l'ouragan ?

— Il ne le quitte point, il ne le quitte point ! je le vois maintenant. Il marche à la tête d'un corps de troupes vers la barrière extérieure de la barbacane [1]. Ils renversent à coups de hache les pieux et les palissades. La grande plume noire du chevalier flotte au-dessus de la tête de tous ses compagnons, telle qu'un corbeau qui plane sur un champ de bataille. Ils ont fait une brèche à la barrière ; ils s'y précipitent..... Ils sont repoussés..... Front-de-Bœuf est à la tête de ceux qui défendent la barrière ; je reconnais sa taille gigantesque. — Les assaillans reviennent à la charge ; la brèche est attaquée et défendue corps à corps, homme à homme. Dieu de Jacob ! quel spectacle ! C'est le choc de deux fleuves, le conflit de deux océans que les vents poussent l'un contre l'autre !

Elle détourna la tête un instant, ses yeux n'étant pas habitués à la vue de scènes si terribles.

— Regardez, Rebecca, dit Ivanhoe, qui se méprit sur la cause qui l'avait engagée à se retirer ; on doit maintenant lancer beaucoup moins de flèches, puisqu'on en est venu aux mains ; il y a moins de danger à présent : continuez à me dire ce qui se passe.

1. Les villes et les châteaux gothiques avaient, au-delà des murs extérieurs, une fortification composée de palissades, et appelée *la barrière* ou *les barrières*. C'était souvent le théâtre d'escarmouches sérieuses ; car il fallait emporter ces barrières avant de parvenir aux murailles. C'était aux barrières des places assiégées que se passaient plusieurs de ces hauts faits d'armes célébrés dans les pages chevaleresques de Froissard.

Rebecca regarda de nouveau : — Saints prophètes de la loi, s'écria-t-elle, Front-de-Bœuf et le chevalier Noir combattent corps à corps sur la brèche, au milieu des cris de leurs soldats, qui semblent attendre l'évènement de ce combat. — Que le ciel protége la cause du captif et de l'opprimé !

Poussant alors un grand cri : — Il est à bas, dit-elle, il est à bas !

— Qui est à bas ? demanda vivement Ivanhoe : pour l'amour de la sainte Vierge, qui est à bas ?

— Le chevalier Noir ! répondit Rebecca d'un ton de consternation ; mais au même instant, poussant un cri de joie : — Non, non, s'écria-t-elle ; — béni soit le Dieu des armées ! il se relève, il est debout, il combat comme si son bras avait la force de vingt guerriers. — Dieu ! son épée est brisée ! Il saisit la hache d'un yeoman. — Il presse Front-de-Bœuf, il lui porte coup sur coup. — Le géant chancelle, comme un chêne sous la cognée du bûcheron. — Il tombe ! il est tombé !

— Qui ? Front-de-Bœuf ? s'écria Ivanhoe.

— Oui, Front-de-Bœuf. Ses hommes d'armes se précipitent à son secours ; le fier templier est à leur tête ; ils emportent Front-de-Bœuf dans le château. — Le champion Noir est forcé de s'arrêter.

— Mais les assiégeans sont-ils établis dans l'intérieur des palissades ?

— Ils y sont, ils y sont ; ils pressent les assiégés contre les dernières barrières ; ils plantent des échelles pour les escalader, et montent sur les épaules les uns des autres ; on dirait un essaim d'abeilles. — On jette sur eux, du haut des murs, des pierres, des poutres, des troncs d'arbres. Quand on emporte un blessé, un autre combattant prend sa place. — Dieu tout-puissant ! as-tu créé l'homme à ton image pour le voir si cruellement défiguré par la main de ses frères ?

— N'y pensez point ! ce n'est pas le moment de se livrer à de telles pensées. Quel parti a l'avantage ?

— Les échelles sont renversées ; ceux qui les couvraient sont à terre, froissés, blessés. Les assiégés ont le dessus.

— De par saint Georges ! les assaillans sont-ils assez lâches pour fuir ?

— Non, non, ils reviennent à la charge avec bravoure. Le chevalier Noir est toujours au premier rang. — Il s'approche de la poterne, la hache à la main. Entendez-vous les coups qu'il frappe ? ils retentissent au-dessus du bruit des armes et des cris des com-

battans. On fait pleuvoir sur lui une grêle de pierres et de pièces de bois ; mais il n'y songe pas plus que si c'était du duvet ou des plumes.

— Par saint Jean-d'Acre, dit Ivanhoe en se soulevant avec transport sur son lit, je croyais qu'il n'y avait qu'un homme en Angleterre capable d'agir ainsi.

— La porte de la poterne se brise, dit Rebecca ; elle est enfoncée ; on s'y précipite ; la fortification extérieure est au pouvoir des assiégeans. — O mon Dieu ! ils précipitent dans le fossé ceux qui la défendaient. O hommes ! si vous êtes véritablement des hommes, épargnez ceux qui ne peuvent plus se défendre !

— Mais le pont, le pont qui communique au château, les assaillans en sont-ils maîtres ?

— Non. Le templier, après être rentré au château avec quelques hommes de sa suite, a brisé les planches mobiles qui le fermaient. Vous entendez des cris qui vous annoncent le destin de ceux qui n'ont pu le suivre. Hélas ! je vois que la victoire offre un spectacle encore plus douloureux que le combat.

— Que fait-on maintenant ? Regardez bien. Ce n'est pas en de pareils instans que l'effusion du sang doit faire détourner les yeux.

— On n'en verse plus, dit Rebecca : nos amis se fortifient dans la barrière qu'ils ont conquise, et qui leur offre un abri contre les traits des assiégés. La garnison se borne à décocher contre eux quelques flèches de temps en temps, plutôt pour les inquiéter que pour leur nuire, car elles ne peuvent les atteindre.

— Nos amis n'abandonneront sûrement pas une entreprise si glorieusement couronnée d'un premier succès. J'ai grande confiance dans le brave chevalier dont la hache a terrassé Front-de-Bœuf et renversé la porte de la poterne. Je n'aurais jamais cru qu'il existât deux hommes doués d'une telle force et d'un tel courage. Une barre de fer et un cadenas sur un fond champ de sable ! Que peuvent signifier ces armoiries ? ne voyez-vous pas autre chose qui puisse faire reconnaître le chevalier Noir ?

— Non. Toute son armure est noire comme l'aile du corbeau. Aucun autre signe extérieur ne le distingue. Mais, après l'avoir vu déployer sa vigueur et sa bravoure dans le combat, je crois que je le reconnaîtrais au milieu de mille guerriers. Il s'élance dans la mêlée avec le même sang-froid que s'il se rendait à un banquet. On voit en lui plus que la force du corps : toute son ame, toute son énergie, semblent concentrées dans chaque coup qu'il porte à

un ennemi. Que Dieu lui pardonne le sang qu'il a versé ! C'est un spectacle terrible et sublime de voir comment le bras et le cœur d'un seul homme peuvent triompher d'une multitude.

— Rebecca, vous venez de peindre un héros. Mais sans doute les assaillans ne prennent cet instant de repos que pour réparer leurs forces ou pour se préparer à passer le fossé. Sous un chef tel que le leur, ni la crainte ni les périls ne peuvent les faire renoncer à leur noble entreprise, puisque les difficultés ne font que la rendre plus glorieuse. Je jure par la dame de mes pensées que je consentirais à souffrir dix ans de captivité, pour combattre une seule journée à côté de ce brave chevalier, en pareille occasion.

— Hélas ! dit la jeune juive en se retirant de la fenêtre et en s'approchant du lit du blessé, ces désirs impatiens, cette soif de gloire qui vous tourmente, ces regrets sur votre état de faiblesse, ne peuvent que retarder votre guérison ! Comment pouvez-vous songer à faire des blessures aux autres, avant que celles que vous avez reçues soient fermées ?

— Vous ne pouvez comprendre, Rebecca, combien il est impossible à l'homme nourri dans le véritable esprit de la chevalerie, de se voir enchaîné dans l'inaction comme une femme, quand des prouesses de bravoure se passent presque sous ses yeux. L'amour des combats est l'essence de notre vie : la poussière qui s'élève au milieu de la mêlée est l'atmosphère dans laquelle nous respirons librement. Nous ne vivons, nous ne désirons vivre qu'autant que nous sommes victorieux, que nous acquérons du renom. Telles sont, jeune fille, les lois de la chevalerie, auxquelles nous jurons d'obéir, et auxquelles nous sacrifions tout ce que nous avons de plus cher.

— Hélas ! vaillant chevalier, dit la belle juive, n'est-ce pas un sacrifice fait au démon de la vaine gloire, une offrande passée par le feu pour être présentée à Moloch ? Quand la mort a brisé la lance de l'homme de guerre, et l'a renversé de son cheval de bataille, que vous reste-t-il pour prix du sang que vous avez versé, des fatigues et des travaux auxquels vous vous êtes livré, des pleurs que vos hauts faits ont fait couler ?

— Ce qu'il nous reste ! s'écria Ivanhoe, ce qu'il nous reste ! la gloire, jeune fille, la gloire qui dore nos tombeaux, et qui immortalise notre nom !

— La gloire ! reprit Rebecca : hélas ! c'est le trophée d'armes rongées de rouille, suspendu sur le monument qui couvre les restes

du guerrier ; c'est l'inscription effacée par le temps, et que le moine ignorant peut à peine lire au voyageur. Sont-ce là des récompenses suffisantes pour le sacrifice des plus douces affections, pour une vie passée misérablement à rendre les autres misérables? Les vers grossiers d'un barde errant ont-ils des attraits assez puissans pour faire immoler les plus tendres sentimens de la nature, la paix et le bonheur, au désir de devenir le héros de quelqu'une de ces ballades que de vagabonds ménestrels vont chanter aux tables des grands, tandis que les convives s'enivrent de flots de bière et de vin.

— Par l'ame d'Hereward [1] ! jeune fille, s'écria le chevalier d'un ton d'impatience, vous parlez de choses que vous ne connaissez point. Vous voudriez éteindre le feu pur de la chevalerie ; ce qui distingue le noble du vilain, le chevalier du paysan et du sauvage ; ce qui rend la vie moins précieuse que l'honneur ; ce qui nous fait supporter les fatigues, les travaux et les souffrances ; ce qui nous apprend à ne rien craindre que l'infamie. Vous n'êtes pas chrétienne, Rebecca, et vous ne pouvez apprécier ces sentimens élevés qui font palpiter le sein d'une noble demoiselle, quand son amant a fait quelque prouesse qui justifie l'amour qu'elle a pour lui. La chevalerie ! c'est elle qui nourrit l'affection la plus vive et la plus pure, c'est elle qui secourt les opprimés, qui redresse les torts, qui réprime la tyrannie. Sans elle la noblesse ne serait qu'un vain nom, et la liberté trouve sa meilleure protection dans sa lance et son épée.

— En effet, dit Rebecca, je suis sortie d'une race dont le courage s'est distingué pour défendre son pays, mais qui, même quand elle avait une patrie, ne faisait la guerre que par l'ordre de Dieu, ou pour se défendre de l'oppression. Mais le son de la trompette guerrière n'éveille plus Juda, et ses enfans méprisés gémissent sous le joug de la servitude. Vous avez raison, sire chevalier ; jusqu'à ce que le Dieu de Jacob suscite pour son peuple choisi un autre Gédéon, un nouveau Machabée, il ne convient pas à une juive de parler de guerres et de combats.

Rebecca, aussi sensible que fière, prononça cette phrase du ton d'affliction convenable à ce qu'elle éprouvait en songeant à la dégradation à laquelle sa nation était réduite, et peut-être s'y joignait-

1. L'auteur a appelé Hereward le père de Cedric. Il y avait un Hereward, vaillant Saxon, espèce de chevalier errant contemporain de Guillaume-le-Bâtard. Il était absent de l'Angleterre lors de la conquête. Ed.

il un nouveau degré d'amertume, en pensant qu'Ivanhoe la regardait comme n'ayant pas le droit de parler de tout ce qui concernait l'honneur, et comme incapable d'en exprimer les sentimens généreux.

— Qu'il connaît mal ce cœur, pensa-t-elle, s'il s'imagine qu'il nourrit la bassesse ou la lâcheté, parce que j'ai critiqué la chevalerie romanesque des Nazaréens! Plût au ciel que mon sang, versé goutte à goutte, pût racheter la captivité de Juda! Plût au ciel qu'il pût délivrer des chaînes de l'oppression et mon père et ce Nazaréen qui fut son bienfaiteur! Ce fier chevalier verrait alors si une fille du peuple choisi de Dieu ne saurait pas mourir avec autant de courage que la plus fière Nazaréenne, vaine d'une noblesse qu'elle tire de quelque chef grossier des régions glaciales du Nord!

Jetant alors les yeux sur Ivanhoe: — Il dort, dit-elle, la nature épuisée lui a procuré le repos qu'il fuyait, et qui lui est si nécessaire. Hélas! suis-je coupable de le regarder, quand c'est peut-être pour la dernière fois? Encore quelques instans, et il est possible que ces traits si nobles ne soient plus animés par l'ame de feu qui leur prête tant de dignité, même pendant leur sommeil; que ces yeux soient éteints, ces lèvres décolorées, ces joues livides, et que le plus vil des scélérats qui habitent ce château foule aux pieds les restes inanimés du plus brave et du plus noble des chevaliers, dont la fierté ne pourra plus alors se venger de cette insulte! Et mon père! ô mon père! faut-il que les tresses blondes d'un jeune Nazaréen me fassent oublier tes cheveux blancs? Que sais-je si tous les malheurs qui nous arrivent ne sont pas les avant-coureurs du courroux de Jéhovah contre la fille dénaturée qui pense à la captivité d'un étranger plus qu'à celle de l'auteur de ses jours; qui oublie la désolation de Juda, et qui s'occupe à contempler les traits séduisans d'un Nazaréen? Mais j'arracherai cette faiblesse de mon cœur, dût cet effort me coûter la vie.

Elle s'enveloppa de son voile, s'assit à quelque distance du lit du blessé, en se tournant vers la fenêtre, et chercha à s'armer de courage, non-seulement pour supporter les dangers qui la menaçaient, mais pour résister aux sentimens qui remplissaient son cœur, et qu'elle craignait encore davantage.

CHAPITRE XXX.

> Entre dans cette chambre; et vois ce lit de mort.
> Ce n'est point un esprit qui, d'un tranquille essor,
> Accompagné de vœux, de soupirs et de larmes,
> Vers le ciel qui l'attend s'élève sans alarmes;
> Anselme fait au monde un adieu différent.
>
> *Ancienne tragédie.*

PENDANT l'intervalle de repos qui suivit le premier succès des assiégeans, tandis qu'un parti se préparait à profiter de ses avantages, et que l'autre s'entourait de nouveaux moyens de défense, le templier et De Bracy tinrent conseil dans la grande salle du château.

— Où est Front-de-Bœuf? demanda le dernier, qui avait présidé à la défense du château de l'autre côté. Est-il vrai qu'il ait été tué, comme on vient de me le dire?

— Il vit encore, répondit froidement le templier; mais quand il aurait eu la tête de taureau qu'il porte sur ses armes, et dix plaques de fer par-dessus, il aurait succombé sous le dernier coup de hache qu'il a reçu. Encore quelques heures, et Front-de-Bœuf sera avec ses pères. C'est une grande perte pour les projets du prince Jean.

— Et un gain tout clair pour l'empire de Satan, dit De Bracy: voilà ce qui arrive quand on méprise les saints et les anges, et qu'on ordonne de jeter leurs statues du haut des murs sur la tête de cette canaille d'archers.

— Tu n'es qu'un fou! s'écria le templier. Ta superstition peut aller de pair avec le manque de foi de Front-de-Bœuf. Aucun de vous n'est en état de rendre compte des motifs de sa croyance ou de son incrédulité.

— *Benedicite*, sire templier, s'écria De Bracy; ménagez, je vous prie, vos expressions, quand il vous plaît de parler de moi. Par la mère de Dieu, je suis meilleur chrétien que vous et qu'aucun membre de votre ordre, car le bruit est généralement répandu que le *très saint ordre* du Temple de Sion ne nourrit pas peu d'hérétiques dans son sein, et que le sire de Bois-Guilbert est de ce nombre.

— Ne te mets pas en peine de ces bruits, et songeons av

moyens de défendre le château. Comment cette canaille d'yeomen s'est-elle battue de votre côté ?

— En démons incarnés : ils se sont avancés jusque sous les murailles, conduits, à ce que je crois, par le drôle qui gagna le prix de l'arc au tournoi ; car j'ai reconnu son cor et son baudrier. Et voilà le fruit de la politique si vantée du vieux Fitzurse ; elle encourage ces misérables à se révolter contre nous. Le coquin m'a pris sept fois pour but, et pas une de ses flèches n'a manqué de me toucher. Si je n'avais eu une armure à l'épreuve et une cotte de mailles d'Espagne, il m'aurait percé avec aussi peu de remords que si j'eusse été un daim de ces bois.

— Mais vous avez maintenu votre poste ; et, du côté de Front-de-Bœuf, nous avons perdu la barrière, malgré le secours que je lui ai porté.

— C'est un grand malheur, parce que l'ennemi, s'y trouvant à couvert, pourra assaillir le château de plus près. A moins qu'on ne les surveille bien, ces misérables pourront s'introduire par quelque fenêtre oubliée, par quelque tour non gardée, car nous avons trop peu de monde pour défendre tous les points. Et une fois dans le château, comment leur résister ? D'ailleurs nos gens se découragent : ils se plaignent de ne pouvoir se montrer un instant nulle part sans servir de but à une grêle de flèches : de plus, Front-de-Bœuf se meurt, et sa valeur brutale ne peut plus nous aider. Il me semble donc, sir Brian, que nous devons faire de nécessité vertu, et traiter avec ces drôles en leur rendant nos prisonniers.

— Comment ! s'écria le templier, rendre nos prisonniers ; servir partout de jouet, comme des gens qui ont dirigé une attaque nocturne, par surprise, contre des voyageurs sans défense, et qui n'ont pas su se maintenir dans un château fort contre une troupe de vagabonds et d'outlaws conduits par des gardiens de pourceaux, par des fous, par le rebut du genre humain ! Ce serait une honte, Maurice De Bracy ; les ruines de ce château m'enseveliront avant que je consente à une semblable capitulation !

— Retournons donc aux murailles, reprit De Bracy d'un air insouciant : il n'a jamais existé personne, fût-il Turc ou templier, qui fasse moins de cas de la vie que moi ; mais je crois qu'il n'y a pas de honte à regretter de n'avoir pas ici quelques douzaines de cavaliers de ma compagnie franche. O mes braves lances ! si vous saviez dans quelle passe se trouve votre capitaine, comme je verrais bientôt paraître ma bannière à la tête de votre escadron, et

comme ces misérables fuiraient de toutes parts, plutôt que de s'exposer à soutenir votre charge !

— Regrettez tout ce qu'il vous plaira ; mais défendons-nous comme nous le pouvons avec les soldats qui nous restent. La plupart sont de la suite de Front-de-Bœuf, et ils se sont fait détester des Saxons par mille traits d'insolence et d'oppression.

— Tant mieux ! ils sentiront qu'ils doivent se défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang, plutôt que de s'exposer à éprouver la vengeance des paysans qui nous attaquent. A notre poste donc, Brian de Bois-Guilbert, et vous verrez Maurice De Bracy se comporter en chevalier de haute valeur et de noble lignage.

— Aux murailles ! s'écria le templier ; — et ils y montèrent tous deux, afin de prendre pour la défense de la place toutes les mesures que l'expérience pouvait inspirer, et que le courage pouvait exécuter. Ils tombèrent d'accord sur-le-champ que le point le plus exposé était le poste en face de la barrière dont les assaillans s'étaient emparés. Il est vrai que le château en était séparé par un fossé, et il était impossible qu'ils attaquassent la poterne du fort, située en face de celle de la barbacane, sans avoir surmonté cet obstacle ; mais le templier et De Bracy pensèrent tous deux qu'ils s'efforceraient, par une attaque formidable dirigée de ce côté, d'y attirer toutes les forces du château, pour tâcher d'y pénétrer par surprise sur un autre point. Tout ce qu'ils purent faire pour se mettre en garde contre cette ruse de guerre, vu le petit nombre de leurs gens, fut de placer de distance en distance des sentinelles correspondant l'une avec l'autre, en les chargeant de donner l'alarme à la moindre apparence de danger. Ils convinrent en outre que De Bracy se chargerait de défendre la poterne, tandis que le templier, à la tête d'un corps de réserve d'une vingtaine d'hommes, se tiendrait prêt à se porter partout où l'on pourrait avoir besoin de secours.

Un autre fâcheux résultat de la prise de la barbacane, c'était que, malgré la hauteur supérieure des murs du château, les assiégés ne pouvaient voir avec la même précision qu'auparavant les opérations de l'ennemi ; car la porte de sortie de cet ouvrage avancé touchait au bois, de sorte que les assaillans pouvaient y introduire de nouvelles forces, non-seulement sans que les assiégés en eussent connaissance, mais sans qu'ils fussent exposés à leurs traits. Ne sachant donc ni sur quel point l'orage pouvait éclater, ni à quel nombre d'ennemis ils allaient avoir affaire, les deux chevaliers furent obligés de prendre des mesures contre tout évène-

ment possible, et leurs soldats, quelque braves qu'ils fussent, éprouvaient l'inquiétude et le découragement auxquels s'abandonnent assez naturellement des hommes environnés d'ennemis qui peuvent diriger l'attaque à leur gré.

Pendant ce temps le seigneur du château assiégé était sur son lit, et en proie à toutes les douleurs du corps et de l'ame. Il n'avait pas la ressource ordinaire des dévots de ce siècle superstitieux, qui croyaient racheter tous leurs crimes par quelques légs à un monastère, et étouffer la voix du remords par ce mode facile d'expiation et de pénitence. Quoique l'espèce de tranquillité qu'on obtenait à pareil prix ne ressemblât pas plus à la paix du cœur qui suit un repentir sincère, que l'engourdissement produit par l'opium ne ressemble à un sommeil naturel, cette situation d'esprit était pourtant encore préférable à l'agonie du remords. Mais parmi les vices de Front-de-Bœuf, homme dur et toujours prêt à s'emparer du bien d'autrui, l'avarice était le plus dominant, et il préférait défier l'Église et ses ministres plutôt que d'obtenir d'eux l'absolution et le pardon de ses crimes au prix de ses trésors et de ses biens. Mais le templier, infidèle d'un autre genre, ne caractérisait pas avec justesse son associé lorsqu'il disait que Front-de-Bœuf ne pouvait donner aucune raison de son peu de foi et de son mépris pour la religion établie; car le baron aurait donné pour prétexte que l'Église vendait ses bienfaits trop cher, et que la liberté spirituelle qu'elle mettait en vente ne pouvait être achetée que comme celle du capitaine en chef de Jérusalem (c'est-à-dire avec une grosse somme); et Front-de-Bœuf préférait nier la vertu de la médecine que de payer la dépense du médecin.

Le moment était pourtant arrivé où la terre et tous ses trésors allaient s'évanouir de devant ses yeux, et son cœur, dur comme la meule d'un moulin, commença à connaître l'épouvante, quand ses yeux voulurent pénétrer le sombre abîme de l'avenir. La fièvre qui le dévorait ajoutait aux angoisses de son esprit, et son lit de mort offrait un mélange terrible des remords qui s'éveillaient en lui pour la première fois, et des passions invétérées qui cherchaient encore à les écarter. Affreuse situation, et qui ne peut se comparer qu'à celle qu'on éprouve dans ces régions épouvantables où il y a des plaintes sans espérance, des remords sans repentir, un sentiment horrible des maux actuels, et une certitude qu'ils ne peuvent ni cesser ni diminuer!

— Où sont maintenant, dit-il en grinçant des dents, où sont ces

chiens de prêtres, qui vendent si cher leurs saintes momeries? où sont ces carmes déchaussés, pour qui le vieux Front-de-Bœuf a fondé le couvent de Sainte-Anne, faisant ainsi un vol de belles et bonnes terres, à moi, son héritier légitime? Où sont ces chiens affamés? ils s'enivrent dans leur cloître, ou jouent quelqu'un de leurs tours près du lit d'un paysan moribond. Moi, le fils de leur fondateur, moi pour qui leur fondation les oblige de prier, moi!... les misérables ingrats! me laisser mourir sans prières et sans absolution, comme un chien qui n'a ni maître ni abri!... Qu'on me fasse venir le templier: c'est une espèce de prêtre; il peut entendre ma confession. Quelle folie! autant vaudrait me confesser au diable qu'à Brian de Bois-Guilbert, qui ne croit ni au ciel ni à l'enfer. — J'ai ouï des vieillards parler de prier... de prier eux-mêmes: on n'a pas besoin de corrompre un faux prêtre ni de le courtiser pour cela. — Mais moi, prier. — Oh! je n'ose.

— Reginald Front-de-Bœuf vit-il donc pour dire qu'il existe quelque chose qu'il n'ose faire? s'écria près de son lit une voix aigre et cassée.

Affaibli par ses blessures, et bourrelé de remords, Front-de-Bœuf, ainsi interrompu dans son soliloque, crut entendre la voix d'un de ces démons que la superstition de ce siècle peignait comme assiégeant le lit des mourans pour distraire leur esprit, et les empêcher de se livrer à des pensées dont pouvait dépendre leur salut éternel. Il frémit d'abord, et ses membres se couvrirent d'une sueur froide; mais reprenant bientôt sa résolution ordinaire: — Qui est là? s'écria-t-il; qui es-tu, toi qui oses répéter mes paroles avec un accent plus funeste que celui des oiseaux de la nuit? Approche-toi, que je puisse te voir!

— Je suis ton mauvais ange, Reginald, répondit la voix.

— Prends donc une forme qui te rende visible à mes yeux, dit le chevalier mourant, et si tu es réellement un démon, ne crois pas que ta vue puisse m'intimider. Par l'éternelle prison! si je pouvais lutter contre les horreurs qui m'entourent, comme je l'ai fait contre les dangers de ce monde, le ciel et l'enfer ne pourraient se vanter de m'avoir fait reculer.

— Pense à tes crimes, Reginald! — Rébellion, rapine, meurtre. — Qui a excité Jean, ce prince sans honneur, à se révolter contre son père à cheveux blancs, — contre son généreux frère?

— Que tu sois un sorcier ou un diable, s'écria Front-de-Bœuf, tu en as menti par la gorge! ce n'est pas moi qui ai excité Jean à

la rébellion ; ce n'est pas moi seul, du moins. Cinquante barons, la fleur de la chevalerie, les meilleures lances qu'on pût trouver, lui en ont donné le conseil. Dois-je moi seul répondre des fautes de tous ? Être infernal, qui que tu sois, je te défie. Retire-toi ! Si tu es un mortel, laisse-moi mourir en paix ; si tu es un démon, ton heure n'est pas encore venue.

— Tu ne mourras pas en paix : même à l'instant de la mort, tous tes crimes se représenteront à toi ; — tu entendras les gémissemens dont les voûtes de ce château ont retenti ; — tu verras le sang dont les pierres sont encore imprégnées.

— Ne crois pas m'intimider par de vains mots, répondit Front-de-Bœuf avec un rire forcé. Le juif mécréant, — ce sera pour moi un mérite près du ciel de l'avoir traité comme je l'ai fait ; sans quoi, pourquoi canoniserait-on ceux qui vont tremper leurs mains dans le sang des Sarrasins ? — Les porchers saxons, si je les ai tués, c'est qu'ils étaient ennemis de mon pays, de mon lignage et de mon seigneur suzerain. Ah ! ah ! tu vois que tu ne peux trouver le défaut de mon armure. — Es-tu parti ? es-tu réduit au silence ?

— Non, infame parricide, répondit la voix : pense à ton père ! — pense à sa mort ! — pense à la salle où il prit son dernier repas, et qui fut teinte de son sang, — de son sang répandu par la main de son fils !

— Ah ! s'écria le baron après quelques instans de silence, puisque tu sais cela, tu es véritablement le père du mal, et tu sais toutes choses, comme les moines le disent. Je croyais ce secret renfermé dans mon sein et dans celui d'une autre personne, de ma tentatrice, de la complice de mon crime. — Laisse-moi, démon, va trouver la sorcière saxonne Ulrique ; elle seule peut te dire ce qui n'a eu d'autre témoin qu'elle et moi ; va trouver celle qui effaça toutes les traces du crime, qui lava les blessures, qui ensevelit le cadavre, qui donna à une mort violente les apparences d'une mort naturelle ; va trouver celle qui fut la provocatrice, l'affreuse récompense de ce forfait : qu'elle ait, comme moi, un avant-goût des tortures que nous réserve l'enfer !

— Elle les éprouve déjà, dit Ulrique en ouvrant les rideaux et en se montrant à ses yeux ; depuis long-temps elle boit dans cette coupe ; mais elle la trouve moins amère en voyant que tu la partages. — Ne grince pas les dents, Front-de-Bœuf, ne roule pas ainsi les yeux, ne prends pas un air menaçant, ne ferme pas le poing et ne le lève pas vers moi avec un geste terrible ; la main sem-

blable à celle de ton célèbre ancêtre qui sut conquérir ton nom, et qui aurait pu d'un seul coup briser le crâne d'un taureau des montagnes, est maintenant, comme la mienne, énervée et sans pouvoir.

— Détestable scélérate ! digne fille de l'enfer ! s'écria Front-de-Bœuf : c'est donc toi qui viens jouir de la vue des ruines qui furent aussi ton ouvrage !

— Oui, Reginald, c'est Ulrique, c'est la fille de Torquil Wolfganger, c'est la sœur de ses fils assassinés dans ce château avec leur père, qui vient réclamer de toi et de ta maison, son père, ses frères, son honneur, son nom, tout ce qu'elle a perdu par la main des Front-de-Bœuf. Pense aux injures que j'ai reçues, et réponds-moi si je ne dis pas la vérité. Tu as été mon mauvais ange ; je veux être le tien, et mes malédictions t'accompagneront jusqu'à ton dernier soupir.

— Abominable furie ! s'écria Front-de-Bœuf, tes yeux ne verront pas cet instant. Holà, Giles, Clément, Eustache, Saint-Maur, Étienne ! qu'on saisisse cette détestable sorcière, et qu'on la précipite du haut des murs ; elle nous a livrés au Saxon ! Eh bien, où êtes-vous donc, traîtres ? pourquoi n'obéissez-vous pas à ma voix ?

— Tu peux les appeler, vaillant baron, lui dit la vieille avec un sourire moqueur : menace-les de la prison et de la mort, s'ils n'exécutent pas tes ordres ; mais apprends que tu ne recevras d'eux ni réponse ni secours. Ecoute, ajouta-t-elle en s'interrompant un instant, n'entends-tu pas le bruit des armes, les cris des combattans ? Ces sons horribles ne t'annoncent-ils pas qu'on donne l'assaut au château, ne te prédisent-ils pas la chute de ta maison ? La puissance des Front-de-Bœuf, cette puissance cimentée par le sang, chancèle dans ses fondemens, et va s'écrouler sous les coups des ennemis qu'il méprise le plus. Les Saxons, Reginald, les Saxons attaquent tes murs. Pourquoi restes-tu oisif comme une bête fauve épuisée, tandis que le Saxon donne l'assaut à ta forteresse ?

— Dieux et démons, s'écria le chevalier, rendez-moi un instant mes forces, que je me jette dans la mêlée, et que je périsse d'une manière digne de mon nom !

— N'y pense point, vaillant guerrier ; tu ne mourras point de la mort des braves ; tu périras comme le renard quand des paysans ont enfumé sa tanière.

— Tu mens, odieuse sorcière : mes hommes d'armes sauront repousser l'ennemi ; mes murailles sont fortes et élevées, et mes deux amis ne craindraient pas une armée de Saxons, quand elle

aurait pour chefs Hengist et Horsa. Le cri de guerre du templier et de la compagnie franche s'élève au-dessus de tous les autres. La victoire est à nous, et, sur mon honneur, le feu de joie que nous allumerons pour célébrer notre triomphe consumera jusqu'à tes os; je vivrai assez pour apprendre que tu es passée des feux de ce monde dans ceux de l'enfer, qui n'a jamais vomi sur la terre un démon plus exécrable.

— Jouis de cette espérance, dit Ulrique avec un sourire infernal, je t'attends à la preuve. Mais non, ajouta-t-elle en s'interrompant, il faut que tu connaisses dès à présent le sort qui t'attend, le sort que ta puissance, ta force et ton courage, ne sauraient t'éviter, quoiqu'il te soit préparé par cette faible main. Ne remarques-tu pas cette vapeur épaisse et suffocante qui commence déjà à remplir cette chambre? Crois-tu que ce soient tes yeux qui s'obscurcissent, ta respiration qui devienne plus difficile? Non, Front-de-Bœuf, cette fumée a une autre cause; te souviens-tu que le magasin à bois est situé sous cet appartement?

— Femme! s'écria-t-il avec fureur, tu n'y as pas mis le feu?... mais, de par le ciel! c'est bien la fumée que je sens, et le château est en flammes.

— Elles ne tarderont pas du moins à s'élever dans les airs, dit Ulrique du ton le plus calme, et un signal va avertir les assiégeans de profiter du moment, si les défenseurs du château s'occupent à éteindre l'incendie. Adieu, Front-de-Bœuf; puissent Mista, Skogula, Zernebock, tous les dieux des anciens Saxons, qui sont les démons, à ce que disent les prêtres, te servir de consolateurs à ton lit de mort, sur lequel Ulrique t'abandonne! Apprends pourtant, si c'est une consolation pour toi, qu'Ulrique va faire le même voyage; elle doit partager ton châtiment, comme elle a partagé tes crimes. — Maintenant, parricide, adieu pour toujours. Puisse chaque pierre de cette voûte trouver une langue pour répéter ce mot à ton oreille!

En parlant ainsi elle sortit de la chambre, et Front-de-Bœuf entendit le bruit du double tour qu'elle fermait, et de la clef qu'elle retira ensuite de la serrure, pour lui ôter jusqu'à la moindre chance de salut. Le chevalier, désespéré, appela à grands cris ses serviteurs et ses amis, qui ne pouvaient l'entendre. — Etienne, Saint-Maur, Clément, Giles, me laisserez-vous consumer par les flammes sans me secourir?...... Brave Bois-Guilbert, vaillant De Bracy, au secours! au secours! c'est votre ami qui vous appelle! Aban-

donnerez-vous votre allié, votre frère d'armes, chevaliers parjures et sans foi?..... Et vous, perfides vassaux, n'obéirez-vous pas aux ordres de votre maître? Que toutes les malédictions dues aux traîtres tombent sur votre tête, vous tous qui me laissez périr aussi misérablement! — Mais ils ne m'entendent pas, ils ne peuvent m'entendre; le bruit du combat couvre ma voix. La fumée devient plus épaisse que jamais. — Oh! que ne puis-je respirer l'air pur un instant, fût-ce au prix de mon anéantissement! — De par le ciel! la flamme perce à travers le plancher, — le démon marche contre moi sous les bannières de son élément. — Loin d'ici, esprit du mal; je ne puis te suivre sans mes compagnons; tout ce qui est dans ces murs t'appartient. Crois-tu n'entraîner que Reginald Front-de-Bœuf? Non, l'infidèle templier, le libertin De Bracy, l'infame Ulrique, les hommes d'armes qui m'ont aidé dans mes entreprises, les chiens de Saxons et les maudits juifs qui sont mes prisonniers, tous, tous doivent te suivre avec moi. Ne sera-ce pas une belle et brillante escorte sur la route des enfers? — Il poussa en même temps un éclat de rire convulsif qui fut répété par les échos de ce vaste appartement. — Qui ose rire ici? s'écria Front-de-Bœuf d'une voix altérée, car le bruit et le fracas n'empêchaient pas les échos de renvoyer à ses oreilles le bruit de ses rires frénétiques. — Est-ce toi, Ulrique? parle, sorcière, et je te pardonne. — Toi seule, ou Satan lui-même, vous êtes capables de rire en un pareil moment. Eloigne-toi! éloigne-toi!.....

Mais ce serait une impiété de rester plus long-temps auprès du lit de mort du blasphémateur et du parricide.

CHAPITRE XXXI.

> Allons, braves amis, à la brêche, à la brêche.
> De nos morts, s'il le faut, faisons-nous un rempart.
> Et sur ces murs fumans plantons notre étendard.
> Qu'on jure, en nous voyant, que jamais l'Angleterre
> A de plus dignes fils ne remit sa bannière.
>
> SHAKSPEARE. *Le roi Henry V.*

QUOIQUE Cedric n'eût pas grande confiance en Ulrique, il ne manqua pas de faire part de sa promesse au chevalier Noir et à

Locksley. Ceux-ci furent charmés d'apprendre qu'ils avaient dans la place un ami qui pouvait au besoin se trouver en état d'y faciliter leur entrée. Ils convinrent avec le Saxon qu'il fallait donner l'assaut, quelque désavantageuse que pût leur être cette chance, et que c'était le seul moyen de délivrer les prisonniers du féroce Front-de-Bœuf.

— Le sang royal d'Alfred est en danger, dit Cedric.

— L'honneur d'une noble dame est en péril, dit le chevalier Noir.

— Et par le saint Christophe de mon baudrier, quand il ne s'agirait que de sauver ce pauvre serf, ce fidèle Wamba, dit Locksley, je risquerais un de mes membres plutôt que de laisser tomber un cheveu de sa tête.

— Et j'en ferais autant, dit l'ermite de Copmanhurst. Je sais que ce n'est qu'un fou ; mais, Messieurs, quand un fou se conduit avec tant d'adresse et de présence d'esprit, je viderais un flacon de vin et je mangerais une tranche de jambon avec lui, plus volontiers qu'avec le plus sage des hommes. Oui, mes frères, je vous le dis, un tel fou ne manquera jamais d'un clerc pour prier pour lui, ni d'un guerrier pour le défendre, tant que je pourrai chanter un psaume ou manier une pertuisane.

Et en parlant ainsi il fit le moulinet par-dessus sa tête avec sa lourde hallebarde, aussi facilement qu'un jeune berger avec sa houlette.

— Fort bien, brave clerc, dit le chevalier Noir, fort bien ! saint Dunstan lui-même n'aurait pu dire mieux. Mais à présent, mon cher Locksley, ne convient-il pas que le noble Cedric se charge de diriger l'attaque ?

—Non, sur ma foi, s'écria Cedric ; je n'ai jamais étudié l'art d'attaquer ni de défendre ces citadelles de la tyrannie, que les Normands ont élevées dans cette malheureuse contrée. Je combattrai au premier rang, et si je ne puis rendre les services d'un chef expérimenté, je m'acquitterai des devoirs d'un bon soldat.

— Puisque telle est votre détermination, noble Cedric, dit Locksley, je me chargerai de la direction des archers, et je consens que vous me pendiez au plus haut de ces arbres, si les soldats qui se montreront sur les murs ne sont percés d'autant de flèches qu'on voit de clous de girofle sur un jambon aux fêtes de Noël.

— C'est bien parler, hardi yeoman ! dit le chevalier Noir. Si vous me trouvez digne d'agir en cette circonstance, et s'il se trouve

parmi ces braves gens des hommes qui veuillent suivre un vrai chevalier, car je puis me donner ce titre, je suis prêt à les conduire à l'attaque du château avec toute l'expérience que j'ai acquise.

Les chefs s'étant ainsi distribué leurs fonctions, on livra le premier assaut, dont mes lecteurs ont vu le résultat.

Quand la barbacane fut emportée, le chevalier Noir fit donner avis de ce succès à Locksley, lui recommandant en même temps de tenir les assiégés en haleine, afin de les empêcher de réunir leurs forces pour faire une sortie et se remettre en possession de la fortification extérieure qu'ils avaient perdue. C'était là surtout ce que le chevalier voulait éviter, voyant bien que ses soldats volontaires, mal armés et sans discipline, auraient dans une attaque soudaine de grands désavantages contre les vieux guerriers des chevaliers normands, qui, également bien pourvus d'armes offensives et défensives, opposeraient à l'ardeur des assiégeans toute la confiance que donnent la discipline et l'habitude de combattre.

Il employa cet intervalle à faire construire un pont en bois, ou long radeau, qu'il se proposait de jeter sur le fossé, et par le moyen duquel il espérait pouvoir le traverser, en dépit de tous les efforts des ennemis. Ce travail prit quelque temps; mais les chefs le regrettèrent d'autant moins que cela donnait à Ulrique le loisir d'exécuter son plan de diversion en leur faveur, quel qu'il pût être.

Dès que le pont fut terminé: — Il ne faut pas attendre plus long-temps, dit le chevalier Noir; le soleil s'abaisse vers l'occident, et j'ai sur les bras des affaires qui ne me permettent pas de rester un jour de plus avec vous. D'ailleurs il est presque impossible qu'il ne vienne pas d'York de la cavalerie au secours des assiégés, et il faut terminer ce coup de main avant qu'elle arrive. Ainsi donc, qu'un de vous se rende auprès de Locksley, pour lui commander de faire une décharge de flèches de l'autre côté du château, et de se porter en avant, comme s'il voulait livrer un assaut. Et vous, braves Anglais, suivez-moi à l'attaque véritable, et soyez prêts à jeter le pont sur le fossé, dès que la poterne de notre côté sera ouverte; traversez-le hardiment à ma suite, et aidez-moi à briser la porte de sortie pratiquée dans le mur principal. Ceux de vous qui n'aiment pas ce genre de service, ou qui ne sont pas assez bien armés pour s'en charger, n'ont qu'à garnir le haut des fortifications, bander leurs arcs, et diriger leurs flèches contre quiconque paraîtra sur les remparts du château. Noble Cedric, voulez-vous prendre le commandement?

— Non, de par l'ame d'Hereward! répondit le Saxon; je ne me pique pas de conduire les autres: mais que la postérité vomisse contre moi des malédictions sur mon tombeau, si je ne marche pas à côté du premier qui me montrera le chemin! C'est ma querelle qu'il s'agit de vider, et il ne me convient pas de rester à l'arrière-garde.

— Mais songez, noble Saxon, que vous n'avez ni haubert ni cotte de mailles; vous n'avez qu'un casque léger, un petit bouclier et votre épée.

— Tant mieux! j'en serai plus léger pour escalader ces murailles. Je ne veux pas me vanter, sire chevalier, mais vous verrez aujourd'hui qu'un Saxon peut se présenter au combat la poitrine nue, aussi hardiment qu'un Normand revêtu d'une cuirasse d'acier.

— Allons donc, au nom de Dieu, qu'on ouvre la poterne et qu'on lance le pont.

La porte qui conduisait de la barbacane au fossé, et qui était en face d'une porte de sortie percée dans les murs du château, s'ouvrit alors tout à coup, le pont temporaire fut jeté, faisant jaillir l'eau du fossé, et s'étendant d'un bord à l'autre; mais il ne pouvait donner passage qu'à deux hommes de front. Sachant combien il était important d'attaquer l'ennemi par surprise, le chevalier Noir s'y précipita à l'instant; Cedric le suivit, et ils arrivèrent tous deux à la rive opposée sans accident. Là ils commencèrent à attaquer à grands coups de hache la porte de sortie du château, et ils se trouvaient à l'abri des traits et des pierres des assiégeans par les planches qui formaient l'ancien pont que Front-de-Bœuf venait de faire détruire, et qui étaient restées suspendues en arcs-boutans contre le mur. Ceux qui les suivirent sur le pont, n'ayant pas un pareil abri, étaient exposés aux coups des assiégés. Les deux premiers tombèrent dans le fossé percés de flèches, et les autres rentrèrent précipitamment dans les barrières.

La situation du chevalier Noir et de Cedric devenait très dangereuse, et elle l'aurait été encore plus si les archers, restés dans la barbacane, n'eussent tiré constamment sur les remparts, occupant l'attention des assiégés, et les empêchant par là d'accabler leurs deux chefs d'une grêle de pierres et de flèches. Le péril n'en était pourtant pas moins grand pour ceux-ci, et il augmentait à chaque instant.

— Quelle honte! s'écria De Bracy en s'adressant aux soldats

qui l'entouraient; vous prétendez savoir lancer une flèche, et vous souffrez que deux hommes seuls maintiennent leur poste sous les murs du château! Démolissez le parapet du rempart, si vous ne pouvez faire mieux, et précipitez-en les pierres sur leurs têtes. Vite! des pieux, des leviers. Commencez par ce créneau, dit-il en montrant une énorme pierre sculptée qui couronnait le parapet, précisément au-dessus de la poterne.

En ce moment on vit flotter sur la tour de l'ouest le drapeau rouge dont Ulrique avait parlé à Cedric. Locksley fut le premier qui l'aperçut. Dès qu'il avait appris qu'on livrait l'assaut, il avait laissé une partie de ses gens pour continuer la fausse attaque, et était venu avec les plus braves pour prendre part à la véritable.

— Saint Georges! s'écria-t-il; saint Georges et l'Angleterre! A l'assaut, archers! Comment pouvez-vous laisser ce brave chevalier et le noble Cedric attaquer seuls la porte du château? Allons donc, ermite de Copmanhurst, prouve que tu sais te battre aussi bien que tu sais dire ton rosaire. En avant, braves archers, en avant! Le château est à nous : nous avons des intelligences dans l'intérieur. Voyez ce drapeau, c'est le signal convenu. Torquilstone est à nous. Songez à l'honneur, songez au butin; encore un effort, et nous sommes maîtres de la place.

En finissant ces mots, il banda son arc, et perça d'une flèche un homme d'armes qui, suivant les ordres de Bracy, cherchait à détacher du parapet une pierre énorme pour la précipiter sur Cedric et le chevalier Noir. Un autre soldat prit l'épieu des mains de son camarade expirant, et il continuait l'ouvrage que le premier avait commencé, quand une seconde flèche, décochée par Locksley, l'atteignit, et le fit tomber dans le fossé. Parmi ses compagnons effrayés, nul ne se présentait pour prendre sa place, car chaque trait lancé par ce redoutable archer semblait porter la mort avec lui.

— Quoi! lâches, s'écria De Bracy, nul de vous n'ose avancer! Donnez-moi un levier. *Montjoie saint Denis!*

Il se mit alors lui-même à l'ouvrage. La pierre était de taille, non-seulement à briser les planches qui servaient d'abri à Cedric et au chevalier, mais à détruire en même temps le pont jeté sur le fossé. Tous les assaillans virent le danger, et les plus hardis d'entre eux, même le vigoureux ermite, n'osèrent mettre le pied sur le pont. Locksley lança trois flèches contre De Bracy, et toutes trois retentirent et s'émoussèrent sur son armure impénétrable.

— Au diable soit ta cotte d'Espagne, s'écria-t-il avec dépit : si elle eût été forgée par un armurier anglais, ces flèches l'auraient percée comme si elle eût été de toile ou de soie. Et il se mit à crier de toutes ses forces : — Camarades! amis! chevalier Noir! noble Cedric! en retraite! en retraite! une pierre énorme va tomber!

Sa voix ne fut pas entendue : les coups redoublés que frappaient sur la porte le chevalier et son compagnon auraient suffi pour la couvrir. Le fidèle Gurth alors se précipita sur le pont, pour aller, au risque de sa vie, prévenir son maître du danger qu'il courait; mais il serait arrivé trop tard : la pierre, poussée en avant par les efforts réitérés de De Bracy, était à l'instant de perdre l'équilibre, quand la voix du templier arrêta son bras prêt à la précipiter.

— Tout est perdu, De Bracy, le château est en feu.

— En feu! Etes-vous fou de parler ainsi?

— Dans deux minutes vous verrez les flammes s'élever au-dessus de la tour de l'ouest : j'ai vainement cherché à l'éteindre.

Brian de Bois-Guilbert communiqua en peu de mots à son compagnon les détails de cette affreuse nouvelle, avec le sang-froid qui formait la base de son caractère; mais De Bracy ne l'apprit point avec le même calme.

—Par tous les saints du paradis! s'écria-t-il, que nous reste-t-il à faire? Je fais vœu d'offrir à saint Nicolas de Limoges un chandelier de l'or le plus pur, si....

— Garde ton vœu et écoute-moi, dit le templier. Réunis tous tes hommes d'armes, et fais une sortie par la poterne; il n'y a que cet infernal chevalier et un de ses compagnons qui aient passé le pont, précipite-les dans le fossé, et attaque la barbacane; moi, à la tête du reste de la garnison, je vais sortir par la porte principale, et je l'attaquerai de l'autre côté. Si nous parvenons à regagner ce poste, j'espère que nous pourrons nous y maintenir jusqu'à ce qu'il nous arrive du secours, ou du moins nous obtiendrons bonne composition.

— J'approuve votre idée, répondit De Bracy : je m'acquitterai du rôle que vous me destinez; mais vous, templier, vous acquitterez-vous du vôtre?

— Foi de chevalier! mais, de par le ciel! ne perdez pas un instant.

De Bracy rassembla tout son monde, courut à la poterne; mais il n'eut pas besoin d'en faire ouvrir la porte; à l'instant même où il arrivait elle cédait sous les coups multipliés des deux guerriers,

qui attaquèrent vigoureusement les premiers qui se présentèrent, et le chevalier Noir fit mordre la poussière à deux d'entre eux. Les autres reculèrent, en dépit des efforts que fit De Bracy pour les retenir.

— Lâches que vous êtes, leur dit-il, souffrirez-vous que deux hommes nous ferment la seule voie de salut qui nous reste?

— Ce n'est pas un homme, dit un vieux soldat tout en cherchant à parer les coups que lui portait le chevalier Noir, c'est un diable.

— Et quand ce serait le diable, faut-il fuir devant lui pour se jeter dans l'enfer? Le château est en feu, misérables; que le désespoir vous donne du courage, ou plutôt faites-moi place, je veux me mesurer avec ce redoutable antagoniste.

De Bracy soutint en cette rencontre la réputation qu'il avait acquise dans les guerres civiles de cette époque. Le passage voûté sous lequel conduisait la poterne retentissait des coups que se portaient les deux champions, qui combattaient alors corps à corps, De Bracy avec son épée, et son adversaire avec sa pesante hache d'armes. Enfin le chevalier normand reçut un coup dont la violence fut amortie en partie par son bouclier, car autrement il ne s'en fût jamais relevé, mais qui tomba sur son casque avec tant de violence qu'il en fut renversé.

— Rends-toi, De Bracy, dit le chevalier Noir en se penchant sur lui, et en portant sur le défaut de sa cuirasse le poignard avec lequel les chevaliers donnaient le coup de grâce à leurs ennemis, et qu'on nommait *le poignard de merci;* rends-toi, Maurice De Bracy, secouru ou non secouru, ou tu es mort.

— Dis-moi quel est ton nom, ou dispose de ma vie; il ne sera pas dit que Maurice De Bracy s'est rendu à un inconnu.

Le chevalier Noir prononça quelques mots à l'oreille du vaincu.

— Je me rends; je suis votre prisonnier, secouru ou non secouru, lui répondit De Bracy, faisant succéder au ton de la fierté celui d'une soumission respectueuse.

— Allez à la barbacane, dit le vainqueur d'un air d'autorité, et attendez-y mes ordres.

— Permettez-moi d'abord de vous dire ce qu'il vous importe de savoir, reprit De Bracy; Wilfrid d'Ivanhoe est blessé et prisonnier, et il périra dans l'embrasement du château, si l'on ne se hâte d'aller à son secours.

— Wilfrid d'Ivanhoe prisonnier, blessé, en danger de périr! La vie de tous ceux qui se trouvent dans le château me répondra d'un

seul cheveu de sa tête qui serait atteint par le feu. Où est-il?

— Cet escalier tournant conduit à l'appartement qu'il occupe. Voulez-vous que je vous y conduise?

— Non. Allez attendre mes ordres dans la redoute. Je ne me fie pas à toi, De Bracy.

Pendant ce combat et la courte conversation qui l'avait suivi, Cedric, à la tête d'un corps d'archers qui venait de passer le pont, et parmi lesquels se trouvait l'ermite de Copmanhurst, poursuivait les soldats découragés et désespérés du chevalier normand. Quelques-uns demandèrent quartier, d'autres opposèrent une résistance inutile, la plupart prirent la fuite vers la cour du château.

De Bracy, resté seul, suivit des yeux son vainqueur d'un air humilié.

— Il ne se fie pas à moi! répéta-t-il: mais lui ai-je donné sujet de s'y fier? Il ramassa son épée, ôta son casque en signe de soumission, se rendit à la barbacane, et remit son épée à Locskley, qu'il rencontra en chemin.

Cependant, à mesure que l'incendie faisait des progrès, les signes en devinrent visibles dans l'appartement où Rebecca donnait des soins à Ivanhoe. Il avait été éveillé par le bruit du second combat, et la fille d'Isaac, à son instante prière, se mit encore à la fenêtre pour lui rendre compte des évènemens qui se passaient. Mais bientôt la vue du champ de bataille fut interceptée par l'épaisse fumée qui sortait d'une tour voisine, et les cris au feu! de l'eau! se firent entendre dans cette partie du bâtiment, par-dessus les cris des combattans.

— Le château est en feu, dit Rebecca; il brûle: que faire pour nous sauver?

— Fuyez à l'instant, Rebecca, dit Ivanhoe, mettez vos jours en sûreté; quant aux miens, nul secours humain ne peut les sauver.

— Je ne fuirai point, répondit Rebecca: nous serons sauvés tous deux, ou nous périrons ensemble. Mais, Dieu d'Abraham! mon père! mon pauvre père! quel sera son destin?

En ce moment, la porte de l'appartement s'ouvrit, et le templier y entra. Son aspect était effrayant; son armure dorée était brisée et couverte de sang, et la plume qui surmontait son casque était brûlée en partie.

— Je te trouve enfin, dit-il à Rebecca: tu vois que je tiens la parole que je t'ai donnée de partager avec toi notre bon ou notre mauvais destin. Il ne reste qu'un moyen de salut, et j'ai bravé cin-

quante dangers pour venir te le montrer. Lève-toi, et suis-moi à l'instant [1].

— Je ne vous suivrai point seule, répondit Rebecca; mais, si vous avez sucé le lait d'une femme, si vous connaissez tant soit peu la charité, la pitié; si votre cœur n'est pas aussi dur que votre cuirasse, sauvez mon vieux père, sauvez ce chevalier blessé!

— Rebecca, répondit le templier avec son sang-froid ordinaire, un chevalier doit savoir envisager la mort, soit qu'elle se présente à la pointe d'une lance ou au milieu des flammes; et, quant à un juif, qui diable s'inquiète de ce qu'il deviendra?

— Guerrier farouche, s'écria Rebecca, je périrai dans les flammes, plutôt que d'accepter ton secours.

— Tu n'auras pas la liberté du choix, Rebecca; tu m'as échappé une première fois, mais jamais mortel ne m'échappa une seconde.

A ces mots, il la prit entre ses bras, et l'emporta hors de la chambre, malgré ses prières et ses cris, et sans faire la moindre attention aux menaces et aux imprécations d'Ivanhoe, qui s'écriait d'une voix de tonnerre :

— Scélérat de templier, opprobre de ton ordre, laisse cette jeune fille, traître de Bois-Guilbert? tout ton sang me répondra de cet outrage.

— Sans tes cris, Wilfrid, dit le chevalier Noir qui entra en ce moment dans la chambre, je n'aurais pas réussi à te trouver.

— Si vous êtes un chevalier, dit Ivanhoe, ne songez pas à moi, poursuivez ce lâche ravisseur, sauvez lady Rowena, cherchez le noble Cedric.

— Chacun aura son tour, dit le chevalier au cadenas, mais en ce moment c'est le tien.

A ces mots, il saisit Ivanhoe, l'emporta avec la même aisance que le templier avait emporté Rebecca, courut, chargé de ce fardeau, jusqu'à la poterne, le confia aux soins de deux archers, et rentra dans le château pour aider à sauver les autres prisonniers.

Le feu s'était communiqué de la tour à plusieurs autres parties du bâtiment; cependant les flammes ne faisaient pas des progrès très rapides, arrêtées par l'épaisseur des murs et la solidité des

1. L'auteur a quelque idée que ce passage est imité de l'apparition de Philidaspes devant la divine Mandane, lorsque la ville de Babylone est en feu, et qu'il lui propose de l'emporter à travers les flammes. Mais ce larcin, si c'en est un, serait trop sévèrement puni par la pénitence de chercher ce trait à travers les interminables volumes du *Grand Cyrus*.

voûtes. Mais les parties de l'édifice sur lesquelles l'incendie n'exerçait point ses ravages étaient le théâtre d'un spectacle non moins affreux, et l'homme y déployait ses fureurs. Les assiégeans poursuivaient de chambre en chambre les défenseurs du château, et assouvissaient dans leur sang la vengeance qui les animait contre les soldats du féroce Front-de-Bœuf. En vain quelques-uns demandèrent quartier, aucun ne put l'obtenir; d'autres se battirent en désespérés et vendirent chèrement leur vie. L'air retentissait du bruit des armes et des gémissemens, et les planchers étaient inondés du sang des blessés et des mourans.

Au milieu de cette scène de confusion, Cedric, accompagné du fidèle Gurth, parcourait le château, cherchant partout lady Rowena. Gurth, pendant la mêlée, n'avait jamais quitté son maître, et avait paré plus d'un coup qui lui était destiné. Le noble Saxon fut assez heureux pour trouver sa pupille à l'instant où, ayant perdu toute espérance, elle serrait contre son sein une croix qu'elle portait au cou, et adressait au ciel des prières qu'elle croyait les dernières. Il la confia à Gurth, et le chargea de la conduire à la barbacane. Les ennemis alors n'étaient plus à craindre, et le chemin n'en était pas encore interrompu par les flammes.

Cependant Cedric continua ses recherches dans le château, dans l'espoir de trouver son ami Athelstane, et déterminé à courir tous les risques pour sauver le dernier rejeton des rois saxons. Mais avant qu'il fût arrivé dans la salle où il avait lui-même été détenu, le génie inventif de Wamba avait trouvé moyen de se procurer la liberté, ainsi qu'à son compagnon d'infortune.

Quand le bruit et le tumulte annoncèrent qu'on était au plus fort du combat, pendant le second assaut, le fou se mit à crier de toute la force de ses poumons: — Saint Georges et l'Angleterre! le château est à nous! Et, pour rendre plus effrayans ces cris qu'il répéta plusieurs fois, il frappa l'une contre l'autre de vieilles armures qui étaient suspendues autour de la salle.

Un garde placé à la porte, et dont l'esprit était déjà dans un état d'alarme, crut que les ennemis avaient pénétré dans cette salle par une croisée, et, saisi de frayeur, il s'enfuit sans songer à fermer la porte pour porter cette nouvelle au templier. Les deux prisonniers ne trouvèrent donc nulle difficulté pour s'échapper, et ils arrivèrent bientôt dans la cour du château, qui offrait encore une scène de combat. Plusieurs soldats de la garnison, les uns à pied, les autres à cheval, s'étaient ralliés autour du fier templier,

et cherchaient, en faisant une retraite les armes à la main, à s'assurer le seul moyen de salut qui leur restât. Bois-Guilbert avait fait baisser le pont-levis, mais le passage était difficile et dangereux, car une partie des assiégeans s'étaient placés devant la porte principale du château, pour ôter aux assiégés tout moyen de s'échapper; et, dès que le pont fut baissé, ils s'efforcèrent d'entrer pour avoir leur part du pillage avant que la forteresse ne fût consumée par les flammes. D'un autre côté, ceux qui étaient entrés par la poterne pressaient vigoureusement cette petite troupe par derrière, de manière qu'elle se trouvait attaquée des deux côtés à la fois.

Animée par le désespoir, et encouragée par l'exemple de son chef indomptable, cette poignée de soldats fit des prodiges de valeur; et, comme ils étaient bien armés, ils réussirent plus d'une fois à repousser leurs ennemis, quoiqu'ils leur fussent bien inférieurs en nombre. Rebecca, à cheval devant un des esclaves sarrasins de Bois-Guilbert, était au milieu du groupe, et le templier, malgré le trouble et la confusion d'un pareil moment, veillait avec le plus grand soin à sa sûreté. Monté sur son excellent cheval de bataille, on le voyait partout où ses soldats avaient besoin de secours ou d'encouragement; à chaque instant il revenait près de la belle juive, la couvrait de son bouclier, oubliait sa défense personnelle pour songer à la sienne; et tout à coup, poussant son cri de guerre, il s'élançait dans la mêlée, faisait mordre la poussière aux plus redoutables des assaillans, et reparaissait de nouveau à ses côtés.

Athelstane, quoique indécis et indolent, comme le lecteur le sait, n'était pas dépourvu de bravoure. En voyant une femme voilée que le templier protégeait avec tant de soin, il ne douta point que ce ne fût lady Rowena, et qu'il ne fût déterminé à l'enlever malgré toute la résistance qu'on pourrait lui opposer.

— Par l'ame de saint Edouard, s'écria-t-il, je tirerai lady Rowena des mains de ce perfide chevalier, et il périra de la mienne!

— Pensez bien à ce que vous allez faire, lui dit Wamba, et n'allez pas pêcher une grenouille au lieu d'une carpe. Par ma marotte, ce n'est point lady Rowena. Voyez seulement ces longs cheveux noirs qui flottent sur ses épaules. Si vous ne savez pas distinguer le blanc du noir, comment voulez-vous être chef? Vous pouvez marcher en avant, si bon vous semble, mais, par saint Dunstan, je ne vous suivrai pas; je ne me ferai pas rompre les os

sans savoir pour qui. Et songez-vous que vous êtes sans armure, sans casque? croyez-vous qu'un bonnet de soie puisse parer les coups d'un acier bien affilé? *Deus vobiscum*, vaillant Athelstane; que celui qui a soif aille à l'abreuvoir. Et en même temps il lâcha le pan de l'habit du noble Saxon, qu'il avait tenu jusqu'alors.

S'emparer d'une masse-d'armes que la main d'un mourant venait de laisser échapper, s'élancer sur la troupe de Bois-Guilbert, frapper à droite et à gauche, en renversant un guerrier à chaque coup, ce fut l'affaire d'un moment pour Athelstane, à qui la fureur donnait une nouvelle force. Il fut bientôt à deux pas de celui qu'il cherchait, et l'appelant à grands cris : — Renégat de templier, s'écria-t-il, laisse en liberté celle que tu es indigne de toucher; défends-toi, chef d'une bande de voleurs et d'assassins!

— Chien, répondit le templier en grinçant les dents, je t'apprendrai à blasphémer le saint ordre du Temple de Sion. A ces mots, il fit faire une courbette à son coursier, s'élança contre Athelstane en se levant sur les étriers pour donner plus de force à son bras, et lui porta sur la tête un coup épouvantable.

Wamba avait eu raison de dire qu'un bonnet de soie ne pouvait être à l'épreuve de l'acier. Le coup fatal fut asséné par le templier avec tant de force, qu'il brisa le manche de la masse-d'armes qu'Athelstane leva pour le parer, comme si c'eût été une baguette de saule, et ce coup retomba sur sa tête avec tant de violence, qu'Athelstane fut étendu sur le carreau, les yeux fermés et sans mouvement.

— *Bauséant! Bauséant!* s'écria Bois-Guilbert; périssent ainsi tous les détracteurs des chevaliers du Temple! Profitant de la consternation que la chute d'Athelstane avait répandue parmi les Saxons, il s'écria : — Que ceux qui veulent se sauver me suivent! Et, se frayant un chemin vers le pont-levis, il le traversa, suivi de ses deux Sarrasins et de quelques cavaliers. Il ne fit pas sa retraite sans danger, car quelques archers décochèrent une volée de flèches contre lui et sa suite, mais ils ne songèrent pas à le poursuivre, le pillage du château ayant pour eux plus d'attraits que la vie d'un fuyard.

Il se dirigea vers la barbacane, présumant qu'il était possible que De Bracy s'en fût rendu maître, suivant le plan qu'ils en avaient formé.

—De Bracy! De Bracy! s'écria-t-il en approchant, êtes-vous ici?

— Oui, répondit celui-ci; mais j'y suis prisonnier.

— Puis-je vous secourir?

— Non, je me suis rendu, secouru ou non secouru; je serai fidèle à ma parole. Sauvez-vous; les faucons sont lâchés. Mettez la mer entre l'Angleterre et vous. Je n'ose vous en dire davantage.

— Eh bien! puisque vous voulez rester ici, souvenez-vous que j'ai dégagé ma parole. Quant aux faucons, peu m'importe qui ils sont : les murs de la commanderie de Templestowe offriront au héron une retraite où il pourra braver leurs serres.

A ces mots il prit le galop, et disparut avec sa suite.

Ceux des défenseurs du château qui n'avaient pu le suivre, faute de monture, continuèrent à se défendre, plutôt pour vendre leur vie que dans l'espoir de la sauver, et furent tués jusqu'au dernier. Le feu en ce moment répandait ses ravages presque dans la totalité du château, et Ulrique, placée sur le sommet d'une tour, semblable à une des furies anciennes[1], chantait à haute voix un de ces chants guerriers que faisaient entendre sur le champ de bataille les scaldes des Saxons encore païens. Ses longs cheveux gris flottaient autour de sa tête découverte. L'ivresse de la vengeance satisfaite le disputait dans ses yeux au feu de la démence, et elle brandissait une quenouille qu'elle tenait à la main, comme si elle avait été une des fatales sœurs chargées de présider à la destinée des hommes et d'en couper la fil[2]. La tradition a conservé quelques-unes des strophes de l'hymne barbare[3] qu'elle chantait d'un air de triomphe:

I.

Aiguisez le brillant acier,
Fils du Dragon Blanc[4]!
Allume la torche,
Fille de Hengist[5]!
L'acier ne brille point pour découper les mets du banquet,
C'est une lame dure, large et affilée;
La torche ne va point à la chambre nuptiale

1. Les furies de la mythologie scandinave, auxquelles sir Walter Scott fait ici allusion, étaient au nombre de douze; c'étaient les *Walkyries*, c'est-à-dire les *choisisseuses de morts*, et servantes d'Odin ou Wooden. Elles étaient montées sur des coursiers rapides, avec des glaives nus à la main; et dans la mêlée d'une bataille elles *choisissaient* ceux qui étaient destinés au carnage, pour les conduire au Walhala, palais d'Odin, paradis des braves, etc. Avant la bataille, elles formaient un tissu magique avec des lances et des épées, etc.

2. Les Nornis ou *parques* des anciens Saxons avaient beaucoup de ressemblance avec celles des Grecs et des Latins. Leurs noms étaient Urda, Verdandi et Skulda. Ces mots signifient *le passé*, *le présent* et *l'avenir*.

3. L'auteur écossais traduit littéralement cet hymne en isolant chaque vers, comme nous avons cru devoir le faire à son imitation, afin de conserver la couleur de l'original.

4. Dans les anciennes Sagas, les héros sont souvent désignés par l'emblème de leur bannière ou de leur bouclier. Le Dragon blanc fut un des premiers champions scandinaves.

5. Hengist fut le premier Saxon qui aborda en Angleterre avec Horsa, son frère, en 449. — Fille de Hengist signifie en général Saxonne.

Elle exhale une vapeur bleue et sulfureuse.
Aiguisez l'acier, le corbeau croasse!
Allumez la torche, Zernebock[1] crie
Aiguisez l'acier, fils du Dragon!
Allume la torche, fille de Hengist.

II.

Le noir nuage s'abaisse sur le château du thane;
L'aigle crie. — Il vole sur la vapeur de l'orage!
Cesse tes cris, oiseau monté sur le noir nuage;
Ton banquet est prêt.
Les filles de Valhala regardent,
La race de Hengist leur amènera des hôtes.
Secouez vos noirs cheveux, vierges de Valhala,
Frappez vos bruyans tambours, en signe de joie;
Maint pied hardi se dirige vers vos demeures,
Mainte tête armée d'un heaulme.

III.

La nuit s'étend bien sombre sur le château du thane,
Les noirs nuages se rassemblent;
Ils seront bientôt rouges comme le sang des braves!
Le destructeur des forêts agitera sur eux sa crête rouge,
Le brillant destructeur des palais
Déploie les plis flottans de sa bannière de flamme
Rouge, vaste et sombre,
Sur le combat des vaillans:
Il triomphe dans le croisement des épées et des boucliers brisés;
Il aime à consumer le sang qui s'échappe chaudement en sifflant de la blessure.

IV.

Tous doivent périr.
Le glaive fend le casque!
Le bras du fort est percé par le lance;
Le feu dévore le palais du prince,
Les machines renversent les fortifications!
Tous doivent périr!
La race de Hengist est perdue.
Le nom de Horsa n'existe plus!
Ne cherchez donc pas à éviter votre destin, fils du glaive!
Que vos épées boivent le sang comme du vin!
Désaltérez-vous vous-mêmes au banquet du carnage,
A la lueur des galeries en flammes!
Que vos épées restent fortes, tant que votre sang reste doué de quelque chaleur!
N'épargnez ni par pitié ni par crainte,
Car la vengeance n'a qu'une heure!
La haine violente se consume elle-même.
Moi aussi je dois périr!!! (g) [2]

Les flammes avaient enfin surmonté tout obstacle, et elles s'élevaient au ciel en colonnes brillantes qu'on pouvait apercevoir de plusieurs milles à la ronde; chaque tour, chaque bâtiment s'écroulait successivement, et les vainqueurs, forcés de cesser le pillage, et rassemblés dans la grande cour du château, considéraient

1. Un des mauvais génies de la croyance des Saxons. — 2. Voyez la note *g* à la fin du volume.

cette masse de feu, dont le reflet rougeâtre colorait leurs visages et leurs armes. Quelques-uns des vaincus, qui avaient cherché dans l'édifice embrasé un abri contre la fureur de leurs ennemis, furent écrasés sous les ruines fumantes, et un très petit nombre parvint à se sauver dans le bois voisin. La tour sur laquelle la Saxonne Ulrique s'était placée résista la dernière; et on la vit encore long-temps étendre les bras et faire des gestes d'un air de triomphe sauvage, comme si elle avait régné sur l'incendie qu'elle avait allumé. Enfin, la tour s'écroula avec un fracas horrible, et Ulrique fut consumée par les flammes qui avaient dévoré son tyran. Un silence d'horreur interrompit tout murmure et montra quelle impression cette catastrophe produisait sur les combattans qui, pendant quelques minutes, restèrent dans une immobilité complète, si l'on en excepte leurs signes de croix. Locksley fut le premier à le rompre.

— Archers, s'écria-t-il, poussez vos cris de joie, la demeure des tyrans n'existe plus. Qu'on porte le butin à notre rendez-vous ordinaire, sous le grand chêne d'Hart-Hill-Walk, et à la pointe du jour nous en ferons le partage entre nous et les dignes alliés qui ont coopéré à cet acte éclatant de justice et de vengeance.

CHAPITRE XXXII.

Il n'est pas, croyez-moi, d'Etat sans politique.
Les édits furent faits pour l'intérêt des rois;
Des peuples, des cités, les chartes font les droits.
Tout, jusques aux outlaws qui vivent de rapine,
Connaît le frein secret de quelque discipline.
Depuis le jour qu'Adam prit son tablier vert,
Les hommes n'ont jamais pu vivre de concert;
Et l'on imagina les lois et leur puissance
Pour établir entre eux la bonne intelligence.

Ancienne comédie.

Le jour commençait à poindre sur les clairières de la forêt; chaque feuille brillait d'une perle de rosée; la biche faisait sortir son jeune faon des parties du bois les plus touffues, pour paître librement dans quelque endroit plus ouvert, et aucun chasseur ne songeait encore à venir surprendre le cerf majestueux, qui précédait sa compagne.

Les outlaws étaient tous rassemblés autour du grand chêne d'Harthill-Walk, où ils avaient passé la nuit à se reposer des fatigues de leur expédition, les uns à l'aide du vin, les autres en recourant au sommeil, plusieurs en causant des évènemens de la journée, et en calculant la valeur du butin que la victoire avait mis à la disposition de leur chef.

Les dépouilles étaient considérables : quoique l'incendie en eût consumé beaucoup, les outlaws, qui ne connaissaient aucun danger quand il s'agissait ou de combat ou de pillage, avaient réussi à s'emparer de la vaisselle d'or et d'argent, de riches armures et de vêtemens précieux. Cependant les lois de leur société étaient si strictes et si bien exécutées, que pas un seul d'entre eux n'osa s'en approprier la moindre partie. Tout fut fidèlement mis en commun, pour que le chef en fît lui-même la distribution.

Le lieu du rendez-vous était un vieux chêne ; ce n'était pas celui sous lequel Locksley avait conduit Gurth et Wamba au commencement de notre histoire, mais un autre non moins antique, situé à un mille des ruines du château incendié. Autour de son tronc noueux, la clairière formait une espèce d'amphithéâtre. Ce fut là que Locksley prit place sur un trône de gazon, sous les branches touffues du grand chêne ; et sa troupe se plaça en demi-cercle autour de lui. Il invita le chevalier Noir à s'asseoir à sa droite, et Cedric à sa gauche.

— Pardonnez ma liberté, nobles seigneurs, leur dit-il ; mais dans ces forêts je suis monarque, et mes sujets, ici rassemblés, me verraient de mauvais œil céder, dans mes domaines, la préséance à qui que ce soit. Mais où est donc notre chapelain, où est notre joyeux ermite ? Une courte messe commence bien la matinée parmi des chrétiens.

Personne n'avait vu l'ermite de Copmanhurst.

— Aurions-nous perdu notre brave clerc ? continua Locksley : j'espère qu'il faudra attribuer son absence à la bouteille. Quelqu'un l'a-t-il vu depuis la prise du château ?

— Je l'ai vu, dit Meunier, cherchant à enfoncer la porte d'un caveau, et jurant, par tous les saints du calendrier, qu'il goûterait les vins de Gascogne de Front-de-Bœuf.

— Et de par tous les saints, dit le chef, il y sera resté à boire jusqu'à ce que le château l'ait enseveli sous ses ruines. Partez, Meunier ; prenez douze hommes avec vous, et visitez l'endroit où vous l'avez vu. Prenez de l'eau dans le fossé pour en arro-

ser les ruines brûlantes. De par Dieu, je ferai retourner toutes les pierres du château l'une après l'autre pour retrouver mon chapelain.

Le grand nombre de ceux qui se levèrent et s'offrirent pour ce service, malgré la distribution intéressante qui allait avoir lieu, prouvait combien la troupe avait à cœur la sûreté de son père spirituel.

— En attendant, continua Locksley, songeons à nos affaires; car, quand le bruit de notre exploit se sera répandu, les troupes de De Bracy, de Malvoisin et des autres alliés de Front-de-Bœuf vont se mettre en mouvement contre nous; et il est prudent de songer à notre sûreté. Noble Cedric, j'ai fait faire deux parts des dépouilles; choisissez celle qu'il vous plaira pour en faire des largesses à ceux de vos vassaux qui nous ont secondés.

— Brave yeoman, répondit Cedric, mon cœur est plongé dans la tristesse. Le noble Athelstane de Coningsburgh n'existe plus. Athelstane, le dernier rejeton du saint roi confesseur! Avec lui ont péri des espérances qui ne peuvent plus renaître. L'étincelle qui vient de s'éteindre dans son sang ne peut être rallumée par aucun effort humain. Mes gens, sauf le petit nombre que vous voyez ici, n'attendent que ma présence pour transporter ses restes déplorables dans le château de ses ancêtres. Lady Rowena désire retourner à Rotherwood, et il lui faut une escorte suffisante. Je vous aurais donc déjà quitté, si je n'avais attendu, non le partage des dépouilles de l'ennemi, car, s'il plaît à Dieu et à saint Withold, ni moi ni les miens nous n'en toucherons la valeur d'un liard, mais l'instant où vous seriez tous rassemblés, pour vous remercier, ainsi que vos braves compagnons, d'avoir sauvé l'honneur et la vie à ma noble pupille.

— Comment donc! reprit le chef des outlaws, nous n'avons fait tout au plus que la moitié de la besogne; prenez donc la moitié des dépouilles pour récompenser vos voisins et vos vassaux.

— Je suis assez riche pour le faire sans toucher à votre butin, dit Cedric.

— Et quelques-uns d'entre eux, dit Wamba, ont été assez sages pour se récompenser eux-mêmes. Ne croyez pas qu'ils s'en soient tous allés les mains vides; nous ne portons pas tous la livrée bigarrée.

— Ils en étaient les maîtres, dit Locksley : nos lois ne sont obligatoires que pour nous.

— Mais toi, mon pauvre fou, dit Cedric en avançant vers Wamba, qu'il embrassa, comment te récompenserai-je, toi qui n'as pas craint de te charger des chaînes que portait ton maître, de sacrifier ta vie pour la sienne ? Qui m'a jamais donné une telle preuve d'affection et de fidélité ?

Une larme brillait dans l'œil du thane tandis qu'il parlait ainsi. C'était un tribut de sensibilité qu'il n'avait pas accordé même à la mort d'Athelstane. Mais il y avait dans l'attachement et la fidélité d'instinct de son fou quelque chose qui faisait naître en lui une émotion plus vive que la douleur même.

— Si vous payez mes services avec les larmes de vos yeux, dit Wamba en tâchant par respect de se soustraire aux caresses de son maître, il faudra donc que je pleure aussi ; et alors que devient ma profession ? Mais, mon oncle, si vous voulez me récompenser, pardonnez à mon camarade Gurth d'avoir dérobé une semaine à votre service pour la donner à votre fils.

— Lui pardonner ! s'écria Cedric : il mérite autre chose que le pardon, et je lui dois une récompense. Approche, Gurth, et mets un genou en terre.

Le garde des pourceaux obéit à l'instant.

— Tu n'es plus THEOW ni ESNE [1], dit Cedric en le touchant d'une baguette, tu es FOLK-FREE et SACLESS, homme libre en ville comme en campagne, dans les bois comme dans les champs. Je te donne en outre dix acres de terre dans mon domaine de Walbrugham, que tu tiendras de moi et des miens, dès à présent et à jamais ; et que la malédiction de Dieu tombe sur la tête de celui qui me démentirait !

Ravi d'être sorti du servage, enchanté de se trouver libre et propriétaire, Gurth en se relevant bondit deux fois de joie, et sauta presque à la hauteur de sa tête.

— Un forgeron et une lime ! une lime ! s'écria-t-il, pour ôter ce collier du cou d'un homme libre ! Mon noble maître, vous avez doublé mes forces par votre générosité, et j'en combattrai pour vous avec un double courage. Je sens un cœur libre battre en moi. Je me sens tout changé, et tout change à mes yeux. Ah ! Fangs, te voilà ! reconnais-tu encore ton maître ?

1. *Theow* et *esne* sont les mots saxons qui signifient esclave, et *folk-free*, *sacless*, libre. Nous avons conservé ces mots dans ce passage comme sacrementels, et pour donner une idée complète de la cérémonie saxonne de l'*affranchissement* ou *manumission*. Le don de terres accompagnait fréquemment l'affranchissement volontaire : les esclaves avaient aussi le droit de se racheter.

— Oui, dit Wamba, Fangs et moi nous te reconnaissons encore, quoique nous portions encore le collier ; c'est toi qui peut-être bientôt nous auras oubliés, et toi-même avec nous.

— Je m'oublierai moi-même, en effet, avant de t'oublier, mon fidèle camarade, dit Gurth, et si la liberté avait pu t'être avantageuse, le noble Cedric te l'aurait accordée avant de songer à moi.

— Non, dit Wamba, je ne suis point encore assez fou pour te porter envie, mon ami Gurth ; le serf est assis au coin du feu, quand il faut que l'homme libre coure les champs et travaille. Et que dit Oldhelm de Malmsbury ? — il vaut mieux être fou dans un festin que sage dans une mêlée.

On entendit alors un bruit de chevaux, et presque au même instant on vit paraître lady Rowena, richement vêtue, montée sur un superbe palefroi, et entourée d'une suite nombreuse d'écuyers armés, dont tous les traits exprimaient la joie qu'ils éprouvaient de voir leur maîtresse en liberté. Elle avait repris toute la dignité de son maintien : sa pâleur seule annonçait combien elle avait souffert. On voyait encore sur son front un léger nuage de chagrin, mais tempéré par les espérances qu'elle conservait pour l'avenir, et par la gratitude que sa délivrance lui inspirait pour le ciel et pour ceux qui en avaient été les instrumens.

On lui avait appris qu'Ivanhoe vivait et qu'Athelstane n'existait plus. La première nouvelle l'avait remplie de la joie la plus pure, et la seconde, en lui causant quelques regrets, lui donnait la consolation de savoir qu'elle ne serait plus exposée aux importunités de Cedric, qui voulait la déterminer à l'épouser.

Lorsque lady Rowena s'avança vers Locksley, il se leva pour la recevoir, et tous ses archers en firent autant par un instinct naturel de courtoisie. Ses joues se couvrirent un instant d'une aimable rougeur, et, faisant une noble inclination qui confondit un moment les boucles de ses longs cheveux avec la crinière de son coursier, elle exprima en peu de mots sa reconnaissance au brave yeoman et à ses autres libérateurs. — Que Dieu et la sainte Vierge vous récompensent, braves gens, finit-elle par leur dire, pour avoir si galamment, et au péril de vos jours, embrassé la cause des opprimés. Si jamais quelques-uns de vous ont faim, qu'ils se souviennent que lady Rowena a de quoi les nourrir, et que, s'ils ont soif, elle a plus d'une botte de vin et plus d'un tonneau d'ale brune. Si les Normands vous forcent de quitter cette forêt, songez que lady Rowena en possède d'autres où ses braves libérateurs pourront

chasser à volonté, et où jamais maître de la venaison n'a demandé à qui appartenait la flèche qui avait frappé un daim.

— Je vous remercie, noble dame, dit Locksley, je vous remercie pour mes compagnons et pour moi. Vous avoir délivrée porte avec soi sa récompense. Nous ne faisons pas toujours des œuvres méritoires, dans nos forêts, mais la délivrance de lady Rowena doit expier bien des actions d'un autre genre.

Lady Rowena, les ayant salués de nouveau, allait partir; mais, s'étant arrêtée un instant afin d'attendre Cedric qui devait l'accompagner, et qui faisait aussi ses adieux, elle se trouva inopinément à côté du prisonnier De Bracy. Il était debout sous un arbre, enfoncé dans de profondes réflexions, les bras croisés sur la poitrine, et lady Rowena se flatta qu'il ne l'avait pas aperçue. Elle se trompait pourtant : il l'avait reconnue; mais la honte le retint quelques instans dans l'irrésolution; enfin, s'avançant vers elle, il saisit son palefroi par la bride, et mettant un genou en terre, il lui dit :

— Lady Rowena daignera-t-elle jeter les yeux sur un chevalier captif, sur un soldat déshonoré?

— Sire chevalier, lui répondit-elle, dans des entreprises telles que la vôtre, le véritable déshonneur consiste à réussir.

— La gloire du triomphe doit adoucir le ressentiment, reprit De Bracy. Que j'apprenne seulement que lady Rowena daigne pardonner la violence occasionée par une malheureuse passion; et elle verra bientôt que De Bracy sait la servir plus noblement.

—Je vous pardonne, sire chevalier, répondit lady Rowena, mais ce n'est qu'en qualité de chrétienne.

— Ce qui signifie, dit Wamba, qu'elle ne lui pardonne pas du tout.

— Mais je ne puis jamais oublier, continua-t-elle, les malheurs et la désolation qui ont été la suite de votre folie.

— Lâche la bride du cheval de cette dame, dit Cedric qui survint en ce moment. Par le soleil qui nous éclaire, si ce n'était la honte qui me retient, je te clouerais avec ma javeline contre cet arbre. Mais sois bien assuré, Maurice De Bracy, que tu paieras bien cher la part que tu as prise à cette infame action.

— On ne risque rien à menacer un prisonnier, dit De Bracy : mais quand un Saxon connut-il jamais un sentiment de courtoisie?

Reculant alors de quelques pas, il laissa lady Rowena se remettre en route.

Cedric, avant de partir, témoigna particulièrement sa reconnaissance au chevalier Noir, et le pressa vivement de l'accompagner à Rotherwood.

— Je sais, lui dit-il, que vous autres chevaliers vous aimez à promener votre fortune par le monde à la pointe de votre lance; mais la gloire des armes est une maîtresse inconstante, et le champion le plus brave sent quelquefois le désir d'avoir un domicile fixe. Vous en avez un dans le château de Rotherwood, noble chevalier; Cedric est assez riche pour réparer les torts que la fortune peut avoir eus envers vous, et tout ce qu'il possède appartient à son libérateur. Venez donc à Rotherwood, non en qualité d'hôte, mais comme un fils ou comme un frère.

— Cedric m'a déjà rendu riche, répondit le chevalier : il m'a appris à connaître le prix de la valeur des Saxons. Vous me verrez à Rotherwood, brave Saxon, vous m'y verrez bientôt; mais en ce moment des affaires d'un intérêt pressant m'appellent d'un côté tout opposé. Au surplus, quand j'y viendrai, il peut se faire que je vous demande un don qui mettra votre générosité à l'épreuve.

— Il est octroyé d'avance, dit Cedric en frappant dans la main du chevalier Noir; il est octroyé, quand il s'agirait de la moitié de ma fortune.

— Ne faites pas de promesses si légèrement, dit le chevalier au cadenas; cependant j'espère pouvoir obtenir le don que j'aurai à vous demander. En attendant, recevez mes adieux.

— Il me reste à vous dire, ajouta le Saxon, que pendant les obsèques du noble Athelstane j'habiterai son château de Coningsburgh. Il sera ouvert à quiconque voudra prendre part au banquet funéraire; et, je parle au nom de la noble Edith, mère de ce dernier des princes saxons, il ne sera jamais fermé à celui qui a combattu si vaillamment, quoique inutilement, pour délivrer son fils des chaînes et du glaive des Normands.

— Oui, oui, dit Wamba, qui avait repris son poste près de son maître, il y aura grand régal au château de Coningsburgh. Quel dommage que le noble Athelstane ne puisse assister au banquet de ses funérailles! Mais, continua le bouffon en levant gravement les yeux vers le ciel, il soupe ce soir dans le paradis, et il fera sans doute honneur à la bonne chère.

— Paix! silence! et partons, dit Cedric, qui ne goûtait nullement cette plaisanterie, mais qui ne pouvait se résoudre à gron-

der Wamba après le service important qu'il venait de lui rendre si récemment.

Lady Rowena salua avec grâce le chevalier Noir ; Cedric lui dit qu'il souhaitait que Dieu fît réussir tous ses projets ; et ils disparurent bientôt derrière les arbres.

A peine les avait-on perdus de vue, qu'on vit paraître une procession solennelle qui venait du côté de Torquilstone, et qui s'avançait dans la même direction qu'avaient prise Cedric et sa suite. C'étaient les moines d'un couvent voisin, qui, par principe de piété, ou dans l'espoir d'une ample donation, ou *soul-scat*, que Cedric avait promise, s'étaient emparés du corps d'Athelstane, et, l'ayant déposé dans un cercueil magnifique qui était porté sur les épaules de ses vassaux, le conduisaient au château de Coningsburgh, pour le déposer dans la sépulture d'Hengist, dont sa famille tirait son origine. Un grand nombre de ses vassaux s'étaient rassemblés en apprenant la nouvelle de sa mort, et suivaient son cercueil avec les signes, au moins extérieurs, du regret et du chagrin. Tous les outlaws se levèrent spontanément une seconde fois, et rendirent à la religion et à la mort le même hommage qu'ils venaient de rendre à la beauté. La marche lente et le chant solennel des moines rappela à leur mémoire quelques-uns de leurs camarades qui avaient succombé dans le combat de la veille : mais de pareils souvenirs ne durent pas long-temps dans le cœur de gens dont la vie n'est qu'une suite d'entreprises et de dangers ; et, avant que le son des hymnes eût cessé de se faire entendre, un autre objet occupait leurs pensées : il s'agissait de partager les dépouilles.

— Vaillant guerrier, dit Locksley au chevalier Noir, veuillez choisir dans ces dépouilles tout ce qui peut vous être utile et agréable, afin de vous souvenir de mon grand chêne ; et ne soyez pas modeste : personne n'y a des droits aussi bien acquis ; car, sans votre tête et votre bras, nous aurions échoué dans notre entreprise.

— J'accepte votre offre aussi franchement que vous me la faites, et je vous demande la permission de disposer à mon gré de Maurice De Bracy.

— N'est-il pas votre prisonnier ? il vous appartient déjà, et cela n'est pas malheureux pour lui ; car autrement j'aurais fait pendre le tyran à la plus haute branche de ce chêne, avec autant d'hommes de sa compagnie franche que nous aurions pu en rassembler, et pendus aussi épais que des glands autour de lui. Mais il est votre

prisonnier; et il n'aurait rien à craindre de nous, eût-il tué mon père.

— De Bracy, dit le chevalier Noir, tu es libre, retire-toi. Celui dont tu es le prisonnier ne connaît pas le vil plaisir de la vengeance : il oublie le passé. Mais prends garde à l'avenir, il pourrait te devenir plus funeste; PRENDS-Y GARDE, Maurice De Bracy.

De Bracy salua en silence, de l'air du plus profond respect; et il allait partir, quand les yeomen lui adressèrent une nuée de malédictions et de moqueries. Le fier chevalier s'arrêta à l'instant, se retourna vers eux, croisa les bras sur sa poitrine, et les regardant d'un air de hauteur : — Paix! leur dit-il, vous êtes de ces chiens hargneux, toujours âpres à la curée, mais qui n'oseraient relancer le cerf dans son fort. De Bracy méprise vos injures autant qu'il dédaignerait vos éloges. Des voleurs, des outlaws tels que vous, devraient garder le silence, quand on parle d'un noble ou d'un chevalier à une lieue de leurs tanières.

Cette bravade mal avisée aurait attiré sur lui une volée de flèches, si le chef ne se fût hâté de défendre qu'on lui fît aucun mal. Il lui permit même de prendre un des chevaux tout enharnachés qu'on avait trouvés dans les écuries de Front-de-Bœuf, et qui faisaient partie du butin; et De Bracy, s'étant mis légèrement en selle, partit à toute bride.

Quand le tumulte occasioné par cet incident se fut apaisé, Locksley, détachant de son cou le cor et le baudrier qu'il avait gagnés à la passe-d'armes d'Ashby, les présenta au chevalier Noir.

— Noble chevalier, dit-il, si vous ne dédaignez pas d'accepter un cor que j'ai porté, veuillez conserver celui-ci comme un souvenir de vos exploits dans la journée d'hier. Si jamais, ce qui peut arriver au plus brave chevalier, vous avez besoin de secours dans quelqu'une des forêts qui sont entre le Trent et le Tees, sonnez *trois mots* [1] de ce cor, *wa-sa-hoa!* et il sera possible que vous trouviez des défenseurs.

Il sonna lui-même alors du cor, et répéta plusieurs fois les mêmes notes, pour les graver dans le souvenir du chevalier.

— J'accepte ce présent, brave archer; et, dans le besoin le plus urgent, je ne chercherai pas de meilleurs défenseurs que vous et vos compagnons d'armes.

1. Les notes du cor étaient appelées *mots*. Dans les vieux traités sur la chasse, les notes sont indiquées, non par des caractères de musique, mais par des mots écrits.

Il sonna alors du cor à son tour, et fit retentir toute la forêt des mêmes sons que Locksley venait de faire entendre.

— Bien sonné, dit celui-ci. On dirait que vous avez fait la guerre dans les bois aussi bien que devant les places fortes ; et je suis bien trompé si vous n'avez pas été aussi, dans votre temps, un chasseur de daims. Camarades, rappelez-vous ces *trois mots*. C'est l'appel du chevalier au cadenas ; et quiconque l'entendra sans voler à son secours sera chassé de notre compagnie avec son arc brisé sur ses épaules.

— Vive notre chef! crièrent tous les yeomen ; vive le chevalier Noir au cadenas! puisse-t-il nous fournir bientôt l'occasion de lui prouver combien nous désirons lui être utiles!

Locksley procéda alors à la distribution du butin, ce qu'il fit avec la plus grande impartialité. Un dixième fut mis à part pour l'Eglise et pour des usages pieux et charitables. Une portion fut réservée pour entrer dans ce qu'on appelait le trésor public, et l'on en destina une autre pour les femmes et les enfans de ceux qui avaient péri dans l'assaut, et afin de faire dire des messes pour le repos de l'ame de ceux qui n'avaient point laissé de famille après eux. Le reste fut partagé suivant le rang et le mérite de chacun. S'il se présentait quelque question douteuse ou délicate à résoudre, le chef la décidait avec autant d'équité que d'adresse, et l'on souscrivait à son jugement avec une entière soumission. Le chevalier Noir ne fut pas peu surpris de voir que des hommes qui vivaient pour ainsi dire en état de rébellion contre les lois de la société se gouvernassent entre eux d'une manière si régulière et si équitable, et tout ce qu'il observait ajouta encore à l'opinion favorable qu'il avait conçue de la justice et du bon sens de leur chef.

Chacun prit sa portion du butin, et le trésorier, aidé de quatre vigoureux yeomen, fit porter en lieu de sûreté la portion qui était dévolue au trésor ; mais personne ne touchait au dixième réservé à l'Eglise.

— Je voudrais, dit le chef, avoir des nouvelles de notre joyeux chapelain. Jamais il ne s'est absenté à l'instant de dire le *benedicite* ou de partager des dépouilles. C'est à lui qu'il appartient de prendre soin de cette portion. D'ailleurs, j'ai un saint homme de ses confrères que je tiens prisonnier à deux pas d'ici, et je voudrais que l'ermite m'aidât à le traiter d'une manière convenable. Mais j'ai bien peur que nous ne le revoyions plus.

— J'en aurais bien du regret, dit le chevalier Noir : je lui dois

de la reconnaissance pour l'hospitalité qu'il m'a accordée pendant une nuit que nous avons joyeusement passée dans sa cellule. Rendons-nous sur les ruines du château, nous en obtiendrons plus tôt des nouvelles.

Il avait à peine prononcé ces mots, que de grands cris annoncèrent l'arrivée de celui pour la sûreté duquel ils craignaient; et l'on n'en put douter en entendant sa voix de stentor long-temps avant de voir paraître sa replète personne.

— Place, mes bons amis; place à votre père spirituel et à son prisonnier. J'arrive, noble chef, comme un aigle, avec ma proie dans mes serres. Et, se frayant un passage parmi ses compagnons, au milieu des éclats de rire de tous ceux qui l'entouraient, il parut, tel qu'un triomphateur, tenant d'une main une pertuisane, et de l'autre une corde dont le bout était attaché au cou du malheureux Isaac d'York, qui, courbé par le chagrin et la terreur, suivait d'un air humilié l'ermite victorieux. — Où est Allan-a-Dale, demanda-t-il, pour composer une ballade ou un lai en mon honneur? Par sainte Hermangilde, ce mauvais ménétrier a toujours soin d'être absent quand il se trouve une occasion pour exercer ses talens.

— Brave ermite, dit Locksley, je vois que, quoiqu'il soit de bonne heure, tu as déjà dit une messe sans eau ce matin. Mais, au nom de saint Nicolas, quel gibier nous amènes-tu là?

— Un captif dû à ma lance et à mon épée, ou, pour mieux dire, à mon arc et à ma pertuisane. Mais, tout captif qu'il est, je l'ai délivré d'un esclavage plus dangereux. Parle, juif, ne t'ai-je pas racheté des griffes de Satan? ne t'ai-je pas appris ton *Credo*, ton *Pater* et ton *Ave Maria?* n'ai-je point passé toute la nuit à boire à ta conversion, à t'expliquer les mystères?

— Pour l'amour de Dieu, s'écria le pauvre juif, personne ne me délivrera-t-il des mains de ce fou: je veux dire de ce saint homme?

— Que veut dire ceci, juif? dit l'ermite en prenant un air menaçant: serais-tu relaps, juif? Prends-y bien garde, car si tu retombes dans ton infidélité, quoique tu ne sois pas aussi tendre qu'un cochon de lait, et plût au ciel que j'en eusse un pour mon déjeuner! tu n'es pas encore trop dur pour être rôti. Sois docile, Isaac, et répète après moi la sainte prière *Ave Maria*.

— Paix! dit Locksley, je ne veux point ici de profanations. Contez-moi plutôt comment vous avez fait ce prisonnier.

— Par saint Dunstan, je l'ai trouvé en cherchant meilleure marchandise. Je m'occupais à faire la revue des caves du château, pour voir si l'on n'en pourrait rien sauver; car, quoiqu'une coupe d'eau-de-vie brûlée avec des épices offre une boisson digne d'un empereur, il me semblait qu'en faire trop à la fois serait un gaspillage. J'avais déjà trouvé un petit baril de vin des Canaries, et j'allais appeler pour m'aider quelqu'un de ces fainéants qui se font toujours chercher quand il s'agit de faire une bonne œuvre, quand j'aperçus une porte solide. Ah! ah! pensai-je, c'est sans doute là que je trouverai les trésors liquides du château, et le coquin de sommelier, troublé dans ses fonctions, aura laissé la clef à la porte. J'ouvris bien vite, j'entrai, et je ne trouvai rien, si ce n'est des chaînes, un immense gril, et ce chien de juif qui, sans se faire prier, s'est sur-le-champ rendu mon prisonnier, — secouru ou non secouru. — Je n'avais eu que le temps de me rafraîchir de la fatigue du combat avec un verre de vin que je fis goûter à l'Israélite, et j'allais entraîner mon captif, lorsque, avec un fracas comparable à celui de la foudre, une tour s'écroula tout à coup, et nous restâmes bloqués par les décombres. A la chute d'une tour succéda celle d'une autre. Je perdis tout espoir de la vie, et, me regardant comme déshonoré si je quittais ce monde dans la compagnie d'un juif, je levai ma pertuisane pour l'expédier; mais j'eus pitié de ses cheveux blancs, et il me vint à l'esprit que je ferais mieux de recourir à mes armes spirituelles, et de travailler à sa conversion. Grâces en soient rendues à saint Dunstan, la semence est tombée sur bonne terre. Seulement je me sens la tête fatiguée de lui avoir expliqué nos saints mystères pendant toute la nuit, car je ne faisais que boire un coup de temps en temps pour me rafraîchir le gosier, afin de pouvoir continuer mes instructions. Aussi Gilbert et Wibbald savent dans quel état ils m'ont trouvé, après qu'on eut dérangé les pierres qui nous bloquaient. J'étais complètement épuisé.

— Nous pouvons rendre témoignage, dit Gilbert, que lorsque, par la grâce de saint Withold, nous entrâmes dans le caveau, après avoir dégagé l'escalier qui y conduisait, nous y trouvâmes une barrique à moitié vide, le juif à demi mort, et le frère presque *épuisé*, comme il le dit.

— Vous en avez menti, s'écria l'ermite indigné; c'est vous, ce sont vos gourmands de compagnons qui avez vidé la barrique dont j'avais trouvé le vin si bon que je voulais le réserver pour la bouche du capitaine. Je veux qu'on me regarde comme un païen

si cela n'est pas vrai ; mais vous dîtes qu'il vous fallait votre coup du matin. Qu'importe, au surplus? j'ai converti le juif, et il comprend presque aussi bien, sinon tout aussi bien que moi-même, tout ce que je lui ai expliqué.

— Cela est-il vrai, juif? demanda Locksley : as-tu abjuré ton incrédulité?

— Puissé-je trouver merci près de vous, répondit celui-ci, comme il est vrai que je n'ai pas entendu un seul mot de tout ce que le vénérable prélat m'a dit pendant cette nuit terrible. J'étais tellement absorbé par l'agonie de la crainte et du chagrin, que si notre saint père Abraham était venu du ciel pour m'exhorter, il aurait parlé à sourde oreille.

— Tu mens, juif, s'écria l'ermite, et tu sais que tu mens. Je ne te rappellerai qu'un mot de notre conférence : pour preuve de ta conversion, tu as promis de faire abandon de tous tes biens à notre saint ordre.

— Que tous les patriarches me soient en aide! s'écria Isaac plus alarmé que jamais. Soyez bien convaincus, mes chers seigneurs, que jamais pareille promesse n'a passé par mes lèvres. Je ne suis qu'un pauvre homme, un vieillard ; et, je tremble d'y penser, je viens peut-être de perdre ma fille unique ; ayez pitié de moi, et permettez-moi de me retirer.

— Si tu rétractes un vœu fait en faveur de la sainte Eglise, dit le frère, il faut que tu en fasses pénitence.

Et, levant sa pertuisane, il allait en appliquer le manche sur le dos d'Isaac, quand le chevalier Noir l'arrêta ; ce qui attira sur lui le ressentiment de l'ermite.

— Par saint Thomas de Cantorbéry! s'écria-t-il, si vous me montez la tête, tout couvert de fer que vous êtes, je vous apprendrai à vous mêler de vos affaires.

— Ne vous emportez pas contre moi, brave ermite ; souvenez-vous que nous nous sommes juré foi et amitié.

— Je ne me souviens de rien, et vous me rendrez raison de l'insulte que vous venez de me faire.

— Avez-vous donc oublié, dit le chevalier qui semblait prendre plaisir à provoquer son ancien hôte, que, sans parler de la tentation à laquelle vous exposait la vue d'un pâté et d'un flacon, vous avez, pour l'amour de moi, manqué à votre vœu de jeûne?

— Prenez garde! Vous ne connaissez pas la pesanteur de mon poing! je vais vous donner un soufflet.

— Ce ne serait pas un présent que je ne vous rendisse avec intérêts. Jamais votre prisonnier n'en pourrait exiger de plus forts dans son trafic (*h*).

— C'est ce dont je veux avoir la preuve à l'instant.

— Holà! holà! s'écria Locksley : êtes-vous fou, notre chapelain? une querelle sous notre grand chêne!

— Ce n'est pas une querelle, dit le chevalier Noir, ce n'est qu'une épreuve amicale de nos forces. Allons, digne ermite, frappez; je m'offre à soutenir votre coup, si vous voulez ensuite recevoir le mien.

— Bien volontiers. Vous avez l'avantage, avec votre pot de fer sur la tête! Mais fussiez-vous un autre Goliath dans son armure, vous allez mesurer la terre comme lui.

A ces mots, retroussant sa manche jusqu'au coude, et fermant le poing, il lui porta sur le casque un coup qui aurait renversé un bœuf; mais son adversaire resta ferme comme un roc, et tous les yeomen poussèrent une acclamation.

— A mon tour, dit le chevalier en ôtant son gantelet; si j'ai eu un avantage sur ma tête, je ne veux pas en avoir à la main. — Reste ferme comme un véritable homme.

— *Genam meam dedi vapulatori.* J'ai livré ma joue à la main de mon ennemi, dit le prêtre; je vous abandonne la rançon de ce juif, si vous pouvez seulement me faire bouger d'un pouce.

Ainsi parlait l'ermite en prenant un ton de bravade; mais qui peut fuir son destin? Le coup du chevalier Noir fut porté avec tant de vigueur, que son antagoniste tomba par terre, au grand étonnement des spectateurs.

Il se releva sur-le-champ, et, sans montrer ni confusion ni colère : — Frère, dit-il au chevalier, vous auriez dû n'user de votre force qu'avec ménagement. J'aurais estropié la messe si vous m'aviez cassé la mâchoire; car le joueur de cornemuse ne peut plus souffler s'il n'a ses dents en bon état; mais voici ma main en signe que je ne ferai plus de pareils marchés avec vous. Je vois que je ne pourrais qu'y perdre. Ne pensons plus à ce qui s'est passé, et songeons à la rançon du juif, car le léopard ne change jamais de robe, et le juif sera toujours juif.

— Notre chapelain, dit Clément, ne compte plus tant sur la conversion du juif, depuis qu'il a reçu une petite correction.

— De quoi te mêles-tu de parler de conversion? N'y a-t-il plus de subordination ici? Tout le monde y est-il maître? Apprends,

drôle, que j'étais épuisé de fatigue, quand j'ai reçu le coup du chevalier, sans quoi je l'aurais soutenu tout autrement; et si tu veux recommencer ensemble la même partie, je te ferai voir que je sais donner aussi bien que recevoir.

— Paix! paix! s'écria Locksley; nous avons à nous occuper d'autres affaires. Et toi, juif, songe à ce que tu peux nous offrir pour ta rançon. Je n'ai pas besoin de te dire que ta race est réputée maudite dans toute société chrétienne, et que par conséquent ta présence nous est désagréable. On va donc te conduire à l'écart pendant que je ferai venir un prisonnier d'une autre espèce, et tu auras le temps de réfléchir à ta rançon.

— A-t-on pris un grand nombre des soldats de Front-de-Bœuf? demanda le chevalier Noir.

— Pas un seul dont on pût espérer une rançon, répondit Locksley; quelques pauvres hères à qui j'ai permis d'aller chercher un autre maître. Il n'y avait nul profit à les garder, et nous en avons assez fait pour la vengeance. Tous ensemble ne valaient pas un quart d'écu. Mais le prisonnier dont je parle est de meilleur aloi; c'est un moine qu'on prendrait pour un galant qui va visiter sa belle, à en juger par son élégance et par la finesse de son linge. Mais voici le digne prélat, aussi pimpant qu'un courtisan.

Et l'on vit paraître devant le trône du chef des yeomen notre ancien ami Aymer, prieur de Jorvaulx, escorté de deux archers.

CHAPITRE XXXIII.

— Où donc est Lartius? Que fait-il à présent?
MARCIUS. — De sa place il remplit le devoir imposant.
Il condamne, il absout, il exile, il pardonne,
Délivre l'un des fers, quand à l'autre il en donne.

SHAKSPEARE. *Coriolan.*

LES traits et les manières du prieur prisonnier offraient un singulier mélange d'orgueil offensé, de fatuité dérangée, et d'une terreur visible.

— Eh bien! Messieurs, dit-il d'un ton où l'on reconnaissait ces trois sentimens, que signifie une telle conduite? Etes-vous des Turcs ou des chrétiens, pour porter ainsi les mains sur un membre du

clergé? Savez-vous ce que c'est que *manus imponere in servos Domini?* Vous avez pillé mes malles, déchiré une aube de superbe dentelle qui était digne d'un cardinal : tout autre à ma place aurait déjà prononcé le terrible *Excommunico vos;* mais je suis indulgent, et si vous rémettez en liberté les frères qui m'accompagnaient, si vous me rendez mon palefroi et mes malles, si vous envoyez en toute hâte cent couronnes d'argent au prieuré de Jorvaulx pour faire dire des messes à votre intention, et si vous faites vœu de ne pas manger de venaison, par esprit de pénitence, d'ici à la Pentecôte, il pourra se faire que vous n'entendiez point parler de cette incartade.

— Vénérable prieur, reprit le chef des outlaws, j'apprendrais avec peine qu'aucun homme de ma suite vous eût traité de manière à mériter vos réprimandes paternelles.

— Traité ! répéta le prieur, puisant un nouveau courage dans le ton de douceur de Locksley ; ils m'ont traité comme on ne traiterait pas un chien de bonne race, à plus forte raison un chrétien, bien moins encore un prêtre, et surtout le prieur du saint couvent de Jorvaulx. Il y a là un ménestrel ivre et profane, nommé Allan-a-Dale, *nebulo quidam*, qui m'a menacé de punition corporelle, de mort même, si je ne paie comptant quatre cents couronnes de rançon, indépendamment de tous mes bagages qu'il m'a pris, de chaînes d'or et d'anneaux dont je ne pourrais apprécier la valeur, sans parler d'une infinité d'objets délicats qui se sont brisés entre ses mains rudes, comme, par exemple, ma poudrière et ma petite pince d'or.

— Il est impossible qu'Allan-a-Dale ait traité de la sorte un homme si vénérable, dit le chef.

— Cela est pourtant aussi vrai que l'évangile de saint Nicodème. Il a juré, en faisant les sermens les plus affreux, que si je ne payais cette somme, il me pendrait lui-même à l'arbre le plus élevé de cette forêt.

— L'a-t-il juré, révérend prieur ? En ce cas, vous feriez bien de céder à sa demande ; car je sais qu'Allan-a-Dale n'est pas homme à manquer à ses promesses [1].

— Vous voulez plaisanter, dit le prieur interdit, en s'efforçant de rire : ah ! ah ! ah ! j'aime autant que vous une bonne plaisanterie,

1. On dit qu'un commissaire reçut une consolation semblable d'un certain commandant en chef, auquel il se plaignait qu'un officier-général avait employé envers lui des menaces du genre de celle dont parle le texte.

mais quand elle a duré toute la nuit, on peut reprendre son sérieux le matin.

— Aussi vous dis-je aussi sérieusement qu'un grave confesseur, qu'il faut nous payer une bonne rançon, sire prieur, sans quoi on peut faire une nouvelle élection dans votre couvent, car on ne vous y reverra plus.

— Etes-vous chrétiens, dit le prieur, pour oser parler ainsi à un dignitaire de la sainte Eglise ?

— Si nous sommes chrétiens? oui, sans doute, et nous pouvons vous en donner la preuve. Qu'on appelle le chapelain, et qu'il cite au vénérable prieur quelque texte qui ait rapport au sujet.

L'ermite, encore à moitié ivre, avait passé un froc qui ne cachait qu'en partie son justaucorps vert; appelant à son aide le peu d'érudition qu'il avait eue autrefois, il s'avança vers Aymer : — Respectable prieur, lui dit-il, *Deus salvam faciat benignitatem vestram !* vous êtes le bienvenu dans nos bois.

— Et quelle est cette mascarade profane ! s'écria le prieur. Mon ami, si vous appartenez réellement au clergé, vous feriez mieux de m'apprendre comment je puis me tirer des mains de ces gens-là, que de rester devant moi à faire des gestes et des grimaces comme un baladin des danses moresques.

— En vérité, en vérité, dit le frère, je n'en connais qu'un seul moyen : c'est aujourd'hui la Saint-André pour nous, et nous faisons la collecte de nos dîmes.

— Mais vous ne les prenez pas sur le clergé, j'espère, mon cher frère ?

— Sur le clergé comme sur les laïques. Aussi je vous dis, révérend prieur, *Facite vobis amicos de Mammone iniquitatis*, faites-vous des amis du Mammon d'iniquité; c'est la seule amitié qui puisse vous tirer d'affaire.

— J'aime un brave forestier de toute mon ame, dit le prieur, et c'est une raison pour que vous me traitiez favorablement; car, moi aussi, je suis chasseur, et je puis sonner du cor de manière à ébranler tous les arbres de cette forêt.

— Qu'on lui donne un cor, dit Locksley, afin que nous ayons une preuve de son savoir-faire.

Un archer lui présenta un cor, et le prieur en sonna d'une manière qui aurait satisfait tout chasseur normand; mais Locksley secoua la tête.

— Sire prieur, ce n'est pas là ce qui paiera votre rançon. J'ai lu

sur le bouclier d'un chevalier une devise qui dit qu'une fanfare ne suffit pas pour rendre un homme libre; d'ailleurs je vous ai jugé au son. — Je vois que vous êtes un de ceux qui corrompent les véritables airs de chasse anglais en y ajoutant des grâces et des *tra-li-ra* de France; il vous en coûtera cinquante couronnes de plus de rançon pour avoir manqué aux traditions de la vraie musique de vénerie.

— Vous êtes difficile à contenter, dit le prieur d'un ton d'humeur, mais j'espère vous trouver plus raisonnable sur l'article de la rançon. En un mot, puisqu'il faut que je brûle un cierge en l'honneur du diable, qu'exigez-vous de moi pour me laisser aller où bon me semblera, sans avoir cinquante de vos gardes à mes trousses?

— Ne serait-il pas à propos, dit à part au capitaine le lieutenant de la troupe, que la rançon du prieur fût fixée par le juif, et celle du juif par le prieur?

— C'est une idée de fou, dit Locksley, mais elle est plaisante, et je l'adopte. Fais venir le juif.

Dès qu'il fut arrivé : — Avance, juif, lui dit Locksley; regarde ce révérend père Aymer, prieur de la riche abbaye de Jorvaulx, et dis-nous quelle rançon nous pouvons en exiger. Je suis sûr que tu sais quels sont les revenus de son couvent.

— Oh! assurément, dit Isaac: j'ai fait plus d'une affaire avec les bons pères, et je leur ai acheté du froment, de l'orge et des laines. Oh! c'est une riche abbaye; on y fait bonne chère, et l'on y boit les meilleurs vins du monde. Ah! si jamais un proscrit comme moi avait une semblable retraite et un pareil revenu tous les ans et tous les mois, je donnerais bien de l'or et bien de l'argent pour sortir de captivité!

— Maudit juif, s'écria le prieur, personne ne sait mieux que toi que notre sainte maison est endettée pour les réparations de notre chœur.

— Et pour avoir rempli vos celliers des meilleurs vins de Gascogne l'année dernière, dit le juif; mais ce n'est qu'une bagatelle pour vous.

— Le chien d'infidèle! il voudrait faire entendre que notre sainte communauté n'est chargée de dettes que pour avoir acheté le vin que nous avons obtenu la permission de boire *propter necessitatem, et ad frigus depellendum*. Le scélérat circoncis blasphème la

sainte Eglise, et des chrétiens peuvent l'entendre sans le punir de sa témérité!

—Tout cela est inutile, dit Locksley. Isaac, prononce quelle rançon nous pouvons exiger du révérend prieur, sans vouloir l'écorcher.

— Il peut payer six cents couronnes à vos honorables valeurs, et il n'en sera pas assis moins à l'aise dans sa stalle.

— Six cents couronnes, dit gravement le chef: soit, je m'en contenterai. — Tu as bien parlé, Isaac. — Vous l'entendez, sire prieur, six cents couronnes. C'est un arrêt.

— C'est un arrêt! s'écria toute la bande: Salomon n'en eût pas rendu un plus sage.

— Vous êtes fous, mes maîtres, dit le prieur: où voulez-vous que je trouve cette somme? En vendant le christ et les chandeliers d'argent de notre grand autel, je pourrais à peine m'en procurer la moitié; au surplus il faut pour cela que j'aille à Jorvaulx, et je vous laisserai mes deux prêtres en ôtage.

— Nous ferons tout le contraire, sire prieur, dit Locksley: vous enverrez vos deux prêtres chercher votre rançon à Jorvaulx, et nous vous garderons en ôtage jusqu'à ce qu'elle arrive. En attendant, vous ne manquerez ni de bon vin ni de venaison, et puisque vous aimez la chasse, vous chasserez avec nous, et nous vous ferons voir du pays.

— Ou, si vous le préférez, dit Isaac qui désirait se concilier les bonnes grâces du chef, j'enverrai chercher à York les six cents couronnes, pourvu que le révérend prieur m'en donne une quittance à valoir sur ce que j'ai à payer au couvent.

— Il te la donnera, Isaac, dit Locksley, et tu feras venir sa rançon avec la tienne.

— La mienne, braves seigneurs! s'écria le juif en changeant de couleur: je vous ai déjà dit que je suis pauvre; je n'ai plus devant les yeux que la ruine et le désespoir. Si je vous payais seulement cinquante couronnes, le bâton du mendiant deviendrait ma seule ressource.

— Le prieur en jugera, dit Locksley. Qu'en dites-vous, pere Aymer? le juif est-il en état de payer une bonne rançon?

— S'il en est en état? n'est-ce pas Isaac d'York? Il eût été assez riche pour racheter les dix tribus d'Israël du joug des Assyriens. Personnellement, je le connais peu, mais notre cellérier et notre trésorier ont fait beaucoup d'affaires avec lui, et l'on dit que sa maison à York est si pleine d'or et d'argent, que c'est une honte

pour un pays chrétien. Tous les bons chrétiens sont indignés qu'on souffre que de pareilles sangsues se gorgent ainsi aux dépens de tous les citoyens, et même de la sainte Eglise, à force d'usure et d'extorsions.

— Pas tant de colère, sire prieur, dit le juif. Je prie Votre Révérence de se souvenir que je ne force personne à prendre mon argent. Lorsque quelqu'un vient frapper à ma porte, prince ou prieur, chevalier ou prêtre, laïque ou membre du clergé, pour m'emprunter mes shekels, ce n'est pas en termes aussi incivils; c'est : — Mon cher Isaac, me rendrez-vous ce service? Refuserez-vous un ami dans le besoin? Je serai exact au terme convenu. — Mais quand le terme arrive, c'est : — Chien de juif! que toutes les plaies d'Egypte tombent sur ta maudite race! — avec toutes les invectives qui peuvent ameuter la populace contre de pauvres étrangers.

— Prieur, dit Locksley, tout juif qu'il est, il n'a pas tout-à-fait tort en cela. Mais voyons, fixez sa rançon comme il a fixé la vôtre, sans vouloir trop le maltraiter.

— Il n'y a qu'un *famosus latro*, latin dont je vous donnerai l'explication en temps et lieu, dit le prieur, qui puisse n'avoir qu'un poids et une mesure pour un prélat chrétien et un infidèle circoncis. Mais puisque vous exigez que je fixe un prix à la liberté de ce misérable, je vous dirai que vous serez injustes envers vous-mêmes si vous le tenez quitte à moins de mille couronnes.

— C'est un arrêt, un arrêt bien rendu, dit le chef des outlaws.

— Un arrêt! un arrêt! s'écrièrent tous les yeomen. Le chrétien montre sa supériorité sur le juif : il nous traite avec plus de générosité.

— Dieu de mes pères! dit Isaac, voulez-vous donc réduire à la mendicité le plus malheureux des hommes? J'ai perdu hier mon enfant, et vous voulez aujourd'hui me faire perdre tout moyen d'existence!

— Si tu n'as point d'enfans, lui dit Aymer, tu n'en as que moins besoin d'être riche.

— Hélas! sire prieur, vos lois ne vous permettent pas de savoir combien nous est cher l'enfant à qui nous avons donné le jour. O Rebecca, fille de ma bien-aimée Rachel! si chaque feuille de cet arbre était un sequin d'or, et que tous ces sequins m'appartinssent, je donnerais de bon cœur tout ce trésor pour savoir quel a été ton destin dans cette funeste journée!

— Ta fille, dit l'un des outlaws, n'a-t-elle pas des cheveux noirs? ne portait-elle pas un voile de soie brodé en argent?

— Oui, répondit vivement le vieillard, tremblant non plus de crainte, mais d'impatience; précisément. Que la bénédiction du Dieu de Jacob se répande sur ta tête! peux-tu me dire ce qu'est devenue ma fille?

— C'était sans doute elle que l'orgueilleux templier enlevait hier soir, quand il se fit jour à travers nos rangs. J'avais bandé mon arc pour lui décocher une flèche, mais je n'osai la lancer, de peur de blesser la jeune fille.

— Plût à Dieu que ton bras eût été plus ferme, quand tu aurais dû lui percer le sein! — Plutôt cent fois la tombe de ses pères, que la couche de ce sauvage et licencieux templier. — Ichobad, Ichobad, la gloire de ma maison est obscurcie!

— Mes amis, dit Locksley, ce vieillard n'est qu'un juif, mais son affliction me touche. Allons, Isaac, traite honorablement avec nous. Dis-moi, le paiement de mille couronnes pour ta rançon te laissera-t-il entièrement sans ressources?

Cette question, faite au juif dans un moment où l'amour paternel faisait taire même celui qu'il avait pour l'argent, ne lui laissa pas sa présence d'esprit ordinaire, et il laissa échapper, presque sans le savoir: — Non, pas absolument.

— Eh bien, nous ne compterons pas trop rigoureusement avec toi. Sans argent, il te serait aussi impossible de retirer ta fille des serres du templier que d'abattre un cerf royal avec une flèche émoussée. Tu nous paieras la même rançon que le prieur, ou plutôt tu nous donneras cent couronnes de moins, et je les prendrai sur mon compte personnel. Nous éviterons par là le péché criant de demander le même prix pour la tête d'un juif que pour celle d'un prélat chrétien. Par ce moyen il te restera cinq cents couronnes pour traiter de la rançon de ta fille. Les templiers aiment l'éclat des sequins d'or autant que celui des plus beaux yeux: mais ne perds pas de temps pour les faire sonner à l'oreille de Bois-Guilbert, de peur qu'il n'arrive malheur à ta fille. Tu le trouveras, à ce que m'ont dit nos batteurs d'estrade, à la commanderie de Templestowe. M'approuvez-vous, camarades?

Tout ce que proposait le chef obtenait toujours l'assentiment des yeomen; Isaac, délivré de la moitié de ses appréhensions en apprenant que sa fille existait, concevait l'espoir de la racheter; joyeux de voir réduite de moitié la rançon qu'il avait craint d'être

obligé de payer, il se jeta aux pieds du généreux chef, frotta sa barbe contre ses brodequins, et chercha à baiser le pan de sa casaque verte.

Locksley recula de quelques pas, et jetant sur Isaac un regard de mépris : — Relève-toi, juif, lui dit-il, relève-toi. Je suis Anglais, et je n'aime pas ces marques d'un respect servile, adoptées dans l'Orient. Agenouille-toi devant Dieu, et non devant un pauvre pécheur comme moi.

— Oui, juif, dit Aymer, agenouille-toi devant Dieu, représenté par le serviteur de ses autels. Qui sait si un repentir sincère, accompagné d'une donation convenable à la châsse de saint Robert, ne pourront pas obtenir de sa miséricorde ta grâce et celle de ta fille Rebecca? Je l'ai vue à la passe-d'armes d'Ashby, et je prends intérêt à elle, car elle m'a paru belle et bien faite : j'ai du crédit sur Brian de Bois-Guilbert, et mon appui près de lui ne te serait pas inutile, si tu savais le mériter.

— Hélas! hélas! s'écria le juif, la main de l'oppresseur se lève de toutes parts contre moi. Je suis la proie de l'Assyrien et la proie de l'Egyptien!

— Et quel doit donc être le lot de ta race maudite? continua le prieur; — que disent les saintes Ecritures? *Verbum Domini projecerunt, et sapientia est nulla in eis*, ils ont rejeté la parole du Seigneur, et toute sagesse les a abandonnés; *propterea dabo mulieres eorum exteris*, c'est pourquoi je donnerai leurs femmes aux étrangers, c'est-à-dire, dans le cas dont il s'agit, au templier; *et thesauros eorum hæredibus alienis*, et leurs trésors ne passeront pas à leurs héritiers.

Isaac poussa un profond soupir, se tordit les mains, et retomba dans son état de désolation et de désespoir.

— Isaac, dit Locksley en le prenant à part, réfléchis bien à ce que tu dois faire. Mon avis est que tu te fasses un ami de ce prieur. Il est aussi avare qu'il est vain, ou du moins il a besoin d'argent pour ses profusions. Il t'est bien facile de satisfaire sa cupidité, car ne pense pas que je croie à ta pauvreté : je suis mieux instruit que tu ne le penses. Je connais jusqu'au coffre de fer qui contient tes sacs d'argent. Quoi! ne connais-je pas la grande pierre qui est sous un pommier de ton jardin à York, et qui couvre un petit escalier par où l'on descend dans un caveau voûté?

Le juif, à ces mots, devint pâle comme la mort.

— Tu n'as rien à craindre de moi, continua le capitaine; nous

nous connaissons depuis long-temps. Te souviens-tu d'un yeoman malade que ta fille racheta des fers à York; qu'elle garda chez toi jusqu'à ce qu'elle l'eût complètement guéri, et à qui tu donnas une pièce d'or en le congédiant? Tout usurier que tu es, jamais tu ne plaças mieux ton argent, car cette pièce d'or t'a sauvé aujourd'hui cinq cents couronnes.

— C'est donc vous qu'on nommait alors Diccon Bend-the-Bow[1]? dit le juif. Il me semblait bien que votre voix ne m'était pas inconnue.

— Oui, je suis Bend-the-Bow, je suis Locksley, et j'ai encore un autre nom.

— Mais, généreux Bend-the-Bow, vous êtes dans l'erreur relativement au caveau voûté. Aussi vrai que j'existe, il ne s'y trouve que quelques marchandises, et je vous en donnerai volontiers une partie. Une centaine d'aunes de drap vert de Lincoln, pour faire des casaques à vos hommes d'armes, une centaine de bâtons d'if d'Espagne pour faire des arcs, et autant de cordes de soie, bien rondes, bien égales, et de première qualité; je vous enverrai tout cela pour la bonne volonté que vous me témoignez; mais, honnête Bend-the-Bow, vous me garderez le secret sur le caveau voûté?

— Je serai aussi muet qu'un loir, et je te dis la vérité en t'assurant que je suis très fâché du malheur arrivé à ta fille; mais je ne puis rien faire pour elle. Le templier a des lances trop fortes pour mes archers en plaine campagne, — ils nous disperseraient comme de la poussière. Si j'avais été informé de son enlèvement, j'aurais pu prendre des mesures pour la délivrer; mais à présent tu ne peux avoir recours qu'à la politique. Veux-tu que je me charge de négocier pour toi avec le prieur?

— Pour l'amour du ciel, bon Diccon, aidez-moi à recouvrer l'enfant de mes entrailles!

— Je vais donc travailler pour toi; mais que ton avarice ne vienne pas se mettre à la traverse!

Il quitta alors le juif, qui le suivit pourtant comme son ombre.

— Prieur Aymer, dit le chef, venez un instant sous cet arbre. J'ai entendu dire, sire prieur, que vous aimez le vin et le sourire d'une belle un peu plus qu'il ne convient à l'habit que vous portez; mais cela ne me regarde nullement. On dit aussi que vous aimez une couple de bons chiens et un excellent coursier, et qu'une bourse bien garnie ne vous déplaît pas; mais je n'ai jamais

1. Bande-l'arc, nom de guerre qu'avait pris chez le juif le capitaine des outlaws.

appris qu'on vous ait reproché un seul acte d'oppression ou de cruauté. Or voici Isaac qui voudrait vous offrir quelques moyens de plaisir et de passe-temps, c'est-à-dire un sac contenant cent marcs d'argent, si votre intercession près de votre ami le templier peut le déterminer à lui rendre sa fille.

— Saine et intacte, telle qu'il me l'a enlevée, dit le juif; sans quoi, marché nul.

— Paix, Isaac, ou j'abandonne tes intérêts. Que dites-vous de ma proposition, prieur Aymer ?

— Elle est de nature à mériter considération. Si d'une part je fais une bonne œuvre, de l'autre c'est pour l'avantage d'un juif, ce qui est contre ma conscience. Cependant, si l'Israélite veut me donner vingt marcs d'argent de plus pour contribuer à la construction de notre dortoir, je me ferai moins de scrupule de l'aider à recouvrer sa fille.

— Ce n'est pas..... Silence, Isaac! Ce n'est pas une vingtaine de marcs pour le dortoir ou pour deux chandeliers d'autel qui nous empêcheront de conclure l'affaire.

— Mais songez donc, bon Diccon Bend-the-Bow, dit le juif, que.....

— Bon juif, bonne bête, bon ver de terre, s'écria Locksley perdant patience, mets-tu donc en balance vingt misérables marcs d'argent avec l'honneur et la vie de ta fille? De par le ciel, si tu dis encore un mot, avant qu'il soit trois jours, je te dépouille, jusqu'au dernier maravédis, de tout ce que tu possèdes au monde.

Isaac baissa la tête et garda le silence.

— Mais quelle garantie aurai-je pour tout ce que vous me promettez? demanda le prieur.

— La meilleure possible, l'intérêt du juif; car, si sa fille lui est rendue par votre médiation, et qu'il ne vous paie pas jusqu'au dernier sou la somme convenue, je jure par saint Hubert qu'il aura un tel compte à me rendre, qu'il préférerait la payer vingt fois.

— Eh bien, puisqu'il est dit que je me mêlerai de cette affaire, donne-moi ton écritoire et ta plume, reprit Aymer en se retournant vers Isaac. Un moment pourtant. J'aimerais mieux jeûner vingt-quatre heures que de toucher la plume d'un juif, et où en trouver une autre?

— Si Votre Révérence, dit Locksley, ne se fait pas scrupule de se servir de l'écritoire du juif, je me charge de lui fournir une plume.

Bandant son arc au même instant, il décocha une flèche contre une oie sauvage qui passait sur sa tête, garde avancée d'une phalange de ses compagnes qui se rendaient dans les marais éloignés et solitaires d'Holderness[1]. L'oiseau percé tomba à ses pieds.

— Tenez, prieur, dit Locksley, voilà de quoi fournir de plumes tous les moines de Jorvaulx d'ici à un siècle; car ils ne se mêlent pas souvent d'écrire des chroniques.

Le prieur s'assit, et écrivit à loisir sa lettre à Brian de Bois-Guilbert. L'ayant ensuite soigneusement cachetée, il la remit au juif.

— Tiens, lui dit-il, voilà ton passe-port pour Templestowe, et je pense que cette lettre contribuera à te faire rendre ta fille, si, de ton côté, tu la demandes avec des manières convenables; car il ne faut pas que tu ignores que le bon chevalier de Bois-Guilbert est d'une confrérie qui ne fait rien pour rien.

— Maintenant, prieur, dit Locksley, je ne vous retiendrai plus que pour donner au juif quittance des six cents couronnes formant le prix convenu pour votre rançon; je l'accepte pour banquier, et, si j'apprends qu'on fasse la moindre difficulté pour allouer le montant de cette quittance dans ses comptes, je jure par sainte Marie que je mets le feu à votre abbaye, quand je devrais en être pendu dix ans plus tôt.

Le prieur n'écrivit pas cette quittance de si bonne grâce, à beaucoup près, qu'il avait écrit sa lettre à Bois-Guilbert. Il fallut bien pourtant qu'il donnât à Isaac une décharge de six cents couronnes payées en son acquit pour sa rançon, et dont il prit l'engagement de lui tenir compte.

— Maintenant, dit Aymer, je vous demanderai la restitution de mes mules et de mon palefroi, des bagues, chaînes, joyaux, habillemens; en un mot, de tout ce dont j'ai été dépouillé, et enfin la liberté des deux révérends frères qui m'accompagnaient, puisque voilà ma rançon payée.

— Vos révérends frères, sire prieur, sont libres de vous suivre; il serait injuste de les retenir. On vous rendra aussi vos mules et votre palefroi; on vous donnera même l'argent nécessaire pour vous rendre à York, car il serait cruel de vous priver des moyens de voyager; mais, quant aux bagues, joyaux, linge et habillemens précieux, il faut que vous sachiez que notre conscience est trop timorée pour que nous exposions un homme respectable, qui

1. Canton de l'East-Riding d'York.

doit être mort à toutes les vanités du monde, à la tentation de contrevenir aux règles de son ordre, en portant des ornemens mondains.

— Songez bien à ce que vous faites, mes maîtres, avant de porter des mains profanes sur les biens de l'Eglise. Ils sont *inter res sacras;* et vous ne savez pas à quoi s'exposerait un laïque en osant y toucher.

— Soyez tranquille à cet égard, révérend prieur, dit l'ermite de Copmanhurst : ce sera moi qui me chargerai de ce soin; car je les destine à mon propre usage.

— Ami ou frère, dit le prieur qui n'était nullement satisfait de cette manière de résoudre ses scrupules, si vous êtes véritablement dans les ordres religieux, je vous engage à réfléchir que vous aurez à répondre à votre official pour la part que vous avez prise à tout ce qui s'est passé aujourd'hui.

— Frère prieur, répliqua l'ermite, il faut que vous sachiez que j'appartiens à un petit diocèse dont je suis moi-même l'official, et que je ne m'inquiète pas plus de l'évêque d'York que du prieur de Jorvaulx et de tout son couvent.

— Tu es tout-à-fait irrégulier, dit le prieur, tu es un de ces hommes qui, ayant reçu les ordres sacrés sans y être appelés, profanent la sainteté du ministère, et mettent en danger l'ame de ceux qu'ils s'ingèrent de diriger, *lapides pro pane condonantes iis*, leur donnant des pierres au lieu de pain, comme dit la Vulgate.

—S'il n'avait fallu que du latin pour me rompre la tête, dit l'ermite, elle n'aurait pas résisté si long-temps ; je vous dis que débarrasser des prêtres mondains et orgueilleux comme vous de toute leur friperie de bagues et de joyaux, est un acte aussi légitime que le fut pour les Hébreux celui de s'emparer des dépouilles des Egyptiens.

— Tu n'es qu'un clerc de grand chemin (*i*), s'écria le prieur courroucé : *Excommunicabo vos.*

— C'est toi qui es un voleur et un hérétique, répliqua l'ermite indigné. Crois-tu que j'empocherai tranquillement, devant mes paroissiens, l'affront que tu n'es pas honteux de me faire, quoique je sois ton révérend frère? *Ossa ejus perfringam*, je te briserai les os, comme dit la Vulgate.

— Holà ! s'écria Locksley : deux membres respectables du clergé doivent-ils en venir à de pareilles extrémités? la paix, frères! Vous, prieur, si vous n'êtes pas en paix avec Dieu, ne provoquez

pas davantage notre chapelain. Et toi, ermite, laisse partir en paix le révérend père en Dieu, comme un homme qui a payé sa rançon.

Le yeoman sépara les deux antagonistes, qui continuèrent encore quelque temps à se dire des injures en mauvais latin, que le prieur débitait avec plus de facilité, et l'ermite avec plus de véhémence. Enfin Aymer reconnut qu'il compromettait sa dignité en se querellant avec un chapelain d'outlaws, et, les deux frères qui composaient sa suite étant venus le joindre, il partit avec beaucoup moins de pompe et d'une manière beaucoup plus apostolique, du moins en ce qui avait rapport aux choses de ce monde, que lorsqu'il était arrivé.

Il ne restait plus qu'à demander au juif quelques sûretés pour la rançon qu'il avait à payer, tant pour le prieur que pour *lui-même*. Il donna donc un bon, revêtu de sa signature et de ses sceaux, sur un autre juif d'York, pour mille couronnes et diverses marchandises qui y étaient spécifiées.

— Mon frère Sheva, dit-il en soupirant, a les clefs de mes magasins.

— Même celle du caveau voûté ? lui demanda tout bas Locksley.

— Non, non. A Dieu ne plaise! répondit Isaac. Maudite soit l'heure où quelqu'un a connu ce secret !

— Il est en sûreté avec moi, dit Locksley, aussi vrai que ce chiffon de papier vaut la somme qui y est mentionnée. Mais à quoi songes-tu, Isaac? La douleur d'avoir à payer mille couronnes te fait-elle oublier que tu es père, que ta fille est en péril ?

Le juif tressaillit. — Non, Diccon, non, je vais partir. Adieu, toi que je ne puis appeler bon, et que je ne veux ni ne dois appeler méchant.

Le chef d'outlaws ne le laissa pourtant pas s'éloigner sans lui donner encore un dernier avis. — Sois libéral dans tes offres, Isaac, et n'épargne pas ta bourse quand il s'agit de la sûreté de ta fille. Songe bien que l'argent que tu épargneras dans cette affaire te causera par la suite des tourmens aussi épouvantables que si on le faisait fondre pour te le verser dans le gosier.

Isaac ne lui répondit que par un profond gémissement, et se mit en route, accompagné de deux forestiers qui devaient lui servir de guides et d'escorte jusqu'à la sortie du bois.

Le chevalier Noir, qui n'avait pas vu sans intérêt tout ce qui venait de se passer, s'avança alors pour prendre, à son tour, congé

de Locksley, et il ne put s'empêcher de lui témoigner sa surprise de l'ordre et de la subordination qui régnaient parmi des gens qui avaient secoué le joug des lois ordinaires de la société.

— Un mauvais arbre, dit le capitaine, produit quelquefois de bon fruit, sire chevalier, et de mauvais temps ne produisent pas toujours du mal sans mélange. Parmi les hommes que les circonstances ont entraînés dans ce genre de vie, sans doute illégal, il en est beaucoup qui désirent que la licence qu'il procure soit accompagnée de quelque modération, et il en est quelques-uns qui regrettent d'être obligés de le continuer.

— Et je suis convaincu que je parle en ce moment à un de ces derniers.

— Sire chevalier, nous avons chacun notre secret : je ne vous ai pas demandé le vôtre, ne trouvez pas mauvais que je garde le mien. Vous pouvez former sur moi tel jugement qu'il vous plaira; je puis faire sur vous telles conjectures que bon me semblera ; il est pourtant possible qu'aucune de nos flèches n'atteigne le but.

— Pardon, brave outlaw [1]; votre reproche est juste; mais il peut se faire que nous nous revoyions dans un temps où il n'existera plus de mystère de part ni d'autre. En attendant, j'espère que nous nous séparerons amis.

— En voici ma main pour preuve : c'est la main d'un véritable Anglais, quoique ce soit maintenant celle d'un outlaw.

— Et voici la mienne en retour. Je la regarde comme honorée de toucher la vôtre, car celui qui fait le bien, quoiqu'il ait un pouvoir illimité pour faire le mal, mérite des louanges, non-seulement pour le bien qu'il fait, mais pour le mal dont il s'abstient. Adieu, brave outlaw.

Ils se séparèrent ainsi en parfaite intelligence, et le chevalier au cadenas, montant sur son excellent coursier, prit la route qui conduisait hors de la forêt.

1. Ce titre que le chevalier donne ici à Locksley prouve que *outlaw* ne se prenait pas toujours en mauvaise part; ce que nous faisons observer pour nous justifier d'avoir substitué le terme anglais à celui de *bandit* ou de *brigand* employé dans les éditions précédentes.

CHAPITRE XXXIV.

> Le roi Jean. — C'est un serpent, te dis-je, une hydre que je voi,
> En tous lieux, en tous temps, se dresser contre moi.
> Me comprends-tu?
>
> Shakspeare. *La vie et la mort du roi Jean.*

Il y avait grande fête au château d'York, où le prince Jean avait invité les nobles, les prélats et les chefs sur le secours desquels il comptait pour exécuter ses projets ambitieux sur le trône de son frère. Waldemar Fitzurse, son agent politique, homme habile, travaillait secrètement à leur inspirer le degré de courage qui leur était nécessaire pour faire une déclaration publique de leurs sentimens. Cette entreprise était différée par l'absence de quelques-uns des principaux membres de la confédération. Il était important, pour le succès de la conspiration, de réunir le courage entreprenant, quoique brutal, de Front-de-Bœuf, la hardiesse et la vivacité de De Bracy, et la sagacité, l'expérience et la valeur renommée de Brian de Bois-Guilbert. Tout en maudissant leur absence, dont ils ne pouvaient concevoir les motifs, ni Jean ni son conseiller n'osaient lever entièrement le masque sans eux. Le juif Isaac leur manquait aussi, et avec lui s'évanouissait l'espoir d'obtenir une somme considérable pour compléter le subside qu'il devait, ainsi que ses frères, avancer au prince Jean à des conditions convenues. Or, dans une circonstance si critique, le manque d'argent pouvait les jeter dans de grands embarras.

Ce fut dans la matinée qui suivit le sac de Torquilstone qu'un bruit vague se répandit dans York que De Bracy, Bois-Guilbert et Front-de-Bœuf avaient été faits prisonniers ou tués. Waldemar, en annonçant cette nouvelle au prince Jean, ajouta qu'il craignait d'autant plus qu'elle fût vraie, qu'il savait qu'ils étaient partis avec une escorte peu nombreuse, dans le dessein de s'emparer de Cedric le Saxon et de toute sa suite.

En toute autre occasion, Jean aurait regardé cet acte de violence comme une excellente plaisanterie; mais en ce moment cet acte dérangeait ses plans, et nuisait à ses projets. Le prince s'emporta vivement contre ceux qui se l'étaient permis : il leur repro-

cha d'enfreindre les lois, de troubler l'ordre public, d'attenter aux propriétés individuelles, et prit, en un mot, le ton qui aurait convenu au roi Alfred.

— Pillards sans principes! s'écria-t-il, si jamais je devenais roi d'Angleterre, je ferais pendre tous ces maraudeurs en face du pont-levis de leurs châteaux.

— Mais pour devenir roi d'Angleterre, répliqua froidement son Achitophel, il faut non-seulement que vous souffriez les brigandages de ces maraudeurs sans principes, mais encore que vous leur accordiez votre protection, malgré votre zèle louable pour les lois qu'ils enfreignent habituellement. Où en sommes-nous, si les Saxons ont réalisé votre vision de pendre des seigneurs normands en face du pont-levis de leurs châteaux? Cedric le Saxon est assez audacieux pour que cette idée se soit présentée à son esprit. Votre Grâce sait bien qu'il serait dangereux de faire un pas sans que nous soyons sûrs de l'appui de Front-de-Bœuf, de De Bracy et du templier; et cependant nous sommes trop avancés pour pouvoir reculer sans péril.

Le prince Jean se frappa le front avec un geste d'impatience, et se promena à grands pas dans l'appartement où il se trouvait.

— Les misérables! s'écria-t-il, les perfides! les traîtres! m'abandonner dans un moment si critique!

— Dites plutôt les fous, les insensés, qui s'occupent de pareilles folies, quand ils devraient songer à des affaires importantes!

— Mais que faire? dit le prince en s'arrêtant tout à coup devant Waldemar.

— Rien que ce que j'ai ordonné. Je ne suis pas venu annoncer un malheur à Votre Grâce sans avoir pris des mesures pour y remédier.

— Tu es mon bon ange, Waldemar, et avec un chancelier tel que toi dans mon conseil, le règne de Jean ne peut que devenir célèbre dans nos annales. Mais quelles sont les mesures que tu as déjà prises?

— J'ai donné ordre à Louis Winkelbrand, lieutenant de De Bracy, de faire sonner le boute-selle, de déployer sa bannière, et de partir à l'instant pour le château de Front-de-Bœuf, afin de voir ce qu'il pourra faire pour secourir nos amis.

Le prince Jean rougit de colère, comme un enfant gâté qui croit avoir reçu un affront.

— Par la face de Dieu, Fitzurse, s'écria-t-il, vous êtes bien

hardi d'avoir pris sur vous de donner de pareils ordres! comment osez-vous faire sonner la trompette et déployer la bannière dans une ville où je me trouve, sans mon exprès commandement?

— Je vous demande pardon, répondit Fitzurse qui maudissait intérieurement la sotte vanité de son maître; mais, comme la circonstance était urgente, comme le délai d'une minute pouvait être fatal, j'ai cru devoir prendre sur moi cette responsabilité, dans une affaire où il s'agit de vos plus chers intérêts.

— Je vous pardonne, Waldemar, dit gravement le prince; votre intention excuse la témérité de votre promptitude. Mais qui nous arrive ici? de par Dieu, c'est De Bracy lui-même! et dans quel étrange équipage!

C'était en effet De Bracy. Il arrivait, le visage échauffé d'une longue course faite à toute bride, couvert de sueur et de poussière; et son armure brisée et ensanglantée annonçait qu'il avait pris récemment une part active à un combat opiniâtre. Dénouant son casque, il le plaça sur une table, et garda un instant le silence, comme pour reprendre haleine.

— Eh bien! De Bracy, dit le prince, que veut dire ceci? parlez, je vous l'ordonne. Les Saxons sont-ils révoltés?

— Parlez donc, De Bracy, dit Fitzurse presque au même instant que son maître; vous aviez coutume d'être un homme. Où est le templier? qu'est devenu Front-de-Bœuf?

—Le templier a pris la fuite, répondit De Bracy; quant à Front-de-Bœuf, vous ne le verrez plus. Il a trouvé un tombeau brillant sous les débris enflammés de son propre château, et je crois que je suis le seul échappé pour vous en apporter la nouvelle.

— Vous parlez d'incendie et d'embrasement avec un ton bien froid, dit Fitzurse.

— Je ne vous ai pas encore dit le pire, répliqua De Bracy. Et, s'approchant du prince Jean, il lui dit en baissant la voix et d'un air de mystère: — Richard est en Angleterre; je l'ai vu, je lui ai parlé.

Le prince pâlit, chancela, et s'appuya sur le dos d'un banc de chêne pour se soutenir; semblable à un homme percé inopinément d'une flèche.

— Vous rêvez, De Bracy, dit Fitzurse; cela est impossible.

— C'est pourtant la vérité. Je lui ai parlé; j'ai été son prisonnier.

— Le prisonnier de Richard Plantagenet?

— De Richard Plantagenet, de Richard Cœur-de-Lion, de Richard d'Angleterre.

— Il est donc à la tête d'une force militaire?

— Non, Fitzurse; il n'avait avec lui que quelques yeomen outlaws, et qui ne le connaissaient pas. Je l'ai entendu dire qu'il allait les quitter. Il ne les avait joints que pour les aider à se rendre maîtres de Torquilstone.

— Oui, dit Waldemar : c'est un trait digne de Richard, — vrai chevalier errant qui court les aventures et veut accomplir des prouesses par la force de son bras, comme un sir Guy ou un sir Bevis [1], tandis qu'il néglige les affaires de son royaume et le soin de sa propre sûreté. Et que comptez-vous faire, De Bracy?

— Moi? je lui ai offert les services de mes francs-lanciers, mais il a refusé. Je vais partir pour Hull avec ma compagnie franche, m'emparer d'un navire, et me rendre en Flandre. Grâce au temps où nous vivons, un homme d'armes trouve toujours du service. Et vous, Waldemar, abandonnerez-vous la politique? prendrez-vous la lance et le bouclier, et viendrez-vous partager avec moi la bonne ou mauvaise fortune que le ciel me réserve?

— Je suis trop vieux, Maurice; et j'ai une fille que je ne puis quitter.

— Donnez-la-moi en mariage, Waldemar; et avec l'aide de Dieu et de mon épée, je la maintiendrai dans un rang digne d'elle.

— Non, non, dit Fitzurse, je me réfugierai dans l'église de Saint-Pierre de cette ville, et j'y trouverai un asile. L'archevêque m'a juré foi et amitié.

Pendant cette conversation, le prince Jean était sorti peu à peu de l'état de stupeur où l'avait jeté cette nouvelle inattendue, et il avait écouté avec attention les discours de ses courtisans.

— Ils se détachent de moi, se dit-il à lui-même; ils ne tiennent pas à moi plus qu'une feuille desséchée ne tient à la branche qui l'a nourrie, lorsque le vent d'automne souffle. Enfer et démons! — ne trouverai-je pas de ressources en moi-même, quand je me vois abandonné par ces lâches? — Et sa physionomie avait pris une expression diabolique, quand il interrompit leur entretien par un éclat de rire forcé.

— Ah! ah! ah! par le sourcil de Notre Dame, mes bons amis, vous êtes des hommes prudens, pleins de jugement et de courage,

1. Champions fameux dans les chroniques et les ballades populaires d'Angleterre.

pour sacrifier en même temps richesses, honneurs, plaisirs, pour renoncer à la partie, en un mot, quand un coup hardi peut la gagner.

— Je ne vous comprends pas, dit De Bracy. Dès qu'on saura le retour de Richard, il se trouvera à la tête d'une armée, et alors tout est fini pour nous. Je vous conseille, prince, de vous retirer en France, ou de recourir à la protection de la reine-mère.

— Je n'ai nulle crainte pour ma sûreté personnelle, dit Jean d'un air de hauteur; je n'ai qu'un mot à dire à mon frère pour me la procurer. Mais quoique vous soyez disposés à m'abandonner si facilement, De Bracy, et vous aussi, Fitzurse, je ne serais pas très charmé de voir vos têtes placées au-dessus de la porte de Clifford [1]. Croyez-vous, Waldemar, que le rusé archevêque ne vous laisserait pas arrêter jusque sur les marches de l'autel, s'il pouvait à ce prix faire sa paix avec Richard? Et vous, De Bracy, oubliez-vous que Robert d'Estouteville, à la tête de toutes ses forces, vous bouche le chemin de Hull, et que le comte d'Essex arme tous ses vassaux? Si nous avions quelque raison de craindre ces deux chefs avant le retour de Richard, n'en avons-nous pas encore plus sujet aujourd'hui? Doutez-vous du parti qu'ils embrasseront? d'Estouteville seul est assez fort pour jeter dans l'Humber [2] toute votre compagnie franche.

Fitzurse et De Bracy se regardèrent d'un air déconcerté.

— Il n'y a qu'une voie pour nous sauver tous, continua Jean en fronçant le sourcil d'un air sombre; celui qui cause nos terreurs voyage seul, il faut marcher à sa rencontre.

— Ce ne sera pas moi, s'écria vivement De Bracy; il m'a fait son prisonnier; il m'a accordé merci; je ne toucherai pas à une plume de son casque.

— Qui vous parle de le faire? dit le prince avec hauteur: le drôle dira bientôt que je lui ai donné ordre de tuer mon frère. Non, une prison suffit. Qu'importe qu'il soit prisonnier en Angleterre ou en Autriche? Les choses ne feront que rester dans l'état où elles étaient lorsque nous avons conçu le plan de notre entreprise. Elle était fondée sur l'espérance que Richard resterait captif en Allemagne; eh bien! notre oncle Robert ne mourut-il pas détenu dans le château de Cardiff?

— Cela est vrai, répondit Waldemar; mais votre père Henry

1. A York. — 2. Rivière d'Angleterre.

était assis sur son trône plus solidement que vous ne pouvez encore l'être. Je soutiens que la meilleure prison est celle que fait le fossoyeur. Il n'existe pas de cachot aussi sûr que la voûte du caveau d'une église.

— Prison ou tombeau, dit De Bracy, je m'en lave les mains.

— Lâche, s'écria le prince courroucé, aurais-tu le projet de nous trahir ?

— Je n'ai jamais trahi personne, répondit De Bracy avec fierté; ce n'est point à moi que le nom de lâche doit être adressé.

— Pas tant de chaleur, sire chevalier, dit Fitzurse; et vous, prince, excusez les scrupules du brave De Bracy, j'espère venir à bout de les dissiper.

— C'est ce qui est au-dessus de votre éloquence, Fitzurse, répliqua le chevalier.

— Mon cher Maurice, dit le rusé politique, ne vous emportez pas comme un coursier effrayé, et considérez du moins l'état des choses. N'est-il pas vrai qu'il n'y a que vingt-quatre heures votre plus grand désir aurait été de vous mesurer corps à corps avec Richard, si vous l'aviez rencontré dans une mêlée? Ne vous l'ai-je pas entendu dire cent fois?

— Il est vrai, mais c'était, comme vous le dites, corps à corps, dans les rangs d'une bataille. Jamais vous ne m'avez entendu parler de l'attaquer seul, dans une forêt.

— Vous n'êtes pas un vrai chevalier, si ce scrupule vous arrête. Est-ce dans des batailles que Lancelot du Lac et sir Tristram acquirent tant de renommée ? Non. Ce fut en attaquant des ennemis redoutables au fond des forêts, dans des lieux déserts et inconnus.

— Mais je vous garantis que ni Tristram ni Lancelot n'étaient si bonne lance ni si bonne épée que ce Richard. D'ailleurs je ne crois pas qu'ils fussent dans l'usage de se mettre à la tête d'une compagnie pour aller attaquer un seul chevalier.

— Vous êtes fou, De Bracy. Ce que nous vous proposons de faire est un vrai devoir pour vous. N'êtes-vous pas à la solde du prince Jean, comme chef d'une compagnie franche? votre épée n'est-elle pas engagée à son service? Vous connaissez l'ennemi que nous avons à craindre, et vous avez des scrupules quand il y va de la fortune de votre maître, de la vie et de l'honneur de tous vos compagnons ?

— Je vous dis qu'il m'a accordé la vie, répondit De Bracy d'un

ton déterminé. Il est vrai qu'il a refusé mes services, qu'il m'a ordonné de m'éloigner de sa présence; par conséquent je ne lui dois ni foi ni hommage : mais jamais je ne lèverai la main contre lui.

— Cela n'est pas nécessaire. Envoyez seulement Louis Winkelbrand à la tête d'une vingtaine de vos lances.

— Vous avez assez de coquins parmi les vôtres pour cette expédition. Pas un de mes soldats n'y prendra part.

— Etes-vous donc si obstiné, De Bracy ? dit le prince Jean : m'abandonnerez-vous après tant de protestations de zèle et de dévouement ?

— Non, prince, je vous rendrai tous les services honorables qui peuvent dépendre d'un chevalier, soit dans les tournois, soit dans les camps ; mais ces entreprises de grand chemin ne me conviennent point, et elles ne font point partie de mes devoirs.

— Approchez, Waldemar, dit Jean : ne suis-je pas un prince infortuné ! Mon père Henry avait des serviteurs fidèles. A peine eut-il prononcé quelques plaintes contre un prêtre factieux, que le sang de Thomas Becket, tout saint qu'il était, fut versé sur les marches même de son autel. Tracy, Briton, Morville, braves et loyaux sujets, votre courage entreprenant est éteint comme votre nom, et quoique Reginald Fitzurse ait laissé un fils, il n'a pas hérité de la valeur et de la fidélité de son père [1].

— Il a hérité de l'une et de l'autre, dit Waldemar Fitzurse ; et puisque De Bracy refuse de conduire cette entreprise, je m'en chargerai. Mon père a acheté bien cher la réputation d'ami zélé, et cependant la preuve de loyauté qu'il donnait à Henry est bien peu de chose auprès de celle que je vais vous donner ; car j'aimerais mieux avoir à assaillir tous les saints du calendrier, que de lever la lance contre Richard Cœur-de-Lion. De Bracy, chargez-vous de la garde du prince, et tâchez d'inspirer des dispositions favorables à ceux qui n'en ont encore montré que de douteuses. Si vous recevez des nouvelles telles que j'espère vous en envoyer, rien ne pourra plus s'opposer à la réussite de notre entreprise.

Ayant alors appelé un page : — Cours chez moi, lui dit-il, dis à mon écuyer de préparer mes armes ; que Stephens Whetheral, Broad Thoresby, et les trois hommes d'armes de Spyinglaw s'apprêtent à me suivre, et que le chef des batteurs d'estrade, Hugh

1. Reginald Fitzuse; William de Tracy, Hugh de Morville et Richard Briton furent les officiers de la maison de Henri II, qui d'après quelques expressions de colère de ce monarque contre Thomas Becket, assassinèrent ce prélat célèbre.

Bardon, se tienne prêt à recevoir mes ordres. Adieu, prince, espérons un temps plus heureux.

A ces mots, il sortit de l'appartement.

— Il va faire mon frère prisonnier, dit le prince à De Bracy dès que Waldemar fut parti, avec aussi peu de componction que s'il s'agissait d'un franklin saxon. J'espère qu'il exécutera mes ordres, et qu'il aura pour la personne de mon cher Richard tout le respect qui lui est dû.

De Bracy ne lui répondit que par un sourire.

— Par le sourcil de Notre-Dame! dit le prince Jean, je lui en ai donné l'ordre formel, quoiqu'il soit possible que vous ne l'ayez pas entendu, parce que nous étions dans l'embrasure de la croisée. Je lui ai donné très clairement l'ordre positif de veiller avec soin à la sûreté de Richard, et malheur à lui s'il y contrevient!

— Je crois que je ferais bien de passer chez lui, dit De Bracy, pour lui faire bien comprendre quelles sont vos intentions; car, comme je n'ai pas entendu cet ordre, il est possible qu'il ait échappé de même à l'oreille de Waldemar.

— Non, non, dit le prince d'un ton d'impatience: je suis sûr qu'il m'a entendu. D'ailleurs j'ai à vous parler d'autre chose. Donnez-moi votre bras, Maurice, je suis fatigué.

Ils firent quelques tours de la salle dans cette posture familière, et le prince Jean lui dit avec l'air de la plus intime confiance:

— Que pensez-vous de ce Waldemar Fitzurse, mon cher De Bracy? Il se flatte d'être notre chancelier! Sûrement nous ferons plus d'une réflexion avant de confier une place de si haute importance à un homme qui montre si évidemment le peu de respect qu'il a pour notre sang, par la manière empressée avec laquelle il s'est chargé de cette entreprise contre Richard. Je gagerais que vous croyez avoir perdu quelque chose de mon amitié par la fermeté avec laquelle vous avez refusé cette tâche désagréable; mais non, Maurice, cette vertueuse résistance n'a fait qu'augmenter mon estime pour vous. Il est certaines choses pour lesquelles nous avons besoin de trouver des gens prêts à tout exécuter, mais nous ne les aimons ni ne les estimons. Tel, au contraire, qui refuse de nous servir en certaines occasions acquiert par ce refus même de nouveaux droits à notre estime et à nos bonnes grâces. L'arrestation de mon frère n'est pas un aussi bon titre à la haute dignité de chancelier, que votre refus courageux et chevaleresque au bâton de grand-maréchal du

royaume. Pensez-y bien, et allez dès à présent en commencer le service.

— Tyran inconstant, pensa De Bracy en sortant de l'appartement, bien fou celui qui se fie à toi. Cette place de chancelier, depuis si long-temps promise, Dieu sait qui l'obtiendra si tu réussis dans tes projets. Mais celle de grand-maréchal d'Angleterre, ajouta-t-il en étendant le bras comme pour prendre le bâton de commandant, et en relevant la tête d'un air de fierté, certes c'est un prix qui mérite la peine d'être disputé.

A peine fut-il parti, que le prince ordonna qu'on fît venir devant lui Hugh Bardon, chef des éclaireurs et des espions. Il arriva au bout de quelques instans, que Jean avait passés à parcourir l'appartement à pas inégaux et d'un air soucieux et inquiet.

— Bardon, lui dit-il dès qu'il arriva, que t'a demandé Waldemar?

— Deux hommes résolus, connaissant parfaitement tous les bois du nord de l'Angleterre, et habiles à suivre les traces récentes d'un homme à pied ou d'un cavalier.

— Et tu les lui as donnés?

— Votre Grâce peut s'en rapporter à moi. L'un est du comté d'Hexham; il est accoutumé à suivre les traces des voleurs du Tynedale et du Teviotdale, comme le limier suit celles du daim blessé. L'autre est du comté d'York, et il n'a jamais tiré une flèche inutile dans la forêt de Sherwood. D'ici à Richmont, il n'existe pas une futaie, pas un taillis, pas un bouquet d'arbres, qu'il ne connaisse parfaitement.

— Fort bien! Waldemar part-il avec eux?

— A l'instant même.

— Quelle suite prend-il avec lui?

— Le gros Thoresby; Whetheral, qu'on a surnommé Stephens Cœur-de-Fer à cause de sa férocité; et trois hommes d'armes du nord, qui faisaient partie de la bande de Ralph Middleton, et qu'on appelle les braves de Spyinglaw.

— Fort bien, répéta le prince; et après un instant de silence: — Bardon, ajouta-t-il, l'intérêt de mon service exige que tu surveilles avec la plus grande attention toutes les démarches de Maurice De Bracy, de manière pourtant à ce qu'il ne s'en aperçoive pas. Il faut que tu saches qui il voit, à qui il parle, ce qu'il dit, ce qu'il fait, quels sont ses projets, et que tu m'en rendes compte de temps en temps. N'y manque pas, car je t'en rendrai responsable.

Bardon fit un salut respectueux, et se retira.

— Si Maurice me trahit, comme sa conduite me donne lieu de le craindre, se dit le prince Jean resté seul, sa tête sautera, quand Richard tonnerait aux portes d'York.

CHAPITRE XXXV.

Du tigre des déserts interromps le sommeil,
Dispute au fier lion le chevreau qu'il dévore.
— Tu pâlis à ces mots : — Eh bien ! à son réveil
Le brûlant fanatisme est plus terrible encore.

Anonyme.

Il faut maintenant que nous allions retrouver Isaac d'York. Accompagné de deux hommes que Locksley lui avait donnés pour lui servir de gardes et de guides, et monté sur une mule qu'il tenait de sa générosité, il se rendait à la commanderie de Templestowe, dans le dessein d'entrer en négociation pour obtenir la liberté de sa fille. Cette commanderie n'était située qu'à une bonne journée du château, maintenant en ruines, de Torquilstone, et le juif se flattait d'y arriver avant la nuit. En sortant de la forêt, il congédia ses guides, fit présent à chacun d'eux d'une pièce d'argent, et, pressant sa mule, marcha avec autant de diligence que son état de faiblesse le lui permit ; mais les forces lui manquèrent tout-à-fait à environ cinq milles de Templestowe ; et, les souffrances de corps qu'il éprouvait devenant encore plus aiguës par une angoisse d'esprit inexprimable, il fut forcé de s'arrêter dans une petite ville où demeurait un rabbin de ses amis, célèbre par ses connaissances dans l'art de guérir. Nathan-Ben-Israël reçut son concitoyen souffrant avec cette hospitalité que la loi divine commande, et que les juifs exerçaient les uns envers les autres. Il insista pour lui faire prendre du repos, et il employa les remèdes qui étaient alors en usage pour arrêter un violent accès de fièvre causé par la terreur, la fatigue et le chagrin.

Le lendemain matin, lorsque Isaac voulut se lever et se remettre en route, Nathan lui fit des remontrances et comme ami et comme médecin, et lui dit que le voyage pouvait lui coûter la vie.

— Il faut que j'arrive ce matin à Templestowe, répondit Isaac; il y va pour moi de plus que la vie.

— A Templestowe! répéta Nathan avec surprise. Et lui ayant tâté le pouls pour s'assurer de son état: — Il n'a plus de fièvre, pensa-t-il en lui-même, et cependant le délire semble encore égarer son esprit.

— Et pourquoi n'irais-je pas à Templestowe? dit Isaac; je sais que ceux qui y demeurent font profession de mépriser les enfans de la promesse, et de les avoir en abomination; mais vous savez aussi que des affaires de commerce pressées nous conduisent quelquefois parmi les soldats nazaréens altérés de sang, et nous forcent à visiter les préceptoreries des templiers et les commanderies des hospitaliers, comme on les appelle [1].

— Je sais tout cela: mais ignorez-vous que Lucas de Beaumanoir, chef de leur ordre, celui qu'ils nomment leur grand-maître, est en ce moment lui-même à Templestowe?

— Je l'ignorais. Les dernières lettres que j'ai reçues de nos frères de Paris me disaient qu'il était en cette ville, sollicitant du roi Philippe des secours contre le sultan Saladin.

— Il est arrivé en Angleterre sans que ses frères l'attendissent, armé de la vengeance, et le bras levé pour punir. Il est enflammé de courroux contre ceux d'entre eux qui ont manqué à leurs vœux, et ces enfans de Bélial sont dans une grande terreur. Son nom vous était-il inconnu?

— Non. Ce Lucas de Beaumanoir est, dit-on, un homme sanguinaire, prêt à mettre tout à feu et à sang pour le moindre point de la doctrine des Nazaréens, et nos frères l'ont surnommé le destructeur des Sarrasins et le plus cruel tyran des enfans de Judas.

— Il est bien nommé, dit le médecin israélite. Les autres templiers peuvent se laisser séduire par l'attrait du plaisir, se laisser gagner par l'or et l'argent; mais ce Beaumanoir est d'une trempe toute différente: ennemi de toute sensualité, méprisant les richesses, et soupirant pour ce que les Nazaréens appellent la couronne du martyre. Que le Dieu d'Israël la lui envoie promptement, ainsi qu'à tous nos perséouteurs! C'est surtout contre les enfans de Juda que cet homme implacable étend la main, comme David sur

1. Les établissemens des chevaliers templiers étaient appelés *préceptoreries*, et celui qui présidait dans ces maisons avait le titre de précepteur, comme les principaux chevaliers de l'ordre de Saint-Jean étaient appelés commandeurs, et leurs maisons des commanderies; mais ces termes étaient, à ce qu'il paraît, employés indistinctement.

Edom, regardant le meurtre d'un juif comme une offrande aussi agréable au ciel que la mort d'un Sarrasin. Il a répandu mille calomnies sur la vertu de nos remèdes, comme si c'étaient des inventions de Satan. Puisse le Seigneur le confondre et le punir !

— N'importe, dit Isaac, il faut que j'aille moi-même à Templestowe, quand même son visage serait aussi enflammé qu'une fournaise ardente chauffée sept fois.

Il expliqua alors à Nathan le motif de son voyage. Le rabbin l'écouta avec intérêt, et lui témoigna à la manière de sa nation, en déchirant ses vêtemens, la part qu'il prenait à ses malheurs, et en s'écriant : — Pauvre fille ! pauvre fille ! — Hélas ! malheureuse fille de Sion ! — Hélas ! triste captivité d'Israël !

— Vous voyez, dit Isaac, combien il est important pour moi de faire diligence. D'ailleurs, la présence de Lucas de Beaumanoir, du chef de l'ordre, peut détourner Brian de Bois-Guilbert de ses projets criminels, et le déterminer à me rendre ma chère Rebecca.

— Allez donc, dit Nathan, et soyez prudent, car la prudence servit à Daniel dans la fosse aux lions ; et puisse-t-elle faire réussir votre entreprise ! Cependant je vous engage à éviter la présence de ce grand-maître, car, le matin comme le soir, il n'a pas de plus grand plaisir que de montrer sa haine contre notre peuple. Si vous pouvez parler à Bois-Guilbert en particulier, vous le déterminerez peut-être plus aisément à vous rendre votre fille ; car on dit qu'il ne règne pas une grande union entre ces maudits Nazaréens, dans cette commanderie. Puisse la division s'introduire dans leurs conseils, et amener leur ruine ! Revenez ensuite chez moi, Isaac, comme chez votre père, pour m'apprendre tout ce qui se sera passé. J'espère que vous ramènerez avec vous Rebecca, la digne élève de la sage Miriam, dont les cures merveilleuses ont été calomniées par les gentils comme des œuvres de la nécromancie.

Isaac dit adieu à son ami, et au bout d'une heure il était arrivé à Templestowe.

Cette commanderie était située au milieu de superbes prairies, dont la dévotion du dernier commandeur avait fait donation à l'ordre du Temple. Le château était parfaitement fortifié ; précaution que ces chevaliers ne négligeaient jamais, et que la situation de l'Angleterre à cette époque rendait particulièrement nécessaire. Deux soldats, armés de hallebardes et vêtus de noir, gardaient le pont-levis ; des sentinelles portant le même costume étaient en

faction sur les murailles, et semblaient des spectres plutôt que des guerriers. C'était ainsi qu'étaient vêtus les officiers inférieurs de l'ordre, depuis que de faux frères, couverts des vêtemens blancs que portaient les chevaliers, et se prétendant templiers, avaient déshonoré l'ordre par leur inconduite dans les montagnes de la Palestine. On voyait de temps en temps un chevalier, en longue robe blanche, traverser la cour, la tête penchée et les bras croisés sur son sein. S'il rencontrait un de ses frères, il le saluait silencieusement, d'un air grave et solennel, car les maximes de l'ordre, conformes au texte sacré, étaient : — Tu n'éviteras point le péché si tu prononces des paroles inutiles. La vie et la mort sont au pouvoir de la langue. — En un mot, la rigueur ascétique de l'ordre du Temple avait, sous l'œil sévère de Lucas de Beaumanoir, succédé dans cette commanderie à la licence qui y avait régné si long-temps.

Isaac s'arrêta un instant à la porte, pour réfléchir sur les moyens de s'assurer l'accueil le moins défavorable ; il n'ignorait pas que le fanatisme renaissant de cet ordre n'était pas moins dangereux pour sa malheureuse race que le désordre dans lequel les templiers avaient précédemment vécu ; et que sa religion allait l'exposer à la haine et aux persécutions, comme ses richesses l'auraient auparavant exposé aux extorsions de la cupidité.

Lucas de Beaumanoir se promenait en ce moment dans un petit jardin situé entre les fortifications extérieures de la commanderie, et était en conversation confidentielle avec un chevalier de son ordre, venu avec lui de Palestine.

Le grand-maître était un homme avancé en âge, comme le prouvaient sa longue barbe grise et ses gros sourcils ombrageant des yeux dont le temps n'avait pu diminuer le feu. Guerrier redoutable, et non moins fanatique dans sa dévotion, il réunissait dans sa physionomie la fierté du courage, l'orgueil de la superstition, et l'inflexibilité de l'intolérance. Ses traits, amaigris par le jeûne et l'abstinence, avaient pourtant quelque chose de noble et de frappant, qu'il devait sans doute à la haute place qu'il occupait, à ses relations avec les princes et les têtes couronnées, et à l'habitude de l'autorité suprême, qu'en vertu des réglemens de son ordre il exerçait sur ses nobles et vaillans chevaliers. Sa démarche était fière et imposante, et l'âge n'avait pas courbé sa taille majestueuse. Son manteau était de bure blanche, et taillé strictement d'après les règles de saint Bernard ; sur l'épaule gauche était cou-

sue, en drap rouge, la croix octogone, particulière à son ordre. Ce manteau n'était orné ni de *vair* ni d'hermine, mais le grand-maître, en raison de son âge, avait un vêtement de dessous doublé en peau d'agneau, ce que les règles de l'ordre permettaient, quoiqu'elles défendissent les fourrures, qui en ce siècle étaient du plus grand luxe. Il portait à la main ce singulier *abacus** ou bâton de commandement, avec lequel on voit souvent les templiers représentés, et dont l'extrémité supérieure était couverte d'une pomme plate, sur laquelle était gravée la croix de l'ordre, inscrite dans un cercle ou dans un *orle*, en terme de blason. Le chevalier qui l'accompagnait portait le même costume, mais son air respectueux prouvait assez que c'était le seul point d'égalité qui existât entre eux. Ce précepteur ou commandeur, car tel était son rang, ne marchait pas sur la même ligne que le grand-maître, mais il en était assez près pour que ce dernier pût le voir et lui parler sans avoir besoin de tourner la tête.

— Conrad, lui disait le grand-maître, cher compagnon de mes travaux et de mes combats, ce n'est que dans votre sein fidèle que je puis déposer mes chagrins. Combien de fois, depuis mon arrivée en ce pays, j'ai désiré dormir déjà du sommeil des justes! Excepté les tombeaux de nos frères, sous les voûtes massives de notre église du Temple dans la métropole, mes yeux n'ont pas aperçu en Angleterre un seul objet sur lequel ils pussent s'arrêter avec plaisir. Vaillant Robert de Rossa, digne William de Mareschal, m'écriais-je intérieurement en contemplant l'image de ces braves soldats de la croix, sculptée sur la pierre qui couvre leurs restes, ouvrez vos sépulcres, et partagez le repos dont vous jouissez avec un frère épuisé qui aimerait mieux avoir à combattre cent mille païens que d'être témoin de la décadence de notre saint ordre.

— Il n'est que trop vrai, répondit Conrad Montfichet, que la conduite de nos frères est encore plus irrégulière en ce pays qu'elle ne l'est même en France.

— Parce qu'ils y sont plus riches, répliqua le grand-maître. Ayez de l'indulgence pour moi, mon frère, si je parais quelquefois me vanter. Vous connaissez la vie que j'ai menée, donnant l'exemple de la soumission à nos règles, luttant contre des démons incarnés et des démons invisibles, frappant en preux chevalier, en bon religieux, partout où je l'ai rencontré, le lion rugissant qui tourne autour de nous pour nous dévorer, comme le bienheureux saint Bernard nous en a fait un devoir dans le quarante-cinquième cha-

pitre de notre règle, *ut leo semper feriatur*[1]. Mais, par le saint Temple, par le zèle qui a consumé la substance de ma vie, et jusqu'à mes nerfs et la moelle de mes os, excepté vous et un petit nombre de frères, je n'en trouve plus que je puisse me décider à embrasser sous ce saint nom. Que disent nos statuts, et comment nos frères les observent-ils? Ils ne devraient porter aucun ornement mondain, ni panaches, ni éperons d'or; et cependant quel est le chevalier aussi splendidement équipé que les pauvres soldats du Temple? Il leur est défendu de se servir d'un oiseau pour en prendre un autre, de chasser la bête fauve à l'arc ou à l'arbalète, de donner du cor, de courre le cerf: et qui possède aujourd'hui de meilleurs faucons? qui suit avec plus d'ardeur le daim dans l'épaisseur des forêts? qui a plus d'expérience dans tous les mystères de la chasse? Il ne leur est accordé de lire de livres profanes que ceux que leur indique la permission de leur supérieur, ou les saintes instructions qui sont lues tout haut pendant les repas. Il leur est encore ordonné d'extirper la magie et l'hérésie; et on les accuse, hélas! d'étudier les secrets magiques des païens sarrasins, et la maudite cabale des juifs! L'abstinence leur a été prescrite: ils ne doivent manger de la chair que trois fois par semaine, parce que cette nourriture tend à la corruption du corps; et l'on voit leurs tables chargées des viandes les plus délicates! Leur boisson doit être de l'eau, et *boire comme un templier* est devenu un proverbe pour tout joyeux compagnon. Ce jardin même, rempli d'arbres précieux, de plantes étrangères tirées de climats lointains, conviendrait mieux au harem d'un émir qu'à un couvent où des religieux chrétiens devraient faire croître des herbes pour leur nourriture. Et plût au ciel, Conrad, que le relâchement de la discipline n'allât pas plus loin! Vous savez qu'il nous était défendu de recevoir dans nos murs ces saintes femmes qui, dans l'origine, nous étaient associées comme sœurs de notre ordre, parce que, dit le quarante-sixième chapitre de nos règles, l'ancien ennemi du genre humain s'est servi avec succès de la société des femmes pour détourner du chemin du paradis ceux qui étaient les plus empressés à le suivre. Bien plus, le dernier article, qui en est en quelque sorte la pierre de couronnement, nous interdit même de donner

1. Cette phrase se trouve répétée sous des formes variées dans les statuts des templiers; elle reparaît dans presque tous les chapitres, comme si c'était le mot d'ordre des chevaliers; ceci peut servir d'excuse pour l'avoir mise si souvent dans la bouche du grand-maître.

le baiser d'affection à nos mères et à nos sœurs, *ut omnium mulierum fugiantur oscula*. J'ai honte de le dire ! j'ai honte d'y penser ! mais vous savez quelle corruption s'est répandue sur notre ordre comme un torrent. Les ames de nos saints fondateurs, les esprits d'Hugues de Païen, de Godefroi de Saint-Omer et des sept bienheureux qui s'unirent les premiers pour consacrer leur vie au service du Temple, ne peuvent plus jouir sans trouble de leur béatitude éternelle. Je les ai vus, Conrad, dans les ténèbres des nuits : leurs yeux versaient des larmes sur les erreurs et les fautes de leurs frères, sur le luxe honteux dans lequel ils vivent. — Beaumanoir, me dirent-ils, tu dors ; réveille-toi. Les murs du Temple sont souillés, une lèpre infecte s'y est introduite[1]. Les soldats de la croix, qui devraient fuir le regard de la femme comme l'œil du basilic, vivent ouvertement dans le péché, non-seulement avec les femmes de leur croyance, mais avec celles des païens maudits et des juifs plus maudits encore. Réveille-toi, Beaumanoir, venge le Temple, et prends l'épée de Phinéas pour punir les pécheurs, sans distinction de sexe. La vision disparut, Conrad ; et, en me réveillant, je crus encore entendre le bruit de leur armure et apercevoir leurs manteaux blancs. J'agirai d'après leurs ordres : je purifierai le Temple, et j'arracherai de ses murs les pierres que la contagion a imprégnées.

—Faites attention, vénérable grand-maître, dit Montfichet, que le temps et l'habitude ont étendu la tache que vous voulez faire disparaître. Autant la réforme que vous désirez introduire est juste et nécessaire, autant il faut de prudence et de précautions pour l'effectuer.

— Non, Conrad, elle doit être soudaine et complète. La destinée de notre ordre touche à sa crise. Le désintéressement et la piété de nos prédécesseurs nous valurent de puissans amis ; nos richesses, notre luxe, notre orgueil, ont suscité contre nous des ennemis qui ne le sont pas moins. Il faut renoncer à ces richesses qui offrent une tentation aux princes, à ce luxe qui est un scandale pour les fidèles, à cet orgueil si éloigné de l'humilité chrétienne ; il faut reprendre ces mœurs austères et pures qui faisaient l'édification de toute la chrétienté, sinon, remarquez bien mes paroles, l'ordre du Temple sera détruit, et son nom ne sera plus cité que comme les ruines des empires jadis florissans.

1. Voyez le 13e chapitre du *Lévitique*.

— Puisse le ciel détourner une telle calamité !

— *Amen!* dit le grand-maître d'un ton solennel : mais il faut nous rendre dignes de son secours. Je vous dis, Conrad, que ni les puissances du ciel ni celles de la terre ne peuvent plus endurer les déréglemens de nos frères. J'en suis certain, le terrain sur lequel s'élève l'édifice de notre ordre est déjà miné de toutes parts, et plus nous ajoutons à sa grandeur temporelle, plus nous le chargeons d'un poids qui hâtera sa destruction. Il faut revenir sur nos pas, nous montrer les fidèles champions de la croix, sacrifier à ses pieds, non-seulement notre vie et notre sang, mais nos désirs, nos passions, nos vices et même nos plaisirs légitimes, notre aisance et nos inclinations naturelles. Tout ce qui peut être permis aux autres fidèles ne l'est pas pour cela aux chevaliers du Temple.

En ce moment, un écuyer, couvert d'un manteau presque usé, car les aspirans portaient souvent par humilité, pendant leur noviciat, les vieux habits des chevaliers, entra dans le jardin, et, ayant salué profondément le grand-maître, se tint debout devant lui, attendant sa permission pour rompre le silence et lui apprendre le motif qui l'amenait.

— N'est-il pas plus convenable, dit le grand-maître, de voir ce Damien vêtu avec humilité et dans un silence respectueux, que paré d'habillemens riches et splendides, comme il était il y a quelques jours, et babillant en vrai perroquet? Parle, Damien, je te le permets. Que me veux-tu ?

— Un juif est à la porte, noble et révérend grand-maître, et demande à parler au frère Brian de Bois-Guilbert.

— Tu as bien fait de m'en informer. En notre présence, un commandeur n'est pas plus qu'un simple compagnon ; il doit marcher suivant la volonté de son maître, et non selon la sienne. — Il nous importe particulièrement d'éclairer les démarches de ce Bois-Guilbert, dit-il à Conrad.

— La renommée le proclame vaillant et brave, dit celui-ci.

— Et la renommée ne se trompe pas, répliqua le grand-maître. Ce n'est qu'en valeur que nous n'avons pas dégénéré de nos illustres prédécesseurs, les héros de la croix. Mais notre frère Brian entra, je crois, dans notre ordre par humeur et par mécontentement. Des contrariétés qu'il avait éprouvées dans le monde le portèrent à y renoncer, et il ne prononça point ses vœux par suite d'une véritable vocation. Il a toujours été à la tête de ceux qui murmurent, qui se plaignent, qui résistent à notre autorité, ou-

bliant que notre règle donne au grand-maître le bâton et la verge ; le bâton pour soutenir le faible, la verge pour punir le coupable. Damien, amenez ce juif en notre présence.

L'aspirant se retira en faisant un salut respectueux, et revint presque aussitôt, suivi d'Isaac d'York. Jamais esclave, amené devant quelque puissant prince, n'approcha du pied de son trône avec plus de crainte et de terreur que le juif n'avança vers le grand-maître. Il s'arrêta à quelques pas, et Beaumanoir lui ayant fait signe d'approcher davantage, il se prosterna devant lui, baisa la terre en signe de respect, et, se relevant lentement, se tint debout devant lui, les bras croisés sur la poitrine et la tête penchée, à la manière des esclaves orientaux.

— Retire-toi, Damien, dit le grand-maître, et que quatre hommes d'armes soient prêts à exécuter mes ordres au premier signal. Ne laisse entrer personne dans le jardin avant que nous en soyons sortis.

Damien s'étant retiré : — Juif, dit Beaumanoir avec un air de hauteur, écoute-moi bien. Il ne me convient pas de perdre beaucoup de temps et de paroles avec qui que ce soit, et moins encore avec toi qu'avec tout autre. Réponds donc brièvement aux questions que je vais te faire, et surtout parle avec vérité, car si ta langue cherche à me tromper, de par la sainte croix, je te la ferai arracher.

Le juif s'apprêtait à répondre, mais le grand-maître ne lui en laissa pas le temps.

— Silence, infidèle ! Ne parle pas en notre présence, si ce n'est pour répondre à nos questions. Quelles sont tes affaires avec notre frère Brian de Bois-Guilbert ?

Isaac, frappé de terreur, ne sut que répondre. S'il contait franchement son histoire, on pouvait l'accuser de chercher à diffamer l'ordre des templiers ; et, s'il ne le faisait point, quel espoir avait-il de délivrer sa fille ? Beaumanoir vit sa frayeur mortelle, et, l'attribuant au respect que lui inspirait sa présence, il daigna le rassurer.

— Réponds-moi hardiment, juif : tu n'as rien à craindre, si tu ne cherches pas à m'en imposer. Je te demande pourquoi tu désires voir Brian de Bois-Guilbert ?

— S'il plaît à votre vénérable Valeur, dit Isaac en bégayant, je suis porteur d'une lettre adressée à ce brave chevalier par le respectable Aymer, prieur de Jorvaulx.

— Ne disais-je pas que nous vivons dans un temps déplorable ? dit le grand-maître à Conrad : un prieur de l'ordre de Cîteaux écrit à un soldat du Temple, et pour lui envoyer sa lettre, il ne trouve pas de messager plus convenable qu'un misérable juif. Donne-moi cette lettre.

Isaac, d'une main tremblante, prit les tablettes du prieur dans les plis de son bonnet, où il les avait placées pour plus de sûreté. Etendant la main, il s'inclina pour les remettre à Beaumanoir.

— Recule-toi, dit le grand-maître, je ne touche les infidèles qu'avec mon épée. Conrad, prenez cette lettre et donnez-la moi.

Beaumanoir, ayant reçu la lettre des mains du commandeur, en examina d'abord l'adresse et retourna le papier entre ses doigts avec attention, et s'apprêta à en faire la lecture.

— Vénérable grand-maître, dit Conrad, romprez-vous le cachet ?

— Et pourquoi non ? n'est-il pas écrit dans le quarante-deuxième chapitre de nos règles, *de lectione litterarum*, qu'aucun templier ne recevra de lettre, fût-ce même de son père, sans la communiquer au grand-maître, et sans la lire en sa présence ?

Il la parcourut à la hâte, et une expression d'horreur et de surprise se peignit sur son visage. Il la lut une seconde fois avec plus de réflexion, et, la présentant d'une main à Conrad, en la frappant légèrement de l'autre. — Voilà, lui dit-il, une belle épître écrite par un chrétien à un chrétien, et quand tous deux ont fait profession religieuse ! Quand viendras-tu, grand Dieu, ajouta-t-il en levant les yeux au ciel, séparer l'ivraie du bon grain ?

Montfichet prit la lettre des mains de son supérieur, et commençait à en faire la lecture des yeux.

— Lisez-la tout haut, Conrad, dit Beaumanoir. Et toi, dit-il au juif, écoute bien cette lecture, car nous aurons des questions à te faire à ce sujet.

Conrad lut la lettre, qui était conçue dans les termes suivans :

« Aymer, par la grâce de Dieu, prieur du couvent de l'ordre de Cîteaux, de Sainte-Marie de Jorvaulx, à sir Brian de Bois-Guilbert, chevalier du saint ordre du Temple, salut. Puissiez-vous jouir d'une bonne santé et de toutes les faveurs de Bacchus et de la dame Vénus. Quant à moi, je suis en ce moment captif, entre les mains de gens qui ne craignent ni Dieu ni les hommes, qui ont osé détenir ma personne et la mettre à rançon, et de qui j'ai appris le malheur de Front-de-Bœuf. Ils m'ont informé aussi que vous vous êtes échappé avec la belle sorcière juive, dont les yeux noirs

vous ont ensorcelé. Je me réjouis de vous savoir en sûreté, mais je vous engage à vous tenir sur vos gardes, relativement à cette seconde magicienne d'Endor, car je suis instruit que votre grand-maître, qui ne donnerait pas un pois chiche pour tous les yeux noirs du monde, arrive de Normandie pour vous ôter l'envie de rire et amender votre vie joyeuse. Je vous en avertis donc, afin qu'il vous trouve veillant, comme le dit le saint texte : *Inveniantur vigilantes*. Le riche juif son père, Isaac d'York, m'ayant demandé une lettre en sa faveur, je lui donne celle-ci, et vous conseille d'accepter une rançon pour sa fille. Il est en état de vous donner de quoi en trouver cinquante autres avec moins de risque ; j'espère en avoir ma part quand nous ferons ensemble, en véritables frères, une partie de plaisir où il ne faudra pas oublier la bouteille : car que dit le texte ? *Vinum lætificat cor hominis ;* et ailleurs : *Rex delectabitur pulchritudine tuâ.*

« Adieu, jusqu'à cet heureux moment.

« Fait dans le repaire des brigands, vers l'heure des matines.

« Aymer, Pr. S. M. Jorvolciensis. »

« P. S. Votre chaîne d'or n'est pas restée long-temps en ma possession. Il est probable qu'attachée au cou d'un outlaw-braconnier, elle servira à suspendre le sifflet avec lequel il appelle ses camarades. »

— Qu'en pensez-vous, Conrad, dit le grand-maître : un repaire de brigands ! c'est la place qui convient à un pareil prieur. Qu'on soit surpris que la main de Dieu s'appesantisse sur nous, que nous perdions pied à pied le terrain contre les infidèles dans la Terre-Sainte, quand nous avons des ecclésiastiques comme cet Aymer. Mais que veut-il dire par cette nouvelle magicienne d'Endor ? ajouta-t-il en le tirant un peu à l'écart.

Conrad connaissait mieux que son supérieur le jargon de la galanterie. Peut-être en avait-il fait usage lui-même. Quoi qu'il en fût, il expliqua au grand-maître que le passage qui l'embarrassait était une sorte de langage usité parmi les hommes du monde, en parlant de celles qu'ils aimaient *par amour*. Mais cette explication ne satisfit pas Beaumanoir.

— Ce langage, Conrad, lui dit-il, couvre plus de choses que vous ne vous l'imaginez. Vous êtes doué d'une simplicité trop franche pour percer cet abîme d'iniquité. Je sais que la fille d'Isaac d'York, qui se nomme Rebecca, est une disciple de cette Miriam

dont vous avez entendu parler. Vous allez voir que le juif en conviendra lui-même. Se tournant alors vers lui : Ta fille est donc prisonnière de Brian de Bois-Guilbert, lui dit-il ?

— Oui, révérend seigneur ; et tout ce qu'un homme pauvre peut offrir pour sa rançon.....

— Paix ! contente-toi de me répondre. Ta fille n'a-t-elle pas exercé l'art de guérir ?

— Oui, digne seigneur : elle a donné ses soins au chevalier et au yeoman, à l'écuyer et au vassal ; et tous bénissent le savoir qu'il a plu au ciel de lui accorder. Bien des gens pourraient vous certifier qu'ils ont été guéris par elle, quand tout autre secours humain leur aurait été inutile, mais la bénédiction du Dieu de Jacob était sur elle.

Beaumanoir se tourna vers Montfichet. — Vous voyez, *Conrad*, lui dit-il avec un sourire amer, quelles sont les embûches de l'ennemi du genre humain. Tel est l'appât avec lequel il s'empare des ames. Il donne un court espace de vie sur la terre, en échange du bonheur éternel. Notre bienheureuse règle a bien raison de dire : *Semper percutiatur leo vorans*, frappons toujours le lion qui cherche à nous dévorer. Et il frappa la terre du bâton, marque de sa dignité, comme pour braver les puissances des ténèbres. — Je ne doute pas que ta fille, dit-il au juif, n'opère ces cures merveilleuses par le moyen de paroles, de talismans, de mystères cabalistiques.

— Non, brave et révérend chevalier, répondit Isaac ; c'est principalement par le moyen de baumes d'une grande vertu.

— Et qui lui en a donné le secret ?

— Une femme de notre nation.

— Son nom ?

— Miriam, répondit Isaac en tremblant et comme malgré lui.

— Miriam ! détestable juif, s'écria Beaumanoir : cette abominable sorcière, connue pour telle dans toute la chrétienté, dont le corps fut brûlé à un poteau, et dont les cendres furent jetées aux vents ! Qu'il m'en arrive autant et à tout mon ordre, si je ne traite pas de même sa digne pupille ! Je lui apprendrai à jeter des sorts sur les soldats du Temple. Damien, qu'on mette ce juif à la porte, et qu'il périsse s'il s'y représente. Quant à sa fille, nous agirons envers elle comme l'exigent les lois chrétiennes et la place éminente à laquelle j'ai été appelé.

Le pauvre Isaac fut chassé sur-le-champ, sans qu'on voulût

écouter ni ses prières ni même ses offres. Il ne put imaginer rien de mieux que de retourner chez le rabbin Nathan-Ben-Israël, pour le consulter sur ce qu'il devait faire. Il avait craint pour l'honneur de sa fille, maintenant il tremblait pour ses jours.

Cependant le grand-maître envoya ordre au commandeur de Templestowe de comparaître devant lui.

CHAPITRE XXXVI.

Vous dites que mon art ne vit que d'imposture?
Mais de tous les mortels c'est la commune allure.
Le mendiant lui doit l'aumône qu'on lui fait,
Le courtisan son rang, l'officier son brevet.
Croyez-vous qu'en son cœur le clergé la méprise?
Non vraiment! A la cour, dans les camps, dans l'Eglise,
L'imposture triomphe; et quiconque prétend
Se montrer tel qu'il est n'est qu'un vrai débutant;
Il n'aura nul crédit, car ainsi va le monde.

Ancienne comédie.

Albert Malvoisin, président, ou, pour parler le langage de l'ordre, précepteur des templiers à Templestowe, était frère de ce Philippe Malvoisin que nous avons nommé plusieurs fois, et, comme lui, intimement lié avec Brian de Bois-Guilbert.

Albert pouvait passer pour un des hommes les plus dissolus et les plus dénués de principes qui se trouvassent dans son ordre, où l'on n'en comptait qu'un trop grand nombre. Mais, bien différent de l'audacieux Bois-Guilbert, il savait couvrir du voile de l'hypocrisie ses vices et son ambition, et remplacer son manque de religion par une apparence de fanatisme superstitieux. Si le grand-maître ne fût pas arrivé à Templestowe d'une manière si soudaine et si inattendue, ses yeux n'y auraient rien aperçu qui pût indiquer un relâchement de discipline. Albert Malvoisin, quoique surpris par la présence imprévue de son supérieur, n'en fut pourtant pas déconcerté; il prit sur-le-champ des mesures pour lui cacher la licence et les désordres qui régnaient dans l'établissement dont il était le chef : il écouta avec tant de marques de respect et de contrition les réprimandes de Beaumanoir, il mit tant d'empressement à faire disparaître jusqu'au moindre des abus, enfin il réussit si bien à introduire un air de dévotion ascétique dans les

lieux qui avaient été jusqu'alors le théâtre de la licence et des plaisirs, que le grand-maître le regardait comme un homme qui avait été assez faible pour céder quelque chose au relâchement général de la discipline, mais qui ne s'était jamais écarté complètement du droit chemin.

Ces sentimens favorables furent pourtant ébranlés quand Beaumanoir apprit qu'Albert avait souffert qu'on introduisît dans un établissement religieux confié à ses soins une jeune fille juive, et, comme il avait lieu de le craindre, la maîtresse d'un chevalier de son ordre; quand le commandeur parut en sa présence, Beaumanoir jeta sur lui un regard plein de sévérité.

— J'apprends, lui dit-il, que dans cette maison, consacrée à Dieu et au saint ordre du Temple, il se trouve une femme juive qu'un de nos frères y a amenée. Il est impossible que vous l'ignoriez, sire commandeur.

Albert Malvoisin resta confus et interdit, car l'infortunée Rebecca avait été enfermée dans un appartement bien éloigné de la partie de la maison qu'occupait le grand-maître, et l'on avait pris toutes les précautions possibles pour qu'il ne pût en être instruit. Il lut dans les yeux de Beaumanoir sa perte et celle de Bois-Guilbert, s'il ne trouvait quelque moyen de détourner l'orage qui grondait.

— Pourquoi gardez-vous le silence? dit le grand-maître.

— M'est-il permis de parler? demanda le commandeur avec une feinte humilité, quoiqu'il ne cherchât qu'à gagner du temps pour préparer sa réponse.

— Parlez, nous vous le permettons. Dites-moi, connaissez-vous le chapitre de nos règles; *de commilitonibus Templi in Sanctâ Civitate, qui cum miserrimis mulieribus versantur, propter oblectationem carnis* [1]?

— Sans doute, très révérend grand-maître: je ne suis point parvenu à la dignité que j'occupe dans notre ordre sans connaître une de ses prohibitions les plus importantes.

— Comment se fait-il donc que vous ayez souffert qu'un de nos frères souillât notre maison en y amenant sa maîtresse, surtout quand cette maîtresse est une juive, une sorcière?

— Une sorcière! répéta Albert Malvoisin. Que les saints anges veillent sur nous!

— Oui, une sorcière. Oserez-vous nier que Rebecca, fille de ce

1. L'édit qu'il cite défend tout rapport avec les femmes de mœurs légères.

misérable usurier Isaac d'York, élève de cette infame sorcière Miriam, se trouve en ce moment..... j'ai honte de le dire! dans votre commanderie?

— Votre sagesse, révérend grand-maître, dit Albert, vient d'écarter le voile qui couvrait mes yeux. Je ne pouvais revenir de mon étonnement en voyant un brave et digne chevalier, tel que Brian de Bois-Guilbert, si passionnément épris des charmes de cette jeune fille, que je n'ai reçue dans cette maison que pour arrêter une intimité toujours croissante qui aurait pu être cimentée aux dépens du salut de notre vaillant frère en religion.

— Vous êtes donc bien sûr qu'il n'a point encore contrevenu à ses vœux? demanda le grand-maître.

— Sous ce saint toit, répondit le commandeur en faisant le signe de la croix, j'en prends à témoin sainte Madeleine et les onze mille vierges. Si j'ai eu tort de la recevoir ici, ma faute a été causée par l'espoir que j'avais conçu qu'en la tenant soigneusement renfermée, je guérirais mon frère d'un attachement qui me paraissait avoir quelque chose de si extraordinaire, de si peu naturel, que j'étais tenté de le croire en démence, et de le regarder comme méritant la compassion plutôt que les reproches. Mais puisque votre sagesse a découvert que cette juive est une sorcière, une telle circonstance peut expliquer la cause de cet inconcevable égarement.

— Sans doute elle l'explique, dit Beaumanoir. Voyez, Conrad, le danger de céder aux premières tentations de Satan! on fixe ses regards sur une femme, uniquement pour satisfaire le plaisir des yeux, pour contempler ce qu'on appelle la beauté, et l'ennemi du genre humain emploie les sortiléges et les talismans pour compléter l'œuvre de notre perte, commencée par l'imprudence et la légèreté. Il peut se faire que notre frère Bois-Guilbert mérite en cette occasion plus de pitié que de blâme; que je doive employer le bâton pastoral pour le soutenir, plutôt que la verge pour le châtier; il est possible enfin que nos avis et nos prières parviennent à le détourner de sa folie et à le rendre à ses frères.

— Il serait bien fâcheux, dit Montfichet, que l'ordre perdît une de ses meilleures lances, quand il a besoin du secours de tous ses enfans. Ce Brian de Bois-Guilbert a tué plus de trois cents Sarrasins de sa propre main.

— Le sang de ces chiens maudits, dit le grand-maître, sera une offrande agréable aux anges et aux saints, qu'ils méprisent et qu'ils blasphèment; et, avec leur aide, nous détruirons l'effet des sorts

et des charmes dont on s'est servi pour prendre notre frère comme dans un filet. Il rompra les liens de cette Dalila, comme Samson rompit les deux cordes neuves avec lesquelles les Philistins l'avaient lié, et il immolera encore des monceaux d'infidèles. Quant à cette misérable sorcière, qui a osé prendre un des soldats du Temple pour l'objet de ses maléfices, elle mourra.

— Mais les lois d'Angleterre! dit le commandeur, qui voyant avec plaisir que le ressentiment du grand-maître, au lieu de se porter sur lui et sur Bois-Guilbert, prenait une autre direction, craignait maintenant qu'il ne le portât trop loin.

— Les lois d'Angleterre, répondit Beaumanoir, permettent et enjoignent même à chaque juge de faire exécuter ses jugemens dans sa juridiction. Le plus petit baron peut faire arrêter, juger et condamner toute sorcière trouvée dans ses domaines. Refuserait-on le même droit au grand-maître du Temple dans une commanderie de son ordre? Non, nous la jugerons, nous la condamnerons; la sorcière ne souillera plus la terre, et le ciel pardonnera aux justes qu'elle avait séduits. Commandeur, faites préparer la grande salle du château pour le jugement.

Albert fit un profond salut, et se retira; mais au lieu de songer à faire préparer la salle, il s'empressa de chercher Bois-Guilbert pour lui communiquer ce qui venait de se passer. Il le trouva dans un transport de rage occasioné par un nouveau refus qu'il venait d'essuyer de Rebecca.

— L'ingrate! s'écria-t-il, mépriser celui qui, au risque de ses jours, lui a sauvé la vie au milieu des flammes et du carnage! De par le ciel, Malvoisin, je l'ai cherchée dans le château de Front-de-Bœuf, au milieu des murailles et des voûtes embrasées qui s'écroulaient de toutes parts; j'ai été le but contre lequel se sont dirigées cent flèches qui résonnaient contre mon armure comme une grêle de pierres contre un treillis, et je n'ai songé à me servir de mon bouclier que pour la garantir de tout danger. Et maintenant elle me reproche de ne l'avoir pas laissée périr! Elle me refuse non-seulement des marques de reconnaissance, mais même le plus léger espoir qu'elle pourra m'en accorder un jour! Le diable, qui inspire l'obstination à toute sa race, lui en a donné certainement plus qu'à nulle autre.

— Je crois, dit le commandeur, que le diable vous possède tous deux. Combien de fois vous ai-je prêché, sinon la sagesse, du moins la prudence? Ne vous ai-je pas dit, à votre arrivée ici,

que vous ne manqueriez pas de chrétiennes qui ne regarderaient pas comme un crime d'octroyer le *don d'amoureuse merci* à un si brave chevalier, sans aller vous entêter d'une juive opiniâtre qui ne veut faire que sa volonté! De par Dieu, je suis tenté de croire que le vieux Lucas de Beaumanoir ne se trompe pas en disant qu'elle a jeté un sort sur vous.

— Lucas de Beaumanoir! s'écria Bois-Guilbert. Sont-ce là vos précautions, Malvoisin? Avez-vous souffert que ce radoteur apprît que Rebecca est dans la commanderie?

— Comment pouvais-je l'empêcher? Je n'ai rien négligé pour lui cacher ce secret; mais il est trahi. Est-ce par le diable ou non? c'est ce que le diable seul peut dire. Mais j'ai tout arrangé pour le mieux, et vous n'avez rien à craindre, si vous renoncez à votre folie. Le grand-maître vous plaint. Vous êtes une victime de la sorcellerie. Rebecca a jeté un charme sur vous. En un mot, elle est sorcière, et elle va périr comme telle.

— Non, de par le ciel! s'écria Bois-Guilbert.

— Si, de par le ciel! répliqua le commandeur. Ni vous, ni moi, ni personne, ne pouvons la sauver. Lucas de Beaumanoir s'imagine sans doute que la mort d'une juive sera un sacrifice expiatoire de toutes les fautes amoureuses des chevaliers templiers, et vous savez qu'il a le pouvoir comme la volonté de faire exécuter ce qu'il a une fois résolu.

— Les siècles futurs, dit Bois-Guilbert en se promenant à grands pas dans l'appartement d'un air agité, pourront-ils croire qu'un fanatisme si stupide ait jamais existé?

— Je ne sais ce qu'ils croiront, dit Malvoisin avec sang-froid; mais ce que je sais fort bien, c'est que de nos jours, parmi les laïques comme dans le clergé, quatre-vingt-dix-neuf personnes sur cent crieront *Amen* à la sentence du grand-maître.

— J'y suis! dit Bois-Guilbert.... Albert, vous êtes mon ami; il faut favoriser l'évasion de Rebecca, et je la ferai transporter dans un endroit plus sûr et plus secret.

— Quand je le voudrais, cela me serait impossible. La porte n'est-elle pas gardée par des hommes d'armes de la suite de Beaumanoir, et les chevaliers qui sont venus avec lui ne lui sont-ils pas tous dévoués? n'ont-ils pas sans cesse les yeux ouverts pour voir s'il ne se passe rien contre les règles? D'ailleurs, pour être franc avec vous, mon cher Bois-Guilbert, je vous dirai que je ne me soucie pas de m'embarquer dans cette affaire, quand même je pourrais

espérer de conduire ma voile au port. J'ai déjà couru assez de risques pour l'amour de vous, sans y joindre celui de me voir dégrader, ou de perdre ma commanderie, pour le plaisir de sauver une misérable poupée juive. Quant à vous, Bois-Guilbert, si vous voulez suivre mon avis, vous renoncerez à cette fantaisie, et vous lancerez vos chiens sur quelque autre gibier. Songez au rang que vous occupez dans l'ordre, aux honneurs qui vous y attendent, à la place éminente à laquelle vous pouvez aspirer. Sacrifierez-vous de telles espérances à une folle passion? Donnerez-vous à Beaumanoir une occasion de vous expulser de notre ordre? Il ne manquera pas de la saisir, car il est jaloux de son autorité, et il sait que s'il fait un faux pas, que si sa main tremblante laisse échapper un instant le bâton de commandement, la vôtre est prête à le saisir. Ne doutez pas qu'il ne vous perde si vous lui en offrez un prétexte en vous déclarant le protecteur d'une sorcière juive. Laissez-le satisfaire ses préjugés dans cette affaire, puisque vous ne pouvez l'en empêcher. Quand vous serez une fois revêtu de sa dignité, vous pourrez prendre des juives pour maîtresses, ou les faire brûler, comme bon vous semblera.

— Malvoisin, dit Bois-Guilbert, ce sang froid est celui d'un...

— D'un ami, dit le commandeur se hâtant de placer ce mot, là où Bois-Guilbert allait probablement en prononcer un autre beaucoup moins doux. Oui, j'ai le sang-froid d'un ami, et je n'en suis que plus en état de vous donner des conseils. Je vous dis encore une fois que vous ne pouvez sauver Rebecca; vous ne pouvez que vous perdre avec elle. Allez trouver le grand-maître; dites-lui, en vous jetant à ses pieds...

— A ses pieds!... Grand Dieu! Non; mais je lui dirai, à sa barbe, que...

— Eh bien, dites-lui à sa barbe que vous êtes fou de votre juive; et plus vous lui en direz, plus vous le convaincrez de la nécessité de détruire, par la mort de cette fille, le sort qu'elle a jeté sur vous. Pour récompense de ce trait de folie, vous serez chassé de l'ordre; aucun de vos frères, dans un cas semblable, n'osera intercéder pour vous; et, au lieu de la brillante carrière ouverte à votre ambition, il ne vous restera d'autre parti à prendre que d'aller lever la lance dans quelque misérable querelle entre la Flandre et la Bourgogne.

— Vous avez raison, Malvoisin, dit Bois-Guilbert après un instant de réflexion. Je ne donnerai pas à ce vieux fanatique un tel

avantage sur moi. Quant à Rebecca, c'est une ingrate; elle ne mérite pas que je lui sacrifie mon rang, mon honneur et mes projets. Oui, je l'oublierai, je l'abandonnerai à son destin, à moins que...

— Point de réserve! s'écria Malvoisin. Tenez-vous en à cette sage et salutaire résolution. Les femmes ne sont que des jouets pour faire passer quelques heures de la vie; l'ambition en est l'affaire sérieuse. Périssent mille poupées comme cette juive, plutôt que de vous arrêter dans la noble carrière que vous avez à parcourir! Quant à présent, il faut nous séparer, je ne voudrais pas même qu'on nous vît converser ensemble. Je vais faire disposer la grande salle pour le jugement!

— Quoi! si promptement? dit Bois-Guilbert.

— Un procès n'est pas long, répondit le commandeur en partant, quand le juge a prononcé d'avance la sentence.

— Rebecca, dit Bois-Guilbert quand il se trouva seul, il est probable que tu vas me coûter bien cher! Je ne puis suivre les conseils de ce lâche hypocrite, et t'abandonner à ton destin. Je ferai encore un effort pour te sauver. Mais prends-y garde, si tu me paies encore d'ingratitude, je n'écoute plus que la voix de la vengeance. Bois-Guilbert ne hasardera pas sa vie et son honneur pour n'obtenir d'autre récompense que le mépris et les reproches.

Le commandeur avait à peine donné les ordres nécessaires pour faire préparer la salle, qu'il rencontra Conrad Montfichet; celui-ci l'informa que le grand-maître voulait procéder à l'instant au jugement de la juive.

— Tout ceci me semble un rêve, dit Malvoisin. Un grand nombre de juifs exercent l'art de guérir; et quoiqu'ils fassent des cures merveilleuses, on ne les accuse pas d'être sorciers.

— Le grand-maître pense différemment, répondit Montfichet. Mais, entre nous, Albert, sorcière ou non, ne vaut-il pas mieux que cette misérable juive périsse, que de voir notre ordre perdre un brave chevalier comme Bois-Guilbert, ou se déchirer lui-même par une division intestine? Vous connaissez la réputation dont Bois-Guilbert jouit, et qu'il a méritée; vous savez combien il a de partisans parmi nos frères; mais tout cela ne lui servira de rien auprès d'un grand-maître comme le nôtre, s'il vient à le croire le complice et non la victime de cette juive. Quand elle renfermerait en sa personne toutes les ames des douze tribus d'Israël, il vaut mieux qu'elle périsse seule que de souffrir qu'elle entraîne Bois-Guilbert dans sa ruine.

— Je viens de travailler à le convaincre qu'il doit l'abandonner, et je me flatte d'avoir réussi. Mais encore faut-il quelques motifs pour condamner cette juive comme sorcière. Que pourra faire le grand-maître avec des preuves aussi faibles ?

— Il faut les fortifier, Albert ; il faut les fortifier : m'entendez-vous ?

— Sans doute, je vous entends, et de vains scrupules ne m'arrêtent point quand il s'agit des intérêts de l'ordre. Mais le délai est bien court pour se procurer des instrumens convenables.

— Il faut en trouver, Malvoisin, il faut en trouver, pour l'intérêt de l'ordre et pour le vôtre. Templestowe est une pauvre commanderie, celle de Maison-Dieu vaut le double : vous connaissez mon crédit auprès de notre vieux chef ; trouvez des gens qui conduisent cette affaire à bien, et vous êtes commandeur de Maison-Dieu dans le fertile comté de Kent. Qu'en dites-vous ?

— Parmi les hommes d'armes qui sont venus ici avec Bois-Guilbert, il en est deux que je connais. Ils étaient au service de mon frère, Philippe de Malvoisin, et ont passé ensuite à celui de Front-de-Bœuf. Il est possible qu'ils sachent quelque chose des sorcelleries de cette juive.

— Cherchez-les donc à l'instant, Malvoisin, et écoutez-moi : si une couple de besans d'or étaient nécessaires pour leur rafraîchir la mémoire, ne les épargnez pas.

— Des besans ! pour un sequin ils jureraient que la mère qui les a enfantés est une sorcière.

— Voyez-les donc, car à midi l'instruction du procès commencera. Je n'ai jamais vu tant d'impatience et d'activité à notre vieux chef depuis le jour où il a condamné au feu Hamet Alfagi, qui était retourné à la foi de Mahomet.

La grosse cloche du château venait de sonner midi, quand Rebecca entendit marcher sur l'escalier qui conduisait à l'appartement qu'elle occupait. Le bruit des pas annonçait l'arrivée de plusieurs personnes, et cette circonstance lui fit plaisir, car elle ne craignait rien tant qu'une visite du fougueux Bois-Guilbert, et les autres maux dont elle était menacée lui inspiraient moins de terreur. La porte de sa chambre s'ouvrit, et elle vit entrer Albert de Malvoisin et Conrad Montfichet, suivis de quatre gardes vêtus de robes noires, et portant des hallebardes.

— Fille d'une race maudite, dit le commandeur, lève-toi, et suis-nous.

— Où m'allez-vous conduire ? leur demanda Rebecca.

— Juive, répondit Conrad, il ne t'appartient pas de faire des questions ; tu ne dois qu'obéir. Apprends cependant que tu vas être traduite devant le tribunal du grand-maître de notre saint ordre, pour y être jugée.

— Que le Dieu d'Abraham soit loué ! s'écria Rebecca en levant les mains vers le ciel : me dire que je vais paraître devant un juge, quoiqu'il soit ennemi de mon peuple, c'est m'assurer que je vais trouver un protecteur. Je vous suivrai avec bien du plaisir ; permettez-moi seulement de prendre mon voile.

Ils descendirent l'escalier d'un pas lent et solennel ; et, après qu'ils eurent traversé une longue galerie, une grande porte à deux battans s'ouvrit devant eux : ils se trouvaient dans la salle où le grand-maître avait établi son tribunal.

L'extrémité inférieure de la salle, séparée par une balustrade, était remplie d'écuyers et d'hommes d'armes. Ce ne fut pas sans peine que les deux templiers, Rebecca et les quatre hommes d'armes qui fermaient la marche, se firent jour à travers la foule. Pendant qu'elle la traversait, les bras croisés et la tête penchée, quelqu'un lui mit dans la main un morceau de papier, qu'elle reçut sans trop y faire attention, et qu'en y réfléchissant elle crut pourtant devoir conserver. L'assurance qu'elle avait quelque ami dans cette assemblée lui donna le courage de lever les yeux quand elle fut à la place qui lui était assignée, et d'examiner en présence de qui elle se trouvait. La scène qui s'offrit à ses regards sera décrite dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXXVII.

Où trouver une loi plus dure, plus sévère,
Que celle qui, s'armant d'une rigueur austère,
Exerce au nom du ciel d'affreuses cruautés ?

Le moyen-âge.

Le tribunal érigé pour le jugement de l'innocente et infortunée Rebecca occupait le dais, ou la partie élevée de la grande salle, espèce de plate-forme que nous avons déjà décrite comme la place

d'honneur destinée aux maîtres et aux hôtes de distinction dans les châteaux.

En face de l'accusée, sur un siége plus élevé que les autres, était assis le grand-maître, couvert de son grand manteau blanc, tenant en main le bâton mystique avec le symbole de l'ordre. A ses pieds était placée une table devant laquelle étaient assis deux scribes, chapelains de l'ordre, chargés de dresser un procès-verbal de ce qui allait se passer. Leurs vêtemens noirs, leurs têtes chauves et leurs figures graves formaient un contraste frappant avec l'air belliqueux des chevaliers présens à cette assemblée, les uns résidant à la commanderie de Templestowe, les autres venus à la suite du grand-maître. Quatre commandeurs étaient placés sur des siéges moins élevés que celui de leur supérieur; venaient ensuite les simples chevaliers, assis sur des bancs encore moins élevés, à pareille distance des commandeurs que ceux-ci se trouvaient du grand-maître; derrière eux, toujours sur le dais ou la partie élevée de la salle, étaient debout les écuyers de l'ordre vêtus de blanc, mais en drap de qualité inférieure.

Toute l'assemblée avait un air de gravité profonde. On remarquait sur la physionomie des chevaliers les traces d'une hardiesse militaire tempérée par une sorte de recueillement solennel qu'exigeait la présence de leur grand-maître.

Toute la salle était bordée de gardes armés de pertuisanes, et la partie inférieure était remplie d'une foule qu'avaient attirée la curiosité et le désir de voir en même temps un grand-maître et une sorcière juive. Comme la plus grande partie des spectateurs étaient d'une manière ou d'autre liés à l'ordre, ils étaient en conséquence distingués par leurs vêtemens noirs; mais Beaumanoir avait ordonné qu'on ne refusât à personne l'entrée de Templestowe, afin de donner la plus grande publicité à l'acte édifiant de justice qu'il allait exercer. Ses grands yeux bleus semblaient s'ouvrir encore davantage en se fixant sur cette assemblée, et sa physionomie paraissait s'exalter par le sentiment intime de sa haute dignité, et du mérite qu'il attribuait au rôle qu'il allait jouer. Un psaume, entonné par les deux chapelains, ouvrit la séance, et Beaumanoir l'accompagna lui-même d'une voix forte que l'âge n'avait pas dépouillée de ses moyens. Les sons solennels du *Venite exultemus Domino*, que les templiers faisaient si souvent entendre à l'instant d'attaquer leurs ennemis terrestres, lui avaient paru les plus convenables pour célébrer son triomphe sur les puis-

sances des ténèbres, car c'était ainsi qu'il envisageait le jugement qu'il allait prononcer.

Le concert de cent voix accoutumées à chanter en chœur alla frapper les voûtes de la salle, et se prolongea sous ses arceaux comme le son harmonieux et solennel des flots d'un torrent ou d'une cataracte.

Quand les chants eurent cessé, le grand-maître jeta un coup d'œil sur le cercle qui l'entourait, et remarqua qu'une des places destinées aux commandeurs était vacante. Bois-Guilbert, qui l'occupait, l'avait quittée, et se tenait debout dans un coin près des simples chevaliers; d'une main il étendait son grand manteau comme pour cacher sa figure, de l'autre il traçait des lignes avec la pointe de son épée sur le plancher de la salle.

— L'infortuné! dit Beaumanoir en le regardant d'un air de compassion : voyez, Conrad, quel effet ce spectacle imposant produit sur lui! à quoi peut être réduit un digne et vaillant chevalier par le regard d'une femme, à l'aide de la magie et de l'ennemi du genre humain! Voyez, il n'ose lever les yeux ni sur nous ni sur elle, et qui sait si ce n'est point par une impulsion du malin esprit que sa main trace sur le plancher ces lignes cabalistiques? Qui sait si ce n'est pas notre vie, notre sûreté, que ces signes menacent? Mais n'importe, nous défions les puissances de l'abîme. *Semper leo percutiatur.*

Il parlait ainsi à voix basse à son confident le commandeur Montfichet, qui était placé à sa droite; après quoi il adressa la parole à l'assemblée, dans les termes suivans :

— Vaillans et révérends commandeurs et chevaliers de ce saint ordre, mes frères et mes enfans! — vous aussi, nobles et pieux écuyers qui aspirez à porter cette sainte croix! — et vous, chrétiens de toutes classes! — apprenez que ce n'est pas le manque de pouvoir en notre personne qui nous a déterminé à assembler ce chapitre. Quelque indigne que nous en soyons, en recevant ce bâton de commandement, nous avons été investi du droit de juger, de condamner et de punir dans tout ce qui concerne le bien de notre saint ordre. Le bienheureux saint Bernard a dit, dans la cinquante-neuvième des règles qu'il nous a tracées[1], que les frères ne s'assembleraient en conseil que sous le bon plaisir du grand-maître, le laissant libre par conséquent d'en convoquer un général

(1) Nous renvoyons le lecteur aux règles du pauvre ordre militaire du Temple, dans les œuvres de saint Bernard.

ou partiel quand il le juge convenable, dans tel lieu et dans tel temps qu'il lui plaît. Dans ces chapitres, il est de notre devoir d'écouter les avis de nos frères, et d'agir ensuite d'après notre propre jugement. Mais quand le loup furieux attaque le troupeau et en emporte une des brebis, il est du devoir du bon pasteur d'appeler ses compagnons à son aide pour attaquer l'ennemi avec l'arc et la fronde, d'après notre précepte bien connu, qu'il faut toujours frapper le lion rugissant.

« A ces causes, nous avons mandé en notre présence une juive nommée Rebecca, fille d'Isaac d'York, femme connue par les sortiléges et les talismans qu'elle emploie, et auxquels elle a eu recours pour égarer l'esprit et séduire le cœur, non d'un serf, mais d'un noble chevalier; non d'un chevalier séculier, mais d'un chevalier engagé dans le saint ordre du Temple; non d'un simple chevalier du Temple, mais d'un des précepteurs de notre ordre, un des premiers par le rang et l'honneur. Notre frère Brian de Bois-Guilbert nous est connu, et l'est aussi à tous ceux qui m'entendent, comme un champion zélé de la croix, dont le bras a fait des prodiges de valeur dans la Terre-Sainte, et a purifié les lieux saints par le sang des infidèles. Il n'était pas moins recommandable par la prudence et la sagacité que par la bravoure et le courage, de sorte que dans l'Orient comme dans l'Occident nos chevaliers le regardaient comme un de ceux qui pouvaient aspirer à porter ce bâton quand il plairait à Dieu de nous décharger de ce fardeau.

« En apprenant qu'un tel homme, si honorable, si honoré, a tout à coup oublié ce qu'il devait à son caractère, à ses vœux, à ses principes, à ses frères; qu'il a jeté un regard de concupiscence sur une juive; qu'il a oublié ses propres dangers pour ne songer qu'à la défendre; enfin qu'il a poussé l'aveuglement et la folie jusqu'à l'amener dans une de nos commanderies, que pouvons-nous dire, sinon que le noble chevalier était possédé du malin esprit, ou sous l'influence de quelque charme, de quelque maléfice? Si nous pouvions penser autrement, ni son rang, ni sa valeur, ni sa renommée, ni aucune considération humaine, ne pourraient le mettre à l'abri d'un juste châtiment; nous obéirions au texte qui nous prescrit de rompre tout pacte avec l'iniquité, *auferte malum ex vobis!*

« Dans cette affaire lamentable, de nombreux chefs d'accusation sont portés contre le coupable.

« 1° Il a marché selon sa volonté, malgré le chapitre 33 : *Quod nullus juxta propriam voluntatem incedat;*

« 2° Il a eu communication avec une excommuniée, chapitre 57, *ut fratres non participent cum excommunicatis;* aussi a-t-il encouru en partie l'*anathema Maranatha;*

« 3° Il a eu des liaisons avec des femmes étrangères, et le réglement dit : *ut fratres non conversentur cum extraneis mulieribus;*

« 4° Il n'a pas évité, bien plus il a sollicité les caresses de la femme par laquelle, dit la dernière règle de notre ordre, *ut fugiantur oscula*, les soldats de la croix sont attirés dans le piége.

« Après des contraventions si multipliées aux lois de notre sainte institution, Brian de Bois-Guilbert serait exclu de notre sainte congrégation, quand il en serait l'œil droit et la main droite. »

Ici Beaumanoir s'arrêta : un murmure sourd se fit entendre dans l'assemblée; quelques-uns des plus jeunes chevaliers, qui avaient été tout disposés à rire du statut *de osculis fugiendis*, prirent tout à coup un air plus grave et attendirent avec anxiété ce qu'allait ajouter le grand-maître.

« Tel serait, continua-t-il, le châtiment d'un chevalier du Temple qui aurait péché sciemment contre ces points importans.

« Mais si, par le moyen de quelque sortilége, Satan s'est emparé de son esprit, peut-être pour avoir trop imprudemment jeté les yeux sur cette fille, nous devons le plaindre au lieu de le châtier ; lui imposer une pénitence qui puisse le purifier de son égarement, et tourner le glaive de son indignation sur l'agent maudit qui a failli occasioner sa chute totale. Levez-vous donc, vous qui avez connaissance de ces faits, et rendez témoignage à la vérité, afin que nous puissions voir si notre justice peut être apaisée par le châtiment de cette infidèle, ou si nous devons, le cœur saignant, procéder à des mesures plus rigoureuses contre notre frère. »

On appela plusieurs témoins pour prouver les dangers auxquels Brian de Bois-Guilbert s'était exposé pour sauver Rebecca du château embrasé, et la manière dont il l'avait ensuite protégée au risque de ses jours. Ils donnèrent ces détails avec toute l'exagération à laquelle se livre en général l'esprit du peuple lorsqu'il s'agit de quelque évènement extraordinaire, et leur penchant naturel se trouva doublement excité par l'air de satisfaction avec lequel l'éminent personnage qui présidait l'assemblée écoutait leur récit. Ainsi les périls qu'avait surmontés Bois-Guilbert, déjà assez grands en eux-mêmes, devinrent tels qu'il n'avait pu y échapper que par miracle. Le soin qu'il avait pris de la personne de Rebecca fut représenté comme un dévouement absolu dont on trouverait à

peine un exemple ; et l'on peignit sa déférence à tout ce qu'elle lui disait, quoiqu'elle lui adressât souvent des paroles de reproches, comme portée à un excès qui devenait surnaturel dans un homme d'un caractère fier et hautain.

Le commandeur de Templestowe fut alors invité à décrire la manière dont Bois-Guilbert et la juive étaient arrivés à la commanderie. Il avait préparé sa déclaration avec beaucoup d'art. Tout en tâchant d'éviter de blesser le caractère irritable de son ami, il laissa entrevoir qu'il lui avait paru qu'il fallait que celui-ci fût atteint de quelque aliénation temporaire d'esprit, tant il semblait éperdument épris de la juive qu'il amenait. Le commandeur, avec un soupir de contrition, avoua le regret qu'il éprouvait d'avoir permis qu'une juive entrât dans cette sainte maison. — Mais, ajouta-t-il, j'ai fait mes aveux à notre respectable grand-maître ; il sait que mes motifs étaient purs, et je suis prêt à me soumettre à telle pénitence qu'il jugera à propos de m'imposer.

— Vous avez bien parlé, frère Albert, dit le grand-maître ; je rends justice à vos intentions : elles étaient bonnes ; vous vouliez arrêter un de vos frères dans sa carrière coupable. Mais cependant votre conduite a été blâmable : vous avez agi comme celui qui, voulant arrêter un cheval fougueux, le saisirait par l'étrier au lieu de le prendre par la bride, et courrait par là le risque de se nuire à lui-même, sans réussir dans son projet. Notre pieux fondateur exige de nous treize *Pater noster* chaque matin, et neuf à l'heure de vêpres ; vous en réciterez le double ; — l'usage de la viande est permis aux templiers trois fois la semaine, — vous vous en abstiendrez pendant les sept jours. Vous continuerez cette pénitence pendant six semaines.

Le commandeur salua profondément son supérieur avec l'air hypocrite d'une grande soumission, et se remit à sa place après s'être prosterné jusqu'à terre.

— Ne conviendrait-il pas, mes frères, dit le grand-maître, de prendre quelques informations sur la vie antérieure de cette femme, dans la vue surtout de découvrir si elle a fait usage de charmes, de sortiléges ou de talismans, puisque tout, dans cette malheureuse affaire, doit nous porter à croire que notre frère a cédé aux inspirations de quelque ange des ténèbres ?

Herman de Goodalricke était un des quatre commandeurs présens à la séance, les trois autres étaient Conrad, Malvoisin et Bois-Guilbert lui-même. Herman était un ancien guerrier couvert de

cicatrices, qu'il devait au cimeterre des musulmans, et il jouissait d'une grande considération parmi ses frères; il se leva en ce moment, et salua le grand-maître, qui lui accorda sur-le-champ la permission de parler.

— Très-révérend grand-maître, dit-il, je voudrais savoir de notre vaillant frère Brian de Bois-Guilbert ce qu'il a à répondre à tout ce qu'il vient d'entendre, et de quel œil il regarde lui-même en ce moment sa malheureuse liaison avec cette juive.

— Brian de Bois-Guilbert, dit le grand-maître, vous entendez la question de notre frère Herman de Goodalricke : je vous ordonne d'y répondre.

Bois-Guilbert tourna la tête du côté du grand-maître, qui lui adressait la parole, et garda le silence.

— Il est possédé par un diable muet! dit le grand-maître. Retire-toi, Satan! Parlez, Bois-Guilbert, ajouta-t-il en étendant son bâton vers lui, je vous en conjure au nom de ce symbole de notre saint ordre.

Bois-Guilbert fit un effort sur lui-même pour cacher le mépris et l'indignation qui l'animaient, et dont il savait que la manifestation ne lui serait d'aucun secours. — Révérend grand-maître, lui dit-il, Bois-Guilbert dédaigne de répondre à des inculpations si futiles et si vagues. Si quelqu'un attaque son honneur, il le défendra avec cette épée qui a si souvent combattu pour la chrétienté.

— Nous vous pardonnons, frère Brian, dit le grand-maître; vous glorifier ainsi de vos propres actions en notre présence est une nouvelle faute que nous n'attribuons qu'à l'ennemi qui s'est emparé de vous. Nous vous la pardonnons, parce que ce n'est pas vous qui parlez, c'est lui qui s'exprime par votre bouche. Mais, avec la grâce du ciel, nous le terrasserons, et le forcerons à fuir de notre assemblée.

Un regard de dédain partit des yeux de Bois-Guilbert, et se dirigea vers Lucas de Beaumanoir; mais l'accusé garda le silence.

— Maintenant, dit le grand-maître, puisque nous ne pouvons espérer de meilleure réponse à la question de notre frère Goodalricke, continuons notre enquête, et, avec l'aide du ciel, nous pénétrerons jusqu'au fond de ce mystère d'iniquité. Que ceux qui connaissent quelque chose sur la vie et la conduite de cette juive se lèvent, et comparaissent devant nous.

Il se manifesta en ce moment quelque agitation dans la partie de la salle où était le public; et Beaumanoir, en ayant demandé la

cause, apprit qu'il s'y trouvait un paralytique à qui la juive avait rendu l'usage de ses membres par un baume merveilleux.

C'était un paysan, Saxon de naissance, qui ne se souciait nullement de paraître devant le tribunal, tremblant qu'on ne lui fît un crime d'avoir été guéri par une juive. Il fallut le traîner de force devant le grand-maître. On ne pouvait dire néanmoins qu'il fût complètement guéri, car il se servait encore de béquilles. Il fit sa déclaration à contre-cœur et en versant des larmes. Il convint pourtant que, demeurant à York, il y avait deux ans, et travaillant comme menuisier pour Isaac, il avait été attaqué d'une paralysie qui le tint long-temps immobile dans son lit, jusqu'à ce que les remèdes que lui avait donnés Rebecca, et principalement un baume merveilleux, lui eussent rendu en partie l'usage de ses membres; que de plus elle lui avait remis un pot de cet *onguent* précieux, avec une pièce d'or pour se rendre chez ses parens, qui demeuraient près de Templestowe. — Et, s'il plaît à votre gracieuse Révérence, ajouta-t-il, toute juive qu'elle est, je ne crois pas qu'elle m'ait voulu du mal; car toutes les fois que je me suis servi de son remède, j'ai fait le signe de la croix auparavant, et récité un *pater* et un *ave*, et il n'en a pas moins bien opéré.

— Paix, esclave, paix! dit le grand-maître. Il convient bien à des brutes qui, comme toi, travaillent pour une race maudite, de de venir vanter des cures dues au pouvoir de l'enfer. Je te dis que le démon peut envoyer des maladies, afin de les guérir lui-même, et de mettre en crédit quelques pratiques infernales. As-tu sur toi le baume dont tu parles?

Le paysan, fouillant dans sa poche d'un air de répugnance visible, en tira une boîte sur le couvercle de laquelle étaient gravés quelques caractères hébreux, preuve certaine, pour la plupart des spectateurs, qu'elle sortait de la pharmacie du diable. Lucas de Beaumanoir ordonna qu'on la lui remît, et fit le signe de la croix avant d'y toucher. Comme il connaissait la plupart des langues de l'Orient, il lut facilement l'inscription qu'elle portait: *Le lion de la tribu de Juda a vaincu.*

— Etrange pouvoir de Satan, s'écria-t-il, qui peut changer les saintes Écritures en blasphème, et faire un poison de ce qui doit être une nourriture journalière! Y a-t-il ici quelque médecin qui puisse nous dire quels ingrédiens entrent dans ce baume mystique?

Deux hommes, soi-disant médecins, s'avancèrent. L'un était

un moine, l'autre un barbier de village; ils examinèrent la boîte, et dirent qu'ils ne pouvaient indiquer les matières qui composaient le baume qu'elle contenait, mais qu'ils y trouvaient une odeur de myrrhe et de camphre, que leur ignorance nomma des herbes orientales. Mais, avec cette malignité qu'inspire leur profession contre ceux qui y obtiennent des succès sans y être légalement agrégés, ils donnèrent à entendre que, puisqu'ils ne connaissaient pas ce remède, il fallait qu'il eût été composé par art magique, attendu qu'ils étaient versés dans toutes les branches de leur art, en tant qu'elles étaient compatibles avec la croyance d'un chrétien.

Lorsque cette discussion médicale fut terminée, le paysan demanda humblement qu'on lui remît le baume qui lui avait été si salutaire.

— Quel est ton nom, drôle? lui demanda le grand-maître en fronçant le sourcil.

— Higg, fils de Snell, répondit le paysan.

—Eh bien, Higg, fils de Snell, apprends de moi qu'il vaut mieux être paralytique que de devoir sa guérison au secours des infidèles qui tiennent du démon le pouvoir de dire : *Lève-toi et marche !* qu'il vaut mieux ravir aux infidèles leurs trésors de vive force, que d'accepter les dons de leur bienveillance ou de se mettre à leurs gages. Retire-toi, et fais comme j'ai dit.

— Hélas! dit le paysan, n'en déplaise à Votre Révérence, elle vient trop tard pour moi, car je ne suis plus bon à rien; mais je dirai à mes deux frères qui servent le riche Nathan-Ben-Samuel, que votre grand'maîtrise dit qu'il est plus légitime de le voler que de le servir fidèlement.

— Qu'on fasse retirer ce misérable bavard! dit Beaumanoir qui ne s'attendait pas à entendre tirer une telle conclusion de ses maximes.

Higg, fils de Snell, rentra promptement dans la foule, appuyé sur ses béquilles. Mais, s'intéressant au sort de sa bienfaitrice, et voulant savoir quel serait son destin, il resta dans la salle, au risque de rencontrer encore le regard sévère du juge terrible dont la présence lui inspirait une vive frayeur.

Le grand-maître ordonna alors à Rebecca de lever son voile. Ouvrant la bouche pour la première fois, elle répondit d'un air timide, mais avec dignité, que les filles d'Israël n'avaient pas coutume de se découvrir le visage en public. Cette réponse modeste et

la voix douce de Rebecca intéressèrent en sa faveur tout l'auditoire. Mais Beaumanoir se croyait obligé en conscience de réprimer tout sentiment d'humanité qui aurait pu refroidir son zèle à exécuter ce qu'il regardait comme son devoir. Il réitéra son ordre, et un garde fit un geste pour arracher son voile à la jeune juive. Se levant aussitôt, et s'adressant au grand-maître et aux chevaliers qui l'entouraient : — Pour l'amour de vos filles, s'écria-t-elle..... Hélas! j'oublie que vous n'en avez point!..... Mais par le tendre souvenir que vous conservez de vos mères et de vos sœurs, je vous en conjure, ne souffrez pas qu'un homme porte la main, en votre présence, sur une malheureuse fille! Vous êtes les anciens de votre peuple, je vous obéirai, et vous montrerai les traits d'une infortunée.

Elle prononça ces mots avec une expression de douleur et de résignation qui attendrit presque le cœur de Beaumanoir lui-même. Levant en même temps son voile, elle leur découvrit un visage où il y avait autant de dignité que de pudeur timide. Sa beauté excita un murmure de surprise, et les jeunes chevaliers, se regardant les uns les autres, se dirent des yeux que ses attraits étaient le meilleur sortilége qu'elle eût pu employer pour gagner le cœur de Bois-Guilbert. Mais Higg, fils de Snell, fut celui sur qui la vue de sa bienfaitrice produisit le plus d'effet. — Laissez-moi sortir, cria-t-il aux hommes d'armes qui gardaient la porte; sa vue me tuerait!..... Ne suis-je pas un de ses meurtriers?

— Paix, brave homme! dit Rebecca qui avait entendu cette exclamation. Tu n'as pu me nuire en disant la vérité, et tes plaintes ne peuvent me servir en rien. Garde le silence, je te prie; retire-toi, et que le ciel te protége!

Les gardes allaient mettre Higg à la porte, de crainte qu'il ne troublât une seconde fois l'assemblée, et qu'on ne les en rendît responsables; mais il leur promit de ne plus ouvrir la bouche, et obtint la permission de rester.

On appela alors les derniers témoins; c'étaient les deux hommes d'armes dont Albert de Malvoisin avait parlé à Montfichet. Quoique ce fussent des scélérats endurcis, la vue de celle qui allait être leur victime, sa beauté, son air noble et touchant, parurent les interdire un instant; mais un regard expressif du commandeur Malvoisin leur rendit tout leur sang-froid. Avec une précision qui aurait paru suspecte à des juges plus favorables, ils déposèrent sur ce qu'ils avaient vu. Les détails de leur déposition étaient ou

faux ou insignifians; mais les faits les plus naturels éveillent le soupçon, quand ils sont rapportés, comme dans cette circonstance, avec une exagération manifeste et des commentaires sinistres. Les allégations de ces deux témoins, dans des temps plus modernes, auraient été divisées en deux classes, comprenant l'une des choses triviales, l'autre des choses physiquement impossibles; mais, dans ce siècle d'ignorance et de superstition, les unes et les autres étaient admises comme des preuves de crime. On aurait rangé dans la première ce qu'ils dirent, qu'on entendait souvent Rebecca se parler à elle-même dans une langue inconnue; qu'elle chantait des chansons dont on ne comprenait pas les paroles, et qui cependant plaisaient à l'oreille, et faisaient tressaillir le cœur de ceux qui les entendaient; qu'en se parlant à elle-même elle semblait quelquefois attendre une réponse; que ses vêtemens étaient d'une forme étrange et tels que les femmes de bon renom n'en portaient point; qu'elle avait des bagues sur lesquelles étaient gravées des devises cabalistiques; enfin que des caractères inconnus étaient brodés sur son voile.

Toutes ces circonstances, si naturelles, si triviales, furent écoutées gravement comme des preuves, ou du moins comme de fortes présomptions que Rebecca était en correspondance avec les puissances des ténèbres.

Mais un de ces soldats fit une déposition moins équivoque, et à laquelle la plus grande partie de l'assemblée fut assez crédule pour ajouter foi, quelque incroyable qu'elle fût. Il déclara qu'il l'avait vue opérer une cure merveilleuse sur un homme blessé, au château de Torquilstone; qu'elle avait fait des signes sur sa blessure, avait prononcé certains mots mystérieux que, grâce au ciel, il n'avait pas compris, et qu'aussitôt le fer d'une flèche en était sorti, le sang s'était arrêté, la blessure s'était fermée, et que le blessé, une heure après, était sur les murailles, et aidait le témoin à lancer des pierres sur les assiégeans. Cette fable était peut-être fondée sur le fait véritable que Rebecca avait donné des soins à Ivanhoe dans le château de Torquilstone. Mais il était d'autant plus difficile de contester la véracité du déposant, que, pour produire une preuve matérielle à l'appui de son témoignage verbal, il tira de sa poche un fer de flèche, qu'il affirma être celui qui était miraculeusement sorti de la blessure. Et comme le fer pesait exactement une once, cela confirmait parfaitement sa déposition, bien que merveilleuse.

Son camarade, en faction sur une tour, avait vu la scène qui s'était passée entre Bois-Guilbert et Rebecca, lorsque celle-ci avait été sur le point de se précipiter du haut de la petite plate-forme qui régnait le long de la fenêtre de la chambre où elle avait été enfermée. Ne voulant pas rester en arrière de son camarade, il déclara qu'il avait vu Rebecca avancer sur la plate-forme, se changer en cigne d'une blancheur éclatante, voler trois fois autour de la grande tour de Torquilstone, revenir à la même fenêtre, et y reprendre sa première forme.

La moitié de ces preuves imposantes aurait été plus que suffisante pour faire déclarer sorcière une vieille femme pauvre et laide, quand même elle n'aurait pas été juive; unies à cette dernière et fatale circonstance, ces preuves devenaient trop évidentes pour que la jeunesse et la beauté de Rebecca pussent produire quelque impression en sa faveur.

Le grand-maître, après avoir recueilli les suffrages, demanda à Rebecca, d'un ton solennel, si elle avait quelque chose à alléguer contre la sentence de condamnation qu'il allait prononcer.

— Invoquer votre compassion, dit l'infortunée juive d'une voix tremblante d'émotion, serait une ressource aussi inutile que basse à mes yeux; vous dire que soulager les malades et les blessés d'une religion différente ne peut déplaire au fondateur reconnu de ma foi et de la vôtre, ne me servirait pas davantage; vous assurer qu'il n'y a qu'imposture dans la plupart des choses que vous ont dites contre moi ces deux hommes, à qui Dieu puisse pardonner! ce serait m'exposer à ne pas être crue, puisque vous en supposez la possibilité; et quel avantage trouverais-je à vous dire que mes mœurs, mon langage, mes vêtemens, sont ceux de mon peuple? j'ajouterais, et de mon pays, mais nous n'en avons plus! Je ne chercherai pas même à me justifier aux dépens de mon oppresseur, qui écoute ici les fictions calomnieuses par lesquelles on semble vouloir faire du tyran une victime. Que Dieu soit juge entre lui et moi! Mais j'accepterais dix fois la mort que vous me préparez, plutôt que d'écouter les propositions que m'a faites cet homme de Bélial, tandis que j'étais sans défense, sans amis, et sa prisonnière. Il est de votre foi, et le moindre mot qu'il prononcerait obtiendrait de vous plus de crédit que les protestations les plus solennelles d'une malheureuse juive. Je ne dirigerai donc pas contre lui l'accusation intentée contre moi; mais c'est à vous, Brian de Bois-Guilbert, oui c'est à vous-même que j'en appelle; c'est vous

que j'interpelle de déclarer si les inculpations faites contre moi ne sont pas fausses et calomnieuses.

Elle se tut : tous les yeux étaient fixés sur Bois-Guilbert ; mais il garda le silence.

— Parlez, continua-t-elle, si vous êtes homme, si vous êtes chrétien ! je vous en conjure par l'habit que vous portez, par le nom qui a appartenu à vos ancêtres, par l'ordre de chevalerie dont vous êtes revêtu, par l'honneur de votre mère ; parlez, dites si je suis coupable de ce dont on m'accuse !

— Répondez-lui, mon frère, dit Beaumanoir, si l'ennemi contre lequel je vous vois lutter vous en laisse le pouvoir.

Dans le fait Bois-Guilbert était tellement agité par les diverses passions qui se combattaient dans son cœur, qu'on aurait cru, en voyant ses traits, qu'une puissance surnaturelle leur faisait subir d'affreuses convulsions. Roulant les yeux d'une manière effrayante, il s'écria enfin d'une voix sourde en jetant un regard sur Rebecca :
— Le papier ! le papier !

— Eh bien ! dit Beaumanoir, voilà une nouvelle preuve. La victime des sortiléges de cette misérable juive ne peut, malgré tous ses efforts, que nommer le papier, le fatal papier sur lequel elle a sans doute tracé les mots cabalistiques qui constituent le charme, et qui le condamnent au silence.

Rebecca interpréta différemment les mots qui semblaient avoir été arrachés à Bois-Guilbert. Elle se rappela le morceau de parchemin qui lui avait été glissé dans la main lorsqu'elle était entrée dans cette salle, et qu'elle y avait toujours conservé, et y ayant jeté un coup d'œil à la dérobée, elle lut ces mots tracés en caractères arabes : — *Demandez le combat et un champion.* — L'espèce d'agitation que la réponse de Brian de Bois-Guilbert avait causée dans l'assemblée, où chacun cherchait avec son voisin l'interprétation qu'il convenait d'y donner, facilita à Rebecca le moyen de lire ce billet, et de le déchirer à l'instant, sans qu'on s'en aperçût.

Dès que le silence se fut rétabli : — Rebecca, lui dit le grand-maître, tu vois que tu ne peux tirer aucun avantage des discours de ce malheureux chevalier. L'ennemi qui le tourmente est trop fort pour lui. As-tu autre chose à nous dire ?

— Oui, répondit Rebecca : vos lois mêmes m'offrent encore une chance pour sauver ma vie. Cette vie a été bien misérable, au moins depuis quelque temps, mais c'est un don de Dieu, et je

ne dois pas le mépriser. J'userai de tous les moyens qu'il m'accorde pour ma défense. Je suis innocente; l'accusation portée contre moi est calomnieuse, et je demande à le prouver par le combat judiciaire et par un champion.

— Et qui voudra, répliqua Beaumanoir, lever la lance pour une sorcière, pour une juive?

— Dieu me suscitera un défenseur, répondit Rebecca. Il est impossible qu'en Angleterre, dans ce pays où naissent tant d'hommes généreux, braves et humains, il ne se trouve personne qui veuille combattre pour la justice. Mais il suffit que je réclame l'épreuve du combat judiciaire, et voici mon gage.

A ces mots, elle ôta un des gants brodés qu'elle portait, et le jeta devant le grand-maître avec un air de modestie et de dignité qui fit naître dans toute l'assemblée autant d'admiration que de surprise.

CHAPITRE XXXVIII.

. . . . . . Je jette mon gage,
Et si quelqu'un de vous ose le relever,
Qu'il songe à l'ennemi qu'il s'expose à trouver!

SHAKSPEARE. *Richard II.*

LUCAS DE BEAUMANOIR lui-même fut touché de la noblesse et des grâces de Rebecca. Il n'était naturellement ni cruel ni même sévère; mais son cœur, ayant toujours été étranger aux passions, s'était endurci à la longue par la vie ascétique qu'il avait embrassée, par l'habitude des combats, par le pouvoir suprême dont il était revêtu, et par le devoir, qu'il croyait indispensable, de déraciner l'hérésie et de subjuguer les infidèles. Ses traits perdirent quelque chose de leur inflexibilité ordinaire, quand ses yeux se fixèrent sur l'intéressante créature qui, seule, sans appui, sans amis, se défendait avec tant de courage et de noblesse. Il fit trois fois le signe de la croix, craignant sans doute que l'attendrissement inusité qu'éprouvait en ce moment son ame, ordinairement dure comme l'acier de son épée, ne fût l'effet de quelque sortilége.

— Jeune fille, dit-il enfin, si la pitié que tu m'inspires est causée par quelques pratiques de magie auxquelles tu aurais recours,

ton crime est grand, mais j'aime mieux la regarder comme un sentiment naturel à mon cœur, qui saigne en voyant une créature douée de tant d'avantages extérieurs devenue un vase de perdition. Confesse tes fautes, ma fille; repens-toi; renonce à tes erreurs; embrasse notre sainte foi dont ce bâton porte l'emblème, et tu peux encore être heureuse dans ce monde et dans l'autre. Placée dans quelque maison religieuse de l'ordre le plus austère, tu auras le temps de prier et de faire pénitence. Reçois la vie à ces conditions. Qu'a fait pour toi la loi de Moïse, pour que tu t'obstines à périr pour elle?

— C'est la loi de mes pères, répondit Rebecca; elle leur a été donnée sur le mont Sinaï au milieu du tonnerre et des éclairs. Vous le croyez vous-mêmes, si vous êtes chrétiens. Vous dites que cette loi est révoquée, mais c'est ce qu'on ne m'a point appris à croire.

— Qu'on appelle notre chapelain, dit Beaumanoir, et qu'il explique à cette infidèle opiniâtre.....

— Pardonnez-moi de vous interrompre, dit Rebecca, je ne suis qu'une jeune fille incapable d'argumenter sur les vérités de ma religion; mais je puis mourir pour elle, si c'est la volonté de Dieu. Permettez-moi de vous demander si vous m'accordez ma requête pour le combat judiciaire.

— Qu'on me passe son gant! dit Beaumanoir. — C'est un gage bien faible, bien frêle, ajouta-t-il en l'examinant, pour une demande aussi terrible que celle d'un combat à outrance. Regarde bien ce gant, ma fille, et compare-le aux gantelets qui couvrent nos mains: telle est la différence qui se trouve entre ta cause et celle du Temple; car c'est notre ordre que tu défies.

— Mettez mon innocence dans la balance, répondit Rebecca avec fermeté, et le gant de soie l'emportera sur le gantelet de fer.

— Ainsi donc tu persistes dans le refus de confesser tes crimes, et dans le défi audacieux que tu as fait?

— J'y persiste, noble seigneur.

— Soit donc fait ainsi qu'il est requis, et que le jugement de Dieu prouve quelle est la bonne cause!

— *Amen!* répondirent les commandeurs placés près du grand-maître. — *Amen!* répétèrent les chevaliers, ainsi que toute l'assemblée.

— Mes frères, dit Beaumanoir, vous savez que nous pourrions refuser à cette femme le privilége du combat judiciaire; mais quoi-

qu'elle soit juive et sorcière, elle est étrangère, sans défense, elle réclame le bénéfice de nos lois protectrices; à Dieu ne plaise que nous ne le lui accordions pas! D'ailleurs, si nous sommes voués à l'état religieux, nous n'en sommes pas moins chevaliers et soldats, et nous aurions à rougir de refuser le combat, sous quelque prétexte que ce puisse être. Voici donc, mes frères, l'état de l'affaire: Rebecca, fille d'Isaac d'York, juive de religion, prévenue, par un grand nombre de circonstances plus que suspectes, d'avoir employé des sortiléges contre la personne d'un noble chevalier de notre saint ordre, demande le combat pour prouver son innocence. A qui pensez-vous que nous devions remettre le gage de bataille, en le nommant notre champion?

— A Brian de Bois-Guilbert, dit le commandeur de Goodalricke. C'est lui que cette affaire concerne particulièrement, et il en connaît la justice mieux que personne.

— Mais si notre frère Brian est sous l'influence d'un sortilége! Nous ne parlons ainsi que par prudence, car il n'existe pas dans tout l'ordre un bras auquel nous confierions plus volontiers la défense de son honneur.

— Révérend grand-maître, reprit le commandeur, vous savez que nul sortilége ne peut atteindre le champion qui se présente au combat pour le jugement de Dieu.

— Il est vrai, dit Beaumanoir. Albert Malvoisin, remettez à Brian de Bois-Guilbert le gage de bataille. Frère, dit-il à ce dernier, nous vous recommandons de combattre avec courage, et de ne pas douter du triomphe de la bonne cause. Rebecca, nous t'accordons trois jours, à compter de celui-ci, pour trouver un champion.

— Le délai est bien court, dit-elle, pour qu'une étrangère, une femme d'une autre religion que la vôtre, puisse espérer de trouver un homme qui veuille risquer pour elle sa vie et son honneur.

— Nous ne pouvons le prolonger, répliqua le grand-maître. Le combat doit avoir lieu en notre présence, et de puissans motifs nous appellent ailleurs le quatrième jour.

— Que la volonté de Dieu soit faite! dit Rebecca. Je mets ma confiance en celui qui peut plus de choses en un instant que l'homme pendant toute l'éternité.

— C'est bien parler, dit Beaumanoir, mais nous savons quel est celui qui peut emprunter les apparences d'un ange de lumière. Il

ne reste plus qu'à fixer la place du combat et de l'exécution, s'il y a lieu. Où est le commandeur Malvoisin ?

Malvoisin, tenant encore le gant de Rebecca, était près de Bois-Guilbert, et lui parlait à voix basse d'un air animé.

— Refuserait-il le gage de bataille ? demanda le grand-maître d'un ton sévère.

— Non, révérend grand-maître, répondit Malvoisin en cachant le gant sous son manteau, il l'accepte. Quant au lieu du combat, je vous proposerai le champ de Saint-Georges, dépendant de cette commanderie, et où nous faisons nos exercices militaires.

— Fort bien! dit le grand-maître. Rebecca, c'est en ce champ clos que tu devras présenter ton champion; et s'il ne remporte pas la victoire, ou qu'il ne se présente personne pour combattre pour toi, tu périras de la mort réservée aux sorcières, car telle est notre sentence. Que ce jugement soit consigné sur nos registres, et qu'on en fasse lecture publique, afin que nul n'en prétende cause d'ignorance.

Un des chapelains qui remplissaient les fonctions de greffier, inscrivit ce jugement sur un gros registre in-folio, qui servait à transcrire les actes capitulaires du Temple, et lorsqu'il eut fini, l'autre en fit la lecture à haute et intelligible voix.

— Rebecca, juive, fille d'Isaac d'York, convaincue de sorcellerie, séductions et autres pratiques diaboliques, contre un chevalier du saint ordre du Temple de Sion, nie ce dont elle est accusée, et prétend que le témoignage porté contre elle est faux, perfide et déloyal. Comme par la légitime *essoine* [1] de son corps, incapable de combattre elle-même, elle offre de soutenir son dire par un gentilhomme qui fera son devoir loyal de chevalier, et combattra avec les armes d'usage, à ses risques et périls; pour ce, elle a donné son gage, qui a été remis au noble chevalier Brian de Bois-Guilbert, du saint ordre du Temple de Sion. Ledit Bois-Guilbert a été choisi pour défendre son ordre et lui-même contre les outrages, les pratiques et les dénégations de l'accusée. Le très révérend père et puissant seigneur Lucas, marquis de Beaumanoir, ayant permis le susdit défi et admis ladite *essoine* de l'appelante, a assigné le troisième jour pour le combat dans les lices de Saint-Georges, près de la commanderie de Templestowe. Le grand-maître somme l'ap-

1. *Essoine*. Ce mot signifie absence (impossibilité à comparoir en justice). Il se rapporte ici au privilége accordé à l'accusée de fournir un champion, ne pouvant combattre en personne à cause de son sexe.

pelante de paraître dans ce lieu en la personne de son champion, sous peine d'être livrée au supplice des accusés convaincus de séduction et sorcellerie; et aussi le défendeur, sous peine d'être déclaré lâche par défaut. Le noble seigneur et révérend père ordonne que le combat ait lieu en sa présence; le tout suivant les us et coutumes déterminés en pareil cas. Et Dieu assiste la bonne cause!

— *Amen!* dit le grand-maître; *Amen!* répondit toute l'assemblée. Rebecca garda le silence, leva les yeux au ciel, croisa les bras sur sa poitrine, et resta une minute dans cette attitude. Alors s'adressant au grand-maître avec sa modestie ordinaire, elle lui dit qu'on devait lui permettre de communiquer avec ses amis, pour les instruire de la situation dans laquelle elle se trouvait, afin qu'ils lui procurassent un champion pour défendre sa cause.

— Ta demande est de toute justice, répondit Beaumanoir : choisis le messager que tu voudras, et il aura libre communication avec toi dans la chambre qui te sert de prison.

— Y a-t-il quelqu'un ici, dit Rebecca en se tournant vers l'auditoire, qui, par amour pour la justice, ou dans l'espoir d'une riche récompense, veuille rendre ce service à une fille aussi innocente que malheureuse?

Personne ne répondit à cet appel. Personne n'osait, en présence du grand-maître, montrer quelque intérêt pour une juive qu'il venait de condamner comme sorcière, de peur de se rendre suspect de favoriser le judaïsme ou la sorcellerie. Ni l'appât d'une récompense, ni bien moins encore un sentiment de compassion, ne purent surmonter cette crainte.

Rebecca resta quelques instans dans un état d'inquiétude qu'il serait impossible de décrire. — Est-il bien possible? s'écria-t-elle; est-ce bien en Angleterre que je me trouve privée du faible espoir de salut qui me reste, faute d'un acte de charité qu'on ne refuserait pas au dernier des criminels!

— Je ne puis marcher qu'avec des béquilles, dit Higg, fils de Snell; mais si je remue les jambes, c'est à vous que je le dois, et je ferai votre commission aussi bien qu'il me sera possible. Plût à Dieu que mes pieds pussent réparer la faute de ma langue! Hélas! quand j'eus le malheur de louer votre charité, je ne m'imaginais guère que je vous mettais en danger!

— Dieu dispose de tout, dit Rebecca : entre ses mains, le plus faible instrument peut briser les fers de la captivité de Juda. Pour

porter ses messages, le limaçon est un courrier aussi sûr que l'aigle.

Elle écrivit à la hâte quelques mots en hébreu sur un morceau de parchemin qu'un des chapelains lui donna par ordre du grand-maître. — Cherche Isaac d'York, dit-elle à Higg, remets-lui ce billet. Voici de quoi louer un cheval et payer tes dépenses. Je ne sais si c'est du ciel que me vient ce pressentiment, mais j'espère ne pas mourir de la mort qu'on me destine. Dieu me suscitera un défenseur. Adieu; songe que ma vie dépend de ta diligence.

Bien des spectateurs cherchèrent à détourner Higg de toucher à un billet écrit en caractères cabalistiques; mais il était résolu à rendre service à sa bienfaitrice. — Elle a guéri mon corps, leur dit-il, et je suis sûr qu'elle ne peut vouloir mettre mon ame en péril.

Il sortit sur-le-champ de Templestowe.

— J'emprunterai le cheval[1] de mon voisin Buthan, pensait-il en reprenant le chemin de son village, et avec une telle monture et la grâce de Dieu, je serai bientôt à York.

Par un heureux hasard, il n'eut pas besoin d'aller si loin. A un quart de mille de la commanderie, il aperçut deux hommes à cheval, qu'à leurs toques jaunes il reconnut pour juifs. Quand il en fut plus près, il vit que l'un était Isaac d'York et l'autre le rabbin Ben-Samuel. Ils rôdaient autour de la commanderie sans oser y entrer, ayant appris que le grand-maître y faisait le procès d'une sorcière.

— Frère Ben-Samuel, lui disait Isaac, mon ame est inquiète, et ce n'est pas sans raison. Cette accusation de sorcellerie est un des prétextes dont on se sert bien souvent pour nous persécuter.

— Tranquillisez-vous, frère, répondit Nathan: vous ne devez pas craindre les Nazaréens, car vous possédez le Mammon d'iniquité qui vous met en état d'obtenir toute immunité d'eux. C'est un peu plus ou un peu moins d'argent qu'il vous en coûtera. L'argent aura sur eux le même pouvoir que l'anneau de Salomon avait sur les mauvais esprits. Mais quel est ce pauvre diable qui s'avance vers nous appuyé sur des béquilles? il a l'air de vouloir nous parler. Ami, dit-il à Higg, as-tu besoin des secours de mon art, je ne te les refuse point; mais je ne donnerais pas un aspre à un homme qui mendie sur le grand chemin. Es-tu impotent des jambes? Tu ne peux être ni courrier, ni soldat, ni berger; mais tu as l'air

1. L'original se sert du mot écossais *capul*, qui signifie cheval, et, dans un sens plus [illegible], cheval de peine.

d'avoir de bons bras, et il y a d'autres métiers dans lesquels tu pourrais..... Eh bien ! frère, qu'avez-vous donc ?

Isaac, pendant cette harangue, avait pris le billet qu'Higg lui avait présenté; et à peine y eut-il jeté les yeux, qu'il changea de couleur, poussa un profond gémissement, et tomba de son cheval par terre, où il resta quelques instans privé de tout sentiment.

Le rabbin alarmé descendit de cheval, et appliqua à son compagnon tous les remèdes que son art lui suggéra. Il avait même pris dans sa poche une ventouse, et il allait tirer du sang à Isaac lorsque celui-ci retrouva tout à coup l'usage de ses sens; mais ce fut pour jeter sa toque loin de lui, et répandre de la poussière sur ses cheveux gris. Il le crut attaqué d'un accès de vertige; et, persistant dans sa première intention, il reprit en mains ses instrumens. Mais Isaac le convainquit bientôt de son erreur.

— Fille de douleur ! s'écria-t-il, on aurait dû te nommer Benoni et non Rebecca. Faut-il donc que ta perte conduise mes cheveux blancs au tombeau ! faut-il que dans l'amertume de mon cœur je maudisse Dieu, et que je meure !

— Y pensez-vous, frère? dit le rabbin; êtes-vous un enfant d'Israël pour parler de la sorte ? j'espère que la fille de votre maison vit encore.

— Elle vit, répondit Isaac, mais comme Daniel dans la fosse aux lions. Elle est captive des enfans de Bélial, qui vont exercer leur cruauté contre elle, sans pitié pour sa jeunesse ni pour son innocence. Elle était une couronne de palmes pour mes cheveux blancs, et la voilà flétrie en une nuit, comme la courge de Jonas. Enfant de mon amour ! fille de ma vieillesse ! ô Rebecca, fille de Rachel ! les ténèbres de la mort t'environnent déjà !

— Mais que contient cet écrit ? n'indique-t-il pas ce qu'on peut faire pour sa délivrance ?

— Lisez, mon frère, lisez; car mes yeux sont obscurcis par les larmes.

Le rabbin prit le billet de Rebecca, et lut en hébreu ce qui suit :

« *A Isaac, fils d'Adonikam, que les gentils nomment Isaac d'York. Que la bénédiction de la Promesse se multiplie sur lui.*

« Mon père,

« Je suis condamnée à mort pour un crime que je ne connais

même pas, pour le crime de sorcellerie. Si l'on peut trouver un homme vaillant pour défendre ma cause avec la lance et l'épée, suivant les usages des Nazaréens, dans le champ de Saint-Georges, dans trois jours à compter de celui-ci, Dieu lui donnera peut-être assez de force pour faire triompher l'innocence dépourvue de tout autre secours. Si l'on ne trouve personne, les jeunes filles de notre tribu peuvent, dès à présent, pleurer sur moi, comme sur la biche qui a été frappée par le chasseur, ou comme sur la fleur abattue par la faux du moissonneur. Cherchez donc du secours où vous croirez pouvoir en trouver. Un guerrier nazaréen, Wilfrid, fils de Cedric, que les gentils nomment Ivanhoe, consentirait, je crois, à prendre les armes pour moi; mais il ne doit pas encore être en état de supporter le poids de son armure. Cependant, mon père, apprenez-lui quelle est ma situation, car il a des amis parmi les hommes puissans de son peuple; et, comme il a été notre compagnon d'esclavage, il est possible qu'il me trouve un défenseur. Et dites-lui, dites à Wilfrid, fils de Cedric, que Rebecca, soit qu'elle vive ou qu'elle meure, vivra ou mourra innocente du crime dont elle est accusée. Si c'est la volonté de Dieu que vous soyez privé de votre fille, ne demeurez pas plus long-temps dans cette terre de sang, et retirez-vous à Cordoue, où votre frère vit en sûreté, à l'ombre du trône du Sarrasin Boabdil; car les cruautés des Maures contre la race de Jacob sont plus supportables que celles des Nazaréens d'Angleterre. »

Isaac écouta avec assez de calme la lecture de cette lettre; mais, quand elle fut terminée, il continua ses démonstrations de douleur à la manière orientale, en se jetant de la poussière sur la tête, en déchirant ses vêtemens, et en s'écriant:

— Ma fille, ma Rebecca! chair de ma chair! os de mes os!

— Prenez courage, lui dit le rabbin: le chagrin ne remédie à rien. Ceignez vos reins, et cherchez ce Wilfrid, fils de Cedric. Peut-être vous donnera-t-il des conseils ou des secours, car il est le favori de Richard, que les Nazaréens appellent Cœur-de-Lion, et qu'on assure généralement être de retour en ce pays. Il peut se faire qu'il obtienne de lui une lettre et son sceau, pour défendre à ces hommes de sang, qui prennent le nom du saint Temple à son déshonneur, de mettre à exécution leur jugement inique.

— Je le chercherai, dit Isaac, car c'est un brave jeune homme qui a compassion des exilés de la terre de Jacob. Mais il ne peut

encore porter ses armes, et quel autre chrétien voudra combattre pour une fille de Sion ?

— Vous parlez en homme qui ne connaît pas les gentils. Avec de l'or vous achèterez leur valeur, comme avec de l'or vous achèterez votre sûreté. Prenez courage, et occupez-vous sur-le-champ de trouver ce Wilfrid d'Ivanhoe. Je vais, de mon côté, travailler pour vous, car ce serait un grand péché que de ne pas aider son frère dans une telle calamité. Je vais me rendre à York ; un grand nombre de guerriers y sont assemblés ; j'en trouverai parmi eux quelqu'un qui consentira à prendre la défense de votre fille ; car l'or est leur Dieu ; et, pour de l'or, ils mettraient leur vie en gage comme leurs biens..... Vous exécuterez toutes les promesses que je ferai en votre nom, mon frère ?

— Sans doute, sans doute ! Béni soit le ciel qui m'envoie un tel consolateur, un tel soutien dans ma misère !..... Cependant ne leur accordez pas tout d'un coup tout ce qu'ils vous demanderont : ménagez bien mes intérêts. Tel de ces maudits Nazaréens qui prétendra d'abord à des marcs d'or, se réduira ensuite à des onces..... Au surplus, faites pour le mieux, car je suis au désespoir : à quoi me servira tout mon or, si je perds ma fille ?

— Adieu, dit Nathan ; il est temps d'agir. Puisse la paix rentrer dans ton cœur !

Ils s'embrassèrent, et partirent chacun par une route différente.

Higg, fils de Snell, était resté près d'eux pendant toute cette conversation, à laquelle il n'avait rien compris, attendu qu'ils parlaient en hébreu. Il les suivit des yeux quelque temps.

— Ces chiens de juifs, dit-il quand il les eut perdus de vue, ils ne font pas plus d'attention à moi que si j'étais un Turc, un païen, ou un juif circoncis comme eux ! Ils auraient bien pu me jeter un sequin ou deux. Je n'étais pas obligé de leur apporter Dieu sait quel griffonnage, au risque d'être ensorcelé, comme bien des gens m'en ont averti. Quel bien me fera l'or que m'a donné cette jeune fille, si je dois être blâmé par le prêtre, et si, quand j'irai à confesse aux pâques prochaines, je suis forcé d'en jeter deux fois autant dans le tronc de l'église pour ma pénitence ; et si par-dessus le marché, on m'appelle toute la vie le messager boiteux des juifs ? Je crois qu'elle m'a véritablement ensorcelé pour me décider à me charger de sa commission. Mais elle a toujours ensorcelé de même tous ceux qui l'approchent, juifs ou chrétiens ; personne ne peut

rien lui refuser, et je donnerais ma boutique et mes outils pour lui sauver la vie.

CHAPITRE XXXIX.

Je connais ton orgueil, tes mépris, ta froideur :
Mais la même fierté vit aussi dans mon cœur.

SEWARD.

Le jour qui avait vu le jugement de Rebecca touchait à sa fin; le crépuscule succédait déjà à la clarté du soleil, quand la belle juive, toujours fidèle aux devoirs de sa religion, ayant fait sa prière du soir, entendit frapper doucement à la porte de la chambre qui lui servait de prison.

Rebecca y fit peu d'attention : elle terminait sa prière par une hymne que nous avons essayé de traduire ainsi :

I.

« Lorsque Israël, le peuple chéri du Seigneur, sortit de la terre
« d'esclavage, le Dieu de ses pères marcha devant lui, guide re-
« doutable au milieu de la fumée et des flammes. Pendant le jour,
« la colonne de feu glissait lentement au-dessus des nations éton-
« nées; pendant la nuit, les sables de pourpre de l'Arabie réflé-
« chissaient l'éclat de sa flamme.

II.

« Les saints cantiques s'élevaient au ciel, les trompettes et les
« psaltérions y répondaient : les filles de Sion mêlaient leurs
« hymnes à la voix du prêtre et du guerrier. Aucun prodige n'é-
« tonne aujourd'hui mes ennemis; Israël abandonné erre au loin
« solitaire. Nos pères ont refusé de suivre tes voies, et tu les as
« laissés suivre les leurs.

III.

« Mais tu es toujours présent, quoique invisible. Quand bril-
« lera un jour prospère, que ton souvenir soit le voile qui nous
« protége contre les rayons trompeurs; et, quand la nuit ora-
« geuse couvrira Juda de ses ténèbres, sois lent à frapper, et
« prête-nous ta clarté secourable.

IV.

« Nous avons laissé nos harpes près des fleuves de Babylone.
« Nous sommes le jouet des tyrans, le mépris des gentils ; l'encens
« ne brûle plus sur notre autel ; nos trompettes, nos psaltérions
« sont muets ; mais tu as dit : Le sang des boucs, la chair des bé-
« liers n'ont aucun prix à mes yeux : un cœur contrit, une humble
« pensée, voilà le sacrifice qui m'est agréable. »

Quand la voix de Rebecca eut cessé de se faire entendre, on frappa de nouveau à la porte.

— Entrez, si vous êtes un ami, dit-elle ; et, quand vous seriez un ennemi, je n'ai nul moyen de vous en empêcher.

— Il faut que je sois l'un ou l'autre, Rebecca, dit Bois-Guilbert en entrant ;—ami ou ennemi, suivant le résultat de notre entretien.

Alarmée à la vue de cet homme, dont elle regardait la passion criminelle comme la cause de toutes ses infortunes, Rebecca recula jusqu'au bout de l'appartement d'un air inquiet plutôt que craintif ; elle s'y tint debout, déterminée à fuir aussi loin que possible, mais à se défendre avec courage, si elle était forcée de s'arrêter. Son attitude n'était pas celle de quelqu'un qui défie, mais plutôt celle d'une résolution à toute épreuve.

— Vous n'avez aucun sujet de me craindre, Rebecca, dit le templier ; ou du moins nous n'avez aucun sujet de me craindre en ce moment.

— Je ne vous crains pas, répondit Rebecca, quoique sa respiration oppressée semblât démentir l'héroïsme de ses discours : j'ai mis en Dieu toute ma confiance, il sera ma force.

— Vous n'en avez pas besoin contre moi ; vous n'avez pas à craindre maintenant mes précédentes tentatives inspirées par la frénésie. A deux pas d'ici sont des gardes chargés de veiller sur vous jusqu'à ce qu'ils vous conduisent à la mort. Je n'ai aucune autorité sur eux. Au moindre bruit, vous les verriez accourir, et je serais moi-même en danger s'ils me surprenaient ici.

— Dieu soit loué ! s'écria Rebecca : la crainte de la mort est ce qui m'effraie le moins dans ce repaire de méchanceté.

— Sans doute l'idée de la mort n'a rien d'effrayant pour une ame courageuse, quand elle n'est pas accompagnée de circonstances qui la rendent plus terrible. Périr par la lance ou par l'épée n'est presque rien pour moi ; sauter du haut d'une tour, vous percer

d'un coup de poignard serait peu de chose pour vous; vous préféreriez cette mort à ce que vous appelleriez votre déshonneur. Quand je vous parle ainsi, peut-être ai-je sur l'honneur des idées aussi romanesques que vous; mais quoi qu'il en soit, nous saurions tous deux mourir plutôt que d'y renoncer.

— Homme infortuné! dit Rebecca : êtes-vous donc condamné à exposer votre vie pour des principes dont votre raison et votre jugement ne reconnaissent pas la solidité? c'est donner un trésor pour ce qui ne peut se convertir en pain. Mais ne croyez pas que notre situation soit la même. Votre résolution peut changer au gré des vagues agitées de l'opinion des hommes, et la mienne est ancrée sur le rocher des siècles.

— Silence, Rebecca, de pareils discours sont maintenant hors de saison. Vous êtes condamnée à mourir, mais non d'une mort soudaine et facile, telle que le malheur la désire, telle que le désespoir la cherche; elle sera lente, terrible, accompagnée de cruelles tortures, réservées à ce qu'une superstition diabolique appelle votre crime.

— Et si tel doit être mon destin, qui dois-je en accuser? N'est-ce pas celui qui, s'abandonnant à une passion criminelle, m'a amenée ici malgré moi; celui qui, encore à présent, je ne sais dans quelles intentions, cherche à m'épouvanter en me faisant l'horrible tableau du sort qui m'attend, et auquel il m'a exposée?

— Ne croyez pas que je vous y aie exposée volontairement. Je vous garantirais aujourd'hui de tout danger avec autant d'empressement que j'en ai mis à vous couvrir de mon bouclier contre les traits qu'on lançait sur nous dans la cour du château de Torquilstone.

— Si votre dessein avait été d'accorder une protection honorable à une malheureuse fille, je vous devrais de la reconnaissance; mais, quoique vous ayez cherché tant de fois à vous en faire un mérite, je vous dirai que, connaissant vos sentimens, j'aurais mieux aimé perdre la vie que de me trouver entre vos mains.

— Trêve de reproches, Rebecca; j'ai aussi mes chagrins, et je ne puis souffrir que vous cherchiez à les aggraver encore.

— Quels sont donc vos desseins, sire chevalier? faites-les-moi connaître en peu de mots. Si vous avez quelque autre but que de repaître vos yeux des malheurs dont vous êtes cause, hâtez-vous de m'en instruire, puis laissez-moi à moi-même. Le passage du

temps à l'éternité est court, mais terrible, et il ne me reste que bien peu d'instans pour me préparer à la mort.

— Je vois, Rebecca, que vous continuez à m'accuser de malheurs que j'aurais voulu détourner au prix de tout ce que j'ai de plus cher au monde.

— Je voudrais éviter de vous faire des reproches, sire chevalier; mais n'est-il pas bien certain que je ne dois ma mort qu'à votre passion criminelle....

— Non, non! s'écria précipitamment le templier, vous vous trompez en m'attribuant ce que je n'ai pu ni prévoir ni empêcher. Pouvais-je deviner l'arrivée imprévue de ce radoteur fanatique, que quelques traits de bravoure et les éloges donnés aux austérités d'une sotte superstition ont élevé, pour le moment, au-dessus de ses mérites, au-dessus du sens commun, au-dessus de moi, et au-dessus de tous les chevaliers de notre ordre dont le cœur n'est pas abruti par les ridicules préjugés qui sont la règle de ses pensées, de ses discours et de ses actions.

— Cependant vous étiez parmi ceux qui m'ont jugée : vous avez pris part à ma condamnation, vous qui connaissiez mon innocence; et, si je l'ai bien entendu, vous devez paraître les armes à la main pour soutenir la justice de votre arrêt et assurer mon châtiment.

— Patience, Rebecca, patience! votre race sait mieux que personne céder à l'orage, et gouverner sa barque de manière à tirer parti même d'un vent défavorable.

— Ce fut un moment bien malheureux que celui où elle fut obligée d'avoir recours à de tels moyens! Mais l'adversité dompte le cœur, comme le feu fait plier l'acier indocile; et ceux qui ne sont plus leurs maîtres, qui n'ont plus de patrie, qui n'habitent plus leur Etat libre et indépendant, doivent s'humilier devant les étrangers. C'est une malédiction prononcée contre nous par le ciel, et que nous devons sans doute à nos fautes et à celles de nos pères; mais vous, sire chevalier, vous qui vous vantez de votre liberté comme d'un droit que votre naissance vous a assuré, combien n'est-il pas plus honteux de vous soumettre aux préjugés des autres, même contre votre propre conviction!

— Vos discours sont pleins d'amertume, Rebecca, dit Bois-Guilbert en parcourant l'appartement d'un air d'impatience. Je ne suis pas venu ici pour m'exposer à des reproches. Apprenez que Bois-Guilbert ne cède à aucun homme sur la terre, quoique

les circonstances puissent le déterminer à changer son plan ou à s'en écarter. Sa volonté est le torrent qui descend des montagnes ; on peut en détourner le cours, mais il faut qu'il se rende dans l'Océan. — Ce billet qui t'a conseillé de demander un champion, qui crois-tu qui ait pu te le faire remettre, si ce n'est Bois-Guilbert ? Qui aurait pu prendre tant d'intérêt à ton destin ?

— Quelques heures ajoutées à ma malheureuse vie, un répit qui probablement ne me sera d'aucune utilité, voilà tout ce que vous avez fait pour une infortunée sur la tête de laquelle vous avez accumulé tant de chagrins, et dont vous avez creusé le tombeau.

— Non, Rebecca, ce n'était pas là ce que je me proposais. Sans la maudite intervention de ce vieux fou, de ce misérable Goodalrick, qui, quoique templier, affecte toujours de suivre, dans un jugement, les règles ordinaires de l'humanité, personne n'aurait songé à charger de la défense de l'ordre celui que le grand-maître voudrait secrètement pouvoir en expulser, celui qui était présumé le complice ou la victime de vos prétendus sortiléges. Alors moi-même, car tel était mon projet, au premier son de la trompette, je paraissais dans la lice comme votre champion, déguisé en chevalier errant qui cherche les aventures pour prouver la bonté de sa lance et de son épée ; et que Beaumanoir cherche un, deux, ou trois des frères assemblés à Templestowe, d'un seul coup de lance je leur fais quitter la selle. Par ce moyen, Rebecca, votre innocence aurait été reconnue, et je me serais fié à votre reconnaissance pour me récompenser de ma victoire.

— Tout cela n'est que de la vaine gloire, sire chevalier, car vous vous faites un mérite de ce que vous auriez fait, si vous n'aviez pas jugé plus convenable d'agir autrement. Vous avez reçu mon gant ; mon champion, s'il est possible qu'une créature si isolée en trouve un, doit s'exposer aux coups de votre lance, et vous voudriez vous faire passer dans mon esprit pour mon ami, pour mon protecteur !

— Oui, votre ami et votre protecteur, répéta gravement le templier, et je veux encore l'être ; mais faites bien attention à quel risque, ou plutôt avec quelle certitude de déshonneur, et ne me blâmez pas si je veux faire mes conditions avant de sacrifier tout ce que j'ai eu de plus cher jusqu'ici, au désir de sauver les jours d'une fille juive.

— Parlez, dit Rebecca, je ne vous comprends pas.

— Eh bien, je vous parlerai avec autant de franchise que le pé-

nitent superstitieux parle au père spirituel qui le confesse. Si je ne me montre pas dans la lice, Rebecca, je perds mon rang et ma réputation, je perds ce qui m'est plus cher que l'air que je respire; l'estime de mes confrères; l'espoir d'être un jour investi de l'autorité suprême dont jouit aujourd'hui ce bigot imbécile, ce Lucas de Beaumanoir. Tel est mon destin inévitable, si je ne soutiens pas, les armes à la main, la justice de la sentence rendue contre vous. Maudit soit ce vieil insensé, ce Goodalrick qui m'a pris dans un tel piége! Doublement maudit Albert de Malvoisin qui m'a empéché de jeter votre gant à la figure du radoteur superstitieux qui avait écouté de si absurdes accusations contre une femme aussi magnanime que belle!

— A quoi sert ce jargon de flatterie? Vous aviez à choisir entre le sang d'une fille innocente et la perte du rang que vous occupez, avec l'espoir d'en obtenir un plus éminent : à quoi sert tout ce discours? Votre choix est fait.

— Non, Rebecca, dit le chevalier d'un ton plus doux, et en se rapprochant d'elle, mon choix n'est pas encore fait, et c'est vous qui allez me le dicter. Si je parais dans la lice, il faut que je soutienne ma renommée; par conséquent, que vous trouviez un champion ou non, votre bûcher ne s'en allume pas moins, car il n'existe aucun chevalier qui ait combattu contre moi à armes égales, ou avec avantage, si ce n'est Richard-Cœur-de-Lion et son favori Ivanhoe. Ivanhoe, comme vous le savez, est hors d'état de porter les armes; Richard est en prison dans un pays étranger; vous périssez donc si j'entre dans la lice, quand même vos charmes engageraient quelque jeune insensé à prendre votre défense.

— Et à quoi bon me répéter cela si souvent?

— Parce qu'il est important que vous envisagiez sous deux rapports différens le destin qui vous attend.

— Eh bien donc! retournez le tableau, et faites-m'en voir l'autre côté.

— Si je parais dans la lice, vous disais-je donc, vous périssez dans les tourmens lents et cruels qu'on prétend destinés aux coupables après leur mort. Si je n'y parais pas, l'ordre se trouve sans champion, et votre innocence est proclamée : mais alors je suis dégradé, déshonoré, accusé de complicité avec les infidèles, de sorcellerie peut-être; le nom illustre que je porte, et à la gloire duquel j'ai encore ajouté, devient un titre de honte et de reproche; je perds l'honneur, la renommée, l'espoir d'arriver à un poste qui

m'élèverait au-dessus des empereurs; je sacrifie ces projets ambitieux, qui me portaient aussi haut que les montagnes à l'aide desquelles les païens prétendent qu'on voulut jadis escalader le ciel... ; et cependant, Rebecca, ajouta-t-il en se jetant à ses pieds, j'oublie mon honneur, je renonce à ma renommée, je sacrifie ces grandeurs, qui étaient le but de mon ambition, et auxquelles je suis près d'atteindre, si vous consentez à me dire : Bois-Guilbert, je vous accepte pour amant.

— Ne songez pas à de telles folies, sire chevalier, et si vous voulez véritablement me rendre service, hâtez-vous d'aller trouver le régent, le prince Jean. Il ne peut, par honneur pour la couronne, laisser subsister le jugement rendu par votre grand-maître. Vous m'assurerez par ce moyen une protection puissante et légitime, et vous n'aurez besoin de faire aucun sacrifice.

— Je ne puis invoquer la justice du prince Jean contre le chef de mon ordre, lui dit-il en tenant d'un air passionné, mais respectueux, le bas de sa robe ; c'est vous, vous seule que j'invoque ; c'est votre pitié pour vous et pour moi que j'implore. Quel motif peut vous arrêter ? Quand je serais un démon, je suis encore préférable au trépas, et c'est le trépas que j'ai pour rival.

— Je ne suis pas dans une situation d'esprit à examiner tout cela, lui dit Rebecca avec douceur, craignant également de pousser à bout un chevalier dont elle connaissait le caractère violent, et de paraître lui donner la moindre espérance : soyez homme, soyez homme, soyez chrétien ! S'il est vrai que votre religion recommande cette charité que vous prêchez dans vos discours plus que vous ne la pratiquez dans vos actions, sauvez-moi de cette mort terrible, sans y mettre des conditions qui ne vous laissent plus le mérite de faire un trait de générosité.

— Non, dit le fier templier en se relevant, vous ne m'en imposerez point : si je renonce à ma gloire présente, à mes projets ambitieux pour l'avenir, je n'y renonce que pour vous, et vous serez la compagne de ma fuite. Ecoutez-moi, Rebecca, continua-t-il en reprenant un ton plus doux : l'Angleterre, l'Europe, ne sont pas l'univers entier. Nous pouvons nous transporter dans une autre sphère, qui sera encore assez belle pour mon ambition. Nous passerons en Palestine. Conrad, marquis de Montserrat, est mon ami ; son esprit est, comme le mien, libre de ces préjugés superstitieux qui tiennent la raison captive. Je porterai les armes pour Saladin, s'il le faut, plutôt que d'endurer les dédains de ces fana-

tiques que je méprise. Je m'ouvrirai de nouveaux chemins vers la gloire, continua-t-il en marchant à grands pas dans la chambre. L'Europe entendra le bruit des pas de celui qu'elle aura rayé du nombre de ses enfans. Les millions d'hommes que les rois croisés envoient à la boucherie en Palestine ne peuvent la défendre aussi efficacement, les sabres des milliers de Sarrasins dont le bras armé cherche à s'y frayer un chemin ne peuvent l'attaquer avec autant de succès que moi et les frères qui, en dépit du vieux bigot de Beaumanoir, accourront sous mon étendard. Vous serez reine, Rebecca; c'est sur le mont Carmel que nous placerons le trône que je prétends conquérir pour vous, et ma valeur aura pour récompense un sceptre au lieu d'un bâton de grand-maître que j'ai désiré si long-temps.

— Tout cela n'est qu'un rêve, répondit Rebecca, une de ces visions nocturnes que fait naître l'agitation de l'esprit. Mais quand ce serait une réalité, ma résolution n'en serait pas moins inébranlable. Il me suffit de vous dire que quand vous occuperiez un trône, je ne le partagerais point avec vous. Ne croyez point que je sois assez indifférente aux biens qui nous attachent à notre patrie et à notre foi, pour accorder mon estime à celui qui est prêt à les fouler aux pieds et à renoncer à un ordre auquel il est attaché par des vœux solennels, pour satisfaire une passion illégitime qu'il a conçue pour une fille d'une autre nation. Ne mettez pas ma délivrance à prix, chevalier; ne vendez pas un acte de générosité; protégez l'opprimée par grandeur d'ame, et non par un sentiment d'égoïsme. Courez au pied du trône: le roi ne refusera pas de recevoir mon appel contre le jugement de ces hommes cruels.

— Jamais, Rebecca, répliqua le templier avec fierté: si je renonce à mon ordre, ce ne sera que pour toi. Si je ne puis satisfaire mon amour, l'ambition me restera. Je ne prétends pas perdre de tous côtés. M'abaisser devant Richard! solliciter une faveur de ce cœur orgueilleux! non, jamais je ne placerai l'ordre du Temple à ses pieds en ma personne. Je puis y renoncer, mais non le trahir ni l'avilir.

— Que Dieu daigne donc me soutenir, car je n'ai guère de protection à espérer des hommes!

— C'est la vérité, Rebecca; car, toute fière que vous êtes, ma fierté est égale à la vôtre. Si j'entre une fois dans la lice, la lance au poing, ne croyez pas qu'aucune considération humaine puisse m'empêcher de me montrer digne de ma renommée. Pensez alors

au sort qui vous attend. Périr de la mort des plus grands criminels! être consumée lentement dans un brasier ardent, et réduite en cendres qui seront dispersées au gré des vents! De tous ces attraits sur lesquels l'œil s'arrète avec tant de plaisir, rien ne restera dont on puisse dire : — Voilà ce qui appartenait à ce corps si plein de grâces et de perfections! Rebecca, le cœur d'une femme ne peut soutenir un pareil tableau : tu céderas à mes prières.

— Bois-Guilbert, répondit Rebecca, tu ne sais pas encore tout ce que peut une femme, ou tu n'en as jamais connu d'autres que celles qui avaient perdu les plus nobles sentimens de la nature. Apprends, fier templier, que dans les batailles les plus sanglantes tu n'as pas donné plus de preuves de ton courage si vanté, que n'en peuvent donner les femmes quand le devoir ou l'affection le leur ordonne. Je ne suis moi-même qu'une femme élevée avec tous les soins de la tendresse, naturellement timide et craintive, peu habituée aux souffrances; et cependant, quand nous entrerons dans cette lice fatale, toi pour combattre, et moi pour périr de cette mort que tu peins si terrible, je sens en moi la ferme assurance que mon courage surpassera le tien. Adieu, je n'ai plus de paroles à perdre avec toi. Le peu de temps que la fille de Jacob a encore à passer sur la terre doit être employé différemment : elle doit chercher celui qui console, celui qui peut détourner les yeux de dessus son peuple, mais qui ne ferme jamais l'oreille aux prières de ceux qui le cherchent avec sincérité et vérité.

— Et c'est donc ainsi que nous nous séparons! dit Bois-Guilbert après un instant de silence. Plût au ciel que nous ne nous fussions jamais rencontrés, ou que tu eusses été noble de naissance et chrétienne de religion! De par le ciel, quand je te regarde, et quand je pense au lieu et au moment où nous devons nous revoir, je voudrais être membre de ta nation dégradée, comptant des shekels et des sequins, au lieu de manier la lance et l'épée, courbant la tête devant le dernier des nobles, et n'inspirant l'effroi qu'au débiteur qui ne pourrait me payer. Oui, j'y consentirais, Rebecca, si la chose était possible, pour me rapprocher de toi, et pour éviter la part effrayante que je dois prendre à ta mort.

— Vous peignez le juif tel que l'a rendu la persécution de ceux qui vous ressemblent. Le ciel, dans sa colère, l'a chassé de son pays, mais l'industrie lui a ouvert le seul chemin à l'opulence et au pouvoir que l'oppression n'avait pu lui fermer. Lisez l'histoire du peuple de Dieu, et dites-moi si ceux par qui Jéhovah a fait tant

de miracles parmi les nations étaient alors un peuple d'avares et d'usuriers. Sachez aussi, chevalier orgueilleux, que nous comptons parmi nous des noms auprès desquels votre noblesse la plus ancienne n'est que la courge rampante comparée au cèdre; des noms qui remontent à ces temps reculés où le Tout-Puissant daignait se manifester aux hommes; qui tirent leur splendeur, non des faveurs d'un prince de la terre, mais de la voix céleste qui ordonna à leurs ancêtres de s'approcher de l'autel du Très-Haut. Tels étaient les princes de la maison de Jacob.

Les joues de Rebecca brillaient d'un feu divin, tandis qu'elle vantait ainsi l'ancienne gloire de sa race; mais les couleurs de son teint s'éclipsèrent lorsqu'elle ajouta en soupirant: — Oui, tels *étaient* les princes de Juda, mais tels ils ne sont plus. Ils sont foulés aux pieds comme l'herbe fauchée, et repoussés dans la boue des grands chemins; cependant il s'en trouve parmi eux qui ne démentent pas leur illustre origine, et tu verras que la fille d'Isaac, fils d'Adonikam, est de ce nombre..... Adieu, je n'envie ni tes honneurs achetés à prix de sang, ni tes ancêtres barbares et païens, ni ta foi, qui est toujours dans ta bouche, et qui ne se trouve jamais ni dans ton cœur ni dans tes œuvres.

— De par le ciel, il y a un sort sur moi! s'écria le templier, et je suis tenté de croire que ce squelette vivant, notre grand-maître, a dit la vérité. Le regret avec lequel je te quitte a quelque chose de surnaturel! Créature charmante! ajouta-t-il en s'approchant d'elle d'un air respectueux, — si jeune, si belle, craignant si peu la mort, et pourtant dévouée à une mort cruelle et ignominieuse! qui ne pleurerait sur ton sort! Les larmes étaient étrangères à ma paupière depuis plus de vingt ans, et je les sens couler sur mes joues en te regardant!... Mais, c'en est fait, rien ne peut maintenant te sauver. Toi et moi nous ne sommes que les instrumens d'une aveugle fatalité qui nous poursuit comme deux vaisseaux poussés l'un contre l'autre par les vagues dans une tempête, et engloutis en même temps dans l'abîme. Pardonne-moi, donc, séparons-nous du moins en amis. C'est en vain que j'ai essayé de te faire changer de résolution, et la mienne est inébranlable comme les arrêts du destin.

— C'est ainsi, dit Rebecca, que les hommes rejettent sur le destin, sur la fatalité, les suites de leurs passions et de leurs fautes..... Je vous pardonne, Bois-Guilbert, quoique vous soyez la cause de ma mort prématurée. Votre esprit était capable de choses

aussi grandes que nobles, mais c'est le champ du paresseux, l'ivraie est venue y étouffer le bon grain.

— Oui, Rebecca, je suis fier, impérieux, indomptable, j'en conviens; mais c'est ce qui m'a élevé au-dessus des esprits faibles, des lâches et des hommes superstitieux dont je suis environné. Je fus dès mes premières années un enfant des combats, audacieux dans mon ambition, bravant tous les obstacles pour la satisfaire. — Tel je serai toujours : — fier, inébranlable, incapable de changer, et le monde en aura la preuve..... Mais tu me pardonnes, Rebecca ?

— Aussi volontiers que jamais victime pardonna à son bourreau.

— Adieu donc ! dit le templier : et il se précipita hors de l'appartement.

Le commandeur de Malvoisin attendait avec impatience, dans une chambre voisine, le retour de Bois-Guilbert.

— Vous avez tardé bien long-temps, lui dit-il; j'étais, pendant tout ce temps, comme étendu sur des charbons ardens. Que serait-il arrivé si le grand-maître ou son espion Conrad fussent venus ici ? J'aurais payé bien cher ma complaisance..... Mais, qu'avez-vous donc, frère ? à peine m'écoutez-vous, et votre front paraît chargé de noirs soucis ?

— Je suis, répondit le templier, comme le misérable condamné qui n'a plus qu'une heure à vivre; et je suis peut-être encore plus à plaindre, car il se trouve des gens qui quittent la vie aussi facilement qu'un vieil habit. De par le ciel ! Malvoisin, cette jeune fille m'a désarmé de toute ma résolution. Je suis presque tenté d'aller trouver notre grand-maître, de lui dire à sa barbe que j'abjure l'ordre, et que je refuse de jouer le rôle barbare que sa tyrannie m'a imposé.

— Vous êtes fou : c'est vouloir travailler à votre ruine sans avoir en cela une seule chance pour sauver la vie de cette juive, à laquelle vous semblez attacher tant de prix. Beaumanoir nommera un autre champion pour soutenir en votre place la justice de son jugement, et l'accusée n'en périra pas moins que si vous vous étiez acquitté du devoir qui vous a été prescrit.

— Cela est faux, répliqua Bois-Guilbert avec impétuosité; elle ne périra point, car c'est moi qui la défendrai. Pourriez-vous, Albert, me dire quel est le chevalier de notre ordre à qui je ne puisse me flatter de faire vider les arçons ?

— Soit ! mais vous oubliez que vous n'aurez ni le temps ni les

moyens d'exécuter ce projet extravagant. Allez trouver Lucas de Beaumanoir, dites-lui que vous renoncez à vos vœux d'obéissance, et vous verrez si le vieux despote vous laissera deux minutes de liberté. A peine aurez-vous prononcé ces paroles inconsidérées que vous serez jeté à cent pieds sous terre dans les cachots de la commanderie, pour être jugé comme chevalier félon ; ou, s'il continue à s'imaginer que vous êtes ensorcelé, il vous fera enfermer dans un couvent où vous aurez de la paille pour lit, du pain et de l'eau pour nourriture, des exorcismes pour récréations, et où l'on vous inondera d'eau bénite pour chasser l'ennemi qui vous possède. Il faut paraître dans la lice, Brian, ou vous êtes un homme déshonoré, perdu.

— Je fuirai, sans parler au grand-maître ; j'irai dans quelque pays lointain où la folie et le fanatisme n'ont pas encore pénétré, et je saurai m'y faire une nouvelle réputation. Mes mains seront innocentes du meurtre de cette intéressante créature.

— Vous ne pouvez fuir, Brian. Vos discours inconsidérés vous ont déjà rendu suspect, et il ne vous est plus permis de sortir de la commanderie. Vous en doutez? faites-en l'essai : présentez-vous à la porte, et vous verrez quelle réponse vous feront les sentinelles qui gardent le pont-levis. Cette mesure vous étonne et vous offense? Mais il est heureux pour vous qu'on l'ait prise. Si vous parveniez à fuir, qu'en résulterait-il ? Vous déshonoreriez vos ancêtres, vous seriez dégradé de votre rang, et la gloire de tous vos exploits serait à jamais éclipsée. Pensez à cela. Où cacheront-ils leurs têtes ces compagnons d'armes qui vous sont si dévoués, quand ils entendront proclamer Brian de Bois-Guilbert chevalier félon et déloyal? Quel deuil pour la cour de France! quelle joie pour l'orgueilleux Richard, quand il apprendra que le templier qui osa lui résister en Palestine, et dont la renommée effaçait en partie la sienne, a perdu son honneur et sa réputation pour l'amour d'une juive qu'il n'a pas même sauvée par ce sacrifice!

— Je vous remercie, Malvoisin, s'écria Bois-Guilbert : vous avez touché la corde sensible. N'importe tout ce qui pourra arriver, jamais les titres de félon et de déloyal ne seront ajoutés au nom de Bois-Guilbert. Plût à Dieu que Richard lui-même, ou quelqu'un de ses favoris anglais, parût dans la lice! mais il ne se présentera personne. Personne ne voudra risquer de rompre une lance pour une fille innocente, abandonnée!

— Tant mieux pour vous, si cela est; s'il ne se présente aucun

champion pour prendre la défense de cette malheureuse fille, vous n'aurez contribué en rien à sa mort. On ne pourra en accuser que le grand-maître; c'est lui qui en supportera tout le blâme, et il se fera honneur et gloire d'en être blâmé.

— Il est certain que si nul champion ne paraît dans la lice, je ne fais que partie du spectacle; monté sur mon cheval et couvert de mes armes, je ne prends aucune part à ce qui doit s'ensuivre.

— Pas la moindre : pas plus que la bannière de saint Georges armé de pied en cap, qu'on porte dans nos processions.

— C'en est fait, Malvoisin, je reprends toute ma fermeté. D'ailleurs, ne m'a-t-elle pas rebuté, méprisé, accablé de reproches? Pourquoi lui sacrifierais-je l'estime que les autres m'accordent? Oui, vous me verrez dans la lice!

A ces mots il sortit de l'appartement, mais le commandeur le suivit pour le surveiller et le confirmer dans ses intentions. Il prenait le plus grand intérêt à Bois-Guilbert, parce qu'il savait que si celui-ci parvenait à devenir le chef de l'ordre, il pourrait lui-même en obtenir les premières dignités, et il avait un autre motif pour agir comme il le faisait, dans les promesses que lui avait faites Conrad Montfichet, s'il contribuait à la condamnation de l'infortunée Rebecca. Cependant quoique, en combattant le sentiment de compassion auquel son ami était près de céder, il eût sur lui tout l'avantage que l'intrigue et l'égoïsme donnent sur un homme agité par des passions violentes et opposées, il eut besoin de toute son adresse pour le maintenir dans les dispositions qu'il lui avait inspirées. Il fut obligé de ne pas le perdre de vue un instant, de peur qu'il ne reprît ses projets de fuite, ou pour empêcher qu'il ne se trouvât en présence du grand-maître, et n'en vînt à une rupture ouverte avec lui. Enfin il fallut qu'il lui répétât plus d'une fois les mêmes raisonnemens pour lui démontrer qu'en paraissant dans la lice comme champion de l'ordre, il ne contribuait en rien à la mort de Rebecca, et que c'était le seul moyen de sauver son honneur et sa réputation.

CHAPITRE XL.

Ombres, laissez Richard. — Il redevient lui-même

SHAKESPEARE. *Richard III.*

QUAND le chevalier Noir (car il devient nécessaire de reprendre le fil de ses aventures), quand le chevalier Noir eut quitté sous le grand chêne le brave Locksley et ses compagnons, il se rendit par le chemin le plus court à un couvent voisin nommé le prieuré de Saint-Botolph, où Ivanhoe, après la prise du château, avait été conduit par le fidèle Gurth et le magnanime Wamba. Il est inutile de rendre compte ici de ce qui se passa dans l'entrevue qui eut lieu entre Wilfrid et son libérateur : il suffit de dire qu'après une longue et grave conférence entre les deux chevaliers et le prieur, celui-ci fit partir à la hâte un grand nombre de messagers, et que le lendemain le chevalier Noir se disposa à se mettre en route avec Wamba, qui devait lui servir de guide.

— Je me rends à Coningsburgh, dit-il à Ivanhoe, puisque Cedric, votre père, doit s'y trouver pour les funérailles de son ami Athelstane. Je désire voir vos amis saxons, Wilfrid, et faire avec eux plus ample connaissance que par le passé. Vous viendrez m'y rejoindre, et c'est moi qui me charge de vous réconcilier avec votre père.

Ivanhoe lui témoigna le plus vif désir de l'accompagner, mais le chevalier Noir n'y voulut point consentir.

— Non, lui dit-il, vos blessures sont à peine fermées; je veux que vous vous reposiez encore toute cette journée. Vous partirez demain, si vos forces vous le permettent. Je ne veux être suivi que de l'honnête Wamba, qui jouera près de moi le rôle de moine ou celui de fou, selon l'humeur où je me trouverai.

— Et je vous suivrai de tout mon cœur, dit Wamba : j'ai le plus grand désir d'être présent au festin des funérailles d'Athelstane. S'il n'est pas splendide, s'il y manque la moindre chose, il sortira du tombeau pour venir chercher querelle à son cuisinier, à son intendant et à son échanson; et vous conviendrez que ce serait un spectacle digne d'être vu. Cependant, sire chevalier, je compte sur

votre valeur pour faire ma paix avec Cedric, si mon esprit venait à nous brouiller.

— Et quel succès pourrait espérer ma valeur, si ton esprit venait à échouer ? Apprends-moi cela.

— L'esprit peut bien des choses, sire chevalier : c'est un être adroit, intelligent, qui voit le côté faible de son voisin, qui en profite, et qui sait se tenir coi, quand l'orage des passions est trop fort. Mais la valeur est un gaillard vigoureux à qui rien ne peut résister, qui va contre vent et marée, et marche toujours droit au but. Ainsi donc, sire chevalier, je me charge de gouverner l'esprit de notre maître pendant le beau temps ; mais, en cas de tempête, c'est à vous que j'aurai recours.

— Sire chevalier du cadenas, puisque tel est le nom que vous voulez qu'on vous donne, dit Ivanhoe, je crains que vous n'ayez pris pour guide un fou bavard et importun. Mais il connaît tous les sentiers de nos bois aussi bien que le meilleur des chasseurs qui les fréquentent ; et, vous en avez vu une preuve, Wamba est fidèle comme l'acier qui ne rompt pas.

— S'il a le talent de me montrer ma route, répondit le chevalier, je ne serai pas fâché qu'il y joigne celui de la faire paraître plus courte. Adieu, mon cher Wilfrid, je vous recommande de ne pas songer à vous mettre en voyage avant demain au plus tôt.

A ces mots, il présenta sa main à Ivanhoe, qui la porta à ses lèvres ; prenant ensuite congé du prieur, il monta à cheval, et partit avec Wamba. Ivanhoe les suivit des yeux jusqu'à ce que les arbres les eussent dérobés à sa vue, puis il rentra dans le couvent.

Son impatience ne lui permit pas d'y rester long-temps. A peine y avait-il une heure que le chevalier était parti, qu'il fit demander une entrevue au prieur. Le digne vieillard accourut sur-le-champ, et s'informa avec inquiétude si l'état de ses blessures lui causait quelques souffrances.

— Aucune, répondit Ivanhoe ; je me trouve beaucoup mieux que je n'aurais pu l'espérer. Il faut que ma principale blessure ait été moindre que je ne l'imaginais, d'après la faiblesse où m'avait réduit la perte de sang que j'ai éprouvée, ou que le baume dont on s'est servi pour la guérir ait une vertu merveilleuse. Il me semble que je serais déjà en état de porter une armure, et j'ai la tête remplie d'idées qui ne me permettent pas de rester plus long-temps ici dans l'oisiveté.

— A Dieu ne plaise, s'écria le prieur, que le fils de Cedric le

Saxon sorte de mon couvent avant que ses blessures soient parfaitement guéries! Ce serait une honte pour la communauté si je le souffrais.

— Je ne songerais pas à quitter votre maison hospitalière, vénérable père, si je ne me trouvais en état de supporter la fatigue du voyage, et si je n'étais forcé à me mettre en route sur-le-champ.

— Mais il était décidé que vous ne partiriez que demain. Qui peut vous avoir fait changer si promptement de résolution?

— N'avez-vous jamais éprouvé de fâcheux pressentimens auxquels il vous était impossible d'assigner aucune cause? Votre esprit, de même que l'horizon, ne s'est-il jamais trouvé obscurci de nuages soudains qui semblent les précurseurs d'une tempête? Croyez-vous qu'il soit sage de mépriser ces pressentimens, et qu'ils ne peuvent être des inspirations de nos anges gardiens, qui nous avertissent de quelque danger inconnu et imprévu?

— Je ne puis nier, dit le prieur en faisant un signe de croix, que le ciel n'ait ce pouvoir, et que de pareilles choses ne soient arrivées; mais, en ce cas, les inspirations avaient un but utile et évident. Ici, au contraire, à quoi bon suivre les pas de celui à qui, blessé comme vous l'êtes, vous ne pourriez être d'aucun secours s'il se trouvait attaqué?

— Vous vous trompez, prieur; je me sens assez de force pour échanger un coup de lance avec quiconque voudrait me défier à la joûte. Mais ne peut-il courir d'autres dangers dans lesquels je puisse lui être utile sans avoir recours aux armes? Personne n'ignore que les Saxons n'aiment pas la race normande, et qui sait ce qui peut arriver s'il paraît au milieu d'eux quand leurs cœurs sont irrités de la mort d'Athelstane, et quand leurs têtes seront échauffées par l'orgie qu'ils appellent le festin des funérailles! Je regarde ce moment comme très dangereux, et je suis déterminé à prévenir le péril qu'il court, ou à le partager avec lui. Je vais donc partir à l'instant; et j'ai désiré vous voir pour vous faire mes adieux, et vous prier de me prêter quelque palefroi dont l'allure soit plus douce que celle de mon dextrier.

— Vous aurez ma propre haquenée, dit le digne prieur; elle est habituée à l'amble, et a l'allure presque aussi douce que celle de l'abbé de Saint-Alban. Vous ne pourriez trouver une monture plus agréable que Malkin, car c'est ainsi que je la nomme, quand même vous prendriez le cheval du jongleur qui danse à travers des œufs sans les casser. J'ai composé plus d'une homélie en voyageant

avec elle, pour l'édification de mes frères du couvent et de tous les chrétiens qui viennent m'entendre.

— Je vous prie donc, révérend prieur, de donner ordre qu'on me l'amène sur-le-champ, et de faire dire à Gurth de m'apporter mes armes.

— Faites pourtant attention, mon fils, que Malkin n'est pas plus habituée aux armes que son maître, et je ne vous garantis pas qu'elle veuille endurer la vue et le poids de votre appareil. Je vous réponds que c'est une bête pleine de jugement, et qui ne veut se charger que de ce qu'elle doit légalement porter. Je me rappelle qu'une fois j'avais emprunté au prieur de Saint-Bees le *Fructus temporum;* jamais elle ne voulut passer le seuil de la porte, tant qu'elle sentit sur son dos l'énorme in-folio, et je fus obligé de le remplacer par mon bréviaire.

— Fiez-vous à moi, dit Ivanhoe : mon armure n'est pas assez lourde pour la fatiguer, et si Malkin me provoque au combat, je vous promets que j'en sortirai vainqueur.

Gurth arriva en ce moment, et attacha aux talons de son maître une paire de grands éperons d'or, capables de convaincre le cheval le plus rétif que le meilleur parti était de se soumettre à la volonté de son maître.

Cette vue inspira des craintes au prieur pour sa pauvre Malkin, et il commença à se repentir de sa courtoisie. — Mais à présent que j'y pense, sire chevalier, lui dit-il, il faut que je vous avertisse que ma mule se cabre au premier coup d'éperon. Il vaudrait mieux que vous prissiez la jument de notre pourvoyeur ; je puis l'envoyer chercher, et elle serait prête avant une heure. Elle doit être traitable, car elle s'est fatiguée à faire notre provision de bois pour l'hiver, et jamais on ne lui donne un grain d'avoine.

— Grand merci, digne prieur, mais je m'en tiendrai à votre première offre, d'autant plus que j'aperçois déjà Malkin à la porte. Gurth portera mon armure en croupe, ainsi vous voyez que Malkin ne sera pas chargée d'un poids trop lourd, et qu'elle n'aura nulle raison pour vouloir abuser de ma patience ; maintenant recevez mes adieux.

Ivanhoe descendit l'escalier plus promptement et plus légèrement qu'on ne l'aurait supposé dans l'état de faiblesse où il était encore. Il sauta lestement sur la jument, impatient d'échapper au prieur, qui le suivait aussi vite que son âge et son embonpoint le lui per-

mettaient, tantôt chantant les éloges de Malkin, tantôt recommandant au chevalier de la ménager.

— Elle entre dans sa quinzième année : c'est une époque dangereuse pour les jumens comme pour les filles, dit le prieur en riant lui-même de sa plaisanterie.

Ivanhoe, qui songeait à tout autre chose qu'aux graves avis et aux facéties du prieur, et qui ne voulait pas entendre plus longtemps ses observations sur le poids qu'elle pouvait porter, et sur le pas qu'elle devait marcher, donna à Malkin le signal du départ, ordonna à Gurth de le suivre, et prit, à travers la forêt, le chemin qui conduisait à Coningsburgh, marchant sur les traces du chevalier Noir.

Cependant le prieur, à la porte du couvent, le suivait des yeux, et s'écriait : — Sainte Marie! comme ces chevaliers sont vifs et impétueux! j'aurais mieux fait de ne pas lui confier Malkin; car, s'il lui arrivait malheur, que deviendrais-je avec mes douleurs de rhumatisme? Néanmoins, ajouta-t-il, comme je n'épargnerais pas mes vieux membres, ni le sang qui coule dans mes veines, pour la cause de la vieille Angleterre, Malkin peut bien aussi courir de son côté quelques risques. Qui sait s'ils ne jugeront pas à propos de faire quelque magnifique donation à notre pauvre couvent? Tout au moins ils enverront au vieux prieur un bon cheval habitué au pas. Et, s'ils ne font rien de tout cela, car les grands du monde oublient souvent les services des pauvres gens, je me trouverai suffisamment récompensé en songeant que j'ai fait ce que je devais faire. Mais il est temps de faire sonner la cloche pour appeler les frères au réfectoire. C'est un signal qui leur plaît davantage que celui qui les appelle aux matines.

A ces mots, le digne prieur prit à pas lents le chemin du réfectoire, pour présider à la distribution du stockfish et de l'ale qui devaient composer le dîner des frères. Il se mit à table d'un air imposant, et laissa échapper quelques mots des services essentiels qu'il avait rendus a de grands personnages, et des donations qu'il espérait obtenir pour le couvent. Tout cela aurait excité l'attention générale en toute autre circonstance; mais le stockfish était fort salé, l'ale était bonne, et les mâchoires des frères étaient trop occupées pour qu'ils pussent faire usage de leurs oreilles, de sorte qu'aucun moine du couvent ne fut tenté de méditer sur les discours mystérieux du prieur, à l'exception du frère Diggory,

qui, souffrant d'un grand mal de dents, ne pouvait mâcher que d'un côté.

Pendant ce temps, le chevalier Noir et son guide parcouraient la forêt. Tantôt le bon chevalier fredonnait à demi-voix des chansons qu'il avait apprises de quelque troubadour amoureux, tantôt il encourageait par ses questions la disposition naturelle de Wamba à babiller; de sorte que leur conversation était un mélange assez bizarre de chants et de plaisanteries.

Le lecteur doit se représenter ce chevalier, comme nous l'avons déjà peint, de grande taille, vigoureusement constitué, ayant de larges épaules, et monté sur un cheval noir qui semblait avoir été choisi tout exprès de force suffisante pour porter un si robuste cavalier. Il avait levé la visière de son casque, de manière à avoir la respiration libre; mais la mentonnière en était fermée, de sorte qu'on pouvait à peine distinguer quelques-uns de ses traits. On voyait pourtant des joues pleines et vermeilles, quoique brunies par un soleil ardent, et de grands yeux bleus, pleins de vivacité, d'où semblaient jaillir des éclairs. — Du reste, ses regards et tout son extérieur annonçaient une gaieté insouciante, une confiance qui ne connaît pas la crainte, un esprit aussi peu habitué à prévoir le danger qu'ardent à le braver quand il se présentait, et qu'il attendait sans le craindre, parce que les armes avaient fait l'occupation de toute sa vie.

Wamba portait ses vêtemens ordinaires; mais les évènemens dont il avait été témoin depuis peu l'avaient déterminé à substituer à son sabre de bois une espèce de couteau de chasse bien tranchant et un petit bouclier; le fou en avait fait bon usage, malgré sa profession, dans la cour de Torquilstone, le jour de la destruction de ce château. Il est vrai que la folie de Wamba ne consistait guère qu'en une espèce d'impatience irritable qui ne lui permettait ni de rester long-temps dans la même posture, ni de suivre constamment le cours d'une même idée, quoiqu'il s'acquittât parfaitement de tout ce qui n'exigeait qu'une attention de quelques instans, et qu'il saisît au mieux tout ce qui fixait un moment son esprit. En cette occasion, il changeait sans cesse de situation sur son cheval; tantôt il était presque sur son cou; tantôt il se mettait sur sa croupe; bientôt il s'asseyait les deux jambes pendantes du même côté, et ensuite il tournait sa figure du côté de la queue du coursier, remuant sans cesse, et tourmentant de toutes les manières la pauvre bête, qui finit par se cabrer, et par le jeter sur le gazon, accident

qui n'eut d'autre suite que de faire rire le chevalier, et de donner à Wamba plus de stabilité pendant le reste du voyage.

Au moment où nous revenons à eux, nos deux voyageurs étaient occupés à chanter un virelai ; le chevalier commençait sur un ton, et le bouffon répondait sur un autre.

LE CHEVALIER.

Lève-toi donc, Anna-Marie !
Déjà l'aurore est de retour,
Et des oiseaux la mélodie
A salué le point du jour.
N'entends-tu pas le cor sonore
Qui retentit sur les coteaux ?
Lève-toi donc, Marie, avec l'aurore,
Le gai chasseur et les oiseaux.

WAMBA.

Tybalt, Tybalt, quand je sommeille,
De doux songes charment mes sens :
Et quels plaisirs quand on s'éveille
Valent ces songes ravissans ?
Laisse l'oiseau chanter l'aurore ;
Le cor n'a point d'attraits pour moi !
Des sons plus doux me font rêver encore,
Mais, Tybalt, ce n'est pas de toi !

— Délicieuse chanson ! dit Wamba quand ils l'eurent finie ; et belle morale, je le jure par ma marotte. Je me rappelle que je la chantais un jour à mon camarade Gurth, qui, par la grâce de Dieu et celle de son maître, n'est aujourd'hui ni plus ni moins qu'un homme libre. Il voulait l'apprendre, et je la lui répétai tant de fois un certain matin, que nous étions encore au lit deux heures après le soleil levé, ce qui nous valut une régalade de coups de bâton. Rien qu'en songeant à l'air les os me font encore mal. Cependant, pour vous faire plaisir, brave chevalier, j'ai chanté la partie d'Anna-Marie.

Le bouffon passa ensuite à une autre espèce de chanson comique dans laquelle le chevalier répondait ou accompagnait Wamba.

LA VEUVE DE WICOMBE.

LE CHEVALIER ET WAMBA.

Trois joyeux galans sont venus,
Chantons, mes amis, à la ronde :
Trois joyeux galans sont venus
Courtiser une veuve blonde.
Peuvent-ils craindre son refus ?

Le premier vient du Tynedale [1],
Mes chers amis, chantons en rond.
De ses aïeux la gloire est sans égale,
La veuve dira-t-elle non ?

Son oncle était un squire [2], un laird était son père,
Il les chante en ballade. — Hélas ! mais à quoi bon ?
Retournez dans votre bruyère,
Laird écossais, la veuve vous dit non.

WAMBA.

Mes amis, chantons à la ronde.
L'autre galant dit avec un juron
Qu'il est bon gentilhomme autant que noble au monde ;
La veuve dira-t-elle non ?
Mes amis, chantons à la ronde.

Il s'appelle David, sir David ap Morgan,
Ap Tudor, ap Rhice.... Oh, c'est assez, lui dit-elle,
Sire Gallois, un nom est suffisant :
Allez chercher une autre belle !

Mais arrive un fermier du beau comté de Kent,
Chantant une ronde joyeuse ;
Il entretient la veuve et de rente et d'argent.
Voilà notre veuve amoureuse !

LE CHEVALIER ET WAMBA.

L'Ecossais, le Gallois, méprisés de la belle,
Tous les deux, en chantant, s'en vont :
« Pour un fermier de Kent et sa rente annuelle,
Jamais veuve ne dira non. »

— Je voudrais, Wamba, dit le chevalier, que notre hôte du grand chêne, ou le joyeux frère, son chapelain, entendissent cette chanson en l'honneur de notre *yeoman* du comté de Kent !

— Et moi, je ne m'en soucierais guère, dit Wamba, si je ne voyais le cor suspendu à votre baudrier.

— Oui, dit le chevalier, c'est un gage de l'amitié de Locksley, quoiqu'il soit probable que je n'y aurai jamais recours. Trois *mots* sur ce cor, et j'aurais à mes ordres une troupe de braves archers, s'ils les entendaient.

— Je dirais, à Dieu ne plaise que nous les rencontrions ! si ce cor n'était une sorte de garantie qu'ils nous laisseraient passer sans exiger de nous un droit de passe.

— Que veux-tu dire ? Penses-tu que sans ce gage de bonne intelligence ils nous attaqueraient ?

— Je ne dis rien, reprit Wamba en regardant autour de lui avec

1. Des frontières d'Angleterre et d'Ecosse.
2. *Squire*, un *petit seigneur* anglais ; *laird*, un *petit seigneur* écossais.

un air d'inquiétude : les arbres peuvent avoir des oreilles comme les murailles. Mais répondez-moi vous-même, sire chevalier, et, dites-moi, quand vaut-il mieux avoir sa cruche et sa bourse vides ou pleines?

— Ma foi! jamais, je pense.

— Vous mériteriez de ne voir jamais pleine ni l'une ni l'autre, pour avoir fait une pareille réponse. Il vaut mieux vider sa cruche avant de la passer à un ivrogne, et sa bourse avant de voyager dans les bois.

— J'entends: tu veux dire que nos amis sont des voleurs.

— Je prends ces arbres à témoin que je n'ai pas dit un mot de cela, dit Wamba en élevant la voix. On rend quelquefois service à un cheval en le déchargeant d'un poids inutile, et à un homme en lui ôtant ce qui est la source de tous les crimes. Il ne convient donc pas d'injurier ceux qui se chargent de rendre ces bons offices aux passans. Seulement, si je rencontrais ces braves gens, je voudrais avoir laissé ma bourse au logis pour leur épargner l'embarras de s'en charger.

— Malgré la bonne réputation que tu leur donnes, Wamba, nous devons prier pour eux.

— Je prierai pour eux de tout mon cœur au logis; mais je ne voudrais pas le faire au fond d'un bois, comme l'abbé de Saint-Bees, qu'ils ont forcé de chanter un psaume en le plaçant dans un chêne creux, en guise de stalle.

— Quoi que tu puisses dire, Wamba, ces braves gens ont rendu un grand service à ton maître Cedric à Torquilstone.

— J'en conviens; mais c'est par mode de trafic avec le ciel.

— De trafic avec le ciel! Que veux-tu dire?

— C'est pourtant bien simple. Ils établissent avec le ciel une balance de compte, comme notre vieux intendant le dit dans ses écritures, et semblable à celle qu'établit le juif Isaac avec ses débiteurs. Comme Isaac, ils donnent peu et prennent beaucoup, et la balance se trouve toujours juste, parce qu'ils font entrer en ligne de compte la promesse du texte sacré de rendre sept fois la somme dont on fait un emploi charitable.

— Donne-moi un exemple de ce que tu veux dire, Wamba; je n'entends rien à tes comptes ni à tes balances.

— Puisque Votre Valeur a l'entendement si obtus, je vous dirai donc que ces honnêtes gens balancent une bonne action avec une..., avec une qui n'est pas si bonne : par exemple, ils prennent cent

besans d'or à un gros abbé, et ils donnent une demi-couronne à un frère mendiant; ils détroussent une vieille femme sur la grande route, et en caressent une jeune au coin d'un bois.

— Et laquelle de ces actions est la bonne, et celle qui ne l'est pas autant?

— Bonne plaisanterie! excellente! Rien ne donne autant d'esprit que la compagnie de ceux qui en ont. Je réponds que vous n'avez rien dit de si bon, sire chevalier, quand vous chantiez les matines du diable avec le dévot ermite. Mais, pour en revenir à ce que je disais, si nos braves gens de la forêt brûlent un château, ils construisent une chaumière; s'ils pillent une église, ils donnent quelque chose pour la réparation d'une chapelle; s'ils assassinent un shériff, un officier de police, ils délivrent un pauvre prisonnier; enfin, pour en venir à notre point, s'ils brûlent tout vivant un baron normand, ils donnent du secours à un franklin saxon. Tout cela se compense. En un mot, ce sont de braves voleurs, d'honnêtes brigands; mais cependant le bon moment pour les rencontrer, c'est quand leur balance n'est pas de niveau.

— Et pourquoi cela?

— C'est qu'alors ils songent à la rétablir; et, comme elle ne penche jamais du bon côté, il y a moins de danger alors de tomber entre leurs mains. Mais, quand leur compte est en règle, malheur à ceux qui les rencontrent! je puis promettre aux premiers voyageurs qu'ils trouveront, après la bonne action qu'ils ont faite à Torquilstone, qu'ils seront promptement écorchés. Et cependant, ajouta-t-il en se rapprochant du chevalier, on peut encore rencontrer plus mauvaise compagnie dans ces bois.

— Et qui donc? je crois qu'il ne s'y trouve ni loups ni ours?

— Les hommes d'armes de Malvoisin. Apprenez que, dans un temps de trouble, cinq ou six d'entre eux sont pires qu'une bande de loups enragés. Ils ont été recrutés parmi ceux qui ont échappé à la mort à Torquilstone; et, si nous en rencontrions une troupe, ils nous feraient bien payer nos exploits. Or maintenant, sire chevalier, permettez-moi de vous demander ce que vous feriez si nous en rencontrions deux?

— Je les clouerais contre terre avec ma lance, s'ils étaient assez hardis pour nous attaquer.

— Mais s'ils étaient quatre?

— Je les ferais boire à la même coupe.

— Mais s'ils étaient six, tandis que nous ne sommes que deux, n'auriez-vous pas recours au cor de Locksley?

— Quoi! je demanderais du secours contre une pareille *rascaille*, qu'un bon chevalier fait fuir devant lui comme le vent disperse les feuilles dessséchées! non vraiment.

— Je voudrais bien, sire chevalier, pouvoir examiner de plus près un cor qui a une telle vertu.

Le chevalier, voulant satisfaire la curiosité de son compagnon de voyage, détacha le cor qui était suspendu à son baudrier, et le lui remit. Wamba le passa sur-le-champ à son cou.

— *Tra li ra la*, dit-il en sifflant à voix basse les notes convenues; je connais ma gamme aussi bien qu'un autre.

— Que veux-tu dire, drôle? Rends-moi ce cor.

— Contentez-vous, sire chevalier, de savoir qu'il est en sûreté. Quand la valeur et la folie voyagent de compagnie, la folie doit se charger du cor, parce que c'est elle qui a le meilleur vent.

— Wamba, dit le chevalier, ceci passe la permission. Prends garde d'abuser de ma patience.

— Point de violence, sire chevalier, répondit Wamba en s'écartant de son compagnon, ou la folie vous montrera qu'elle a une bonne paire de jambes, et laissera la valeur chercher son chemin dans ce bois comme elle le pourra.

— Tu sais trouver le défaut de la cuirasse, dit le chevalier, et d'ailleurs je n'ai pas de temps à perdre; ainsi donc garde le cor, si tu le veux: mais avançons sans plus tarder.

— Vous me promettez de ne pas me maltraiter?

— Je te le promets.

— Foi de chevalier? demanda Wamba en s'approchant lentement et avec précaution.

— Foi de chevalier! mais ne perdons pas plus de temps.

— Ainsi donc voilà la folie et la valeur réconciliées, dit Wamba en se plaçant à côté du chevalier: mais c'est qu'en vérité je n'aimerais pas un coup de poing comme celui que vous donnâtes au brave ermite, quand je le vis rouler sur l'herbe comme une quille. Mais à présent que la folie s'est chargée du cor, allons, que la valeur secoue sa crinière, car, si je ne me trompe, il y a là-bas dans le taillis de la compagnie qui nous attend.

— A quoi en juges-tu?

— C'est que je viens de voir briller à travers les arbres quelque

chose qui ressemble à un morion. Si c'étaient d'honnêtes gens, ils suivraient le sentier, et ces broussailles semblent propres à cacher des clercs de Saint-Nicolas.

— Tu as, ma foi, raison, dit le chevalier en baissant la visière de son casque.

Il était temps qu'il prît cette précaution, car, au même instant, trois flèches parties de l'endroit suspect l'atteignirent à la fois. L'une lui frappa le front, et lui aurait percé le cerveau, si la visière de son casque fût restée ouverte; les deux autres furent parées par le bouclier qui était suspendu à son cou.

— Grand merci, ma bonne armure, dit le chevalier. Allons, Wamba, du courage, en avant sur ces misérables! Et, poussant son cheval dans le taillis, il y trouva sept hommes d'armes qui s'élancèrent contre lui la lance en arrêt. Trois de ces instrumens meurtriers le touchèrent, et se brisèrent comme s'ils eussent rencontré une tour d'airain. Les yeux du chevalier Noir semblaient lancer le feu par les ouvertures de sa visière. Il se leva sur ses étriers, et s'écria d'un air de dignité: — Que signifie donc ceci, mes maîtres? Mais les assaillans ne lui répondirent qu'en tirant l'épée, en l'attaquant de toutes parts, et en criant: — Mort au tyran!

— Ah! saint Edouard! saint Georges! s'écria le chevalier Noir en abattant un homme à chaque invocation, nous avons donc des traîtres ici!

Quelque déterminés que fussent ceux qui l'attaquaient, ils se tenaient hors de la portée d'un bras qui semblait ne frapper que pour donner la mort; et l'on pouvait croire que le chevalier Noir aurait seul mis en fuite tous ses ennemis, quand un chevalier, couvert d'armes bleues, qui s'était jusqu'alors tenu en arrière, s'élança contre lui la lance levée: mais, au lieu d'en frapper son adversaire, il la dirigea contre le coursier que celui-ci montait, et qui tomba mortellement blessé.

— C'est le trait d'un lâche et d'un félon! s'écria le chevalier Noir entraîné par la chûte de son cheval.

Tout cela se passa si rapidement, que Wamba n'eut que le temps de prendre son cor, et il en sonnait, à l'instant où son compagnon tombait, de manière à faire retentir au loin les sons qu'il avait entendu répéter plusieurs fois, et qu'il n'avait pas oubliés. Ce bruit soudain fit encore reculer les meurtriers, qui craignirent que celui qu'ils attaquaient n'eût une suite nombreuse à peu de distance, et

Wamba, quoique mal armé, n'hésita pas à accourir au chevalier pour l'aider à se relever.

— Misérables lâches! s'écria le chevalier Bleu, n'êtes-vous pas honteux de fuir au seul son d'un cor?

Ranimés par ces paroles, ils revinrent à la charge, et attaquèrent de nouveau le chevalier Noir, qui n'eut d'autre ressource que de s'adosser contre un chêne, et de se défendre l'épée à la main. Le chevalier félon, ayant saisi une autre lance, prit du champ, et épia le moment où son redoutable antagoniste se trouvait le plus pressé, pour s'élancer contre lui au grand galop, dans l'espoir de le clouer contre son arbre; mais Wamba fit échouer son projet. Suppléant à la force par l'agilité, et étant méprisé par les hommes d'armes, qui s'occupaient d'un objet plus important, il voltigeait à quelque distance du combat, et il arrêta le chevalier Bleu dans sa carrière, en coupant les jarrets de son cheval d'un revers de son couteau de chasse. Le cavalier fut renversé avec le coursier; mais la situation du chevalier Noir n'en était pas moins dangereuse, étant toujours pressé par plusieurs hommes bien armés, auxquels il était impossible qu'il résistât long-temps, épuisé par les efforts continuels qu'il était obligé de faire pour parer les coups qu'on lui portait sans relâche. Il sentait déjà que ses forces le trahiraient bientôt dans cette lutte inégale, quand une flèche lancée par une main invisible perça celui de ses adversaires qui le serrait de plus près; et presque au même instant une troupe d'archers, à la tête desquels étaient Locksley et l'ermite, sortirent du taillis, et, tombant sur les assassins, en eurent bientôt fait justice, et les étendirent tous par terre, morts ou mortellement blessés.

Le chevalier Noir remercia ses libérateurs avec un air de dignité qu'on n'avait pas encore remarqué en lui; car, jusqu'à ce moment on l'aurait plutôt pris pour un soldat de fortune que pour un homme d'un rang élevé.

— Avant de vous exprimer toute ma reconnaissance, mes amis, leur dit-il, il est important pour moi de savoir quels sont les ennemis qui m'ont attaqué ainsi sans aucune provocation. Wamba, lève la visière du casque de ce chevalier Bleu, qui paraît être le chef de ces misérables.

Wamba courut au chef des assassins, qui, froissé par sa chute et embarrassé sous son cheval, ne pouvait ni prendre la fuite ni faire résistance.

— Vaillant et courtois chevalier, lui dit-il, il faut que je sois

votre armurier après avoir été votre écuyer. Je vous ai aidé à descendre de cheval, maintenant je vais vous débarrasser de votre casque.

En parlant ainsi, il en dénouait les cordons sans grande cérémonie, et le casque tombant à terre montra au chevalier Noir des traits qu'il ne s'attendait pas à reconnaître en lui.

— Waldemar Fitzurse! s'écria-t-il d'un air surpris. Et quel motif a pu porter un homme de ton rang et de ta naissance à un tel acte de scélératesse?

— Richard, répondit le chevalier captif en levant fièrement les yeux sur lui, tu ne connais guère les hommes, si tu ne sais pas à quoi l'ambition et la soif de la vengeance peuvent porter les enfans d'Adam.

— La vengeance! En quoi t'ai-je jamais offensé? quelle vengeance peux-tu avoir à exercer contre moi?

— N'as-tu pas dédaigné la main de ma fille? N'est-ce pas une injure que ne peut pardonner un Normand, dont le sang est aussi noble que le tien?

— La main de ta fille! Et telle est la cause de ta haine? voilà pourquoi tu voulais m'arracher la vie! Non, non..... — Mes amis, éloignez-vous un peu; je veux lui parler en particulier......... — Maintenant que nous sommes seuls, Waldemar, dis-moi la vérité; qui t'a porté à ce forfait?

— Le fils de ton père; et, en agissant ainsi, il ne faisait que venger ce père de ta désobéissance envers lui.

Les yeux de Richard étincelèrent de courroux, mais il reprit sur-le-champ son sang-froid. La main appuyée sur son front, il resta un moment les yeux fixés sur Fitzurse, dans les traits de qui on voyait lutter la honte et l'orgueil.

— Tu ne demandes pas merci, Fitzurse? dit Richard.

— Celui qui est sous les griffes du lion sait qu'il ne doit pas en attendre.

— Le lion, dit Richard avec fierté, ne se repaît pas des cadavres qu'il rencontre. Je te donne la vie sans que tu me la demandes, mais à condition que tu quitteras l'Angleterre sous trois jours, que tu iras cacher ton infamie dans ton château de Normandie, et que jamais ta bouche ne parlera du prince Jean comme du complice de ton attentat. Si l'on te trouve en Angleterre après le délai que je t'accorde, tu seras puni de mort; et si jamais tu dis un mot qui puisse compromettre l'honneur de ma maison, le sanctuaire même

ne te mettra pas à l'abri de ma vengeance ; je te ferai pendre sur la tour de ton château, pour servir de pâture aux corbeaux. Locksley, je vois que vos gens ont pris les chevaux des brigands qu'ils ont vaincus ; qu'on en donne un à ce chevalier, et qu'on le laisse partir.

— Si je ne jugeais, dit Locksley, que la voix de celui qui me parle a droit d'exiger l'obéissance, j'enverrais à ce scélérat une flèche qui lui épargnerait la fatigue du voyage.

— Ton cœur est véritablement anglais, Locksley, dit le chevalier Noir. Tu ne te trompes pas en croyant que j'ai droit à ton obéissance. — Je suis Richard, roi d'Angleterre.

A ces mots, prononcés avec un air de majesté convenable au rang et au caractère de Richard Cœur-de-Lion, tous les yeomen s'agenouillèrent devant lui, lui prêtèrent serment de fidélité, et implorèrent le pardon de leurs offenses.

— Relevez-vous, mes amis, leur dit Richard en les regardant d'un air qui prouvait que sa bonne humeur naturelle avait déjà pris le dessus sur le ressentiment que lui avait inspiré la perfidie de Waldemar Fitzurse ; relevez-vous, les services que vous avez rendus à mes sujets opprimés, devant les murs de Torquilstone, et celui que vous venez de me rendre à moi-même, font oublier les fautes dont vous avez pu vous rendre coupables ; levez-vous, mes amis, soyez toujours des sujets loyaux, et tâchez de mener une vie plus régulière..... Quant à toi, brave Locksley.....

— Ne me nommez plus Locksley, mon souverain. Mon maître a droit de connaître mon véritable nom, un nom qui, je le crains, n'a que trop souvent frappé ses oreilles. Je suis Robin Hood, de la forêt de Sherwood [1].

— Ah, ah ! s'écria Richard, le roi des outlaws, le prince des bons compagnons ! Et qui n'a pas entendu prononcer ce nom ! il est parvenu jusqu'en Palestine. Mais sois assuré, brave Robin Hood, que rien de ce que tu as pu faire pendant mon absence et dans ces temps de troubles ne sera jamais allégué contre toi.

— C'est justice, dit Wamba, qui ne voulait pas perdre l'occasion de placer son mot. Le proverbe ne dit-il pas :

— Lorsque les chats sont partis,
C'est la fête des souris ?

1. Nous apprenons dans les ballades de Robin Hood que ce célèbre bandit prenait quelquefois dans ses déguisemens le nom de Locksley, du village où il était né, mais dont la situation n'est pas connue d'une manière précise.

— Quoi, Wamba, es-tu ici ? dit Richard : n'entendant plus ta voix ; je croyais que tu avais pris la fuite il y a long-temps.

— Pris la fuite ! s'écria Wamba : et quand avez-vous jamais vu la folie se séparer de la valeur ? Voilà mon trophée d'armes, ce beau cheval gris que je voudrais bien voir sur ses jambes, pourvu que son maître fût en sa place. Il est vrai que d'abord j'ai cédé un peu de terrain, parce que ma jaquette bigarrée n'est pas une armure à l'épreuve de la lance, comme une cotte de mailles ; mais si je n'ai pas combattu à la pointe de l'épée, vous conviendrez que j'ai bravement sonné la charge.

— Oui, brave Wamba, répondit le roi, tes services ne seront point oubliés, et ils seront récompensés.

— *Confiteor! confiteor!* s'écria d'un ton de soumission une autre voix près de Richard. — C'est tout le latin que je puis trouver en ce moment. Je confesse mes fautes, et j'en implore l'absolution.

Le roi se retourna, et vit le joyeux ermite à genoux, son rosaire à la main, et ayant près de lui son bâton à deux bouts, qui n'était pas resté oisif pendant le combat. On ne voyait que le blanc des yeux du chapelain ; tantôt il cherchait à les élever vers le ciel, et il faisait les plus grands efforts pour donner à sa physionomie un air de profonde contrition, et les coins de sa bouche tombaient, ainsi que le dit Wamba, comme les glands de l'entrée d'une bourse. Mais je ne sais quoi de goguenard et de plaisant dans ses manières laissait entrevoir que sa dévotion et sa crainte n'étaient qu'affectation.

— Ah, ah ! c'est toi, saint ermite de Copmanhurst, dit le roi, qu'as-tu donc qui t'inquiète ? crains-tu que ton diocésain n'apprenne avec quel zèle tu sers Notre-Dame et saint Dunstan ? Ne crains rien : Richard d'Angleterre n'a jamais trahi les secrets confiés autour du flacon.

— Très-gracieux souverain, dit l'ermite, bien connu dans l'histoire de Robin Hood sous le nom de frère Tuck, ce n'est pas la croix que je crains, mais le sceptre. Hélas ! faut-il que mon poing sacrilége se soit appesanti sur l'oint du Seigneur !

— Oh, oh ! dit Richard, c'est de là que vient le vent ? A la vérité, j'avais oublié cette circonstance. Mais je demande à tous les braves gens qui en ont été témoins, si je ne t'ai pas bien payé en même monnaie. Si pourtant tu crois que je te doive encore quelque chose, tu n'as qu'à parler, et je suis prêt à doubler la dose.

— Nullement, nullement, dit le frère, j'ai reçu ce qui m'était

dû, et avec intérêts. Puisse Votre Majesté toujours payer ses dettes aussi complètement !

— Si je pouvais les payer de cette manière, mes créanciers ne s'apercevraient jamais que le trésor soit vide.

— Et cependant, dit l'ermite en reprenant un air hypocrite, je ne sais quelle pénitence je dois m'imposer pour ce malheureux coup!

— N'en parle plus : j'en ai tant reçu des païens et des infidèles, que je ne serais pas raisonnable si je conservais de la rancune contre celui qui m'a été donné par un clerc aussi saint que l'ermite de Copmanhurst. Cependant, mon honnête frère, je crois que, pour ton bien et celui de l'Eglise, je devrais te défroquer en te donnant une place dans mes gardes, et en te confiant le soin de ma personne au lieu de celui de la chapelle de Saint-Dunstan.

— Mon digne monarque, je vous demande humblement pardon, et vous me l'accorderiez si vous saviez combien le péché de paresse a d'empire sur moi. Saint Dunstan, que sa bénédiction soit sur vous ! saint Dunstan n'en reste pas moins tranquille dans sa niche quand j'oublie de dire mes oraisons pour aller tuer un daim. Si je passe la nuit hors de ma cellule, occupé je ne sais à quoi, saint Dunstan ne dit mot. C'est le maître le plus doux, le plus indulgent qu'on ait jamais fait en bois. Or, si j'étais un des gardes de mon souverain, ce qui serait sans doute un grand honneur pour moi, qu'en arriverait-il ? Si j'allais consoler une veuve dans un coin, ou tuer un daim dans un autre : Où est ce moine défroqué ? dirait l'un; qui a vu ce maudit Tuck ? dirait l'autre. Ce chien de frocard détruit plus de daims que la moitié du comté, dirait un garde ; et il pourchasse aussi nos biches, ajouterait un autre. Enfin, mon gracieux souverain, je vous supplie de me laisser tel que vous m'avez trouvé, ou, s'il vous plaît d'étendre votre bienveillance sur moi, considérez-moi comme le pauvre clerc de la chapelle de Saint-Dunstan de Copmanhurst, à qui la moindre marque de votre libéralité sera agréable.

— Je t'entends ; et j'accorde au pauvre clerc de Saint-Dunstan le droit de chasse dans mes forêts de Warncliff. Fais bien attention pourtant que je ne te permets de tuer que trois daims chaque saison, et si cette permission ne te suffit pas pour en tuer trente, je ne suis ni chevalier chrétien, ni roi d'Angleterre.

— Votre Majesté peut être assurée qu'avec la grâce de saint Dunstan, je tâcherai en toute humilité d'opérer le miracle de la multiplication des daims.

— Je n'en doute pas, frère ; mais, comme la venaison est une nourriture qui altère, mon sommelier aura ordre de te fournir tous les ans un tonneau de vin des Canaries, un autre de Malvoisie, et trois tonnes d'ale de première qualité ; et si cela ne peut étancher ta soif, tu viendras à ma cour, et tu feras connaissance avec mon sommelier en personne.

— Et pour saint Dunstan ? dit l'ermite.

— Je te destine encore une cape, une étole et un tapis pour l'autel. Mais il faut que nos folies finissent par prendre un caractère sérieux. Dieu nous punirait de mêler le badinage à ce qui exige honneur et respect.

— Oh ! je vous réponds de mon saint patron, dit l'ermite d'un ton jovial.

— Répondez de vous-même, frère, répliqua le roi d'un air sévère. Mais reprenant aussitôt sa sérénité, il lui tendit la main, que l'ermite un peu confus baisa en s'agenouillant. Tu fais moins d'honneur à ma main qu'à mon poing, lui dit le monarque avec un sourire : tu te contentes de t'agenouiller pour baiser l'une, et quand l'autre t'a touché, tu es tombé la face contre terre.

L'ermite, craignant peut-être d'offenser de nouveau le monarque en prolongeant plus long-temps avec lui la conversation sur un ton trop familier, faute que doivent éviter avec grand soin ceux qui approchent des rois, le salua profondément, et se retira à l'écart.

En ce moment deux nouveaux personnages parurent sur la scène.

CHAPITRE XLI.

Honneur aux puissans de la terre !
Ils sont plus grands que nous, mais sont-ils plus heureux ?
Qu'ils viennent dans nos bois, sur la verte fougère,
Voir nos passe-temps et nos jeux.

MACDONALD.

Les nouveaux arrivés étaient Wilfrid d'Ivanhoe, monté sur le palefroi du prieur de Botolph, et Gurth, qui figurait avec un air d'importance sur le cheval de bataille de son maître. Ivanhoe fut saisi d'une surprise extrême quand il vit son souverain couvert de

sang, au milieu de six ou sept cadavres, dans le petit taillis où avait eu lieu le combat, et entouré de gens qui lui paraissaient une troupe d'outlaws, cortége assez singulier, sinon dangereux pour un monarque. Il hésita un instant s'il devait s'adresser au roi en cette qualité, ou lui parler encore comme au chevalier Noir; mais Richard vit son embarras.

— Wilfrid, lui dit-il, Richard Plantagenet s'est fait reconnaître. Il est environné de cœurs véritablement anglais, quoique la tête un peu chaude de ces braves gens les ait quelquefois emportés trop loin.

— Sire Wilfrid d'Ivanhoe, dit Robin Hood en s'avançant vers lui, mes assurances ne peuvent rien ajouter à celles de mon souverain; mais permettez-moi de vous dire, non sans quelque fierté, que parmi tous ses sujets il n'en a pas de plus fidèles que mes compagnons et moi.

— Je le crois, brave archer, dit Wilfrid, puisque tu es du nombre. Mais que signifient cette scène de carnage, ces morts, et le sang dont les armes du roi sont couvertes!

— Il y a eu de la trahison, Wilfrid, dit le roi, et, grâce à ces braves gens, les traîtres ont trouvé la récompense qui leur était due.... Mais quand j'y pense, ajouta-t-il en souriant, vous êtes vous-même un traître, car vous m'avez désobéi. Ne vous avais-je pas positivement ordonné de vous reposer à Saint-Botolph au moins jusqu'à demain, jusqu'à ce que vos blessures fussent parfaitement guéries?

— Elles le sont, dit Ivanhoe, elles ne sont pas maintenant plus dangereuses qu'une piqûre d'épingle. Mais pourquoi, noble prince, pourquoi donner de telles alarmes à vos fidèles sujets? pourquoi exposer votre vie en courant seul les aventures, comme si elle n'était pas plus précieuse que celle d'un chevalier errant, qui n'a que la lance et l'épée pour son gagne-pain?

— Richard Plantagenet, répondit le roi, n'aspire à d'autre renommée qu'à celle que peuvent procurer la lance et l'épée. Richard Plantagenet est plus glorieux de mettre à fin une aventure sans autre aide que sa lance et son bras, que de commander cent mille hommes en bataille.

— Mais votre royaume, sire, votre royaume menacé de guerre civile; votre couronne en danger, vos sujets ayant à craindre mille malheurs, s'ils venaient à perdre leur souverain dans quelqu'un des périls auxquels vous vous faites un plaisir de vous ex-

poser tous les jours, et à l'un desquels vous venez d'échapper si miraculeusement.

— Oh! oh! mon royaume et mes sujets! dit le roi d'un ton d'impatience. Mais je vous répondrai, sire Wilfrid, que les meilleurs d'entre eux me paient de mes folies en même monnaie. Par exemple, un de mes plus fidèles serviteurs, Wilfrid d'Ivanhoe, se permet de contrevenir à mes ordres, et vient faire un sermon à son roi parce qu'il ne suit pas exactement ses avis. Lequel de nous a droit de faire des reproches à l'autre? Cependant, écoutez-moi, mon cher Wilfrid : le temps que j'ai passé et que je dois encore passer incognito était nécessaire pour donner à mes amis, aux nobles qui me sont restés fidèles, le temps d'assembler leurs forces, afin que lorsque le retour de Richard sera publiquement annoncé, il se trouve à la tête d'une armée suffisante pour imposer aux factieux, et étouffer la rébellion sans même avoir besoin de tirer l'épée hors du fourreau. D'Estouteville et Bohun ne seront en état de marcher sur York que dans vingt-quatre heures; Salisbury arrive du sud; Multon et Percy arment dans le nord, et j'ai reçu de Warwick des nouvelles de Beauchamp. Le chancelier doit s'assurer de Londres. Si je m'étais montré trop tôt, c'eût été alors que je me serais exposé à des dangers dont n'auraient peut-être pu me tirer ma lance et mon épée, quoique secondées par l'arc du brave Robin Hood, le bâton de frère Tuck, et le cor du sage Wamba.

Wilfrid s'inclina d'un air respectueux, sachant parfaitement qu'il était inutile de contredire l'esprit chevaleresque qui portait souvent son maître à s'exposer à des périls qu'il lui aurait été facile d'éviter, ou plutôt qu'il était impardonnable de chercher. Il se contenta de soupirer, et garda le silence, tandis que Richard, satisfait d'avoir fermé la bouche à son jeune conseiller, quoique au fond de son cœur il reconnût la sagesse de ses avis, adressa de nouveau la parole à Robin Hood.

— Roi des outlaws, lui dit-il, n'auriez-vous pas quelques rafraîchissemens à offrir à un de vos confrères en royauté? L'exercice que ces coquins m'ont fait prendre m'a donné bon appétit.

— Je dois dire la vérité à Votre Majesté, répondit Robin Hood avec quelque embarras, nos provisions ne consistent guère qu'en.......

— En venaison [1]? dit le roi. Tant mieux, c'est précisément ce

[1]. Richard, vrai descendant de Guillaume, était sévère contre les braconniers; ce qui explique l'embarras de Robin Hood.

qui me convient en ce moment. D'ailleurs, quand un souverain est en appétit, il n'a pas le temps de tuer son gibier, et il ne doit pas trouver trop mauvais que d'autres aient pris ce soin pour lui.

— Si donc Votre Majesté daigne honorer de sa présence un des lieux de rendez-vous de Robin Hood, la venaison ne manquera pas, et je pourrai y joindre de bonne ale et du vin assez passable.

Il marcha le premier pour montrer le chemin, et l'intrépide Richard le suivit, plus heureux peut-être dans cette rencontre fortuite avec Robin Hood et ses gens, qu'il ne l'aurait été entouré de ses nobles et de ses pairs, au milieu de sa cour. Tout ce qui était nouveau, tout ce qui sentait l'aventure était un bonheur pour Richard, et un danger qu'il avait bravé et surmonté ne faisait qu'en augmenter le prix à ses yeux. Dans le roi à cœur de lion on trouvait en grande partie le caractère brillant, mais sans utilité réelle, d'un chevalier de roman; et la gloire personnelle dont il se couvrait par ses faits d'armes était plus précieuse à son imagination exaltée, que celle que la politique et la prudence auraient pu répandre sur son gouvernement. Il en résulta que son règne fut comme le cours d'un météore brillant et rapide, dont la splendeur jette une lumière éblouissante, mais inutile, et à laquelle au bout d'un instant succèdent de profondes ténèbres. Ses exploits chevaleresques furent le sujet des chants des ménestrels et des troubadours, mais son règne ne procura à son pays aucun de ces avantages solides sur lesquels l'histoire se plaît à appuyer, et qu'elle cite pour exemples à la postérité.

Dans la société où il se trouvait en ce moment, Richard se montra avec tous les avantages possibles, car il était aimable, de joyeuse humeur, et passionné pour la bravoure, n'importe dans quels rangs elle se montrait. Le repas champêtre fut servi à la hâte sous un grand chêne, où le roi d'Angleterre s'assit entouré d'hommes que le gouvernement de son royaume avait proscrits en son absence, et qui lui servaient alors de gardes et de courtisans. Ils se tenaient debout par respect, d'après l'ordre de leur chef; mais Richard voulut qu'ils fussent assis comme lui sur le gazon, et le flacon circulant rapidement, ils oublièrent bientôt la gêne et la contrainte que leur avait d'abord imposées la présence de leur souverain. On rit, on chanta, on raconta des entreprises hardies; et en se vantant des succès qu'on avait obtenus par la violation des lois

du pays, personne ne fit attention qu'on parlait en présence de celui qui était naturellement chargé de les faire respecter. Le roi lui-même, ne songeant pas plus à sa dignité que le reste de la compagnie, riait, buvait et plaisantait comme ses hôtes, et l'on aurait pu le prendre pour l'un d'entre eux.

Le bon sens naturel de Robin Hood lui fit désirer que cette scène se terminât avant que la gaieté, la bière et le vin, échauffassent davantage les têtes de ses gens. Il voyait d'ailleurs le front d'Ivanhoe couvert d'un nuage d'inquiétude, et il s'apercevait qu'il craignait comme lui que quelque chose ne vînt troubler l'harmonie qui régnait. Il le prit à part et lui dit : — La présence de notre vaillant souverain est un grand honneur pour nous ; mais je voudrais qu'il ne perdît pas un temps que les circonstances peuvent rendre précieux.

— C'est parler avec sagesse et franchise, brave Robin Hood, répondit Wilfrid. Vous devez savoir d'ailleurs que plaisanter avec un roi, même dans ses momens d'abandon, c'est jouer avec un jeune lion qui, à la moindre provocation, montre qu'il a des dents et des griffes.

— Vous avez touché du doigt l'objet de mes craintes. Mes gens sont grossiers par nature et par habitude, le roi est vif et impétueux ; on peut l'offenser sans intention, comme il peut s'irriter sans motif. Il est temps que ce repas finisse.

— Trouvez donc quelque moyen pour y mettre fin, car, pour moi, j'ai déjà lâché quelques mots à ce sujet, mais ils ne paraissent avoir servi qu'à le décider à prolonger son séjour ici.

— Dois-je m'aventurer à ce point ? dit Robin Hood en réfléchissant un instant. Oui, de par saint Christophe, il le faut ! Je ne serais pas digne de ses bontés si je ne risquais de les perdre pour lui rendre service. Scathlock, écoute-moi, prends ton cor, va te cacher dans ce taillis, et sonne un air normand, ne perds pas un instant.

Scathlock obéit à son capitaine, et au bout de quelques minutes le son du cor fit tressaillir les convives.

— C'est le corps de Malvoisin, dit Meunier en se levant précipitamment et en saisissant son arc. L'ermite laissa tomber le flacon qu'il tenait en ce moment, et s'arma de son bâton. Wamba s'arrêta au milieu d'une plaisanterie pour prendre son couteau de chasse et son bouclier ; en un mot, chacun ne songea plus qu'à se munir de ses armes.

Les hommes qui mènent une vie précaire passent aisément d'un festin à une bataille. Ce changement n'était même pour Richard qu'un nouveau plaisir. Il demanda son casque et les parties les plus lourdes de son armure, qu'il avait quittées, et tandis que Gurth l'aidait à s'armer, il défendit à Ivanhoe, sous peine de perdre à jamais ses bonnes grâces, de prendre aucune part au combat qu'il regardait comme devant avoir lieu dans quelques instans.

— Tu as combattu cent fois pour moi, Wilfrid, lui dit-il, tandis que je n'étais que spectateur; aujourd'hui, regarde à ton tour, et vois comment Richard combattra pour son ami et pour ses sujets.

Cependant Robin Hood avait envoyé quelques-uns de ses gens dans différentes directions, comme pour reconnaître l'ennemi; et lorsqu'il vit qu'on avait fait disparaître tous les restes du festin, il s'approcha du roi, qui était alors complètement armé, et fléchissant un genou devant lui, il le supplia de lui accorder son pardon.

— Tu l'as déjà reçu, lui dit le roi d'un ton d'impatience : ne t'ai-je pas dit que tous tes méfaits étaient oubliés? Crois-tu que ma parole soit une plume que nous puissions nous rejeter de l'un à l'autre? Il me semble que tu n'as pas encore eu le temps de commettre une nouvelle offense?

— J'ai commis celle de tromper mon roi pour son propre bien, répondit Robin Hood. Le cor que vous venez d'entendre n'était pas celui de Malvoisin. Un de mes gens en a sonné par mes ordres pour mettre fin au banquet, de peur qu'il n'usurpât trop longtemps sur des heures si précieuses pour Votre Majesté et pour ses États.

A ces mots, il se leva, et, croisant les bras sur sa poitrine, il attendit la réponse du roi d'un air plus respectueux que craintif, en homme qui sait qu'il peut avoir offensé, mais qui se confie dans la pureté de ses intentions.

La colère fit monter le sang au visage de Richard, mais ce ne fut qu'un mouvement passager, et son équité naturelle en triompha bientôt.

— Le roi de Sherwood, dit-il, craint que le roi d'Angleterre ne fasse une trop grande brèche à sa venaison et à son vin. Fort bien, audacieux Robin Hood. Quand tu viendras me voir à Londres, je te prouverai que je reçois mes convives plus généreusement. Au surplus, tu as bien fait, mon brave archer. Allons, Wilfrid, à cheval!

Vous étiez impatient d'en voir arriver le moment. Robin Hood, as-tu dans ta troupe un ami qui, ne se bornant pas à te donner des conseils, prétend diriger tous tes mouvemens, et paraît mécontent quand tu marches à ta volonté et non à la sienne ?

— Oui, sire : tel est mon lieutenant Little-John, qui est absent en ce moment pour une expédition sur les frontières d'Écosse ; et j'avouerai à Votre Majesté que la liberté de ses avis m'a quelquefois déplu ; mais je n'ai jamais conservé une heure mon ressentiment contre lui, parce que je sais qu'il n'a en vue que le bien de son chef et l'utilité générale.

— C'est fort bien fait, et je fais de même assez souvent. Cependant si j'avais d'un côté Ivanhoe pour me donner de graves avis, et toi de l'autre pour m'obliger par quelque ruse à les suivre, je serais le monarque le moins libre qu'on pût trouver parmi les chrétiens et les païens. Mais partons, rendons-nous gaiement à Coningsburgh, et n'y songeons plus.

Robin Hood lui dit qu'il avait déjà fait partir un détachement pour éclairer la route par laquelle il devait passer. — L'homme qui le commande, ajouta-t-il, découvrira les embuscades qu'on pourrait encore vous avoir dressées, et vous en donnera avis à temps. En ce cas, quelques pas en arrière vous réuniraient à nous ; car je vais vous suivre avec le reste de mes gens jusqu'à quelques traits de flèche de Coningsburgh.

Ces précautions prises pour sa sûreté avec autant d'attention que de prudence touchèrent vivement Richard, et achevèrent de dissiper jusqu'à l'ombre du ressentiment qu'avait fait naître en lui la ruse employée par Robin Hood pour mettre fin au repas. Il lui tendit la main une seconde fois, l'assura de nouveau de son pardon et de ses bonnes grâces, et ajouta que sa ferme résolution était de modérer la rigueur des réglemens sur la chasse dans les forêts, et des autres lois tyranniques qui avaient réduit tant de braves gens au désespoir et en avaient fait des rebelles. Mais la mort prématurée de Richard ne lui permit pas de réaliser ses bonnes intentions ; et Jean, ayant succédé à son frère, augmenta encore la rigueur du code forestier, forcé à agir ainsi par les grands de son royaume. Quant au reste de l'histoire de Robin Hood, et à la trahison qui fut cause de sa mort, c'est ce qu'on trouvera dans ces petits livrets gothiques [1], qu'on vendait autrefois un sou, et qu'on croit au-

1. *Black-letters garlands.*

jourd'hui acheter à bon marché quand on ne les paie que leur poids en or.

Le roi partit avec Ivanhoe; Gurth et Wamba les suivirent, et ils arrivèrent sans accident en vue du château de Coningsburgh, un peu avant le coucher du soleil.

Il existe en Angleterre peu de paysages aussi beaux, aussi pittoresques, que celui que présentent les environs de cette ancienne forteresse saxonne. Le Don roule ses eaux tranquilles et limpides au pied d'une vaste colline couverte de riches bois, de terres bien cultivées et de gras pâturages. Sur une montagne située sur le bord de cette rivière, et défendue par des murailles et des fossés, s'élève cet antique édifice, qui, comme son nom l'indique, était, avant la conquête, une possession des rois d'Angleterre. Les murs extérieurs ont probablement été construits par les Normands; *mais* l'intérieur porte encore aujourd'hui les marques d'une antiquité très reculée. Il est placé à mi-côte, et la tour principale, située à l'un des angles d'une grande cour, forme un cercle d'environ vingt-cinq pieds de diamètre. Les murs en sont d'une épaisseur prodigieuse, et sont défendus par six énormes arcs-boutans extérieurs, qui semblent avoir été construits pour les soutenir et en augmenter la force. Ces arcs-boutans sont creux vers le haut, et se terminent par une tourelle qui communique avec l'intérieur. Cet édifice, vu à quelque distance, est aussi intéressant pour l'amateur du pittoresque que son intérieur l'est pour l'antiquaire, qui, en l'examinant, remonte jusqu'au temps de l'heptarchie. On montre dans le voisinage du château une élévation considérable qui paraît l'ouvrage des hommes, et qui passe pour être le tombeau du célèbre Hengist. On voit aussi dans le cimetière de la paroisse voisine des monumens curieux et d'une grande antiquité (*k*).

Lorsque Richard Cœur-de-Lion et sa suite arrivèrent à ce bâtiment, d'une architecture sans art, mais imposante par sa masse, il n'était pas entouré des fortifications extérieures qu'on y trouve aujourd'hui. L'architecte saxon ne s'était occupé que de multiplier les moyens de défense à l'intérieur, et il n'y avait d'autre ouvrage avancé qu'une grossière palissade.

Une grande bannière noire, flottant au haut de la tour, annonçait qu'on n'avait pas encore célébré les obsèques du feu maître de ce manoir. Elle ne portait aucun emblème indiquant la naissance et la qualité du défunt, car les armoiries étaient encore une chose toute nouvelle parmi la chevalerie normande, et étaient totale-

ment inconnues aux Saxons ; mais une autre bannière suspendue à la porte, et sur laquelle un cheval blanc, symbole bien connu d'Hengist et de ses guerriers, était aussi grossièrement dessiné que mal peint, annonçait la noblesse du défunt.

Tous les alentours du château offraient une scène de confusion : car, à cette époque, les funérailles étaient un temps d'hospitalité générale et sans réserve. Non-seulement tous ceux qui pouvaient avoir eu la moindre relation avec le défunt y étaient admis, mais même les passans étaient invités à y assister. La richesse et le rang d'Athelstane faisaient qu'on s'était conformé à cet usage dans toute son étendue.

On voyait donc des bandes nombreuses monter et descendre la hauteur sur laquelle le château était situé ; et lorsque le roi et sa suite furent entrés dans l'espace situé entre le château et les palissades, dont les portes étaient ouvertes et sans gardes, la scène qu'offrait cette espèce de cour extérieure ne semblait guère pouvoir se concilier avec la cause de ce rassemblement. D'un côté, des cuisiniers faisaient rôtir en plein air des moutons, des veaux et des bœufs tout entiers ; d'un autre, on défonçait des tonneaux d'ale, qui étaient à la disposition de qui voulait y venir puiser ; des groupes de gens de toute espèce dévoraient les viandes et avalaient la boisson mise ainsi à leur disposition. Le serf saxon à demi-nu cherchait, en s'enivrant de bière, et en se gorgeant de nourriture, à oublier la soif et la faim qu'il souffrait pendant une bonne moitié de l'année. Le bourgeois, plus délicat, choisissait le morceau qu'il croyait le plus friand, et louait ou critiquait la liqueur dont il l'arrosait ou celui qui l'avait brassée. On voyait même quelques pauvres nobles normands, qu'on reconnaissait à leurs mentons rasés, à leurs habits courts, au soin qu'ils avaient de se tenir ensemble, et aux regards méprisans qu'ils jetaient sur les Saxons, tout en profitant comme eux de l'hospitalité généreuse avec laquelle on les recevait.

Il est inutile de dire qu'on y trouvait des mendians par centaines. On y voyait aussi des soldats revenus de la Palestine, au moins à ce qu'ils prétendaient ; des pèlerins et des prêtres errans, qui récitaient des prières ; des ouvriers voyageant pour trouver de l'occupation, des colporteurs étalant leurs marchandises, des ménestrels saxons et gallois, et des bardes tirant des sons lugubres de leurs harpes, de leurs violons[1] et de leurs rotes. L'un d'eux

[1]. Il y a dans le texte *crowd*, espèce de violon ; ce que l'auteur explique lui-même dans une

célébra les louanges d'Athelstane, dans un panégyrique larmoyant; un autre récapitula dans un poëme généalogique saxon tous les noms durs et peu harmonieux de ses ancêtres. On ne manquait ni de jongleurs ni de bouffons, et le triste motif de l'assemblée ne paraissait pas rendre l'exercice de leur talent inconvenant et hors de saison. Les idées des Saxons à ce sujet étaient celles de l'état de nature et des peuples encore à demi sauvages. — Si le chagrin a soif, disaient-ils, il lui faut à boire ; s'il a faim, il lui faut à manger ; s'il attriste le cœur, il faut lui fournir des moyens d'amusement, ou du moins de distraction. — Et les assistans ne dédaignaient pas de profiter de ces sources de consolation. Cependant, de temps en temps, comme si on se fût rappelé tout à coup la cause funeste de cette réunion, les hommes poussaient de profonds gémissemens, tandis que les femmes, dont le nombre était assez considérable, remplissaient l'air de cris perçans.

Tel était le spectacle que présentait la cour extérieure du château de Coningsburgh lorsque Richard et sa suite y entrèrent. Le sénéchal s'y promenait gravement, et ne daignait faire attention aux groupes de condition inférieure, qui se succédaient perpétuellement, que pour maintenir une apparence d'ordre; mais il fut frappé de la bonne mine du monarque et d'Ivanhoe ; il lui semblait surtout que les traits du dernier lui étaient connus. D'ailleurs, l'arrivée de deux chevaliers aux funérailles d'un Saxon n'était pas ordinaire, et il regarda cette circonstance comme un honneur pour le défunt et pour sa famille. Cet important personnage, couvert de vêtemens noirs, et tenant en main un baguette blanche, marque de sa dignité, s'avança donc vers eux, non sans avoir quelque peine à fendre la foule, et les conduisit à la porte de la tour principale. Gurth et Wamba trouvèrent quelques connaissances dans la cour, et ne se permirent pas d'entrer plus avant, jusqu'à ce que leur présence fût requise.

note, où il prend aussi la peine de nous dire que la *rote* était une espèce de guitare dont les cordes obéissaient à une roue, etc.

CHAPITRE XLII.

> Ils suivaient à pas lents le corps de Marcello,
> Chantant dévotement des psaumes, des prières,
> Soupirant, et versant des larmes bien amères.
>
> *Ancienne comédie.*

La manière d'entrer dans la grande tour du château de Coningsburgh est toute particulière, et se ressent de la simplicité grossière du temps où cet édifice fut construit. Des marches aussi raides qu'étroites conduisent à une petite porte située du côté du midi, par où l'antiquaire curieux peut, ou du moins pouvait encore il y a quelques années, gagner un escalier pratiqué dans l'épaisseur du gros mur de la tour, et qui conduisait au troisième étage : car les deux premiers n'étaient que des donjons ou cachots, et ne recevaient ni air ni lumière, si ce n'est par une ouverture carrée, percée au troisième étage, d'où il paraît qu'on descendait au moyen d'une échelle. On montait au quatrième et dernier étage par des escaliers pratiqués dans les arcs-boutans extérieurs.

Le bon roi Richard et son fidèle Ivanhoe furent introduits dans la grande salle en rotonde qui compose la totalité du troisième étage. Le dernier se couvrait avec soin la figure de son manteau, afin de ne se faire connaître de son père que lorsque le roi lui en donnerait le signal.

Ils trouvèrent dans cet appartement, assis autour d'une grande table en bois de chêne, environ douze représentans des familles saxonnes les plus distinguées, tous vieillards ou du moins hommes mûrs ; car la plupart des jeunes gens, au grand déplaisir de leurs pères, avaient, comme Ivanhoe, rompu les barrières qui séparaient depuis un demi-siècle les Saxons vaincus des Normands vainqueurs. L'air grave et composé de ces vénérables personnages, leurs yeux baissés, leurs regards pleins de tristesse, formaient un contraste frappant avec l'orgie qu'on célébrait dans la cour extérieure. Leurs cheveux blancs, leurs longues barbes, leurs tuniques antiques et leurs grands manteaux noirs étaient parfaitement assortis au lieu dans lequel ils se trouvaient, et leur donnaient l'air d'une troupe d'anciens adorateurs de Woden, rappelés à la vie pour pleurer la décadence de leur gloire nationale.

Cedric, quoique sur le même rang que ses concitoyens, semblait remplir, d'un consentement commun, les fonctions de chef de cette assemblée. En voyant entrer Richard, qu'il ne connaissait que sous le nom de chevalier Noir ou du Cadenas, il se leva gravement, et le salua suivant l'usage des Saxons, en prononçant les mots *Waes hael* (votre santé), et en levant à la hauteur de sa tête un gobelet rempli de vin. Le roi, qui n'était point étranger aux coutumes de ses sujets anglais, prit une coupe que lui présenta l'échanson, et rendit à Cedric son salut, en lui disant : *Drinc hael* (je bois à la vôtre). Le même cérémonial fut observé à l'égard d'Ivanhoe, qui ne répondit que par une inclination de tête, de peur que son père ne reconnût sa voix.

Après cette formalité préliminaire, Cedric se leva de table, et, présentant la main à Richard, il le conduisit dans une espèce de petite chapelle pratiquée grossièrement dans un des arcs-boutans. Comme il ne s'y trouvait d'autre ouverture qu'une barbacane fort étroite, on y aurait été plongé dans de véritables ténèbres, si deux grosses torches n'y eussent répandu une lueur rougeâtre au milieu d'un nuage de fumée. A l'aide de cette lumière on apercevait un toit formé en voûte, des murs complètement nus, un autel grossièrement construit en pierre, et un crucifix de même matière.

Devant cet autel était une bière, à chaque côté de laquelle trois prêtres à genoux, un rosaire à la main, chantaient à demi-voix des hymnes et des psaumes, avec tous les signes extérieurs de la plus grande dévotion. C'étaient des moines du couvent de Saint-Edmond, situé dans le voisinage; et la mère du défunt avait fait une donation plus que libérale à cette communauté pour obtenir les prières de ses membres pour le repos de l'ame de son fils. Aussi tout le couvent, pour reconnaître sa générosité, s'était transporté en masse au château de Coningsburgh, à l'exception du frère sacristain, qui était boiteux. Les frères se relevaient d'heure en heure dans ce pieux service, et pendant que six d'entre eux priaient près du corps du défunt, les autres ne manquaient pas de prendre leur part du repas préparé dans la cour, comme aussi leur part des divertissemens. Les bons moines qui montaient cette pieuse garde avaient surtout grand soin de ne pas interrompre leurs chants un seul instant, de peur que Zernebock, l'ancien démon des Saxons, ne saisît ce moment pour faire sa proie du pauvre Athelstane. Ils n'étaient pas moins attentifs à empêcher qu'aucun laïque ne touchât au poêle qui couvrait la bière : c'était celui qui avait servi

aux funérailles de saint Edmond, et il aurait été profané par un pareil attouchement. Si tous ces soins pouvaient être de quelque utilité au défunt, il avait bien droit de les attendre des moines de Saint-Edmond, car indépendamment de cent marcs d'or que sa mère leur avait payés comptant pour la rançon de l'ame de son fils, elle avait annoncé, dès qu'elle avait appris sa mort, son intention de laisser, après son décès, tous ses biens à ce couvent pour assurer à perpétuité des prières pour son mari, pour son fils et pour elle-même.

Richard et Ivanhoe suivirent Cedric le Saxon dans cette chapelle funéraire, et, imitant leur guide, qui leur montra d'un air solennel la bière d'Athelstane, ils s'agenouillèrent, firent le signe de la croix, et prononcèrent une courte prière pour le repos de l'ame du défunt.

Après cet acte de piété et de charité, Cedric leur fit signe de le suivre, et, montant quelques marches d'un pas grave, il ouvrit sans bruit et avec précaution la porte d'un petit oratoire donnant dans la chapelle. C'était un petit appartement de huit pieds carrés, éclairé par deux barbacanes qui, recevant alors les derniers rayons du soleil couchant, leur firent voir une femme dont la figure pleine de dignité offrait encore des traces de la beauté majestueuse qui l'avait distinguée quelque trente ans auparavant. Sa longue robe de deuil et son voile flottant de crêpe noir relevaient la blancheur de la peau et la beauté de ses cheveux, dont le temps avait respecté la couleur d'or. Sa physionomie annonçait un profond chagrin, mais uni à la résignation aux volontés du ciel. Devant elle était une table de pierre sur laquelle on voyait un crucifix en ivoire et un missel dont les marges étaient richement enluminées, et qui se fermait avec des agrafes d'argent.

— Noble Edith, dit Cedric après un instant de silence, comme s'il eût voulu donner à Richard et à Ivanhoe le temps de considérer la maîtresse du château, voici de dignes étrangers qui viennent honorer de leur présence les obsèques de votre malheureux fils, et prendre part à nos chagrins. Celui-ci, ajouta-t-il en lui montrant le roi, est le brave chevalier dont je vous ai parlé, et qui a combattu si vaillamment pour la délivrance de celui que nous pleurons.

— Je le prie de recevoir tous mes remerciemens, répondit Edith, quoiqu'il ait plu à Dieu que sa bravoure ne pût être utile à ma maison. Je le remercie aussi, de même que son compagnon, de la

courtoisie qui les a amenés ici pour voir la veuve d'Adeling, la mère d'Athelstane, dans un moment de deuil et de profonde affliction. En les confiant à vos soins, mon digne parent, je suis persuadée que tous les devoirs de l'hospitalité seront remplis à leur égard.

Les deux chevaliers saluèrent la mère affligée, et se retirèrent avec leur guide.

Cedric les fit monter, par un escalier tournant, dans un autre appartement situé au-dessus de la chapelle, et de même grandeur. Avant que la porte en fût ouverte, ils entendirent un chant lent et mélancolique. C'était une hymne que lady Rowena et trois autres jeunes filles de noble lignage saxon chantaient en l'honneur du défunt et pour le repos de son ame. On n'en a conservé que les strophes suivantes:

L'homme est fils de la Terre,
Tout mortel à son tour
Redeviendra poussière;
Et les vers de la bière
Réclament chaque jour
L'homme, fils de la Terre.

Mais où se rend son ame?
Par des chemins secrets
Au séjour des regrets.
C'est là que dans la flamme
S'effacent à jamais
Les souillures de l'ame.

De la Vierge Marie
Invoquons la faveur!
Par sa grâce infinie,
De ce lieu de douleur
Une prière amie
Délivre le pécheur.

Ils attendirent la fin de cette hymne funèbre pour entrer dans l'appartement, et Cedric en ayant ouvert la porte, ils se trouvèrent en présence d'une vingtaine de jeunes Saxonnes, toutes de familles distinguées, dont les unes travaillaient à broder, aussi bien que le permettaient leur goût et leur talent, un grand poêle de soie destiné à couvrir la bière d'Athelstane, et les autres, choisissant des fleurs dans des paniers placés devant elles, en formaient des guirlandes de deuil pour elles et pour leurs compagnes. Si l'extérieur de toutes ces jeunes filles n'annonçait pas une bien vive affliction, elles se conduisaient au moins d'après les règles du décorum. Cependant un sourire indiscret, un mot lâché un peu trop haut atti-

rait de temps en temps à quelqu'une d'entre elles une réprimande de la part de quelques matrones plus graves qui présidaient à cette réunion ; et l'on pouvait en remarquer plusieurs qui semblaient mettre plus d'attention à examiner si leurs guirlandes de deuil leur siéraient bien, qu'à réfléchir sur la triste cérémonie qui les rassemblait. S'il faut même avouer la vérité tout entière, nous conviendrons que l'arrivée des deux chevaliers étrangers causa bien des distractions à ces belles Saxonnes, donna lieu à plus d'un chuchotement, et fit jeter sur eux plus d'un regard à la dérobée. Lady Rowena seule, trop fière pour être vaine, salua les étrangers d'un air grave, mais gracieux. Sa physionomie portait l'empreinte d'une dignité sérieuse plutôt que d'un abattement mélancolique ; et si elle éprouvait quelque affliction, peut-être l'incertitude où elle était sur le destin d'Ivanhoe y avait-elle autant de part que le décès d'Athelstane.

Cedric, qui, comme le lecteur a pu s'en apercevoir, n'était pas toujours très clairvoyant, crut lire sur la figure de sa pupille un chagrin plus profond que sur celles de ses jeunes compagnes, et il jugea convenable d'en expliquer la cause aux deux étrangers, en leur disant que lady Rowena devait épouser le noble Athelstane. On peut douter si cette confidence augmenta beaucoup les dispositions de Wilfrid à prendre part à l'affliction générale.

Après avoir ainsi conduit ses deux hôtes dans les différens appartemens où l'on s'occupait des funérailles du défunt, Cedric les fit entrer dans une salle destinée, à ce qu'il leur dit, aux personnes de distinction qui assisteraient aux obsèques, et qui, n'ayant eu que de légères liaisons avec le noble Athelstane, ne pouvaient naturellement se livrer au profond chagrin qu'inspirait sa perte à ceux qui lui étaient attachés par les liens du sang ou de l'amitié. Il les assura qu'on aurait soin de pourvoir à tous leurs besoins, et il était sur le point de se retirer quand le roi l'arrêta.

— Noble Cedric, lui dit-il en lui prenant la main, je désire vous rappeler que, lorsque nous nous séparâmes, il n'y a pas long-temps, vous me promîtes de m'octroyer un don en reconnaissance du service que je vous avais rendu. Je viens le réclamer.

— Il est octroyé d'avance, noble chevalier, répondit Cedric. Cependant, dans un si triste moment...

— J'y ai pensé aussi ; mais le temps est précieux. Le moment, d'ailleurs, n'est peut-être pas si mal choisi. En fermant la tombe

du noble Athelstane, nous devrions y déposer aussi certains préjugés, certaines opinions qui...

— Sire chevalier au cadenas, dit Cedric en l'interrompant, je me flatte que le don que vous avez à me demander n'a que vous pour objet. Quant à ce qui regarde mes opinions, ce que vous nommez mes préjugés, il me paraîtrait fort étrange qu'un inconnu s'en occupât.

— Aussi ne veux-je m'en occuper qu'autant que vous conviendrez que j'ai intérêt à le faire. Jusqu'à présent vous ne m'avez connu que sous le nom du chevalier Noir, du chevalier au cadenas, sachez maintenant que celui qui est devant vous est Richard Plantagenet.

— Richard d'Anjou! s'écria Cedric en reculant de surprise.

— Non, noble Cedric: Richard d'Angleterre, Richard dont le plus cher intérêt, le plus ardent désir, est de voir tous ses enfans unis ensemble sans distinction de race. Eh bien! digne thane, ton genou ne pliera-t-il pas devant ton roi?

— Jamais il n'a fléchi devant le sang normand, répondit Cedric.

— Eh bien! réserve ton hommage jusqu'à ce que j'aie prouvé que j'en suis digne, en protégeant également Saxons et Normands.

— Prince, s'écria Cedric, j'ai toujours rendu justice à votre vaillance et à votre mérite. Je sais même que vous avez des droits à la couronne d'Angleterre, comme issu du sang de Mathilde, nièce d'Edgar Atheling et fille de Malcolm d'Ecosse. Mais quoique Mathilde fût du sang royal saxon, elle n'était pas héritière du trône.

— Je ne veux pas discuter mes titres avec vous, noble thane; mais jetez les yeux autour de vous, et j'oserai vous demander quel compétiteur vous trouverez à m'opposer.

— Et êtes-vous donc venu ici, prince, pour me rappeler la ruine et la destruction de la race de nos maîtres légitimes; pour me dire qu'elle est éteinte, quand la tombe du dernier de ses rejetons n'est pas encore fermée? (Sa figure s'animait en parlant ainsi.) C'est un acte d'audace, ajouta-t-il, et de témérité.

— Non, de par la sainte croix! c'en est un de justice. J'ai agi ainsi par suite de la franche confiance que les hommes braves doivent toujours s'accorder mutuellement.

— Vous avez raison, roi d'Angleterre, car je dois reconnaître que vous en resterez le roi, en dépit de ma faible opposition. Je n'aurais qu'un moyen de vous en empêcher; vous m'avez mis à

même de l'employer; vous m'avez exposé à une forte tentation : l'honneur ne me permet pas d'y céder.

— Maintenant, parlons du don que j'ai à vous demander et que je ne vous demanderai pas avec moins de confiance, quoique vous contestiez la légitimité de ma souveraineté. Je requiers de vous, comme homme de parole, et sous peine d'être tenu infidèle, *nidering*[1], de rendre votre affection paternelle au brave chevalier Wilfrid d'Ivanhoe votre fils. Vous conviendrez que j'ai un intérêt direct à cette réconciliation, le bonheur de mon ami, et le désir d'éteindre tout sujet de division entre mes sujets.

— Et c'est lui qui vous accompagne? dit Cedric d'un ton ému.

— Mon père! mon père! s'écria Ivanhoe en se découvrant le visage et en se jetant à ses pieds, accordez-moi mon pardon.

— Je te l'accorde, mon fils, répondit Cedric en le relevant. Le fils d'Hereward est esclave de sa parole, même quand il l'a donnée à un Normand. Mais prends le costume de tes ancêtres : point d'habits courts, de hautes plumes ni de souliers pointus dans ma maison. Celui qui veut être le fils de Cedric le Saxon doit se montrer digne des Saxons ses ancêtres... Tu veux parler, mais je sais d'avance ce que tu as à me dire. Lady Rowena doit porter deux ans le deuil de celui qui était destiné à être son époux. Tous nos aïeux saxons nous désavoueraient, si elle songeait avant ce terme à donner un successeur à celui qui, par sa naissance, était seul digne de sa main. L'ombre d'Athelstane sortirait de son tombeau pour nous défendre de déshonorer sa mémoire.

Ces derniers mots parurent avoir conjuré un spectre. A peine Cedric les avait-il prononcés, que la porte de la chambre s'ouvrit, et qu'on vit entrer Athelstane, couvert d'un linceul, pâle, les yeux hagards, et semblant effectivement une ombre sortie du tombeau[2].

Cette apparition imprévue produisit plus que de la surprise sur les trois spectateurs. Cedric recula de terreur jusqu'à ce que le mur l'arrêtât, et, s'y appuyant comme s'il eût été hors d'état de se soutenir, il avait les yeux fixés sur la figure de son ami, et semblait dans l'impossibilité de fermer la bouche. Ivanhoe fit un signe de croix, répétant quelques prières en saxon, en latin ou en fran-

1. Infame.

2. La résurrection d'Athelstane a été très critiquée, comme une rupture trop ouverte avec la vraisemblance, même dans un ouvrage purement imaginaire; c'est un *tour de force* auquel l'auteur s'est vu forcé de recourir par les vives supplications de son éditeur, qui est aussi son ami, et que la mort du Saxon rendait inconsolable.

çais-normand, comme elles se présentaient à sa mémoire, tandis que Richard s'écriait en latin : *Benedicite!* et jurait en français : *Mort de ma vie!*

Cependant on entendit un bruit affreux dans le château, et les cris parvinrent jusque dans la chambre où venait d'entrer le spectre : — Saisissez ces coquins de moines! jetez-les dans le cachot! Précipitez-les du haut des murailles!

— Au nom du Dieu vivant, dit Cedric s'adressant à ce qui lui semblait l'ombre de son défunt ami, si tu es un homme, parle : si tu es un esprit, parle encore, et apprends-moi pourquoi tu as quitté le séjour des morts, et si je puis faire quelque chose pour le repos de ton ame... Mort ou vivant, noble Athelstane, parle à Cedric!

— C'est bien mon intention, répondit le spectre avec un grand sang-froid ; mais je suis hors d'haleine, et vous ne me laissez pas le temps de respirer.... Si je suis vivant? Sans doute je le suis, c'est-à-dire autant qu'on peut l'être après avoir vécu de pain et d'eau pendant trois jours, qui m'ont paru trois siècles...... Oui, de pain et d'eau! Par le ciel et par tous les saints qui s'y trouvent, nulle autre nourriture n'a passé par mon gosier pendant trois grands jours, et c'est par un coup de la Providence que je suis ici pour vous le dire.

— Comment, noble Athelstane, dit Richard, je vous ai vu moi-même renversé par le templier dans la cour de Torquilstone; et Wamba, qui n'était pas loin de vous, nous a dit que vous aviez eu la tête fendue jusqu'aux dents.

— Eh bien! sire chevalier, vous avez mal vu, et Wamba en a menti. Dieu merci, mes dents sont en bon état, et je vous le prouverai tout à l'heure en soupant..... Au surplus, ce n'est pas la faute du templier : le coup était bien assené ; mais son arme lui tourna dans la main, de manière que je ne reçus qu'un coup du plat de la lame. Si j'avais eu mon casque, je n'y aurais pas plus fait attention qu'à une plume, et je lui aurais riposté de manière à lui ôter l'appétit ; mais n'ayant sur la tête qu'un bonnet de soie, je tombai étourdi et sans connaissance, quoique je n'eusse reçu aucune blessure. Enfin je ne retrouvai l'usage de mes sens que pour me voir dans un cercueil....., dans un cercueil découvert par bonheur, devant l'autel de l'église du couvent de Saint-Edmond. J'éternuai plusieurs fois, je criai, et j'allais me lever quand l'abbé et le sacristain, effrayés du bruit que je faisais, accoururent à moi, surpris et peu contens sans doute de voir vivant un homme dont ils

espéraient être les héritiers. Je leur demandai du vin : on m'en donna, après m'avoir fait attendre assez long-temps, à ce qu'il me parut ; mais on y avait sans doute mêlé quelque maudite drogue, car à peine l'eus-je bu que je m'endormis, et, quand je m'éveillai, je me sentis les pieds et les poings si bien liés, que les membres m'en font encore mal quand j'y pense. J'étais dans une obscurité profonde, dans un cachot humide, les oubliettes de ce maudit couvent probablement. Je cherchais quelle pouvait être la cause de tout ce qui m'arrivait, quand la porte de mon donjon cria sur ses gonds, et deux coquins de moines entrèrent. Ils voulaient me persuader que j'étais en purgatoire..... C'était bien en enfer !..... Mais j'avais reconnu la voix du gros abbé. Saint Jérémie ! il me parlait d'un autre ton quand il me priait à ma table de lui servir une seconde tranche de filet de chevreuil ! Le scélérat avait dîné avec moi tous les jours depuis Noël dernier jusqu'aux Rois !

— Patience, noble Athelstane, dit Richard, reprenez haleine ; contez-nous votre histoire à loisir. Sur mon honneur ! elle est aussi merveilleuse qu'un roman.

— Oui ; mais, par la croix de Bromeholm, elle n'est que trop véritable. Un pain d'orge et une cruche d'eau, voilà ce qu'ils me laissèrent, les traîtres ! eux que mon père et moi avions enrichis, quand ils n'avaient d'autres ressources que d'aller cajoler de pauvres serfs pour en obtenir quelques tranches de lard et quelques mesures de grain en échange de leurs prières ! Du pain d'orge et de l'eau à un bienfaiteur tel que je l'avais été pour eux ! Mais je les enfumerai dans leur tanière, dussé-je être excommunié !

— Mais, au nom de la sainte Vierge, noble Athelstane, dit Cedric en serrant la main de son ami, comment avez-vous échappé à ce péril imminent ? Leurs cœurs se sont-ils laissé toucher de compassion ?

— Leurs cœurs ! répéta Athelstane ; les rochers se laissent-ils fondre par le soleil ? J'y serais encore sans un mouvement extraordinaire qui a eu lieu au couvent ce matin, parce que, comme je viens de l'apprendre, les moines voulaient venir ici dévorer le festin de mes funérailles, tandis qu'ils savaient fort bien où ils m'avaient enterré tout vivant. J'entendis leurs cloches et leurs psaumes, ne me doutant guère qu'ils étaient occupés à prier pour l'ame de celui qu'ils faisaient mourir de faim. Ils partirent, et je restai long-temps sans qu'on m'apportât ma triste pitance. Rien de

moins étonnant. Le sacristain goutteux songeait à ses affaires, au lieu de s'occuper des miennes. Il arriva enfin d'un pas chancelant, et je sentis, lorsqu'il entra, une odeur de vin et d'épices qui me réjouit le cœur. La bonne chère l'avait attendri, car, au lieu de mon pain d'orge, il me laissa une bonne tranche de pâté, et un flacon de vin remplaça la cruche d'eau. Je bus, je mangeai, je repris des forces et du courage, et une faible lueur qui venait par la porte me fit voir qu'elle était entr'ouverte. Le sacristain en avait fermé le double tour, et avait poussé les verroux avec grand soin; mais l'état de sa tête ne lui avait pas permis de s'apercevoir qu'il n'en avait pas rejoint les deux battans et que le pêne était resté en dehors de la gâche. La clarté et le vin inspirèrent mon industrie. J'avais une chaîne passée autour du corps, et dont le bout était scellé dans la muraille; mais le fer même ne pouvait exister dans ce maudit caveau; la rouille le dévorait, et après quelques efforts je parvins à briser ma chaîne.

— Noble Athelstane, dit Richard, avant de continuer cette histoire lamentable, ne feriez-vous pas bien de prendre quelques rafraîchissemens?

— Bons ou mauvais, j'ai déjà fait cinq repas aujourd'hui. Cependant une tranche de ce jambon, qui paraît succulent, ne me nuirait pas, et si vous voulez me faire raison.....

En parlant ainsi, il s'approcha d'une table qui était dressée dans cette salle, et couverte de toutes sortes de rafraîchissemens. Il remplit une coupe de vin, et Cedric ainsi que les deux chevaliers, en ayant fait autant, burent à la résurrection de leur hôte, qui continua ensuite son histoire. Le nombre de ses auditeurs était alors considérablement augmenté. Edith, au comble de la joie, ayant donné dans le château les ordres que rendait nécessaires la réapparition de son fils, était venue rejoindre le mort-vivant dans le salon destiné aux étrangers, et elle y avait été suivie par tous ceux qui avaient pu y trouver place, tandis que la foule, pressée sur l'escalier, recevait de ceux qui étaient le plus près de la porte une édition fautive de cette histoire, qui, passant de bouche en bouche, et se chargeant à chaque marche de nouveaux détails exagérés, arriva dans la cour tout-à-fait méconnaissable.

— Ma chaîne s'étant rompue près du mur, continua Athelstane, j'en traînai le bout après moi, en montant l'escalier aussi lestement que pouvait le faire un homme affaibli par trois jours de jeûne

au pain et à l'eau, et j'arrivai dans une chambre où je trouvai le digne sacristain attablé[1] avec un gros frère, en froc et en capuchon, à larges épaules, un peu plus qu'entre deux vins, et qui ressemblait plutôt à un voleur qu'à un moine. Le linceul que j'avais gardé, et le bruit des chaînes qui me formaient une espèce de queue, me firent sans doute paraître comme un habitant de l'autre monde, car le frère étranger me regarda, la bouche et les yeux ouverts, en faisant un signe de croix. Mais quand il me vit renverser le sacristain d'un grand coup de poing, il m'alongea un coup d'un gros bâton noueux qui était près de lui.

— C'était peut-être notre frère Tuck, dit Richard à Ivanhoe.

— Que ce soit le diable ou un moine, peu m'importe! Heureusement il manqua son coup. Je me jetai sur son bâton, mais il ne jugea pas à propos de m'en disputer la possession, et monta les escaliers quatre à quatre, sans doute pour sortir du couvent. Au lieu de m'amuser à le poursuivre, je m'emparai d'un trousseau de clefs que le sacristain portait à son côté, et, en ayant trouvé une qui ouvrait le cadenas de ma chaîne, je me hâtai de m'en débarrasser. J'avais quelque envie de briser le crâne du coquin avec le trousseau de clefs; mais le souvenir de la tranche de pâté et du flacon de vin dont il m'avait gratifié me toucha le cœur et lui sauva la vie. Je bus à la hâte quelques verres de vin, et, le laissant étendu sur le plancher, je courus à l'écurie, où je trouvai mon palefroi, que le scélérat d'abbé destinait sans doute à l'honneur de lui servir de monture. Je partis sur-le-champ, et galopai sur la route de Coningsburgh, chacun prenant la fuite à mon aspect, et me regardant comme un spectre; car, craignant d'être reconnu et de retomber entre les mains de ces chiens de moines, je m'étais soigneusement enveloppé de mon linceul. Enfin je crois que je n'aurais pas pu entrer dans mon propre château, si l'on ne m'avait pris pour le compagnon d'un jongleur qui cherche à égayer les gens assemblés pour pleurer à mes funérailles, et si l'on n'eût cru que le costume que je portais était nécessaire pour jouer un rôle dans une de ces farces. Enfin je parvins à m'introduire ici presque furtivement, et avant de vous chercher, mon noble ami, dit-il à Cedric, je n'ai eu que le temps d'embrasser ma mère et de manger un morceau.

— Et vous m'avez trouvé, dit Cedric, prêt à reprendre nos glorieux projets, prêt à tout oser pour l'honneur et la liberté. Dès

[1]. Le texte porte : *holding a devil's mass*, *disant la messe du diable*, faisant une orgie.

demain il faut travailler à délivrer d'esclavage la race saxonne.

— Ne me parlez de délivrer personne ; c'est bien assez que je me sois délivré moi-même. Mon glorieux projet à moi, c'est de punir ce coquin d'abbé. Je le ferai pendre au haut de la tour de Coninsburgh, avec sa chape et son étole ; et s'il est trop gros pour passer par l'escalier, je le ferai hisser en dehors à l'aide d'une corde et d'une poulie.

— Mais, mon fils, dit Edith, faites attention à son saint caractère.

— Mais, ma mère, répondit Athelstane, faites attention à mes trois jours de jeûne. Ils périront tous jusqu'au dernier. Front-de-Bœuf n'avait pas si bien mérité d'être brûlé tout vivant. Il tenait bonne table pour ses prisonniers ; seulement son cuisinier avait mis trop d'ail dans son dernier ragoût. Mais ces hypocrites, ces ingrats, ces coquins, qui m'avaient si souvent cajolé à ma table !... du pain et de l'eau ! Par l'ame d'Hengist, ils périront !

— Mais le pape, mon noble ami ? dit Cedric...

— Mais le diable ! mon noble ami, réplique vivement Athelstane : je vous dis qu'ils périront, et l'on n'en parlera plus. Quand ce seraient les plus saints moines du monde, le monde n'en ira pas moins bien sans eux.

— Fi ! noble Athelstane, dit Cedric, oubliez ces misérables, quand une si belle carrière de gloire s'ouvre devant vous ; et profitez de l'occasion qui a rassemblé ici tous les principaux chefs saxons. Dites à ce prince normand, à Richard d'Anjou, que, tout Cœur-de-Lion qu'il est, il ne conservera pas la couronne d'Alfred sans qu'on la lui dispute, quand il existe un descendant mâle du saint roi confesseur.

— Quoi ! s'écria Athelstane, ce chevalier est-il le noble roi Richard ?

— Richard Plantagenet, dit Cedric ; mais je n'ai pas besoin de vous dire qu'il s'est rendu ici librement et avec confiance, et que par conséquent nous ne devons ni lui faire injure ni le retenir prisonnier. Vous savez ce que vous devez à votre hôte.

— Oui, par ma foi, dit Athelstane ; et je sais aussi ce que je dois à mon roi : et me voici, ajouta-t-il en fléchissant le genou devant Richard, prêt à lui rendre foi et hommage.

— Mon fils, s'écria Edith, pense au sang royal qui coule dans tes veines !

— Prince dégénéré, dit Cedric, pense à la liberté de l'Angleterre.

— Ma mère et mon ami, répondit Athelstane en se relevant, trève d'exhortations. Le pain et l'eau dans un cachot nourrissent mal l'ambition. Je sors du tombeau plus sage que je n'y étais descendu. La moitié de ces folies m'étaient soufflées dans l'oreille par ce coquin d'abbé Wolfram, et vous pouvez juger si c'est un conseiller à écouter. Depuis qu'on m'a mis ces billevesées dans la tête, on m'a fait courir de château en château, par voies et par chemins, et je n'y ai gagné que de la fatigue, des coups, des indigestions, des emprisonnemens et trois jours d'abstinence, et tout cela pourquoi? — pour des projets ne tendant à rien moins qu'à faire périr quelques milliers d'hommes qui mangent en ce moment leur souper bien tranquillement. J'y renonce à jamais. Je ne veux être roi que dans mes domaines, et mon premier acte de souveraineté sera de faire pendre ce scélérat d'abbé.

— Et ma pupille, lady Rowena, j'espère que vous n'avez pas intention de l'abandonner?

— Soyons de bonne foi, mon bon père Cedric, et soyez raisonnable. Lady Rowena aime mieux le petit doigt du gant de votre fils Ivanhoe que toute ma personne. La voilà pour en convenir. Ne rougissez pas, ma belle parente : il n'y a pas de honte à préférer un chevalier courtisan à un franklin campagnard. Mais ne riez pas non plus, lady Rowena : un linceul et un visage amaigri par le jeûne ne doivent pas inspirer la gaieté. Au surplus, si vous voulez rire, je vais vous en donner un meilleur sujet. Donnez-moi votre main, ou, pour mieux dire, prêtez-la-moi, car je ne vous la demande qu'à titre d'amitié. Bien! Maintenant, Wilfrid, approchez : je renonce en votre faveur...... Eh bien! où est Wilfrid? A moins que je n'aie la berlue, par suite du jeûne auquel j'ai été condamné, je jurerais qu'il était là il n'y a qu'un instant.

On le chercha, on l'appela partout, mais inutilement; il avait disparu. On apprit pourtant qu'un juif avait demandé à lui parler, et qu'après une très courte conférence avec lui Ivanhoe était monté à cheval, suivi de Gurth, et avait quitté le château.

— Belle lady Rowena, dit Athelstane, si je pouvais croire que le brusque départ d'Ivanhoe ne fût pas occasioné par les plus puissans motifs, je reprendrais moi-même les droits.....

Mais, comme il avait lâché sa main en apprenant la disparition d'Ivanhoe, lady Rowena, qui trouvait sa situation extrêmement embarrassante, avait saisi cette occasion pour sortir de l'appartement.

— Certainement, dit Athelstane, on a raison de dire que, de tous les animaux, la femme est l'être à qui il faut le moins se fier; j'en excepte pourtant les abbés et les moines. Je veux être un païen si je ne m'attendais pas qu'elle me remercierait, qu'elle m'embrasserait même. Il faut que ce maudit linceul soit ensorcelé : tout le monde semble me fuir! Noble roi Richard, c'est donc à vous que je m'adresse, vous offrant de nouveau la foi et l'hommage que comme votre fidèle sujet......

Mais le roi Richard avait aussi disparu, et personne ne savait où il était allé. Enfin on apprit de Wamba qu'il était descendu dans la cour, avait appelé le juif qui avait parlé à Ivanhoe, et qu'après deux minutes d'entretien, il avait pris son cheval, avait forcé le juif à monter sur un autre, et était parti avec lui, dit Wamba, d'un train qui faisait qu'il ne donnerait pas un sou de la peau du vieux juif.

— Sur mon ame! s'écria Athelstane, il est évident que Zernebock a pris possession de mon château pendant mon absence! Je reviens couvert d'un linceul, gage de la victoire que j'ai remportée sur le tombeau, et tous ceux à qui j'adresse la parole semblent s'évanouir en entendant le son de ma voix. Je n'ose plus parler à personne. Je me contente donc d'inviter ceux de mes amis qui ne sont pas encore disparus à me suivre dans la salle du banquet. J'espère qu'il sera digne d'avoir été préparé pour les funérailles d'un noble Saxon qui en mangera volontiers sa part. Mais dépêchons-nous, car qui sait si le diable n'emporterait pas aussi le souper?

CHAPITRE XLIII.

Que les forfaits nombreux dont Monbray fut coupable
Chargent son palefroi d'un poids insupportable,
Et que d'un tel fardeau ce coursier révolté
Renverse dans l'arène un monstre détesté.

SHAKSPEARE. *Richard II.*

Il faut maintenant que nos lecteurs se transportent de nouveau à Templestowe, ou, pour mieux dire, à l'extérieur du château, dans la plaine de Saint-Georges. C'est là que devait avoir lieu le combat judiciaire qui allait décider du sort de l'infortunée Rebecca.

Tous les environs étaient en mouvement, et de toutes parts on accourait à ce spectacle, comme s'il eût été question d'une fête villageoise ou d'une foire. Au surplus, quoiqu'on fût alors habitué à voir de vaillans chevaliers périr par les mains les uns des autres, soit dans des rencontres, soit dans les tournois, l'espèce de plaisir inhumain que l'homme trouve à repaître ses yeux de scènes sanglantes n'est pas un reproche particulier à faire à ces siècles d'ignorance, puisque, même de nos jours, dans un temps où l'on connaît mieux les lois morales et les droits de l'humanité, un combat de boxeurs, une assemblée de réformateurs radicaux, ou une exécution, rassemblent, à leurs propres périls, une foule de spectateurs qui, sans prendre aucun intérêt à l'évènement en lui-même, y vont uniquement pour voir comment les choses se passeront, ou si les héros du jour sont, comme le disent dans leur langage héroïque les tailleurs en révolte, des cailloux ou des tas de fumier.

Une multitude de curieux était stationnée dans le voisinage de la porte de la commanderie, pour en voir sortir le cortége, et une foule encore plus grande était réunie près des lices de Saint-Georges, où devait se passer cette sanglante tragédie. C'était un enclos adjacent, formant un parallélogramme, qu'on avait nivelé avec soin, et qui servait aux exercices militaires des templiers : ce terrain était entouré de palissades : et, comme ces chevaliers n'étaient pas fâchés d'avoir des spectateurs de leurs faits d'armes ; ils avaient fait construire tout autour de l'enclos de vastes galeries en amphithéâtre, qui pouvaient contenir un nombre immense de curieux.

A l'extrémité de cette enceinte, du côté de l'est, on avait placé un trône pour le grand-maître, et des siéges pour les commandeurs et les chevaliers. Au-dessus du trône flottait l'étendard sacré, nommé *le Beauséant*, qui était l'enseigne de l'ordre, comme son nom en était le cri de ralliement.

A l'autre extrémité s'élevait un bûcher, au milieu duquel on voyait un poteau auquel étaient suspendues des chaînes en fer pour y attacher la victime qu'on devait immoler. Debout, près du bûcher, étaient quatre esclaves noirs, dont la couleur et les traits africains, alors presque inconnus en Angleterre, frappaient de terreur la populace, qui semblaient les regarder comme des démons prêts à rentrer dans leur élément. Ces quatre hommes restaient dans un état d'immobilité parfaite, si ce n'est quand un cinquième, de même couleur, qui paraissait leur chef, leur donnait

quelques ordres pour l'arrangement du bûcher. Ils ne jetaient pas les yeux sur le peuple qui les entourait, semblaient ignorer qu'ils eussent des spectateurs, et ne pensaient qu'à s'acquitter de leur horrible devoir. Quand ils se parlaient les uns aux autres, qu'ils ouvraient leurs grosses lèvres, et laissaient voir leurs dents étincelantes de blancheur, comme s'ils avaient souri d'avance à l'idée de la tragédie dans laquelle ils allaient jouer un rôle, les paysans effrayés pouvaient à peine s'empêcher de croire que ces hommes extraordinaires ne fussent les esprits infernaux avec lesquels avait eu commerce la sorcière qu'on allait voir paraître, et qui se disposaient à commencer son châtiment dans l'autre monde aussitôt qu'elle aurait subi celui qui l'attendait dans celui-ci. Le pouvoir du diable était le sujet général de toutes les conversations, et il n'aurait pu raisonnablement se plaindre qu'on lui en attribuât trop peu.

— Père Dennet, dit un jeune paysan à un autre plus avancé en âge, n'avez-vous pas entendu dire que le diable a emporté, en corps et en ame, le grand thane saxon, Athelstane de Coningsburgh?

— Oui, oui, répondit Dennet; mais, par la grâce de Dieu et de saint Dunstan, il a été obligé de le rapporter.

— Que voulez-vous dire? leur demanda un jeune homme en casaque verte brodée en or, et dont on reconnaissait la profession en le voyant suivi d'un gaillard robuste qui portait une harpe. Ce nouvel interlocuteur semblait au-dessus des ménestrels ambulans; car, indépendamment de la broderie qui ornait ses vêtemens, il portait au cou une chaîne d'argent à laquelle était attaché le *wrest* ou clé dont il se servait pour accorder sa harpe. Une plaque d'argent était attachée à son bras droit; mais, au lieu d'y voir la devise de quelque baron à la famille duquel il aurait pu appartenir, on y lisait seulement le mot SHERWOOD. — Que voulez-vous dire? demanda-t-il aux deux paysans en se mêlant à leur conversation; je suis venu chercher ici un sujet de ballade, mais, par Notre-Dame! je ne serais pas fâché d'en trouver deux.

— Il est bien connu, dit Dennet, que quatre semaines après la mort d'Athelstane de Coningsburgh.....

— Comment, quatre semaines! s'écria le ménestrel: cela est impossible; je l'ai vu bien portant à la passe d'armes d'Ashby, il n'y a que quelques jours.

— Cela n'empêche pas qu'il ne soit mort, ou disparu du monde, dit le jeune paysan; car j'ai entendu les moines de Saint-Edmond chanter pour lui l'office des morts; il y a eu, comme de raison,

un superbe festin de funérailles au château de Coningsburgh, et je n'aurais pas manqué d'y aller, sans Mabel Parkins, qui.....

— Oui, oui, Athelstane est bien mort, dit Dennet en secouant la tête, et c'est un grand malheur, car voilà l'ancien sang saxon...

— Mais votre histoire, votre histoire! s'écria le ménestrel d'un ton d'impatience.

— Oui, oui, contez-nous cette histoire, dit un gros frère appuyé sur un bâton qui, tenant le milieu entre un bourdon de pèlerin et une massue, servait probablement dans l'occasion pour ces deux usages. Tirez droit au but, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Eh bien! s'il plaît à Votre Révérence, dit Dennet, un ivrogne de moine est venu rendre une visite au sacristain de Saint-Edmond.....

— Il ne plaît pas à ma Révérence qu'il existe un animal tel qu'un moine ivrogne; et, si par hasard il s'en trouvait quelqu'un, ce ne serait pas à un laïque à en parler ainsi. Apprends à être honnête. Tu dois supposer que ce saint homme était tellement absorbé dans ses méditations, que ses yeux voyaient double, et que ses jambes chancelaient, exactement comme s'il avait trop bu de vin nouveau. Cela peut arriver, je le sais par expérience.

— Eh bien donc! reprit Dennet, un saint homme était venu rendre visite au frère sacristain..... Ce saint homme est pourtant un prêtre de contrebande qui tue la moitié des daims qui sont volés dans la forêt, qui aime mieux entendre le glouglou d'un flacon que la cloche des matines, et qui préfère une tranche de jambon à son bréviaire; du reste, bon vivant, joyeux compagnon, et ne le cédant à personne, dans tout le comté d'York, pour tirer de l'arc, manier la pertuisane et danser une ronde.

— Cette dernière phrase, Dennet, lui dit le ménestrel à demi-voix, t'a sauvé une ou deux côtes.

— Oh! oh! je ne crains rien. Je ne suis plus jeune; mais j'ai encore de bons bras, et quand je me suis battu à Duncaster pour la cloche et le bélier.....

— Mais l'histoire, répéta le ménestrel, l'histoire!

— Eh bien! l'histoire, c'est qu'Athelstane de Coningsburgh a été enterré à Saint-Edmond.

— C'est un mensonge, s'écria le frère, un gros mensonge! Je l'ai vu, moi-même, transporter à son château de Coningsburgh.

— Eh bien! si vous savez l'histoire, contez-la vous-même, dit

Dennet d'un ton d'humeur. Cependant son compagnon et le ménestrel parvinrent, à force d'instances, à le déterminer à la continuer. Ces deux frères, qui n'étaient point ivres, dit-il, puisque cela déplaît au révérend, avaient passé une bonne partie de la journée à boire de l'ale, du vin, je ne sais quoi, quand tout à coup ils entendirent des gémissemens, un grand bruit de chaînes, et ils virent entrer le spectre d'Athelstane, qui leur dit d'une voix de tonnerre : — Mauvais bergers.....

— Cela est faux! s'écria le frère, il n'a pas dit une seule parole.

— Ah! ah! frère Tuck, dit le ménestrel en le tirant à part, tu laisses donc prendre le lièvre au gîte? tu t'es vendu toi-même.

— Je te dis, Allan-a-Dale, dit l'ermite de Copmanhurst, que j'ai vu, vu de mes propres yeux, le spectre d'Athelstane, aussi distinctement que tu as jamais vu un homme vivant. Il était couvert d'un linceul, il répandait une odeur de sépulcre. Un tonneau de malvoisie ne l'effacerait pas de ma mémoire.

— A d'autres, frère Tuck, à d'autres. Ce n'est pas avec moi qu'il faut t'amuser à plaisanter ainsi.

— Je te dis que je lui ai alongé un coup de bâton bien appliqué, bien ajusté, qui aurait fendu la tête à un bœuf, et le bâton lui a passé à travers le corps comme si c'eût été une colonne de fumée.

— Par saint Hubert! c'est une histoire merveilleuse, et je veux en faire une ballade sur l'air : *Le chagrin vint affliger le vieux moine* [1].

— Tu peux rire tant que tu voudras; mais, si tu fais une ballade sur ce sujet, je consens qu'un esprit ou que le diable lui-même m'emporte si je la chante jamais. Non! non! j'ai sur-le-champ formé la résolution de faire une bonne œuvre; et c'est pour cela que je viens voir brûler une sorcière, ou le jugement de Dieu dans un combat.

Tandis qu'ils parlaient ainsi, la grosse cloche de l'église de Saint-Michel de Templestowe, vénérable édifice situé dans un hameau à peu de distance de la commanderie, se fit entendre, et mit fit à toutes les conversations. Ces sons lugubres arrivaient lentement à l'oreille, car ce n'était que lorsque l'écho cessait de répéter le bruit produit par l'airain qu'on le frappait de nouveau. Ce signal solennel, qui annonçait le commencement de la cérémonie, répandit la terreur sur toute l'assemblée, et fit tourner tous

1. Sorrow came to the old friar.

les yeux du côté de la commanderie, pour voir le grand-maître, le champion de l'ordre et la condamnée.

Enfin le pont-levis se baissa ; les portes s'ouvrirent, et l'on vit sortir du château un chevalier portant le grand étendard de l'ordre, précédé par six trompettes, et suivi par les commandeurs et les chevaliers, rangés deux à deux. Marchait ensuite le grand-maître, monté sur un superbe cheval, mais dont les harnais étaient de la plus grande simplicité. Derrière lui était Brian de Bois-Guilbert, armé de pied en cap et suivi de ses deux écuyers, portant son épée, sa lance et son bouclier. Son visage, quoique ombragé en partie par une grande plume flottant sur son casque, annonçait un cœur en proie aux plus violentes passions, et dans lequel l'orgueil combattait l'irrésolution. Il était d'une pâleur mortelle, comme s'il eût passé plusieurs nuits sans fermer l'œil : cependant il conduisait son coursier avec l'aisance et la grâce qu'on pouvait attendre de la meilleure lance de l'ordre des templiers. Il avait l'air fier et imposant ; mais si on le regardait avec attention, on détournait les yeux de son visage farouche par un sentiment involontaire d'aversion.

A ses côtés étaient Conrad de Montfichet et Albert de Malvoisin, qui remplissaient les fonctions de parrains du champion. Ils n'étaient point armés, et portaient la robe blanche de leur ordre. Derrière eux marchaient les simples chevaliers, suivis d'un cortége nombreux d'écuyers et de pages vêtus de noir, et aspirant à l'honneur d'entrer un jour dans l'ordre. Enfin une troupe de gardes à pied, portant la même livrée, laissaient apercevoir, au milieu de leurs pertuisanes, la malheureuse Rebecca, pâle, mais pleine de dignité, timide, mais non abattue, marchant à pas lents, mais avec fermeté, vers le lieu où l'on avait déjà fait tous les apprêts de son supplice. On l'avait dépouillée de tous ses ornemens, de crainte qu'il ne s'y trouvât quelques-uns de ces amulettes qu'on supposait que Satan donnait à ses victimes pour les priver du pouvoir de faire des aveux, même dans les douleurs de la torture. A ses vêtemens orientaux on avait substitué une robe blanche d'étoffe grossière de la forme la plus simple ; mais on voyait sur son visage un mélange si intéressant de courage et de résignation, que même sous cet habillement, et sans autre parure que ses longs cheveux noirs, elle tirait des larmes des yeux de tous les spectateurs, et les cœurs les plus endurcis par le fanatisme et la superstition ne pouvaient s'empêcher de regretter amèrement que Satan eût fait d'une

créature en apparence si parfaite un vase d'opprobre et de perdition.

La marche était fermée par un groupe de personnages inférieurs remplissant diverses fonctions dans la commanderie, et qui suivaient la victime dans le plus grand ordre, les bras croisés, et les yeux fixés en terre.

Cette procession s'avança lentement vers le champ clos, dont elle fit le tour de droite à gauche; après quoi, s'arrêtant, le grand-maître et toute sa suite, à l'exception du champion et de ses deux parrains, mirent pied à terre, et confièrent leurs chevaux aux écuyers, qui les gardèrent à l'extérieur de la lice.

L'infortunée Rebecca fut conduite vers une chaise peinte en noir, placée à côté du bûcher. Au premier regard qu'elle jeta sur les apprêts effrayans d'une mort aussi épouvantable pour l'ame que douloureuse pour le corps, on la vit tressaillir et fermer les yeux, priant sans doute à voix basse, car elle remuait les lèvres, quoique aucun son ne sortît de sa bouche. Au bout d'une minute, elle ouvrit les yeux, les fixa sur le bûcher, comme pour se familiariser avec le destin qui l'attendait, et finit par détourner la tête.

Cependant le grand-maître s'était assis sur son siége, et quand tous ses chevaliers se furent placés à ses côtés ou derrière lui, selon leur rang, le son des trompettes annonça l'ouverture de la séance. Malvoisin alors, comme parrain du champion, s'avança vers le grand-maître, et déposa à ses pieds le gage du combat, c'est-à-dire le gant de la juive.

— Valeureux seigneur et révérend père, lui dit-il, voici Brian de Bois-Guilbert, chevalier de l'ordre du Temple, qui, en déposant à vos pieds, par mes mains, le gage du combat, déclare qu'il est prêt à faire son devoir, en soutenant envers et contre tous, la lance à la main, que cette fille juive, nommée Rebecca, a été justement condamnée par le chapitre du saint ordre du Temple de Sion à périr comme sorcière. Il est prêt, dis-je, à combattre honorablement et en brave chevalier, si tel est le bon plaisir de Votre Révérence.

— Le chevalier, dit le grand-maître, a-t-il prêté serment que la querelle est juste et honorable? faites apporter le crucifix et le *te igitur*.

— Vénérable grand-maître, se hâta de répondre Malvoisin, le chevalier notre frère a déjà prêté serment entre mes mains de la justice de sa cause, et vous penserez sans doute qu'il ne doit pas le réitérer dans cette assemblée, puisque son adversaire est une infidèle et ne peut être admise à le prêter à son tour.

Lucas de Beaumanoir se rendit à cette observation, à la grande

satisfaction de Malvoisin, qui avait prévu qu'il serait difficile et peut-être impossible de déterminer Bois-Guilbert à prêter un pareil serment en face de cette assemblée, et qui avait imaginé ce subterfuge pour lui en épargner la nécessité.

Le grand-maître, ayant déclaré que la formalité du serment avait été suffisamment remplie, ordonna à un héraut d'armes de faire son devoir. Les trompettes sonnèrent de nouveau, et le héraut, s'avançant au milieu de la lice, s'écria à haute voix :

— Oyez! oyez! oyez! voici le chevalier Brian de Bois-Guilbert, prêt à combattre tout chevalier de noble sang qui voudra soutenir la cause de la juive Rebecca, à qui il a été permis de combattre par champion en légitime *essoine*[1] de son corps; auquel chevalier le valeureux et révérend grand-maître ici présent accordera un juste partage du soleil et du vent, et tout ce qui peut assurer l'égalité des armes. Les trompettes sonnèrent une seconde fois, et un profond silence régna pendant quelques minutes.

— Nul champion ne se présente pour l'appelante, dit Beaumanoir : héraut, allez lui demander si elle attend quelqu'un pour prendre sa défense. Le héraut s'avança vers la chaise sur laquelle était assise Rebecca; et Bois-Guilbert, en dépit de tout ce que purent lui dire Malvoisin et Montfichet, mit son cheval au galop, et arriva près de la jeune juive en même temps que le héraut d'armes.

— Cela est-il régulier? demanda Malvoisin au grand-maître. Cela est-il conforme aux lois du combat?

— Oui, Malvoisin, répondit Beaumanoir. Dans un appel au jugement de Dieu, on ne doit point empêcher les parties d'avoir ensemble des communications qui peuvent tendre à la manifestation de la vérité.

Cependant le héraut s'adressa à Rebecca en ces termes : — Juive, l'honorable et révérend grand-maître demande si tu es prête à fournir un champion pour soutenir ta cause, ou si tu te reconnais justement et légalement condamnée à la mort.

— Dites au grand-maître, répondit Rebecca, que je déclare que je suis innocente, injustement condamnée, et que je ne veux pas me rendre moi-même coupable de ma mort. Je lui demande donc le délai que ses lois permettent de m'accorder, pour voir si Dieu, pour qui le temps n'est rien, ne me suscitera pas un libérateur; après quoi, que sa volonté s'accomplisse.

Le héraut porta sur-le-champ cette réponse au grand-maître.

— A Dieu ne plaise, dit Beaumanoir, que personne, fût-il juif

[1] Voyez la note, page 393.

ou païen, ait à m'accuser d'injustice! Jusqu'à ce que l'ombre passe de l'ouest à l'est, nous attendrons pour voir s'il se présentera un champion pour cette femme. Passé ce délai, qu'elle se prépare à la mort.

Le héraut retourna porter la réponse du grand-maître à Rebecca, qui inclina la tête d'un air de soumission, et leva les yeux vers le ciel, les bras croisés sur sa poitrine, comme pour en implorer le secours qu'elle ne pouvait guère plus se promettre des hommes. En ce moment la voix de Bois-Guilbert frappa son oreille, et quoiqu'il parlât très bas, elle fit sur elle plus d'impression que tout ce que le héraut venait de lui dire.

— Rebecca, dit le templier, m'entends-tu?

— Je n'ai pas d'oreilles pour toi, homme cruel, cœur de rocher.

— Tu m'entends, cependant, et le son de ma voix m'épouvante moi-même. Je sais à peine où nous sommes, et pourquoi nous nous trouvons ici. Ce champ clos, ce siége funèbre, ce fatal bûcher! Oui, je sais ce que tout cela signifie, mais il me semble que c'est un rêve, une vision effrayante qui abuse mes sens, et je ne puis me convaincre de leur réalité.

— Mon esprit et mes sens sont également convaincus, répliqua Rebecca. Ils me disent que ce bûcher est destiné à consumer mes dépouilles mortelles, et à conduire mon ame par un chemin pénible, mais court, à une glorieuse éternité.

— Songes frivoles, Rebecca, vaines espérances, que vos saducéens, plus sages, rejettent eux-mêmes. Ecoute-moi, continua-t-il d'un ton plus animé: ta vie est encore entre tes mains, en dépit de ces misérables fanatiques. Monte en croupe sur mon coursier, sur Zamor, qui ne m'a jamais manqué au besoin, que j'ai conquis en un combat singulier, sur le sultan de Trébizonde; aucun cheval ne peut suivre Zamor à la course; monte en croupe, te dis-je, et en peu d'instans nous serons à l'abri de toute poursuite. Un nouveau monde de plaisir pour toi, et de gloire pour moi, s'ouvrira devant nous. Qu'ils prononcent leur sentence, je la méprise; qu'ils effacent le nom de Bois-Guilbert de la liste de leurs esclaves monastiques: je laverai dans le sang chaque tache qu'ils oseront faire à mon écusson.

— Retire-toi, tentateur! je monterais dix fois sur le bûcher, plutôt que de faire un seul pas pour te suivre. Entourée d'ennemis de toutes parts, je te regarde comme le plus cruel et le plus acharné. Retire-toi, au nom du Dieu vivant!

Albert de Malvoisin, impatient et alarmé de la durée de cette conférence, arriva près d'eux en ce moment, dans le dessein de l'interrompre.

— A-t-elle avoué son crime? demanda-t-il à Bois-Guilbert, ou est-elle résolue à toujours le nier?

— Oui, elle est *résolue*, répondit Bois-Guilbert avec un sourire amer.

— Allons, mon noble frère, revenez à votre place attendre l'événement. Le soleil commence à s'avancer vers le couchant. Venez, brave Bois-Guilbert, espoir de notre ordre et bientôt son chef.

Tout en cherchant ainsi à le flatter, il mit la main sur la bride du cheval de Bois-Guilbert, comme pour le reconduire à sa place.

— Misérable! s'écria Bois-Guilbert avec fureur, oses-tu bien porter la main sur les rênes de mon cheval? Et, le repoussant avec indignation, il alla reprendre la place qui lui avait été assignée.

— Il ne manque pas de chaleur, dit Malvoisin à Montfichet, si elle était bien dirigée. Mais c'est comme le feu grégeois, il brûle tout ce qu'il touche.

On était assemblé depuis deux heures, et nul champion ne s'était présenté.

— Il y a de bonnes raisons pour cela, dit le frère Tuck à un de ses voisins, c'est qu'elle est juive. Cependant, de par saint Dunstan, il est dur de voir périr une si jeune et si belle créature, sans que personne prenne sa défense. Quand elle serait dix fois sorcière, si elle était seulement un peu chrétienne, ce bâton sonnerait de belles matines sur le casque d'airain de ce fier templier avant qu'il pût s'applaudir de sa victoire.

Cependant l'opinion générale était que personne ne voudrait embrasser la défense d'une juive condamnée comme sorcière; et les commandeurs voisins du grand-maître commençaient, à l'instigation de Malvoisin, à lui représenter qu'il était temps de déclarer que Rebecca n'avait pas racheté son gage. Mais dans ce moment on vit dans la plaine un chevalier accourant à toute bride, et s'avançant vers le champ clos. L'air retentit des cris: *Un champion! un champion!* et, en dépit des préjugés et des préventions de la multitude, il fut accueilli par des acclamations unanimes quand il entra dans la lice. Mais le second coup d'œil détruisit l'espoir que son arrivée avait fait naître. Son cheval, couvert de sueur, semblait épuisé de fatigue, et le cavalier, quoiqu'il se présentât avec un air

de confiance et d'intrépidité, paraissait avoir à peine la force de se soutenir sur sa selle.

Un héraut d'armes s'étant avancé vers lui pour lui demander son rang, son nom, et le dessein qui l'amenait : — Je suis noble et chevalier, lui répondit-il avec fierté, je viens ici pour soutenir par la lance et l'épée la cause de Rebecca, fille d'Isaac d'York; pour faire déclarer injuste et illégale la sentence rendue contre elle; et pour défier sir Brian de Bois-Guilbert au combat à outrance, comme traître, meurtrier et menteur, ainsi que je le prouverai à l'aide de Dieu, de Notre-Dame et de monseigneur saint Georges, le brave chevalier.

— Il faut d'abord, dit Malvoisin d'un ton d'humeur, que cet étranger prouve qu'il est chevalier et de noble lignage. Le saint ordre du Temple ne permet pas à ses champions de combattre des inconnus, des hommes sans nom.

— Albert de Malvoisin, répondit le chevalier en levant la visière de son casque, mon nom est mieux connu, mon lignage est plus pur que le tien. Je suis Wilfrid d'Ivanhoe.

— Je ne te combattrai point, s'écria Bois-Guilbert d'une voix altérée; va faire guérir tes blessures, munis-toi d'un meilleur cheval, et peut-être alors daignerai-je consentir à te châtier de tes bravades.

— Orgueilleux templier, répondit Ivanhoe, as-tu donc oublié que tu as déjà été deux fois terrassé par cette lance? Souviens-toi du tournoi d'Acre et de la passe d'armes d'Ashby! Souviens-toi du défi que tu m'as porté dans le château de Rotherwood, des gages de bataille que nous avons déposés, toi ta chaîne d'or, moi mon reliquaire; et vois si tu pourras recouvrer l'honneur que tu as perdu. Par ce reliquaire, templier, et par la sainte relique qu'il contient, si tu ne consens à me combattre à l'instant, je te proclamerai comme un lâche dans toutes les cours de l'Europe et dans toutes les commanderies de ton ordre.

Bois-Guilbert se tourna d'abord vers Rebecca d'un air irrésolu, et il s'écria en lançant à Ivanhoe un regard farouche : — Chien de Saxon, oui, je te combattrai! Prends ta lance! Prépare-toi à ta mort!

— Le grand-maître m'octroie-t-il le combat? demanda Ivanhoe.

— Je ne puis le refuser, répondit Beaumanoir, si cette jeune fille vous accepte pour champion. Je voudrais seulement que vous fussiez plus en état de combattre; je désire agir honorablement

envers vous, quoique vous vous soyez toujours montré ennemi de mon ordre.

— Je demande le combat à l'instant, répondit Ivanhoe. C'est le jugement de Dieu; je mets en lui toute ma confiance.... Rebecca, ajouta-t-il en s'approchant d'elle, m'acceptez-vous pour votre champion?

— Oui, s'écria-t-elle avec une émotion que la crainte de la mort n'aurait pu produire en elle; oui, je t'accepte comme le champion que le ciel m'a envoyé!..... Mais non, non, tes blessures ne peuvent être guéries; n'attaque pas cet homme sanguinaire.... Pourquoi périrais-tu aussi?

Mais Ivanhoe ne l'entendait plus. Il était déjà à son poste dans la lice, avait pris sa lance des mains de Gurth, et avait fermé la visière de son casque. Bois-Guilbert en fit autant; mais lorsqu'il ferma sa visière, son écuyer remarqua que son visage, qui pendant toute la matinée avait été d'une pâleur mortelle, s'était couvert du pourpre le plus foncé, comme si tout le sang de son corps y eût reflué.

Le héraut, voyant les deux champions en place, éleva la voix, et répéta trois fois: — Faites votre devoir, preux chevaliers! Il défendit ensuite que qui que ce fût, sous peine de mort, ne troublât les combattans par un cri, par un mot ou par un geste; après quoi il se retira à l'extrémité de la lice. Le grand-maître, qui tenait en main le gage de bataille, le gant de Rebecca, le jeta alors dans l'arène, et prononça le signal fatal, en disant: — Laissez aller.

Les trompettes sonnèrent, et les chevaliers s'élancèrent l'un contre l'autre. Le cheval épuisé d'Ivanhoe, et son maître, qui était encore loin d'avoir recouvré ses forces, ne purent résister au choc de la lance redoutable du templier, et roulèrent tous deux sur la poussière. Chacun s'attendait à cet évènement; mais ce qui surprit tout le monde, ce fut de voir Bois-Guilbert, dont le bouclier ne paraissait avoir été que faiblement touché par la lance de son adversaire, chanceler, perdre ses étriers, et tomber sur l'arène.

Ivanhoe, se dégageant de son cheval, se releva sur-le-champ, et mit l'épée à la main, mais son antagoniste n'en fit pas autant. Wilfrid, lui plaçant un pied sur la poitrine, et lui appuyant sur la gorge la pointe de son épée, lui cria de se reconnaître vaincu, s'il ne voulait recevoir le coup de la mort. Bois-Guilbert ne répondit point.

— Epargnez-le, sire chevalier, s'écria le grand-maître, accordéz-lui le temps du repentir; ne faites point périr à la fois son corps et son ame, nous le déclarons vaincu.

Il s'avança dans le champ clos, et donna ordre qu'on détachât le casque du templier. Ses yeux étaient fermés et son visage enflammé; soudain ses yeux se rouvrirent, mais ils étaient fixes et éteints, et une pâleur mortelle se répandit sur ses traits : la lance de son ennemi ne lui avait pas donné la mort; il périssait victime de la violence de ses passions.

— C'est véritablement le jugement de Dieu! dit le grand-maître en levant les yeux vers le ciel. *Fiat voluntas tua!*

CHAPITRE XLIV.

C'est donc fini comme un conte de vieille.

WEBSTER.

APRÈS le premier moment de surprise, Ivanhoe demanda au grand-maître, comme juge du champ clos, s'il avait fait son devoir en chevalier loyal et courtois.

— Je n'ai nul reproche à vous faire, répondit le grand-maître : je déclare la jeune fille innocente et libre. Les armes et le corps du chevalier vaincu sont à la disposition du vainqueur.

— Je ne veux point de ses dépouilles, répondit Wilfrid, et je ne veux point déshonorer son corps. Il a combattu pour la chrétienté dans la Palestine. C'est la main de Dieu, et non le bras d'un homme, qui l'a frappé aujourd'hui. Mais qu'on lui fasse des funérailles sans pompe, comme cela doit être à l'égard d'un chevalier mort pour une querelle injuste..... Quant à cette jeune fille.....

Il fut interrompu par le bruit d'une troupe nombreuse de cavaliers, qui entraient en ce moment dans la lice. Il se retourna, et reconnut à leur tête le roi Richard, toujours couvert de son armure noire, suivi d'un nombreux détachement d'hommes d'armes, et de plusieurs chevaliers armés de toutes pièces.

— J'arrive trop tard, dit-il en regardant autour de lui. C'était à moi qu'il appartenait de punir Bois-Guilbert; je me l'étais réservé.... A quoi avez-vous pensé, Wilfrid, en entreprenant une

telle aventure, quand vous êtes à peine en état de soutenir le poids de vos armes ?

— Le ciel, répondit Ivanhoe, s'est chargé de la punition de cet homme superbe. Il ne méritait pas, sire, le trépas glorieux que vous lui destiniez.

— Que la paix soit avec lui, si la chose est possible, dit Richard en jetant un regard sur son corps étendu dans l'arène. C'était un vaillant chevalier, et il est mort en brave, couvert de ses armes..... Mais nous n'avons pas de temps à perdre..... Bohun, faites votre devoir.

Un des chevaliers qui étaient à la suite du roi sortit des rangs, et s'avançant vers le commandeur Malvoisin : — Albert de Malvoisin, lui dit-il en lui frappant sur l'épaule, je vous arrête comme coupable de haute trahison.

Le grand-maître était jusque-là resté muet d'étonnement en voyant cette troupe nombreuse de guerriers ; mais alors il recouvra la parole.

— Quel est l'audacieux, s'écria-t-il, qui ose arrêter un chevalier du Temple de Sion dans l'enceinte de sa propre commanderie, et en présence du grand-maître ? Qui peut se permettre un tel outrage ?

— Moi, répondit le chevalier, moi, Henri Bohun, comte d'Essex, grand-connétable d'Angleterre.

— Et il arrête Malvoisin, dit le roi en levant la visière de son casque, par l'ordre de Richard Plantagenet, ici présent..... Conrad Montfichet, il est heureux pour toi que tu ne sois pas né mon sujet..... Quant à toi, Malvoisin, prépare-toi à mourir avec ton frère Philippe, avant que huit jours soient écoulés.

— Je résisterai à cette sentence, s'écria le grand-maître.

— Tu ne le peux, orgueilleux templier, répondit le roi : jette les yeux sur Templestowe, tu verras déjà flotter sur ses tours l'étendard royal d'Angleterre, au lieu de la bannière de ton ordre. Sois prudent, Beaumanoir, et ne songe pas à une résistance inutile. Ton bras est dans la gueule du lion.

— J'en appellerai à Rome ; je vous y citerai comme coupable d'usurpation sur les immunités et priviléges de notre ordre.

— J'y consens, mais quant à présent, pour l'amour de toi-même, ne me parle pas davantage d'usurpation. Dissous ton chapitre, et retire-toi avec tes compagnons dans quelque autre commanderie, si vous en trouvez une qui ne soit un repaire de trahisons et de com-

plots contre le roi d'Angleterre et la tranquillité publique, à moins que vous ne consentiez à rester ici comme hôtes de Richard, et à être témoins de ses actes de justice.

— Recevoir l'hospitalité dans un lieu où j'ai droit de commander! dit Beaumanoir: jamais!..... Chapelains, entonnez le psaume *Quare fremuerunt gentes*..... Chevaliers, écuyers, soldats du saint Temple, préparez-vous à suivre la bannière de Beauséant.

Le grand-maître prononça ces paroles avec autant de majesté que s'il eût été l'égal du souverain de l'Angleterre, et il inspira du courage à ses chevaliers surpris et interdits. Ils se réunirent autour de lui comme les moutons se rassemblent près du chien qui les protége, quand ils entendent les hurlemens d'un loup; mais ils n'en avaient pas la timidité. Leurs fronts audacieux semblaient braver le roi, et leurs yeux exprimaient des menaces que leur bouche n'osait proférer en présence de leur chef. Ils se réunirent et formèrent une sombre ligne de lances; les manteaux blancs des chevaliers se distinguaient parmi les vêtemens sombres des gens de leur suite, comme les bords légèrement colorés d'un nuage obscur. La foule, qui avait poussé contre eux de grands cris, recula en silence, et s'éloigna à une distance prudente pour pouvoir juger des évènemens.

Quand le comte d'Essex vit les templiers faire ces dispositions hostiles, il courut à toute bride rejoindre sa troupe pour la mettre en ordre de défense. Richard, au contraire, s'avança vers eux, comme s'il eût pris plaisir à braver le danger. — Chevaliers, s'écria-t-il, parmi tant de braves gens, n'est-il personne qui veuille se mesurer avec Richard? Vos dames ont le teint bien brûlé par le soleil, vaillans soldats du Temple, s'il n'en existe pas une qui mérite qu'on rompe une lance en son honneur.

— Les chevaliers du Temple de Sion, dit le grand-maître sortant des rangs et s'avançant vers Richard, ne combattent point pour des motifs si frivoles, et pas un d'eux ne croisera, en ma présence, sa lance contre la vôtre, Richard d'Angleterre. Le pape et les princes de l'Europe seront juges de notre querelle : ils décideront si un prince chrétien devait se conduire comme vous l'avez fait aujourd'hui. Si l'on ne nous attaque point, nous nous retirerons sans attaquer personne. Nous chargerons votre honneur des armes et des biens appartenant à l'ordre, que nous laissons à Templestowe, et votre conscience du scandale que vous avez donné en ce jour à la chrétienté.

A ces mots, et sans attendre de réponse, le grand-maître donna le signal du départ. Les trompettes sonnèrent un air oriental, qui annonçait toujours aux templiers l'ordre de marcher; et les chevaliers, rompant le front qu'ils présentaient, pour se former en ligne de marche, partirent au petit pas à la suite du grand-maître, comme pour prouver qu'ils se retiraient par obéissance à ses ordres, et non par aucun sentiment de crainte.

Semblable à un chien hargneux, mais timide, qui attend pour aboyer l'instant où il n'a plus rien à craindre, la populace accueillit par de grandes acclamations de joie le départ des templiers.

—De par Notre-Dame! dit Richard, c'est grand dommage que ces templiers ne soient pas aussi fidèles qu'ils sont vaillans et bien disciplinés!

Pendant le tumulte qui accompagna leur retraite, Rebecca ne vit et n'entendit rien. Elle était serrée dans les bras de son vieux père, éperdue, interdite, pouvant à peine se persuader qu'elle n'avait plus rien à craindre. Un mot d'Isaac vint la rappeler à elle-même.

—Allons, ma chère fille, lui dit-il, trésor qui vient de m'être rendu, allons nous jeter aux pieds de ce brave jeune homme.

—Non, répondit Rebecca; oh, non! je n'oserais lui parler en ce moment. Hélas! je lui dirais peut-être plus... Non, non, mon père, quittons à l'instant cette place funeste.

— Quoi! ma fille, reprit Isaac, quitter ainsi celui qui est venu la lance et l'épée à la main, au risque de sa vie, pour vous racheter de captivité, vous, la fille d'un peuple étranger à lui et aux siens! C'est un service qui exige toute notre reconnaissance.

— Que le Dieu de Jacob me punisse, répondit Rebecca, s'il ne la possède pas tout entière! Il recevra mes remerciemens, des remerciemens partant du cœur, mais pas à présent, mon père; si Rebecca vous est chère, pas à présent!

— Mais, dit Isaac en insistant, on dira que nous ne sommes pas plus reconnaissans que des chiens.

— Mais ne voyez-vous pas, mon père, qu'il est occupé avec le roi Richard, et que...

— Cela est vrai, vous avez raison, ma fille. Vous êtes toujours prudente, Rebecca. Partons, partons sur-le-champ. Le roi arrive de la Palestine; on dit qu'il sort de prison, il doit avoir besoin d'argent, et, s'il lui fallait un prétexte pour m'en demander, il en trouverait un dans les relations de commerce que j'ai eues avec le

prince Jean. Il ne serait pas sage de me présenter à ses yeux. Partons, ma fille, partons.

Et pressant à son tour sa fille de se retirer, il partit avec elle, et la conduisit chez le rabbin Nathan-Ben-Samuel.

Cette journée avait dû son principal intérêt à la situation critique où s'était trouvée la belle juive; cependant personne ne fit attention à son départ. Tous les esprits n'étaient occupés que du chevalier Noir, et l'air retentissait des acclamations :

— Vive Richard Cœur-de-Lion! Périssent les templiers usurpateurs!

— Malgré tout cet étalage de loyauté, dit Ivanhoe au comte d'Essex, le roi a pris une précaution fort sage, en se faisant accompagner d'une escorte nombreuse.

Le comte sourit et secoua la tête.

— Vous qui connaissez si bien notre maître, lui dit-il, pouvez-vous croire un instant que ce soit lui qui ait pris cette précaution? Je marchais sur York, ayant appris que le prince Jean y rassemblait ses partisans, lorsque je rencontrai le roi au grand galop, en vrai chevalier errant, pour mettre à fin, par la vigueur de son bras, cette aventure du templier et de la juive; et je l'accompagnai avec ma troupe presque malgré lui.

— Et quelles nouvelles d'York, comte? les rebelles nous y attendent-ils?

— Pas plus que la neige de décembre n'attend le soleil de juillet. Mais devineriez-vous qui vint nous en annoncer la dispersion? Jean lui-même!

— Le traître! l'ingrat! l'insolent! s'écria Ivanhoe : le roi l'a-t-il fait arrêter?

— Il l'a reçu comme s'il le rencontrait au retour d'une partie de chasse; mais remarquant les regards d'indignation que nous ne pouvions nous empêcher de jeter sur le prince : — Mon frère, lui dit-il, les esprits sont un peu exaspérés; je crois que vous feriez bien de vous rendre auprès de notre mère. Assurez-la de ma respectueuse tendresse, et restez avec elle jusqu'à ce que la tranquillité soit parfaitement rétablie.

— Et voilà tout ce qu'il lui dit! Ne pourrait-on pas dire qu'il appelle la trahison à force de clémence?

— Sans doute. Précisément comme on pourrait dire que le chevalier qui se présente au combat avant que ses blessures soient guéries appelle la mort.

— La réplique est ingénieuse, comte; mais faites attention que je ne risquais que ma vie, et que Richard compromettait la sûreté de ses sujets.

— Il est rare, répondit le comte d'Essex, que ceux qui sont prodigues de leur vie songent beaucoup à ménager celle des autres. Mais hâtons-nous de regagner le château, car Richard veut faire un exemple de quelques conspirateurs subalternes, quoiqu'il ait pardonné à celui qui en était le chef.

D'après les procédures qui eurent lieu en cette occasion, et qui sont rapportées tout au long dans le manuscrit de Wardour, il paraît que Maurice De Bracy passa la mer avec sa compagnie franche, et entra au service de Philippe de France. Philippe de Malvoisin et son frère Albert, commandeur de Templestowe, furent exécutés, quoique Richard se fût borné à condamner au bannissement Waldemar Fitzurse, qui était l'ame de la conspiration, et qu'il n'eût pas même adressé un reproche à son frère, qui était le plus coupable de tous. Personne ne plaignit pourtant le sort des deux Malvoisin, qui ne firent que subir une mort qu'ils avaient bien méritée par une foule d'actes de cruauté et d'oppression.

Peu de temps après le combat judiciaire, Cedric le Saxon fut mandé à la cour de Richard, qui la tenait alors à York, dans la vue de rétablir l'ordre et la paix dans les comtés voisins, que l'ambition de son frère avait troublés. A cette invitation, le fier Saxon se récria d'abord; cependant il se détermina à l'accepter. Dans le fait, le retour de Richard avait fait évanouir tous ses projets de rétablir sur le trône d'Angleterre la dynastie saxonne; car, quelques succès qu'eussent pu espérer les Saxons au milieu des troubles d'une guerre civile, il était évident qu'ils étaient hors d'état de disputer la couronne à un roi dans la main duquel le sceptre était bien affermi, et que ses brillantes qualités et sa renommée dans les armes rendaient cher à tout son peuple, quoiqu'il tînt les rênes du gouvernement avec une sorte de légèreté qui tantôt tendait au despotisme, et tantôt péchait par excès d'indulgence.

D'ailleurs Cedric avait reconnu, bien à regret, qu'il ne pouvait réussir dans son projet favori de cimenter une union parfaite entre tous les Saxons par le mariage d'Athelstane avec lady Rowena. Celle-ci n'y avait jamais consenti, et celui-là n'y consentait plus. Son enthousiasme pour la cause des Saxons ne lui avait jamais permis de prévoir un tel incident. Il avait toujours pensé que les deux parties devaient, en pareil cas, sacrifier leurs sentimens

personnels au bien général de la nation. Il espérait surmonter la répugnance de sa pupille; mais il se trouva complètement déconcerté quand Athelstane lui eut déclaré positivement que rien au monde ne pourrait maintenant le déterminer à épouser lady Rowena. L'obstination naturelle à Cedric ne put tenir contre de pareils obstacles; car, étant le point de jonction, il sentait l'impossibilité de tirer à lui deux mains qui ne voulaient pas se joindre. Il retourna pourtant chez Athelstane, pour faire contre lui une dernière et vigoureuse attaque. Mais il trouva ce rejeton ressuscité de la dynastie saxonne, occupé, comme le sont de nos jours certains gentilshommes campagnards, à guerroyer contre le clergé.

Après toutes ses menaces contre l'abbé de Saint-Edmond et ses moines, qu'il voulait faire pendre et brûler, Athelstane, cédant partie à son indolence naturelle, partie aux prières de sa mère Edith, qui, comme beaucoup d'autres dames de cette époque, était fort attachée au clergé, avait borné sa vengeance à leur faire subir la peine du talion; et les ayant fait enfermer dans les cachots de son château de Coningsburgh, il les y avait tenus trois jours au pain et à l'eau. L'abbé l'avait menacé d'excommunication pour une telle atrocité, et avait fait une liste effrayante des souffrances que lui et ses frères avaient éprouvées par suite d'un emprisonnement injuste et tyrannique. Athelstane ne songeait qu'aux moyens de résister à cette persécution monacale, et Cedric reconnut que l'esprit de son ami en était tellement occupé, qu'il ne s'y trouvait de place pour aucune autre idée. Il se hasarda pourtant à prononcer le nom de lady Rowena; mais Athelstane, prenant sa coupe et la remplissant, lui répondit qu'il buvait à la santé de la belle Saxonne, et à sa prompte union avec Wilfrid d'Ivanhoe. C'était donc un cas désespéré. Il n'y avait plus rien à faire d'Athelstane, ou, comme le dit Wamba dans une phrase saxonne qui est arrivée jusqu'à nous, — c'était un coq qui ne voulait pas se battre.

Il ne restait plus que deux obstacles qui empêchassent encore Cedric de consentir à l'union des deux amans, son obstination, et son inimitié contre la race normande. Son opiniâtreté s'affaiblissait graduellement par suite des caresses de sa pupille, et de l'orgueil que lui inspiraient, presque malgré lui, les exploits militaires de son fils. D'ailleurs il n'était pas insensible à l'honneur que ferait à sa maison une alliance avec la race d'Alfred, quand celle d'Edouard-le-Confesseur renonçait pour jamais au trône. L'aversion de Cedric contre la dynastie des rois normands perdait aussi de sa

force, d'abord par les réflexions qu'il faisait sur l'impossibilité d'en délivrer son pays, sentiment qui contribue beaucoup à inspirer de la loyauté aux sujets, et ensuite par les égards personnels que lui témoignait Richard, qui, comme le dit le manuscrit de Wardour, travailla si bien l'esprit du fier Saxon, qu'avant qu'il eût passé huit jours à sa cour il donna son consentement au mariage de son fils avec sa pupille.

L'agrément de Cedric une fois obtenu, le mariage de Wilfrid fut bientôt célébré dans le plus auguste des temples, la noble cathédrale d'York. Le roi lui-même y assista, et les égards qu'il témoigna en cette occasion et en plusieurs autres à ses sujets saxons, jusqu'alors opprimés et dégradés, leur donna plus d'assurance d'être traités avec justice et impartialité, qu'ils n'auraient pu raisonnablement l'espérer des chances incertaines d'une guerre civile. Cette cérémonie fut célébrée avec toute la pompe que l'Eglise romaine sait donner à ses solennités.

Gurth resta attaché en qualité d'écuyer à son jeune maître, qu'il avait si fidèlement servi, et le magnanime Wamba passa aussi au service d'Ivanhoe, du consentement de Cedric, qui lui fit présent en cette occasion d'un superbe bonnet de fou orné de sonnettes d'argent. Ils avaient partagé les dangers et l'adversité de Wilfrid, ils restèrent près de lui pour partager sa prospérité, comme ils avaient droit de l'attendre.

Les Normands et les Saxons de distinction furent invités aux fêtes de ce mariage, qui devint un gage de paix et d'harmonie. Les deux races, depuis cette époque, se sont tellement mêlées ensemble, qu'il n'est plus possible de les distinguer. Cedric vécut assez pour voir cette union presque complète; car, à mesure que les deux peuples se fréquentèrent davantage et contractèrent des alliances ensemble, les Normands devinrent moins orgueilleux et les Saxons plus civilisés. Ce ne fut pourtant que plus d'un siècle après, sous le règne d'Edouard III, qu'on parla à la cour de Londres la nouvelle langue qu'on nomme aujourd'hui l'anglais, que tout esprit d'hostilité fut entièrement éteint entre les Saxons et les Normands, et que les deux races n'en formèrent plus qu'une.

Le surlendemain de cet heureux mariage, lady Rowena fut informée, par sa suivante Elgitha, qu'une demoiselle désirait paraître devant elle, et lui parler sans témoins. Lady Rowena fut surprise; elle hésita d'abord, mais la curiosité l'emporta; elle donna ordre à sa suite de se retirer, et dit à Elgitha de faire entrer l'inconnue,

C'était une femme d'une taille noble et imposante, dont le long voile blanc qui l'enveloppait couvrait, sans les cacher, l'élégance et la dignité. Elle se présenta d'un air respectueux, mais sans aucune apparence de crainte, sans paraître chercher à gagner les bonnes grâces de celle à qui elle s'adressait. Lady Rowena était toujours prête à bien accueillir les demandes des autres; elle se leva, et invita l'étrangère à s'asseoir; mais celle-ci, jetant un coup d'œil sur Elgitha, témoigna de nouveau le désir de n'avoir pas de témoin de leur conversation. La suivante ne se fut pas plus tôt retirée, quoique un peu à regret, qu'à la grande surprise de lady Rowena la belle inconnue fléchit un genou devant elle, courba le front vers la terre, et malgré la résistance de lady Rowena, baisa le bas de sa tunique.

— Que veut dire cela? dit la belle Saxonne, et pourquoi me rendez-vous une marque de respect si extraordinaire?

— Parce que c'est à vous, digne épouse d'Ivanhoe, répondit Rebecca en se relevant et en reprenant l'air de calme et de dignité qui lui était naturel; parce que c'est à vous que je puis légitimement, et sans avoir de reproche à me faire, payer le tribut de reconnaissance que je dois à Wilfrid d'Ivanhoe. Je suis..... pardonnez la hardiesse avec laquelle je me suis présentée devant vous, je suis la malheureuse juive pour laquelle votre époux a exposé ses jours en champ clos à Templestowe.

— Damoiselle, dit lady Rowena, Wilfrid, en ce jour mémorable, n'a fait qu'acquitter faiblement lui-même la dette de gratitude que vos soins charitables lui avaient fait contracter. Parlez. Y a-t-il quelque chose en quoi lui ou moi puissions vous être utiles?

— Non, répondit Rebecca avec calme, si ce n'est de lui transmettre mes adieux et l'expression de ma reconnaissance.

— Quittez-vous donc l'Angleterre? demanda lady Rowena à peine revenue de la surprise que lui avait causée cette visite extraordinaire.

— Oui, noble dame, avant que la lune change. Mon père a un frère puissamment protégé par Mohammed Boabdil, roi de Grenade; nous allons le joindre, et nous sommes sûrs d'y trouver la paix et la tranquillité, en payant le tribut que les musulmans exigent des Hébreux.

— Ne trouveriez-vous pas la même protection, la même sécurité en Angleterre? Wilfrid jouit de la faveur du roi, et Richard lui-même est aussi juste que généreux.

— Je n'en doute point, noble dame. Mais le peuple en Angleterre est une race fière, querelleuse et amie des troubles. On y est toujours prêt à prendre les armes les uns contre les autres. Ce pays ne peut offrir un asile assuré aux enfans de mon peuple. Ephraïm est une colombe timide, Issachar est un serviteur trop chargé, qui succombe sous un double fardeau. Ce n'est point dans une contrée déchirée par des factions intérieures, entourés d'ennemis de toutes parts, que les fils errans de Jacob pouvent espérer le repos.

— Mais vous, jeune fille, pourquoi quitter ce pays? vous n'avez rien à craindre en Angleterre. Les Saxons et les Normands se réuniront pour respecter et honorer celle dont la bienveillance donna des soins si touchans à Ivanhoe.

— Vos discours sont séduisans, noble dame, mais mon parti est pris. Un gouffre est ouvert entre nous. L'éducation, la croyanee religieuse, tout conspire à nous séparer. Adieu. —Mais avant que je vous quitte, accordez-moi une grâce, levez ce voile qui m'empêche de voir des traits dont la renommée fait tant d'éloges.

— Ils ne méritent pas d'arrêter les regards, dit lady Rowena; mais je ne m'y refuserai point, à condition que vous m'accorderez la même faveur.

Toutes deux levèrent leur voile en ce moment. Soit par timidité, soit par la conscience intime de ses charmes, lady Rowena sentit ses joues, son front, son cou et son sein se couvrir d'une vive rougeur. Rebecca rougit aussi, mais cette sensation ne dura qu'un instant; et, maîtrisée par une émotion plus forte, elle se dissipa comme le pourpre qui orne les nuages quand le soleil quitte l'horizon.

— Noble dame, dit-elle à lady Rowena, les traits que vous avez daigné me montrer vivront long-temps dans mon souvenir. La douceur et la bonté y règnent; et si une teinte de la fierté du monde ou de ses vanités se mêle à une expression si aimable, comment pourrait-on reprocher à un vase de terre de conserver quelques traces de son origine? Oui, je me rappellerai long-temps vos traits, et je bénis le ciel de laisser mon noble libérateur uni à.....

La voix lui manqua, et des larmes s'échappèrent de ses yeux. Elle se hâta de les essuyer; et lady Rowena lui ayant demandé avec intérêt si elle se trouvait indisposée: — Non, noble dame, lui répondit-elle; mais je ne puis songer à Torquilstone et au champ clos de Templestowe sans éprouver une bien vive émotion. Adieu. Mais il me reste une dernière prière à vous faire: acceptez cette

cassette, et ne dédaignez pas de porter ce qu'elle contient.

A ces mots, elle lui présenta une petite cassette d'ivoire, enrichie d'ornemens en argent : lady Rowena l'ouvrit, et y trouva un collier et des boucles d'oreilles de diamant qui étaient d'une grande valeur.

— Il est impossible, dit lady Rowena en voulant la lui rendre, que j'accepte un présent d'un si grand prix.

— Conservez-le, noble dame, dit Rebecca : vous avez pour vous le rang, le crédit, la puissance ; nous n'avons pour nous que la richesse, et elle est en même temps la source de notre force et de notre faiblesse. La valeur de ces bagatelles dix fois multipliée n'aurait pas tant d'influence que le moindre de vos désirs. Ce présent est donc de peu de valeur pour vous, et il en a encore moins pour moi. Ne me faites pas croire que vous partagez les injustes préjugés de votre nation à l'égard de la mienne. Pensez-vous que j'estime ces pierres brillantes plus que ma liberté, ou que mon père y attache plus de prix qu'à la vie et à l'honneur de sa fille ? Acceptez-les, noble dame ; elles n'ont aucune valeur pour moi ; je ne porterai plus de semblables joyaux.

— Vous êtes donc malheureuse ? s'écria lady Rowena, frappée du ton avec lequel la belle juive avait prononcé ces dernières paroles. Restez avec nous. Les conseils d'hommes pieux vous convertiront à notre sainte foi, et je serai une sœur pour vous.

— Non, dit Rebecca avec cette mélancolie calme qui se faisait remarquer sur son visage comme dans sa voix, cela ne peut être. je ne puis quitter la religion de mes pères comme un vêtement qui ne convient pas au climat que j'habite. Mais je ne serai pas malheureuse. Celui à qui je consacre ma vie à l'avenir sera mon consolateur, si j'accomplis sa volonté.

— Votre peuple a-t-il donc des couvens ? Comptez-vous entrer dans quelqu'un ?

— Non, noble dame ; mais, depuis le temps d'Abraham jusqu'à nos jours, il s'est trouvé dans notre nation de saintes femmes qui ont élevé toutes leurs pensées vers le ciel, et qui se sont vouées à soulager l'humanité souffrante, soignant les malades, consolant les affligés, secourant les indigens. C'est parmi elles que l'on comptera Rebecca. Dites-le à votre noble époux, s'il s'informe du destin de celle à qui il a sauvé la vie.

Il y avait un tremblement involontaire dans la voix de Rebecca, une expression de tendresse dans ses accens, qui en disait peut-

être plus qu'elle ne voulait en exprimer. Elle se hâta de mettre fin à cette scène.

— Adieu, dit-elle à lady Rowena : puisse le père commun des juifs et des chrétiens répandre sur vous toutes ses bénédictions. Le navire sur lequel nous partons lèvera l'ancre avant que nous puissions arriver au port.

Elle se retira, et laissa la belle Saxonne aussi interdite que si elle avait eu une vision. Lady Rowena fit part de cette singulière conférence à son époux, sur l'esprit duquel elle causa une vive impression.

L'union d'Ivanhoe et de Rowena fut longue et heureuse, car leur affection avait crû avec les années, et elle avait pris une nouvelle force dans les obstacles mêmes qu'elle avait rencontrés. Cependant ce serait porter la curiosité trop loin que de demander si le souvenir des charmes et de la magnanimité de Rebecca ne se présenta pas à l'esprit de Wilfrid plus souvent que la belle descendante d'Alfred ne l'aurait désiré.

Ivanhoe se distingua au service de Richard, et en reçut de nouvelles faveurs. Il se serait sans doute élevé encore plus haut, sans la mort prématurée de ce héros devant le château de Chalus, près de Limoges. Avec ce monarque généreux, mais téméraire et romanesque, périrent tous les nobles projets que son ambition avait formés.

On peut lui appliquer, avec un léger changement, ce que dit Johnson de Charles de Suède :

— Son destin fut d'aller se faire tuer par une main vulgaire aux pieds d'un fort étranger ; son nom, qui fit trembler le monde, ne sert plus qu'à donner une leçon de morale ou à orner UN ROMAN.

FIN D'IVANHOE.

NOTES D'IVANHOE.

(*a*) *Page* 30. — LE GARDE-CHASSE QUI ARRACHE LES GRIFFES DE DEVANT A NOS CHIENS.

Les lois forestières étaient une grande calamité de ces temps féconds en abus. On devait ces édits oppressifs à la conquête des Normands; car les lois saxonnes sur la chasse étaient douces et humaines, tandis que celles de Guillaume, passionné pour cet exercice et tenant à tous ses droits, étaient tyranniques au plus haut point. La création de la *New-forest* fournit des preuves évidentes de sa passion pour la chasse; il réduisit plusieurs villages, jadis prospères, à l'état de celui dont mon ami sir William Stewart Rose a conservé le souvenir:

« Parmi les ruines de l'Eglise, le noir corbeau trouve durant la nuit un mélancolique asile ; l'impitoyable conquérant, par un crime digne de châtiment, a détruit une petite cité pour agrandir les forêts qu'il aime. »

Les chiens rendus incapables de chasser, et qui pouvaient être nécessaires pour empêcher les troupeaux de courir sur les bêtes fauves, s'appelaient *Lawing* [1]; leur usage était général. La charte forestière, destinée à adoucir ces maux, déclare que la recherche ou visite des chiens permis aura lieu chaque troisième année, par un homme de loi et non autrement; que ceux dont les chiens ne seront pas trouvés dans l'état prescrit par la loi paieront trois shellings d'amende; et qu'à l'avenir le bœuf d'aucun paysan ne pourra être saisi pour ce genre de contravention. Ces *lawings* se faisaient aussi suivant les décrets ordinairement en usage, et qui ordonnent de couper trois ongles dans la plante du pied droit.

Voyez à ce sujet l'essai historique sur la *Magna Charta* du roi Jean (un très beau volume), par Richard Thomson.

(*b*) *Page* 35. — ESCLAVES NOIRS.

La sévère exactitude de quelques critiques s'est élevée contre le teint des esclaves de Brian de Bois-Guilbert, comme étant totalement hors des mœurs et des convenances. Je me souviens qu'on adressa un semblable reproche à une troupe de noirs fonctionnaires, que mon ami Mat Lewis introduisit dans son *Château du spectre*, en qualité de gardes et de satellites chargés de mettre à exécution les crimes du méchant baron. Mat traita l'objection avec un profond dédain, et assura, dans sa réplique, qu'il avait fait les esclaves noirs dans la vue d'obtenir un effet frappant de contraste, et que, s'il avait pu espérer un semblable avantage en faisant son héroïne bleue, bleue elle aurait été.

1. Permis.

Je ne prétends pas soutenir le privilége de mon ordre d'une manière si hautaine mais je ne puis accorder que l'auteur d'un roman moderne sur un sujet ancien soit obligé de se confiner lui-même dans les seuls usages et coutumes qu'on peut prouver avoir existé dans les temps qu'il décrit ; il suffit qu'il se restreigne à ceux qui, plausibles et naturels, ne contiennent nul anachronisme choquant. Sous ce point de vue, y a-t-il rien de plus naturel que les templiers qui, nous le savons, imitèrent exactement le luxe des guerriers asiatiques qu'ils avaient combattus, se soient servis des esclaves africains auxquels le sort de la guerre avait donné de nouveaux maîtres ? Je suis sûr que s'il n'existe nulle preuve précise qu'ils aient agi ainsi, rien, d'un autre côté, ne nous donne le droit de conclure positivement le contraire. De plus, nous trouvons un exemple de ce genre dans un roman.

John de Rampayne, un excellent jongleur et ménestrel, entreprit de faire évader un certain Andulf de Bracy, en se présentant sous un déguisement à la cour du roi qui le retenait prisonnier. Pour cet effet, « il teignit sa chevelure et son corps tout entier avec une composition qui le rendit aussi noir que le jais, si bien que ses dents seules restèrent blanches. » Il réussit à se faire passer près du roi pour un ménestrel éthiopien, et parvint, à l'aide d'un stratagème, à délivrer le captif. Les nègres doivent donc avoir été connus en Angleterre dans des siècles très reculés[1].

(*c*) *Page* 178. — MÉNESTRELS.

Il est bien connu que le royaume de France se divisait entre les races normande et teutonique, dans le langage desquelles le mot *yes* se prononce *oui*, et les habitans de la région du midi, dont la langue, ayant quelque affinité avec l'italien, prononcent ces mêmes mots *oc* ; les poètes de la première race étaient appelés ménestrels, et leurs poëmes *lays* ; ceux de la dernière, troubadours, et leurs compositions portaient divers noms, entre autres celui de *sirventes*. Richard, connu pour cultiver et admirer toutes les branches de la gaie science, pouvait imiter également les ménestrels et les troubadours ; il n'est pas aussi probable qu'il fût en état de composer ou de chanter une ballade anglaise ; mais nous désirions tellement assimiler le héros au Cœur de Lion avec les guerriers qu'il guidait, que l'anachronisme, s'il existe, peut aisément nous être pardonné.

(*d*) *Page* 210. — BATAILLE DE STAMFORD.

Il se trouve ici, dans les premières éditions, une grave erreur topographique. Le combat sanglant auquel l'ouvrage fait allusion, livré et gagné par le roi Harold sur son frère, le rebelle Tosti, et des troupes auxiliaires, danoises et norses, avait eu lieu, suivant le texte et la note qui y était jointe, près de Stamford, dans le comté de Leicester, sur la rivière Welland. C'est une méprise que l'auteur avait commise en se confiant à sa mémoire, qui confondit deux endroits du même nom. Le Stamford, Strangford ou Staneford, près duquel la bataille a réellement été donnée, est un gué sur la rivière Derwent, à la distance d'environ sept milles d'York, et situé dans ce grand et opulent comté. Un long pont de bois sur la Derwent fut vivement contesté. On montre au voyageur curieux la place qu'il occupait, et un arc-boutant qui existe encore. Un Norwégien le défendit pendant long-temps par la seule

1. Dissertation sur les romans et les œuvres des Ménestrels, qui précède les anciens romans en vers de Ritson, p. clxxxvii.

force de son bras, et tomba enfin, percé d'une lance qu'un ennemi placé dans une barque sous le pont fit passer à travers les planches.

Les environs de Stamford sur la Derwent offrent quelques indices de ce combat. On y trouve souvent des fers de chevaux, des épées, des pommeaux de hallebarde; un lieu porte le nom de Puits des Danois; un autre s'appelle la Plaine de la Bataille; et par suite d'une tradition qui suppose que l'arme qui tua le soldat norwégien ressemblait à une poire, ou, suivant d'autres, que la barque dans laquelle son adversaire passa sous le pont pour le frapper avait la forme de ce fruit, les habitans du pays ont coutume de commencer une grande foire qui se tient à Stamford, par un divertissement qu'on nomme la fête du pâté des poires (*pear-pie feast*): ce qui peut, après tout, être une corruption du mot épieu (*spear-pie feast*); ces deux mots ne diffèrent, en anglais, que par une seule lettre. On peut avoir recours, pour plus de détails, à l'Histoire d'York de Drake. L'auteur a été averti de son erreur de la manière du monde la plus obligeante, par Robert Bell, esq. de Bossal-House. La bataille se livra en 1066.

(*e*) *Page* 217. — CETTE RANGÉE DE BARRES DE FER PLACÉES AU-DESSUS DE CETTE FOURNAISE ARDENTE.

Cet horrible genre de torture peut rappeler au lecteur celle à laquelle les Espagnols soumirent Guatimozin, pour lui arracher l'aveu du lieu où il avait caché ses trésors. Mais, dans le fait, l'exemple d'une barbarie semblable se trouve moins loin de notre patrie, dans les annales de la reine Marie, si fécondes en cruautés. Chacun peut se rappeler qu'après la chute de l'Eglise catholique, lorsque l'administration de l'Eglise presbytérienne eut été réglée par la loi, le rang, et surtout les richesses des évêques, abbés, prieurs et autres dignitaires, ne furent plus possédées par des ecclésiastiques, mais par des laïques, propriétaires inféodés des revenus de l'Eglise, ou, comme les appellent les légistes écossais, *titulaires* du temporel des bénéfices, quoique n'ayant nul droit au caractère spirituel de leurs prédécesseurs.

Parmi les laïques ainsi investis des revenus de l'Eglise, quelques-uns étaient distingués par leur rang et leur naissance, tel que le fameux lord James Stewart, prieur de Saint-Andrews; ceux-ci ne manquaient pas de réserver pour leur propre usage les terres, les rentes et les biens ecclésiastiques. Mais si, d'un autre côté, les titulaires étaient des hommes d'une moindre importance, parvenus à cet emploi par la protection de quelques personnes puissantes, il était généralement sous-entendu que le nouvel abbé consacrerait au bénéfice de son patron les baux et corvées des terres et des dîmes de l'Eglise, qui pouvaient assurer au protecteur la part du lion dans le butin. C'est l'origine des évêques appelés assez spirituellement *tulchan*[1], sorte de prélat imaginaire, vrai mannequin qui servait seulement de prête-nom au patron puissant qui mettait le bénéfice au pillage.

Quelquefois cependant il arrivait que les hommes qui avaient obtenu ces bénéfices sécularisés désiraient les conserver pour leur usage particulier, sans avoir la puissance nécessaire pour soutenir cette prétention; ceux-ci, souvent incapables de se protéger eux-mêmes, refusaient néanmoins de se soumettre aux vexations du tyran féodal du district.

1. Un *tulchan* est une peau de veau rembourrée, qu'on place devant une vache qui a perdu son veau, pour l'engager à ne pas retenir son lait. Il est facile de comprendre la similitude qui se trouve entre un *tulchan* et un évêque nommé pour transmettre le temporel d'un bénéfice à un protecteur de haut parage.

Bannatyne, secrétaire de John Knox, raconte une singulière série de mesures oppressives, employées contre un de ces abbés titulaires par le comte de Cassilis, dans le comté d'Ayr, qui jouissait d'une influence féodale si étendue qu'on l'appelait ordinairement *le roi de Carrick*. Nous présentons ce récit tel qu'il se trouve dans le journal de Bannatyne, en prévenant seulement que le journaliste partage les opinions de son maître, aussi bien à l'égard du comte de Cassilis, comme opposé au parti du roi, qu'en détestant l'usage d'accorder les revenus de l'Eglise à des titulaires, au lieu de les consacrer à des œuvres pieuses, telles que le soutien du clergé, la dépense des écoles et le soulagement des pauvres. C'est pourquoi il mêle dans sa narration au juste sentiment d'horreur, inspiré par le tyran qui a recours aux tortures, je ne sais quelle teinte de ridicule jetée sur la victime, comme si, après tout, ce traitement n'était pas infligé mal à propos à celui qui remplissait le rôle équivoque et amphibie d'un abbé titulaire. Son récit est intitulé :

TYRANNIE DU COMTE DE CASSILIS CONTRE UN HOMME ENCORE VIVANT.

« Maître Allan Stewart, ami du capitaine James Stewart de Cardonall, obtint, par les intrigues de la cour corrompue de la reine, l'abbaye de Crossraguel. Le susdit comte, qui se croyait dans sa province plus puissant qu'aucun roi, décida qu'il aurait ce bénéfice en entier (comme il en avait déjà plusieurs autres), pour en disposer à son gré ; mais ne pouvant satisfaire avec sécurité son insatiable ambition, il eut recours à la ruse suivante. Ledit M. Allan, qui se trouvait alors chez le laird de Bargany (aussi un Kennedy), se laissa persuader par le comte et ses amis de quitter cet asile protecteur et de venir se réjouir avec ledit comte. La simplicité de cet homme imprudent le fit sur-le-champ donner dans le piége, et il passa avec eux un certain nombre de jours à Maybole, avec Thomas Kennedie, oncle du comte ; après quoi M. Allan partit avec une paisible escorte, pour visiter le domaine et les limites de son abbaye de Crossraguel ; le comte en étant averti, se décida à commencer l'exécution du plan tyrannique qu'il avait conçu depuis longtemps. Ainsi donc, en sa qualité de roi de la contrée, il fit arrêter M. Allan, et on le transporta au manoir de Denure, où il fut pendant un temps honorablement traité, si toutefois un prisonnier peut jamais être satisfait du traitement qu'il reçoit ; mais après qu'un certain délai fut écoulé, le comte, voyant qu'il ne pouvait obtenir le fief de Crossraguel, que son avidité convoitait, prit le parti d'essayer si une collation ne ferait pas ce que ni dîners ni soupers n'avaient pu faire pendant si longtemps. En conséquence, ledit Allan fut conduit dans une chambre écartée ; il y trouva l'honorable comte, son digne frère, et ceux qui étaient destinés à faire le service de ce banquet ; du feu était allumé dans une grande cheminée de fer ; mais on ne voyait nul autre préparatif. Le comte débuta ainsi : — Milord abbé, dit-il, voudriez-vous bien reconnaître ici que vous restez avec moi, de votre plein gré, et parce que vous n'osez pas vous confier en d'autres mains ? — L'abbé répondit : Voudriez-vous, Milord, que je fisse un mensonge manifeste pour votre plaisir ? La vérité est, Milord, que je suis ici contre ma volonté, et que je ne goûte nulle satisfaction dans votre société. — Mais vous resterez cependant avec moi, dit le comte. — Je ne puis pas dans cet endroit, reprit l'abbé, résister à votre désir, ni à vos volontés. — Il faudra donc m'obéir, dit le comte. — Et il lui présenta alors de certains papiers à signer, parmi lesquels se trouvait un bail de cinq ans, un autre de dix-

neuf, et une charte de redevance de toutes les terres de Crossraguel, qui contenait toutes les clauses nécessaires pour envoyer le comte en enfer; car si l'adultère, le sacrilége, l'oppression, la cruauté d'un barbare, et des rapines entassées sur rapines méritent l'enfer, le grand roi de Carrick ne pouvait pas plus éviter les flammes éternelles que l'imprudent abbé n'évita le feu temporel, comme nous allons le voir.

« Lorsque le comte eut observé sa répugnance, et jugé qu'il ne parviendrait pas au but par la douceur, il ordonna à ses cuisiniers de préparer le festin. Aussitôt ils écorchèrent le mouton, c'est à dire qu'ils dépouillèrent l'abbé de tous ses vêtemens, même de sa chemise, ensuite on l'attacha à la cheminée, ses jambes d'un côté, et ses bras de l'autre, et ils se mirent à attiser le feu, tantôt à ses fesses, tantôt à ses jambes, tantôt aux épaules et aux bras. Mais afin que le rôti ne brûlât pas, et qu'il pût rester en jus, ils l'arrosaient abondamment d'huile (comme un cuisinier asperge un mets rôti). Dieu, tu as pu voir une telle cruauté! Et pour que les cris du misérable ne pussent être entendus, ils fermèrent sa bouche, arrêtant ainsi sa voix au passage. On peut supposer que quelques complices du meurtre du roi Darnley étaient présens. Ils lui firent endurer ce supplice jusqu'à ce que le pauvre homme cria à plusieurs reprises qu'on l'achevât pour l'amour de Dieu, et qu'il avait assez d'or dans sa bourse pour acheter la poudre qui mettrait fin à ses tourmens. Le fameux roi de Carrick et ses cuisiniers, s'apercevant que le rôti était assez cuit, ordonnèrent de le colorer en approchant le feu, et le comte lui-même commença à dire les grâces de cette manière: — *Benedicite, Jesus Maria*, vous êtes l'homme le plus obstiné que j'aie jamais vu; si j'avais prévu tant de fermeté, je n'aurais pas voulu, pour mille couronnes, vous traiter ainsi; jamais je n'en avais fait autant à personne avant vous. Et cependant il recommenca la même épreuve deux jours après, et ne cessa que lorsque son premier projet fut accompli; c'est-à-dire lorsque toutes les pièces furent signées aussi bien qu'une main demi-brûlée pouvait le faire. Le comte, se croyant en sûreté aussi long-temps qu'il aurait l'abbé à moitié rôti en son pouvoir, et étant cependant honteux de sa présence, en raison de sa précédente cruauté, laissa la place de Denure entre les mains de quelques serviteurs chargés de garder le pauvre abbé prisonnier. Le laird de Bargany, que ledit abbé avait été engagé à quitter, instruit, non pas des souffrances, mais de la captivité de l'homme, s'adressa à la cour, et obtint des lettres qui ordonnaient la délivrance du captif, conformément à la justice. Cet ordre ne fut pas exécuté, et ledit comte fut, pour sa désobéissance, déclaré rebelle.

« Mais cependant, il n'y avait aucun espoir, ni pour l'opprimé d'être délivré, ni pour celui qui présentait les lettres d'obtenir par elles aucune satisfaction; car, dans ce temps, Dieu et l'autorité légitime étaient également méprisés en Ecosse, où l'on vivait dans l'espoir de voir bientôt revenir avec ses associés le cruel meurtrier du mari de la reine; ledit comte était désigné parmi les seigneurs qu'on nommait ses complices, et cependant il avait plus d'une fois prêté un serment solennel au roi et à son régent. »

Le journal cite ensuite la plainte de l'injurié Allan Stewart, commendataire de Crossraguel, au régent et à son conseil, certifiant qu'il a été entraîné, partie par flatterie, et partie par force, sous les sombres voûtes de Denure, château fort, bâti sur un roc, suspendu au-dessus du canal d'Irlande, où ses ruines sont encore visibles. Il assurait que là on l'avait requis de signer des baux et des transferts des

églises et des presbytères appartenant à l'église de Crossraguel ; ce qu'il avait positivement refusé, comme une demande dénuée de raison, d'autant plus que déjà il les avait envoyés à John Stewart de Cardonall, par la protection duquel il avait été nommé commendataire. Le plaignant continuait à exposer qu'après plusieurs menaces, on l'avait dépouillé de ses habits, lié, et qu'ensuite ses membres avaient été soumis à l'action du feu, de la manière déjà décrite, jusqu'à ce que, forcé par l'excès de la douleur, il eût souscrit les baux et papiers qu'on lui présentait, et dont le contenu lui était totalement inconnu. Quelques jours après, étant de nouveau requis de ratifier ces actes devant un notaire et des témoins, et se refusant de le faire, il fut encore une fois soumis à la même torture, et l'agonie fut si excessive qu'il s'écria : « Malheureux, pourquoi ne pas m'enfoncer un couteau dans la poitrine, ou ne pas me faire sauter avec un baril de poudre, plutôt que de me torturer si inhumainement ? » Sur ces entrefaites, le comte ordonna à Alexandre Richard, un des assistans, de fermer la bouche du patient avec une serviette, ce qui fut fait aussitôt. La pétition finissait en disant que le comte, en vertu d'actes obtenus d'une façon si inique, avait pris possession de tous les lieux et bénéfices de Crossraguel, et en jouissait depuis trois ans.

L'arrêt du régent et de son conseil offre une preuve singulière de la totale interruption de la justice dans ces temps de calamités, dans les cas même où l'oppression était la plus criante. Le conseil refusa de se mettre en opposition avec la justice ordinaire du comté, qui était complètement à la disposition dudit comte de Cassilis, et décida seulement qu'il lui serait défendu de molester davantage l'infortuné commendataire, et qu'il fournirait une caution de deux mille livres d'Ecosse. On prescrivit aussi au comte, dans le même acte et sous la même peine, de rester en paix avec le célèbre George Buchanan qui avait une pension sur l'abbaye.

Le journaliste déjà cité décrit ainsi les conséquences de cette mesure.

« Le laird de Bargany, s'apercevant que la justice ordinaire ne pouvait porter secours à l'opprimé, tourna ses pensées vers le moyen le plus prompt ; et à la fin s'empara, avec l'aide de ses serviteurs, du manoir de Denure où le pauvre abbé était détenu. La nouvelle s'en répandit de Carrick à Galloway; les troupes et les hommes au service de la famille des Kennedies s'assemblèrent sur-le-champ, et peu de jours après, Denure était de nouveau assiégé Le seigneur de Cassilis se montrait le plus animé de tous ; dans sa fureur, il jurait de ne pas se retirer qu'il n'eût mis le feu au donjon, et se vantait de mettre à mort tous ses ennemis renfermés dans le fort.

« Il fut engagé et admonesté par ceux-ci d'être plus modéré, et de ne pas se hasarder dans une entreprise si téméraire. Tous les avis furent inutiles, jusqu'à ce que le sifflement d'une arquebuse vînt noircir son épaule et calmer sa furie. Le laird de Bargany avait auparavant obtenu de l'autorité des lettres qui ordonnaient à tout fidèle sujet de S. M. le roi de lui prêter aide et assistance contre ce cruel tyran, ce traître parjure, le comte de Cassilis. Ayant publié ces lettres, en y joignant un mémoire particulier, il fut bientôt secouru par Kyle, Cunynghame et par ses autres amis, ce qui força la bande de Carrick à se retirer ; ils s'approchèrent alors, et se joignirent à ceux qui occupaient le fort, délivrèrent ledit M. Allan, et le transportèrent à Ayr, où il déclara publiquement, près de la croix du marché de ladite ville, le cruel traitement qu'il avait souffert, supplice qui surpassait celui même du roi, à l'exception qu'il avait échappé à la mort ; il révoqua tout ce qu'il

avait fait dans une telle extrémité, et surtout la signature des trois pièces, savoir: du bail de cinq ans, d'un autre de dix-neuf, et d'une charte de redevances. Ainsi le fort de Denure resta et reste encore aujourd'hui, 7 de février 1571, à la garde du laird de Bargany et de ses gens. Ainsi le comte ne recueillit pas le fruit d'une si insigne cruauté, et en sera puni éternellement, à moins d'un vif repentir. Une telle atrocité fournit à tous un motif de haïr les monstrueux méfaits d'une noblesse dégénérée, de veiller avec plus de soin sur leurs actions, et de les faire connaître au monde, de façon qu'eux-mêmes soient honteux de leur propre bassesse, et que les autres soient avertis d'abhorrer, de détester et de fuir la société de tous ces tyrans qui ne sont pas dignes de la compagnie des hommes, mais qui devraient être envoyés sur-le-champ dans celle du diable avec qui ils doivent brûler éternellement, pour leur mépris envers Dieu et leur cruauté envers ses créatures. Puisse le comte de Cassilis et ses frères servir les premiers d'exemple aux autres! *Amen*, *Amen*. »

(*Journal de Bannatyne.*)

L'orthographe de cet extrait a été légèrement retouchée, afin de le rendre plus intelligible aux lecteurs en général. Je dirai encore que les Kennedie de Bargany, qui s'interposèrent en faveur de l'abbé opprimé, étaient eux-mêmes une branche cadette de la famille de Cassilis, mais ils suivaient une marche politique différente et étaient assez puissans pour inspirer quelque crainte à leurs parens, comme on le voit dans cette circonstance et d'autres semblables.

L'issue définitive de l'affaire n'est pas connue, mais, comme la maison de Cassilis est encore en possession de la plus grande partie des fiefs et des biens appartenant à l'abbaye de Crossraguel, il est probable que les serres du roi de Carrick furent assez fortes, dans ces temps de désordre, pour retenir la proie qu'elles avaient saisie d'une façon si inhumaine.

J'ajouterai aussi que je possède quelques papiers qui semblent prouver que les officiers ou gardiens du comté sur la frontière étaient dans l'usage de tourmenter leurs prisonniers, en les attachant aux barres de fer des cheminées, pour leur arracher des aveux.

(*f*) *Page* 290. — LE TOUT PEINT EN BLEU SUR UN FOND NOIR.

On a reproché ici à l'auteur une faute de blason, pour avoir placé métal sur métal. Il doit cependant être rappelé que l'art héraldique, dont l'origine date des croisades, était alors dans l'enfance, et que toutes les minuties de cette science bizarre furent l'ouvrage du temps, et s'introduisirent à une époque beaucoup plus rapprochée. Ceux qui pensent autrement doivent supposer que la déesse des armoiries, telle que celle des armes, s'élança dans le monde tout équipée et entourée des capricieux emblèmes du domaine qu'elle allait présider.

On peut remarquer, à l'appui de ce qui a été avancé ci-dessus, que les armes prises par Godefroy de Bouillon lui-même, après la conquête de Jérusalem, était une croix en écusson, cantonnée de quatre petites croix en or sur un champ d'azur, mettant ainsi métal sur métal. Les hérauts ont essayé d'expliquer de diverses manières un fait qu'on ne peut nier. Ferne soutient bravement qu'un prince du rang de Godefroy n'était pas soumis aux règles ordinaires. L'Écossais Nisbet et le même Ferne prétendent que les chefs des croisés assignèrent à Godefroy ces armes extraordinaires et inusitées, afin de porter ceux qui les verraient à en demander la cause,

et de là, on leur donna le nom d'*arma inquirenda*. Mais, soit dit avec le respect dû à ces graves autorités, il semble peu probable que les princes de l'Europe réunis eussent adjugé à Godefroy des armoiries aussi contraires à la règle générale, si cette règle eût alors existé; ceci prouve au moins que métal sur métal, qui est maintenant regardé comme un solécisme en blason, a été admis dans des cas analogues à celui dont il est question dans le texte.

Voyez le *Blason de Ferne*, pag. 238, édition 1586. *Heraldry of Nisbet*, vol 1, p. 113, seconde édition.

(*g*) *Page* 319. — CHANT DE MORT D'ULRIQUE.

L'antiquaire s'apercevra aisément qu'on a cherché à imiter dans ces vers l'antique poésie des scaldes, les ménestrels des anciens Scandinaves, — ces hommes que le poète couronné définit si heureusement :

Censeurs rigides, fermes dans la souffrance et souriant à la mort.

La poésie des Anglo-Saxons prit, après leur conversion et leur civilisation, un caractère différent et beaucoup plus doux; mais dans les circonstances où se trouve Ulrique, elle peut, sans blesser la vraisemblance, être supposée se rappeler les chants sauvages qui animaient ses ancêtres, lorsque, païens encore, rien n'avait adouci leur férocité.

(*h*) *Page* 333. — RICHARD COEUR-DE-LION.

Cet échange de soufflets avec le joyeux chapelain n'est pas tout-à-fait hors du caractère de Richard, si les romans le font bien connaître; dans celui fort curieux qui a pour sujet ses aventures dans la Terre-Sainte, et son retour de cette contrée, on raconte de quelle manière il échangea une faveur du même genre, lorsqu'il était captif en Allemagne. Son adversaire était le fils de son principal gardien, qui fut assez imprudent pour consentir à cette lutte de soufflets. Le roi se présenta en homme courageux et reçut un coup qui le fit chanceler; en revanche, ayant à l'avance ciré sa main, méthode inconnue, je crois, aux gentlemen modernes, il frappa son antagoniste à l'oreille avec une telle vigueur qu'il l'étendit mort à ses pieds.

(Voyez, dans les Extraits des romans anglais d'Ellis, celui du *Cœur-de-Lion*.)

(*i*) *Page* 345. — CLERCS DE GRANDS CHEMINS.

Il est curieux d'observer que, dans toute société, les membres de la communauté, quoique assemblés dans des vues directement opposées à la religion, se trouvent cependant pourvus d'un certain genre de consolations spirituelles. La coterie des mendians a son Patrice, et les bandits des Apennins ont parmi eux des moines et des prêtres qui les confessent et leur disent la messe. Il est hors de doute que ces vénérables personnages, placés dans une telle compagnie, sont obligés de mettre leur extérieur et leur morale d'accord avec la confrérie dans laquelle ils vivent; et s'ils peuvent parfois obtenir quelque déférence pour les dons spirituels qu'on leur suppose, ils sont le plus souvent impitoyablement tournés en ridicule, comme remplissant un rôle peu en harmonie avec ce qui les entoure.

De là le belliqueux ministre de l'ancienne pièce de Sir John Oldcastle, et le fameux moine de la bande de Robin Hood. De tels caractères n'étaient pas imaginaires.

Il existe un monitoire de l'évêque de Durham contre les ecclésiastiques irréguliers de cette classe, qui s'associaient avec les pillards des frontières, et profanaient les fonctions les plus saintes de leur ministère, en les célébrant pour des voleurs et des meurtriers, au milieu des ruines, dans des cavernes souterraines, sans respect pour les formes canoniques, avec des ornemeus sales et déchirés, et en abrégeant les rites d'une façon tout-à-fait inconvenante.

(*k*) *Page* 436. — CHATEAU DE CONINGSBURGH.

Lorsque je vis dernièrement cette intéressante ruine des anciens jours, un des types de fortification saxonne qui nous restent en si petit nombre, je ressentis un vif désir de retracer une espèce de théorie sur ce sujet, que quelques connaissances acquises depuis peu sur l'architecture des anciens Scandinaves rendaient pour moi d'un intérêt particulier; mais je fus obligé de continuer mon voyage sans prendre plus de temps qu'il n'en fallait pour jeter un coup d'œil rapide sur Coningsburgh. Cependant cette pensée est demeurée si fortement empreinte dans mon esprit, que je suis tenté d'écrire une page ou deux, pour détailler au moins l'esquisse de mon hypothèse, laissant à de meilleurs antiquaires le soin de corriger ou de réfuter des conclusions tirées peut-être trop à la hâte.

Ceux qui ont visité les îles Shetland sont familiers avec les descriptions des forts appelés par les habitans *burghs*, et par les Highlanders *duns;* car on les trouve à la fois dans les îles occidentales et dans le continent. Pennant a gravé une vue du fameux Dun-Dornadilla dans le Glenelg ; il en renferme plusieurs autres, tous bâtis d'après une méthode particulière d'architecture, qui dénote un peuple encore plongé dans les ténèbres de l'état primitif. Le plus parfait échantillon de ce genre se trouve dans l'île de Mousa, près de la terre de Shetland; probablement il est resté dans le même état, depuis qu'il a cessé d'être habité.

C'est une seule tour arrondie, les murs sont légèrement courbés en dedans, et ils s'avancent en dehors dans la forme d'un cornet, de façon que les défenseurs placés sur le sommet peuvent protéger la base avec plus de facilité. Elle est construite en pierres brutes, choisies avec soin, posées en cercle, et formant une masse très compacte, mais sans aucune espèce de ciment. La tour ne paraît pas avoir jamais eu aucun toit; on faisait du feu dans le milieu de l'espace qu'elle renferme, et il est probable que dans l'origine ce bâtiment n'était rien autre chose qu'une muraille, élevée comme une espèce de paravent autour du foyer du grand conseil de cette tribu; mais, quoique les ressources ou les talens de l'architecte n'allassent pas jusqu'à la pourvoir d'un toit, ils y suppléèrent en construisant des chambres dans l'intérieur des murs de la tour elle-même. La circonvallation formait une double enceinte dont les côtés étaient, par le fait, éloignés de deux à trois pieds, et liés par une rangée de longues pierres plates qui formaient une suite d'anneaux concentriques ou d'étages de différentes hauteurs, qui s'élevaient jusqu'au sommet de la tour. Chacun de ces étages ou galeries a quatre fenêtres, placées exactement en face des quatre points cardinaux, et qui par conséquent s'élèvent régulièrement au-dessus l'une de l'autre. Lorsque le feu est allumé, ces quatres rangées d'ouvertures perpendiculaires laissent l'air, la chaleur, ou au moins la fumée, s'introduire dans ces corridors. Le moyen de communication entre ces galeries est également primitif; un sentier sur un plan incliné tourne et retourne en spirale autour de

l'édifice, et donne accès aux divers étages, en coupant chacun d'eux à son tour, et s'élève ainsi graduellement jusqu'au sommet de la muraille. Il n'existe aucune fenêtre à l'extérieur, et je puis ajouter qu'un enclos d'une forme carrée ou quelquefois ronde permet aux habitans du burgh d'y mettre en sûreté les moutons ou bestiaux qu'ils peuvent posséder.

Telle est, en général, l'architecture de cette période si reculée, de ces siècles où les hommes du nord sillonnaient les mers, et rapportaient dans de grossières demeures, semblables à celle que je viens de décrire, les dépouilles des peuples policés. On trouve en Shetland plusieurs vingtaines de ces burghs, ils occupent les caps, les promontoires, les petites îles, en un mot tous les sites remarquables par l'avantage de leur position. Je me souviens d'avoir vu les restes d'un de ces édifices, dans une île, sur un petit lac près Lerwick, qui communiquait avec la mer; on y pénétrait d'une manière très ingénieuse, par le moyen d'une chaussée ou digue qui était de trois ou quatre pouces au-dessous de la surface de l'eau. Cette chaussée formait un angle aigu en s'approchant du burgh; circonstance qui sans doute était bien connue des habitans, mais il était probable qu'un étranger, amené par des intentions hostiles et ignorant les localités, ferait un plongeon dans le lac qui a, dans cet endroit, six ou sept pieds de profondeur. Cette invention a dû appartenir à quelque Vauban ou Cohorn de ces premiers temps.

Le style de ces habitations montre que l'architecte ne connaissait pas l'art de se servir de chaux ni de ciment d'aucun genre, ne savait ni jeter une voûte, ni construire un toit, ni élever un escalier; et cependant, malgré tant d'ignorance, il prouve une grande habileté à choisir la situation des burghs, à en diriger les abords aussi bien que dans la netteté et la régularité de leur structure, puisque les bâtimens eux-mêmes démontrent des progrès dans l'art, qui peuvent à peine se concilier avec une telle absence de savoir dans les principales branches de l'architecture.

J'ai toujours pensé qu'une des recherches les plus curieuses et les plus utiles de l'antiquaire était de tracer les progrès de la société, en remontant aux efforts faits dans les siècles reculés pour perfectionner la rudesse des premières inventions, jusqu'à ce qu'elles aient atteint l'excellence, ou, comme il arrive le plus souvent, qu'elles soient remplacées par de nouvelles et fondamentales découvertes qui succèdent à la fois au système primitif et aux améliorations qu'il a enfantées. Si nous supposons, par exemple, la découverte récente du gaz, perfectionnée au point d'être adaptée aux usages domestiques et remplaçant toutes les méthodes d'éclairage modernes, nous pouvons déjà prévoir que, dans quelques siècles, les têtes d'une société entière d'antiquaires seront à demi tournées par la trouvaille d'une paire de mouchettes, et les savantes théories qui seront développées pour expliquer la forme et l'utilité d'un instrument si singulier.

En suivant à peu près le même principe, je suis porté à considérer le bizarre château de Coningsburgh, — je parle de la partie saxonne, — comme un pas fait en avant sur la sauvage architecture, si elle mérite ce nom, qui doit avoir été commune aux Saxons, ainsi qu'aux autres peuples du nord. Les ouvriers ont acquis l'art d'employer le ciment et de faire un toit, — grand perfectionnement sur les premiers burghs; mais par le donjon arrondi, forme qu'on voit seulement dans les châteaux les plus anciens, — par les chambres creusées dans l'épaisseur des murs et des arcs-boutans, — par la difficulté de monter d'un étage inférieur à celui qui

est au-dessus, Coningsburgh conserve toute la simplicité de son origine, et montre par quelle marche lente et progressive les hommes sont parvenus à passer, des rustiques et incommodes habitations que leur offrait le fort de Mousa, aux splendides demeures des châteaux normands, au style gothique à la fois gracieux et sévère.

Je ne sais si ces remarques sont nouvelles ou si elles seront confirmées par un examen plus approfondi; mais je pense, d'après un aperçu rapide, que Coningsburgh est une source d'études curieuses pour ceux qui désireraient écrire l'histoire de l'architecture des siècles antérieurs à la conquête des Normands.

Il serait infiniment désirable qu'on fît un modèle en liége du château de Mousa, qu'un plan ne saurait assez bien expliquer.

Voici la description du château de Coningsburgh :

« Le château est spacieux, les murs extérieurs s'étendent sur une pente d'un aspect agréable, au bas de laquelle coule la rivière ; elle est surpassée de beaucoup par une haute colline sur laquelle s'élève l'édifice, situé au sommet d'un riche et magnifique vallon, formé par un amphithéâtre de coteaux ombragés qu'arrosent les eaux paisibles du Don. Près du château est un monticule qu'on dit être le tombeau d'Hengist. L'entrée est flanquée à gauche d'une tour ronde dont la base est penchée ; il y en a plusieurs autres semblables sur les murs extérieurs. Les piliers d'une grille se trouvent à cette entrée ; le fossé et la levée du côté de l'orient sont doubles et très escarpés ; sur le faîte du mur du cimetière est une pierre sépulcrale sur laquelle sont gravés en haut relief deux corbeaux ou d'autres oiseaux du même genre ; vers le sud du cimetière se trouve une ancienne pierre, élevée comme un cercueil, sur laquelle est sculpté un homme à cheval, et un autre homme couvert d'un bouclier, et combattant un énorme serpent ailé ; derrière lui est un homme portant un bouclier ; c'était probablement une de ces croix grossièrement travaillées qu'on rencontre souvent dans les cimetières de ce pays. Le nom de Coningsburgh, qu'on donne à ce château dans les vieilles éditions bretonnes, porterait à croire qu'il a été la résidence des rois saxons. Il appartint ensuite au roi Harold. Le Conquérant le concéda à William de Warren, avec tous les droits et priviléges, qui s'étendaient, dit-on, sur vingt-quatre villes. Au coin de l'aire, qui est d'une forme irrégulière, s'élève la grande tour ou donjon, placée sur une petite éminence d'une dimension égale à la sienne ; là, six énormes arcs-boutans prennent rapidement une direction presque verticale, pour appuyer et soutenir l'édifice, et continuent, en s'élevant sur les côtés, des espèces de tourelles. La tour forme en dedans un cercle parfait, de vingt-un pieds de diamètre ; les murs ont quatorze pieds d'épaisseur. On monte dans la tour par une longue suite de degrés très raides, larges de quatre pieds et demi, conduisant vers le sud à une porte basse sur laquelle est une arche circulaire traversée par une grande pierre. Derrière cette porte est l'escalier qui monte droit à travers l'épaisseur des murs, sans communiquer avec les chambres du premier étage ; au centre est l'ouverture du donjon. Aucune de ces chambres inférieures n'est éclairée que par un trou pratiqué dans le plancher du troisième étage ; cette pièce, aussi bien que celle qui est au-dessus, est entourée d'un travail de maçonnerie poli et compacte ; toutes deux ont des manteaux de cheminée, avec une arcade reposant sur un triple rang de piliers très serrés ; au troisième étage, ou chambre de garde, est un petit réduit qui probablement servait de chambre à coucher ; on y

trouve un œil de bœuf, et au-dessus du plancher, une niche pour placer un saint ou un vase d'eau bénite. M. King croit que ce château saxon remonte aux premiers temps de l'heptarchie. M. Watson le décrit ainsi : Du premier étage au second (le troisième à partir de terre), on passe par un escalier large de cinq pieds, construit dans le mur, on arrive aux premiers degrés par une échelle, et il finit au quatrième étage, à compter du rez-de-chaussée ; à deux toises de la porte, au sommet de cet escalier, est une ouverture située presque à l'est ; on y pénètre en marchant sur le bord de la muraille, qui diminue de huit pouces à chaque étage ; et ce dernier passage conduit dans une chambre ou chapelle, ayant dix pieds sur douze de large et quinze ou seize de haut ; la voûte en pierres de taille est soutenue par de petites colonnes circulaires, aussi en pierres ; les chapiteaux et les arcades sont du style saxon ; il y a une fenêtre qui s'ouvre au levant, et des deux côtés du mur, à environ quatre pieds au-dessus du plancher, est un bassin en pierre avec un trou et un tuyau en fer, pour amener l'eau ou la faire écouler à travers la muraille. Cette chapelle est un des arcs-boutans ; mais rien ne fait soupçonner son existence à l'extérieur, car la fenêtre même, quoique en dedans, est seulement une longue et étroite lucarne qui peut à peine être aperçue du dehors ; à gauche de cette chapelle est un petit oratoire, creusé dans l'épaisseur du mur ; il a huit pieds sur six, contient une niche, et est aussi éclairé par une lucarne ; au quatrième étage, à dix pieds vers l'ouest de la porte de la chapelle, est un escalier qui conduit au haut de la tour, toujours pratiqué dans le mur, qui n'est éloigné du sommet que de trois toises. Chaque étage a environ quinze pieds de haut, de sorte que la tour a soixante-quinze pieds d'élévation. L'intérieur forme un cercle dont le diamètre est à peu près de douze pieds. Le puits, dans le centre du donjon, est encombré de pierres. »

(GOUGH's *Edition of Camden's Britannia*, 2e édit., vol. III, p. 267.)

FIN DES NOTES D'IVANHOE.